@

Léon WIEGER s. J.

TEXTES HISTORIQUES

Histoire politique de la Chine

TOME I

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 avant J.-C.]

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant,
collaborateur bénévole
Courriel : ppalpent@uqac.ca

Dans le cadre de la collection : “ Les classiques des sciences sociales ”
fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi.
Site web : <http://classiques.uqac.ca>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi.
Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca>

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Un document produit en version numérique par Pierre Palpant, collaborateur
bénévole,

Courriel : ppalpant@uqac.ca

à partir de :

TEXTES HISTORIQUES, Histoire politique de la Chine depuis l'origine, jusqu'en 1929.

par Léon WIEGER S. J. (1856-1933)

Imprimerie de Hien-hien, 3^e édition, 1929, 2 tomes, 2103 pages.

Présente section : de l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C., (Tome I,
pages 1-479).

Police de caractères utilisée : Times, 10 et 12 points.

Mise en page sur papier format Lettre (US letter), 8.5"x11"

[note : un clic sur @ en tête de volume et des chapitres et en fin d'ouvrage,
permet de rejoindre la table des matières]

Édition complétée le 15 décembre 2006 à Chicoutimi, Québec.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

PRÉFACE

@

Ces deux volumes contiennent tout ce qui, dans l'histoire de la Chine, m'a semblé devoir être connu des Missionnaires. C'est principalement pour eux, mes Confrères, que je les ai compilés, sur les textes originaux. Ils pourront servir également à quiconque voudra acquérir une connaissance générale des choses chinoises. — Les textes étant suffisamment clairs, j'ai jugé inutile de les beaucoup commenter. Mon grand souci a été de conserver intacte, et de mettre en lumière, leur mentalité *sui generis*. Lisez et relisez ces farces et ces drames. Etudiez ces caractères, toujours singuliers, rarement nobles, ordinairement puérils et vulgaires, trop souvent immondes, bestiaux, féroces. Jusqu'au commencement du présent siècle, des figures semblables à celles qui remplissent ces volumes, se sont succédé sur la scène. Et Dieu veuille que ce triste défilé ne continue pas indéfiniment.

Cette préface figurait en tête de la deuxième édition datée de 1922. Sept années ont passé depuis. Il n'y a pas lieu d'y rien changer. Je la remets donc, telle quelle, en tête de la troisième édition des *Textes Historiques*, augmentée des Ephémérides de la République Chinoise, 1912 à 1929.

Des cartes schématiques accompagnent l'ouvrage. Peu élégantes, elles sont plus pratiques, pour le repérage, que des cartes détaillées. En somme, les facteurs géographiques de l'histoire de la Chine, sont quelques points stratégiques peu nombreux, des passes et des routes toujours les mêmes.

Les citations fréquentes des Livres Canoniques ([Annales](#), [Odes](#), [Rites](#), Quatre Livres), renvoient à la page des traductions du R.P. S. Couvreur S.J., éditées par la Mission de Hien-hien.

J'ai exposé dans [La Chine à travers les âges](#), l'évolution de la littérature, des sciences, des arts, etc... avec addition de milliers de fiches biographiques et bibliographiques... toutes choses qui auraient surchargé la présente histoire politique.

Un volume spécial, [Histoire des Croyances religieuses et des Opinions philosophiques en Chine](#), épuise ces matières si complexes et si importantes. Je renvoie à cet ouvrage par les lettres HCO.

Hien-hien, le 31 Mars 1929.

Léon Wieger S.J.

Missionnaire.

Dr en phil. — Dr en méd.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

TABLE DES SECTIONS

TOME I

[Préface](#) — Chronologie — Le cycle.

[Introduction](#) : 1. [Sources de l'Histoire](#) — 2. [Aperçu géographique](#). [carte [I](#) — [II](#)].

[TEMPS PRÉHISTORIQUES](#) : Mythe cosmogonique de [P'an-kou](#) — Mythe cyclique des trois séries de [Souverains](#) — [Princes légendaires](#) — [Fôu-hi](#). [Le clan Fông](#). [Koúng-koung](#) et [Niù-wa](#) — [Chénn-noung](#). [Le clan Kiāng](#). [Û-wang](#).

[TEMPS SEMI-HISTORIQUES](#) : [Hoāng-ti](#). [Cháo-hao](#). [Tchoān-hu](#). [K'ou](#). [Tchéu](#).

[TEMPS HISTORIQUES](#)

[L'EMPIRE FÉODAL](#) : 2145 à 222.

- [Yáo](#) 2145. [Régence de Choúnn](#)
- [Choúnn](#) 2042. [Régence de Û](#).
- [Û](#) le Grand. [Dynastie Hiá](#), 1989 à 1559.
[[Û](#), 1989. — [K'ü](#), 1978. — [T'ai-k'ang](#), 1968. — [Tchoúng-k'ang](#), 1952. — [Siāng](#), 1943. — ..., [Koèi-Kiè](#), 1589]
- [Dynastie Chāng-Yīnn](#), 1558 à 1051.
[[T'āng](#) le Victorieux. — [Constitution des Chāng-Yīnn](#). — [T'ai-kia](#), 1540. — [Wó-ting](#), 1528. — ..., [Où-ting](#), 1274. — ..., [Tcheóu](#), 1102.]
- [Dynastie Tcheóu](#), 1050 à 256.
[[L'empereur Oû](#), 1050.
[Constitution des Tcheou](#). [Les noms](#).
Les empereurs [Tch'êng](#), 1044. — [K'āng](#), 1007. — [Tchāo](#), 981. — [Móu](#), 962. — [Koúng](#), 907. — [Í](#), 895. — [Hiáo](#), 870. — [Í](#), 861. — [Lí](#), 853. — [Régence Koúng-Houo](#), 841 à 828. — [Suān](#), 827 à 782. — [Yōu](#), 781 à 771.
[Les Tcheóu orientaux](#) : Les empereurs [P'ing](#), 770 à 720. — , [Hoān](#), 719 à 697. — [Tchoāng](#), 696 à 682. — [Hí](#), 681 à 677. — [Hoéi](#), 676 à 652. — [Siāng](#), 651 à 619. — [K'ing](#), 618 à 613. — [K'oāng](#), 612 à 607. — [Ting](#), 606 à 586. — [Kièn](#), 585 à 572. — [Ling](#), 571 à 545. — [K'ing](#), 544 à 520. — [Yuān](#), 475 à 469. — [Tchēng-ting](#), 468 à 441. — [K'ào](#), 440 à 426. — [Wēi-lie](#), 425 à 402. — [Nān](#), 401 à 376. — [Líe](#), 375 à 369. — [Hièn](#), 368 à 321. — [Chénn-tsing](#), 320 à 315. — [Nàn](#), 314 à 256.

[Période dite Tchán-kouo](#), où [Ts'inn](#) extermine les Six royaumes, 255 à 222.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'EMPIRE ABSOLU : 221 avant J.-C., jusqu'en 1911.

- Dynastie Ts'inn, 221 à 207.
Anarchie. Lutte pour l'empire, 206 à 203.
- Première dynastie Hán, 202 avant J.-C., jusqu'à l'an 8 de l'ère chrétienne.
[L'empereur Kāo, 202 à 195. Constitution des Hán. — L'empereur Hoéi, 194 à 188. — L'impératrice Lù, 187 à 180. L'empereur Wènn, 179 à 157 — L'empereur King, 156 à 141.
L'empereur Oû, 140 à 87 : Le roitelet Hién. — Encyclopédistes. — Aristocratie. — Liôu-nan roitelet de Hoâi-nan. — Mœurs. — Guerres contre les Huns. — Explorations et expéditions. — Conquête des provinces méridionales. — Conquête de la Corée. — Finances. — Personnages. — Phénomènes naturels. — Culte. — Maléfices. Révolte et mort du prince héritier Kiú. — Choix du successeur et des régents. Mort de l'empereur. — Épilogue.]
.....
- L'usurpateur Wāng-mang, 9 à 23.
- Anarchie. Lutte pour l'empire, 24.
- Deuxième dynastie Hán, 25 à 220.
- Les Hán de Chòu, avec leurs compétiteurs les Wéi et les Oû.
Période dite Sān-kouo, les Trois Royaumes, 220 à 265.
- Dynastie Tsinn, 265 à 419.

TOME II

Sécession. Sud et Nord.

Les premiers Sóng (famille Liôu), 420 à 478.
Dynastie Ts'î, 479 à 501.
Dynastie Leâng, 502 à 556.
Dynastie Tch'ènn, 557 à 588.

Unification définitive.

Dynastie Soëi, 589 à 617.
Dynastie T'âng, 620 (618) à 907.

Période des Oû-tai, Cinq petites dynasties.

Dynastie Heou-Leâng, 907 à 923.
Dynastie Heou-T'âng, 923 à 936.
Dynastie Heou-Tsinn, 936 à 946.
Dynastie Heou-Hán, 947 à 950.
Dynastie Heou-Tcheōu, 951 à 960.

La grande dynastie Sóng (famille Tcháo), 960 à 1279.
Dynastie mongole Yuân, 1280 à 1367.
Dynastie chinoise Ming, 1368 à 1643.
Dynastie mandchoue Ts'ing, 1644 à 1911.
La République depuis 1912.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

La **Chronologie** suivie dans cet ouvrage, pour les temps anciens, est celle de la [Chronique écrite sur lattes de bambou](#), exhumée en 281 après J.-C. d'une tombe princière où elle avait été déposée en 299 avant J.-C., donc antérieurement à la destruction des anciennes archives. Elle représente la tradition. Voyez page 8, deuxième colonne.

A partir de l'an 827 avant J.-C., j'ai suivi la chronologie officielle du *Miroir Historique*. Voyez page 8, première colonne, les chiffres conjecturaux qu'elle donne pour les temps anciens. ^{p.7}

LE CYCLE

@

Toute date chinoise s'indique par deux lettres du cycle sexagénaire. Pour la traduire en chiffres, il faut savoir

1. quelle année fut la première année du cycle dont il s'agit ;
2. quelle année représentent, dans le cycle, les deux lettres en question.

Pour opérer ces déterminations, il faut deux tables que voici :

I. Années

Avant Jésus-Christ.

2637	2577	2517	2457	2397	2337	2277	2217	2157	2097
2037	1977	1917	1857	1797	1737	1677	1617	1557	1497
1437	1377	1317	1257	1197	1137	1077	1017	957	897
837	777	717	657	597	537	477	417	357	297
237	177	117	57						

Après Jésus-Christ.

4	64	124	184	244	304	364	424	484	544
604	664	724	784	844	804	864	1024	1084	1144
1204	1264	1324	1384	1444	1504	1564	1624	1684	1744
1804	1864	1924	1984						

II. Années du cycle.

[le tableau du P. Wieger n'étant pas romanisé, on se reportera au [tableau](#) mentionné par le P. Couvreur dans sa traduction du [Chou king](#), et reproduit ci-dessous.]

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

1	kiă	tzèu	31	kiă	où
2	ĩ	tch'eòu	32	ĩ	wéi
3	pìng	în	33	pìng	chēnn
4	tīng	maò	34	tīng	iòu
5	meóu	tch'ēnn	35	meóu	siũ
6	kì	séu	36	kì	hái
7	kēng	où	37	kēng	tzèu
8	sīn	wéi	38	sīn	tch'eòu
9	jēnn	chēnn	39	jēnn	în
10	kouèi	iòu	40	kouèi	maò
11	kiă	siũ	41	kiă	tch'ēnn
12	ĩ	hái	42	ĩ	séu
13	pìng	tzèu	43	pìng	où
14	tīng	tch'eòu	44	tīng	wéi
15	meóu	în	45	meóu	chēnn
16	kì	maò	46	kì	iòu
17	kēng	tch'ēnn	47	kēng	siũ
18	sīn	séu	48	sīn	hái
19	jēnn	où	49	jēnn	tzèu
20	kouèi	wéi	50	kouèi	tch'eòu
21	kiă	chēnn	51	kiă	în
22	ĩ	iòu	52	ĩ	maò
23	pìng	siũ	53	pìng	tch'ēnn
24	tīng	hái	54	tīng	séu
25	meóu	tzèu	55	meóu	où
26	kì	tch'eòu	56	kì	wéi
27	kēng	în	57	kēng	chēnn
28	sīn	maò	58	sīn	iòu
29	jēnn	tch'ēnn	59	jēnn	siũ
30	kouèi	séu	60	kouèi	hái

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

III. Chronologie comparée des temps anciens. ^{p.8}

<i>Fou-hi</i> , âge pastoral			<i>Young-ki</i>	1649	1487
<i>Chenn-noung</i> , âge agricole			<i>T'ai-ou</i>	1637	1475
<i>Hoang-ti</i> créa l'empire			<i>Tchoung-ting</i>	1562	1400
<i>Chao-hao</i>			<i>Wai-jenn</i>	1549	1391
<i>Tchoan-hu</i>		2302	<i>Heue-tan-kia</i>	1534	1381
<i>K'ou</i>		2224	<i>Tsou-i</i>	1525	1372
<i>Tcheu</i>		2154	<i>Tsou-sinn</i>	1506	1353
<i>Yao</i>	2357	2145	<i>Wo-kia</i>	1490	1339
<i>Chounn</i>	2255	2042	<i>Tsou-ting</i>	1465	1334
Première dynastie Hia			<i>Nan-keng</i>	1433	1325
<i>U le Grand</i>	2205	1989	<i>Yang-kia</i>	1408	1319
<i>K'i</i>	2197	1978	<i>P'an-keng</i>	1401	1315
<i>T'ai-k'ang</i>	2188	1968	<i>Siao-sinn</i>	1373	1287
<i>Tchoung-k'ang</i>	2159	1952	<i>Siao-i</i>	1352	1284
<i>Siang</i>	2146	1943	<i>Ou-ting</i>	1324	1274
Interrègne	2119	1915	<i>Tsou-keng</i>	1265	1215
<i>Chao-k'ang</i>	2079	1875	<i>Tsou-kia</i>	1258	1204
<i>Tchou</i>	2057	1852	<i>Linn-sinn</i>	1225	1171
<i>Hoai</i>	2040	1833	<i>Keng-ting</i>	1219	1167
<i>Mang</i>	2014	1789	<i>Ou-i</i>	1198	1159
<i>Sie</i>	1996	1730	<i>T'ai-ting</i>	1194	1124
<i>Pou-kiang</i>	1980	1702	<i>Ti-i</i>	1191	1111
<i>Kioug</i>	1921	1643	<i>Sinn.Tcheou</i>	1154	1102
<i>Kinn</i>	1900	1622	3^e dynastie Tcheou		
<i>K'oung-kia</i>	1879	1612	<i>Ou-wang</i>	1122	1050
<i>Kao</i>	1848	1601	<i>Tch'eng-wang</i>	1115	1044
<i>Fa</i>	1837	1596	<i>K'ang-wang</i>	1078	1007
<i>Kie. Koei</i>	1818	1589	<i>Tchao-wang</i>	1052	981
2^e dynastie Chang-Yinn			<i>Mou-wang</i>	1001	962
<i>Tch'eng-t'ang</i>	1766	1558	<i>Koung-wang</i>	946	907
<i>Wai-ping</i>		1546	<i>I-wang</i>	934	895
<i>Tchoung-jenn</i>		1544	<i>Hiao-wang</i>	909	870
<i>T'ai-kia</i>	1753	1540	<i>I-wang</i>	894	861
<i>Wo-ting</i>	1720	1528	<i>Li-wang</i>	878	853
<i>T'ai-keng</i>	1691	1509	Régence	841	
<i>Siao-kia</i>	1666	1504	<i>Suan-wang</i>	827	827

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

INTRODUCTION.

Cette Introduction comprend deux articles préliminaires.

1. Sources de l'histoire.
2. Aperçu géographique.

@

1. SOURCES DE L'HISTOIRE

Temps préhistoriques.

Quelques passages des livres canoniques *Mutations*, et *Rites*. Fragments de divers philosophes ou historiens, à partir du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Les *Mémoires des trois Souverains*, de *Seu-ma tchēng*, huitième siècle après J.-C. *Examen de l'antiquité*, de *Seu-ma koāng*, au onzième siècle. Enfin les *Mémoires adventices*, c'est-à-dire non incorporés dans l'histoire, rédigés d'après les anciennes traditions, par *Liōu-chou*, collaborateur de *Seu-ma koāng* au onzième siècle. Ce dernier ouvrage, plusieurs fois remanié, est maintenant placé en tête des *Kāng-kien*, *Manuels d'histoire*, sous le titre *Ts'iên-pien*, *Récit préliminaire*, Introduction.

Temps semi historiques. Avant J.-C. 2500 environ, à 2146.

Fragments des mêmes livres canoniques, philosophiques ou historiques. [Chapitre 1 des Mémoires historiques](#), de *Seu-ma ts'iēn*, terminés vers l'an 91 avant J.-C. Quelques opuscules, comme la *Succession des Empereurs*, et les *Vertus des Cinq Empereurs*, attribués à Confucius ; les *Généalogies*, du troisième siècle avant J.-C., etc. Enfin le *Ts'iên-pien*, déjà cité.

Temps historiques.

L'empire féodal. Avant J.-C. 2145 à 222. Règnes de *Yào* et de *Choúnn* ; dynasties *Híá*, *Chāng-Yīnn*, et *Tcheōu*. — Les [Annales](#), textes historiques détachés, du 22^e au 9^e siècle avant J.-C. — Les [Odes](#), poésies contemporaines, du 16^e au 8^e siècle avant J.-C. — La [Chronique de Confucius](#). — Les *Récits de Tsoùo*, et les *Discours des États feudataires*, de *Tsoùo k'iou-ming*, qui vécut probablement au 5^e siècle avant J.-C. — Les *Luttes féodales*, écrites vers le 2^e siècle avant J.-C., par un auteur inconnu. — Fragments de Confucius et de Mencius. — Les trois *Rituels*, tous écrits entre le 11^e siècle avant J.-C., et le commencement de l'ère chrétienne. — Fragments des livres historiques ou

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

philosophiques déjà cités pour les périodes précédentes. — Les chapitres 1 à 4 du *Chèu-ki*. — Le *Ts'ien-pien*. — Le chapitre 1 du *Toŭng-kien*, *Miroir historique*.

L'empire absolu. Avant J.-C. 221, jusqu'en 1911.

Avant J.-C. 221 à 207. Dynastie *Ts'inn*. — Le [chapitre 6 des Mémoires historiques](#). — Le chapitre 2 du *Toŭng-kien*, *Miroir historique*.

Avant J.-C. 206, à 24 après J.-C. *Ts'ien-Han*, première dynastie *Hán*. — Les [chapitres 7 à 12 des Mémoires historiques](#). — Histoire officielle en 120 livres, par *Pān-kou* et sa sœur *Pān-tchao*, rédigée au premier siècle de l'ère chrétienne. — Chapitres 3 à 8 du *Toŭng-kien*, *Miroir historique*.

Après J.-C. 25 à 220. *Heóu-Hán*, deuxième dynastie *Hán*. — Histoire officielle en 120 livres, achevée par *Fán-ie* en 424. — Chapitres 9 à 14 du *Toŭng-kien*, *Miroir historique*.

Après J.-C. 221 à 264. Période des *Sān-kouo*, Trois États. Le *Sān-kouo* en 65 livres, par *Tch'enn-cheou*, avant 292. — Chapitres 14 à 16 du *Toŭng-kien*, *Miroir historique*.

Après J.-C. 265 à 419. Dynastie *Ts'inn*. — Histoire officielle en 130 livres, rédigée sous la direction de *Fāng huan-ling*, entre 644-646.

Sécession. États du Sud et du Nord.

Sud	Nord
420 à 478. Dynastie <i>Sóng</i> . — Histoire officielle en 100 livres, achevée par <i>Chènn-yao</i> , en 488.	386 à 557. Dynastie tongouse <i>Wéi</i> . — Histoire officielle en 114 livres, achevée par <i>Wéi-cheou</i> , en 554.
479 à 501. Dynastie <i>Ts'î</i> méridionaux. — Histoire officielle en 59 livres, par <i>Siāo tzeu-hien</i> , avant 520.	550 à 577. Dynastie <i>Ts'î</i> septentrionaux. — Histoire officielle en 50 livres, achevée par <i>Lì pai-yao</i> , en 636.
502 à 556. Dynastie <i>Leāng</i> . — Histoire officielle en 56 livres, achevée par <i>Yāo seu-lien</i> , en 633.	557 à 581. Dynastie <i>Tcheōu</i> . — Histoire officielle en 50 livres, achevée par <i>Líng-hou tēi-fenn</i> , en 636.
557 à 588. Dynastie <i>Tch'enn</i> . — Histoire officielle en 36 livres, achevée par le même <i>Yāo seu-lien</i> , en 636.	
Histoire générale des États du Sud, <i>Nān-cheu</i> , de 420 à 588, en 80 livres, rédigée par <i>Lì yen-cheou</i> , après 629.	Histoire générale des États du Nord, <i>Pèi-cheu</i> , de 386 à 581, en 100 livres, rédigée par <i>Lì yen-cheou</i> , après 629.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Unification définitive.

589 à 618. Dynastie *Soëi*. — Histoire officielle en 85 livres, rédigée sous la direction de *Wéi-tcheng*, après 629. Chapitres 36 à 38 du *Toūng-kien*, *Miroir historique*.

618 à 906. Dynastie *T'âng*. — Deux histoires officielles. L'ancienne en 200 livres, achevée par *Liôu-hu*, en 945 ... La nouvelle en 255 livres, achevée par *Neou-yang siôu* et *Sóng-k'i* en 1060. Chapitres 38 à 53 du *Toūng-kien*, *Miroir historique*.

907 à 960. Période des *Oû-tai*, *Cinq petites dynasties*, à savoir *Leâng*, *T'âng*, *Tsinn*, *Hán*, *Tcheōu*. — Deux histoires officielles. L'ancienne en 150 livres, achevée par *Sūe kiu-tcheng*, en 973... La nouvelle en 75 livres, achevée par *Neou-yang siôu*, en 1072. Chapitres 54 à 59 du *Toūng-kien*, *Miroir historique*.

960 à 1279. Dynastie *Sóng*. — Histoire officielle en 496 livres, bâclée sous la direction du Mongol *T'ouo-t'ouo*, 1343-1345. — Chapitres 1 à 22 du *Supplément au Miroir historique*.

1280 à 1367. Dynastie mongole *Yuân*. — Histoire officielle en 210 livres, bâclée par *Sóng-lien* en 1370. Elle commence en 1206. — Chapitres 23 à 27 du *Supplément au Miroir historique*, lequel finit avec cette dynastie.

1368 à 1643. Dynastie chinoise *Ming*. — Histoire officielle en 332 livres, rédigée sous la direction de *Tchāng t'ing-u*, entre 1739-1742. — Chapitres 100 à 120 du *T'oung-kien tsi-lan*, paru en 1759, avec la sanction de l'empereur *K'iên-loung*.

1644 à 1911. Dynastie mandchoue *Ts'ing*. — Son histoire officielle n'est pas faite.

Les histoires de deux hordes et dynasties tartares, par la même commission qui rédigea les *Sóng-cheu* entre 1343-1345, ont été insérées dans le corps des histoires officielles de la Chine, par la dynastie *Ts'ing*. Savoir :

- 916 à 1168. Dynastie tartare *Leão*, horde des *K'i-tan*. En 116 livres.
- 1115 à 1234. Dynastie tartare *K'inn*, horde des *Jou-tchenn*, ancêtres des Mandchous. En 135 livres.

La collection des histoires officielles, s'appelle *Nien-séu chéu*, les 24 histoires.

Le premier abrégé de ces immenses répertoires, le premier *Manuel* d'histoire chinoise, fut achevé par *Seu-ma koāng*, en 1081. Cet ouvrage, en 294 livres, intitulé *Miroir historique de l'art de gouverner*, embrassait du 4^e siècle avant J.-C., au 10^e siècle de l'ère chrétienne. *Liôu-chou* y ajouta le *Wái-ki*, pour les temps

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

anciens. Au douzième siècle, le célèbre *Tchōu-hi* refondit l'œuvre de *Seu-ma koāng*, et la divisa en 59 livres, sous-divisés en paragraphes, ornant chaque paragraphe d'un en-tête de sa façon. L'ouvrage ainsi disposé, fut nommé *Miroir historique avec titres et développements*. Les disciples de *Tchōu-hi* amendèrent et commentèrent son livre favori. *Kīnn li-siang* remplaça le *Wái-ki* par le *Ts'iên-pien* mieux digéré. *Hoàng tchoung-tchao* ajouta à chaque paragraphe un choix des meilleures gloses. En 1476, un édit impérial y fit ajouter, comme *Supplément*, l'histoire des dynasties *Sóng* et *Yuân*. Révisé de nouveau, vers la fin des *Ming* ; revêtu de la sanction impériale par *K'āng-hi* des *Ts'ing* en 1707 ; le [] que j'appellerai brièvement *Miroir historique* ou *Histoire*, est, après les Canoniques proprement dits, le livre le plus autorisé, le plus important, le plus instructif et le plus intéressant, de l'ancienne littérature chinoise. — Depuis 1912, de nombreux *Manuels scolaires* d'histoire ont paru. J'en tirerai des notes.

2. GÉOGRAPHIE. CARTES I ET II.

@

Le territoire de la Chine et des pays qui l'avoisinent, est très accidenté. Barrières de montagnes infranchissables ; passes rares, toujours les mêmes à toutes les époques ; grands cours d'eau servant de voies de communication. Toute la vie de la nation chinoise, son expansion, ses relations, ses guerres, ont été déterminées par la nature de son sol. Il faut donc connaître le sol chinois, pour pouvoir se rendre compte de l'histoire chinoise. Une étude approfondie de l'esquisse géographique qui va suivre, sera d'un grand secours dans la suite.

Carte I ... De l'est vers l'ouest, en partant de la péninsule coréenne (1) limitée au nord-ouest par le fleuve *Yā-lou* (2), nous rencontrons la presqu'île du *Leão-tong* (3), puis le fleuve *Leão* (4), lequel se jette dans le fond septentrional du golfe dit de *Pé-tchi-li*. Ensuite, vers le sud-ouest, le fleuve *Loân* (5). Ensuite, débouchant dans le fond occidental du même golfe, le *Péi-ho* (6) actuel, lequel conduit à la mer la presque totalité des eaux de la plaine du *Pé-tchi-li*. En ce point, les cartes anciennes diffèrent des cartes modernes. Dans l'antiquité, le *Hoāng-ho*, Fleuve Jaune (7), se jetait dans la mer, à peu près à la place où est maintenant l'embouchure du *Péi-ho*, dont tout le système actuel affluait alors dans le Fleuve Jaune ; tandis que là où se trouvent maintenant le cours inférieur et l'embouchure du Fleuve Jaune, coulait un fleuve insignifiant, le *Tsí*, que le Fleuve Jaune enfila plus tard. Au sud-est du Fleuve Jaune, se dresse (22) le massif du *T'ai-chan*, point culminant de la montagneuse presqu'île du *Chān-tong*. Plus au sud s'étend le bassin plat, plein de rivières, de lacs et de marais, du fleuve *Hoái*. Des montagnes et des collines séparent le bassin du *Hoái*, du cours inférieur (24) du Fleuve Bleu, et de la vallée de son affluent (25) la *Hán*. Des passes font communiquer ces trois bassins.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Revenons au Fleuve Jaune (7), et étudions ses deux boucles. D'abord la boucle orientale descendante, puis la boucle occidentale ascendante.

Dans la boucle descendante, notons la passe (8) de *Hoâi-lou*, qui donne accès du bassin du *Péi-ho*, dans la vallée (11) de la *Fénn*. C'est la clef du *Chân-si* actuel... Notons le cirque (9) de *Lou-nan* ; la vallée (10) de la *Ts'inn*, affluent septentrional du Fleuve Jaune ; et, vis-à-vis, sur la rive méridionale, la vallée close (12) de la *Láo*, terre historique célèbre.

Dans la boucle ascendante, notons (13) la vallée de la *Wéi*, autre terre classique ; avec les vallées de la *K'iên* (16), et de la *Kīng* (15). Enfin la vallée de la *Láo*, (14), qu'il ne faut pas confondre avec la *Láo* (12), mentionnée ci-dessus.

Notez, par-delà les sources de la *Wéi* (13), la passe (17) importante *Ti-tao*, la Voie des Barbares, qui fait communiquer le bassin de la *Wéi* (13), avec les sauvages vallées du haut Fleuve Jaune vers le lac (18) *Koukou-nor*, et avec les steppes centraux. C'est par elle que pénétrèrent en Chine toutes les invasions venues, ou du *Gobi* par la brèche 19, ou du *Tsaidam* par la brèche 20.

Au sud de la *Láo* (12), de la *Wéi* (13), et du haut Fleuve Jaune, s'étend, barrière immense, divisant la Chine en Nord et Sud, séparant le bassin du Fleuve Jaune de celui du Fleuve Bleu, le prolongement oriental (21) de la chaîne des monts *K'oūnn-lunn*, issus du *Pamir* (50).

Revenons à l'embouchure du Fleuve Bleu (24), et remontons sa rive septentrionale. Nous rencontrons la vallée (25) de la *Hán*, terre classique. A l'extrémité nord-ouest de cette vallée, une passe donne accès sur le cours supérieur des rivières *Kiā-ling* (27), et *Minn* (28), affluents du Fleuve Bleu ; et, tout près (26), une autre passe, traversant le *K'oūnn-lunn*, met les bassins du Fleuve Bleu (24), et de la *Hán* (25), en communication avec les bassins de la *Wéi* (13) et du Fleuve Jaune (7). Les trois passes 8, 17 et 26, sont les clefs de la Chine septentrionale intérieure.

Quant au haut cours (29) du Fleuve Bleu, les vallées sauvages de ses trois branches, *Yā-loung-kiang*, *Oû-leang-heue*, *Tch'ou-heue* ou *Kīnn-cha-kiang*, n'ont joué jusqu'ici aucun rôle dans l'histoire.

Redescendons maintenant le Fleuve Bleu, en longeant sa rive méridionale. Remarquons (30) le bassin de la rivière *Oū-kiang* (*Koéi-tcheou* actuel), avec ses deux passes, vers l'ouest et vers l'est. Puis (31) le bassin du lac *Tóng-t'ing* (*Hôu-nan* moderne ; rivières *Yuān*, *Tzēu*, *Siāng*). Puis (32) le bassin du lac *Poûo-yang* (*Kiāng-si* moderne ; principal affluent, la *Koúng*). Enfin les passes qui mettent ces trois vastes bassins, cœur de la Chine, en communication avec le bassin (36) du Fleuve de l'Ouest *Sī-kiang* (*Koāng-tong* et *Koāng-si* modernes).

A l'est, quatre vallées ouvrent en amphithéâtre sur la mer ; celle (33) du *Tché-kiang* ; celle (34) du *Minn-kiang* (*Fôu-kien* actuel) ; celles du *Kiòu-loung-kiang*, et du *T'ing-kiang*, plus au sud.

Au sud, dans l'estuaire de Canton, se jettent le Fleuve de l'Est *Tōng-kiang*, et le Fleuve de l'Ouest (36) *Sī-kiang*. Examinez, sur la carte, les nombreux et

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

importants affluents de ce dernier, *Pèi-kiang*, *Koéi-kiang*, *Liòu-kiang*, *Ú-kiang*, etc. Un rebord de collines et de dunes, sépare le bassin du Fleuve de l'Ouest (36), du golfe du Tonkin et du bassin (37) du Fleuve rouge *Song-koï*, qui arrose *Ha-noï*.

De là, jetons les yeux vers le nord-ouest. Voici, réunis sur un espace de quatre degrés à peine, les lits ou les sources des plus grand fleuves de l'Asie méridio-orientale. Le cours supérieur (29) du Fleuve Bleu. Le *Mékong*, qui descend vers les plaines de l'Annam et de la Cochinchine. Le (39) *Salouen*, qui va se jeter dans le golfe de Martaban. Plus au sud (40) le *Ménam*. En remontant vers le nord-ouest, la vallée du *Sittang* (41); l'*Iraouaddy* (42) et l'Inde; le *Brahmapoutra* (43) et le Tibet.

Deux suites de passes célèbres, croisant plusieurs de ces fleuves, mettent en communication la Chine et la Birmanie, la Chine et le Tibet. Les routes sont indiquées sur la Carte X. Voici leurs principales étapes. — De *Bhamo* en Birmanie, par *Mo-mein*, *Yòung-tch'ang-fou*, *Tà-li-fou*, à *Yünn-nan-fou*, province du *Yünn-nan*, en Chine. — De *Lhassa* au Tibet, par *Giamda*, *Alado*, *Tsiamdo*, *Dayak*, *Batang*, *Litang*, *Nagchuka*, *Tà-tsien-lou*, à *Tch'êng-tou*, province du *Séu-Tch'oan*, en Chine. — Vers le Nord, route de *Lhassa* à *Lân-tcheou-fou*, province du *Kān-sou*, par le *Tsaidam* et le *Koukou-nor*.

Carte II ... Le cours supérieur du *Brahmapoutra* (43), nous introduit dans le fameux couloir entre l'*Himalaya* (44) et les monts *Karakorum* (45), où se trouve, en 46, la séparation des eaux du *Brahmapoutra* (43) et de l'*Indus* (47), du Tibet et du Ladak. — Notez, à travers l'*Himalaya*, la passe de *Chigatse-Darjiling*, qui met en communication le Tibet et l'Inde. — Au nord, s'étend le haut et stérile plateau de *Khor* (48), terminé par la chaîne du *K'ōūnn-lunn* (21), que nous avons vu s'étendre, verrou entre la Chine du Nord et du Sud, jusque dans les plaines du fleuve *Hoâi* (23).

Au Nord du *K'ōūnn-lunn* (21), s'étend le singulier bassin du *Tarim* (49), ancienne mer intérieure desséchée; dunes, sables, roches, avec des oasis le long des bras du fleuve, lequel va se perdre dans le lac *Lob-nor*. Des villes jadis célèbres, *Kachgar*, *Yarkend*, *Kotan*, *Keria* émaillent ce pays, dont nous aurons à parler souvent et longuement. *Kotan* communique avec *Leh* dans le *Ladak*. *Keria* communique avec *Lhassa*. — Les affluents du *Tarim* (49), nous conduisent, vers l'ouest, aux hauts plateaux de *Pamir*, le faitage de l'Asie, séparation des eaux orientales, occidentales et méridionales; d'où le *K'ōūnn-lunn* (21) et les *Karakorum* (45) s'étendent à l'est, et l'*Hindou-kouch* (51) à l'ouest, jusque vers la Mer Caspienne (52). — Un fleuve important coule du *Pamir* vers le nord-ouest, dans le lac d'Aral (53). C'est l'*Oxus* des anciens (54), *Wei-choei* des Chinois, *Amou-Daria* ou *Djihoun* des modernes; avec sa riche et célèbre vallée, le *Ferghana*, *Koundouz*, *Koulm*, *Balkh* au sud; *Hissar* et *Karchi* au nord. — Du nord du *Pamir*, entre les racines des *Monts Célestes* /*Bolor-Altai*/, un second grand fleuve va se jeter dans le lac d'Aral (53). C'est l'*Iaxartes* des anciens (55), *Ie-choei* des Chinois, *Syr-Daria* ou *Sihoun* des modernes; avec sa vallée non

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

moins importante, maintenant Turkestan russe, *Och*, *Kokan*, *Kodjend*, *Ouria-tioube* au sud ; *Namangan* et *Tachkend* au nord. — Au nord du *Pamir*, les monts *Altaï* (56) *T'iên-chan*, *Monts Célestes*, s'étendent vers l'est, séparant le bassin du *Tarim* (49), d'une part du bassin de l'*I-li* (57) qui afflue dans le lac *Balkhach* (58) vers le nord-ouest ; d'autre part, vers le nord-est, des plaines de la *Dzoungarie* (59) et de la *Sibérie* (60). — Au nord et au sud de l'*Altaï* (voyez Carte A), s'étendent deux routes très importantes, que nous aurons souvent à parcourir. — Au sud, *Khami*, *Pidjan*, *Tourfan*, *Karachar*, *Koutcha*, *Aksou* ; de *Aksou*, par *Outch*, à travers l'*Altaï*, dans l'*I-li* ; ou de *Aksou* à *Kachgar* et *Yarkend*, et de là, par les passes du *Pamir*, par le *Terek-davan* dans la vallée de l'*Iaxartes* (55) à *Och*, par le *Kizil-art* (nord) ou le *Kizil-rabat* (sud) dans la vallée de l'*Oxus* (51), à *Hissar* ou à *Koundouz*. — Au nord, *Barkoul*, *Koutchen*, *Ouroumtsi*, *Kourkara-Ousou* ; et par le col *Talki*, à *Kouldja* dans l'*I-li*, *Kopal*, *Sergiopol*, *Semipalatinsk*, *Omsk*, *Tobolsk* ; ou à *Tokmak*, *Aoulie-ata*, *Tchemkend*, *Tachkend*. — Notez, à travers l'*Altaï*, outre la passe de *Outch*, celles de *Koutcha* et de *Tourfan-Ouroumtsi*. — Enfin, de *Barkoul* ou de *Khami*, traversons le désert de *Gobi* (61), et nous voici revenus en pays de connaissance, au lac *Koukou-nor* (18), aux sources du Fleuve Jaune, aux plaines de la Mongolie (62). Rentrons en Chine par la Voie des Barbares (17).

Voilà le théâtre géographique de l'histoire passée de la *Chine*. Donnons encore un coup d'œil, sur la Carte I, au Nord, qui jouera un rôle important dans ses destinées futures. Notons (63) le bassin fermé de *Kobdo* et *Ouliasoutai*. Les vallées (64) de l'*Orkhon* et de son affluent la *Selenga* ; *Ourga*, *Kiachta*, *Kabanskaïa*, le lac *Baïkal*, *Irkoutsk*. Au sud de cette vallée, dans la plaine mongole, un point indique où fut jadis *Karakorum*, la capitale des Grands Khans. La vallée (65) de l'*Onon*, cours supérieur de l'*Amour* (69). La brèche (66) du *Keroulen* avec *Khailar*. Les vallées de la *Soungari* (67) et de l'*Oussouri* (68), affluents de l'*Amour* (69) ; avec *Tsilsikhar*, *Houtan*, *Kharbin*, *Kirin*. Au sud, dans la vallée du *Leão* (4), *Moukden*. Au nord-est, sur la mer, *Vladivostok* (70) ; et au nord de l'*Amour*, *Khabarovka*.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

TEMPS PRÉHISTORIQUES.

Carte III. @

Premiers temps réels, d'après les anciens caractères.

p.16 Les Chinois ne disent rien de la provenance de leur race. Ils n'ont conservé que de rares souvenirs de leurs premiers temps. Mais ils ont fixé, dans le tracé de leurs anciens caractères figuratifs, un certain nombre des traits de leur physionomie d'alors. Comme ces signes remontent probablement à vingt-cinq siècles avant l'ère chrétienne, c'est à cette époque qu'il faut rapporter la restauration paléontologique que l'on va lire. Sèche, comme tout ce qui touche aux fossiles, et défectueuse en bien des points, elle a néanmoins son intérêt.

Les caractères anciens nous apprennent que, au début de l'histoire, les tribus chinoises *Hiá* voisinaient avec les tribus d'une autre race, les *Miáo* et les *Lí* ; et qu'un peuple spécial, les *Í*, habitait la côte maritime.

Ils nous apprennent, que les ancêtres des Chinois révéraient un *Souverain d'en haut*, Ils vénéraient le ciel, et étaient très attentifs aux signes célestes, météores, nuées, qu'ils considéraient comme des avertissements du ciel. Ils cherchaient aussi à connaître la *voie du ciel*, c'est-à-dire ses intentions, par divers procédés, surtout en touchant avec un fer chaud une écaille de tortue ; les craquelures produites par le feu, étaient interprétées d'après un code, comme étant la réponse du ciel à la question posée. Ils offraient en hommage des feux de joie, des libations et des oblations.

Ils représentaient les défunts, sous une forme humaine vaporeuse. Ils craignaient des génies, des lutins. Ils n'ensevelissaient pas les morts. Le cadavre du défunt était lié dans une botte de foin. Après avoir hurlé en commun des lamentations, on portait cette botte dans un lieu écarté, et on la veillait en armes, jusqu'à ce que la décomposition eût mis les restes à l'abri des animaux carnassiers.

Ils furent d'abord nomades, chasseurs, puis pasteurs, élevant surtout des bœufs et des porcs. Plus tard ils défrichèrent et cultivèrent le sol.

La tradition les fait habiter d'abord sur les arbres, ou dans des huttes bâties sur pilotis, par peur des bêtes féroces. Les caractères nous apprennent qu'ils s'établirent d'abord de préférence sur des terrains en pente, qu'ils consolidaient par des soutènements en gradins, vivant en troglodytes dans des cavernes creusées dans le lœss, comme cela se pratique encore au *Chān-si* et ailleurs. Car les grandes plaines basses étaient souvent dévastées par d'immenses inondations. Plus tard ils bâtirent des cases en pisé, qu'ils entourèrent d'une enceinte. On nichait dans la paille, durant la froide saison.

Leur premier vêtement fut un pagne, pendant de la ceinture aux genoux. Plus tard le pagne devint un jupon. Enfin ils se couvrirent aussi le haut du corps. Ils usèrent d'abord de peaux de bêtes, avec le poil. Plus tard ils tissèrent des étoffes,

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

et cousirent des habits. Ils connurent la soie sauvage de très bonne heure, probablement avant les fibres textiles végétales. Leurs habits furent toujours lâches et flottants. Les chaussures et coiffures semblent avoir été inventées assez tard. Pour se faire beaux, ils s'affublaient d'une queue de bête postiche. La chevelure, très longue, était ramassée en chignon et fixée par une broche. La vie durait alors cent cinquante ^{p.17} ans et plus. Elle diminua graduellement, d'âge en âge.

La tradition prétend qu'ils furent d'abord frugivores, vivant au jour le jour. Les caractères nous les révèlent, se nourrissant de viande fraîche ou boucanée. Plus tard les grains constituèrent peu à peu le fond de leur alimentation. Consommation du sel, sous forme de hors-d'œuvre salés, comme cela se pratique encore. On mangeait avec la main, assis à terre ou sur une natte.

Ils ont figuré, en fait de meubles et d'ustensiles, diverses armes, l'arc et les flèches. Hache, couteau, clous. Chaudron, marmite à trois pieds. Poteries, mortier et pilon, corbeilles, nattes, vannerie. Fuseau à filer et métier à tisser. Chariot, canots, filets, ponts en troncs d'arbres. Divers instruments de musique, à vent et à percussion, entre autres des claviers en pierre sonore. Pennons et flabelles en crin et en plumes.

Le silex servit longtemps à fabriquer tous les instruments tranchants. Puis, avec le silex, le bronze. Enfin, très tard, le fer.

On travaillait surtout le bambou, le cuivre, les peaux et les étoffes. Le coton n'était pas connu des anciens. On teignit d'abord en teintes uniformes, bleu, noir ou jaune ; puis on ajouta des ramages, qui imitaient des sujets végétaux.

Un coquillage, cauris, servit d'abord de monnaie. Puis on se servit de petits lingots de cuivre, auxquels on donnait artificiellement la forme de cauris.

On compta d'abord au moyen de fiches, puis une certaine arithmétique se développa. La numération fut décimale, dès l'origine. Les unités des mesures furent empruntées, soit à certaines parties du corps humain, soit aux graines de certaines plantes. Pour garder mémoire des événements, on commença par faire des nœuds à des bouts de cordes qu'en portait à la ceinture. Plus tard on fit des coches et des entailles, à des baguettes ou à des planchettes de bois. L'écriture primitive fut et resta longtemps un dessin, qu'il fallait méditer pour en trouver l'interprétation.

Chaque homme avait son appellatif personnel, nom de bête ou d'arbre, Sapin, Tigre, Ours, etc. S'il devenait un personnage considérable, il prenait un nom de clan. Un rit civil concluait et publiait les mariages. Ils vivaient dans la polygamie, par nichées. Les femmes coupables, les prisonnières, devenaient esclaves, concubines. Toutes étaient sévèrement tenues.

C'était une race bavarde, criarde, tapageuse, portée à la jactance et aux disputes, aimant la musique et la danse. Comme idéal moral, la sincérité, la coopération mutuelle, le respect des vieillards, l'obéissance aux parents et aux chefs. Tout cela fut ritualisé de très bonne heure.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Le prince fut, dès l'origine, le trait d'union entre le ciel et la terre, l'intermédiaire entre le ciel et l'humanité. Ses officiers siégeaient en attirail de guerre, tenant une arme à la main. La loi était dure ; les sanctions étaient atroces... A côté du prince, les chefs de clan ou de lignée, formaient une aristocratie nombreuse, une sorte de féodalité... Au-dessous de ces chefs, l'autorité paternelle, puissante et sévère, pesait sur la famille. — Voir mes *Caractères chinois*, 4^e édition, Graphies antiques ; et [La Chine à travers les Âges, Leçon 1](#).

@

Mythe cosmogonique de P'ân-kou.

^{p.18} Ce mythe est probablement une importation étrangère, relativement moderne. Au onzième siècle, *Liôu-chou* l'inséra en tête du *Wâi-ki* ; non qu'il y crût ; mais afin de faire commencer son Histoire, par le commencement de toutes choses.

« La tradition rapporte que le premier qui parut pour gouverner le monde, s'appelait *P'ân-kou*. »

« Au commencement, quand le ciel et la terre se séparèrent, *P'ân-kou* naquit entre les deux. Il connut les relations du ciel et de la terre, ainsi que les lois des transformations. Voilà pourquoi la tradition populaire dit de lui, qu'il sépara le ciel et la terre. »

« *P'ân-kou* fut le premier potentat. En ce temps-là, le ciel et la terre se différencièrent ; l'un enveloppant l'autre, comme le blanc enveloppe le jaune d'un œuf. L'homme naquit entre les deux. »

« *P'ân-kou* fut l'ancêtre du ciel, de la terre, de tous les êtres. La production des êtres commença par lui. »

L'imagerie populaire représente *P'ân-kou* comme un petit vieillard difforme et grotesque, ceint d'un pagne, taillant à coups de ciseau, dans la matière informe, le soleil, la lune, les plantes et les animaux.

Mythe cyclique des trois séries de Souverains.

« Les Souverains Célestes, treize frères d'une même famille, gouvernèrent le monde après *P'ân-kou* ; chacun d'eux régna dix-huit mille ans... Les Souverains Terrestres, onze frères d'une même famille, gouvernèrent le monde après les Souverains Célestes ; chacun d'eux régna dix-huit mille ans... Les Souverains Humains, neuf frères d'une même famille, gouvernèrent le monde après les Souverains Terrestres ; ils régnèrent en tout 45 600 ans... Tout cela revient à dire, que le ciel naquit à la première heure du monde, la terre à la deuxième, et l'homme à la troisième. »

Ce cycle est-il parent, comme on l'a avancé, de certains cycles babyloniens ou indiens ? Cette question dépasse ma compétence.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Princes légendaires.

Après les Trois Souverains, avant *Fôu-hi*, le *Ts'iên-pien* cite plus de trente noms de princes légendaires. L'examen de ces noms montre qu'il s'agit moins d'hommes que de périodes, de degrés successifs dans la transition de l'état de nature inculte à l'état de civilisation artificielle, thème cher aux philosophes taoïstes, lesquels^{p.19} ont beaucoup parlé sans jamais rien prouver : Voici comment les historiens jugent ces légendes. Au quatorzième siècle, *Tch'ênn-king* dit :

« Aucun argument ne permet d'affirmer catégoriquement, qu'il y ait eu des princes avant *P'ân-kou*. Aucun argument ne permet de nier absolument, qu'il y ait eu des princes après les Souverains Humains, avant *Fôu-hi*. Constatons l'existence de leur époque, et tirons quelque lumière de leurs appellatifs. Rejetons tout ce qu'on raconte d'eux de fabuleux, et conservons ce qui semble naturel.

Deux exemples vont rendre palpable ce qui est dit ci-dessus...

- « *On-eut-des-nids* agença des bois, pour en construire des nids.

C'est-à-dire qu'à une certaine époque, les hommes, au lieu de vivre dans des tanières, construisirent des huttes semblables à des nids, sur les arbres ou sur pilotis, afin de se préserver des bêtes fauves. Plus tard on attribua l'invention au prince inconnu de ce temps-là, qu'on appela *On-eut-des-nids*.

- « *L'homme-briquet* fora le bois, et en tira du feu.

C'est-à-dire qu'à une époque postérieure, les hommes ayant inventé le briquet à cheville (un bois mou tournant dans un bois dur, et s'enflammant par l'échauffement), ils firent du feu, cuisirent leurs aliments, etc. La postérité attribua l'invention au prince inconnu de ce temps-là, qu'on appela *Homme-briquet*.

Fôu-hi.

Âge pastoral ; sans dates. — La tradition rapporte que sa mère le mit au monde à *Tch'êng-ki*, près des sources de la *Wéi* (a). Son nom de clan était *Fông*. On ne dit pas comment il arriva au pouvoir. — Il régna par la vertu du bois ; c'est-à-dire que, quand sous la troisième dynastie, toutes choses furent classées d'après le cycle de la genèse mutuelle des cinq agents naturels, on assigna à *Fôu-hi* l'élément du bois. Voyez [HCO, L. 6](#). — Il résida à *Tch'ênn* (A), sur un affluent du *Hoâi*. — Il donna au peuple, plus ou moins errant, sur lequel il exerça sa domination, des principes sur la chasse, la pêche, la domestication et l'élevage des animaux. — Il reçut, pour ces services, les épithètes de *Fôu-hi*, le Dompteur ; et *P'âo-hi*, le Boucher. *T'âi-hao*, le Grand Splendide, est le titre posthume qui lui fut décerné, parce que sa gloire avait resplendi comme le soleil et la lune. — Il régla le cérémonial extérieur des mariages, imposa l'intervention des

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

entremetteurs, et prohiba les unions dans la même famille. — Il inventa un système d'entailles, de gravure ou d'écriture, lequel remplaça les cordes à nœuds usitées avant lui pour garder ^{p.20} mémoire des événements passés. Il est probable que les caractères les plus anciens, images et symboles, datent de cette époque reculée. — Il inventa la cithare. — Un cheval-dragon étant sorti du Fleuve Jaune, *Fôu-hi* copia les huit trigrammes, que ce monstre portait inscrits sur son dos. C'est de ces trigrammes, et des hexagrammes nés de leur combinaison, que furent tirées, au onzième siècle avant J.-C., les formules du Livre des Mutations, lesquelles ont servi, depuis lors, à scruter les voies du ciel et l'avenir des hommes. Voyez [HCO, L, 9](#). Il eut des officiers, qu'il classa en *Dragons* de divers degrés. — Après un règne de 115 ans, il mourut et fut enseveli près de sa capitale, où l'on montre encore son tombeau, vrai ou prétendu.

Le clan Fông.

Certains historiens prétendent que *Chênn-noung* succéda immédiatement à *Fôu-hi*. D'autres disent que *Fôu-hi* eut pour successeurs quinze princes du même clan *Fông*, une véritable dynastie. D'autres enfin pensent qu'il y eut un intervalle de temps, et quelques princes du clan *Fông*, entre *Fôu-hi* et *Chênn-noung*, sans qu'on puisse dire rien de précis sur la durée de cet intervalle, ni sur le nombre de ces princes. — Nous retrouverons dans l'histoire, les descendants de *Fôu-hi*. Vers le temps de Confucius, il y avait encore quatre familles féodales, issues du clan *Fông*.

Koúng-koung et Niù-wa.

Dans l'intervalle entre *Fôu-hi* et *Chênn-noung*, se place l'épisode de *Koúng-koung* et *Niù-wa*, qui a surexcité jadis les imaginations. Historiquement parlant, il se réduit à ceci : Un certain *K'āng-hoei*, feudataire puissant, lequel était *koúng-koung* c'est-à-dire ministre des travaux sous *Fôu-hi* ou sous l'un des princes ses successeurs, se révolta et chercha à créer un État indépendant au nord-est du Fleuve Jaune, alors que les *Fông* régnaient dans le bassin du *Hoâi*. L'histoire dit expressément que ce fut là la première rébellion, la première guerre civile. Assez heureux d'abord, abandonné ensuite par le Ciel et par le peuple à cause de sa perversité, *K'āng-hoei* fut vaincu et mis à mort par *Niù-wa*, ministre ou prince du clan *Fông*. L'État qu'il avait fondé, disparut avec lui. Tour à tour considéré comme ayant droit ou comme usurpateur, selon les passions politiques de l'époque, *K'āng-hoei* fut définitivement flétri comme rebelle, vers le ^{p.21} commencement de l'ère chrétienne.

Quant à *Niù-wa*, induite en erreur par la lettre [] (fille) qui figure dans le nom de ce personnage, la postérité en a fait d'abord une femme, puis une sœur de *Fôu-hi*. On lui attribue l'invention du *chēng*, espèce de flûte de Pan, encore usitée dans la musique chinoise.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Chênn-noung.

Âge agricole ; sans dates. — La tradition le fait naître de l'alliance de deux puissantes familles. Son appellatif personnel fut *Chêu-nien*. Il vit le jour dans la vallée de la *Hán* (b), non loin de l'embouchure de cette rivière dans le Fleuve Bleu. Ce lieu de naissance lui valut, dans l'histoire, le nom diversement orthographié de Seigneur de *Lie-chan* (*Lí-chan* ou *Liên-chan*).

Un texte des Rites donne à penser que ce fut le père de *Chênn-noung* qui commença la fortune de sa maison ; des 140 années de son règne, les premières décades représentent probablement une régence. Quoi qu'il en soit, d'après la tradition, *Chênn-noung* s'établit, grandit et devint puissant, près de la petite rivière *Kiāng* (c), dans la vallée de la *Wéi*, non loin des passes qui font communiquer les bassins du Fleuve Bleu et de la *Hán*, avec ceux de la *Wéi* et du Fleuve Jaune. Il donna à son clan le nom de cette rivière.

La postérité lui décerna le titre posthume de *Yên-ti*, l'Empereur Flamboyant, parce qu'il eut la gloire de monter sur le trône de *Fôu-hi*. — On ne dit pas comment il arriva à l'empire. — Il résida d'abord à *Tch'ênn* (A), l'ancienne capitale de *Fôu-hi* ; puis il s'établit à *K'ü-fou* (B), au sud du massif du *T'ai-chan*. Il appliqua à la culture de la terre, son peuple jusque là pasteur et nomade ; ce qui le fit surnommer le Laboureur de Génie. — Il étudia les végétaux, et détermina leurs propriétés utiles ou nuisibles. A ce titre il est célébré comme le père de la diététique et de la médecine chinoise. — Il établit, pour les échanges, des marchés qui se tenaient, dans un lieu déterminé, à jour fixe, à midi. Le peuple disséminé dans les fermes, s'y rendait durant la matinée ; les transactions se faisaient au milieu du jour ; puis chacun retournait chez lui avant la nuit. — Dans le cycle des cinq agents naturels, on assigna à *Chênn-noung* celui du feu. Il classa ses officiers en *Flammes* de divers degrés.

Nous ne connaissons, de ce long règne, qu'un incident unique. Quoique bien fruste, il a son intérêt, car il révèle quelques détails de ces temps reculés. Le seigneur de *Sôu-cha*, fief situé vers l'embouchure actuelle du Fleuve Jaune, se soustrayant à l'obéissance de *Chênn-noung*, se^{p.22} permit d'extraire du sel de l'eau de la mer. La gabelle était donc une régle, dès ce temps-là. Le gouvernement était faible et dépourvu d'armée, car *Chênn-noung* fut réduit « à perfectionner sa vertu », c'est-à-dire à patienter. Enfin, les vassaux du seigneur de *Sôu-cha* le tuèrent, et revinrent à *Chênn-noung*. Le titre que l'histoire donne à cet incident « le seigneur de *Sôu-cha* revient à l'obéissance », est un euphémisme, comme les annales chinoises en contiennent tant. Chaque fois qu'un fait vrai était odieux, on le gazait sous un faux titre.

Après avoir régné durant 140 ans, *Chênn-noung* mourut au sud du Fleuve Bleu, à *Tch'â-hiang* (d), dans le bassin du lac *Tông-t'ing*. Son tombeau, vrai ou prétendu, se voit encore non loin de là.

Le clan Kiāng.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Chênn-noung aurait eu pour successeurs six princes de son clan. Le dernier fut *Ô-wang*.

Ô-wang.

Avec le temps, les princes du clan *Kiāng*, successeurs de *Chênn-noung*, devinrent mauvais ou incapables. *Ô-wang*, le septième de cette race, résidait à *K'ōung-sang* (?). Son gouvernement était arbitraire et tyrannique.

Alors les feudataires commencèrent à se faire la guerre entre eux, pour s'arracher leurs fiefs. *Ô-wang* fut incapable de les réprimer. Son ministre *Tch'ēu-you*, noble du clan *Kiāng*, descendant de *Chênn-noung*, parent de l'empereur, se révolta contre lui et l'attaqua à *K'ōung-sang*. L'empereur dut transporter sa résidence à *Tchoŭo-lou* (C), contre les montagnes, au sud-ouest de la ville actuelle de Pékin.

Or jadis un frère de la mère de *Chênn-noung*, était seigneur du fief de *Chào-tien* (?). Ses descendants possédaient encore le même fief. Au temps de l'empereur *Ô-wang*, *Fôu-pao* épouse du seigneur de *Chào-tien*, mit au monde celui qui devait devenir l'Empereur Jaune, près de la colline de *Huān-yuan* (e). L'enfant fut, appelé *Huān-yuan*, du lieu de sa naissance. Élevé près de la rivière *Kī*, dans le même pays, il prit le nom de cette rivière pour nom de clan. Fait seigneur de *Yôu-hioug*, qu'on place dans la vallée de la *Láo*, il s'appela du nom de ce fief. Très exercé au maniement des armes, il était de plus sage et capable. Aussi les feudataires s'affectionnèrent-ils à lui. (Or, d'après les dates du règne de *Hoāng-ti*, celui-ci aurait eu, à cette époque, environ dix ans. Il faut donc supposer que, comme pour ^{p.23} *Chênn-noung*, l'histoire attribue les gestes de son père, à *Huān-yuan* encore mineur.)

L'empereur *Ô-wang* s'étant mis à empiéter sur les droits des seigneurs et à les opprimer, ceux-ci se détachèrent de lui de plus en plus, pour se donner à *Huān-yuan*. La cinquante-cinquième année du règne de *Ô-wang*, ils nommèrent *Huān-yuan* Fils du Ciel, et le reconnurent pour leur suzerain à *Lôu* (f). — *Huān-yuan* marcha contre l'empereur *Ô-wang*. Il le défit, dans trois engagements successifs, non loin de sa capitale, dans la plaine de *Fán-ts'uan* (g). Après cette défaite, les descendants de *Chênn-noung* cessèrent de régner. — Ensuite *Huān-yuan*, ayant réuni à son armée les contingents des feudataires restés jusque là fidèles à *Ô-wang*, marcha contre *Tch'ēu-you* et lui livra bataille dans la plaine de *Tchoŭo-lou* (C). *Tch'ēu-you* vaincu, s'échappa à la faveur d'un épais brouillard. *Huān-yuan* le poursuivit, au moyen d'une boussole, l'atteignit et le tua. C'en était fait du clan *Kiāng*. — Alors tous les feudataires proclamèrent *Huān-yuan* Fils du Ciel, et l'assirent sur le trône de *Chênn-noung*. L'abondance des fourmis, cette année-là, ayant donné à penser que la vertu qui avait exalté *Huān-yuan* était sortie de la terre, il s'appela *Hoāng-ti*, l'Empereur Jaune ; le jaune étant la couleur du sol. — Nous retrouverons, dans l'histoire, les descendants de *Chênn-noung*. Vers le temps de Confucius, douze familles féodales issues du clan *Kiāng*, subsistaient encore.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

J'ai cité au long ce récit légendaire, parce qu'il y est souvent fait allusion dans les livres chinois ; il faut donc le connaître. Voici les faits réels qu'il couvre, probablement. Des dissensions s'étant élevées entre les tribus *Hiá* (chinoises), les tribus *Miáo* ou *Lî* (aborigènes) se coalisèrent sous un chef suprême *Tch'eu-you*, et les attaquèrent en masse. Question de vie ou de mort pour les *Hiá*. Ils le comprirent, s'unirent sous *Huān-yuan*, qui écrasa les *Miáo-Lî* et fonda l'empire chinois. Voyez [La Chine à travers les Âges, L. 1](#) ... et la Note tirée des Manuels scolaires, ci-dessous page 29.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

TEMPS SEMI-HISTORIQUES.

Hoang-ti,

2486, ou 2402 ; voyez page 27.

@

^{p.24} *Huān-yuan*, devenu l'Empereur Jaune, régna par la vertu de la terre. Il garda, comme capitale, *Tchoûo-lou* (C), la dernière résidence de *Û-wang*. — Il créa six ministres, pour l'aider à gouverner le peuple. — Il classa les fonctionnaires, en *Nuées* de diverses classes. — Il nomma annalistes officiels, *Ts'āng-hie* et *Tsôu-song*. Ces deux hommes systématisèrent l'écriture chinoise, inventée avant eux. La tradition leur attribue les lettres composées, agrégats logiques et complexes phoniques.

L'empereur ayant vu en rêve deux dragons qui lui présentaient un dessin, il se purifia par l'abstinence, puis se rendit au bord du Fleuve Jaune. Soudain une tortue gigantesque, remontant le courant, vint se présenter à lui. L'empereur prosterné, copia le dessin qu'elle portait sur son dos...

Il fit ensuite élever un observatoire, auquel il attacha des officiers chargés des cinq grandes affaires, savoir : l'observation du ciel, le calcul du calendrier ; l'inspection du vent, des nuées, et des émanations de la terre. C'est depuis lors qu'on enregistra les phénomènes météorologiques, signes par lesquels le ciel instruit les hommes.

L'empereur fit composer le cycle sexagénaire, pour compter les années.

Il fit construire une sphère céleste, qui servit à calculer le calendrier.

Il fixa les lois de l'arithmétique, d'où sortirent les tons musicaux, les mesures, les volumes et les poids.

Il créa la gamme ; puis il fonda, pour la fixer, douze cloches-diapasons, donnant les douze tons fondamentaux ; enfin il composa l'hymne de son règne, intitulé « Les Lacs ».

Il créa, d'après certains principes symboliques, des types uniformes pour les coiffures et les vêtements. Les habits supérieurs étaient bleus, couleur du ciel ; les habits inférieurs étaient jaunes, couleur de la terre.

Il créa, de même, des types officiels uniformes, pour les armes, les ustensiles, les outils ; pour les bateaux, pour les véhicules. Origine de cette uniformité légale, qui régna depuis dans l'empire chinois, où tout novateur fut tenu pour rebelle.

Il donna des règles à l'architecture, et fit construire des salles où l'on s'assemblait, pour présenter des offrandes au Souverain d'en haut, pour recevoir les êtres transcendants, pour écouter les enseignements. Origine des temples et des écoles.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Il détermina la valeur conventionnelle, le cours forcé, de certaines ^{p.25} matières plus précieuses, qui servaient d'étalon dans les transactions commerciales. C'étaient l'or, l'écaille de tortue, le jade, les cauris, des pièces de tissus de dimensions déterminées, le cuivre en petits lingots d'un poids déterminé. Les historiens affirment unanimement, qu'une espèce de monnaie, consistant en très petits lingots de cuivre, imitant la forme des cauris, était en usage avant *Hoâng-ti* « dès l'antiquité la plus reculée ».

L'empereur composa un traité, pour enseigner au peuple à vivre heureux, sain de corps et d'esprit. Le *Néi-king* actuel est apocryphe, mais l'œuvre de *Hoâng-ti* dut être analogue ; un mélange de morale et de diététique, fait pour plaire au caractère hypocondriaque des Chinois.

Il fit enseigner au peuple la sériciculture, par son épouse principale *Lèi-tsou*, fille du seigneur de *Sî-ling* (?).

L'empereur parcourait l'empire dans tous les sens, se frayant des chemins même à travers les montagnes. Il ne se tenait jamais en repos, mais allait et venait, se déplaçant sans cesse, campant au milieu de son armée comme en sa capitale. Il composa des règles de tactique, institua les enseignes et les guidons. Quand quelqu'un ne lui obéissait pas, où que ce fût dans l'empire, il allait en personne le remettre à l'ordre. Durant ses courses, il leva une carte des régions, qu'il divisa en districts. Il délimita environ dix mille terres seigneuriales de cent *lî* de côte, dans chacune desquelles il fit bâtir une ville, pour en être le chef-lieu. Les villes chinoises furent donc, dès l'origine, ce qu'elles sont encore ; le centre de l'administration et un lieu de refuge éventuel, plutôt qu'un lieu d'habitation.

Ensuite il sous-divisa les terres arables, d'après le système *tsing* ; c'est-à-dire qu'il établit huit familles sur un carré de terrain de un *lî* de côté, divisé par deux sentiers nord-sud, et deux sentiers est-ouest, en neuf carrés de cent *mòu* chacun ; le carré central, contenant le puits, était commun. Les huit familles d'un *tsing* formaient un *lînn*, 24 familles formaient un *p'êng*, 72 familles formaient un *lî*, 360 familles formaient un *í*, 3 600 familles formaient un *tōu* et 36 000 familles un *tcheōu*... Il ne faut pas se figurer que cette division se soit faite par arpentage, d'un seul coup et d'après la formule. Mais retenons que *Hoâng-ti* inaugura le double système, 1° cadastral, ^{p.26} d'après lequel le gouvernement leva depuis lors l'impôt foncier ; 2° familial, d'après lequel il exigea certaines prestations et corvées. L'histoire ne donne pas le nombre des sujets de *Hoâng-ti* : Peu de siècles après lui, on comptait dans l'empire neuf *tcheōu*, ce qui représenterait 324 000 foyers, si les *tcheōu* étaient complets... Ainsi, conclut l'histoire, la terre fut colonisée d'une manière permanente, et la vie nomade d'hommes changeant sans cesse de lieu à la suite de leurs troupeaux, cessa définitivement.

L'empire de *Hoâng-ti* semble avoir compris approximativement les sept provinces modernes *Tchêu-li*, *Chân-si*, *Chàn-si*, *Heûe-nan*, *Hôu-peï*, *Nân-hoei*, et *Chân-tong*. Il ne passa pas le Fleuve Bleu.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur imposa la civilisation chinoise aux *Miâo-Li* vaincus qui voulurent rester sur territoire chinois. Au Nord il contint les *Hoûnn-u*. Première mention des terribles hordes nomades, qui infestèrent les plaines de la Mongolie actuelle et vexèrent les Chinois durant vingt-cinq siècles, jusqu'au temps où elles se jetèrent sur l'Europe, sous le nom de *Hunni*, *Huns*.

Il crût, dans le palais de *Hoâng-ti*, une herbe qui dénonçait les flatteurs et les fourbes. Le phénix nicha sur son toit. La licorne vint s'ébattre dans son jardin.

L'empereur venait d'ouvrir les mines de cuivre du mont *Cheòu-chan* (e). Il assista à la fonte de trois grandes urnes, au sud du mont *Kīng-chan* (h). Quand la fonte fut achevée, au milieu de la huitième lune, l'empereur mourut. On l'ensevelit à *K'iao-chan* (i), dans la crête montagneuse qui sépare la vallée de la *Láo* et de la *Kīng*, au *Chàn-si* actuel.

Après la mort de *Hoâng-ti*, son ministre *Tsoùo-tch'ee*, désirant conserver sa mémoire, mit ses habits, sa coiffure, son siège et sa canne, dans le temple de famille. On s'en servit, lors des offrandes rituelles. Première manifestation historique, non du culte des morts, mais de la forme chinoise de ce culte, laquelle consiste à traiter le défunt comme on traitait le vivant, en la personne de son Représentant ; voyez [HCO, L. 5 H](#).

Quant à la légende d'après laquelle *Hoâng-ti* serait monté vivant au ciel, elle est taoïste et moderne ; l'histoire l'ignore.

Hoâng-ti régna juste cent ans, chiffre rond qui inspire des doutes. Il laissa vingt-cinq fils, dont quatorze fondèrent des clans illustres. Tous les princes qui régnèrent sur la Chine, jusqu'au 3^e siècle avant J.-C., sont censés être descendus de *Hoâng-ti*. Cet empereur était polygame. *Tchéu*, fils de sa femme principale, lui succéda. L'histoire l'appelle *Cháo-hao*.

Cháo-hao.

^{p.27} La *Chronique* déclare ce règne douteux. C'est pour cette raison que, page 24, l'avènement de *Hoâng-ti* est placé, ou en 2486, ou en 2402, selon que *Cháo-hao* régna ou non. Voici la légende très floue de ce personnage. La contamination du culte primitif, paraît être le seul fait à retenir. Il est souvent ressassé dans la littérature chinoise.

Tchéu, ou *Huân-nao*, fils de *Hoâng-ti*, avait été successivement seigneur de *K'ioûng-sang* (?), puis de *Ts'ing-yang* (?), fiefs dont on lui donne parfois les noms. Comme il s'appliquait à reproduire en tout *Fôu-hi*, il reçut le titre posthume de Petit Splendide. Plus tard, dans la classification des règnes, on lui assigna le métal, d'où l'appellatif *Kīnn-t'ien-cheu*.

Il transporta la capitale, de *Tchoûo-lou* (C), à *K'iu-fou* (B), l'ancienne résidence de *Chénn-noung*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Le phénix ayant paru, il classa ses officiers en *Oiseaux* de divers grades. L'hymne de son règne fut intitulé « L'abîme ».

Son gouvernement ayant été trop débonnaire, les aborigènes *Lî* mêlés aux Chinois, infectèrent ceux-ci de leurs superstitions, mirent le désordre dans les mœurs et les usages. *Cháo-hao*, trop faible, ne sut pas les réprimer. Alors le peuple de l'empire se mit à craindre des Génies et des Monstres : on appelait des sorciers à domicile ; on se souillait par des oblations illicites...

Ce texte prouve qu'il y avait un culte primitif traditionnel ; voyez [HCO, L. 1 E](#). Nous verrons la réaction contre ces abus, sous le règne suivant.

Cháo-hao mourut après avoir régné 84 ans. Il fut enseveli près de sa capitale, dans une localité qui lui valut un nom de plus, *Yûnn-yang-cheu*. Un neveu lui succéda.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Tchoān-hu, 2302.

@

Le nom personnel de cet empereur n'est pas connu. Il était du clan *Kī*, fils de *Tch'āng-i*, fils de *Hoāng-ti*. On place son berceau dans le bassin du Fleuve Bleu (j), au *Séu-tch'oan* actuel. Il fut d'abord seigneur de *Kāo-yang* (k). *Tchoān-hu*, le Diligent, est son titre posthume. — Il transféra la capitale à *Tí-k'iou* (D), au nord du Fleuve Jaune. — Il régna par la vertu de l'eau. L'hymne de son règne s'appela « les Nuées » — Il classa ses officiers d'après les cinq éléments, eut un ministre du feu, un ministre des eaux, etc. — On lui attribue la première division de l'empire en neuf provinces. — Il commit à *Tch'oûng*, fils de *Cháo-hao*, et à son propre fils *Lî*, le soin de régler les affaires des génies et des hommes, c'est-à-dire de mettre ordre aux superstitions qui s'étaient introduites sous le règne de *Cháo-hao*, ^{p.28} ordonnant que tout fût ramené à l'ancien usage. — Il désigna, pour être le commencement de l'année civile, le premier jour du troisième mois astronomique, renouveau de la nature. Il est probable qu'auparavant l'année civile commençait, comme l'année astronomique, au solstice d'hiver.

Après avoir régné 78 ans, *Tchoān-hu* mourut. Il fut enseveli à l'ouest de sa capitale. Un cousin lui succéda.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

K'ou,
2224.

@

Son nom personnel était *Tsoūnn*. Il était petit-fils de l'empereur *Cháo-hao*, et fils de *K'iao-ki*, du clan *Ki*. Il fut d'abord seigneur de *Kāo-sinn* (1). *K'ou*, le Moniteur, est son titre posthume. — Il résida à *Pouo* (E), dans le bassin de la *Láo*. Il régna par la vertu du bois. L'hymne de son règne eut pour titre « Les six Gloires ». — Après un règne de 70 ans, *K'ou* mourut et fut enseveli à *Toinn-k'iou* (près D). — Sa première femme *Kiāng-yuan* enfanta *K'i*, l'ancêtre des empereurs de la dynastie *Tcheou*, 1050 à 256. Sa deuxième femme *Kièn-ti* enfanta *Sie*, ancêtre des empereurs de la dynastie *Chāng-Yinn*, 1558 à 1051. Sa troisième femme *K'ing-tou*, donna le jour à *Fāng-hunn*, qui devint l'empereur *Yáo*. La quatrième, *Tch'āng-i*, fut mère de *Tchéu*. Celui-ci étant né le premier de tous, il succéda à son père défunt.

Tchéu, 2154.

Il occupa le trône durant neuf années. Comme il se livrait à la débauche et gouvernait mal, les feudataires le déposèrent, et mirent à sa place son frère *Fāng-hunn*, dont le nom posthume fut *Yáo*. Rayé de la liste des empereurs, *Tchéu* ne reçut pas de titre posthume.

Nota 1. — J'ai omis de rapporter les légendes relatives à la conception de plusieurs anciens empereurs. Voici ce qu'en dit la critique chinoise moderne :

« Quand un Sage est conçu, la quintessence de l'univers s'incarne, tous les biens se réunissent dans sa personne, voilà pourquoi cette conception est accompagnée de signes et de prodiges. Cependant la conception des Sages ne sort pas de la règle de la génération corporelle. Quand *Kiāng-yuan* ayant sacrifié au Souverain d'en haut pour obtenir de lui un fils, enfanta ensuite *K'i*, c'est que le Souverain d'en haut eut son sacrifice pour agréable, et la rendit féconde ; cela est parfaitement digne de foi. Mais pour ce qu'on raconte de *K'ing-tou* concevant *Yáo* d'un dragon rouge, de *Kièn-ti* concevant *Sie* d'un œuf d'hirondelle, de *Léi-tsou* concevant *Cháo-hao* d'un arc-en-ciel, de *Niù-chou* concevant *Tchoān-hu* d'un halo lunaire... holà ! Ces fables-là doivent être réfutées, et il faut éclairer les disciples sur leur valeur. ^{p.29} Il est vrai que les empereurs ont pour père le ciel et pour mère la terre, voilà pourquoi on les appelle Fils du Ciel. Mais, quoique quintessence du ciel et de la terre, ils naissent par voie de génération corporelle. Le ciel les crée seigneurs des peuples, voilà ce en quoi leur génération diffère de celle du vulgaire. Un dragon est un reptile écailleux ; comment peut-il donner un enfant à une femme ? Une hirondelle est un oiseau emplumé ; comment donnerait-elle un fils à une femme ? Quant à l'arc-en-ciel père de *Cháo-hao* et au halo lunaire père de *Tchoān-hu*, ces choses-là sont insoutenables... Approfondir la raison des choses, voilà l'important pour un lettré. Tant que la raison d'une chose n'est pas éclaircie, on ne s'en rend pas bien compte, le jugement ne peut pas se former, la science n'est pas acquise, l'affection qu'on lui porte n'est pas judicieuse. Or quand l'affection n'est pas réglée par un jugement droit, les fables impures peuvent influencer la saine

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

raison, la superstition peut prévaloir contre l'intelligence. Celui qui en est là, n'est plus Confucien que de nom ; en réalité, c'est un sectateur de *Méi-tzeu*. Mencius a dit : S'il fallait croire tout ce qui est écrit dans les livres, mieux vaudrait qu'il n'y eût pas de livres ! Il dit cela des fables historiques. Il ne faut pas accorder à ces choses plus d'attention qu'elles ne méritent. Le sage leur applique la pierre de touche de la critique.

— Un commentateur du premier siècle de l'ère chrétienne, résout la question en ce peu de mots :

« Ce qu'il y eut d'extraordinaire dans la conception de certains empereurs, fut en rêve, non en réalité. »

Nota 2. — Voici ce qui s'enseigne, depuis 1912, dans les écoles officielles, sur les origines et la préhistoire... La race chinoise habita d'abord le plateau de Pamir, à l'état absolument sauvage. Un premier chef, *P'ân-kou*, groupa ses éléments épars. Puis des Souverains dits célestes, à cause de l'altitude du Pamir, la gouvernèrent. Plus tard les Chinois descendirent dans la plaine du Tarim, avancèrent vers l'Est en longeant les monts *K'ounn-lunn*, stationnèrent pour un temps autour du lac *Koukou-nor*, leurs chefs d'alors étant les Souverains terrestres, ainsi nommés parce qu'ils régnèrent dans la plaine. Puis ils se remirent en marche vers l'Est, longèrent la rivière *Wéi*, puis le Fleuve Jaune, et prirent contact, sous les Souverains humains, avec un peuple de couleur foncée, lequel, venu du Sud, avait poussé vers le Nord jusque là. Les Manuels scolaires affirment que c'étaient des Malais. Ils cultivaient le riz, de là le nom *Miào* que les Chinois donnèrent à leur race. Le caractère *miào* figure une rizière et deux plants de riz. — Et le physique, et les mœurs des *Miào*, déplurent aux Chinois, qui s'appelèrent *Hoâ*, les beaux-hommes, par opposition à ces laides gens. Leur vrai nom était *Hiá*. Ce caractère figure un homme portant une coiffure et un costume complet. Les *Miào* étaient probablement très peu vêtus. [Remarquons que le *Royaume des fleurs* et les *Célestes* n'ont jamais existé que dans certaines imaginations étrangères. A l'origine il n'y eut pas davantage de Chinois, car le mot Chine dérive de *Ts'inn*, appellatif d'abord employé par les Indiens, vers 220 avant J.-C. environ. Sous la dynastie *Hán*, les Chinois abandonnèrent leur ancien appellatif *Hiá*, pour s'appeler *Hán-tzeu* les hommes des *Hán*. Tout récemment la République a adopté, pour désigner la nation, le terme *Tchoūng-Hoâ*, les *Hoâ* du Centre, nous verrons tout à l'heure pourquoi.]

Primitivement les *Hán*, alias *Hoâ*, furent une fédération de petites hordes, lesquelles avaient chacune son chef particulier. L'union entre ces éléments paraît avoir été très lâche. Les lois sur le mariage de *Fôu-hi*, eurent pour but de la resserrer, en reliant les hordes par les liens du sang. — Peu à peu les *Hiá* nomades et les *Miào* sédentaires se compénétrèrent. Cela put aller pour un temps, chaque peuple ayant sa manière de vivre. Mais quand *Chénn-noung* commença à attacher les *Hiá* au sol, le conflit avec les *Miào* expropriés se produisit. D'abord aussi divisés que les *Hiá*, les *Miào* se confédérèrent. Peu s'en fallut que leur grand chef *Tch'êu-you* n'exterminât les *Hiá*. Mais ceux-ci s'étant confédérés à leur tour sous le grand chef *Huān-yuan*, dans le choc décisif la fortune leur fut favorable. Les *Miào* durent se retirer au sud du Fleuve Bleu. Devenu l'empereur Jaune, *Huān-yuan* supprima les hordes, institua les apanages, et fonda l'Empire du Milieu, ainsi nommé parce que son territoire fut l'entre-deux entre les Fleuves Jaune et Bleu, les nomades de race turque s'ébattant au nord du Fleuve Jaune, et les *Miào* cultivant leur riz au sud du Fleuve Bleu. — Telle est la version des Manuels scolaires, lesquels ont soin de faire remarquer aux élèves, que les Chinois furent civilisés de très bonne heure...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

étaient déjà civilisés, alors que tous les autres peuples croupissaient encore dans la barbarie. D'ailleurs toutes les anciennes légendes racontées plus haut sont conservées. Elles doivent seulement être interprétées d'après les principes susdits.

@

Textes historiques. I.
[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

TEMPS HISTORIQUES.

L'EMPIRE FÉODAL

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Yáo,

2145 (abdique en 2073, meurt en 2046).

Carte IV. @

^{p.31} *Fáng-hunn* était du clan *Kī*. *Yáo* l'Éminent, est son titre posthume. Il fut élevé au pays de sa mère, la troisième femme de l'empereur *K'ōu*, à *Î* (a), puis à *K'í* (b) ; d'où ses titres, seigneur de *Î* et de *K'í*. A l'âge de treize ans, il reçut le fief de *T'áo* (c), puis celui, plus important, de *T'âng* (d) ; d'où ses titres, seigneur de *T'áo* et de *T'âng*. Il était âgé de seize ans, quand les feudataires le placèrent sur le trône impérial. Il régna par la vertu du feu. Il établit sa capitale à *P'ing-yang* (F), dans la vallée de la *Fénn*.

Il chargea les deux clans *Hī* et *Hoûo*, descendants de *Tch'oung* et de *Lī* (page 33), de l'observation des phénomènes célestes, et de la rédaction du calendrier. Il introduisit l'usage d'intercaler sept lunes en dix-neuf ans, pour faire concorder l'année lunaire avec l'année solaire. Il détermina, d'après les termes solaires, le commencement des quatre saisons. La troisième lune astronomique, premier mois du printemps, continua d'être le commencement de l'année civile.

A propos de ces observations astronomiques, les Annales nous disent quelque chose des limites de l'empire, ou plutôt, des limites de l'influence de *Yáo*. Cette influence s'étendait, depuis les montagnes du *Chān-tong* à l'est, jusqu'au-delà des sources de la *Wéi* à l'ouest ; et depuis les plaines de la Mongolie au nord, jusqu'au Tonkin au sud ; la limite sud paraît exagérée. Les mêmes textes nous montrent, pour la première fois, l'empire chinois bordé et compénétré, au nord-est, par les barbares *Î*. Ceux qui habitaient le promontoire du *Chān-tong*, sont spécialement nommés.

L'empereur fit installer à la porte de sa demeure un tambour et un tableau. Ceux qui avaient quelque chose à reprendre dans son gouvernement, pouvaient battre le tambour pour demander une audience, ou écrire leurs représentations sur le tableau. On écrivait donc couramment.

En 2134, *Yáo* fit, dans tout l'empire, la tournée de chasse et d'inspection, que nous verrons pratiquée, comme une des principales institutions gouvernementales, jusque vers l'ère chrétienne. D'après la manière dont l'histoire en parle, cette institution existait avant *Yáo*. Elle remontait probablement au temps de *Hoáng-ti*. Sous *Yáo*, la tournée impériale fut faite tous les douze ans. Elle aboutissait à quatre hautes montagnes, sur lesquelles, ou plutôt au ^{p.32} pied desquelles, étaient convoqués tous les feudataires de ce quart de l'empire, sous les ordres de leur Régionnaire. Ces montagnes étaient (Carte IV) :

1. le *T'ái-chan* pour la région orientale ;
2. le *Hêng-chan* pour la région septentrionale ;
3. le *Hoâ-chan* pour la région occidentale ;

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

4. le *Hêng-chan*, au sud du Fleuve Bleu¹.

Les régions gouvernées par ces quatre centres hiératiques et politiques, devaient être approximativement,

1. le bassin du *Hoâi* ;
2. le cours inférieur du Fleuve Jaune, avec le bassin actuel du *Péi-ho* ;
3. les bassins de la *Fênn*, de la *Wéi*, de la *Láo*, de la *Hán* ;
4. les établissements chinois encore clairsemés au sud du Fleuve Bleu.

Dans ces comices, qui rappellent les diètes nationales des Celtes, l'empereur sacrifiait au Souverain d'en-haut ; au soleil, à la lune, aux saisons ; aux montagnes et aux fleuves ; à la multitude des êtres transcendants. Il vérifiait et validait les titres d'investiture des feudataires. Il s'enquérât de l'uniformité du calendrier, des mesures, des rites, des vêtements, de la musique ; toutes institutions nationales, dans lesquelles l'empereur seul avait le droit d'innover. L'histoire dit de *Yáo*, qu'il prenait aussi connaissance des souffrances du peuple, et disait :

— J'ai faim dans la personne de celui de mes sujets qui a faim : j'ai froid dans celui qui a froid ; je souffre dans chaque opprimé !...

Aussi le peuple tournait-il ses regards vers lui, comme vers le soleil et la lune, et l'aimait-il comme son père et sa mère.

L'empereur régnait depuis soixante ans, quand celui qui devait lui succéder, et porter le nom posthume *Choúnn*, se fit connaître par sa piété filiale. Il était né dans le pays de *Ū*, qu'on place dans l'angle du Fleuve Jaune. Son père était stupide, sa marâtre était méchante, son demi-frère *Siāng* était brutal. Par sa piété filiale, disent les Annales, *Choúnn* parvint à vivre en paix avec ces gens-là.

Les historiens modernes, à la suite de *Seu-ma-ts'ïên*, font descendre *Choúnn* de *Hoāng-ti*, par *Tchoān-hu*. La chose est plus que douteuse. Nombre de critiques chinois l'ont formellement niée. L'argument favorable à la thèse, est que *Yáo* aurait difficilement transmis le trône à un étranger ; les clans impériaux s'y seraient opposés dit-on. Mais si *Choúnn* était de la famille de *Hoāng-ti*, comment pouvait-il être aussi obscur que l'histoire nous le représente ? Pourquoi le fit-on connaître à *Yáo*, en termes si singuliers, comme un inconnu d'une condition infime ?

^{p.33} En 2085, une inondation formidable désola l'empire. Débordant simultanément, le Fleuve Jaune, le *Hoâi* et le Fleuve Bleu, mêlèrent leurs eaux, dit le texte. Les plaines basses de la Chine furent toutes submergées.

Les Quatre Régionnaires recommandèrent à l'empereur un certain *Koùnn*, petit-fils de *Tchoān-hu*, comme l'homme capable de remédier à ce grand mal. *Koùnn* éleva une jetée, haute de neuf fois la taille d'un homme. Ce travail, mal

¹ [à distinguer du 2.]

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

calculé, resta sans résultat. A l'expiration de la période trois fois triennale, concédée en ce temps-là aux fonctionnaires, il se trouva que les choses étaient encore dans le même état.

Alors, en 2076, les Quatre Régionnaires proposèrent à l'empereur *Choúnn*, pour être l'homme de sa droite. L'empereur décida de l'essayer. Comme première épreuve, il lui fit épouser à la fois ses deux filles ; les dernières qui lui restaient, sans doute, car *Yáo* avait alors plus de 80 ans. Satisfait de sa conduite privée, l'empereur l'essaya ensuite dans diverses commissions. Enfin, devenu une espèce de Maire du palais, *Choúnn* fut chargé, avec pleins pouvoirs, de remédier à l'inondation.

Les premières mesures de *Choúnn* donnent à penser que l'empire de *Yáo* souffrait d'un mal pire que l'inondation. Le pouvoir impérial était évidemment gêné par des nobles devenus trop puissants. *Choúnn* commença par s'attacher huit descendants de *Tchoān-hu*, et huit descendants de *K'ōu*, auxquels il confia les principales charges. Puis il exila aux frontières de l'empire, un descendant de *Hoāng-ti*, un descendant de *Cháo-hao*, un descendant de *Tchoān-hu*, et un descendant d'un certain *Tsīnn-yunn*, officier de *Hoāng-ti* ; tous les quatre incapables prétentieux et fauteurs de désordres. Cette espèce de coup d'État, laisse entrevoir l'importance et la turbulence des clans nobles, dans ce monde primitif... *Choúnn* exila d'abord, puis fit mettre à mort *Koúnn*, qui descendait cependant de *Hoāng-ti*. Il confia à *U*, fils de *Koúnn*, avec le titre de Grand Ingénieur, la charge de canaliser les eaux. *Í*, l'ancêtre des *Ts'inn*, lui fut adjoint comme second. *K'i*, fils de l'empereur *K'ou*, fut fait Grand Agronome. *Sie*, son frère, fut nommé Grand Directeur. *Kāo-yao* fut créé Grand Justicier. Nous commençons ici à faire connaissance avec les fonctionnaires anciens. — On voit que *Choúnn* régnait de fait, avec un personnel de son choix. Aussi l'abdication de *Yáo* ne fut-elle qu'une simple formalité.

@

Régence de Choúnn. — ^{p.34} En 2073, le premier jour de l'année civile, *Yáo* présenta *Choúnn* au Ciel, comme son successeur ; puis *Choúnn* reçut l'abdication de *Yáo*, dans le temple du premier Ancêtre de ce prince, probablement *Hoāng-ti*. *Choúnn* posa ensuite les actes impériaux, manifestation de sa prise de possession. Il inspecta la sphère qui servait au calcul du calendrier. Il sacrifia au Souverain d'en haut ; au soleil, à la lune, aux saisons ; aux monts et aux eaux ; à la multitude des êtres transcendants. Puis il reçut le corps des officiers du gouvernement central, et leur réitéra l'investiture. Ensuite ce fut le tour des feudataires, que le régent visita dans les comices des quatre montagnes, accomplissant chaque fois les actes énumérés page 32. Cette tournée que *Yáo* avait faite tous les douze ans, *Choúnn*, plus actif, la fit désormais de cinq en cinq ans. De plus, dans l'intervalle de ces cinq années, chaque feudataire était tenu de venir en personne à la capitale, pour rendre ses comptes et recevoir ses instructions.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Choúnn promulgua aussi un code pénal, infligeant cinq pénalités ; la marque noire, l'amputation du nez, l'amputation des pieds, la castration, la mort ; avec commutation en bannissement possible.

Choúnn composa aussi l'hymne de sa régence, qui s'appela « Grande Harmonie ».

En 2066, *Ù* ayant terminé heureusement ses canalisations, les terres étant asséchées, les neuf provinces furent délimitées. Nous avons vu que ces provinces remontent jusqu'à *Tchoān-hu*. Sous le règne de *Choúnn*, elles furent portées pour un temps, par sous-division, au nombre de douze ; mais ce système ne dura pas.

Après cet heureux succès, *Choúnn* conféra au Grand Ingénieur *Ù*, le fief plus important *Hiá* (près a), avec le nom de clan *Séu*. Le Grand Directeur *Sie*, reçut le fief *Chāng* (k), avec le nom de clan *Tzèu*. Le Grand Agronome *K'í*, reçut le fief *T'ái* (1), avec le nom de clan *Kī*, le clan de *Hoāng-ti*. De ces trois hommes, descendirent trois dynasties (p. 28).

— Voici les noms des neuf provinces anciennes, avec leurs aires probables (Carte IV).

- *Kí* ; l'anse descendante et tout le cours inférieur du Fleuve Jaune, comprenant alors le bassin du *Péi-ho* actuel. De plus, le pourtour septentrional du golfe du *Pé-tchi-li*, jusqu'au fleuve *Leáo*.
- *Yoūng* ; l'anse ascendante et tout le cours supérieur du Fleuve Jaune, avec la vallée de la *Wéi*.
- *Yèn* ; la partie des plaines du *Tchêu-li* et du *Chān-tong*, comprise entre le lit antique du Fleuve Jaune et ^{p.35} son lit actuel, alors fleuve *Tsi*.
- *Ts'ing* ; le promontoire montagneux du *Chān-tong*, alors pays presque barbare.
- *Sû* ; le bassin du fleuve *Hoái*.
- *Ú* ; la vallée de la *Láo*, et la moitié septentrionale de celle de la *Hán*.
- *Leāng* ; les bassins des rivières *Kiā-ling* et *Minn*, approximativement le *Séu-tch'oan* actuel, au nord du Fleuve Bleu.
- *Kīng* ; la moitié méridionale de la vallée de la *Hán*, et tout le bassin du lac *Tōng-t'ing*. *Hôu-nan* actuel, au sud du Fleuve Bleu.
- *Yāng* ; le bassin du lac *P'ouo-yang*, *Kiāng-si* actuel ; et celui du *Tchéé-kiang*.

En 2046, centième année depuis son avènement au trône, vingt-huitième depuis son abdication, l'empereur *Yáo* mourut à *Tch'êng-yang* (e). Il fut enseveli à *Kòu-linn*, non loin de là. — *Yáo* ne laissait qu'un fils, nommé *Tchōu*, qu'il avait

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

lui-même déclaré incapable de régner, comme « fourbe et violent ». Quand l'empereur fut mort, le régent *Chouinn*, remplissant le devoir des fils, prit le deuil, quitta la capitale, et se retira près du tombeau de *Yâo*, au sud du fleuve *Tsí*, ouvrant ainsi à *Tchōu* l'accès du trône. Les années 2045 et 2044 furent ainsi passées dans la retraite, une sorte d'interrègne. Mais quand, en 2043, le deuil triennal tira à sa fin, l'empire rejeta le fils de *Yâo* et se déclara pour *Chouinn*. Celui-ci monta donc sur le trône du Fils du Ciel.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Règne de Choúnn, 2042.

@

L'empereur *Choúnn* était né à *Tchōu-fong*, dans le pays de *Ū*, que *Yáo* lui donna en fief quand il lui fit épouser ses filles. On place *Ū*, dans l'angle du Fleuve Jaune... Son nom de famille était *Yáo*. Son nom personnel était *Tch'oung-hoa*. *Choúnn*, le Liseron, est son nom posthume... Il avait soixante-trois ans, quand, en 2042, il annonça à l'Ancêtre de la famille impériale, sa prise de possession de l'empire.

Il régna par la vertu de la terre.

Le troisième mois astronomique, continua d'être le premier mois de l'année civile.

Choúnn établit sa capitale à *P'ou-fan* (G), près de l'embouchure de la *Fénn*.

Après avoir répété les cérémonies impériales (p. 41), qui équivalaient à la cérémonie du couronnement des potentats d'Europe, il fit, cette année-là même, le tour des quatre régions, pour recevoir le serment de fidélité des feudataires.

Il s'entoura d'un conseil de neuf ministres. *Ū* fut Chef et surveillant de tous les fonctionnaires. *K'í* resta Grand Agronome, ^{p.36} ministre de l'agriculture. *Sie* resta Grand Directeur, père du peuple et ministre de l'instruction publique. *Kāo-yao* resta Grand Justicier. *Choéi* fut fait Grand Ingénieur, ministre des travaux publics. *Í* fut Grand Forestier, ministre des monts et des eaux. *Pâi-i* fut Grand Cérémoniaire, ministre du culte. *K'oéi* fut Grand Musicien et précepteur des princes. *Loúng* fut Grand Intermédiaire, rapportant à l'empereur les vœux du peuple, et intimant au peuple les volontés de l'empereur.

Choúnn investit *Tchōu*, fils de *Yáo*, du fief *Tān* (f), à charge de faire chaque année les offrandes rituelles aux mânes de son père... Il investit son demi-frère *Siāng* du fief *Pí* (g), faveur qui paraît avoir été un exil honorable à la frontière... Ces deux hommes étant mauvais, ils reçurent seulement l'usufruit de leurs fiefs, et non l'administration, ce qui les empêcha de cabaler.

Choúnn établit des écoles publiques. L'école supérieure était dans le faubourg occidental de la capitale. Il y avait de plus une école inférieure dans chaque fief. Dans ces écoles, les scribes officiels enseignaient les lettres ; les vieillards communiquaient aux jeunes gens le fruit de leurs expériences ; surtout, on enseignait les rites. A certaines époques, on fêtait aussi, dans ces écoles, les vieillards méritants ; à ces occasions, dans l'école supérieure l'empereur, dans les écoles inférieures les seigneurs, allaient en personne les servir à table, et recevoir leurs enseignements en posture d'écuyer.

Une phrase de *Choúnn*, conservée dans les Annales, nous apprend que les barbares, les *Í* au nord-est, les *Mān* au sud, serraient les Chinois de plus en plus près, et que les brigands étaient nombreux dans la nation. — Les Annales nous ont aussi conservé les dialogues de *Choúnn* avec ses ministres. — A propos des

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

années 2041, 2038 et 2035, l'histoire rappelle le triple examen des fonctionnaires. Après qu'ils avaient été mis en charge, on faisait sur leur administration, la 3^e et la 6^e année, une enquête après laquelle ils étaient encouragés ou corrigés ; après la troisième enquête, 9^e année, ils étaient promus, dégradés ou cassés.

En 2039, *Choúnn* composa l'air national de son règne « Les neuf Accords ».

En 2038, il refit le tour de l'empire ; et ainsi de suite, tous les cinq ans. Être empereur dans ces conditions, n'était pas une sinécure. Aussi, en 2012, trente-et-unième année de son règne, *Choúnn* âgé de 93 ans, jugeant son fils *Chāng-kiunn* indigne de régner, nomma *Û* régent de l'empire.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Régence de Û, 2011.

@

^{p.37} Au premier jour de l'an 2011, *Choúnn* et Û répétèrent, en face du Ciel et de l'Ancêtre, la cérémonie de l'an 2073 ; puis, Û gouvernant, *Choúnn* prit du repos. Il disparut moins complètement de la scène que *Yáo*. L'histoire lui attribue encore l'inspiration de plusieurs actes de son Régent. Ainsi en 2009, les peuplades *Miáo* du Sud ayant tenté de secouer le joug chinois, *Choúnn* chargea Û de réprimer cette révolte par les armes. La campagne de Û montra que l'organisation de l'armée était défectueuse. Il faut citer cette page, si naïve que tout commentaire la gâterait :

« Û harangua l'armée et lui fit savoir qu'il avait mandat de punir les coupables. Or, au bout de trente jours, les *Miáo* résistaient encore. Alors Í, le collègue de Û, lui conseilla de ramener l'armée, pour la mieux exercer. L'empereur *Choúnn* ordonna la réforme des mœurs. On exécuta des danses guerrières dans la cour du palais. Au bout de 70 jours, les *Miáo* se soumirent.

.... Comparez la rébellion du seigneur de *Sóu-cha* contre *Chênn-noung*, page 22... Un document postérieur des [Annales](#) (p. 378), nous apprend que le chef des *Miáo* fut finalement déposé et exilé, et que la loi de *Tchoān-hu* sur l'unité du culte (page 27), fut appliquée à son territoire ; ce qui veut dire que ce territoire fut soumis à l'administration chinoise.

En 1992, l'empereur *Choúnn* mourut à *Ts'āng-ou* (i). il fut enseveli, non loin de là, à *Lîng-ling*. Û prit le deuil, et fit devant son fils la même retraite, que nous avons vu faire à *Choúnn* devant le fils de *Yáo* (page 35). Mais, en 1989, les feudataires ayant rejeté *Chāng-kiunn* et acclamé Û, celui-ci monta sur le trône impérial, à l'âge de 93 ans. L'histoire l'appelle souvent le marquis de *Hiá*, fief héréditaire de sa famille, titre sous lequel il devint célèbre. Le peuple le nomme Û *le Grand*, parce que ses canalisations sauvèrent la nation de la ruine.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

DYNASTIE HIA.

1989-1559

Règne de Û, 1989.

@

^{p.38} Û le Grand, marquis de *Hiá*, était du clan *Séu*. Il descendait de l'empereur *Hoâng-ti* par *Tchoân-hu*, étant fils de *Koûnn*. Né à *Chêu-niou*, il fut élevé dans le pays de *Si-k'iāng*

Devenu empereur par la volonté du peuple, il établit sa capitale à *Nān-i* (H). Il ne déplaça pas le commencement de l'année civile, mais, pour faire acte d'autorité sur le calendrier, il décida que l'année s'appellerait désormais *soéi*, au lieu de *tsái*.

Il régna par la vertu du métal.

L'hymne de son règne s'appela « Gloire de *Hiá* ».

Il transféra *Tchōu*, fils de *Yáo*, du fief *Tān* (e), à *T'âng* (d), l'ancien fief de son père. Il nomma *Chāng-kiunn*, fils de *Choûnn*, au fief *Û* (t).

La première année de son règne, étant malade, il ne fit pas le tour de l'empire, mais tint à *T'ôu-chan* (v), dans le bassin du *Hoâi*, patrie de sa femme, une diète d'empire, où il fit le panégyrique de *Yáo* et de *Choûnn*, et régla les contributions des divers fiefs. Ces contributions comprenaient les matières suivantes : Or, argent, cuivre, plomb, fer, cinabre. Jade, perles, ivoire, tortues pour l'écaille, silex sonores, pointes de silex pour flèches. Bambou, bois précieux. Vernis. Pierres meulières, pierres pour aiguiser et pour polir. Cuir, fourrures, plumes, fibres textiles, soie du ver du mûrier, soie sauvage ; tissus végétaux, surtout de dolé ; tissus de soie, blancs, bleus, en deux couleurs, à ramages. Grain, sel, fruits.

Il multiplia les écoles. Il nourrit avec honneur les vieillards. Il restreignit, par un règlement somptuaire, le luxe des chars. Il exigea du peuple, comme impôt, la dîme du produit des champs.

Il installa, dans la cour de son palais, cinq instruments permettant de l'avertir ; une cloche, un tambour, un silex, une cymbale et un tambourin. Sur le support qui les soutenait, il fit graver ces mots :

« Que ceux qui désirent m'instruire des principes, frappent le tambour.
S'il s'agit des convenances, qu'ils frappent la cloche. Si c'est pour affaires, qu'ils frappent la cymbale. Que les affligés frappent le silex, et les plaignants le tambourin.

Il répétait sans cesse :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Passe encore que les sages de l'empire éprouvent des retards sur les routes ; mais je ne saurais souffrir qu'on les fasse attendre à ma porte !...

Il était si empressé à recevoir les lettrés savants, ^{p.39} qu'après avoir lavé sa chevelure, il lui arrivait d'interrompre jusqu'à trois fois sa coiffure. Il ne trouvait parfois pas, durant tout un jour, le temps de prendre tranquillement son repas.

Î-ti ayant inventé une boisson fermentée, l'empereur en but et la trouva bonne ; puis il dit :

— Cette liqueur fera perdre leurs fiefs à bien des seigneurs !...

Il éloigna *Î-ti*, et prohiba les boissons fermentées.

Dès 1988, l'empereur âgé de 94 ans, voulut abdiquer en faveur de *Kāo-yao* ; mais celui-ci mourut. Alors l'empereur fit *Î* son ministre.

En 1987, examen triennal des fonctionnaires.

En 1986, avec le cuivre envoyé en tribut par les neuf provinces, *Û* fit fondre neuf urnes monumentales, portant chacune la carte géographique et cadastrale d'une province. Par ces notions géographiques, il dissipa la crainte superstitieuse que le peuple avait, de faire de mauvaises rencontres, au milieu des montagnes, des forêts, des fleuves et des marais. Nous aurons souvent à parler de ces urnes, qui devinrent le palladium de l'empire.

Sous le règne de *Û*, l'histoire nomme les Barbares suivants : *Î* des îles, habitant probablement la Corée et le Japon ; tribus des *Î*, habitant le littoral, depuis l'embouchure actuelle du Fleuve Jaune, jusqu'à l'embouchure du Fleuve Bleu. *Mân*, sur tout le pourtour sud ; ils se tatouaient le front, et ne cuisaient pas leurs aliments. *Joûng*, dans le nord-ouest, vers les brèches du Fleuve Jaune ; ils coupaient leurs cheveux, portaient des habits de peau et se nourrissaient de viande. Un peu plus tard, les *Tî*, vêtus de laine, troglodytes et carnivores (cf. [Rites I](#), p. 295).

▪ En 1985, cinquième année de son règne, l'empereur un peu mieux portant, fit le tour de l'empire... Ayant ^{p.40} rencontré un criminel, il descendit de char, l'interrogea et pleura. Les assistants dirent :

— Ce malfaiteur n'a pas agi d'après les principes ; pourquoi pleurez-vous ?

L'empereur répondit :

— Les sujets de *Yāo* et de *Choûnn* agissaient selon le cœur de leur souverain ; depuis que moi je règne, chacun agit d'après ses instincts ; voilà pourquoi je pleure ; je suis seul responsable des fautes de tous.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

■ Comme l'empereur traversait le Fleuve Bleu, un dragon jaune souleva sa barque. Ceux qui l'accompagnaient, furent effrayés. L'empereur conserva son attitude majestueuse, et dit :

— C'est du Ciel que j'ai reçu le mandat de me dévouer pour le peuple. Je vis par le bon plaisir du Ciel, je mourrai quand il lui plaira. Que peut me faire ce dragon ?

Aussitôt le dragon plongea et disparut.

■ En 1982, huitième année de son règne, l'empereur tint une diète à *Hoéi-ki* (m). Le seigneur de *Fâng-fong* étant arrivé en retard, l'empereur le fit mettre à mort, pour l'exemple. Il mourut lui-même, durant la diète et fut enseveli à *Hoéi-ki*. On montre encore son tombeau, près de la ville de *Cháo-hing-fou*.

■ *Û* était perspicace, maître de soi, complaisant, affable, véridique, mesuré dans ses paroles et dans ses gestes, contempteur de la richesse, avare de son temps. Chaque fois qu'on lui donnait un bon avis, il s'inclinait. Quand il rencontrait des laboureurs au travail, il les saluait. Quand il traversait un hameau de dix maisons, il mettait pied à terre, pour honorer les sages que ce hameau pouvait contenir. Sous son règne, l'empire fut si prospère, que les familles riches avaient amassé des provisions pour trente ans, et les familles ordinaires pour neuf ans. Les lois étaient observées, et le peuple aimait son prince.

■ Quand *Û* fut mort, le ministre *Í* se retira devant le fils de l'empereur, dans ^{p.41} son fief, au nord du mont *Kī-chan* (a). L'empire vit sa retraite avec indifférence, et s'attacha à *K'ì* le fils de *Û* le Grand. Celui-ci monta donc sur le trône, qui sera désormais héréditaire. — Les casuistes chinois ont beaucoup discuté cette innovation. Voici la solution classique du cas, par Mencius :

« *Wán-tchang* dit à Mencius :

— On accuse *Û* d'avoir été moins vertueux que *Yáo* et *Choúnn*, parce que, au lieu de transmettre l'empire à un sage, il le laissa à son propre fils ; cette accusation est-elle fondée ?

— Non, répondit Mencius. L'empire est au sage, quand le Ciel le lui donne ; il est au fils de l'empereur, quand le Ciel le donne à celui-ci... Quand *Í* se fut retiré devant le fils de *Û*, les seigneurs qui venaient à la cour, et tous ceux qui avaient des litiges, s'adressèrent, non à *Í*, mais à *K'ì*, disant : « C'est le fils de notre souverain. » Dans ses chants, le peuple ne célébrait pas *Í* mais *K'ì*, en disant : « C'est le fils de notre souverain. » — *Tān-tchou*, fils de *Yáo*, était indigne. *Chāng-kiunn*, fils de *Choúnn*, était aussi indigne. *Choúnn* avait aidé *Yáo* ; *Û* avait aidé *Choúnn* ; durant de longues années, ils avaient fait, tous les deux, beaucoup de bien au peuple... Or *K'ì* était sage, digne de succéder à *Û*, et capable de le continuer. *Í* n'avait aidé *Û* que durant peu d'années, et n'avait guère mérité du peuple... Le Ciel fut l'auteur de ces circonstances différentes ; les hommes n'y furent pour rien. Ce qui se

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

fait sans qu'on le fasse, c'est l'œuvre du Ciel. Ce qui arrive sans qu'on l'ait causé, c'est l'arrêt du Ciel. » ([Quatre Livres](#) p. 523).

Aucun document ne nous ayant conservé en détail la constitution de la dynastie *Hiá*, je dirai ce qu'on en sait, quand je traiterai de celle de la dynastie suivante *Chāng-Yînn*. Il nous reste, des *Hiá*, un [calendrier](#), que l'on considère comme authentique.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

K'î,
1978.

@

^{p.43} Jadis *Û* ayant épousé une fille du seigneur de *T'ôu-chan*, celle-ci enfanta *K'î*. Absorbé par la canalisation et l'arpentage de l'empire, durant plusieurs années le père passa et repassa devant sa maison, sans y entrer pour voir le fils qui lui était né. Mais son épouse étant sage, elle instruisit bien son fils. *K'î* devint fameux pour sa vertu. — En 1978, les feudataires l'assirent sur le trône de son père défunt. Il était âgé de 83 ans.

En 1976, quand l'empereur prit en main le gouvernement, à la fin du deuil triennal, les feudataires vinrent tous ensemble faire leur cour. Seul le seigneur de *Hóu* refusa de reconnaître son autorité. L'empereur marcha contre lui. Il y eut une grande bataille à *Kān* (n), après laquelle la seigneurie de *Hóu* fut éteinte... Les [Annales](#) (p. 89) nous ont conservé la harangue que *K'î* adressa à son armée avant la bataille de *Kān*. Elle nous apprend sur quel ton les souverains parlaient aux sujets, en ce temps-là...

— Hommes des six légions, je vous le dis avec serment... Le seigneur de *Hóu* ayant rejeté le calendrier officiel, le Ciel lui a retiré son mandat, et moi je vais lui infliger le châtement décrété par le Ciel. — Hommes de droite, si vous n'attaquez pas à droite ; hommes de gauche, si vous n'attaquez pas à gauche ; conducteurs des chars, si vous ne dirigez pas vos chevaux droit à l'ennemi, vous aurez failli à votre devoir. — Ceux qui auront obéi, seront récompensés devant les tablettes de mes Ancêtres. Ceux qui auront désobéi, seront mis à mort devant le tertre du Patron du sol.

Pour courte qu'elle soit, cette harangue est substantielle.

Notons l'usage des chars de guerre, montés par trois hommes ; un archer placé à gauche, un lancier placé à droite, le conducteur placé au milieu. Notons que, quand l'empereur faisait sa tournée d'empire ou se mettait en campagne, il emportait les tablettes de ses ancêtres, devant lesquelles il siégeait, afin de donner à entendre qu'il remplissait ses fonctions de justicier, par une vertu plus haute que la sienne propre. On élevait, dans le camp, un tertre au Patron du sol, Génie protecteur du lieu... Les commentateurs insistent aussi sur ce point, que *K'î* exigea qu'on lui obéît sous des peines si graves, parce que lui-même était tenu d'obéir au Ciel. — En 1970, neuvième année de son règne, l'empereur mourut. Il était âgé de 91 ans. Son fils *T'ai-k'ang* lui succéda.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

T'ai-k'ang,
1968.

@

^{p.44} *T'ai-k'ang* occupa le trône, sans remplir ses devoirs d'empereur. Il n'imita pas ses prédécesseurs. C'était un homme vicieux, adonné à l'oisiveté et à la luxure. Le peuple aux cheveux noirs se désaffectionna de lui. La décadence des *Hiá* commença. Un jour l'empereur ayant traversé le Fleuve Jaune, pour aller chasser dans la vallée de la *Láo*, il fut cent jours sans revenir. Ses cinq frères, conduisant leur mère, allèrent le trouver, pour lui faire des remontrances, que les [Annales](#) nous ont conservées (p. 91). Mais il était trop tard. *Í*, seigneur de *K'ioûng* (r), profitant de l'indignation du peuple, barra à l'empereur le passage du Fleuve Jaune. Ne pouvant rentrer dans son territoire, *T'ai-k'ang* bâtit, dans le bassin du *Hoái*, la ville de *Yâng-hia* (o). Il y mourut en 1953. Son frère *Tchoúng-k'ang* lui succéda.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Tchoúng-k'ang, 1952.

@

Aussitôt que l'empereur fut monté sur le trône, il donna au seigneur de *Yinn* (p) le commandement des six légions ; c'est-à-dire qu'il le nomma Grand Maréchal, afin de se faire protéger par lui contre les entreprises de *Í*.

En 1948, en automne, le premier jour de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil dans la constellation du Scorpion. Ce phénomène astronomique nous a valu le chapitre des [Annales](#) (p. 95). Les clans *Hĩ* et *Hoũo*, Grands Astrologues héréditaires (page 31), étaient gagnés à la cause de *Í*. Ils négligèrent de calculer l'éclipse, et d'en avertir l'empereur, comme c'était leur devoir, afin qu'on secourut le soleil, à l'ordinaire, en battant le tambour et en tirant des flèches contre l'envahisseur présumé. L'empereur saisit ce prétexte, pour se défaire de deux vassaux suspects. Il envoya son armée contre eux. Voici le résumé de la proclamation par laquelle, selon l'usage du temps, le Grand Maréchal marquis de *Yinn*, apprit aux soldats le but de la campagne...

« Sachez que *Hĩ* et *Hoũo* ont perdu toute vertu. Ils sont plongés dans le vin. Ils ne remplissent plus les devoirs de leur charge. Ils ont négligé les observations astronomiques. En effet, le premier jour de la troisième lune d'automne, le soleil et la lune s'étant disputés dans la constellation du Scorpion, alors que les tambours donnaient l'alarme, que les officiers s'empressaient, que le peuple s'ameutait, eux, impassibles, n'ont rien vu et rien entendu... Or la loi dit formellement : quiconque devancera le temps, sera puni de mort ; ^{p.45} quiconque se mettra en retard, sera puni de mort... A présent je suis chargé d'exécuter, avec votre concours, la sentence portée contre eux par le Ciel. Vous tous, unissez vos efforts, pour le bien de la dynastie. Aidez-moi à exécuter les ordres sévères que j'ai reçus du Fils du Ciel...

Le marquis de *Yinn* fut vainqueur, les clans *Hĩ* et *Hoũo* furent détruits, et *Í* dut se tenir coi. Le commentaire des *Annales* insiste :

« Quoiqu'on ait allégué ce motif, que *Hĩ* et *Hoũo* étaient des ivrognes, leur vrai crime fut leur conjuration avec *Í*. Voilà pourquoi le marquis de *Yinn* marcha contre eux, afin de couper à *Í* ses deux ailes. Cela fait, tant que *Tchoúng-k'ang* vécut, *Í* ne put pas réaliser ses plans ambitieux.

Tchoúng-k'ang étant mort, son fils *Siáng*, lui succéda.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Siáng,
1943.

@

Pour échapper à *Í*, *Siáng* fut réduit à se réfugier à *Ti-k'iou* (9), près des fiefs de deux seigneurs de son clan, *Tchēnn-koan* et *Tchēnn-sunn*, sur lesquels il s'appuya.

Passionné pour la chasse, *Í* ne s'occupait pas des affaires. Ayant renvoyé ses anciens conseillers, il donna toute sa confiance à *Tchoũo*, le fils mal famé de *Pâi-ming* seigneur de *Hân*, chassé par son père, qu'il recueillit et fit son ministre. *Tchoũo* cajola les gens de la maison de *Í*, et se ménagea par ses largesses des intelligences au-dehors. Devenu maître de la foule, il résolut de profiter d'une de ses absences, pour supplanter *Í*. Tous consentirent à l'aider. *Í* ne se doutait de rien. Comme il rentrait de la chasse, ses propres gens le tuèrent, le firent bouillir, et servirent sa chair à ses fils. Ceux-ci ayant refusé d'en manger, ils furent tous mis à mort à la porte de *K'ioûng* (r). Sur ce, *Tchoũo* épousa la veuve de *Í*, dont il eut deux fils, *Kiāo* et *Í*. Homme fourbe et vil, il ne fit aucun bien au peuple.

En 1916, *Tchoũo* envoya son ^{p.46} fils *Kiāo*, à la tête d'une armée, contre *Tchēnn-koan* et *Tchēnn-sunn*, les deux soutiens de l'empereur. Ceux-ci ayant été exterminés, *Kiāo* tua aussi l'empereur *Siáng*, avec toute sa maison. Cependant l'impératrice *Minn*, laquelle était enceinte, put s'enfuir de *Teóu* où elle se trouvait alors, chez ses propres parents les seigneurs de *Jêng* (s). *Mêi*, ministre de l'empereur *Siáng*, se réfugia auprès du seigneur de *Keûe* (e). *Tchoũo* se croyant maître de l'empire, investit ses deux fils *Kiāo* et *Í* des fiefs *Koûo* et *Koũo* (?).

Interrègne, 1915 à 1876.

En 1915, l'impératrice *Minn*, veuve de l'empereur *Siáng*, mit au monde *Cháo-k'ang*, dans la seigneurie de *Jêng*. Afin d'échapper aux poursuites de *Kiāo*, *Cháo-k'ang* passa son enfance parmi les bergers du seigneur de *Jêng* (s). Cependant *Kiāo* ayant eu vent de son existence, le fit rechercher par un certain *Tsiāo*. *Cháo-k'ang* s'enfuit à *Û*, où il fut employé comme cuisinier. Puis, le seigneur de *Û* ayant découvert son origine, il lui donna ses deux filles en mariage, la ville de *Lûnn* (près G) pour séjour, des terres et des gens.

Cháo-k'ang, 1875.

Quarante ans après la mort de l'empereur *Siáng*, son ancien ministre *Mêi*, réfugié chez le seigneur de *Keûe*, réunissant les partisans des *Hiá* qui restaient dans les deux seigneuries *Keûe* et *Û*, tua *Tchoũo*, et mit *Cháo-k'ang* sur le trône. Celui-ci ayant fait marcher *Niù-nai* et *Ki-chou* contre *Kiāo* et *Í* les deux fils de l'usurpateur, détruisit leurs fiefs *Koûo* et *Koũo*. La lignée de *Û* le *Grand* reprit ainsi possession du trône, et des offrandes furent de nouveau faites à *Û* lors des sacrifices au Ciel.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Durant l'inter règne, les Barbares *Í* avaient secoué le joug impérial. Sous le règne de *Cháo-k'ang*, ils se soumirent de ^{p.47} nouveau, et vinrent rendre hommage, offrant leurs concerts et leurs danses.

Quand l'empereur fut mort, son fils *Tchōu* lui succéda.

Suit une série de règnes paisibles, dont les Annales n'ont conservé que les dates. La paix n'a pas d'histoire.

1852. *Tchóu* fils de *Cháo-k'ang*.

1833. *Hoâi* fils de *Tchóu*.

1789. *Mâng* fils de *Hoâi*.

1730. *Sie* fils de *Mâng*.

1702. *Pôu-kiang* fils de *Sie*.

1643. *Kioūng* frère de *Pôu-kiang*.

1622. *Kinn* fils de *Kioūng*.

1612. *K'òung-kia* fils de *Pôu-kiang*.

K'òung-kia, 1612.

Cet empereur fut superstitieux et débauché. Il s'aliéna les feudataires. La décadence des *Hiá* devint irrémédiable.

Sous son règne on tira, du mont *Cheòu-chan* (a), du fer qui servit à fondre des glaives. Le cuivre paraît avoir été le seul métal employé avant cette date.

L'empereur étant mort, son fils *Kāo* lui succéda en 1601, et légua le trône à son fils *Fā* en 1596. Celui-ci eut pour successeur son fils *Koèi*, plus connu sous son nom posthume *Kîe*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Koèi-Kîe, 1589.

@

L'empereur était débauché et brutal. Sa force musculaire était telle, qu'il courbait des barres de fer, et déchirait vivants des buffles et des tigres. Fier de cet avantage, il ne s'appliqua pas à bien agir, et offensa le peuple. Un certain *Tcháo--leang* lui enseignait le mépris de toute loi, et excitait ses convoitises et sa cruauté, au point que le sort du peuple devint insupportable.

Depuis le règne de *K'oung-kia*, la vertu et la puissance des *Hiá* baissaient de jour en jour. Bien des feudataires ne faisaient plus leur cour. *Koèi* voulut châtier le seigneur *Chēu* de *Móng-chan*. Pour l'apaiser, celui-ci lui donna sa fille *Méi-hi*. L'empereur s'éprit d'elle, au point ^{p.48} qu'il faisait tout ce qu'elle désirait. Comme elle aimait à entendre le bruit que fait la soie qu'on déchire, l'empereur déchirait des pièces de soie, afin de lui complaire. Il lui fit bâtir un palais tout de pierres rares et d'ivoire, et s'adonna à la débauche, au point de négliger entièrement le soin du gouvernement. Il faisait disposer des amas de viande, et remplir de vin un bassin si vaste qu'une barque pouvait y évoluer à l'aise ; puis, au signal du tambour, trois mille hommes dévoraient ces victuailles, et lappaient le vin à la manière des animaux, sous les yeux de l'empereur et de sa concubine, que ce spectacle divertissait.

Cependant *T'āng* était devenu seigneur de *Chāng* (k). Il descendait, à la quatorzième génération, de *Sie*, fils de l'empereur *K'ōu* (page 28). Il résidait à *Poúo* (q). Il était âgé de 80 ans... Outré de la conduite de l'empereur, il lui envoya son conseiller, le sage *Ī-yinn*. Cet *Ī-yinn* était un particulier, qui cultivait lui-même ses terres dans le pays de *Sīnn*. Sur sa réputation de sagesse, *T'āng* l'avait prié de le servir comme ministre. Il dut l'inviter trois fois, avant que *Ī-yinn* se rendît à ses désirs. *T'āng* le recommanda donc à l'empereur. *Ī-yinn* fit cinq fois le voyage de *Poúo* à la cour, pour exposer à l'empereur les principes de *Yáo* et de *Chouinn*. Mais l'empereur s'obstina à ne pas l'écouter.

Un jour l'empereur et ses officiers s'étant enivrés ensemble, ceux-ci dansant la ronde, chantaient :

— Les eaux sont vastes, la barque et les rames sont brisées ; notre prince va à sa ruine ; pourquoi ne nous donnerions-nous pas à *Poúo* ? *Poúo* est aussi une puissance...

Ils chantaient encore :

— Ô joie, ô joie ! Les quatre coursiers trottent, les six rênes flottent. Quitter le mal pour le bien, ne serait-ce pas un plaisir ?...

Ī-yinn comprenant que l'arrêt du Ciel était prononcé, éleva son gobelet et dit à *Koèi* :

— Prince, n'entendez-vous pas ce ^{p.49} que disent vos officiers ? Votre perte est imminente !...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Koèi qui tambourinait sur la table, dit en riant, d'une voix avinée :

— Assez de ces paroles de mauvais augure ! Je suis à l'empire ce que le soleil est au firmament. Le soleil peut-il périr ? Quand il aura péri, moi aussi je périrai !...

Aussitôt que *Ī-yinn* eut entendu cette parole insensée, il se chaussa et partit à pied pour *Poúo*, où il reprit auprès de *T'āng* ses fonctions de ministre. De ce jour, *Chāng* grandit et *Hiá* diminua.

Cependant, probablement à l'occasion de sa visite quinquennale à la cour, l'empereur mit la main sur *T'āng*, et le jeta en prison. Mais il le relâcha peu de temps après.

T'āng était le premier seigneur de l'empire, puissant, célèbre et aimé pour sa sagesse et son humanité. Un jour qu'il était sorti dans la campagne, il vit que des chasseurs, disposant un filet en forme de carré, adjuraient le gibier en ces termes :

— Animaux de la campagne, entrez tous dans notre filet !...

T'āng dit en soupirant :

— Hélas, ils vont tous périr !...

Ayant fait ouvrir trois côtés du carré, il adjura le gibier en ces termes :

— Animaux de la campagne, que ceux d'entre vous qui le veulent, s'échappent par la gauche ou par la droite ; que ceux qui sont las de vivre, entrent dans mon filet !...

Les seigneurs l'ayant su, dirent :

— La vertu de *T'āng* est parfaite ; elle s'étend jusqu'aux animaux...

Nous allons voir les victimes de *Koèi* recourir à *T'āng*, et l'exciter à tirer l'épée, pour délivrer l'empire du tyran.

L'empereur ayant fait creuser un palais souterrain, pour y donner des fêtes de nuit en plein jour, il y réunit des hommes et des femmes. Le gouvernement chôma durant trente jours. Alors le Grand Annaliste *Tchoūng-kou*, tenant en main ses tablettes, adjura l'empereur en pleurant. Celui-ci n'ayant fait aucun cas de ses remontrances, *Tchoūng-kou* passa à *T'āng*.

Durant l'hiver de la même année, l'empereur fit creuser un tunnel conduisant de son palais au fleuve. Les censeurs le blâmèrent en ces termes :

— Un prince qui laisse écouler l'influx du ciel, et qui viole le sein de la terre, a perdu toute humanité et doit périr.

L'empereur les fit mettre à mort... Des vieillards lui ayant fait des reproches, il les fit aussi mettre à mort... Un libelle disant qu'un *Kîe* serait la ruine des *Hiá*, étant tombé sous ses yeux, il fit mettre à mort nombre de *kîe* hommes de mérite, ce qui décida beaucoup d'autres à se donner à *T'āng*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur se conduisant de plus en plus mal, *Koān loûng-p'eng* le censura en ces termes :

— Les anciens ^{p.50} princes aimaient leur peuple et n'abusaient pas de lui. Voilà pourquoi leur règne durait longtemps. Mais vous, vous gaspillez vos trésors comme s'ils étaient inépuisables, vous décimez vos sujets comme s'ils étaient innombrables. Votre perte est imminente !...Pensez-y bien !

L'empereur ne prêtant aucune attention à ces paroles, *Loûng-p'eng* resta debout devant lui, fier et impassible. L'empereur irrité de ce qu'il ne se retirait pas, le fit mettre à mort.

En ce temps, l'on vit deux soleils se battre dans le ciel. Les cinq planètes furent agitées de mouvements insolites. Une partie du mont *T'ai-chan* s'écroula. La rivière *Láo* tarit. Les barbares *Î* envahirent la vallée de la *Wêi*.

Or les seigneurs de *Wêi*, de *Kôu*, de *K'oûnn-ou*, poussaient et aidaient l'empereur à mal agir, et à tyranniser le peuple. En 1559, le seigneur de *K'oûnn-ou* ayant fait du désordre, *T'āng* arma contre lui, et entraîna les feudataires à sa suite. *Î-yinn* l'aidait de ses conseils. *T'āng* commanda l'armée en personne. Il la harangua, puis livra bataille à *Ming-t'iao*, près de la capitale (H). L'armée impériale qui soutenait le seigneur de *K'oûnn-ou*, fut entièrement défaite. L'empereur s'enfuit jusque près du Fleuve Bleu, à *Nân-tch'ao* (v), où *T'āng* le fit garder à vue. Trois ans plus tard, *Koèi* mourut à *T'ing-chan*, non loin de là. Son nom posthume est *Kîe*, l'Inhumain. Ainsi finit la première dynastie *Hiá*.

Le ministre *Î-yinn* ayant adressé aux feudataires une relation de la chute de *Koèi*, tous se soumirent à *T'āng*, lequel monta sur le trône du Fils du Ciel et rendit la paix à l'empire.

Il me reste à ajouter quelques détails à cette page importante. Le respect de l'autorité établie, étant en Chine, depuis la plus haute antiquité, le premier principe, la première loi, *T'āng* fut longtemps perplexe. Il lui fallut du temps et des efforts, pour se former la ^{p.51} conscience et se décider à son entreprise. Il lui fallut du temps et des efforts, pour former la conscience de ses sujets et pour les décider à le seconder. Les [Annales](#) (p. 101 à 113) nous ont conservé les arguments qui pacifièrent ces âmes inquiètes. *T'āng* imputa au Ciel toute l'affaire. Il dit à son peuple :

— Approchez, multitude, et oyez mes paroles. Ce n'est pas moi, petit enfant (il avait 87 ans), qui veux me révolter. Mais l'empereur ayant commis beaucoup de crimes, le Ciel a ordonné sa perte... Et cependant vous dites : sans pitié pour nous, notre seigneur interrompt nos travaux pour corriger l'empereur. J'ai ouï vos récriminations. Non, je n'entreprends pas cette entreprise par ma propre volonté ; l'empereur est coupable, et moi, par crainte du Souverain d'en haut, je n'ose pas négliger de le corriger... Il en est parmi vous qui disent : « que nous

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

important, à nous, les crimes de l'empereur ? » Vous n'en souffrez pas, il est vrai ; mais d'autres en souffrent. L'empereur épuise ses sujets et ruine ses villes. Son peuple las et mécontent dit : « Quand donc ce soleil périra-t-il enfin ? Qu'il périsse ! dussions-nous périr avec lui. » La conduite de l'empereur étant telle, il me faut le corriger... Si vous m'aidez à appliquer l'arrêt du Ciel, je vous récompenserai libéralement ; je vous le promets, moi qui ne manque jamais à ma parole. Si vous n'obéissez pas à mes injonctions, je vous mettrai à mort sans pitié, avec vos femmes et vos enfants.

Les commentateurs disent que le peuple de *Chāng* eut besoin d'être exhorté ainsi, parce qu'il redoutait les fatigues de l'entreprise ; sentiments égoïstes, tandis que *T'āng* avait fait siens les sentiments même du Ciel. Or les sentiments du Ciel étaient clairement manifestés, par l'aversion des sujets de *Koèi* pour leur souverain. En effet, d'après les Anciens, les sentiments du peuple manifestent ceux du Ciel. Là où les cœurs des hommes se portent, là est l' élu du Ciel ; celui dont les cœurs des hommes se détachent, celui-là est réprouvé par le Ciel. Donc, concluent les Casuistes chinois, s'il est vrai, en règle générale, qu'un vassal qui attaque son suzerain soit un rebelle, vu son mandat céleste, *T'āng* ne fut pas un rebelle, mais le ministre du Ciel... Cependant, même après sa victoire, les scrupules de *T'āng* le Victorieux ne furent pas entièrement calmés. Le jugement de la postérité le préoccupa. Il dit :

— Je crains que les générations à venir ne s'autorisent de mon précédent pour légitimer leurs usurpations.

Son ministre *Tchoúng-hoei* le rassura par une longue harangue, que les [Annales](#) nous ont conservée (p. 103).

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

DYNASTIE CHANG-YINN.

1558-1051

T'āng le Victorieux,

1558.

Carte V. @

^{p.53} L'ancien seigneur de *Chāng*, devenu l'empereur *T'āng*, descendait de l'empereur *K'ōu* par *Sie*. Il était du clan *Tzèu*. Il résida à *Pouo* (I), jadis capitale de son ancêtre *K'ōu*. Il appela sa dynastie *Chāng*, du nom de son ancien fief. Il régna par la vertu de l'eau. Il modifia le calendrier des *Hiá* ; l'année civile commença le 1^{er} du deuxième mois astronomique, douzième lunaison sous la dynastie précédente ; de plus, l'année s'appela *séu*, au lieu de *soéi*. — Aussitôt après son avènement, l'empereur tint une diète, dans laquelle il récompensa ou punit les feudataires, selon qu'ils le méritaient. Il leur dit :

— Si vous ne faites pas du bien au peuple, si vous ne vous occupez pas avec zèle de ses affaires, je vous infligerai les peines les plus graves. Si vous n'agissez pas d'après les lois, et que je vous retire vos fiefs, vous ne pourrez pas vous plaindre de moi ; je vous ai prévenus.

— L'empereur remania tous les fiefs, lesquels, de dix mille qu'ils étaient (en théorie sans doute) sous *Hoāng-ti*, étaient tombés à trois mille environ. Tout à l'heure nous n'en trouverons plus que 1773.

Constitution des *Chāng-Yinn*. — Aucun document ancien n'expose ex-professo la Constitution de cette dynastie. L'ensemble des Constitutions des dynasties *Hiá*, *Chāng-Yinn* et *Tcheōu*, fut résumé, vers le second siècle avant J.-C., dans un opuscule intitulé *Statuts des Empereurs*, lequel existe encore. Comme, d'un autre côté, la Constitution des *Tcheōu* nous est connue par le [Rituel des *Tcheōu*](#), les éditeurs du *Miroir Historique* ont essayé de reconstituer les Constitutions des deux dynasties *Hiá* et *Chāng-Yinn*, qu'on suppose avoir été à peu près identiques, en extrayant des *Statuts des Empereurs*, ce qu'on sait, par le *Rituel des Tcheōu*, n'avoir pas été pratiqué sous cette dernière dynastie. Voici le sommaire de leur travail, dont je leur laisse la responsabilité,

^{p.55} Division territoriale en neuf Provinces, équivalant chacune à un carré théorique de 1 000 *li* (le *li* valait alors 360 mètres), soit 360 kilomètres de côté ; superficie théorique, 130 000 kilomètres carrés.

L'une de ces provinces, celle qui contenait la capitale, était le Domaine impérial. Les huit autres provinces ne payaient à l'empereur que certaines contributions définies (page 38). Au delà des neuf provinces, s'étendait la Zone barbare, terre de relégation et d'exil.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Toutes les neuf provinces étaient divisées en Fiefs ; avec cette différence, que les fiefs, héréditaires dans les huit autres provinces, n'étaient pas héréditaires dans le domaine impérial.

Tous les Feudataires dépendaient immédiatement de l'empereur. Lui seul investissait d'un fief ; lui seul pouvait en déposséder... Le titre collectif des feudataires était les Archers. Car, dans l'antiquité, c'est par le tir à la cible qu'on discernait les hommes capables de commander aux autres, le tir juste dénotant un caractère droit, le tir mal visé indiquant un moral vicieux.

Les Feudataires étaient classés, en 5 degrés, d'après, leur dignité ; en 3 catégories, d'après la superficie de leurs territoires. Les degrés étaient ceux de Duc, Marquis, Comte, Vicomte, Baron. La première catégorie, comprenant les ducs et les marquis, gouvernait les Grands Fiefs, carrés théoriques de 100 *li* de côté, 1300 kilomètres carrés. La seconde catégorie, les comtes, gouvernait les Fiefs Moyens, 70 *li* de côté, 625 kilomètres carrés. La troisième catégorie, comprenant les vicomtes et les barons, gouvernait les Petits Fiefs, 50 *li* de côté, 324 kilomètres carrés. Le domaine impérial contenait 9 grands fiefs, 21 fiefs moyens, 63 petits fiefs, en tout 93 fiefs non héréditaires ; le reste était revenu impérial, ou nourrissait les petits officiers. Chacune des huit autres provinces contenait 30 grands fiefs, 60 fiefs moyens, 120 petits fiefs, en tout 210 fiefs héréditaires. Somme totale pour les neuf provinces, 1773 fiefs. — Outre ces fiefs seigneuriaux, il y avait les terres des Hommes liges, petits vassaux relevant des Feudataires, et non de l'empereur. Le calcul donne, pour ces fiefs liges, environ 15 000 kilomètres carrés par province. — Les fiefs, sans distinction de grandeur, étaient groupés par cercles administratifs, ayant chacun pour chef l'un des seigneurs du district. Cinq fiefs formaient un [] régi par un []. Dix fiefs formaient un [] régi par un []. Trente fiefs formaient un [], régi par un []. Les 210 fiefs d'une province avaient à leur tête un *Pâi*.

Le sol était divisé par *tsing*, de un *li* (360 mètres) de côté, subdivisés en neuf carrés égaux. Le produit du carré central, revenait au seigneur ou à l'empereur. Les huit autres carrés (120 mètres de côté), nourrissaient chacun une famille de cinq à neuf personnes (p. 25).

Fonctionnaires et officiers impériaux. — Trois Grands Ducs, le *T'ai-chêu* chargé de la défense, le *T'ai-fôu* chargé des travaux, le *T'ai-pào* chargé de l'administration ; chacun possédait un grand fief. — Neuf *K'ing* Ministres, investis chacun d'un fief moyen. — C'est parmi ces hauts dignitaires, que se distribuaient les portefeuilles d'alors ; charges de Grand Directeur, Grand Justicier, Grand Maréchal, Grand Ingénieur, Grand Astrologue, Grand Cérémoniaire, Grand Agronome, Grand Forestier, Grand Musicien, Grand Intermédiaire, etc... C'est parmi eux aussi qu'on choisissait le Maire du palais, qui gouvernait durant les trois années du deuil, à chaque changement de règne. — Il y avait de plus 27 *T'ai-fou* Préfets, investis chacun d'un petit fief. — 81 Officiers supérieurs, dotés chacun d'un alleu. — 243 Officiers moyens, et 729 Officiers inférieurs, rétribués, non dotés. Soit en tout, environ 1 100 ^{p.57} fonctionnaires et officiers impériaux. — Pour la surveillance et la défense des Marches, l'empire

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

était divisé en deux moitiés, auxquelles l'empereur préposait deux *Fāng-pai* Gouverneurs Généraux. Un troisième, le *Sī-pai* Gouverneur de la Marche occidentale, fut ajouté au 12^e siècle, quand les barbares eurent commencé leurs incursions de ce côté. Trois *Kiēn* Inspecteurs Généraux, choisis parmi les Préfets impériaux, étaient attachés à chacun des deux Gouverneurs Généraux. — On pourrait encore compter, comme officiers impériaux, les Ministres attachés par l'empereur à la personne de tous les feudataires grands et moyens, comme conseillers et espions.

Fonctionnaires et officiers des feudataires. — Le seigneur d'un grand fief, avait trois Ministres ou Préfets supérieurs, nommés tous les trois par l'empereur. Le seigneur d'un fief moyen, en avait trois aussi, dont deux nommés par l'empereur. Le seigneur d'un petit fief en avait deux, qu'il nommait lui-même. Chacun de ces ministres était chargé de deux ou trois portefeuilles, à l'instar des ministères principaux de la cour impériale. — De plus, chaque feudataire entretenait 5 Préfets inférieurs, 27 Officiers supérieurs, 81 Officiers moyens, et 243 Officiers inférieurs ; en tout, 359 fonctionnaires et officiers. Les ministres, préfets et officiers supérieurs étaient dotés ; les officiers moyens et inférieurs étaient salariés.

Décorations emblématiques. — L'empereur en portait douze, brodées sur ses vêtements. Les trois dernières, soleil, lune, étoiles, étaient incommunicables. L'empereur conférait les autres ; aux ducs, jusqu'à la neuvième ; aux marquis et comtes, jusqu'à la septième ; aux vicomtes et barons, jusqu'à la cinquième ; pour récompenser leurs mérites.

Tous les feudataires envoyaient à l'empereur, une petite ambassade *siao-p'inn* tous les ans, et une grande ambassade *T'ai-p'inn* tous les trois ans. Ils faisaient leur cour en personne *tch'ao*, tous les cinq ans. De plus, l'empereur les convoquait, quand bon lui semblait. Lors des visites régulières, on leur enseignait, à la cour, le rituel et le code impérial, auxquels ils devaient se conformer.

L'empereur faisait un tour d'inspection *sūnn-cheou*, à travers tous les fiefs, une fois tous les cinq ans. Dans ces tournées, il offrait les sacrifices d'usage et contrôlait les rites. Il s'enquérissait de la piété filiale. Il vérifiait l'uniformité du calendrier, des usages, des vêtements, des poids et des mesures ; le tarif des denrées, la musique et les chants. Aux seigneurs méritants, il augmentait leur territoire ou le nombre de leurs décorations. Aux seigneurs négligents, il rognait territoire et décorations ; il les exilait ou les punissait de mort.

L'empereur conférait des missions ou des privilèges, par l'envoi d'un symbole. L'envoi d'un instrument de musique, était un signe de complaisance, d'union. L'envoi d'un arc et de flèches rouges, donnait mission de réduire un feudataire indiscipliné. L'envoi d'une hache, donnait mission de mettre à mort un seigneur coupable. Le don d'une coupe, conférait le privilège de fabriquer soi-même le vin parfumé servant aux libations ; vin, que sans cela, tous les feudataires étaient tenus de recevoir de l'empereur.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Il fallait aux feudataires une licence impériale, pour ouvrir les deux écoles de chaque fief. L'école inférieure *Siao-hiào*, au sud du palais, à gauche. L'école supérieure *Tái-hiào*, dans un faubourg de la ville. Les écoles des villages s'appelaient *sú*.

^{p.58} # En 1558, une grande sécheresse commença à désoler l'empire. Elle continua en 1557, 1556, 1555. Le peuple manquant d'aliments, vendait ses enfants. Alors *Î-yinn* conseilla à l'empereur de fondre de la monnaie, avec le cuivre du mont *Tchoāng* (a), afin de venir en aide au peuple, lequel dut à cette mesure de n'être pas réduit à l'extrémité. La sécheresse continua de 1554 à 1552. Alors l'empereur ayant coupé sa chevelure et ses ongles, alla en personne prier dans un bois de mûriers, en posture de coupable. Il s'accusa de six fautes, en ces termes :

— Oh ! que mon aveuglement ne cause pas la perte de mes sujets !
Mon gouvernement n'a pas été réglé ! J'ai négligé le soin du peuple !
Mon palais est trop somptueux ! J'ai été trop complaisant pour mes femmes ! J'ai accepté des présents et écouté les flatteurs !...

Il n'avait pas fini de parler, que déjà la pluie tombait en abondance, sur une étendue de plus de mille *lî* à la ronde. On récolta, cette année-là, une abondante moisson.

— # Une suite curieuse de cette sécheresse prolongée, fut la dégradation du *Heou-tsi*, Patron des moissons. Les *Hiá* avaient honoré comme tel *Tchóu* fils de l'empereur *Chênn-noung*. *T'āng* le cassa, pour incapacité, et nomma à sa place *K'í*, fils de l'empereur *K'ōu*. *T'āng* voulut destituer aussi le *Heou-t'ou*, Patron du sol de l'empire, à savoir *Keōu-loung* fils de *Koung-koung*. Mais, n'ayant trouvé personne de plus capable pour le remplacer, il le conserva. Voyez [HCO, L. 5 B.](#)

— *T'āng* fit alors composer la cantate de son règne, qui s'appela la « Grande Pluie ». Afin de s'exciter à la persévérance, après sa conversion, *T'āng* fit graver des sentences sur tous les objets à son usage. La phrase suivante était gravée sur sa baignoire.

« Puisque tu t'es renouvelé, renouvelle-toi chaque jour, renouvelle-toi sans cesse !

— L'histoire ne rapporte pas autre chose du règne, court d'ailleurs, de *T'āng le Victorieux*. Monté sur le trône à l'âge de 88 ans, il mourut en 1546. Deux de ses fils ne firent que passer sur le trône. En 1540, un petit-fils, *T'ai-kia*, leur succéda, sous la tutelle du Grand Duc *Î-yinn*. Celui-ci, Maire du palais durant le deuil, ensevelit *T'āng* au nord de sa capitale (I).

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

T'ái-kia,

1540.

Carte V. @

Le premier jour du premier mois de l'année civile, *Ī-yinn* ayant fait à l'empereur défunt les offrandes rituelles, fit saluer l'Aïeul par le nouvel empereur son petit-fils. Les feudataires ^{p.59} des provinces et du domaine impérial, la foule des officiers, tous étaient présents, pour entendre la harangue solennelle du Maire du palais. Afin d'instruire le jeune empereur, *Ī-yinn* fit devant lui le panégyrique de ses Ancêtres. Son discours, que les Annales nous ont conservé, se résume en ceci : Conduisez-vous bien, ou vous perdrez la dynastie encore mal affermie. — Il paraît que la conduite de *T'ái-kia* laissait à désirer. *Ī-yinn* profita du confinement triennal du jeune prince près du tombeau de son aïeul, pour le morigéner. Il réussit. Quand le deuil fut expiré, *Ī-yinn* mit *T'ái-kia* sur le trône, et lui remit le gouvernement. Celui-ci le supplia, dans les termes les plus humbles, de vouloir bien rester son Ministre et son mentor... Certaines phrases des anciens textes « les seigneurs se donnèrent aux *Chāng*... le peuple redevint paisible », donnent à penser que la dynastie passa par une crise grave, et dut son salut au dévouement de *Ī-yinn*. Voyez dans les [Annales](#) (p. 113 à 132), les pièces relatives à ce règne, lesquelles comptent parmi les plus belles que l'antiquité nous ait transmises. — L'histoire ne dit, du règne de *T'ái-kia*, que ces quelques mots : il se conduisit bien. A sa mort, il laissa le trône à son fils *Wó-ting*. *Ī-yinn* lui survécut. *T'ái-kia* est le premier empereur dont l'histoire cite le *miáo-hao*, nom de temple ; c'est-à-dire le titre qui lui fut donné, après sa mort, dans le temple des Ancêtres. On l'appela *T'ái-tsoung*. Les noms de temple furent d'abord une distinction honorifique accordée à certains souverains plus méritants ; plus tard chaque empereur reçut le sien. — Les noms de règne des souverains de la dynastie *Chāng-Yīnn* ont ceci de particulier, qu'ils contiennent tous un caractère emprunté au cycle, lequel indique, ou la date de la naissance du personnage, ou son rang dans la généalogie, pensent les historiens.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Wó-ting, 1528.

@

En 1521, *Ī-yinn* dont les conseils avaient fondé et conservé la dynastie, mourut âgé de plus de cent ans. Un brouillard épais couvrit l'empire durant trois jours. *Wó-ting* ensevelit *Ī-yinn* d'après le rituel impérial, car il lui immola un bœuf. Il conduisit en personne le deuil à ses funérailles, afin de rendre hommage aux éminents services du défunt. — *Wó-ting* régna durant dix-neuf années, dont l'histoire ne dit rien. Son frère cadet *T'ai-keng* lui succéda. Il dut y avoir, pour ce faire, quelque raison que nous ignorons, ^{p.60} disent les commentateurs. Ce précédent inaugura les compétitions des frères et fils des empereurs, rivalités qui ruinèrent la dynastie.

Les règnes suivants n'ont laissé dans l'histoire qu'un nom et une date.

T'ai-keng, 1509, eut pour successeur son fils *Siào-kia*.

Siào-kia, 1504, eut pour successeur son frère *Yoŭng-ki*.

Yoŭng-ki, 1487. — Les *Chāng* sont décadents. Beaucoup de feudataires ne font plus leur cour. L'empereur étant mort, son frère *T'ai-ou* lui succède.

T'ai-ou, 1475. — Il donna sa confiance à *Ī-tcheu*, fils de *Ī-yinn*. Grâce à ce bon ministre, les *Chāng* redevinrent prospères. Les feudataires leur firent retour. Les pays étrangers renouèrent des relations. — L'histoire donne à *T'ai-ou* 75 années d'un règne relativement glorieux. Il reçut, dans le temple des Ancêtres, le titre posthume *Tchoung-tsoung*. Son fils *Tchoúng-ting* lui succéda.

Tchoúng-ting, 1400. — Les incursions des Barbares *Ī*, décidèrent l'empereur à transporter la capitale à *Náo* (J) dans le bassin du *Hoâi*. Quand il mourut, la succession fut disputée. *Wái-jenn*, frère cadet du défunt, finit par monter sur le trône.

Wái-jenn, 1391. — Après sa mort, la succession fut de nouveau disputée. *Heûe-tan-kia*, frère cadet des deux précédents, monta sur le trône.

Heûe-tan-kia, 1381. — L'empereur transporta la capitale à *Siáng* (K), au nord du Fleuve Jaune. La décadence des *Chāng* s'accrut. Son fils *Tsòu-i* lui succéda.

Tsòu-i, 1372. — Il transporta la capitale, d'abord à *Kéng* (L), puis à *Hing* (M). Après tous ces changements, d'air, la dynastie se porta un peu mieux. Des feudataires vinrent faire leur cour. *Tsòu-i* étant mort, son fils *Tsòu-sinn* lui succéda.

Les empereurs fainéants qui suivent, n'ont laissé, dans l'histoire, que leur nom, leurs dates, et la mémoire de troubles lors de chaque avènement.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Tsòu-sinn, 1353, eut pour successeur son frère *Wó-kia*.

Wó-kia, 1339, eut pour successeur son neveu *Tsòu-ting*.

Tsòu-ting, 1334. A sa mort, luttes pour la succession. *Nân-keng*, un fils de *Wó-kia*, l'emporte.

Nân-keng, 1325. A sa mort, troubles de succession. *Yâng-kia* fils de *Tsòu-ting* l'emporte.

Yâng-kia, 1319. — Les *Chāng* sont en pleine décadence. Les feudataires ne font plus leur cour. *P'ân-keng*, frère de *Yâng-kia*, lui succède.

P'ân-keng, 1315. — L'empereur pensa que le retour à *Pouo* (I), l'ancienne capitale de *T'āng*, infuserait une vie nouvelle à sa dynastie mourante. Craignant les fatigues d'une nouvelle translation, les officiers et le peuple goûtèrent peu son projet ; ils cabalèrent et murmurèrent même ouvertement. Ce qu'il ^{p.61} en coûta à l'empereur, de rhétorique, d'appels au Ciel et à la tortue, pour arriver les décider, ses harangues conservées dans les [Annales](#) (p. 132 seq.) le montrent. On y voit *P'ân-keng* se débattre contre une espèce d'aristocratie composée d'anciens fonctionnaires retraités et de leurs descendants. Cependant l'exode eut lieu. La capitale et la dynastie reçurent le nom de bon augure *Yīnn*, prospérité. Puis l'empereur s'efforça de faire revivre les lois de *T'āng*. Quelques feudataires revinrent à la cour... L'histoire ne dit pas autre chose de *P'ân-keng*. Il laissa le trône à son frère *Siào-sinn* 1287, qui eut pour successeur, en 1284, son frère cadet *Siào-i*.

Siào-i, 1284. — En 1225, le duc *Tán-fou*, chef du clan *Kī*, descendant de l'empereur *K'ōu* par *K'i*, s'établit dans la plaine *Tcheōu*, au pied du mont *K'í*, dans la vallée de la *Wéi*. Ce déplacement fut motivé par les incursions des Barbares du nord-ouest. D'abord établie à *T'ái* dès 2065, la famille s'était transportée à *Pīnn* en 1589. Désormais son chef s'appellera le *Duc de Tcheōu*. Elle renversera la deuxième et fondera la troisième dynastie. — L'empereur *Siào-i* étant mort, son fils *Oû-ting* lui succéda.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Où-ting, 1274.

@

Conformément aux rites, l'empereur commença par porter, durant trois années, dans une retraite absolue, le deuil de son père défunt. Il pensait sans cesse aux moyens de rendre aux *Yinn* leur ancienne prospérité. Quand il eut déposé le deuil, il ne parla pas, mais continua ses silencieuses méditations. Une nuit, il rêva que le Souverain d'en haut lui accordait un excellent ministre. Il chercha celui qu'il avait vu en songe, parmi ses fonctionnaires et ses officiers, mais ne le trouva pas. Alors, ayant fait dessiner son image par des peintres, il ordonna de chercher, par tout l'empire, l'homme qui répondrait à ce portrait. On ne trouva de ressemblant, qu'un certain *Úe*, lequel travaillait à des terrassements dans le défilé de *Fóu* (dans l'angle du Fleuve Jaune). Il fut présenté à l'empereur. Celui-ci dit :

— C'est lui.

Puis, l'ayant entretenu, il reconnut que c'était en effet un Sage. Il le nomma donc son chancelier. L'empire s'en trouva bien. On appela cet homme *Úe* de *Fóu*, de l'endroit où il avait été découvert. Les harangues qu'il fit à l'empereur, ont été conservées par les [Annales](#) (p. 150 à 161). — En 1243, le *Koèi-fang*, pays des démons, ayant causé des désordres, l'empereur lui fit la guerre. Il lui fallut trois ans pour le soumettre. Depuis cette expédition qui est chantée dans les [Odes](#), p. 467, l'empire jouit de la paix à l'intérieur et à l'extérieur, et devint prospère... On appelait *Koèi-fang*, le bassin du lac *Tóng-t'ing*, habité alors par les descendants des anciennes peuplades *Miào* (p. 23), toujours adonnées au fétichisme. — # Après sa mort, *Où-ting* fut honoré, dans le temple des Ancêtres, du titre posthume ^{p.62} *Kāo-tsoung*. Les Annales et les Odes le célèbrent. Son fils *Tsòu-keng*, 1215, puis un autre fils *Tsòu-kia*, 1204, lui succédèrent. Régnèrent ensuite, *Linn-sinn* 1171, fils de *Tsòu-kia* ; *Kēng-ting* 1167, frère de *Linn-sinn*. Ce dernier laissa le trône à son fils *Où-i*.

Où-i, 1159. — En 1158, il quitta *Poüo*, et retransporta la capitale au nord du Fleuve Jaune, à *Tch'āo-keue* ou *K'î* (N). — Cet empereur se distingua par une extraordinaire impiété. L'histoire dit de lui :

« *Où-i* n'avait ni foi ni loi. Il fit faire une statue de forme humaine, qu'il appela le Génie du ciel. Il lui donna des dés, et ordonna à quelqu'un de les jeter pour lui. Le Génie du ciel ayant perdu la partie, il l'insulta et l'outragea de toute manière... Il fit aussi faire des outres de peau, les remplit de sang, et les ayant suspendues en l'air, il les perçait de ses flèches. Il ordonna d'appeler ce jeu, percer de flèches le Ciel... Un jour qu'il était allé chasser entre le Fleuve Jaune et la *Wéi*, il tonna violemment et *Où-i* mourut foudroyé.

... Son fils *T'ái-ting*, 1124, lui succéda, et laissa le trône à son fils *Ti-ī*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Ti-ī, 1111. — Les *Yinn* sont finis. Les Barbares *Joûng* se pressent pour pénétrer dans l'empire, au nord-ouest, par la haute vallée de la *Wéi*. Le duc de *Tcheōu Kí-li* guerroya contre eux, pour sa propre défense ; ses succès couvrent les frontières de l'empire. Il défait en détail les hordes des envahisseurs. L'empereur lui accorde le titre honorifique de *Pasteur*, avec toutes les neuf décorations qui pouvaient être données à un duc, un sceptre d'honneur, le privilège de fabriquer lui-même le vin pour les libations ; enfin il le créa Gouverneur de la Marche Occidentale, avec juridiction sur tous les feudataires de cette partie de l'empire. A sa mort, *Kí-li* laissa la fortune de sa maison aux mains de son fils *Tch'āng*, si célèbre sous son nom posthume de *Wénn-wang*, l'empereur *Wénn*, qu'il reçut après que son fils *Fā* fut monté sur le trône de Chine. — Un jour que *Tch'āng* parcourait la campagne, ayant rencontré un squelette humain, il ordonna de l'ensevelir. Ses gens lui dirent :

— Personne ne doit rien à ces ossements inconnus.

Tch'āng répondit :

— L'empereur se doit à l'empire, le seigneur se doit à son fief ; donc, puisque ce squelette gît dans mes terres, je lui dois de l'ensevelir ;

et il l'ensevelit. Quand le peuple sut ce fait, il dit :

— Si le ^{p.63} Gouverneur de la Marche Occidentale est si bon pour les morts, combien plus le sera-t-il pour les vivants !...

En ce temps-là, le phénix chanta sur le mont *K'î*. — L'empereur *Ti-ī* étant mort, son fils *Sīnn* lui succéda. Il perdit la dynastie. Ce tyran est connu sous trois noms : *Cheóu*, son petit nom ; *Sīnn*, son nom ; *Tcheóu*, la croupière, le croupion, sobriquet infamant posthume. On l'appelle aussi *Cheóu-sinn* ou *Tcheóu-sinn*, par combinaison de deux de ses noms.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Sinn dit Tcheóu,

1102.

@

L'empereur *Tcheóu* était capable, disert, vif et éveillé. Son ouïe et sa vue étaient très perçantes. Ses forces physiques étaient si extraordinaires, qu'il terrassait une bête féroce avec les mains. Son esprit lui servait à réfuter les remontrances qu'on lui faisait. Sa faconde lui permettait de déguiser sa malice. Il en imposa à ses officiers et à l'empire. Il dominait tout le monde. Mais il était fantasque et dépravé, adonné au vin et aux femmes. C'est lui qui imagina de faire, en ivoire, les bâtonnets qui servent pour manger. Son oncle, le vicomte de *Kī*, l'ayant su, dit en soupirant :

— Aujourd'hui il lui faut des bâtonnets d'ivoire, demain il lui faudra une coupe en jade ; puis il ne voudra plus, comme mets, que des pattes d'ours et des tripes de panthère, et le reste à l'avenant. S'il s'abandonne à ces appétits exagérés, l'empire aura à souffrir.

— L'empereur ayant fait la guerre au seigneur de *Sōu* (?), prit sa fille *Tān-ki*. Il s'éprit d'elle jusqu'à la folie. *Tān-ki* eut toute la faveur de l'empereur, qui exécutait aveuglément tout ce qu'elle désirait. L'empereur n'estima plus que les favoris de *Tān-ki*, et persécuta tous ceux qui lui étaient antipathiques. Pour lui complaire, il fit composer, par le Grand Musicien *Kuān* (Voyez [HCO, p. 120](#)), des airs nouveaux très lascifs, comme la symphonie de *Pèi-pi* et le ballet de *Pèi-li*. Il bâtit pour elle, à la capitale (N), la Tour des Cerfs, dont les appartements étaient revêtus de jade rose, et les portes de jade blanc. La tour avait 1080 mètres de circonférence à sa base, et 200 mètres environ de hauteur ; on mit sept années à la construire. L'empereur pressura le peuple, pour amasser de l'argent dans la Tour des Cerfs, et des grains dans les greniers de *Kiú-k'iao* (près M). Il entretenait une multitude de chiens et de chevaux, et remplissait ses palais d'objets curieux et rares. Ayant agrandi le parc de *Chā-k'iou* (près M), il y enferma un grand ^{p.64} nombre d'animaux sauvages. Il y réunit aussi des troupes de musiciens et d'histrions. Il y avait des bassins de vin. Des viandes étaient suspendues aux arbres. Des hommes et des femmes, entièrement nus, se pourchassaient dans les allées... A la vue de ces folies, le peuple murmurait et appelait un libérateur ; quelques seigneurs se soulevèrent. Quand *Tān-ki* l'eut appris, elle jugea que les supplices usuels n'étaient pas assez terrifiants ; elle obtint qu'on en augmentât la rigueur. On inventa un fer, qu'on chauffait, et que les coupables devaient saisir, en se brûlant les mains. Puis on imagina une poutre en cuivre, que l'on enduisait de graisse et que l'on étendait, comme un pont, par-dessus un grand brasier de charbon ardent. Les coupables devaient, pour franchir le brasier, marcher sur la poutre, en se brûlant les pieds. S'ils glissaient, ils tombaient dans le feu. L'empereur et *Tān-ki* contemplaient ces spectacles, avec un vif plaisir. On appela cela le supplice de la grillade. Ces atrocités remplirent le peuple d'horreur et de colère.

Les trois Grands Ducs étaient alors *Tch'āng* duc de *Tcheōu*, le marquis de *Kiōu* et le marquis de *Neúe*. Le marquis de *Kiōu* avait une fille parmi les femmes

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

de l'empereur *Tcheóu*. Celle-ci osa désapprouver la licence du harem impérial. *Tcheóu* irrité, la tua, puis fit tuer et mariner son père. Le marquis de *Neúe* l'ayant repris, *Tcheóu* le fit tuer et boucaner. Il faisait éventrer des femmes enceintes, par curiosité embryologique. Ayant vu un homme traverser bravement à gué, de grand matin, une eau très froide, il lui fit fendre les os des jambes, afin de constater si leur moelle était plus chaude que celle des autres hommes. Quand *Tch'āng* eut appris ces choses, il ne put réprimer un soupir. *Hòu*, marquis de *Tch'oûng*, l'ayant su, le dénonça à l'empereur. Celui-ci fit enfermer *Tch'āng* dans la ^{p.65} prison de *Yòu-li*, 1092 à 1090. *Tch'āng* s'y appliqua à une étude approfondie des diagrammes de *Fôu-hi*. Ses méditations valurent à la Chine le Livre des Mutations (voyez [HCO, L. 9](#)), présent d'une valeur discutable. — Cependant les officiers du duc *Tch'āng*, étaient dans la désolation. Ils offrirent à l'empereur un lot de belles filles, de chevaux rares et de bibelots curieux. *Tcheóu* fut très content et dit :

— L'un de ces présents vaut, à lui seul, la liberté du Gouverneur de l'Ouest.

(les commentateurs l'entendent d'une belle fille). Il fit grâce au duc *Tch'āng*. Celui-ci étant sorti de prison, fit don à l'empereur d'une partie de la vallée de la *Láo* (*Chàn-si*), à condition qu'il abolirait le supplice de la grillade. *Tcheóu* grandement réjoui, le promit. Or comme les *Î* de l'ouest, et les Huns du nord, affligeaient l'empire, *Tcheóu* renouvela et augmenta les pouvoirs de *Tch'āng*, comme Gouverneur des Marches Occidentales. Par la remise d'un arc et d'une hache (page 57), il lui donna juridiction sur tous les seigneurs de l'ouest. *Tch'āng* étant retourné dans ses terres, fit si bien, que beaucoup de seigneurs qui s'étaient détachés de l'empereur, s'attachèrent à lui. — On recourait à son arbitrage. Ainsi les seigneurs de *Ú* et *Joèi*, se disputaient une terre, ce qui causait des troubles depuis bien des années. Ils se décidèrent enfin à aller s'en remettre à l'arbitrage du duc de *Tcheóu*. Quand ils furent entrés dans son territoire, que virent-ils ? Les laboureurs se cédaient mutuellement à la limite des champs ; les voyageurs se cédaient le haut du pavé sur les routes. En ville, les hommes et les femmes s'évitaient. A la cour, les officiers des divers degrés, se cédaient le pas avec déférence. Touchés de ce spectacle, les deux seigneurs se dirent l'un à l'autre :

— Petites gens que nous sommes, ne nous présentons pas au jugement de ce Sage...

Sur-le-champ ils décidèrent que ^{p.66} la terre qu'ils s'étaient disputée auparavant, ne serait à personne ; puis ils s'en retournèrent, racontant partout ce qu'ils avaient vu. Leur récit décida plus de quarante seigneurs à se donner à *Tch'āng*.

— Un jour qu'il allait sortir pour chasser, *Tch'āng* consulta les sorts. La réponse fut :

— Tu ne prendras, ni un dragon, ni un ours, ni un tigre, ni une panthère ; tu prendras un conseiller de conquérant.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Tch'āng étant sorti, il fit la rencontre de *Cháng*, au sud de la *Wéi*. *Cháng* avait déjà plus de 70 ans. L'un de ses ancêtres, Grand Régionnaire, ayant été d'un grand secours à *Û* dans ses canalisations, avait été fait seigneur de *Lù*. La famille appartenait au clan *Kiàng*. *Tch'āng* l'ayant entretenu, dit tout content :

— Notre aïeul *Tùn-fou* nous a prédit, qu'un jour un Sage viendrait à *Tcheōu* et le rendrait prospère. Vous êtes ce Sage. Voilà bien longtemps que notre aïeul vous attend !...

Il l'appela *Espoir de l'Aïeul* et le nomma son conseiller, avec le titre de conseiller et père *Cháng*. Les conseils de *Cháng* de *Lù* perdirent les *Yīnn*, comme ceux de *Ī-yinn* avaient perdu les *Hiá*. — Entrant en campagne, *Tch'āng* battit en détail les hordes des Barbares *Joûng*, puis divers seigneurs rebelles, dont son ancien accusateur *Hòu* marquis de *Tch'oûng*. Dans ces diverses expéditions, *Tch'āng* avait donné à ses soldats les ordres suivants :

— Vous ne tuerez aucun particulier, vous ne détruirez aucune habitation, vous ne comblerez aucun puits, vous n'abattrez aucun arbre, vous n'enlèverez aucun animal domestique ; quiconque aura contrevenu à quelqu'un de ces points, n'aura pas de pardon à espérer.

— Puis *Tch'āng* bâtit la ville de *Fōng* (6), pour être sa capitale (Odes, p. [335](#), [345](#), [341](#)). Étant tombé dangereusement malade, il donna les instructions suivantes à son fils *Fā*, désigné pour lui succéder :

— Quand tu verras un bien à faire, ne l'omets pas. Quand le moment favorable sera venu, ne le laisse pas passer. Quand tu te mettras en mouvement, sache bien d'avance où tu t'arrêteras. Ces trois points résument tout...

Le fils héritier *Fā* se prosterna, pour remercier de ces enseignements. Alors *Tch'āng*, Gouverneur des Marches Occidentales, mourut. Il fut enseveli à *Pí*, sépulture de la famille. De nombreuses Odes célèbrent les vertus et les succès de ce prince, un des parangons de l'école confucéiste. Son fils *Fā*, futur empereur *Oû*, lui succéda dans la charge de Gouverneur de l'Ouest.

— Le marquis de *Lí* (c), proche voisin du domaine impérial, ayant désobéi à l'empereur, celui-ci fut incapable de le réduire. *Fā* ^{p.67} se chargea de venger l'injure impériale. On vit le Gouverneur de l'Ouest, à la tête de son armée, se transporter tout à l'est, et exécuter, presque aux portes de la capitale, ce vassal rebelle. Le fait émut le peuple en lui montrant avec évidence où étaient, en réalité, dans l'empire, la tête et le pouvoir. Durant cette expédition, comme *Fā* traversait le Fleuve Jaune, un poisson blanc sauta dans sa barque. *Fā* se baissa, le ramassa et l'offrit au Ciel. Présage de victoire sur les *Yīnn*, disent les historiens ; car le poisson écailleux symbolise le guerrier couvert de la cuirasse ; le blanc était la couleur des *Yīnn* ; il sauta dans la barque, pour se rendre à son maître... Presque tous les seigneurs étaient hostiles aux *Yīnn*, et amis des *Tcheōu*. Sans qu'on les eût convoqués, plus de huit cents feudataires vinrent se joindre à *Fā* au passage du Fleuve. Tous lui disaient :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Marchez contre l'empereur !

Fā répondit :

— Vous ne savez pas les intentions du Ciel ; l'heure n'est pas encore venue...

Dès que le but de l'expédition eut été atteint, *Fā* ramena son armée.

— *Tsòu-i*, parent de l'empereur, effrayé des succès de *Fā*, alla trouver *Tcheóu-sinn* pour lui confier ses appréhensions. Les [Annales](#) nous ont conservé sa harangue (p. 163). L'empereur répondit, presque dans les mêmes termes que jadis le tyran *Kîe* :

— Ma vie n'est-elle pas garantie par le mandat du Ciel ?

et il ne voulut rien entendre. *Tsòu-i* gémit :

— Hélas ! toi dont les crimes offusquent le Ciel, peux-tu attendre du Ciel qu'il te conserve ton mandat ? Les *Yinn* sont perdus !

— En ce temps-là, on vit les présages les plus funestes ; une pluie de pierres ; deux soleils ; des tortues poilues ; des lièvres cornus ; des femmes se trouvèrent changées en hommes ; dans le palais impérial, on entendait des lamentations durant la nuit, sans pouvoir découvrir qui pleurait ainsi.

— Un bon ministre, le comte *Mêi*, ayant censuré *Tcheóu-sinn*, celui-ci s'irrita, le fit tuer et mariner ; tandis qu'un certain *Lêi-k'ai*, vil flatteur qui savait lui plaire, reçut de l'empereur de l'or, du jade et un fief. Le vicomte de *Wêi*, *K'i* frère aîné de *Tcheóu-sinn*, l'ayant souvent repris sans résultat, quitta la cour et se réfugia auprès du duc *Fā*, pour conserver sa vie, afin de perpétuer les sacrifices aux ancêtres de la famille ; l'histoire rapporte qu'il emporta dans sa fuite, la vaisselle rituelle nécessaire pour ces sacrifices. Le vicomte de *Kî*, oncle de *Tcheóu-sinn*, l'ayant également repris sans succès, quelqu'un lui conseilla de se mettre aussi en sûreté. Il répondit :

— Quand un ministre dont les remontrances n'ont pas été écoutées, quitte son poste, ^{p.68} c'est comme s'il disait au peuple, sachez bien que moi je ne puis pas supporter la conduite de votre souverain...

et il resta. Malgré ce noble dévouement, il fut emprisonné et condamné aux travaux forcés des esclaves. # Alors un autre oncle de l'empereur, *Pi-kan*, le reprit avec véhémence. Il lui exposa qu'il compromettait, par ses excès, la bienveillance du Ciel et les mérites des ancêtres pour la dynastie ; il l'exhorta à purifier son cœur et à amender sa conduite ; finalement, il s'étendit, en posture de suppliant, sur le seuil du palais. L'empereur furieux s'écria :

— *Pi-kan* croit être un Sage. Or les Sages ont, dit-on, sept orifices à leur cœur. Voici l'occasion de vérifier cette assertion !

Sur ce, il fit tuer et dépecer *Pi-kan*, dont il examina lui-même le cœur. ([Annales](#) p. 165.) Confucius a fait, de ces trois hommes, l'éloge court mais substantiel que voici : les *Yinn* eurent trois hommes parfaits.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

La mesure était comble. Le précédent créé par *T'āng* de *Chāng* en 1559, abrégé les hésitations de *Fā* et des seigneurs encore indécis. Après la fuite du frère de l'empereur, et les sévices de celui-ci contre ses deux oncles, la partie était belle. # En 1051, *Fā* adressa à tous les feudataires un appel ainsi conçu :

« Les *Yinn* sont coupables de si grands crimes, que nous ne pouvons pas les laisser impunis !...

Parti de sa capitale, à la tête de son armée réunie dans la vallée de la *Wéi*, le 3^e jour du 1^{er} mois de l'année civile, *Fā* passant dans la vallée de la *Láo*, fit sa jonction avec l'armée des feudataires concentrée à *Mông-tsinn* (I). Il proclama le but de l'expédition, dans une harangue qui nous a été conservée ([Annales](#) p. 179). Ensuite, le 22^e jour du 1^{er} mois, l'armée confédérée passa le Fleuve Jaune. Après le passage, revue et deux nouvelles harangues ([Annales](#) p. [177](#), [180](#)), puis marche rapide, vers le nord-est, droit à la capitale (N). On voit, par les harangues de *Fā*, que tous les seigneurs et des contingents nombreux venus des bassins du Fleuve Bleu et de la *Hán*, marchaient avec lui. *Fā* annonça solennellement l'expédition au ciel et à la terre ; il dit les crimes de *Tcheóu-sinn*, et ses propres bonnes intentions, aux montagnes et aux rivières notables que l'armée rencontra dans sa marche. Il conduisait sur un char, au milieu de ses troupes, la tablette de son père *Tch'āng*, au nom duquel il prétendait agir. Il s'appelait le prince héritier *Fā*. Le 3^e jour de la 2^e lune, les confédérés arrivaient devant la capitale, et se déployaient, en ordre de bataille, dans la plaine de ^{p.69} *Móu-ye*. Leur armée comptait quatre mille chars de guerre ; ce qui suppose, au taux d'alors, plus de quatre cent mille combattants. L'empereur averti de l'invasion du Gouverneur de l'Ouest, lui opposa une armée de sept cent mille hommes. *Fā* confia à son conseiller, le sage *Cháng* de *Lù*, le soin de provoquer l'ennemi et d'engager l'action, avec une centaine de braves. Puis lui-même fonça, à la tête des colonnes compactes, sur l'armée de *Tcheóu-sinn*. Celle-ci, quoique plus nombreuse, n'avait aucune envie de se battre. Les premiers rangs ayant retourné leurs armes contre les derniers qui les empêchaient de reculer, *Fā* profita de leur désarroi pour enfoncer le centre. Alors toute l'armée se débanda, abandonnant l'empereur. Celui-ci rentra en fuyard dans sa capitale, monta dans les appartements supérieurs de la Tour des Cerfs où étaient ses plus précieux bijoux, y mit le feu et périt dans les flammes... La déroute des impériaux était complète. *Fā* brandissant le grand étendard blanc, commanda de cesser la poursuite et de se rallier. Les seigneurs réunis ayant salué *Fā*, pour le féliciter de sa victoire, celui-ci leur rendit un salut. Ensuite, tous les seigneurs lui faisant cortège, *Fā* entra dans la banlieue de la capitale. Le peuple tout entier l'attendait dans le faubourg. *Fā* lui fit dire par ses hérauts :

— Le Ciel vous donne la paix.

A ces mots, le peuple se prosterna ; *Fā* leur rendit un salut. Puis, ayant fait son entrée dans la ville, il se rendit à la Tour des Cerfs, tira trois flèches contre le cadavre de *Tcheóu-sinn*, descendit de son char, le frappa de sa dague, lui coupa la tête avec sa hache d'armes, et la suspendit au grand étendard blanc. Ensuite, ayant

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

constaté que les deux favorites, *Tān-ki* et une autre que le texte ne nomme pas, s'étaient étranglées, *Fā* leur décocha aussi trois flèches, les frappa de sa dague, coupa leurs têtes avec la hache du bourreau, et les suspendit au petit étendard blanc. Il fit tirer de prison le vicomte de *Kī* et les autres détenus ; il commanda d'élever un tertre sur la tombe de *Pi-kan* ; il ordonna de renvoyer dans leurs familles, toutes les femmes du harem de *Tcheóu-sinn* ; il donna l'ordre de distribuer aux nécessiteux tout l'argent amassé dans la Tour des Cerfs, et tous les grains accumulés à *Kiú-k'iao*. Ces mesures disposèrent en sa faveur tous les cœurs. Ensuite *Fā* sortit de la ville, et rejoignit son armée qui campait dans la plaine. Ainsi finirent les *Chāng-Yinn*. p.70

Les manuels scolaires modernes ne parlent plus, ni de la *voie du Ciel*, ni des oracles de la tortue. Ils légitiment les renversements de la première et de la deuxième dynastie, par ces mots : « *T'āng le Victorieux* et *Fā de Tcheóu* agirent conformément aux sentiments du peuple, réalisèrent le vœu de la nation.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

DYNASTIE TCHEOU, 1050-256 TCHEOU OCCIDENTAUX, CAPITALE HAO.

L'empereur Oû, 1050.

@

p.71 Au quatrième mois, *Fā* étant revenu à *Fōng* (b), les seigneurs l'acclamèrent comme le Fils du Ciel. Il monta donc sur le trône impérial et donna à sa dynastie le nom *Tcheōu* de son ancien fief. Il alluma un bûcher en l'honneur du Souverain d'en haut ; il salua les Monts et les Fleuves, et leur annonça que son expédition avait réussi. Il décida que la première lune de l'année astronomique, serait désormais le premier mois de l'année civile ; et que l'année s'appellerait *niên*, et non plus *séu*. Il régna par la vertu du bois. Il transporta sa capitale à *Háo* (d). L'hymne de son règne fut intitulé la Grande Expédition. Il fit une offrande solennelle à ses ancêtres, dans le temple de famille des *Tcheōu*, d'après le rituel impérial ; et régla, à cette occasion, le cérémonial des oblations aux mânes. Il défendit d'appeler les défunts par leur nom, et institua l'usage des titres posthumes, décernés après la mort, selon les vertus ou les vices du défunt. Il anoblit ses ancêtres ; son bisaïeul, l'ancien duc *Tàn-fou*, devint l'Empereur Suprême ; son aïeul *Ki-Li*. s'appela l'empereur *Ki* ; son père *Tch'āng*, fut l'empereur *Wēnn*. — Il donna le titre de marquis de *Yīnn*, à *Oû-keng*, le fils du tyran *Tcheōu-sinn*, avec autorité sur les officiers et clients de la dynastie déchue, mais en lui adjoignant comme tuteurs ses propres frères, *Siēn*, *Tóu* et *K'iên*. Ensuite l'empereur demanda au vicomte de *Ki*, oncle du tyran *Tcheōu-sinn*, des explications sur les voies du Ciel. Celui-ci lui exposa la Grande Règle ([Annales](#) p. 194, et [HCO, L. 6](#)). L'empereur lui donna en fief la péninsule coréenne, car le vicomte de *Ki* refusa de servir la nouvelle dynastie comme ministre.

— Ensuite l'empereur fonda des seigneuries par tout l'empire (voyez Carte VI). En habile politique, il sut s'attacher les descendants des anciennes dynasties, pour s'en servir contre les partisans de celle qu'il venait de renverser. S'étant rappelé les Sages du passé, il nomma les descendants de *Fōu-hi* aux fiefs *Jénn*, *Mi*, *Siòu*, etc. Il nomma les descendants de *Chēnn-noung* aux fiefs *Hù*, *Tsiāo*, *Kōu-tchou*, etc. Il nomma les descendants de *Hoāng-ti*, à *Tchóu*, *Sūe*, etc. Il nomma les descendants de *Cháo-hao* aux fiefs *Kiù*, *Jáo*, *Hiên*, *Wēnn*, etc. ; ceux de *Tchoān-hu* à *Tch'òu*, *Tchōu*, *Yūnn*, etc. ; p.72 ceux de *Yáo* à *Ki* et à *Fāng* ; ceux de *Choúnn* à *Tch'ēnn* et à *Soēi* ; ceux de *Ù* le Grand à *K'ì*, *Úe*, *Koéi*, *Meōu*, etc. Puis il donna des fiefs à ceux qui avaient contribué au succès de son entreprise, par leurs conseils ou par leurs actes. Le ministre *Lù-cháng* fut fait marquis de *Ts'ì*. Le ministre *Chéu* de *Cháo*, fut fait comte de *Yén*. Les oncles de l'empereur reçurent. *Tcheōu-tchang* le vicomté de *Oû*, *Ù-tchoung* la seigneurie de *Ù*, *Koái-tchoung* et *Koái-chou* les deux fiefs *Koái*. *Tán*, duc de *Tcheōu*, frère de l'empereur, reçut le

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

marquisat de *Lòu*. D'autres frères reçurent, *Siēn* le fief de *Koàn*, *Tóu* le marquisat de *Ts'ái*, *Tchénn-touo* le comté de *Ts'áo*, *K'ien* la seigneurie de *Hoò*, *K'āng-chou* le marquisat de *Wéi*. En somme, quinze frères de l'empereur, et plus de quarante de ses parents, furent faits seigneurs de l'empire. L'empereur leur donna les vases nécessaires pour les sacrifices aux Ancêtres, et partagea entre eux les bijoux des *Yīnn*.

En ce temps-là, les neuf tribus des barbares *Î*, et les huit tribus des barbares *Mân*, vinrent offrir en tribut, à l'empereur *Oû*, les produits de leur territoire. Les barbares de *Lù*, à l'occident, lui offrirent un molosse. *Chéu* duc de *Cháo* reprit l'empereur de l'avoir accepté.

— Estimez, lui dit-il, les Sages qui vous entourent, et non les curiosités venues des pays lointains ([Annales](#) p. 209).

Pai-î et *Chou-ts'î* (*pâi* et *chôu* sont des titres) étaient fils du seigneur de *Kōu-tchou* (e), descendant de *Chēnn-noung*. Leur père désirait que *Ts'î* lui succédât. Quand le père fut mort, *Ts'î* se retira devant son frère aîné *Î*. *Î* lui dit :

— Je respecterai les désirs de notre père ;

et il s'enfuit. *Ts'î* ne voulant pas régner au préjudice de son aîné, s'enfuit aussi. Le peuple de *Kōu-tchou* se donna pour prince leur frère...^{p.73} Quand *Fā* se mit en campagne contre le tyran *Tcheóu-sinn*, *Î* et *Ts'î* qui vivaient à sa cour, se jetant à la tête de ses chevaux, censurèrent son entreprise. Comme les gardes allaient les frapper de leurs armes, le Grand Duc *Cháng* de *Lù* les arrêta en disant :

— Ne faites aucun mal à ces deux justes ;

et les ayant relevés, il les laissa aller... Quand l'empereur *Oû* eut détruit les *Yīnn*, et que l'empire se fut soumis aux *Tcheōu*, *Î* et *Ts'î* jugeant cette révolution illégale, allèrent se cacher dans le massif des monts *Cheōu-yang*. Leur conscience ne leur permettant pas de manger le grain des *Tcheōu*, ils vécurent d'herbes et de fruits sauvages. Un jour, une femme qui les rencontra dans la campagne, leur dit :

— Vous ne voulez pas manger le grain des *Tcheōu* ; mais ces herbes et ces fruits appartiennent aussi aux *Tcheōu*.

Alors ils se laissèrent mourir de faim... Types du puritanisme. Tous les moralistes chinois ont discuté leur cas.

En 1049, l'empereur *Oû* tomba malade. Son frère *Tán*, duc de *Tcheōu*, pria les trois ancêtres *Tàn-fou*, *Kí-li* et *Tch'āng*, de le faire mourir à la place de son frère l'empereur.

— J'ai bon caractère, leur dit-il, et je ne manque pas de talent ; je vous servirai mieux que lui.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Voyez cette pièce, curieuse et importante, [Annales](#) p. 213... Le lendemain de cette prière, l'empereur était guéri. — Considérant la maladie qui venait de l'atteindre, comme un avertissement que le Ciel lui donnait de s'amender, l'empereur demanda au Grand Duc *Cháng* de *Lù* :

— Les enseignements de *Hoàng-ti* et de *Tchoān-hu* existent-ils encore ?

— Oui, répondit *Cháng* de *Lù* ; ils sont conservés dans le *Livre Rouge*...

L'empereur désira les entendre. Après s'être préparé par trois jours d'abstinence, il revêtit son costume d'apparat. *Cháng* de *Lù*, lui aussi en grand costume, entra, tenant le livre. Il lut ce qui suit :

« Prospérité aux diligents, et ruine aux négligents ! Bonheur à ceux qui, faisant leur devoir, répriment leurs convoitises ; malheur à ceux qui, négligeant leur devoir, s'abandonnent à leurs appétits ! En toute chose, quiconque ne réprime pas ses penchants, devient pervers ; quiconque ne fait pas son devoir, perd sa voie. Or les pervers périssent, et les morigénés durent longtemps. Ces maximes sont courtes, mais leurs applications sont infinies. Si vous les suivez, vos fils et vos petits-fils se succéderont sur votre trône.

Ainsi disait le *Livre Rouge*. L'empereur ayant entendu ces paroles, fut très ému ; il se retira et se corrigea. Puis il fit ^{p.75} graver des sentences morales sur tous ses meubles et ustensiles, afin qu'elles lui fussent une exhortation perpétuelle.

En 1048, l'empereur fit le tour de l'empire, avec station aux quatre montagnes. Il fit des offrandes à tous les *chênn* de l'empire, et reçut l'hommage de tous les seigneurs.

En 1045, l'empereur *Oû* mourut, âgé de 93 ans. Son fils *Sóng*, qu'il avait nommé son successeur, monta sur le trône, et devint l'empereur *Tch'êng*. Le frère du défunt, *Tán* duc de *Tcheōu*, fut Maire du palais durant le deuil.

Constitution des Tcheou, vers l'an 1039 avant J.-C., d'après le *Tcheou-koān Annales* p. 331, et le *Tcheou-li* Rituel des Tcheou ([HCO, L. 7](#) et 11).

L'empire des *Tcheōu* est composé d'un territoire impérial et de fiefs. Les cinq degrés de feudataires, ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons, gouvernent les fiefs, grands, moyens ou petits (page 55).

Théoriquement parlant, chaque seigneur relève immédiatement de l'empereur. C'est l'empereur qui le nomme ou qui le destitue, qui le diminue ou qui l'agrandit. C'est l'empereur qui lui impose de reproduire dans son fief, le système de gouvernement du territoire impérial, et qui surveille cette reproduction par des agents spéciaux. C'est l'empereur qui reçoit ses comptes de gestion, une fois en six ans, et qui le visite, une fois tous les douze ans, dans les comices des quatre

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

montagnes. Tous les rapports officiels entre l'empereur et les feudataires, sont réglés par des rites invariables, lesquels spécifient jusqu'aux gestes et aux paroles, supprimant toute spontanéité, faisant des hommes des automates, et de l'empire un engrenage semblable à une horloge... qui ne marcha jamais.

Pratiquement parlant, la puissance croissante de quelques feudataires, membres ou parents de la famille impériale, obligea peu à peu les feudataires moindres, de compter avec ces personnages. L'autorité impériale, théoriquement incontestée, devint faible, puis nulle, en pratique. Il se forma des suzerainetés et des vasselages, des groupes, des ligues, des hégémonies, enfin des principautés, dont les guerres remplissent l'histoire de cette dynastie. A la longue, les grands dévorèrent les petits. Les 10 000 fiefs (théoriques) du 25^e siècle, furent réduits à 1713 au 16^e siècle ; à 300 environ au 11^e siècle ; à moins de dix vers l'an 300, et à zéro en l'an 221 avant J.-C.

L'empereur, et par lui les seigneurs, sont seuls propriétaires de la terre. A eux aussi le monopole de la raison et du savoir. Ils dominent de très haut le peuple, le *stupide* peuple, tenancier et non propriétaire, dont les familles parquées par huit d'après le système *tsing*, vivent dans un état voisin du servage. Les hommes cultivent la terre de leur maître, auquel ils paient le dixième en nature. Ils peuvent être déplacés et transportés par lui, selon son bon plaisir. Les femmes élèvent les vers à soie, filent et tissent... Ces agriculteurs sont dirigés, à peu près comme des enfants, par des officiers impériaux ou seigneuriaux, qui leur enjoignent, selon le temps, d'ensemencer, de biner, d'arroser, etc. Même tutelle administrative sur les familles, sur la procréation, sur toute la vie sociale.

p.77 En un mot, le peuple supposé dépourvu d'intelligence, est élevé et gouverné, comme le premier des animaux domestiques. Outre la dîme des fruits de la terre, il est corvéable à raison de trois jours sur dix, pour creuser des canaux, frayer des routes, élever les digues ou les remparts des villes ; il est réquisitionné en masse, pour les battues impériales, ou pour le service militaire. Toutes ces impositions et corvées, exigées par le gouvernement en gros, sont appliquées, dans le détail, par les chefs des groupes d'habitations... Au-dessous des paysans, les bûcherons et les pâtres exploitent les forêts ou les terres incultes, payant à l'État la dîme en bois ou en animaux... Plus bas encore, viennent les marchands, peu nombreux et peu estimés... Enfin, tout au bas de l'échelle sociale, les serviteurs pour cause de pauvreté, et les esclaves pour cause de crime, catégories assimilées au bétail, vendues et revendues comme lui.

Le rouage administratif suivant, fonctionne entre les gouvernants et le peuple. Trois Grands Ducs, sorte de Conseillers Généraux, origine du Grand Conseil moderne ; avec trois suppléants.

Six ministères, origine des six sections administratives modernes ; desquels dépendent tous les préfets, officiers, etc. (page 55)

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

- Premier ministère, présidé par le Maire du palais, Chancelier de l'empire. Celui-ci supplée l'empereur comme vicaire, durant le deuil triennal, en cas de maladie ou d'empêchement ; il l'assiste toujours, comme son second, dans toutes les fonctions impériales. Il gouverne le palais, le harem, le trésor, les magasins, les offices. Il contrôle l'administration et le personnel de tout l'empire. Il établit le budget annuel, c'est-à-dire la quotité des taxes à lever et des sommes à dépenser. Il vérifie les comptes annuels de tout l'empire. — Sections :... La garde militaire du palais. — Le harem. Une impératrice, trois femmes du second rang, 9 du troisième, 27 du quatrième, 81 du cinquième, plus un nombre illimité de filles ou femmes à tout usage. Eunuques. Petits pages. Concierges. Une *prieuse*. Des secrétaires. Tous les ateliers nécessaires, tissage, teinturerie, cordonniers, joailliers, etc. — Les pourvoyeurs. Un fermier de la ferme impériale, lequel est le bourreau privé de la famille régnante, faisant disparaître sans jugement, de nuit, à huis clos, les parents de l'empereur dont celui-ci juge à propos de se défaire. Des chasseurs et des pêcheurs. — Le service de la bouche, maître d'hôtel, bouchers, cuisiniers, marmitons. — La cave, préparation des boissons fermentées, liqueurs et infusions. Le thé n'était pas connu. Une sorte d'eau de riz, était la boisson ordinaire. Les liqueurs fermentées étaient produites avec le riz ou le millet. — Les conserves. Glaciers conservant les viandes et les cadavres. Viandes marinées. Viandes confites dans le vinaigre. Salaisons sèches. Viandes boucanées. — Valets de chambre, laquais et domestiques, chargés de tout le service intime, appartements, bains, latrines, éclairage, chauffage. Tapissiers, décorateurs, préposés aux tentes. — Magasins, dans lesquels sont conservés les objets précieux offerts à l'empereur. Mobilier. Jade. Or. Perles. Matières rares, fourrures, étoffes. Monnaie impériale. — Archives, où se conserve le double de tous les traités et actes, la souche de tous les titres et diplômes. Contrôle des recettes et dépenses du palais. — Corps médical. Un médecin du palais, tenant école de médecine, formant et approuvant les candidats. Ne sont approuvés que ceux qui savent guérir six malades sur dix ; car, dit la Glose, avec non moins de naïveté que de justesse, s'ils n'en savent guérir que cinq sur dix, un sur deux, autant vaudra ne pas les avoir, puisque la moitié des malades guérit naturellement, sans médecine. Préposés à l'hygiène. Médecins publics. Chirurgiens publics. Vétérinaires.
- ^{p.79} Deuxième ministère, présidé par le Grand Directeur, chargé de l'élevage du troupeau humain. Il tient les registres statistiques des hommes et des animaux de tout l'empire, des véhicules, de toutes les ressources. Il pousse à la procréation des hommes et à la multiplication des animaux. Il veille à la culture des champs, d'après le système *tsing*, pour que le peuple ait à manger. Il dresse les listes des levées et des corvées, pour les chasses impériales qui étaient les grandes manœuvres de ce temps-là, et pour les guerres. Il dirige le peuple dans tous ses travaux, surveille toutes les exploitations, perçoit les taxes et les impôts. Il délivre le soleil ou la

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

lune, en cas d'éclipse, dans l'intérêt du peuple. En cas de malheur public, famine ou épidémie, il doit, par tous les moyens imaginables, secourir le peuple, ou du moins lui prouver que le gouvernement s'occupe de lui. — Sections : Double série d'officiers locaux juxtaposés ; la première, hommes du gouvernement, répondant à la hiérarchie mandarinale moderne ; la seconde, notables ou anciens, répondant aux maires modernes. Toute l'administration se traite entre ces fonctionnaires et ces notables. Ces derniers répartissent et appliquent ce que le gouvernement exige par ses fonctionnaires. La molécule administrative est le groupe de cinq familles, présidé par un ancien. Quiconque quitte son groupe, doit être muni d'un certificat d'identité délivré par l'ancien, sous peine d'être traité en vagabond. Pour entrer dans la capitale ou pour en sortir, il faut de plus un certificat spécial, délivré à la porte. — Contrôleurs et collecteurs des impôts et des corvées. Préposés et surveillants des marchés. Douanes et barrières. Routes, circulation, auberges. Greniers publics, dans lesquels il doit y avoir, comme stock de réserve, une quantité égale à la récolte de dix années. En ce temps-là, 740 grammes de riz étaient considérés comme le minimum requis pour l'entretien d'un adulte durant un jour. — Inspecteurs des champs, des pacages, des jardins ; des eaux, des forêts, des mines ; de la production du charbon et de la chaux ; des libres textiles et des plantes tinctoriales. — Contrôleurs de toutes les limites et frontières, du cadastre, des tertres et du culte des Patrons des terres et des moissons. — Officiers chargés de la police correctionnelle, accommodant les différents, calmant les disputes par l'application immédiate de la bastonnade, afin d'éviter que la population ne soit diminuée par les meurtres ou par les supplices. Aussi les officiers de ce service portent-ils le beau nom de Sauveurs. — Officiers chargés de la reproduction humaine. Obligeant les garçons et les filles à se marier dès qu'ils ont l'âge. Mariant d'office tout célibataire à trente ans, toute fille à vingt ans. Appariant de force tous les dépareillés, veufs, veuves, etc. Veillant à ce que les sépultures soient disposées d'après l'arbre généalogique, et à ce que tous les non-mariés soient enterrés à part, comme ayant été inutiles à la société. Les statistiques anciennes accusent le plus souvent un excédent de l'élément masculin sur l'élément féminin. — Contrôleurs et censeurs des mœurs publiques. — Éducation du prince impérial, et de ses condisciples, les héritiers des grands fiefs, élevés avec lui. Un précepteur leur enseigne les principes de la morale officielle, la distinction conventionnelle du bien et du mal. Un tuteur enseigne les rites, le tir et la musique.

- Troisième ministère, présidé par le Grand Cérémoniaire, directeur du culte officiel, et des rites, lesquels imprègnent tous les actes publics et presque tous les actes privés de tous les Chinois, depuis l'empereur jusqu'à l'homme du peuple. — Sections : Les étendards. — Les équipages. — La musique, partie intégrante du culte et des rites. Musiciens et danseurs. — Les augures et devins, qui résolvent les difficultés et les doutes du gouvernement, en consultant pour ^{p.81} lui la tortue et l'achillée. — Les

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

astrologues officiels. Les uns s'occupaient exclusivement de la planète Jupiter, dont la révolution duodénaire formait comme un cycle sous les *Tcheōu*, réglant les tournées impériales, les visites des feudataires, etc. Les autres observaient les signes célestes, les météores, les astérismes des fiefs, et tiraient de ces observations des pronostics. Ils déterminaient le calendrier, en combinant les règles de l'astronomie avec ces pronostics météorologiques. — Les annalistes, scribes, lecteurs, calculateurs officiels. Ils rédigeaient les Annales et les Chroniques, qui étaient censées remonter, par delà les Cinq Empereurs, jusqu'aux Trois Souverains.

- Quatrième ministère, présidé par le Grand Maréchal, chargé de toutes les fonctions terribles ou sanglantes, autres que les exécutions judiciaires. — Sections et fonctions : Le Grand Maréchal commande la garde du palais. Il est chef de tous les officiers militaires. — En cas de guerre, il commande en chef. Mais il ne recrute pas l'armée, laquelle lui est fournie telle quelle par le Grand Directeur. Les levées sont de deux hommes au moins, trois hommes au plus, par foyer. Chaque grand fief fournit 36 000 hommes, chaque fief moyen 24 000 hommes, chaque petit fief 12 000 hommes. Sous les drapeaux, peine de mort immédiate pour toute infraction, pour toute désobéissance. Les pauvres rustres, pris sur leurs champs, affublés d'une cuirasse, armés d'une lance, sont conduits au combat en masses profondes, bâillonnés, et encadrés de manière à rendre toute fuite impossible. Aussi les défaites étaient-elles accompagnées de carnages sans nom. — Le Grand Maréchal est censé redresser tous les torts ; il réprime la tyrannie des feudataires ; il prévient ou punit leurs usurpations, et fait respecter les limites des fiefs. — Il tient en respect les 6 nations voisines, et les 39 tribus des Barbares. — Il fait le service d'ordre et de sûreté aux funérailles impériales, à toutes les grandes cérémonies, dans les voyages impériaux et aux comices des quatre montagnes. — Le service des passes et des places fortes, les garnisons, les digues, les cartes stratégiques, relèvent de lui. — Il surveille la fabrication des armes, les arsenaux et les dépôts. — Il dirige les haras, pour la remonte des cavaliers et des chars. Il est chef des cochers, des écuyers, des palefreniers impériaux. — Il veille à ce que ceux qui ont bien mérité de la patrie, soient récompensés et honorés. — Il est chef du tir à l'arc dans tout l'empire. — Il règle les veilles de nuit, dans la capitale, au moyen d'une clepsydre. — Il gouverne la ménagerie impériale ; et le service de la voirie. — Il dirige ceux qui, aux sacrifices, égorgent les victimes, recueillent leur sang et en frottent les ustensiles. Lui-même abat les victimes nobles, à coups de flèche. L'arc à la main, il écarte des victimes, à coups de flèche, les oiseaux de proie ou de mauvais augure.
- Cinquième ministère, présidé par le Grand Justicier, chargé d'appliquer les lois. — Il punit les infractions au cérémonial ou à l'étiquette. — Il condamne aux grandes peines, et les inflige, après un appel au peuple, dont l'intervention peut faire gracier l'accusé, ou du moins commuer sa peine ; et après confirmation de la sentence par l'empereur. L'histoire

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

montre que les Grands Justiciers se dispensaient volontiers, et de l'appel au peuple, et de la confirmation impériale. — Les grandes peines sont (outre la bastonnade, considérée comme un traitement, et non comme un supplice) :

- o Le pilori, avec écriteau.
- o L'internement des jeunes gens, dans une maison centrale de correction.
- o La servitude à vie, avec travail forcé dans les haras et les pacages impériaux.
- o ^{p.83} La marque au visage, tonte de la chevelure, et service forcé comme portier ou concierge. Mille délits passibles de cette peine sous les *Hiá*, 500 sous les *Tcheōu*.
- o L'amputation du nez, avec service forcé comme garde des barrières. Mille délits sous les *Hiá*, 500 sous les *Tcheōu*.
- o La castration, pour les hommes, avec service forcé comme eunuques dans le palais impérial ; pour les femmes, la réclusion et le travail forcé dans les ateliers du harem. 500 délits sous les *Hiá*, 500 sous les *Tcheōu*.
- o L'amputation des deux pieds, avec travail forcé dans les ports, probablement comme rameurs. 300 délits sous les *Hiá*, 500 sous les *Tcheōu*.
- o La mort. 200 délits sous les *Hiá*, 500 sous les *Tcheōu*. Les supplices étaient, la décapitation, être bouilli dans une chaudière, être déchiqueté, être coupé en deux par le milieu du corps, être écartelé par des chevaux ou des chars. Les corps des suppliciés étaient exposés en plein marché durant trois jours.

Nota : étaient punis de mort, par le code des *Tcheōu*, ceux qui causaient un trouble quelconque ; ceux qui répandaient de fausses nouvelles ; ceux qui cherchaient à introduire des propositions ou des doctrines neuves, ou une mode nouvelle dans les habits, les ustensiles, les instruments, les procédés ; ceux qui modifiaient les caractères ; ceux qui composaient ou chantaient des chants inconvenants, etc.

- Sixième ministère, présidé par le Grand Ingénieur, qui dirige les travaux publics, et surveille les arts et métiers. Uniformité obligatoire. Arcs et flèches, pelletiers, tisserands, brodeurs, vanniers, ouvriers en métaux, orfèvres, joailliers, potiers, menuisiers, etc. Les arts et métiers chinois, au 11^e siècle, sont analogues ou identiques aux arts et métiers juifs, sous Salomon, au 10^e siècle.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Les *sing* chinois

Je place ici cette note sur les *sing* noms de clan, plus tard *chéu* noms de famille chinois, laquelle n'aurait pu être comprise avant ce qui a été dit sur les fiefs, page 79. — Primitivement le *sing* adopté par une famille devenue illustre, fut le nom du lieu où son ancêtre était né de sa mère, les femmes nobles retournant, pour leurs couches, dans leur propre famille. Par exemple *Ki*, nom de clan des empereurs de la troisième dynastie... Le vulgaire n'avait alors qu'un *mîng*, appellatif. — Puis des branches de clans illustres, devenues célèbres à leur tour, se donnèrent un nom de clan spécial. — Enfin 1° certains clans permirent, par manière de récompense, à des hommes qui les avaient bien servis, de porter leur *sing* ; à peu près comme les clients des *gentes* romaines étaient autorisés à porter le nom de la *gens*. Ce fut l'usage, surtout sous la dynastie *Hân*, dont le nom de clan était *Liôu* ; puis sous la dynastie *T'ang*, dont le nom de clan était *Lî*. De là la quantité prodigieuse de *Liôu* et de *Lî* dans la Chine moderne... 2° des familles étrangères naturalisées chinoises, ou des familles chinoises déshonorées désireuses de faire oublier leur honte, adoptèrent arbitrairement un *sing* déjà existant... 3° dans les temps modernes, quand l'usage voulut que les roturiers eussent un *chéu* nom de famille, peu choisirent un caractère inusité ; la plupart jetèrent leur dévolu sur un *sing* ^{p.84} connu... Ceci étant, les notes suivantes ne valent que pour l'origine. Des éléments étrangers se sont ajoutés depuis à presque tous les *sing*. Cependant des familles notables savent encore qu'elles descendent de la vraie souche primitive, et en sont très fières.

Catégories.

Les historiens distinguent, dans les *sing*, les catégories suivantes :

1. Noms de fief ; grandes familles féodales. Souvent ces noms continrent primitivement le radical ville, étant le nom du chef-lieu du fief. Quand la famille fut dégradée, les descendants omirent ce radical, conservant seulement la phonétique. Ainsi les *Tchōu* féodaux devinrent les *Tchōu* modernes.
2. Noms d'apanages, bourgade ou terre. Anciennes familles féodales, primitivement moindres que les précédentes.
3. Nom posthume (de temple) d'un ancêtre illustre, donné comme nom de famille à un fils ou descendant, chargé de lui faire les offrandes rituelles.
4. Nom du rang ou de la charge d'un ancêtre, adopté comme nom de famille par sa lignée.
5. Nom d'une petite fonction officielle subalterne, adopté comme nom de famille par les descendants.
6. Nom rappelant un épisode de la vie de l'ancêtre.
7. Enfin certains noms étrangers, d'origine turque ou autre, translittérés, polysyllabiques, sont reconnus par les historiens comme étant des *sing*. Par exemple les *Mou-joung*, les *K'i-fou*, et autres, qui firent parler d'eux dans l'histoire.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Exemples

1. Nom de fief devenu nom de famille. — Les *Hù* descendent de l'empereur *Chènn-noung*. Ils reçurent ce fief en 1050. — Les *Lêi* descendent d'un officier de l'empereur *Hoâng-ti*. — Les *Sû*, les *Tch'êng*, les *Tchōu*, les *Tcháo*, prétendent descendre de l'empereur *Tchoân-hu*. Ces derniers ne furent investis qu'au 10^e siècle avant J.-C. — Les *Liôu* descendent de l'empereur *Yáo*. Rare dans l'antiquité, ce nom devint extrêmement commun sous les *Hân*, j'ai dit plus haut pourquoi. — Les *Tsêng* descendent de l'empereur *Cháo-k'ang*, première dynastie, 1875. — Les *Sóng* sont les descendants directs des empereurs de la deuxième dynastie, renversée en 1050. Les *Sião* descendent d'un frère du dernier empereur de cette dynastie. Les *Kêng*, d'un prince de la même dynastie. — Les *Tch'êng* descendent du cinquième, les *Mão* du neuvième, les *Chènn* du dixième, les *Yōung* du onzième, les *Ts'ai* du quatorzième, les *Yuân* du seizième fils de l'empereur *Wènn*, ancêtre de la troisième dynastie ; tous furent investis en 1050. — Les *Heûe* descendent d'un frère de l'empereur *Oû*, fondateur de la troisième dynastie. — Les *Û*, du deuxième fils du même empereur. — Les *Tchéng* descendent de l'empereur *Lí* détrôné en 842. — Les *Tcheōu* sont les descendants d'empereurs de la troisième dynastie, postérieurs à l'empereur *P'ing*, 720. — Etc.

2. Nom d'apanage, bourgade ou terre, devenu nom de famille. — Les *Wènn* descendent de l'empereur *Yáo*. — Les *Tch'ènn* descendent de l'empereur *Choünn*. — Les *K'oüng*, d'un frère du dernier empereur de la deuxième dynastie ; les *Féi*, d'un favori du même. — Les ^{p.85} *Oû* et les *Ming* se réclament de *Tân-fou*, ancêtre de la troisième dynastie, treizième siècle avant J.-C... Les *Fông* descendent du quinzième fils de l'empereur *Wènn*. Les *Sie*, du frère de la mère de l'empereur *Suân*, neuvième siècle. — Les *Yên* descendent du premier marquis de *Lôu*. Les *Yuân*, du premier comte de *Tch'ènn*. Les *Ts'oëi*, du premier duc de *Ts'i*. Les *Kão*, d'un prince de la maison de *Ts'i*. Les *Toân* descendent du frère du comte *Tchoâng* de *Tchéng*. — Etc.

3. Nom de temple. — Les *Wènn* descendent d'un petit-fils de *Wènn-wang*, l'ancêtre de la troisième dynastie ; lequel fut chargé de son culte. — Les *K'âng* descendent du frère de l'empereur *Oû*, dont le nom de temple fut à *K'âng-chou*. — Les *Tái* descendent du fils du duc *Tái* de *Sóng* 799-766, les *Móu* d'un fils du duc *Móu* de *Sóng* 728-720 ; donc des empereurs de la deuxième dynastie. — Les *Hoân* descendent de deux souches ; ou du marquis *Hoân* de *Ts'i*, 684 ; ou du duc *Hoân* de *Sóng*, 681. — Etc.

4. Nom de rang ou de charge, devenu nom de famille. — Les *Soünn* (petits-fils) descendent des fils de l'empereur *Wènn*, qui étaient morts lors de la répartition des fiefs en 1050. Ils reçurent des apanages, et s'appelèrent *Soünn* petits-fils. — Les *Koüng* ducs, *Koüng-tzeu* fils de ducs, *Koüng-sounn* petits-fils de ducs, sont des descendants de seigneurs féodaux, cadets de famille. Les nobles polygames de ce temps-là, avaient des fils par douzaines. — Les *Sêu-ma*, maréchal, descendent d'un maréchal de l'empire sous la troisième dynastie. — Enfin les *Wâng* roi, si nombreux, représentent la descendance des roitelets, princes du sang, des deux dynasties *Hân*, de la dynastie *T'âng*, etc. Leurs familles prenaient ce nom, quand elles étaient réduites au rang du peuple. — Etc.

5. Nom d'une petite fonction officielle subalterne. — Les *Tchāng* descendent du cinquième fils de l'empereur *Hoâng-ti*, qui perfectionna l'arc, l'arme nationale, et fut chargé de la formation des archers. — Les *Ts'ien*

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

descendent de l'empereur *Tchoān-hu*. Un individu de cette lignée fut chargé du soin de la monnaie sous la troisième dynastie, d'où le nom pris par sa famille. — Les *Chèu* se réclament d'annalistes de la troisième dynastie, souche multiple probablement. Les *Yinn* descendent de fonctionnaires de la même époque. Les *Poûo*, souche triple, descendent de trois devins officiels. Les *Oû* descendent d'anciens sorciers officiels. — Les *T'ôu* descendent d'un préposé à l'abattage. Les *Tchēnn* et les *T'âo*, de préposés aux travaux de céramique. — Etc.

6. Nom rappelant un épisode de la vie de l'ancêtre. — Les *Linn* descendent du fils de *Pi-kan*, mis à mort par le tyran *Tcheou-sinn* en 1051 (page 68). Il dut se cacher dans les bois pour sauver sa vie. De là le nom de la famille. — Les *Li* se réclament d'un descendant de l'empereur *Tchoān-hu*, pourvu d'un fief par l'empereur *Yâo*. Lors de l'effondrement de la deuxième dynastie, le chef de la famille, réfugié dans les forêts, fut réduit à vivre pour un temps de fruits des arbres, fruits sauvages. D'où le nom de cette famille, rare dans l'antiquité, qui se multiplia à l'infini sous la dynastie *T'âng*, j'ai dit comment.

p.86 Pour ce qui est de ces titres posthumes, ils étaient décernés, après la mort d'un empereur ou d'un seigneur, par le tribunal des censeurs officiels. Nous avons la table *chêu-fa*, sur laquelle se basaient les décisions de ce jury. — Certains termes sont parfaitement définis. Par exemple : Celui qui aura été parfait en tout, sera appelé *Wēnn*. Celui qui aura été réglé à l'intérieur et à l'extérieur, sera appelé *Tchéng*. Celui qui aura réparti avec une égale justice les récompenses et les peines, sera appelé *K'eûe*. Celui qui n'aura pas vacillé dans le danger et l'infortune, sera appelé *Tchoûng*. Celui qui aura été la victime d'un triste destin, sera appelé *Minn*. Celui qui aura péri de malemort, sera appelé *Chāng*, ou *Nāi*, si sa mort a été très prématurée. — D'autres termes sont ambigus, indiquent une vertu ou un vice ; au lettré de savoir comment ils doivent être pris dans tel cas. Par exemple, sont appelés *Oû*, des guerriers braves et justes ; mais aussi des agresseurs iniques, ennemis de toute vertu, comme dit l'Index, et pour lesquels ce nom est une flétrissure. Sont appelés *King*, les administrateurs fermes et justes, mais aussi des tyrans qui arrivèrent à leurs fins par la violence. Sont appelés *Hoân* des personnages qui se rendirent populaires par des moyens quelconques, bons ou mauvais. Sont appelés *Tchoāng*, les batailleurs et querelleurs, heureux ou malheureux. Sont appelés *Lîng*, des personnages très perspicaces, ou des hommes trop superstitieux... Etc.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Tch'êng, 1044.

@

^{p.87} Comme il était trop jeune (treize ans) pour gouverner en personne, le duc de *Tcheōu* gouverna à sa place. Il lui donna pour compagnon son propre fils *Pâi-k'inn*, auquel il imposa tout le cérémonial d'un prince, afin que l'empereur apprît à se conduire en le voyant faire. Chaque fois que l'empereur faisait une faute, le duc de *Tcheōu* fustigeait son fils *Pâi-k'inn*. C'est ainsi qu'il enseigna à l'empereur *Tch'êng* à se conduire en prince. ([Rites I](#), p. 468... [Annales](#) p. 290.) — *Tân* de *Tcheōu* associa à sa régence *Chéu* de *Cháo*. Les noms de ces deux hommes sont devenus, en Chine, synonymes de sagesse et de parfait gouvernement ([Annales](#) p. 297). En été, au sixième mois, on fit les funérailles de l'empereur *Oû* à *Pi* (près b) sépulture de la famille. Après les funérailles, *Tch'êng* coiffa le bonnet viril, c'est-à-dire qu'il fut reconnu majeur. Il fit sa cour à ses ancêtres, dans leur temple ; puis il reçut les hommages des seigneurs. — L'empereur *Oû* avait nommé son frère *Tân* marquis de *Lòu*. L'empereur *Tch'êng* ne voulant pas se priver des conseils de ce sage mentor, nomma *Pâi-k'inn*, fils aîné de *Tân*, marquis de *Lòu*, et garda *Tân* auprès de sa personne, comme ministre à vie. — Alors *Siên* seigneur de *Koàn*, et d'autres frères de *Tân* et oncles de l'empereur, dont cette mesure contrariait les visées ambitieuses, firent courir le bruit que *Tân* nuirait au jeune prince et chercherait à le supplanter sur le trône. Il paraît que les calomnies de ses oncles frappèrent l'esprit crédule du jeune empereur, Le Grand Duc *Tân* de *Tcheōu* dit aux deux autres Grands Ducs, *Chéu* de *Cháo* et *Cháng* de *Lù* :

— Si je ne me retire pas, l'on attentera à mes jours, et la dynastie privée de mon appui périra ; que dirai-je alors, pour me disculper, aux empereurs mes ancêtres ?

Tchōu-hi insinue que *Tân* voulut peut-être aussi faire sentir combien il était nécessaire... Bref, il se retira à l'est, probablement à *Lòu*, fief de sa maison, auprès de son fils *Pâi-k'inn*. Là, à l'instar de son père l'empereur *Wên* captif à *Yōu-li* (page 65), il charma ses loisirs en ajoutant une glose à chacune des 384 lignes des hexagrammes du Livre des Mutations.

En 1043, l'empereur *Tch'êng* commença à entrevoir que les mauvais bruits qui avaient couru sur le compte du duc de *Tcheōu*, étaient l'œuvre de son oncle *Siên* seigneur de *Koàn*.

En 1042, le duc de *Tcheōu* fit son apologie dans l'ode du Hibou ([Odes](#) p.165), qu'il adressa à l'empereur. Dans cette ode, *Tân* accuse *Oû-keng*, fils de *Tcheōu-sinn*, d'être l'auteur ^{p.88} de la cabale. C'est lui qu'il apostrophe en ces termes :

Hibou, hibou ! Après m'avoir ravi mes petits (mes frères), ne détruis pas encore mon nid (la dynastie que j'ai contribué à fonder) !

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

La lumière se fit peu à peu dans l'esprit du jeune empereur. Enfin, en automne, un vent desséchant accompagné de tonnerre ayant été cause que l'empereur fit ouvrir la cassette au fermoir d'or qui renfermait le livre des présages, on trouva dans ce livre, dont le duc de *Tcheōu* s'était servi quand il offrit sa vie pour le salut de son frère l'empereur *Oû*, l'acte écrit de cette offrande. Alors l'empereur fut persuadé que le duc de *Tcheōu* n'en voulait pas à la dynastie. Attendri, il pleura en tenant l'écrit ; puis, étant sorti jusque dans la banlieue, il alla en personne à la rencontre du duc de *Tcheōu*. Aussitôt une pluie bienfaisante humecta la terre, et le vent soufflant en sens inverse, releva les plantes et les arbres qu'il avait couchés ; l'année fut d'une fertilité extraordinaire...

Le duc de *Tcheōu* étant revenu, gouverna au nom de l'empereur. Ses trois frères qui l'avaient calomnié, se doutant qu'on allait examiner leurs comptes, prirent un parti extrême. Mettant en avant *Oû-keng* et les adhérents de l'ancienne dynastie *Yīnn*, ils se révoltèrent avec eux, et soulevèrent les *Í* du bassin du *Hoái*, et les *Joūng* des bords de la *Hán*.

Alors l'empereur *Tch'êng* les flétrit dans un manifeste adressé à tout l'empire ([Annales](#) p.217 à 229). *Pâi-k'inn*, marquis de *Lòu*, à la tête d'une armée, battit les *Í* du *Hoái*, et les *Joūng* de la *Hán*. Il punit de mort *Oû-keng*, supprima le titre de marquis de *Yīnn*, et nomma *K'ì*, vicomte de *Wéi*, frère aîné du tyran *Tcheōu-sinn*, duc de *Sóng* ([Annales](#) p.229), afin de continuer dans l'empire la lignée des *Yīnn*. *K'āng-chou*, frère de *Tán*, oncle de l'empereur, marquis de *Wéi*, fut chargé de gouverner les partisans restants et remuants de la dynastie déchue ([Annales](#) p. 232 à 258). Ensuite, des trois oncles rebelles, auteurs de la cabale et de la rébellion, *Siēn* seigneur de *Koán* fut mis à mort à *Chāng* ; *Tóu* marquis de *Ts'ai* fut confiné dans un poste militaire à la frontière ; *K'ien* seigneur de *Hoùo* fut dégradé et fait plébéien. Il fallut trois années, pour pacifier les provinces orientales. Quand cette pacification fut achevée, le duc de *Tcheōu* composa l'ode *Tōng-chan* ([Odes](#) p. 167), en l'honneur de l'armée victorieuse.

En 1041, l'empereur *Tch'êng* déposa le deuil triennal, troublé par bien des événements, comme nous venons de voir. Il fit sa cour à ses ancêtres, dans le temple de la famille. Il examina les fonctionnaires. ^{p.89} Une députation vint du fond du Cambodge, pour le saluer. — Il paraît toutefois que tout n'était pas encore parfait, car, dit l'histoire, en **1039** l'empereur en personne soumit tout le pays ; il parcourut le domaine impérial et les territoires des feudataires, châtiant les seigneurs qui n'avaient pas encore fait leur soumission, et pacifiant les multitudes. De retour à *Háo* (d) sa capitale, il promulgua solennellement la Constitution des *Tcheōu* , et nomma les hauts fonctionnaires, les trois Grands Ducs avec leurs trois suppléants, le Maire du palais, le Grand Directeur, le Grand Cérémoniaire, le Grand Maréchal, le Grand Justicier, le Grand Ingénieur ([Annales](#) p. 331). Le *Rituel des Tcheōu* entra en vigueur. La musique fut réglementée.

Jadis l'empereur *Oû* ayant établi sa capitale à *Háo* (d), on appela cette ville *Tsoūng-Tcheou*, Origine des *Tcheōu*, ou Capitale Occidentale. L'empereur *Tch'êng* fonda, au bord de la *Láo*, une ville (O) que l'on appela *Tch'êng-Tcheou*, Perfection des *Tcheōu*, ou Capitale Orientale. L'empereur songeant à placer dans

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

ce lieu les neuf urnes, palladium de l'empire, consulta les sorts qui lui donnèrent cette réponse :

— Si vous les placez là, votre famille verra trente générations, et sept siècles de règne.

Or les *Tcheōu* virent 34 générations, et régnèrent près de 800 ans. D'où les historiens concluent qu'ils outre-passèrent leur mandat, ce qui explique, disent-ils, les malheurs qui accablèrent l'empire, vers la fin de cette dynastie. En somme, la nouvelle capitale fut fondée dans le but de supprimer le vieux levain des *Yīnn*. Celui-ci fermentant toujours, l'empereur *Tch'êng* recourut, pour en finir, au moyen radical classique en Chine, de transplanter en bloc un peuple, afin de l'absorber, durant des années, dans les labeurs et les soucis de son nouvel établissement. Les plus longues pièces des Annales ([p. 258 à 290](#) et [p. 311 à 321](#)) ont trait à cette translation. Leur lecture montre combien vive et tenace fut l'opposition des fidèles de l'ancienne dynastie. L'histoire en convient franchement ; le peuple des *Yīnn*, dit-elle, n'accepta pas les *Tcheōu* ; il fut difficile à ceux-ci de le mater. Dans les harangues qu'ils lui adressèrent, les ducs de *Tcheōu* et de *Cháo* font jouer les grands ressorts de la politique chinoise, le ciel et la tortue, la tortue et le ciel ; prosopopées entremêlées de menaces de mort, et de promesses de faveurs. En 1038, au troisième mois, le duc de *Tcheōu* arrivé près de la *Láo*, fit commencer les travaux. Il dit :

— C'est ici le centre de _{p.90} l'empire : des quatre directions ce sera la même distance pour apporter ici le tribut...

L'empereur vint en personne visiter la nouvelle ville. Il y transporta le peuple obstiné des *Yīnn*. Il y laissa le duc de *Tcheōu*, pour la gouverner. Lui-même retourna à *Háo*, la capitale occidentale ; mais il venait tenir sa cour à la capitale orientale, quand il devait recevoir les hommages des feudataires. Il y fit disposer, au sud, dans la banlieue, le tertre qui servait pour sacrifier au Ciel et à *K'í*, fils de l'empereur *K'ōu*, ancêtre de la dynastie, Patron des moissons depuis l'an 1552. Il fit aussi construire, dans la nouvelle capitale, le temple de ses ancêtres, dans lequel il sacrifiait au Souverain d'en haut, et à l'empereur *Wēnn* son aïeul. A chacun des feudataires qui s'étaient soumis aux *Tcheōu*, l'empereur éleva un tertre du Patron des terres, dans son chef-lieu.

En 1037, *Tóu*, marquis de *Ts'ai*, l'un des trois oncles rebelles, étant mort dans l'exil, l'empereur rendit son fief à son fils *Tchoúng* ([Annales](#) p. 307). — En 1036, l'empereur jouant avec son frère cadet *Ū*, découpa une feuille d'éléococca en forme de tablette d'investiture, et la remit à *Ū* en lui disant :

— Reçois le diplôme de ta dignité !

Aussitôt l'annaliste *Í* pria l'empereur de vouloir bien fixer le jour de la prise de possession...

— Mais, dit l'empereur, ce n'était là qu'un badinage.

L'annaliste *Í* répondit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Un Fils du Ciel ne badine jamais ; ce qu'il dit, les annalistes l'écrivent ; cela fait loi ; le peuple le célèbre dans ses chants...

L'empereur dut s'exécuter. Il nomma *Ū* marquis de *T'âng* (f). Sous le fils de cet *Ū*, le nom du fief fut changé en *Tsinn*. Le marquisat de *Tsinn* fut, durant de longs siècles, un des plus grands et des plus puissants fiefs de l'empire (Carte VI).

En **1036**, *Tân* duc de *Tcheōu* mourut à *Fōng* (b). Gravement malade, et se sentant près de sa fin, il dit :

— Ensevelissez-moi à *Tch'êng-Tcheou*, lieu de ma charge, pour montrer à tout l'empire que j'ai été, jusque dans la mort, le serviteur de l'empereur...

Quand il fut mort, l'empereur *Tch'êng* l'ensevelit à *Pi*, dans le cimetière impérial, auprès de l'empereur *Wēnn* son père, pour montrer à tout l'empire, qu'il ne considérait pas le duc de *Tcheōu* comme son serviteur, mais comme le second fondateur et le grand bienfaiteur de la dynastie. A cause de ces mérites extraordinaires, l'empereur statua en outre que les marquis de *Lòu*, descendants du duc de *Tcheōu*, lui feraient les offrandes rituelles, de génération en génération, avec le cérémonial impérial. De là vint que jusqu'en l'an 249, les marquis de *Lòu* immolèrent ^{p.91} chaque année, au sixième mois, dans le temple des ancêtres, un taureau blanc aux mânes du duc de *Tcheōu*, qui reçut le titre posthume duc *Wēnn*... L'empereur nomma gouverneur de la capitale orientale *Kiūnn-tch'enn* le fils puiné du défunt ([Annales](#) p. 339) — En 1033, l'empereur fit le tour de l'empire, recevant partout les hommages des feudataires. — En 1032, le Grand Duc *Cháng* de *Lù* introduisit un nouveau système de valeurs courantes. On fit des monnaies de cuivre rondes, percées d'un trou carré, pesant un nombre donné de vingt-quatrièmes d'once, ayant cours général et forcé pour les achats. On fit aussi des pièces de toile, larges de deux pieds deux pouces, longues de quarante pieds, pour servir de valeur fixe dans les échanges. — L'histoire est muette sur les dernières années du règne de l'empereur *Tch'êng* ; la paix ne se raconte pas : En **1008**, se sentant défaillir, mais empereur jusque dans la mort, *Tch'êng* convoqua les grands officiers de la cour, récapitula devant eux l'histoire de la dynastie, et leur confia son fils et héritier *Tchāo*. Lisez dans les [Annales](#) p. 344 cette page simple et noble...

Le lendemain, l'empereur *Tch'êng* mourut. *Chéu* duc de *Cháo*, Maire du palais, gouverna durant le deuil. Les [Annales](#) p. 347 à 362 racontent à cette occasion, dans le plus minutieux détail, les cérémonies du deuil et de l'intronisation impériale. Monde disparu, curieux mélange de grandeur et de petitesse, de simplicité et de majesté, de naturel et de rit. Le prince *Tchāo* étant monté sur le trône, devint l'empereur *K'āng*.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur K'āng, 1007.

@

Les feudataires étant venus à la capitale pour lui faire leur cour, il leur fit le discours du trône que les [Annales](#) p. 358 nous ont conservé.

En 1005, à la fin du deuil, il sacrifia aux mânes de ses ancêtres ; puis il fit composer l'hymne de son règne.

En 996, il nomma le duc de *Pi* gouverneur de la capitale orientale, en remplacement de *Kiûnn-tch'enn* apparemment décédé. On ne sait pas trop qui était ce personnage ; on pense que c'était le frère cadet de *Kiûnn-tch'enn*. La pièce des [Annales](#) p. 363 relative à sa nomination, nous apprend que les partisans des *Yinn* se montraient encore rétifs.

En 992, *Pâi-k'inn* marquis de *Lòu* mourut.

En 982, *Chéu* duc de *Cháo* mourut. Jadis, quand il gouvernait dans l'Ouest, il avait gagné les cœurs de tout son peuple. Avant lui, quand il y avait quelque litige, ^{p.92} les fonctionnaires faisaient venir le peuple à leur tribunal. Le duc de *Chao* dit :

— Fatiguer le peuple pour ne pas se fatiguer soi-même, feu mon prince, l'empereur *Wénn*, n'aurait jamais fait cela...

Il faisait donc le tour des campagnes et des villes, écoutait et jugeait les parties, assis sous un poirier sauvage. Après sa mort, le peuple se souvenant avec amour de sa sollicitude, n'abattit plus les poiriers sauvages. On composa l'ode du poirier sauvage ([Odes](#) p. 20), que le peuple chantait partout. — Dans cette même année **982**, l'empereur *K'āng* lui aussi mourut. Son fils *Hiā* lui ayant succédé sur le trône, devint l'empereur *Tchāo*. — Sous le règne des deux empereurs *Tch'êng* et *K'āng*, l'empire fut si paisible et si bien réglé, que, durant quarante années, on n'eut pas à appliquer les lois pénales.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Tchão, 981.

@

Durant ce règne, les principes des *Tcheōu* commencèrent à décliner insensiblement.

En 968, *Féi* de *Lòu* assassina son frère aîné le marquis *Yōu*, et se fit marquis à sa place. Premier exemple de ces meurtres pour cause d'ambition, que nous verrons se multiplier de plus en plus, dans les grandes maisons féodales, jusqu'à leur destruction. L'empereur *Tchão* ne put ou ne voulut pas châtier le meurtrier, ce qui diminua beaucoup son prestige. En 963, un rayon irisé jaillit de l'astérisme *Tzèu-wei*, palais de l'Empereur céleste ; l'eau jaillit spontanément des puits ; présages de mauvais augure... L'empereur *Tchão* était allé faire sa tournée dans le sud de l'empire. La tradition rapporte que, à son retour, comme il traversait la *Hán*, les riverains de cette rivière, honteux de sa mollesse, lui fournirent une barque dont les bordages étaient joints avec de la colle. Quand elle fut au milieu du courant, la colle ayant fondu au contact de l'eau, les planches se séparèrent et l'empereur fut noyé. On ne donna pas avis de sa mort ; on en fit mystère... Les malins prétendent que la chose se passa tout autrement. Honteusement battu par les *Joûng* du bassin de la *Hán*, l'empereur se noya dans sa fuite, en traversant la rivière, et son armée débandée fut détruite... Bref son fils *Màn* monta sur le trône, et devint l'empereur *Móu*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Máu, 962.

@

Monté sur le trône à plus de 50 ans, l'empereur Máu commenta par ^{p.93} s'entourer de sages ministres. Les Annales ([p. 369](#) et [p. 372](#)) nous ont conservé les allocutions qu'il leur fit en 960. Il y eut un certain mieux dans l'administration.

En 950, l'empereur fit une première expédition dans l'Ouest, jusqu'au pays « où les oiseaux bleus se reposent ». En 946, ayant battu les Joûng du bassin de la Hân et vengé la mort de son père, il visita Sî-wang-mòu, un roi de l'Ouest nommé Mòu, en son palais de Tchāo. Dans une fête qu'on donna en son honneur, l'empereur ayant porté la santé du roi de l'Ouest, celui-ci chanta cette strophe :

*« Les nuées blanches s'élèvent des montagnes et montent vers le ciel ;
votre route sera longue, coupée par des monts et des fleuves ; avant
votre mort, pourrez-vous revenir ? »*

L'empereur répondit par cette autre strophe :

*« Je retourne vers l'Orient, pour remettre la paix dans la Chine ; quand
ses peuples seront pacifiés, je tâcherai de revenir vous voir ; ce sera
dans trois ans, je l'espère ! »*

— Sur ce, l'empereur s'en revint. Arrivé à Tcháo (g) dans la vallée de la Fênn, il donna cet apanage à son cocher Tsáo-fou, qui fut l'ancêtre des marquis de Tcháo, dont nous aurons à parler bien souvent du cinquième au troisième siècle avant J.-C. — Les voyages lointains de l'empereur Máu, sont racontés dans un curieux opuscule, probablement fort ancien, qui est parvenu jusqu'à nous. Cet itinéraire des voyages de l'empereur Máu, ne contient pas de fées. Pays et gens, tout y est bien déterminé. C'est par un jeu de mots (mòu mère ; comparez niù fille, dans Niù-wa, page 21), que des fantaisistes firent plus tard de Mòu roi de l'Ouest, la Reine Mère de l'Ouest, une fée, une Calypso qui aurait retenu l'empereur Máu dans ses palais des monts K'oûnn-lunn, et lui aurait, par ses enchantements, fait oublier son empire. Le romancier taoïste Lie-tzeu, a fixé la légende dans une page fantastique. D'après lui, un magicien venu de l'Ouest, s'étant rendu maître de l'esprit de l'empereur, lui procura d'abord ces exodes de l'âme, à la possibilité desquels les taoïstes croient fermement. L'empereur voulut ensuite aller voir dans la réalité, les belles choses qu'il avait vues dans ses songes. Il fit atteler ses huit chevaux, et partit. La suite est calquée sur l'itinéraire dont j'ai parlé ci-dessus, avec cette différence que les faits naturels sont supranaturalisés. Ainsi, quand l'Itinéraire raconte que l'empereur, mourant de soif, fut réduit à boire du sang de cheval, pratique courante dans les steppes d'après le commentaire, Lie-tzeu lui fait boire du sang ^{p.94} de grue blanche, breuvage qui lui conféra l'immortalité. Il est à noter, cependant, que Lie-tzeu ne fait pas du roi de l'Ouest une femme, et ne parle pas de débauches. Il raconte les détails du festin des adieux, puis il ajoute :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

« Quand l'empereur eut fait dix mille *lì*, il dit en soupirant :

— Hélas ! je suis moins porté à la vertu qu'au plaisir ; je crains que la postérité n'examine et ne compte mes fautes !

C'est sur cette phrase obscure, qui s'explique normalement du temps perdu par l'empereur en flâneries, que les taoïstes et les conteurs ont échafaudé leur roman. L'impression prosaïque qui reste de la lecture de ces écrits, est que l'empereur *Móu* poussa une pointe aventureuse jusque dans le bassin du Tarim, et s'aboucha avec un prince touranien de cette contrée.

— En 928, cet empereur touriste projeta une expédition contre les *Joûng-Chiens*, au nord-ouest de l'empire, lesquels ne lui payaient plus tribut. Il la fit, malgré l'opposition assez vive de la famille impériale, en particulier du seigneur de *Tsí*. Ce fut un fiasco complet. L'empereur revint, dit l'histoire, avec quatre loups et quatre cerfs blancs, et jamais plus les *Joûng* ne lui payèrent tribut.

— En **913**, l'empereur *Móu* plus que centenaire et l'esprit très affaibli, fit ou laissa promulguer, par le Grand Justicier *Lù*, un nouveau code criminel ([Annales](#) p. 375). Les historiens interprètent cet acte de deux manières différentes. L'empereur avait été trop débonnaire, disent les uns ; il se ravisa dans sa vieillesse, et rendit le code plus sévère. L'empereur avait fait de folles dépenses, disent les autres ; il chercha à battre monnaie, en permettant le rachat des supplices. En effet, le code de *Lù* permet de se racheter des grandes peines, pour des sommes variant de six cents à six mille onces de cuivre. Le Code parle de trois mille délits passibles des grandes peines. — En 908, l'empereur mourut. Son fils *Ī-hou* étant monté sur le trône, devint l'empereur *Koúng*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Koung, 907.

@

Il avait 72 ans. Son grand âge rend plus odieuse l'unique anecdote attachée à son nom. Comme il chassait dans la vallée de la *Kīng*, le seigneur *K'āng* de *Mí*, descendant de *Fôu-hi*, l'accompagnait. Les trois filles de ce seigneur vinrent visiter leur père. Il paraît qu'elles plurent à l'empereur. *K'āng* ne les lui offrit pas. Froissé, l'empereur éteignit sa maison.

Il mourut en 896. Son fils *Kiēn* monta sur le trône ; ce fut l'empereur *Í*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Í, 895.

@

^{p.95} Il transporta la capitale à *Hoâi-li* (P). Sous son règne, la décadence des *Tcheōu* s'accrut. Les poètes firent des satires. Après sa mort, son oncle *Pi-fang*, frère cadet de l'empereur *Koúng*, lui succéda ; ce fut l'empereur *Hiáo*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Hiáo, 870.

@

Il donna à *Fēi-tzeu*, directeur de ses haras, l'alleu de *Ts'inn* (h), qui devint plus tard un fief puissant (Carte VI). Au troisième siècle, les descendants de ce *Fēi-tzeu* renverseront les *Tcheōu*, et fonderont la brillante mais éphémère dynastie *Ts'inn*. Le Ciel avertit l'empereur *Hiáo* de sa mauvaise politique, par des phénomènes insolites ; pluies et grêles extraordinaires ; le Fleuve Bleu et la *Hán* gelèrent ; les bœufs et les chevaux furent décimés par une épizootie. — L'empereur étant mort, les seigneurs mirent sur le trône *Sie*, fils de l'empereur *Í*, qui devint l'empereur *Í*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Î, 861.

@

Le fait que cet empereur fut mis sur le trône par les seigneurs, prouve, disent les historiens, qu'il dut y avoir quelque chose d'irrégulier dans son élection. Il paya les bons offices de ses électeurs, en descendant les degrés de la salle du trône, comme pour aller à leur rencontre, lors de son avènement. En agissant ainsi, il manqua gravement aux rites, disent les livres canoniques ; il ravala la dignité impériale et précipita la décadence de l'empire. — Comme les barbares des steppes n'apportaient plus leurs tributs, l'empereur ordonna au seigneur de *Koâi* de marcher contre eux à la tête de l'armée impériale. Le seigneur de *Koâi* n'eut pas besoin d'aller bien loin pour rencontrer les barbares, car les *Joûng* avaient envahi presque toute la vallée de la *Fênn*. L'histoire n'ose pas affirmer qu'il les expulsa de cette vallée ; il revint, dit-elle, ayant pris un millier de chevaux.

— *Hioûng-k'iu* vicomte de *Tch'ou*, maison de *Tchoân-hu*, profitant de la faiblesse du gouvernement impérial, attaqua et conquît les petits fiefs du bassin de la *Hán*, fondant ainsi une puissance qui deviendra redoutable. Puis, passant le Fleuve Bleu, il imposa son autorité aux barbares *Mân* et *Î*, et tailla, dans leur territoire, trois seigneuries pour ses trois fils.

— Moi, disait-il, je suis Barbare, et non Chinois ; je m'occupe peu des titres et des formalités de la Chine...

Ces empiétements restèrent impunis. C'était ^{p.96} inviter tous les autres seigneurs à en faire autant. — L'empereur *Î* étant mort, son fils *Hôu* monta sur le trône ; ce fût l'empereur *Lí*, de triste mémoire.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Lí, 853.

@

Il était brutal, cruel et rapace ; les feudataires eurent peur de lui. Quand il eut pris pour ministre le seigneur de *Joûng*, irrités ils cessèrent de lui faire leur cour.

— Le peuple parlait mal de l'empereur (Odes, [p. 240 à 243](#), [368 à 378](#), 384). Le Grand Duc de *Cháo*, marquis de *Yén*, descendant du sage *Chéu* (page 91), lui dit :

— C'est que le peuple ne peut plus supporter son sort, que vous rendez trop dur.

L'empereur se fâcha. Il se procura une sorcière du pays de *Wéi* ; c'étaient les plus fameuses. Grâce à son pouvoir transcendant, cette sorcière savait aussitôt qui avait mal parlé du souverain ; elle dénonçait le coupable, lequel était mis à mort, sans autre forme de procès. Alors le peuple n'osa plus parler ; mais tous ceux qui se rencontraient, se faisaient signe des yeux. L'empereur était ravi.

— Hein, dit-il au duc de *Cháo*, que je sais faire taire les médisants ?!...

— Hélas oui, dit le duc de *Cháo*, vous leur avez mis un bâillon. Mais bâillonner un peuple, c'est aussi dangereux que de barrer un fleuve. Un fleuve barré rompt ses digues et cause de grands maux ; la même chose arrive quand on ferme la bouche du peuple. Ceux qui règlent le cours des fleuves doivent les faire s'écouler librement ; ceux qui gouvernent le peuple doivent le laisser parler à son aise. Ce que le peuple a dans le cœur, il le répand dans ses paroles. Il est bon qu'il s'épanche ; on sait ainsi ce qu'il pense ; pourquoi le lui interdiriez-vous ? Si vous lui fermez la bouche, qu'est-ce que vous y gagnerez ?

L'empereur ne voulut rien entendre.

— En 842, le peuple poussé à bout, se révolta à l'improviste. L'empereur dut fuir, pour sauver sa vie. Il se réfugia à *Tchèu* (i). Son fils, l'héritier présomptif *Tsing*, n'eut pas le temps de fuir ; il se réfugia dans la maison du duc de *Cháo*. Le peuple ameuté fit le siège de cette maison. Le duc de *Cháo* dit au peuple :

— Jadis j'ai souvent repris l'empereur ; il n'a pas voulu m'écouter ; voilà l'origine des malheurs présents. Si maintenant vous tuez son fils dans ma maison, l'empereur pensera que c'est moi qui l'ai tué, pour me venger de lui. Or le vassal d'un seigneur ne doit jamais lui en vouloir, quelque chose qu'il ait eu à souffrir de sa part ; à plus forte raison le vassal d'un empereur doit-il s'abstenir de toute vengeance.

Il ^{p.97} paraît que le peuple ne désarma pas, car le texte continue : Alors le duc de *Cháo* livra son propre fils, en le faisant passer pour le prince impérial, lequel eut, par ce moyen, la vie sauve.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Régence Koung-Hoûo, 841 à 828.

@

En 841, l'empereur *Li* vivant exilé à *Tchéu*, les deux Grands Ducs de *Cháo* et de *Tcheōu* se mirent à gouverner comme régents, durant la minorité du prince *Tsing*. Ils s'efforcèrent en commun d'apaiser le pays ; aussi appela-t-on leur régence Commun Apaisement. Quatorze années passèrent ainsi. Enfin, en 828, *Hôu*, le Cruel (l'empereur *Li*) étant mort à *Tchéu*, les deux Grand Ducs mirent le prince impérial *Tsing* sur le trône ; ce fut l'empereur *Suān*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Suān, 827 à 782.

@

Les Grands Ducs de *Cháo* et de *Tcheōu* gouvernèrent comme ministres de l'empereur. Les feudataires rassurés revinrent se soumettre aux *Tcheōu*.

— Le règne commence par des expéditions militaires. Les barbares avaient profité des troubles intérieurs ; pour pénétrer en Chine. *Tchoúng* de la maison *Ts'inn* fut chargé de refouler les *Joúng* de l'Ouest. *Yinn ki-fou* fut envoyé au nord, contre les Hans, lesquels avaient poussé des pointes hardies jusque près de la capitale (Odes p. 184 à 190, et 200). En 826, le brave *Fāng-chou* marcha contre les *Mân* établis au sud de la *Hán*. *Hòu* de *Cháo* marcha contre les *Í* établis, au sud du *Hoâi*. Enfin l'empereur en personne marcha contre les barbares qui infestaient le nord du *Hoâi* et de la *Hán*. Ces campagnes sont chantées dans les Odes (p. 203, 407, 410), qui donnent à *Fāng-chou* seul, trois mille chars de guerre et trois cent mille fantassins, ce qui prouve que la situation était sérieuse et que l'empire dut lutter pour sa conservation. Le résultat de toutes ces campagnes fut heureux, mais peu durable ; car tous ces barbares, plus ou moins nomades, refoulés un instant, revenaient sur les pas de l'armée chinoise, dès que celle-ci évacuait le pays. En 822, ^{p.98} une famine épouvantable désola l'empire. Les Odes (p. 391) nous ont conservé les lamentations et les supplications de l'empereur :

— Il n'est pas de *chênn* que je n'aie invoqué ; je n'ai pas été avare de victimes !

Il réforma aussi sa personne et sa cour.

— Cependant les *Joúng* de l'Ouest donnaient fort à faire à *Tchoúng* de *Ts'inn*, chargé, en 827, de les refouler dans leurs steppes. En 822, *Tchoúng* fut battu et tué. Il laissait cinq fils, dont l'aîné s'appelait *Tchoāng*. L'empereur chargea *Tchoāng* et ses frères de combattre les *Joúng*. Il leur fournit sept mille soldats. Ainsi renforcé, *Tchoāng* écrasa les *Joúng*. L'empereur le nomma Gouverneur des Marches de l'Ouest. En 816, l'empereur refusa de labourer le champ impérial, dit *ts'iēn-mou* les mille arpents, dont les fruits étaient offerts dans les sacrifices impériaux. Le seigneur *Koâi* le blâma et dit :

— Vous agissez mal. Le peuple vit des champs. C'est par les champs, que le Seigneur d'en haut lui donne l'abondance, grâce à laquelle le peuple se multiplie, les ressources augmentent, l'ordre et la paix fleurissent. Si vous ne produisez pas, par votre travail, ce que vous devez offrir aux *chênn*, si vous extorquez ces dons au peuple, de quel front irez-vous ensuite demander aux *chênn* leur bénédiction et au peuple son dévouement ?

L'empereur fit la sourde oreille. Aussi, raconte *Seu-ma ts'iēn*, en 789 son armée fut-elle anéantie par les *Joúng* de l'Ouest, dans une plaine appelée *Ts'iēn-mou* les mille arpents.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— En 806, l'empereur créa, en faveur de son frère cadet *Yòu*, le dernier grand fief *Tchéng* (Carte VI).

— Il paraît que l'empereur *Suān*, était voluptueux et paresseux. L'histoire raconte l'anecdote suivante...

L'impératrice, du clan *Kiāng*, était sage et vertueuse. Elle ne parlait et n'agissait jamais que d'après les règles. Or l'empereur, restant au lit le matin, ne se levait que fort tard, retenant ses femmes dans le harem. Pour le corriger, si possible, l'impératrice *Kiāng* sortit un jour de ses appartements, ôta ses broches et ses pendants d'oreilles, puis, s'agenouillant en posture de criminelle à la porte de la prison du palais, elle envoya sa duègne dire à l'empereur :

— Je n'ai aucune bonne qualité. Il paraît, de plus, que je suis voluptueuse. J'en suis venue à être cause que l'empereur, manquant à ses devoirs, ne donne audience qu'à midi, ce qui fait penser qu'il préfère le plaisir au gouvernement. Or l'amour du plaisir engendre la prodigalité, la débauche et tous les désordres. Tous ces maux, c'est moi qui les ai causés ; je dois donc être punie ; veuillez déterminer ma peine, j'attends votre sentence !...

L'empereur lui fit répondre :

— C'est moi qui ai mal agi ; c'est moi qui suis en faute ; vous êtes innocente !

et il fit rentrer l'impératrice *Kiāng*. De ce jour, il s'appliqua à mieux gouverner. Il donnait audience depuis le matin, jusqu'à midi. Marchant sur les traces des empereurs *Wēnn* et *Oû*, il releva le prestige des *Tcheōu*, méritant ainsi le titre posthume de nouveau Père de la ^{p.99} dynastie.

— L'empereur ayant perdu son armée à la bataille de *Ts'iēn-mou*, ordonna en 788 de faire le dénombrement du peuple qui habitait la vallée de la *Fēnn*, en vue d'une nouvelle levée de soldats. *Tchoúng chan-fou* le blâma en ces termes :

— Il ne faut pas dénombrer le peuple. Les anciens ne le faisaient pas. Ils connaissaient suffisamment le nombre de leurs sujets, par les registres publics. Qu'on dénombre le peuple sans raison majeure, c'est une chose que le Ciel déteste. Cela nuit au prince et à ses successeurs !...

L'empereur fit faire le dénombrement projeté. Aussi son fils, l'empereur *Yōu*, périt-il misérablement. C'est encore *Seu-ma ts'iēn* qui parle ainsi.

— En 785, l'empereur résolut de mettre à mort le comte de *Tóu*, sans que celui-ci fût coupable d'aucune faute. Le lettré *Tsoùo*, l'ami du comte, s'opposa à l'empereur. Il revint neuf fois à la charge, sans que l'empereur se laissât fléchir.

Alors l'empereur lui dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Tu soutiens ton ami contre ton souverain !...

Tsoùo dit :

— Si mon prince avait raison, si mon ami avait tort, j'aiderais mon prince à tuer mon ami. Mais puisque mon ami a raison, puisque mon prince a tort, je soutiens mon ami contre mon prince...

L'empereur irrité dit :

— Rétracte ce que tu viens de dire, et tu vivras ; sinon, tu mourras !

Tsoùo répondit :

— Un homme sage ne s'expose pas à la mort par bravade, mais il ne parle pas non plus contre sa conscience pour conserver sa vie. Or j'ai la preuve que c'est vous qui avez tort, et que le comte de *Tôu* est innocent...

L'empereur fit mourir le comte de *Tôu*. Le lettré *Tsoùo* mourut aussi (fut mis à mort).

En 782, l'empereur *Suān* fit le tour de l'empire, pour visiter les seigneurs. Comme il chassait dans une forêt, en plein midi, le comte de *Tôu* (son spectre) se dressa au bord du chemin, vêtu de rouge, couvert d'une coiffure rouge, tenant à la main un arc et des flèches rouges. Il décocha à l'empereur une flèche qui, transperçant son ^{p.100} cœur, lui brisa la colonne vertébrale, et le renversa mort sur la place.

Son fils *Nīe* monta sur le trône ; ce fut l'empereur *Yōu*.

— L'empereur *Suān* avait bien commencé, grâce à ses tuteurs, sans doute ; mais vers la fin de sa vie, disent les historiens, il ne sut plus maîtriser ses passions.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oū, 87 av. J.-C.]

L'empereur Yōu,

781 à 771.

@

Sous le règne de l'empereur *Suān*, une concubine du harem impérial devint mère d'une petite fille, dont l'empereur n'était pas le père, dit le texte : Elle eut peur et l'exposa. En ce temps-là, un enfant chanta : les arcs en mûrier et les carquois en osier perdront la dynastie des *Tcheōu*. L'empereur *Suān* ayant appris qu'un homme et sa femme fabriquaient et vendaient ces articles, il ordonna de les prendre et de les mettre à mort. L'homme et sa femme s'enfuirent. Dans leur fuite, durant la nuit, passant près de la petite fille exposée, ils l'entendirent vagir. Émus de compassion, ils la ramassèrent et se réfugièrent à *Pāo*. Plus tard, l'homme et sa femme étant morts, la fille devenue grande et belle, resta seule. Alors les gens de *Pāo*, ayant offensé l'empereur, lui offrirent, pour l'apaiser, cette fille née dans le harem impérial et posée au bord du chemin. C'est elle que l'histoire appelle *Séu* de *Pāo*. Elle entra au harem en 779. L'empereur l'ayant vue, l'aima. Elle mit au monde *Pâi-fou*... *Sēu-ma ts'ien* a soin de nous raconter que la concubine conçut sans connaître d'homme, par l'effet d'une certaine bave de dragon, conservée dans un linge depuis environ douze siècles. Les critiques traitent cette narration de fable étrange. Il reste que *Séu* de *Pāo* était une enfant trouvée. Les empereurs de Chine n'ont jamais été difficiles en matière de concubines. — Dès que la créature fatale eut gagné la faveur de l'empereur, le ciel annonça les malheurs à ^{p.101} venir, par des phénomènes menaçants. Les vallées de la *Wéi*, de la *King*, de la *Láo*, furent ébranlées par un tremblement de terre, lequel fit ébouler une partie du mont *K'i*. Alors le Grand Annaliste *Pâi yang-fou* dit :

— Les *Tcheōu* vont périr. Ils ne dureront pas plus de dix ans ; car dix est le terme de la série des chiffres simples ; ceux que le Ciel a rejetés, ne dépassent pas la série...

De fait, au commencement de la onzième année, l'empereur *Yōu* périt.

— En 773, l'empereur *Yōu* dégrada l'impératrice, fille du seigneur de *Chēnn*, ainsi que son fils, l'héritier désigné *Î-kiou*. Celui-ci se réfugia à *Chēnn* (j), dans la famille de sa mère. *Séu* de *Pāo* devint impératrice, et son fils *Pâi-fou* fut nommé prince héritier. Alors le Grand Annaliste *Pâi yang-fou* dit :

— Voilà le malheur arrivé ; il est irrémédiable !...

Plusieurs Odes pleurent l'impératrice *Chēnn* et son fils, flétrissent l'empereur et sa maîtresse, déplorent les malheurs de l'empire et prédisent sa ruine (p. [226](#) à [248](#), [249](#), [311](#), [413](#), [416](#)). Ces Odes nous révèlent l'existence d'eunuques influents dans le palais de l'empereur *Yōu* (p. [260](#), 414). C'est la première mention. La Constitution des *Tcheōu* condamnant au service impérial tous ceux qui avaient subi la castration, la présence des eunuques au palais remontait au commencement de la dynastie ; mais leur importance, leur ingérence dans les affaires, leurs

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

intrigues, semblent dater de ce règne. Ce ressort occulte et puissant de la politique chinoise, a fonctionné depuis lors, jusqu'en 1911.

— L'empereur *Yōu* était fou de son idole. *Séu* de *Pāo* riait peu. L'empereur voulut la faire rire. Il s'y prit de mille manières ; la favorite ne rit pas. Or l'empereur était convenu avec les seigneurs du domaine impérial, que, si une incursion soudaine de cavaliers barbares venait à mettre la capitale en péril, il les appellerait à son secours en allumant certains fanaux. Donc, pour faire rire *Séu* de *Pāo*, en pleine paix, l'empereur fit allumer les fanaux d'alarme. Quand les seigneurs arrivèrent à toute bride, ils ne trouvèrent aucun ennemi à combattre. A la vue de leur désappointement, la favorite éclata de rire. L'empereur en fut ravi. Quand il leur eut joué ce tour plusieurs fois de suite, les seigneurs n'ajoutant plus foi à ses signaux, ne se dérangèrent plus.

— En 771, à l'instigation de la favorite, qui voyait en lui un compétiteur futur pour son fils, l'empereur exigea du seigneur de *Chēnn* (j), qu'il lui livrât son fils *Î-kiou*, l'ancien héritier présomptif, afin qu'il pût le mettre à mort. Le p.102 seigneur de *Chēnn* refusa de le livrer. Alors l'empereur lui déclara la guerre. Aussitôt le seigneur de *Chēnn* appela à lui les barbares de l'Ouest, les *Joûng-Chiens*, et tomba avec eux sur l'empereur. Celui-ci ayant allumé les fanaux d'alarme, personne ne vint à son secours. Les *Joûng* l'enveloppèrent et le massacrèrent au pied du mont *Lî* (à l'est de b). *Séu* de *Pāo* fut emmenée captive. Tous les trésors des *Tcheōu* furent pillés... Le marquis *Wēnn* de *Tsinn*, le marquis *Oû* de *Wéi*, le Gouverneur des Marches Occidentales *Siāng* de *Ts'inn*, vinrent à la tête de leurs troupes sauver les *Tcheōu* et repousser les *Joûng*. De concert avec le comte *Oû* de *Tchéng*, ils se rendirent à *Chēnn* (j), et mirent sur le trône l'ancien prince impérial *Î-kiou*, qui fut l'empereur *P'ing*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

TCHEOU ORIENTAUX, CAPITALE LAO-YANG

L'empereur P'ing,

770 à 720.

Carte V. @

p.103 Pour se mettre mieux à l'abri des incursions des *Joûng*, l'empereur *P'ing* dut transporter sa résidence dans la vallée de la *Láo*, dans la capitale orientale fondée par le duc de *Tcheōu* en 1038, appelée *Tch'êng-tcheou*, ou *Láo-i*, ou *Láo-yang* (O). — L'empereur devait son trône aux feudataires ; ceux-ci s'en prévalurent. A partir de cette époque, le pouvoir des *Tcheōu* fut plus nominal que réel. Les seigneurs féodaux furent pratiquement indépendants. Quelques-uns de ces seigneurs, *Ts'inn*, *Ts'î*, *Tch'ou*, *Ts'inn*, et d'autres, devenus prépondérants, opprimèrent peu à peu ceux qui étaient plus faibles. Nous entrons dans l'époque des hégémonies et des ligues ; époque des crimes féodaux, parricides et fratricides ; époque de la guerre continuelle, sanglante, atroce. Cela dura plus de six cents ans.

— Quand l'empereur, fuyant les *Joûng*, se transporta de l'Ouest (P), à la nouvelle capitale (O), le seigneur *Siāng* de *Ts'inn* couvrit sa retraite avec ses troupes. *Siāng* était Gouverneur des Marches Occidentales ; mais *Ts'inn*, sa terre, n'était qu'un fief lige. Pour récompenser ses services, l'empereur l'éleva au rang de fief seigneurial ; ce fut bientôt un comté. Il lui donna de plus *Fōng* (b) et le pays du mont *K'î*, l'ancien berceau des *Tcheōu*, c'est-à-dire, pratiquement, toute la vallée de la *Wéi*. Or, de même que les *Tcheōu*, nés et grandis dans ce nid inaccessible, en étaient sortis pour renverser les *Chāng-Yinn*, ainsi verrons-nous les *Ts'inn*, nés et grandis dans la même aire, en sortir à leur tour pour renverser les *Tcheōu*.

— A peine nommé feudataire, le comte *Siāng* de *Ts'inn* se permit un sacrifice impérial. Il sacrifia un cheval roux, un bœuf jaune, et un bélier adulte, au Seigneur d'en haut, sur un tertre qu'il érigea dans ses terres de l'Ouest. *Seu-ma ts'ien* observe que ce fut là, de sa part, une grave usurpation. Car, dit-il, d'après les rites, le Fils du Ciel seul sacrifie au ciel et à la terre ; les seigneurs sacrifient chacun aux monts et aux fleuves fameux de leur territoire respectif. Il conclut en disant que les *Ts'inn* ayant longtemps vécu et frayed avec les *Joûng* et les *Ti*, étaient devenus eux-mêmes fort barbares.

— Les comtes de *Ts'inn* n'en restèrent pas là. En 756, le comte *Wên*, qui avait succédé au comte *Siāng* défunt, vit en songe un serpent jaune qui se défilait du ciel sur la terre, la tête tournée vers la plaine qui s'étend au pied du mont *Fōu* (k). Le comte p.104 *Wên* consulta l'annaliste *Toūnn*. *Toūnn* lui dit :

— C'est un signe par lequel le Souverain d'en haut manifeste qu'il désire que vous lui sacrifiez là.

Le comte *Wên* éleva donc un tertre au pied du mont *Fōu*, et y offrit le sacrifice impérial des trois victimes au Souverain Blanc (blanc est la couleur de l'occident ; le Souverain Blanc est donc le Souverain d'en haut en tant que protecteur de

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Ts'inn situé à l'occident de l'empire). Continuant toujours dans la voie des usurpations, le comte *Wënn* de *Ts'inn* se donna des historiographes ; il le fit, dit l'histoire, en prévision de sa grandeur future. On l'accuse même d'avoir attenté à d'autres régales, aux caractères et au calendrier, mais sans spécifier la nature de ces attentats. Ce qui est clair, c'est qu'il jouait à l'empereur.

— En 750, le comte de *Ts'inn* écrasa complètement les *Joûng*, et conquit sur eux toute la haute vallée de la *Wéi*. Cette même année, l'ancien palais des *Tcheōu*, dans leur première capitale *Háo* (d), s'écroula ; cette chute, coïncidant avec la victoire des *Ts'inn*, présageait la chute future des *Tcheōu*, renversés par les *Ts'inn*. La puissance impériale diminuait chaque jour. Les seigneurs étaient en révolte ouverte.

— En 747, le comte de *Ts'inn* introduisit dans ses terres la coutume atroce d'exterminer entièrement, pour punir les grands crimes, non seulement la famille du coupable, mais encore les trois familles de son père, de sa mère et de sa femme. Par suite de cette loi, appliquée plus tard à l'empire, les exécutions capitales devinrent souvent des hécatombes.

— En 723, alléché sans doute par l'exemple du comté de *Ts'inn*, le marquis de *Lòu* demanda à l'empereur la permission de faire les sacrifices impériaux. L'empereur, ne voulant pas accorder, et ne pouvant pas refuser, envoya l'annaliste *Kiào* à *Lòu*, pour y faire une fois les sacrifices impériaux en son nom. Mais le marquis de *Lòu* retint *Kiào*, dont les descendants furent sacrificateurs de *Lòu*, de génération en génération. Confucius dit :

— Les sacrifices impériaux de *Lòu*, sont un abus manifeste.

— A partir de cette époque, les Annales et les Odes font défaut. La chronique de Confucius et les Récits de *Tsoùo*, vont servir de fil conducteur à l'histoire.

— En 721 eut lieu l'amusante réconciliation du comte de *Tchèng*, avec sa mère.

Mœurs féodales. — Le comte *Oû* de *Tchèng* avait eu deux fils de son épouse en titre. La comtesse détestait l'aîné *Oû-cheng* héritier désigné, et raffolait du cadet *Toán*. Quand le comte *Oû* mourut, *Oû-cheng* devint le comte *Tchoāng*. Celui-ci donna à son frère *Toán* un tout petit apanage. La comtesse exigea qu'il l'investît de l'ancienne capitale du comté, une ville considérable. Quand *Toán* prit congé d'elle, elle lui dit secrètement :

— C'est toi qui devrais être comte de *Tchéng*.^{p.105} Fais tes préparatifs. Je t'avertirai, quand le moment favorable sera venu.

Toán leva donc une armée, l'exerça sous couleur de chasses, s'empara de quelques positions stratégiques qui n'étaient pas de son domaine.

— Le conseil du comte *Tchoāng* s'émut...

— Votre frère mérite la mort, dit le conseiller *Lù*, proche parent du comte.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Ma mère l'aime, dit le comte ; de plus ses intentions ne sont pas encore évidentes.

— Ne laissez pas pousser le chiendent jusqu'à ce qu'on ne puisse plus en arracher les racines, dirent les conseillers. Votre frère est d'intelligence avec votre mère. Il y a complot. Il serait facile d'en avoir la preuve palpable.

— Comment cela ? demanda le comte.

— Voici, dirent les conseillers. Répandez le bruit que vous allez à *Láo-yang* pour faire votre cour à l'empereur. Nommez le préfet *Tsí-tsou* régent du comté, pour le temps de votre absence. Confiez votre escorte armée au conseiller *Lù*, qui ira se mettre en embuscade près de l'ancienne capitale. Pour vous, rendez-vous secrètement à *Lînn*, et attendez-y la suite des événements ; vous n'aurez pas longtemps à attendre.

Le comte approuva ce plan, et fit annoncer la date de son départ pour *Láo-yang*. Aussitôt la comtesse écrivit à son fils *Toán* lui intimant de marcher sur la nouvelle capitale le 5 de la cinquième lune, et de s'en emparer en l'absence de son frère. La lettre fut interceptée et lue par le comte. Convaincu de la culpabilité de sa mère celui-ci voulut s'assurer de celle de son frère. Il referma la lettre lue, et l'envoya à *Toán* par un homme de confiance, lequel se donna pour un émissaire de la comtesse douairière. *Toán* écrivit aussitôt à sa mère, pour l'avertir qu'il marcherait au jour indiqué. Sa lettre ayant été remise au comte *Tchoāng*, il constata avec évidence de la complicité des deux.

Le 5 de la cinquième lune, *Toán* se mit en campagne, enseignes déployées, laissant l'ancienne capitale sans défense. Quand il fut à une certaine distance, le conseiller *Lù* sortit de son embuscade, et se présenta à la porte avec l'escorte armée du comte. Informée par lui que *Toán* était un rebelle, la ville le reçut et se déclara pour le comte. — Quand cette nouvelle arriva à l'armée de *Toán*, les troupes de celui-ci l'abandonnèrent. Il s'enfuit dans la petite ville de *Koúng*, son premier apanage. Or un œuf ne peut pas supporter le poids d'une montagne. Dès que le comte *Tchoāng* attaqua *Koúng*, la ville fut prise.

— Ma mère m'a perdu, dit *Toán* ;

et il se coupa la gorge. Le comte *Tchoāng* caressa son cadavre, et dit en pleurant :

— Sot enfant ! fallait-il en venir à cette extrémité !

Puis il envoya à sa mère la lettre qu'elle avait écrite à *Toán*, la réponse de celui-ci, la nouvelle de sa mort, l'ordre de se retirer à *Koúng*, et le serment écrit qu'il ne la reverrait qu'aux enfers (litt., aux sources jaunes, l'eau qui sourd au fond de la couche du lèss jaune). Force fut à la douairière d'obéir.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Cependant le peuple vit avec déplaisir cette situation contraire à la piété filiale. Le comte sentit aussi qu'elle faisait scandale. Un jour le petit seigneur de *Koúng*, chargé par le comte de la surveillance de sa mère, vint le voir pour lui rendre compte, et lui offrit un gros oiseau...

— Qu'est-ce que cela ? demanda le comte...

— C'est un hibou particulièrement méchant, dit l'officier ; on dit qu'il dévore sa propre mère.

Le comte ne dit rien, et invita l'officier à sa table, où il lui fit servir une épaule de mouton, pour l'honorer... L'officier enveloppa le morceau dans sa serviette....

— Que faites-vous là ? demanda le comte...

— Ma mère, dit l'officier, n'a jamais mangé de si bonne viande ; je lui apporterai ceci.

— Vous êtes un bon fils, dit le comte. Moi aussi je voudrais être bien avec ma mère. Mais voici, j'ai juré de ne la revoir qu'aux enfers...

— Laissez-moi faire, dit l'officier.

Rentré chez lui, celui-ci fit creuser jusqu'à l'eau, puis installa à cette profondeur, sur pilotis, une chambre en bois, dans laquelle on descendait par une échelle. Au jour convenu, la mère fut installée dans la chambre. Le comte arriva, descendit, et se prosterna ^{p.106} devant elle.

— Je suis un mauvais fils, lui dit-il...

— C'est moi qui ai mal agi, dit la mère ;

et étendant la main, elle releva le comte. Puis le fils et la mère ayant remonté l'échelle ensemble, le comte installa la comtesse dans sa voiture, prit lui-même les rênes, et entra ainsi dans la nouvelle capitale en plein jour, pour que tout le peuple vit de ses yeux que le fils était réconcilié avec sa mère. « Ils furent mère et fils comme devant » dit la Chronique. Tout le monde fut édifié.

— Cependant *Hoâ*, le fils de *Toán*, avait été envoyé à *Wéi* par son père, pour y emprunter des troupes, sous un faux prétexte. Il revenait avec elles, quand il apprit la mort de son père. Les troupes ayant su la vérité, retournèrent immédiatement à *Wéi*, et force fut à *Hoâ* de les suivre. — Le comte *Tchoāng* eut d'abord assez envie de se faire livrer son neveu pour l'exécuter. Mais sa mère l'ayant supplié de ne pas éteindre la lignée de feu son frère, en tuant en unique fils, il écrivit à *Hoâ* qu'il lui pardonnait, à condition qu'il ne reparût jamais dans le comté de *Tchéng*. *Hoâ* vécut et mourut exilé à *Wéi*. Les *Toán* modernes sont ses descendants (page 85).

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

En 720, l'empereur *P'ing* mourut. Son petit-fils *Linn* monta sur le trône ; ce fut l'empereur *Hoân*.

L'empereur Hoân, 719 à 697.

Le marquis *Tchoāng* de *Wéi* avait épousé deux femmes, qui ne lui donnèrent pas d'enfants. Une sœur de la seconde, entrée au harem avec elle, et qui était concubine, lui donna deux fils, *Wân* et *Tsinn*. La marquise en titre adopta *Wân*, qui fut nommé prince héritier. Cependant une autre concubine donna au marquis un fils qui fut appelé *Tcheōu-hu*, et devint un homme très brutal et sans scrupules. Le sage préfet *Chêu-ts'iao* conseilla souvent au marquis de réprimer son insolence, mais celui-ci n'en fit rien. Son propre fils *Chêu-heou* ayant lié amitié avec *Tcheōu-hu* et l'aidant à mal faire, son père le fit suspendre et lui administra cinquante coups de fouet. Sur ce *Chêu-heou* déserta la maison paternelle, et devint le commensal et l'âme damnée de *Tcheōu-hu*. — Le marquis *Tchoāng* étant mort en 735, *Wân* devint le marquis *Hoân*. Prévoyant des malheurs, *Chêu-ts'iao* se retira dans ses terres.

— En 799, le marquis *Hoân* devant aller faire sa cour à l'empereur, *Chêu-heou* conseilla à *Tcheōu-hu* de l'assassiner durant la cérémonie du *vin du départ*, buverie tumultueuse qui avait lieu hors de la ville, dans le faubourg. *Tcheōu-hu* cacha donc une épée courte dans sa manche. Quand le marquis fut bien échauffé par le vin, *Tcheōu-hu* lui présenta une coupe pleine, que les mains vacillantes du marquis laissèrent tomber sur ses vêtements. Pendant qu'il se baissait pour les essuyer, *Tcheōu-hu* lui enfonça son épée dans le dos. Le fer sortit par devant. Le marquis *Hoân* expira sur place. On mit son cadavre en bière, disant qu'il était mort d'apoplexie, et *Tcheōu-hu* s'assit sur le trône de *Wéi*. — Désirant se créer des alliances, il se rendit avec *Chêu-heou* à la cour de *Tch'enn*.^{p.107} Alors *Chêu-ts'iao* écrivit avec son sang une lettre à un ami qu'il avait à cette cour, lui révélant l'assassinat, et le conjurant de faire saisir les deux meurtriers. Informé par cet ami, le marquis de *Tch'enn* les fit incarcérer, puis manda *Chêu-ts'iao* qu'il les tenait à sa disposition. Celui-ci convoqua en cour plénière les nobles de *Wéi*. Tous condamnèrent à mort *Tcheōu-hu*, comme assassin de son frère le marquis *Hoân*.

— Quant à votre fils, dirent-ils à *Chêu-ts'iao*, comme il ne fut que complice, on pourrait être indulgent pour lui...

— Au contraire, dit le père ; car c'est lui qui a donné le fatal conseil.

Chêu-ts'iao expédia donc deux officiers supérieurs à *Tch'enn*, lesquels décapitèrent les deux coupables. Leurs têtes rapportées furent présentées devant le cercueil du marquis *Hoân*, pour apaiser son âme. On fit ensuite les funérailles, puis *Chêu-ts'iao* intronisa *Tsinn*, le frère cadet de *Wân*, qui devint le marquis *Suân* en 718.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Ennuyés de ne rien faire, *Tchéng*, *Lòu* et *Ts'î* se mirent en quête de quelque opération divertissante et fructueuse. Ils tombèrent tous ensemble, à l'improviste, sur le tout petit fief de *Hù*. Or, dans l'armée de *Tchéng*, le général *Koung-sounn û* jalousait le général *Ying K'àò-chou*. Quand l'assaut fut donné à *Hù*, *K'àò-chou* escalada le premier le rempart et y planta la bannière de *Tchéng*. Ce que voyant, *Koung-sounn û* lui décocha une flèche qui, entrée par le dos, lui perça le cœur et le renversa mort sur place. *Hù* fut pris. Quand on releva le cadavre de *K'àò-chou*, on constata qu'il avait été frappé par derrière, donc par un homme de *Tchéng*. Très irrité, le comte ordonna de rechercher le meurtrier. Personne ne put ou ne voulut le dénoncer. Alors le comte fit ranger son armée en ordre de parade. Devant chaque groupe de cent hommes, les sorciers égorgèrent un porc ; devant chaque section de vingt-cinq hommes, ils immolèrent un coq ; accompagnant ces sacrifices de leurs conjurations. Au moment où l'on brûla le texte écrit de ces conjurations, *Koung-sounn û* se précipita soudain aux genoux du comte, criant à tue-tête :

— J'ai été traîtreusement assassiné par *Koung-sounn û*. Le Souverain d'en haut m'a permis de venir le dénoncer.

Cela dit, un flot de sang s'échappa de sa bouche et il tomba mort... On comprit que l'âme de sa victime, s'était emparée de *Koung-sounn û*, l'avait dénoncé par sa propre bouche puis exécuté elle-même. (Voyez HCO. L. 70, page 649). Le comte de *Tchéng* fit élever un temple à la mémoire de *Ying k'àò-chou*. — *Koung-sounn û* était le plus bel homme de son temps. Il est resté, dans la tradition, le type de la beauté efféminée, peau blanche et lèvres roses, comme disent les textes. — Sur ces entrefaites arriva la nouvelle de l'assassinat du marquis de *Lòu*. Elle mit fin à la campagne. — Voici les causes qui amenèrent cet assassinat...

— En 712, assassinat du marquis *Yinn* de *Lòu*. — Jadis le marquis *Hoéi* de *Lòu* ayant perdu son épouse en titre, lui substitua une concubine qu'il aimait. Celle-ci lui donna *Koèi*. Quand le marquis fut mort, le peuple de *Lòu* trouvant cet enfant trop jeune, exigea qu'un autre fils du feu marquis, plus âgé, né d'une concubine, montât sur le trône. Celui-ci obéit. L'histoire l'appelle le marquis *Yinn*. Ce digne homme affecta de dire, à toute occasion, qu'il céderait le trône à son frère *Koèi*, dès que celui-ci serait en âge de gouverner. Un prince du sang nomme *Hoéi*, intrigant sans conscience, lui conseilla de supprimer plutôt cet enfant et de garder le trône pour lui-même. Le marquis ^{p.108} *Yinn* se boucha les oreilles et le chassa de sa présence...

— Il dira la chose à *Koèi*, lequel se vengera sur moi plus tard, se dit l'intrigant ; prenons les devants.

— Cette nuit-là même, il alla trouver *Koèi* et lui dit :

— Le marquis m'a proposé de vous assassiner, pour qu'il puisse rester en paisible possession du trône. J'ai refusé, bien entendu. Il va probablement me faire supprimer, pour que je ne parle pas. Envers un

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

être aussi féroce, je ne me crois plus tenu à être loyal. Je vais l'assassiner. Vous monterez sur le trône et me prendrez pour ministre...

— Vous avez peu de chances de réussir, dit *Koèi*...

— Toutes les chances, au contraire, dit *Hoéi*. Le marquis est dévot à un *chênn* étranger, qui a son temple hors des murs de la capitale. Chaque année, au jour de sa fête, le marquis va prier ce *chênn*, de très grand matin. Pour ne pas faire remarquer cette démarche illégale, il passe la nuit précédente chez le préfet *Wèi*, dans le faubourg, comme un simple particulier. C'est là que je le frapperai, puis ferai courir le bruit que c'est le préfet qui l'a assassiné...

Ainsi fut fait. Le coup réussit. *Koèi* devint le marquis *Hoân*, et *Hoéi* devint son premier ministre. — Quand il sut cette histoire, le comte *Tchoāng* de *Tchéng* demanda à son conseiller :

— Châtierai-je l'assassin, ou me mettrai-je bien avec lui ?

— Votre intérêt exige que vous soyez bien avec lui, répondit le politicien.

Le comte *Tchoāng* accueillit donc avec faveur les envoyés de *Lòu* chargés de lui annoncer l'avènement du marquis *Hoân*, et fut mieux avec celui-ci qu'il n'avait été avec son frère.

— Dans le duché de *Sóng*, le peuple en voulait au maréchal *K'òung fou-kia* d'avoir fait sur la capitale de *Tchéng* une attaque qui avait coûté la vie à nombre d'hommes. Or *Hoâ-tou*, le premier ministre de *Sóng*, convoitait la femme du maréchal, une beauté célèbre. Pour qu'il pût s'en emparer, il fallait qu'elle fût veuve. Le ministre s'appliqua à réaliser cette condition. Il fit répandre le bruit que le maréchal poussait à une nouvelle expédition contre *Tchéng*, afin de venger son précédent échec. Les soldats et le peuple qui voulaient la paix, se soulevèrent et se portèrent en foule au domicile du ministre. Celui-ci acheva de les monter contre le maréchal, par un discours perfide. Ils le mirent à leur tête, envahirent la demeure du maréchal, et massacrèrent celui-ci, tandis que *Hoâ-tou* avec quelques familiers pénétrait dans le gynécée, enlevait la femme qu'il convoitait, l'enfermait dans un char préparé à cet effet et la faisait conduire chez lui. — Le maréchal n'avait, en fait d'enfants, qu'un tout petit garçon. Un serviteur dévoué le porta à *Lòu*, où il prit pour nom de famille le Caractère *K'òung*. Six générations plus tard, Confucius naîtra de cette souche. — Quand on ouvrit le char dans lequel on avait enfermé la veuve du maréchal, on n'y trouva qu'un cadavre. La malheureuse femme s'était pendue avec sa ceinture durant le trajet. *Hoâ-tou* la fit transporter dans la campagne, où on l'enfouit sommairement, pour cacher l'événement. — Cependant le duc *Chāng*, instruit de la mort du maréchal qu'il aimait beaucoup, fit savoir qu'il allait se rendre à son domicile pour pleurer sur son cadavre. *Hoâ-tou* se douta que son forfait ne resterait pas impuni.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Si vous ne faites pas la grande chose, dit-il aux soldats et au peuple encore ameutés, vous allez payer ce que vous venez de faire.

Il n'en fallut pas davantage. Dès que le duc parut, les émeutiers le massacrèrent. Comme il ne laissait aucun fils, *Hoâ-tou* écrivit à *Tchéng*, pour rappeler *Fông*, fils d'un duc précédent, qui y était otage. Le comte de *Tchéng* le renvoya aussitôt avec honneur, et il devint le duc *Tchoāng*, lequel conserva ^{p.109} *Hoâ-tou* comme ministre. Quoique les princes voisins sussent tous parfaitement bien cette vilaine histoire, comme *Hoâ-tou* dépensa en cadeaux tous les trésors de *Sóng* pour acheter leur complaisance, aucun ne bougea. Ils agréèrent même unanimement qu'il restât ministre.

— En 714, les *Joûng* du nord envahirent *Tchéng*. Vu la situation de ce fief (Carte VI), ce fait prouve que les pillards barbares, courant librement entre les stations chinoises, allaient faire à l'improviste leurs razzias à de grandes distances. Le comte de *Tchéng* marcha contre eux. Au fond, il avait peur de l'armée des *Joûng* ;

— car, dit-il, ils sont fantassins, tandis que nous combattons montés sur des chars ; s'ils nous enveloppaient ?!...

Son fils *T'ou* lui dit :

— Commandez à des hommes braves, mais non fougueux, de charger vivement les *Joûng*, puis de fuir devant eux. En arrière, mettez trois divisions en embuscade. Les *Joûng* sont agiles, mais sans tactique. Ils sont avides de butin, et sans affection les uns pour les autres. Pour peu qu'ils aient l'avantage, aucun ne le cède à l'autre. Dès qu'ils éprouvent un échec, chacun fuit sans se soucier du voisin. Quand ils ont entrevu une proie, ils foncent comme des fous. Sont-ils repoussés, ils fuient comme des lièvres. Comme ils n'ont jamais de réserve prête à soutenir leur attaque, une fois qu'ils sont en déroute, on en vient facilement à bout...

Le comte suivit l'avis de son fils. Dès que le premier corps des *Joûng* eut donné dans l'embuscade, *Tchou-tan* le chargea à fond, l'enveloppa et le massacra jusqu'au dernier homme. Ce qu'ayant vu, toute l'armée des *Joûng* s'enfuit.

— Ayant été mal reçu par l'empereur en 719, le comte *Tchoāng* de *Tchéng* ne fit plus sa cour. En 707, l'empereur se fâcha, et résolut de le punir. Il exigea des contingents de *Tch'ên*, *Ts'ai* et *Wéi*. Quand ils furent arrivés, il en forma ses deux ailes, lui-même commandant le centre, et envahit le territoire de *Tchéng*... Le comte convoqua son conseil. Les conseillers étaient perplexes. Le prince du sang *Yuân* dit au comte :

— Vous l'emporterez certainement ; car les gens de *Tch'ên* haïssent leur comte, assassin de son frère ; ils n'ont aucune envie de se battre et

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

s'enfuirent au premier choc. Écrasez les deux ailes, puis enveloppez le centre, et la victoire sera à vous...

L'empereur avait compté que le comte effrayé ^{p.110} ferait sa soumission. Quand il le vit prêt à livrer bataille, il fut très désappointé... Comme *Yuân* l'avait prédit, les deux ailes lâchèrent pied au premier choc, entraînant les cadres impériaux qu'on leur avait donnés. Alors toute l'armée de *Tchéng* fondit sur le centre impérial dégarni. L'empereur paya de sa personne. *Tchôu-tan*, officier de *Tchéng*, lui planta une flèche dans l'épaule. Aussitôt le comte fit sonner la cessation du combat. L'empereur se retira en hâte à trente *li* de distance, avec les débris de son armée... *Tchôu-tan* mécontent se plaignit devant le comte.

— J'allais le prendre ! dit-il. Pourquoi avez-vous fait sonner le rassemblement ?

— Qu'en aurions-nous fait, si tu l'avais pris ! dit le comte. Et si tu l'avais tué, n'aurais-je pas été noté dans l'histoire comme parricide au premier chef ? Il ne recommencera pas (litt. sa pointe est cassée). C'est tout ce que je désirais...

Cela dit, le comte envoya le conseiller *Tsi-tsou* vers les fuyards qui manquaient de tout, avec douze bœufs, cent moutons, et quelques chariots de grain et de fourrage. L'empereur reçut *Tsi-tsou*, silencieux et morfondu. Le politicien dit :

— Mon maître voulait seulement empêcher l'envahissement de son territoire ; il ignorait à qui il avait affaire ; il regrette qu'on en soit venu aux mains...

L'empereur ne répondit pas, mais le ministre qui l'assistait dit :

— Puisqu'il en est ainsi, le comte est sans faute...

Cette absolution reçue, *Tsi-tsou* sortit, fit ses amitiés aux chefs et aux soldats impériaux, puis retourna vers son maître... On gaza le conflit autant qu'on put, dans le sens indiqué par *Tsi-tsou*. Mais, à dater de ce jour, le prestige impérial tomba à zéro... Le comte *Tchoāng* de *Tchéng* mourut en 701, laissant onze fils, que *Tsi-tsou*, digne émule de *Hoâ-tou*, fit et défit comtes successivement, pendant des années.

— En **704**, le vicomte de *Tch'ou* attaqua *Soêi*. Le seigneur de *Soêi* lui dit :

— Je n'ai commis aucune faute envers vous...

Le vicomte de *Tch'ou* répondit :

— Excusez-moi, je suis un peu barbare. Maintenant tous les seigneurs révoltés, se battent et se tuent les uns les autres. J'avais chez moi une vieille cuirasse. Je l'ai promenée jusqu'ici, pour voir comment se gouvernent les fiefs du centre, et pour demander à l'empereur qu'il me donne un beau titre...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Alors ceux de *Soëi* prièrent l'empereur d'anoblir *Tch'ou*. L'empereur refusa. Le vicomte de *Tch'ou* se fâcha et dit :

— Comment, l'empereur ne veut pas m'anoblir, moi que tous les barbares respectent ? eh bien, je m'anoblis moi-même !...

et il prit le titre de roi *Oû* de ^{p.111} *Tch'ou*. Ensuite, ayant juré avec ceux de *Soëi* une alliance mutuelle, il s'en retourna.

Le marquis de *Ts'î* avait deux filles célèbres pour leur beauté. Il avait marié l'aînée *Suān-kiang* au marquis *Suān* de *Wéi*. La cadette *Wēnn-kiang* s'éprit de son propre frère, le prince héritier *Tchōu-eull*. Mal surveillés, les deux jeunes gens vécurent dans l'inceste. Cependant le marquis de *Lòu* ayant demandé *Wēnn-kiang* pour son fils, le marquis de *Ts'î* la lui donna. Au moment de son départ, la jeune fille protesta à son frère, qu'elle n'aimerait jamais que lui. — En 694, son mari, le marquis *Hoân* de *Lòu* (meurtrier de son frère, page 108), alla visiter *Tchōu-eull* devenu le marquis *Siáng* de *Ts'î*. Sa femme fit si bien que, fait inouï, il l'emmena. Dès qu'elle eut retrouvé son frère, les deux s'enfermèrent ensemble jour et nuit, sans plus faire attention au marquis *Hoân*, que s'il n'existait pas. Celui-ci conçut des soupçons. Ses gens découvrirent le pot aux roses. Il fit des observations à sa femme. Celle-ci avertit son frère. Une espèce d'hercule, au service du marquis *Siáng*, fut chargé par lui de le tirer d'affaire. Après une buverie, comme il portait à sa voiture le marquis *Hoân* ivre-mort, il le serra si fort qu'il lui broya toutes les côtes. Le marquis *Hoân* expira sans avoir pu prononcer un mot.

— En **701**, le marquis *Suān* de *Wéi* causa la mort de ses deux fils *Kî* et *Cheóu*. Il avait eu d'abord *Kî*, d'une certaine *Î-kiang*. Il eut ensuite *Cheóu* et *Choúo*, de la *Suān-kiang* de *Ts'î* (ci-dessus). Désirant procurer la succession à *Cheóu*, celle-ci calomnia *Kî* auprès de son père. Trop crédule, le marquis envoya *Kî* en mission à *Ts'î*, après avoir aposté des sicaires qui devaient l'assassiner dans la brousse. *Cheóu* avertit *Kî* du danger qui le menaçait, et lui conseilla de fuir. *Kî* s'y refusa.

— Si je désobéissais à mon père, dit-il, je ne serais plus un fils. Que ceux-là désobéissent, qui n'ont pas de père !...

et il partit. *Cheóu* l'accompagna, et l'ayant enivré, il prit les devants avec le guidon signe de la mission de *Kî*, et fut tué par les sicaires. Mais *Kî* le suivait de près. Arrivé sur la scène du meurtre, il dit aux sicaires :

— C'est moi que vous cherchiez ; quelle faute celui-ci avait-il commise ? tuez-moi aussi !

Et ils le tuèrent ([Odes](#) p. 51).

— En 697, l'empereur *Hoân* mourut. Son fils *T'ouo* monta sur le trône ; ce fut l'empereur *Tchoāng*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Tchoāng, 696 à 682.

@

En 694, l'empereur faillit être assassiné par *Hēi-kien* duc de *Tcheōu*, lequel voulait mettre sur le trône *K'eūe*, frère cadet de l'empereur. *Hēi-kien* fut mis à mort ; *K'eūe* prit la fuite.

— En 687, pluie d'étoiles filantes.

— En 685, le marquis *Hoân* de *Ts'î* voulut élever *Páo-chou* au rang de ministre. Celui-ci refusa et dit :

— Je dois à vos bienfaits de ne souffrir, ni du froid, ni de la faim ; cela suffit pour payer mes services. Je n'ai pas ce qu'il faut pour administrer vos États. Prenez *Koàn i-ou* ; il fera votre affaire...

— Mais, dit ^{p.112} le marquis, au combat de X, ce *Koàn i-ou* m'a décoché une flèche. Heureusement qu'elle a frappé l'agrafe de ma ceinture, autrement j'étais mort.

Páo-chou dit :

— Il a fait cela pour le service du maître qu'il servait alors, le marquis de *Lòu*. Si vous le lui pardonnez et si vous l'employez, il vous servira avec le même dévouement...

— Comment m'y prendrai-je ?, demanda le marquis.

— Exigez du marquis de *Lòu* qu'il vous le livre, dit *Páo-chou*,...

— Mais, dit le marquis *Hoân*, c'est *Chēu-pai* qui conseille le marquis de *Lòu*. Celui-là devinera que, si je réclame *Koàn i-ou*, c'est que je veux utiliser ses talents ; en conséquence, on ne me le livrera pas. Comment faire ?

Páo-chou dit :

— Faites dire au marquis de *Lòu* « un mien officier réfractaire (*Koàn i-ou* était originaire de *Ts'î*) s'est réfugié dans vos États. Livrez-le moi, afin que je puisse le mettre à mort, pour l'exemple »...

Le marquis *Hoân* suivit le conseil de *Páo-chou*. Le marquis *Tchoāng* de *Lòu* consulta *Chēu-pai*. Celui-ci dit :

— Il ne le réclame pas pour le tuer : il veut utiliser ses talents. Or maître *Koàn* est de force à gouverner l'empire, ou à le procurer à celui qui l'emploiera. Si vous le laissez retourner à *Ts'î*, *Lòu* aura lieu de s'en repentir...

— Que faire ? demanda le marquis *Tchoāng*...

— Tuez-le, dit *Chēu-pai*, et livrez son cadavre au marquis de *Ts'î* !...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Comme le marquis *Tchoāng* allait faire exécuter maître *Koàn*, l'envoyé de *Ts'î*, parfaitement stylé, réclama et dit :

— Mon marquis veut le tuer lui-même. Si vous ne le livrez pas vif, pour qu'on puisse l'exécuter publiquement pour l'exemple, ce sera comme si vous ne l'aviez pas livré du tout !...

Alors le marquis *Tchoāng* ayant fait lier et garrotter *Koàn i-ou*, le remit à l'envoyé de *Ts'î*. Dès que celui-ci fut arrivé sur le territoire de *Ts'î*, on délia *Koàn i-ou*, on le baigna et on l'oignit trois fois. Puis le marquis *Hoân* alla en personne à sa rencontre, jusque dans la banlieue. ^{p.113} Il le fit asseoir et parler, le nomma son ministre, suivit tous ses conseils, et devint ainsi le premier *Pá*, hégémon de la ligue du centre (Voyez [HCO, L. 30](#)).

— En **684**, *Tch'òu* ayant battu *Ts'ái*, s'annexa les petits fiefs riverains du Fleuve Bleu et de la *Hán*, et devint ainsi le pouvoir prépondérant, le chef de la ligue du sud.

— En 682, l'empereur *Tchoāng* mourut. Son fils *Hóu-ts'í* monta sur le trône, et devint l'empereur *Hí*, qui fut encore plus fainéant, si possible, que feu son père... Quand l'empereur *Tchoāng* fut mort, on n'écrivit pas cet événement dans les chroniques, la maison de *Tcheōu* n'en fit pas part aux feudataires, les proches parents de *Lòu* n'allèrent pas aux funérailles. On voit par là, soupire l'histoire, ce qu'étaient ces temps-là.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Hī,

681 à 677.

Cartes V, VI. @

En 681 premier groupement en ligue des États du centre, sous l'hégémonie du marquis de *Ts'î*... *Ts'î*, *Sóng*, *Tch'ên*, *Ts'ái*, *Tchōu* (Carte VI), s'entendirent et s'allièrent à *Pèi-hing*. L'histoire déclare catégoriquement que cette alliance fut la fin du pouvoir impérial. Désormais, gouvernement autonome des seigneurs ; ligues sans cesse faites et défaites. Cependant on honorait l'empereur... à condition qu'il ne se mêlât de rien. Les troubles intérieurs du duché de *Sóng*, avaient servi de prétexte à la confédération. Ceux de *Sóng* ne tenant pas à ce que la ligue s'occupât de leurs affaires, celle-ci les battit. Elle extermina aussi *Soéi*, qui refusait de se joindre à elle. Pour le même motif, elle envahit *Lòu*, qui dut jurer alliance. En 678, *Wéi*, *Tchéng* et *Hù* s'étant joints à la ligue, celle-ci devint un bloc compact.

En 678, aux funérailles du comte *Oû* de *Ts'inn*, pour la première fois, dit l'histoire, on fit suivre le mort par des vivants, c'est-à-dire qu'on enterra ou immola des hommes, aux funérailles du défunt. Ceux qui le suivirent ^{p.114} dans la mort, furent au nombre de 66, dit le texte.

En 677, le nouveau comte *Têi* de *Ts'inn*, fixa sa résidence à *Yoūng* (m), au palais *Tá-tcheng*. Il immola aussi cent fois les trois victimes sur le tertre de *Fōu* (page 104). La tortue lui promit que ses descendants abreuveraient leurs chevaux au Fleuve Jaune.

Dans cette même année 677, l'empereur *Hī* mourut. Son fils *Láng* monta sur le trône, et devint l'empereur *Hoéi*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Hoéi,

676 à 652.

@

Pour commencer, l'empereur *Hoéi* faillit être détrôné par son oncle. Cette histoire, insignifiante d'ailleurs, donne une idée de l'état d'équilibre instable du trône des *Tcheōu*. Donc, jadis l'empereur *Tchāng* aimait la concubine *Yāo*, laquelle lui donna *T'êi*. *T'êi* fut très aimé de son père. Quand l'empereur *Hoéi* (son neveu) fut monté sur le trône, il s'empara du jardin d'un de ses grands officiers, pour l'ajouter à son parc. Alors le comte de *Piēn* et quatre autres, complotèrent d'appeler les armées de *Yén* et de *Wéi*, contre l'empereur *Hoéi*. Celui-ci l'ayant su, s'enfuit à *Wēnn*, puis à *Lí* dans le comté de *Tchéng*. Les conjurés mirent *T'êi* sur le trône, et célébrèrent son avènement par les symphonies et les danses d'usage. Cependant les seigneurs de *Tchéng* et de *Koâi* étaient mécontents. La quatrième année, en 673, ils attaquèrent et tuèrent l'usurpateur, puis ils ramenèrent l'empereur *Hoéi* dans sa capitale.

— En 667, l'empereur confirma au marquis de *Ts'î* le titre d'hégémon, que celui-ci s'était donné lui-même en 681. Il aurait difficilement pu faire autrement.

— En 664, le marquis de *Ts'î* se dévouant pour le bien commun, battit et repoussa les hordes *Joûng* du nord.

— En 660, le territoire du marquis *Î* de *Wéi* fut envahi par les barbares *Tî*. Il leur livra bataille dans les terres basses de *Ying*. Or le marquis aimait les grues. Il en conduisait avec lui, dans des chars d'officier. Avant la bataille, tandis que les soldats revêtaient leur cuirasse, indisposés contre le marquis, ils criaient

— Ohé ! En avant les officiers-grues ! Sans cela, comment nous battrions-nous ?...

La défaite de *Wéi* fut complète. Le marquis n'ayant pas consenti à abandonner son étendard, se fit tuer en le défendant. Les *Tî* ravagèrent *Wéi*, au point que, de toute la population (cent mille âmes au minimum), 730 personnes seulement, hommes et femmes, eurent la vie sauve.

— En 659, l'hégémon *Hoân* de *Ts'î* refoula les *Tî*. L'empire lui fut grandement redevable, dit l'Histoire, laconiquement. ^{p.115} De fait, sans la coalition qu'il avait formée, on ne voit pas trop qui aurait sauvé la Chine. Tout l'empire pouvait avoir le sort du marquisat de *Wéi*.

— En 662, au septième mois, un *chēnn* descendit à *Sīnn*, dans la seigneurie de *Koâi*. L'empereur demanda à l'annaliste *Koúo*, ce qu'il devait penser de cet événement. *Koúo* dit :

— Quand un État doit prospérer, des *chēnn* y descendent pour examiner s'il en est digne ; quand un État doit périr, des *chēnn* y descendent pour examiner s'il l'a mérité. Il s'ensuit que certains États ont prospéré, et que d'autres ont péri, après des visites semblables ; les histoires de *Choúnn*, des *Hiá*, des *Chāng* et des *Tcheōu*, en font foi...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Alors, que dois-je faire, demanda l'empereur ?

Koúo répondit :

— Faites-lui les offrandes qui conviennent, selon le temps de son apparition ([Rites I, p. 330 sqq.](#)).

L'empereur suivit ce conseil, et envoya l'annaliste *Koúo* faire lui-même ces offrandes. Au cours de sa mission, celui-ci apprit que le seigneur de *Koâi* avait demandé au *chênn* de l'agrandir. *Koúo* dit :

— Le seigneur de *Koâi* périra certainement, car il est sourd à la voix de son peuple, et crédule à l'égard des *chênn*...

Le *chênn* séjourna à *Sînn* durant six mois. Le seigneur de *Koâi* ayant envoyé le prieur *Yîng*, le cérémoniaire *K'iū* et l'annaliste *Yînn*, pour lui faire des offrandes, le *chênn* lui promit d'agrandir son territoire. Alors l'annaliste *Yînn* dit :

— Le seigneur de *Koâi* périra certainement ; car, dit le texte, quand un seigneur écoute ce que dit le peuple, il prospère ; quand il écoute ce que disent les *chênn*, il périt. Les *chênn* sont perspicaces, justes et impartiaux. Ils agissent d'après le verdict des hommes. *Koâi* étant dépourvu de vertu, ce *chênn* ne l'agrandira certainement pas...

De fait, en 655, le marquis de *Tsînn* détruisit les deux fiefs *Koâi*, et le fief *Ū*.

— La même année **662**, le marquis de *Tsînn* mit à mort son prince héritier ^{p.116} *Chēnn-cheng*. Jadis ce marquis *Hiên* de *Tsînn* songeant à épouser une certaine *Kī* de *Lî*, consulta les sorts. La tortue dit :

— N'épousez pas !

L'achillée dit :

— Épousez !

Le marquis dit :

— Je m'en réfère à l'achillée.

Le devin lui dit :

— L'achillée est inférieure, la tortue est supérieure ; mieux vaut donc suivre la tortue. De plus, le texte explicatif dit : « le changement ravira un bien ; à une plante parfumée succédera une herbe fétide ; durant dix ans, sa mauvaise odeur persistera. » Ces paroles sont néfastes. Quittez votre dessein !...

Le marquis ne se rendit pas, et épousa *Kī* de *Lî*. Elle lui donna *Hī-ts'i*, et sa sœur cadette lui donna *Tchoūo-tzeu*... Le marquis *Hiên* de *Tsînn* dit à *Kī* de *Lî* :

— J'ai l'intention de dégrader l'héritier désigné *Chēnn-cheng*, pour donner ma succession à votre fils *Hī-ts'i*.

Kī de *Lî* dit avec des larmes feintes :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Tous les seigneurs savent déjà que *Chēnn-cheng* est votre héritier présomptif : le peuple lui est attaché ; oseriez-vous bien, à cause de moi chétive femme, dégrader le lit d'une marquise pour élever le fils d'une concubine ?

Et tandis qu'elle feignait ainsi de parler pour *Chēnn-cheng*, elle le faisait calomnier sous main auprès du marquis... Un jour *Kī* de *Lī*, dit à *Chēnn-cheng* :

— Votre mère défunte est apparue en songe à votre père ; il faut vite lui faire des offrandes, pour l'apaiser.

Chēnn-cheng alla donc à *K'ü-wo*, faire des offrandes aux mânes de sa mère. Selon l'usage, il rapporta pour son père une part des viandes offertes. Le marquis était à la chasse. *Kī* de *Lī* garda ces viandes durant six jours, puis, le marquis étant rentré, elle les lui servit, après les avoir empoisonnées. Quand, avant d'en manger, le marquis en offrit les prémices à la terre, celle-ci se souleva. On en donna à un chien, qui mourut aussitôt. On en donna à un petit page, qui mourut de même. Alors *Kī* de *Lī* s'écria en sanglotant :

— C'est *Chēnn-cheng* qui a commis ce crime ! ...

Le marquis *Hién* de *Tsinn* s'étant résolu à faire mourir son héritier *Chēnn-cheng*, *Tch'oûng-eull*, un autre fils du marquis, dit au condamné :

— Vous devriez ouvrir votre cœur à votre père...

Chēnn-cheng dit :

— Je ne le ferai pas. Mon père aime *Kī* de *Lī* ; je le blesserais dans sa plus chère affection...

— Alors, dit *Tch'oûng-eull*, vous devriez fuir...

Chēnn-cheng dit :

— Je ne fuirai pas. Mon père m'accuse d'avoir voulu l'assassiner. Ma fuite serait prise pour un aveu. Est-il sur la terre un pays, dont les habitants n'aient pas horreur d'un parricide ?

Il dit, se prosterna deux fois, baissa la tête et se laissa exécuter... Son frère *Tch'oûng-eull* ^{p.117} s'enfuit à *P'ou*, puis chez les barbares *Ti*, d'où il reviendra, après 19 années d'exil, pour devenir marquis de *Tsinn*.

— En 652, l'empereur *Hoéi* mourut, après 25 années de règne, si tant est qu'on puisse appeler cela un règne. L'empire était tellement affaibli, que le prince héritier *Tchéng*, n'osa, ni monter sur le trône, ni ensevelir son père, avant d'en avoir obtenu la permission de l'hégémon marquis de *Ts'î*. Celui-ci obligea les officiers de l'empereur à jurer alliance avec la ligue du centre, *Ts'î*, *Sóng*, *Lòuc*, *Wéi*, *Tchéng*, *Ts'ào*, *Hù*, et *Tch'ên*, à *K'oéi-k'iou*. Cela fait, il permit au prince *Tchéng* de monter sur le trône impérial. Ce fut l'empereur *Siāng*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Siāng,

651 à 619.

@

Quand l'empereur fut monté sur le trône, il commença par ensevelir son père. Puis il envoya le Maire du palais *K'oung*, porter à l'hégémon marquis de *Ts'î*, une part des viandes offertes en sacrifice, en le chargeant de dire :

— Le Fils du Ciel ayant fait des offrandes à ses ancêtres les empereurs *Wên* et *Oû*, il m'a envoyé, moi *K'oung*, apporter à son oncle sa part des viandes.

Le marquis de *Ts'î* allait se prosterner pour remercier, quand *K'oung* ajouta :

— De plus, le Fils du Ciel m'a chargé, de dire, que, vous son oncle, étant avancé en âge et chargé de beaucoup de soucis, il vous accordait la faveur de recevoir ses dons sans devoir saluer...

Le marquis *Hoân* se retira, pour en conférer avec son conseiller *Koân-tzeu*. Celui-ci dit :

— Qu'un empereur n'agisse pas en empereur, qu'un sujet n'agisse pas en sujet, ce sont là des causes de trouble...

Le marquis *Hoân* n'osa donc pas accepter cette dispense. Rentré dans la salle d'audience, il dit à l'envoyé de l'empereur :

— La crainte du Ciel ne me quitte jamais d'un pied ; si j'osais profiter de la permission de l'empereur et ne pas saluer, je mériterais que le Ciel me détruise comme coupable de lèse-majesté ; comment oserais-je ne pas saluer ?

Il se prosterna donc, puis s'assit sur son siège et reçut le présent. — Les crimes de sa mère ne profitèrent pas à *Hî-ts'î* de *Tsinn* (page 116). Son père le marquis *Hiên* étant mort, une révolution éclata... Jadis le marquis *Hiên* avait nommé *Sûnn-si* précepteur de *Hî-ts'î*. Quand il fut malade à mort, le marquis fit appeler *Sûnn-si* et lui dit :

— Si je vous confie mon fils, que ferez-vous pour lui ?

Sûnn-si se prosterna, puis dit :

— Je mettrai à son service toutes les forces de mon corps, tout mon dévouement et mon abnégation. Si je réussis, je l'attribuerai à l'influence ^{p.118} transcendante de vos mânes. Si je ne réussis pas, je vous suivrai dans la mort...

Le marquis dit :

— Qu'entendez-vous par dévouement et abnégation ?

Sûnn-si répondit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Faire tout ce que je saurai devoir profiter à votre fils, voilà le dévouement. Vivre à côté de votre fils et le servir sans aucun désaccord, voilà l'abnégation...

Après la mort du marquis *Hién*, comme *Li-k'eue* s'apprêtait à assassiner *Hî-ts'i*, il sonda *Sûnn-si* en ces termes :

— Les trois prétendants lésés par la nomination de *Hî-ts'i*, se préparent à prendre les armes ; *Ts'inn* et *Tsinn* les aideront ; alors que ferez-vous ?

— Je mourrai, répondit *Sûnn-si*...

— Vous mourrez en vain, dit *Li-k'eue*...

Sûnn-si dit :

— J'ai donné ma parole au marquis ; or je n'ai qu'une parole ; je n'y manquerai pas par amour pour la vie. Ma mort dût-elle être inutile, je ne puis m'y soustraire. D'ailleurs j'aime le bien public plus que personne. Je tiendrai ma parole, mais je n'empêcherai personne d'agir...

Donc, cet hiver-là, au dixième mois, *Li-k'eue* tua *Hî-ts'i* dans la cabane où il pleurait son père. Comme *Sûnn-si* allait se suicider, quelqu'un lui dit :

— Vous feriez mieux de mettre *Tchoûo-tzeu* sur le trône, et de gouverner durant sa minorité.

Sûnn-si fit ainsi, et chargea *Tchoûo-tzeu* de pleurer son père. Au onzième mois, *Li-k'eue* assassina *Tchoûo-tzeu* dans le palais-même. Alors *Sûnn-si* se suicida.

— En 650, *Ts'inn* et *Ts'i* envahirent *Tsinn*, et mirent sur le trône *Î-ou*, frère cadet de *Chēnn-cheng*, de *Tch'oûng-eull*, de *Hî-ts'i* et de *Tchoûo-tzeu*, lequel fut le marquis *Hoéi*. L'usurpateur *Li-k'eue* se jeta sur son épée et mourut. L'empereur qui n'était pour rien dans la pacification de *Tsinn*, envoya au nouveau marquis un sceptre d'investiture. Celui-ci le reçut avec une dédaigneuse indifférence. L'envoyé impérial très scandalisé, prédit que la postérité du marquis ne régnerait pas.

— p.119 En 649, *Î-ou* marquis *Hoéi* de *Tsinn*, modifia la sépulture de son malheureux frère *Chēnn-cheng* (page 116). Il paraît, d'après le contexte, qu'il la fit disparaître, ou qu'il supprima du moins les offrandes qu'on faisait aux mânes de son frère. Durant l'automne de cette année, comme *Hôu-t'ou*, jadis précepteur de *Chēnn-cheng*, allait à la campagne, il rencontra feu le prince *Chēnn-cheng* qui le fit monter dans son char, prit les rênes (témoignage de respect envers son précepteur) et lui dit :

— *Î-ou* a agi contre les rites, en supprimant mes offrandes. Je l'ai accusé auprès du Souverain. Le Souverain m'a permis de livrer *Tsinn* à *Ts'inn*, qui sera plus assidu à me faire mes offrandes...

Hôu-t'ou lui dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— D'après le texte, un *chēnn* ne goûte pas ce qui lui est offert par des étrangers, et un peuple ne fait pas d'offrandes aux *chēnn* qui ne sont pas de sa race. Ainsi les offrandes de *Ts'inn*, s'il vous en fait, ne pourront pas vous être agréables. D'ailleurs, que vous a fait le peuple de *Tsinn* ? N'est-ce pas le marquis votre père qui vous a fait mourir ? N'est-ce pas le marquis votre frère qui vous a privé de vos offrandes ?

Chēnn-cheng dit :

— C'est vrai. Je vais faire au Souverain une nouvelle pétition. Dans sept jours, hors la porte de l'ouest, vous trouverez une sorcière qui vous mettra en communication avec moi...

— Bien, dit *Hôu-t'ou*...

Aussitôt *Chēnn-cheng* disparut... Au jour indiqué, le médium dit à *Hôu-t'ou* au nom de *Chēnn-cheng* :

— Le Souverain a accordé ma nouvelle requête : Je châtierai le coupable seul, dans la plaine de *Hân*.

La menace s'accomplit en 645.

— En 648, l'empereur *Siâng* faillit être détrôné par son propre frère *Tái*. Celui-ci avait appelé les *Joûng*, lesquels, par une course hardie, tombèrent inopinément sur la capitale, battirent la garnison, envahirent la cité impériale, firent le siège du palais, dont la porte orientale brûlait déjà, quand les troupes de *Ts'inn* et de *Tsinn*, accourues en toute hâte au secours des *Tcheou*, refoulèrent ces Barbares. Le prince *Tái* s'enfuit à *Ts'i*. Nous devons reparler de ce rebelle incorrigible.

— En 647, à *Hiên*, confédération de tous les États du centre et du nord, pour s'opposer aux visées de *Tch'ou*.

— En 645, mort de *Koàn-tchoung*, conseiller du marquis de *Ts'î* (page 112). Comme il était gravement malade, le marquis *Hoán* alla lui rendre visite, pour lui demander lequel des officiers de *Ts'î*, il jugeait le plus capable de lui succéder dans sa charge. *Koàn-tchoung* dit :

— Le Ciel a créé *Chēu-p'eng* ^{p.120} pour être ma langue. Si vous le prenez pour conseiller, après ma mort, ma langue parlera encore.

— En 648, *Tsinn* affligé par une grande sécheresse, avait demandé à emprunter des grains à *Ts'inn*. Le comte *Móu* de *Ts'inn* demanda l'avis de son conseiller *Koung-sounn tchēu*. Celui-ci répondit :

— La disette et l'abondance survenant alternativement dans tous les pays, vous ne pouvez pas refuser de leur donner du grain...

En 646, *Ts'inn* étant à son tour affligé par une famine, demanda à emprunter des grains à *Tsinn*. Le marquis *Hoéi* de *Tsinn* demanda l'avis de ses officiers. *Koâi-cheu* dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Profitez de leur misère pour les attaquer ; cela vous sera très avantageux...

Le marquis suivit cet avis. En 645, il était en campagne. Le comte *Móu* de *Ts'inn* ayant aussi mobilisé son armée, chargea *P'ēi-pao* de la conduire, tandis que lui-même s'avancait pour guerroyer en amateur. Au jour *jēnn-su* du neuvième mois, il rencontra *Î-ou* marquis *Hoéi* de *Tsinn*, dans une plaine nommée *Hân* (près i ; page 119). Celui-ci avait aussi pris les devants, pour faire des prouesses. Comme il évoluait, ses chevaux s'abattirent. Alors le comte *Móu* l'attaqua, à la tête de ses gardes. Il ne parvint pas à le prendre, mais fut lui-même enveloppé et blessé. Ce que voyant, les trois cents hommes qui avaient mangé son coursier au pied du mont *K'î*, chargeant à fond de train, rompirent le cercle des *Tsinn*, délivrèrent le comte *Móu*, et prirent *Î-ou* marquis de *Tsinn*.... Jadis le coursier du comte *Móu*, s'étant échappé, fut pris et mangé par trois cents campagnards qui habitaient au pied du mont *K'î*. Saisis par les officiers de justice, ils allaient être sévèrement châtiés. Le comte *Móu* l'ayant su, dit :

— Un sage ne nuit pas à un homme à cause d'un animal. On dit que, quiconque a mangé du cheval, doit boire du vin, sous peine d'indigestion. Qu'on leur donne donc du vin !...

et ^{p.121} il les fit tous mettre en liberté... Or ces trois cents hommes ayant appris que *Ts'inn* devait faire la guerre à *Tsinn*, demandèrent tous spontanément à suivre leur comte. Quand ils le virent dans la détresse, ils foncèrent en désespérés, payant ainsi leur rôti de cheval... Le comte *Móu* ayant ramené le marquis *Hoéi* prisonnier, prescrivit les purifications rituelles ;

— Car, dit-il, je vais sacrifier au Souverain d'en haut le marquis de *Tsinn* (c'est-à-dire ; je vais le mettre à mort, supprimer sa maison et annexer son fief)...

L'empereur ayant appris cela, dit :

— Le marquis de *Tsinn* est mon parent ;

et il intercèda pour lui. La comtesse de *Ts'inn*, sœur du marquis de *Tsinn*, ayant appris que son mari voulait tuer son frère, prit le deuil, quitta ses chaussures, et dit :

— Comment l'épouse et la sœur pourront-elles satisfaire en même temps les deux princes ?

Alors le comte *Móu* dit :

— Je croyais avoir fait une bonne affaire, en prenant le marquis *Hoéi*. Or voilà que l'empereur intercède pour lui, et que mon épouse se désole à cause de lui !...

Il conclut donc un traité avec le marquis, et le laissa retourner libre dans son marquisat.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— En 643, le marquis *Hoân* de *Ts'î*, le grand hégémon de la ligue du centre, étant mort, ses cinq fils, tous chefs de parti, se disputèrent sa succession les armes à la main. Dans le palais désert personne ne put ou ne voulut s'occuper de mettre en bière le cadavre du défunt. Il resta gisant sur son lit, durant soixante-sept jours ; si bien que les mouches écloses dans ses chairs, s'envolaient en nuées par les fenêtres. Sic transit gloria mundi.

— En 641, les seigneurs renouvelèrent leur confédération à *Tchōu*, sous la présidence du duc de *Sóng*. Le vicomte de *Tsēng* étant arrivé en retard, le duc de *Sóng* ordonna au vicomte de *Tchōu*, seigneur du lieu, de l'immoler sur un tertre au bord de la *Soēi*, au génie de cette rivière, pour obtenir de lui la soumission des barbares orientaux. Alors le général *Tzèu-u* dit :

— Dans l'antiquité, on n'immolait pas les six sortes de victimes l'une pour l'autre ; pour demander de petites grâces, ou n'immolait pas de grandes victimes ; bien moins encore osait-on immoler des hommes. On offre les sacrifices, pour obtenir des biens aux hommes ; et pour faire du bien aux *chēnn* ; si on leur immole des hommes, quel *chēnn* en goûtera ? quel bien pourra-t-on obtenir ? Maintenant, dans une diète, le duc de *Sóng* a maltraité deux seigneurs, et en a immolé un à un *koèi* impur et obscur (le génie de la rivière *Soēi*). Si celui-là devient ^{p.122} hégémon, il aura de la chance ! Je pense que s'il arrive à mourir de mort naturelle, ce sera déjà beaucoup.

— En 639, durant l'été, la sécheresse étant extrême, le marquis *Môu* de *Lòu*, imbu des préjugés populaires, voulait exposer aux ardeurs du soleil une sorcière et un phtisique. *Tsāng wenn-tchoung* lui dit :

— Est-ce que cela fera cesser la sécheresse ? Réparez plutôt les murs et les enceintes de vos villes, diminuez votre table et votre luxe, distribuez les grains des greniers publics, exhortez les gens du peuple à se secourir les uns les autres. Ces mesures-là remédieront à ce malheur. Qu'est-ce que les sorcières et les phtisiques y peuvent ? Si le ciel voulait la mort de ces gens-là, il ne leur conserverait pas la vie. Et si ces gens-là sont vraiment cause de la sécheresse, comme le peuple le pense, si vous les exposez au soleil, ils feront augmenter la sécheresse...

Le marquis fut docile à cet avis, et abandonna son projet. Aussi, cette année-là, quoiqu'il y eût disette, personne n'eut trop à souffrir.

— En 638, *Sóng* et *Tch'òu* se battirent à *Hoûng*. *Sóng* fut défait. *Tch'òu* forma une ligue méridionale. — La même année, l'empereur gracia et rappela son frère rebelle *Tái*, réfugié à *Ts'î* depuis 649. Il n'eut pas à se féliciter de cet acte de clémence, comme nous verrons sous peu.

— En 637, l'empereur ayant une querelle avec le comte de *Tchéng*, confia aux barbares *Ti* le soin de sa vengeance. Pour payer leurs bons offices, il épousa et fit impératrice, la fille de leur chef *Wéi*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— En 636, *Î-ou* marquis *Hoéi* de *Tsinn* étant mort, son fils *Û* s'apprêtait à lui succéder, quand ^{p.123} *Tch'oung-eull*, le frère de *Chënn-cheng* (page 116), exilé depuis dix-neuf ans, rentra dans le pays. Aussitôt le peuple de *Tsinn* tua *Û*, et reconnut *Tch'oung-eull*, qui devint le fameux marquis *Wënn*. L'empereur lui envoya aussitôt son diplôme d'investiture... Jadis, quand il errait à l'étranger, *Tch'oung-eull* faillit mourir de faim, dans le comté de *Ts'āo*. Alors *Kīe tcheu-t'oei*, l'un de ses compagnons, coupa dans sa cuisse une tranche de chair, qu'il lui fit manger. Après son retour, *Tch'oung-eull* devenu marquis, récompensa libéralement tous ceux qui l'avaient suivi dans son exil ; seul *Kīe tcheu-t'oei* fut oublié. Les amis de ce dernier affichèrent une supplique à la porte du palais. Quand le marquis l'eut vue, il s'écria :

— Oh ! je suis grandement en faute !

et il fit chercher *Kīe tcheu-t'oei*, qu'on ne put pas trouver. Froissé d'avoir été oublié, il était allé, avec sa vieille mère, se cacher dans les montagnes du *Chān-si* actuel. Ceux qui, le cherchaient ayant mis le feu aux broussailles de la montagne, comme on faisait, en ce temps-là, pour faire sortir le gibier de ses repaires, *Kīe tcheu-t'oei* et sa mère périrent dans les flammes. Comme expiation, le marquis *Wënn* institua l'usage de manger froid sans cuire les aliments, durant les trois jours qui précèdent le 5 avril.

— Encore en 636, *Tāi* le remuant frère de l'empereur *Siāng*, rebelle en 649, gracié en 638, ayant été convaincu de relations trop intimes avec l'impératrice barbare *Wèi*, l'empereur dégrada cette impératrice. Alors *Tāi*, à la tête d'une armée de *Ti*, attaqua l'empereur son frère et battit complètement son armée. L'empereur fugitif dut se réfugier chez le comte de *Tchéng*, sur lequel il avait lancé les *Ti* l'année précédente. *Tāi* s'établit à *Wënn* (n), avec l'impératrice *Wèi*. L'empereur envoya des députés aux seigneurs, pour leur faire part de ses malheurs. En 635, le comte de *Ts'inn* descendit le long du Fleuve Jaune, en amont de la *Láo* ; le marquis de *Tsinn* occupa le Fleuve, en aval de la *Láo*. Ils firent leur jonction à *Yāng-fan*. Puis, l'aile droite ayant assiégé *Wënn*, prit et tua le prince *Tāi*, tandis que l'aile gauche allait au-devant de l'empereur, qui revenait de *Tchéng*. Celui-ci étant rentré dans la capitale, récompensa ses sauveurs par des cessions de territoire.

— En **632**, collision entre la ligue du centre-nord et celle du sud ; entre *Tsinn* et *Tch'ou*. Bataille de *Tch'êng-p'ou*, dans laquelle *Tch'ou* fut écrasé. Le marquis de *Tsinn* offrit à l'empereur une part des prisonniers et du butin de cette journée. Touché de cette attention, l'empereur lui donna le titre d'hégémon. La ligue du nord ayant tenu ses comices à *Wënn* (n), le marquis de *Tsinn* invita l'empereur à y paraître, pour se montrer aux seigneurs. Puis il lui organisa une chasse impériale, au nord du Fleuve Jaune ; simulacre qui fait rire, dans ^{p.124} cette décadence... A *Wënn*, la ligue du nord renouvela ses serments. L'acte de la confédération portait :

« Tous nous tâcherons d'exalter l'empereur. Nous ne nous nuirons pas les uns aux autres. Quiconque manquera à ce serment, que les *chënn* et les ancêtres le châtient, ruinent ses armées, affligent ses États et le privent de postérité.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Confucius dit :

— Que des seigneurs aient invité et quasi cité l'empereur à leur assemblée, cela doit être enseveli dans l'oubli.

— En 628, durant l'hiver, *Tch'oung-eull* marquis *Wên* de *Tsinn*, hégémon de la ligue du nord, mourut. Son fils lui succéda ; ce fut le marquis *Siāng*. *Tch'oung-eull* semble avoir eu sincèrement l'intention de relever le prestige impérial. Son fils suivit l'exemple de son père. S'étant brouillé avec le comte *Mou* de *Ts'inn*, dont les entreprises l'inquiétaient, il le battit en 627 et en 625.

— Encore en 628, le marquis de *Wéi* fuyant les *Joûng*, dut établir sa résidence à *Ti-k'iou* (carte IV q), jadis capitale de l'empereur *Siāng* (1943) de la dynastie *Hiá*. La tortue lui promit qu'il y goûterait trois siècles de prospérité. Cependant, à peine installé, le marquis *Tch'êng* de *Wéi* eut un songe. *K'āng-chou* (page 72) son ancêtre, premier marquis de *Wéi*, lui apparut pour se plaindre que l'empereur *Siāng* lui volait ses offrandes. Aussitôt le marquis ordonna de faire aussi des offrandes à l'empereur *Siāng*. Le vicomte de *Ningou* l'en reprit vivement.

— Les *koèi* et les *chên*, dit-il, ne goûtent pas les offrandes de ceux qui ne sont pas de leur race. Pourquoi les clans *K'ì* et *Tsēng*, qui descendent des *Hiá*, ne s'occupent-ils pas de l'empereur *Siāng* ? Il y a longtemps qu'on n'a plus fait à celui-ci d'offrandes à *Ti-k'iou*, et cela sans faute aucune de notre part, car nous ne lui en devons pas. Gardez-vous de rien changer aux règles des offrandes, telles que l'empereur *Tch'êng* et le duc de *Tcheōu* les ont établies. Veuillez rapporter votre décision !

— En ce temps-là commença le conflit séculaire entre *Ts'inn* et *Tsinn*, les deux boucles du Fleuve Jaune.

— En 626, parricide dans le royaume de *Tch'ou*. Jadis le roi de *Tch'ou* ayant l'intention, de nommer son fils *Chāng-tch'enn* prince héritier, consulta *Yinn tzeu-chang*. Celui-ci dit au roi :

— Vous n'êtes pas âgé, vous aimez les femmes, vous pouvez avoir d'autres fils. Si ensuite vous dégradez celui-ci, il y aura des troubles. Voilà pourquoi la coutume de *Tch'ou* est de donner la succession à l'un des derniers fils. D'ailleurs *Chāng-tch'enn* a des yeux de guêpe et une voix de loup ; ne nommez pas celui-là !...

Le roi le nomma quand même. # Plus _{p.125} tard il résolut de le dégrader, et de lui substituer son fils *Tchêu*. *Chāng-tch'enn* s'en doutait, mais n'en avait pas de preuve. Il demanda à son précepteur *P'ān-tch'oung* :

— Comment pourrions-nous découvrir si c'est vrai ?

P'ān-tch'oung lui dit :

— Donnez un repas à *Mīe* de *Kiāng* (sœur du roi, votre tante), et manquez-lui de respect...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Chāng-tch'enn fit ainsi. La dame furieuse s'écria :

— Ah gamin ! ce n'est pas sans raison que le roi a résolu de te tuer, et de mettre *Tchêu* à ta place !...

Chāng-tch'enn dit à *P'ân-tch'oung* :

— C'est vrai !...

Alors *P'ân-tch'oung* lui demanda :

— Pourrez-vous servir *Tchêu* ?

— Non !...

— Pourrez-vous vivre dans l'exil ?

— Non !...

— Pourrez-vous faire la grande chose (assassiner votre père avant qu'il vous dégrade) ?

— Oui !...

Donc, durant l'hiver de cette année, au dixième mois, à la tête de la garde du palais, *Chāng-tch'enn* envahit les appartements de son père. Celui-ci demanda à manger encore une patte d'ours, avant de mourir. On lui refusa cette grâce. Il dut s'étrangler. Quand il eut expiré, son meurtrier lui ayant donné le nom posthume *Lîng* le Perspicace, le cadavre ne ferma pas les yeux. Il l'appela donc *Tch'êng* l'Achévé ; alors le cadavre ferma les yeux. C'est ainsi que *Chāng-tch'enn* devint le roi *Móu* de *Tch'òu*. Il donna à *P'ân-tch'oung* le palais qu'il avait habité, étant prince héritier, et le fit commandant de ses gardes.

— En 625, conflit entre *Ts'inn* et *Ts'inn*. Bataille de *P'êng-ya*. Déroute de l'armée de *Ts'inn*. La suprématie de *Ts'inn* s'affirme de plus en plus.

— En 621, le comte *Móu* de *Ts'inn* mourut ; 177 hommes le suivirent dans la mort, c'est-à-dire se suicidèrent ou furent immolés à ses funérailles. Le marquis *Siāng* de *Ts'inn* n'eut pas le temps de profiter de la mort de son rival, car il mourut la même année.

— En 619, trente-troisième année de son règne, l'empereur *Siāng* mourut. Son fils *Jénn-tch'eng* p.126 monta sur le trône, et devint l'empereur *K'ing*.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur K'ing, 618 à 613.

@

Grâce à la croissance de *Ts'inn*, épine au flanc de *Tsinn*, les affaires de *Tch'ou* prospèrent peu à peu, dans le midi de l'empire. Guerres et crimes se succèdent avec une écœurante monotonie. Il restait pourtant encore de nobles cœurs, parmi tant d'égoïstes.

— En 614, le vicomte *Wènn* de *Tchōu* consulta la tortue, sur la translation de sa résidence à *Î*. Le devin répondit :

— Cette translation sera avantageuse au peuple, et funeste au prince...

Le vicomte dit :

— Ce qui sera avantageux pour le peuple le sera aussi pour moi. Le ciel produit les peuples, et crée les princes pour leur bien. Si mon peuple doit être heureux, je le serai aussi...

Ses officiers lui dirent :

— Mais, si rester ici doit prolonger votre vie, pourquoi ne pas rester ?

Le vicomte répondit :

— Mon mandat est de procurer le bien-être de mon peuple ; ne devrais-je pas mourir tôt ou tard, au jour marqué ? puisque la translation doit profiter à mon peuple, partons ! quoi qu'il arrive, ce sera pour le mieux...

Ayant donc transporté sa résidence à *Î*, le vicomte mourut au cinquième mois de la même année. Les sages dirent de lui, qu'il avait compris ce qu'est le mandat d'un prince.

— En 613, l'empereur *K'ing* mourut. Son fils *Pān* monta sur le trône, et devint l'empereur *K'oāng*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur K'oāng,

612 à 607.

@

Sous ce règne, les assassinats féodaux atteignent leur maximum de fréquence.

— En 619, *Chāng-jenn* de *Ts'î*, ayant assassiné son frère le marquis *Tchāo*, devient marquis *Í*. Il ne jouit pas longtemps des fruits de son crime.

— En 611, le duc *Tchāo* de *Sóng* est tué à la chasse, par les menées de la duchesse veuve de son grand-père, et de son frère cadet Páo, qui lui ^{p.127} succède.

En 609, le marquis *Í* de *Ts'î*, assassin de son frère, est assassiné à son tour, et remplacé par son frère *Yuân*, qui fut le marquis *Hoéi*... Avant que *Chāng-jenn* devint marquis *Í*, il s'était disputé pour une terre, avec le père d'un certain *Pìng-tch'ou*, et avait eu le dessous. Quand il fut devenu marquis, il fit déterrer le cadavre de cet homme qui était mort depuis, et se vengea sur lui en lui coupant les pieds, gardant cependant *Pìng-tch'ou* comme son cocher. Son valet de confiance était un certain *Yên-tcheu*, dont il avait enlevé la femme. En été, le duc ayant poussé, en voiture, jusqu'au lac *Chēnn*, le cocher et le valet se baignèrent ensemble. Comme ils s'ébattaient dans l'eau, *Pìng-tch'ou* cingla les épaules de *Yên-tcheu* d'un coup de baguette. *Yên-tcheu* s'étant fâché, *Pìng-tch'ou*, lui dit :

— Celui-là peut-il sentir un coup de baguette, qui n'a pas ressenti l'enlèvement de sa femme ?

Yên-tcheu répliqua :

— Et celui qui n'a pas vengé la mutilation du cadavre de son père, que faut-il penser de lui ?

Sur ce, ces deux hommes s'étant concertés, assassinèrent le marquis, couchèrent son cadavre dans les bambous qui couvraient la rive du lac, rentrèrent à leur logis, burent et disparurent.

— La même année, le marquis *Wēnn* de *Lòu* étant mort, *Soéi* membre de la famille régnante, ayant assassiné *Tch'éu* et *Chéu* fils du défunt, donna la succession à *Wō*, qui fut le marquis *Suān*.

— En 607, tragédie dans le marquisat de *Tsinn*. Le marquis *Lîng* ne se conduisait pas en prince. Il pressurait le peuple, pour faire couvrir ses murs de boiserie sculptées. Du haut d'une tour, il tirait sur la foule avec une arbalète à balles, et s'amusait de voir comme on courait pour éviter ses projectiles. Son cuisinier Mayant servi une patte d'ours qui n'était pas cuite à point, il le tua et fit emporter son cadavre dans un panier par les femmes du palais. Comme celles-ci traversaient les cours, elles rencontrèrent les conseillers *Tcháo-tounn* et *Chéu-ki*, qui, voyant une main pendre du panier, demandèrent ce que c'était, et furent très irrités. Comme ils allaient tous deux pour faire des remontrances, *Chéu-ki* se ravissant, dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Si nous sommes déboutés, personne ne pourra plus pousser cette affaire. N'entrons pas tous deux ensemble. Je vais passer le premier. Si je ne suis pas écouté, vous entrerez à votre tour...

Sur ce, *Chéu-ki* ayant traversé les trois premières cours, et étant arrivé à la grande véranda, rencontra le marquis qui dit en le voyant :

— Je sais que j'ai commis une faute ; je me corrigerai !...

Chéu-ki se prosterna et dit :

— Qui est sans faute ? C'est faire chose ^{p.128} excellente, que de se corriger...

Cependant le marquis ne se corrigea pas. Alors *Tcháo-tounn* le chapitra à fond. Le marquis le prit mal, et donna commission à un certain *Tch'ôu-i*, de le débarrasser de *Tcháo-tounn*. Celui-ci s'étant introduit dans le logis du conseiller avant le jour, trouva la porte de son appartement ouverte, et le ministre, déjà revêtu de sa robe de cour, assis et sommeillant en attendant l'heure. A cette vue, *Tch'ôu-i* se retira, et dit en soupirant :

— Un homme si respectueux et si diligent, est digne d'être le chef du peuple. Si j'assassine le chef du peuple, je serai traître. Si je n'obéis pas à mon marquis, je serai infidèle. Comme je ne veux être ni l'un ni l'autre, je n'ai plus qu'à mourir. Et il se brisa la tête contre le tronc d'un sophora...

En automne, au neuvième mois, le marquis de *Tsinn* ayant invité *Tcháo-tounn*, le fit boire. Or il avait aposté des cuirassiers, qui devaient le tuer quand il serait ivre. *Mi-ming*, garde du corps de *Tcháo-tounn*, s'en étant aperçu, monta rapidement les degrés de la salle haute et lui cria :

— Si un ministre, invité à la table de son seigneur, boit plus de trois coupes, il pèche contre les rites !

et soutenant *Tcháo-tounn* déjà pris de vin, il lui fit descendre les degrés. Le marquis ayant lancé sur eux son dogue, *Mi-ming* abattit cet animal, puis il chercha à frayer une issue au ministre en combattant. Quand il eut été frappé à mort dans la mêlée, *Ling-tchee*, un des gardes du marquis, retournant sa lance contre ses camarades, couvrit la retraite de *Tcháo-tounn* qui parvint à s'enfuir... Jadis, comme *Tcháo-tounn* chassant près du mont *Cheòu-chan*, se reposait sous un mûrier touffu, il vit ce *Ling-tchee* gisant à terre et près d'expirer. Lui ayant demandé s'il était malade, *Ling-tchee* répondit :

— Je n'ai rien mangé depuis trois jours.

Alors *Tcháo-tounn* lui donna de ses provisions. *Ling-tchee* mit de côté la moitié de ce qu'il avait reçu. ^{p.129} *Tcháo-tounn* lui en ayant demandé la raison, *Ling-tchee* répondit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Voilà trois ans que j'erre dehors ; me voici près de chez moi ; j'espère que ma vieille mère vit encore ; permettez-moi de réserver ceci pour elle...

Tcháo-tounn l'obligea à manger tout son soûl, puis il lui donna, dans un sac, du riz et de la viande pour sa mère... Au temps dont nous parlons, *Lîng-tchee* était devenu garde du marquis de *Tsinn*. Il sauva le ministre. Celui-ci lui ayant demandé pour quel motif il s'était ainsi dévoué pour lui ;

— Je suis le famélique, répondit-il, que vous avez secouru jadis sous le mûrier touffu ;

et il s'esquiva... Peu de jours après, *Tcháo-tch'oan*, cousin de *Tcháo-tounn*, tua le marquis *Lîng* de *Tsinn* dans son verger planté de pêchers.

— Cette même année 607, l'empereur *K'oāng* mourut. Son frère *Û* lui succéda, et fut l'empereur *Tîng*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Tíng, 606 à 586.

Carte V. @

En **605**, assassinat du comte *Líng* de *Tchéng*, pour une cause bien mince. Les gens de *Tch'ou* lui avaient offert une grande tortue. *Koūng* et *Kiā*, parents du comte, allaient dîner chez lui, quand l'index de *Koūng* se contracta. Il le montra à *Kiā*, en disant :

— Chaque fois que cela m'est arrivé, j'ai mangé d'un plat rare...

Quand ils entrèrent dans le palais, le cuisinier dépeçait justement la grande tortue. *Koūng* et *Kiā* se regardèrent en riant. Le comte *Líng* qui les vit, demanda pourquoi ils avaient ri. Ils le lui dirent... Au dîner de gala, quand on eut servi la grande tortue, le comte voulant sans doute faire mentir le pronostic, n'en donna pas à *Koūng*. Celui-ci se mit en colère, mit la main dans le plat, goûta la tortue et s'enfuit. Le comte *Líng* irrité, résolut de le faire mourir. *Koūng* dit à *Kiā* qu'il fallait prévenir le comte. *Kiā* dit :

— Eh quoi, vous qui éprouveriez de la répugnance à tuer un vieil animal domestique, vous tueriez votre comte ?...

Alors *Koūng* menaça *Kiā* de le compromettre. *Kiā* eut peur et consentit à l'aider. En été, *Koūng* assassina le comte *Líng*.

En **602**, le cours du Fleuve Jaune subit une modification. Un vent violent du nord-est, coïncidant probablement avec une grande marée, jeta les eaux de la mer sur les plaines basses qui s'étendent entre les embouchures du Pei-ho et du Hoang-ho actuels. Le delta artificiel, créé par *Ū* le Grand en 2066, fut effacé par ce raz de marée. Le Fleuve Jaune continua à couler dans la mer, approximativement par l'embouchure du Pei-ho actuel. Sur la Carte V, ^{p.130} la branche sud de la fourchette qui représente son delta, est à supprimer désormais.

En **599**, assassinat du duc *Líng* de *Tch'én*, par l'officier *Hiá tcheng-chou*. Le duc *Líng*, *K'oung-ning* et *Í hing-fou*, avaient tous trois des relations intimes avec la veuve *Kí* de la maison *Hiá*. Un jour, à la cour, tous trois exhibèrent, pour rire, une pièce de ses vêtements. Alors *Síe-ie* censura le duc, en ces termes :

— Quand le prince et ses ministres s'adonnent sans vergogne à la luxure, c'est là un exemple funeste donné au peuple. Divulguer pareille chose, c'est un scandale. Cachez ces objets !...

Le duc dit :

— Je me corrigerai !

Puis il parla, avec ses amis, de la leçon qu'il avait reçue. Ceux-ci lui demandèrent la permission d'assassiner *Síe-ie*. Le duc ne le leur défendit pas. Ils tuèrent donc

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Sie-ie... Or comme le duc *Lîng* festoyait de nouveau, avec *K'oung-ning* et *Î hing-fou*, chez les *Hiá*, le duc, désignant le maître de la maison *Hiá tcheng-chou* fils de la veuve, dit à *Î hing-fou* :

— Il te ressemble...

— Et à vous aussi, répliqua celui-ci...

Blessé au vif par ces paroles, *Hiá tcheng-chou* alla se cacher dans l'écurie. Au moment où le duc allait quitter la maison, *Hiá tcheng-chou* lui décocha à bout portant une flèche qui le renversa mort sur la place. Les deux autres galants s'enfuirent à *Tch'ou*.

En 597, dans le marquisat de *Tsinn*, *T'ou nan-kou* extermine la famille de *Tcháo-tounn* (page 128)... Jadis, avant de mourir, *Tcháo-tounn* avait vu en songe feu le prince *Tái*, qui se lamenta d'abord en se tenant les reins, et qui rit ensuite et dansa en chantant. *Tcháo-tounn* demanda à la tortue ce que ce rêve lui présageait. Elle répondit :

— D'abord un malheur, puis un bonheur.

Le devin qui avait fait l'opération pour *Tcháo-tounn*, ajouta :

— Le malheur prédit par cet oracle, n'arrivera pas de votre vivant ; il tombera sur vos fils ; vos fautes seront punies jusque dans ^{p.131} vos petits-fils...

Or *T'ou nan-kou* avait été favori du marquis *Lîng*, celui-là que le cousin de *Tcháo-tounn* avait tué (page 129). Sous le marquis *Kîng*, il devint Grand Justicier. Alors il se mit à rechercher les meurtriers du marquis *Lîng*. Quand il eut examiné le cas de la famille *Tcháo*, il dit aux officiers :

— Quoique *Tcháo-tounn* n'ait pas eu connaissance du projet de son cousin, cependant, comme tout s'est fait à cause de lui, il est censé être la tête de cette rébellion ; si donc je laisse ses fils et ses petits-fils en charge à la cour, comment pourrai-je sévir contre de moindres coupables ?

Hân-kue objecta :

— Quand le marquis *Lîng* fut assassiné, *Tcháo-tounn* était absent. Le marquis *Tch'êng*, successeur du marquis *Lîng*, était persuadé de l'innocence de *Tcháo-tounn*, aussi ne l'a-t-il pas poursuivi. Si maintenant vous sévissez contre ses descendants, vous irez certainement contre l'idée du marquis *Tch'êng*, et vous provoquerez de graves désordres. Consultez au moins le marquis *Kîng* ; si vous agissez sans son aveu dans un cas aussi grave, c'est comme si vous faisiez fi de l'autorité de votre prince...

T'ou nan-kou ne voulut rien entendre. Alors *Hân-kue* conseilla à *Tcháo-chouo* de se sauver par la fuite. *Tcháo-chouo* refusa de le faire, et dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— J'ai confiance que, si je péris, vous ferez des offrandes aux mânes des *Tcháo*, je mourrai donc résigné.

Hân-kue le lui promit, feignit d'être malade et s'enferma chez lui. Sans consulter le marquis, *T'ôu nan-kou* se mettant à la tête des gardes, assaillit les *Tcháo* dans le vestibule du palais, tua *Tcháo-chouo*, *Tcháo-t'oung*, *Tcháo-k'ouo*, *Tcháo ying-ts'i*, et extermina leurs familles. Seule la veuve de *Tcháo-chouo* échappa, parce qu'elle était la sœur de feu le marquis *Tch'êng*. Or elle était enceinte. Elle se réfugia dans le palais... *Tcháo-chouo* avait un familier nommé *Koûng-sounn Tch'ou-kiou*. Ce *Tch'ou-kiou* étant allé trouver un ami de feu ^{p.132} *Tcháo-chouo*, nommé *Tch'êng-ying*, il lui demanda :

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas suicidé à la mort de votre ami ?

Tch'êng-ying lui dit :

— J'ai différé, parce que la veuve de *Tcháo-chouo* est enceinte. Si elle met au monde un garçon, je servirai cet enfant. Si c'est une fille, je me suiciderai...

Or la veuve de *Tcháo-chouo* s'étant retirée, accoucha secrètement d'un garçon. *T'ôu nan-kou* en ayant eu vent, fit une perquisition dans le palais. La veuve prit le nouveau-né, et l'adjura en ces termes :

— Si la race des *Tcháo* doit s'éteindre, vagis ! si elle doit se perpétuer, tais-toi !...

et elle glissa l'enfant dans son large pantalon. Or, pendant tout le temps que la perquisition dura, l'enfant se tut, et fut sauvé ainsi... *Tch'êng-ying* ayant appris ces détails, dit à *Tch'ou-kiou* :

— Pour cette fois, l'enfant a échappé ; mais quand on le cherchera de nouveau, qu'advient-il ?

Tch'ou-kiou dit :

— Qu'est-ce qui est le plus facile, de sauver cet orphelin, ou de mourir ?

Tch'êng-ying répondit :

— Mourir est le plus facile ; sauver l'orphelin est le plus difficile.

Tch'ou-kiou dit :

— Nous sommes tous les deux grandement redevables aux *Tcháo* ; il faut nous dévouer pour eux. Vous qui êtes brave, chargez-vous de la partie difficile ; moi je me charge du rôle facile ; je demande à mourir...

S'étant concertés, ils se procurèrent un petit enfant, l'enveloppèrent dans de riches langes, puis *Tch'ou-kiou* alla se cacher avec lui dans les montagnes. Après son départ, *Tch'êng-ying* alla trouver les officiers et leur dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Si vous me donnez mille lingots, je vous révélerai où le descendant des *Tcháo* est caché.

Les officiers fort contents, lui promirent la somme. A la tête d'une troupe de soldats, ils suivirent *Tch'êng-ying*, qui alla chercher *Tch'ou-kiou*. Quand celui-ci eut été pris, jouant le rôle convenu, il s'écria :

— Ah misérable *Tch'êng-ying* qui n'as pas su mourir avec tes bienfaiteurs, tu étais convenu avec moi de ^{p.133} sauver leur descendant, et voilà que tu l'as vendu à ses ennemis !

Puis, étreignant l'enfant, il cria :

— O Ciel ! O Ciel ! Quelle faute cet enfant a-t-il commise ? Faites-moi mourir, mais laissez-le vivre !

Sourds à ses prières, les officiers le tuèrent avec l'enfant. Ensuite, croyant en avoir enfin bien authentiquement fini avec les *Tcháo*, ils se livrèrent à une grande joie... Cependant le véritable héritier des *Tcháo*, élevé d'abord dans la maison de *Tch'êng-ying*, fut ensuite caché par lui, durant quinze années, dans un village des montagnes... Or le marquis *King* de *Tsinn* étant tombé malade, consulta la tortue qui répondit :

« Vous êtes puni, parce que vous ne traitez pas, comme il convient, le descendant d'une grande famille...

Le marquis demanda à *Hân-kue* ce que cet oracle pouvait bien signifier. Celui-ci qui savait que l'héritier des *Tcháo* avait été sauvé, dit :

— Cette grande famille, ce doit être une de celles dont vous avez fait cesser les offrandes ; ne serait-ce pas celle des *Tcháo* ?

Le marquis *King* demanda s'il restait quelque descendant des *Tcháo*. *Hân-kue* lui dit franchement que oui. Alors le marquis s'entendit avec *Hân-kue* sur la manière de le réhabiliter. Il fit d'abord quérir l'enfant qu'il cacha dans le palais. Ensuite, les officiers de service s'étant présentés en corps pour s'enquérir de la santé du marquis, celui-ci chargea *Hân-kue* de leur tout dire, et de leur présenter l'héritier des *Tcháo*. Ce jeune homme s'appelait *Oû*. Les officiers, un instant forts surpris, s'orientèrent bien vite dans le sens du marquis, et dirent :

— C'est en nous montrant de faux ordres de vous, que *T'ou nan-kou* nous a fait massacrer les *Tcháo* ; sans cela aurions-nous jamais osé faire pareille chose ?! C'est donc *T'ou nan-kou* qui est cause de votre maladie. Donnez vite des ordres, et nous rétablirons ce jeune homme dans le rang des *Tcháo*.

A ces mots, *Tcháo-ou* et *Tch'êng-ying* ^{p.134} prosternés, remercièrent les officiers. Ceux-ci, ayant appelé la garde, allèrent aussitôt, avec *Tch'êng-ying* et *Tcháo-ou*, attaquer *T'ou nan-kou*, qu'ils massacrèrent avec toute sa famille. Puis le marquis fit rendre à *Tcháo-ou* les biens de ses ancêtres. Quand *Tcháo-ou* eut coiffé le

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

bonnet viril et atteint sa majorité, *Tch'êng-yîng* ayant fait ses adieux à tous les officiers, dit à *Tcháo-ou* :

— Jadis, lors du massacre de vos parents, leurs familiers ont su les suivre dans la mort. Si moi je ne l'ai pas fait, c'est que je voulais rétablir leur maison dans sa gloire. Maintenant que mes vœux sont réalisés, je vais aller en porter la nouvelle aux enfers, à vos ancêtres les *Tcháo*, et à mon ami *Tch'òu-kiou*...

Tcháo-ou se prosterna en sanglotant, et le supplia de consentir à vivre, en disant :

— Je me mettrai en pièces pour vous prouver ma reconnaissance ; toute ma vie je vous honorerai comme mon père ; si vous me quittez, j'en mourrai de douleur !...

Tch'êng-yîng dit :

— Je ne puis pas vivre. *Tch'òu-kiou* et moi, nous avons juré de mourir tous les deux pour les *Tcháo*. Lui est mort le premier, pour faire réussir mon entreprise. Maintenant qu'elle a réussi, je dois tenir mon serment !...

et il se donna la mort. *Tcháo-ou* porta pour lui, durant trois ans, le deuil d'un fils pour son père ; puis il fonda pour lui des offrandes à perpétuité, qu'il offrit lui-même, durant toute sa vie, au retour du printemps et de l'automne. Il paraît que cette réparation tardive ne désarma pas le Ciel.

En **581**, le marquis *Kîng* de *Tsinn*, guéri de sa première maladie, eut un songe. *Tcháo-tounn* lui apparut sous la figure d'un spectre épouvantable, les cheveux épars tombant jusqu'à terre, se frappant la poitrine, bondissant et criant :

— Tu as tué injustement mes enfants ; j'ai obtenu du Souverain la permission de les venger sur toi !

A ces mots, le spectre brisa la grande porte, et pénétra dans les appartements du marquis. Celui-ci, épouvanté, se réfugia dans le harem, dont le spectre enfonça une fenêtre. A ce moment, le marquis s'éveilla. Il fit appeler la sorcière de *Sāng-t'ien*. Celle-ci lui conta tout son rêve.

— Que me présage-t-il ? demanda le marquis.

— Vous ne mangerez pas du blé de cette année, dit la sorcière...

Peu après, le marquis s'alita d'une maladie, qui prit bientôt une tournure grave. Il demanda un médecin au comte de *Ts'inn*, ceux de ce pays-là étant les plus estimés. Le comte ne se pressa pas trop de le satisfaire. Avant l'arrivée du médecin, le marquis eut un nouveau songe. Il vit sa maladie, sous la forme de deux enfants logés dans son corps. L'un des deux dit :

— Il va venir un excellent médecin ; il nous fera du ^{p.135} mal ; allons-nous-en !...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'autre dit :

— Non ! Logeons-nous entre le diaphragme et le péricarde ; quel médecin pourra nous atteindre là ?

Le médecin étant enfin arrivé, examina le malade, puis prononça en ces termes :

— Cette maladie est incurable ; le siège du mal est entre le diaphragme et le péricarde ; impossible de l'atteindre, car il n'existe aucune drogue dont la vertu puisse pénétrer jusque là ; donc ce mal est incurable...

Le marquis dit :

— Ce médecin est excellent.

Et il le renvoya, avec de riches présents... Cependant la maladie traînait en longueur. Au sixième mois, le quarante-troisième jour du cycle, le marquis eut envie de manger du blé nouveau qu'on récoltait alors. On en envoya quérir à la ferme, et les cuisiniers se mirent à l'apprêter. En même temps, le marquis ordonnait de faire mourir, comme menteuse, la sorcière de *Sāng-t'ien*, qui lui avait prédit qu'il ne mangerait pas du blé de cette année... Comme il allait se mettre à table, il se sentit pressé d'un besoin naturel, alla aux cabinets, tomba dans la fosse et y mourut. Son valet de chambre avait rêvé cette nuit-là-même, qu'il portait le marquis au ciel, sur ses épaules. A midi, il portait sur ses épaules son cadavre, retiré de la fosse d'aisances, puis il se tua pour le suivre dans la mort.

En **597**, *Tsinn* et *Tch'ou*, les deux liges, le Nord et le Sud, se livrèrent une grande bataille à *Pi*. *Tsinn* battu à plate couture, dut s'empresser de resserrer les liens de la ligue du nord. En 591, la mort du roi *Tchoāng* de *Tch'ou*, lui donna quelque répit ; mais en 589, le nouveau roi *Koung* arriva à mettre la ligue du sud sur un pied formidable.

En 586, l'empereur *Ting* mourut. Son fils *Î* monta sur le trône. Ce fut l'empereur *Kien*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Kièn,

585 à 572.

@

En 585, le vicomte *Cheóu-mong* de *Oû*, vint faire sa cour à l'empereur ; puis il visita le marquis *Tch'êng* de *Lòu* son parent, qui le régala de musique et de cérémonies antiques. Le vicomte dit :

— Moi qui habite parmi les barbares *Í* et *Mân*, m'habillant et me coiffant comme eux, je n'entends rien à toutes ces belles choses.

Il soupira et s'en retourna...

Cheóu-mong descendait de *T'ai-pai*, fils de *Tàn-fou*, frère de *Ki-li* de la maison impériale *Tcheōu* (page 80). Établis au sud du Fleuve Bleu dès le treizième siècle, les *Oû* avaient adopté les mœurs et la mode des barbares de ces pays devenus leurs sujets. Ils avaient oublié leur origine, et n'avaient entretenu, jusqu'à ^{p.136} ce jour, que peu ou pas de relations avec l'empire. Mais *Tch'òu*, leur voisin devenu puissant, ayant commencé à les inquiéter, le vicomte de *Oû* se ressouvint de son origine, et vint demander assistance à l'empereur et à la ligue du nord. L'accueil fut plutôt froid, ceux du nord considérant *Oû* comme une quantité négligeable. Si *Cheóu-mong* soupira à la vue des cérémonies de *Lòu*, c'est que, en homme pratique, il eût préféré une revue militaire à un ballet rituel. Cependant il ramena à *Oû* des aventuriers chinois, qui lui organisèrent une armée. *Tch'òu* s'étant mis en campagne contre la ligue du nord en 584, *Oû* fit ses débuts en l'attaquant de flanc, non sans succès. Aussi, en 576, *Oû* fut-il accepté comme membre, par la ligue du nord.

En 575, grande bataille des deux ligues à *Yên-ling* ; *Tch'òu* est complètement défait ; la ligue du nord resserre ses liens. Voici désormais les facteurs politiques : Ligue du nord avec *Tsinn* en tête et *Ts'inn* au flanc. Ligue du sud, avec *Tch'òu* en tête et *Oû* au flanc.

En 573, mort honteuse du marquis *Lí* de *Tsinn*. Ce débauché courait les femmes. Il paraît qu'il avait aussi bon nombre de mignons. Quand il fut revenu vainqueur de la bataille de *Yên-ling*, il voulut se défaire de ses officiers, et mettre ses mignons à leur place. Parmi ces derniers, *Sū-t'oung*, le favori du marquis, en voulait à la famille *K'iao*...

Or dans les grandes battues, quand le gibier était acculé, le marquis *Lí* tirait d'abord avec ses femmes, puis il se mettait à boire avec celles-ci ; alors seulement les officiers pouvaient se permettre de tirer. Dans une de ces chasses, *K'iao-tcheu* apportait un sanglier qu'il venait de tuer, quand l'eunuque *Móng-tcheng* le lui enleva. *K'iao-tcheu* ayant bandé son arc, tua l'eunuque sur place. Le marquis en fut attristé. *Sū-t'oung* profita de sa mauvaise humeur, pour lui dire :

— Quand vous vous déferez des officiers, il faudra commencer par les trois *K'iao*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Le marquis approuva. Les *K'iao* l'ayant su, *K'iao-i* voulait prévenir le marquis en l'assassinant ;

— Dussé-je ne pas réussir, disait-il, le marquis passera un vilain quart d'heure.

K'iao-tcheu lui dit :

— Ce qui fait l'homme, ce sont la fidélité, la discrétion et la noblesse du caractère. La fidélité ne permet pas de se révolter contre son seigneur. La discrétion ne permet pas de léser le peuple. La noblesse de caractère ne permet pas de susciter des troubles et des désordres. Si je perdais ces trois vertus, qui serait encore pour moi ? Non ! J'aime mieux laisser ma destinée s'accomplir...

Donc, *Sū-t'oung* massacra les trois *K'iao*, et exposa leurs cadavres à la porte ^{p.137} du palais. S'étant ensuite saisi de *Luân-chou* et de *Tchoūng hing-yen*, il dit au marquis :

— Si vous ne tuez pas encore ces deux-là, vous aurez à vous en repentir !...

Le marquis dit :

— J'ai exposé, en une matinée, les cadavres de trois ministres ; pas trop n'en faut !...

et il nomma *Sū-t'oung* ministre... A quelque temps de là, comme le marquis flânait chez une certaine dame *Tsiáng* née *Lí*, *Luân-chou* et *Tchoūng hing-yen* se saisirent de lui. Après avoir égorgé *Sū-t'oung*, ne voulant pas tuer eux-mêmes le marquis, ils demandèrent à *Chéu-k'i* de faire cette besogne ; celui-ci refusa. Ils s'adressèrent à *Hân-kue*, qui dit :

— Moi, je ne puis même pas, sans émotion, tuer un vieux bœuf ;

et il refusa. Alors ils s'adressèrent à *Tch'êng-hoa*, qui égorgea le marquis. Ils transportèrent son cadavre, sur une charrette, hors la porte de l'est, et l'enfouirent. Ensuite les principaux de *Tsinn* envoyèrent *Sūnn-ying* et *Chéu-fang* offrir le marquisat à *Tcheōu-tzeu*, arrière petit-fils du marquis *Siāng*, qui faisait ses études dans la capitale de l'empire. Ce jeune homme n'avait alors que quatorze ans, mais il était doué d'une sagesse très supérieure à son âge. Les députés l'ayant rencontré à *Ts'ing-yuan*, il leur dit :

— Je croyais être venu ici par ma propre volonté, mais il paraît que j'y suis venu par la volonté du Ciel. Sachez-le bien, quand on se donne un prince, c'est pour être gouverné par lui ; si on ne veut pas lui obéir, à quoi bon le nommer ? Donc, si vous voulez que je vous gouverne, dites-le clairement et tout de suite ; si vous ne voulez pas m'obéir, dites-le aussi ouvertement et tout de suite. Quand prince et peuple s'entendent bien, alors les *chênn* les rendent prospères...

Les députés dirent :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Nous désirons que vous nous gouverniez ; comment oserions-nous ne pas vous obéir ?

Ils lui jurèrent fidélité, après quoi il alla avec eux. Le premier jour du deuxième p.138 mois, *Tcheōu-tzeu* devenu marquis *Táo* de *Tsinn*, tint sa cour pour la première fois, et intima ses ordres à ses officiers...

Ce jeune homme si bien doué, avait un frère aîné tellement idiot, qu'il ne savait pas distinguer une fève d'un grain de blé ; aussi n'avait-on pas pu songer à le faire marquis.

En 572, l'empereur *Kiên* étant mort, son fils *Sie-sinn* monta sur le trône, et devint l'empereur *Lîng*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Lîng, 571 à 545.

@

Durant ce règne, les deux ligues continuent à se battre, mais sans se faire grand mal.

En **562**, après un conflit plus sérieux, on jura un accord dont l'histoire nous a conservé le texte que voici :

« Nous tous qui jurons ici ensemble, nous n'accaparerons pas les grains, nous ne nous empêcherons pas de profiter, nous ne protégerons pas les traîtres ni ne donnerons asile aux criminels. Nous nous aiderons dans nos malheurs, nous nous assisterons dans nos troubles, nous aimerons et haïrons en commun, nous soutiendrons tous l'empereur. Si quelqu'un de nous y manque, que celui qui veille sur les contrats et les serments, que les monts et les fleuves, que la foule des *chênn* et de tous ceux à qui l'on sacrifie, que les anciens empereurs et les anciens seigneurs, que les ancêtres de nos sept familles et de nos douze États, que tous les *chênn* clairvoyants, le châtient ; qu'il perde son mandat, son peuple, ses terres et sa famille !

En 560, *Oû* ayant envahi *Tch'ou*, se fit battre honteusement ; il ne faut pas forcer son talent. En 559, *Oû* craignant, non sans raison, les suites de son impertinence, donna avis de sa détresse à la ligue du nord, laquelle se réunit en sa faveur, à *Hiâng*... Intérêts du moment, combinaisons à courte échéance, petits calculs de princes myopes, préoccupation de se dépêtrer de la difficulté présente, quitte à aviser en son temps comment ^{p.139} on se tirera de la suivante : politique chinoise, en un mot.

Cependant, même à cette triste époque, les honnêtes gens ne faisaient pas absolument défaut. Le mal s'étale, le bien paraît moins. Le vice radical de toutes les Histoires, c'est que les hommes n'écrivent guère que le mal. Aussi Dieu, qui écrit le bien, devra-t-il les refaire, au jour des grandes assises.

En **558**, un homme de *Sóng* ayant trouvé un morceau de jade, l'offrit à *Tzèu-han* membre de la famille ducale, qui le refusa. L'homme dit :

— Je l'ai montré à un lapidaire, qui m'a dit que cette pierre a une grande valeur ; veuillez l'accepter..

Tzèu-han dit :

— Moi j'estime le désintéressement, toi tu estimes le jade ; si j'accepte ta pierre, nous aurons perdu tous deux ce que nous estimions ; mieux vaut que chacun de nous conserve son trésor...

Alors l'homme, s'étant prosterné, dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Si je garde ce jade, et qu'on le sache, je ne pourrai plus sortir de chez moi sans courir le risque d'être assassiné ; c'est pour cela que je vous l'offre...

Tzèu-han l'hébergea près de chez lui, chargea un lapidaire de tailler et de vendre la pierre, puis il en donna le prix à l'homme de *Sóng*, qu'il renvoya chez lui enrichi. Cette petite histoire donne quelque idée de la sécurité publique, à l'époque féodale.

En **551**, Confucius naquit au district de *Tch'āng-p'ing*, près de la ville de *Tcheōu* (*Tseōu*), dans le marquisat de *Lòu*. Sa famille était originaire du duché de *Sóng*. Le premier qui porta le nom de *K'oung* (page 108), fut *Fāng-chou*, qui engendra *Pāi-hia*, qui engendra *Chōu-leang keue*. Celui-ci eut successivement neuf filles ; puis une concubine lui donna un fils nommé *Móng-p'i* ou *Pāi-ni*, qui naquit perclus des jambes. Il épousa encore *Tchēng-tsai* de la famille *Yên*. Au jour des noces, lors de la présentation aux ancêtres, quand *Tchēng-tsai* vit que le mari qu'on lui donnait était déjà avancé en âge, craignant de ne pas avoir de fils de lui, elle fit secrètement un vœu à la montagne *Ni-k'iou*, en lui demandant un fils. Elle enfanta Confucius. Celui-ci étant né avec une bosse sur le vertex, fut appelé *K'iōu* la Bosse ; ou *Tchoúng-ni*, en souvenir du mont *Ni*. L'enfant avait trois ans, quand son père *Chōu-leang keue* mourut, et fut enseveli à *Fāng*. Tout enfant, Confucius aima les cérémonies ; il disposait des crédences et des vases ; il s'exerçait à bien faire les rites. Quand il fut devenu grand, il devint contrôleur des greniers, puis des ^{p.140} pacages, du marquis de *Lòu*.

En 559, autour de la capitale de l'empire, la *Láo* et son affluent la *Kòu* se disputèrent (c'est-à-dire qu'elles mêlèrent leur eaux), et menacèrent d'emporter le palais impérial. L'empereur fit construire un barrage. Le prince impérial *Tsinn* le reprit et dit :

— Cela ne convient pas. Les anciens chefs des peuples ne nivelaient pas les monts, ne comblaient pas les vallées, ne barraient pas les fleuves, ne draguaient pas les lacs. Les monts sont les réserves de la terre, les vallées sont les refuges des êtres vivants, les fleuves sont les voies des fluides terrestres, les lacs sont les réservoirs des eaux. Quand tout cet organisme est en ordre, les fluides circulant normalement, le peuple se multiplie et la richesse augmente ; il y a abondance pour les vivants, et repos pour les morts. Aussi les anciens Sages veillaient-ils avec sollicitude sur ces choses. Maintenant, si les *chēnn* des deux rivières se disputent et menacent d'emporter le palais impérial, c'est peut-être parce que ce palais, ayant été trop orné, leur déplaît. Si vous arrêtez le libre cours des lois du ciel, si vous entravez la libre expansion des *chēnn* du ciel, ce ne sera pas pour votre bien !...

L'empereur fit aussitôt cesser les travaux du barrage. Les ingénieurs modernes trouveront ces principes étranges ; mais ils furent incontestés durant toute l'antiquité ; l'homme doit laisser à la nature son libre cours.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

En 548, *Ts'oëi-tchou* assassine le marquis *Tchoāng* de *Ts'î*... L'épouse de *T'âng*, membre de la famille régnante de *Ts'î*, était la sœur de *Tōng kouo-yen*. Celui-ci était officier de *Ts'oëi-tchou*. *T'âng* étant mort, *Tōng kouo-yen* et *Ts'oëi-tchou* allèrent pleurer devant son cercueil, selon l'usage. A cette occasion, *Ts'oëi-tchou* vit la veuve de *T'âng*, qui lui plut. Il la demanda en mariage à son frère. Celui-ci dit :

— Un homme et une femme de la même famille, ne doivent pas s'épouser ; or vous descendez du marquis *Tīng*, moi et ma sœur nous descendons du marquis *Hoân* ; donc il ne convient pas que vous l'épousiez...

Ts'oëi-tchou consulta l'achillée, qui indiqua d'abord l'hexagramme *K'ouinn*, puis l'hexagramme *Tá-kouo*. Tous les devins dirent que le pronostic était faste. *Ts'oëi-tchou* ayant encore consulté *Tch'ênn wenn-tzeu*, celui-ci dit :

— Remarquez que, dans *Tá-kouo*, l'eau (partie inférieure de l'hexagramme) de *K'ouinn*, est remplacée par du vent (la partie supérieure des deux hexagrammes étant la même). Or le vent renverse. C'est néfaste ; n'épousez pas cette femme. D'autant que la Glose dit « il se heurte aux rochers, il s'accroche aux ronces ; entré dans sa maison, il n'y trouve pas son épouse. » Ce sont là des paroles néfastes ; n'épousez pas cette femme !...

Ts'oëi-tchou dit :

— Comme elle est veuve, tout cela ne me regarde pas ; cela concernait son premier mari ;

et il l'épousa ...

Bientôt le marquis *Tchoāng* de *Ts'î* devint fort assidu auprès d'elle. *Ts'oëi-tchou* irrité, chercha à l'assassiner, mais n'en trouva pas l'occasion. Cependant le marquis cravacha son valet *Kià-kîu*, puis commit l'imprudence de le garder à son service. Désormais cet homme épia le marquis pour le compte de *Ts'oëi-tchou*. En été, au cinquième mois, le vicomte de *Kiù* étant venu visiter le marquis de *Ts'î*, le onzième jour du cycle, on le régala dans le faubourg du nord. *Ts'oëi-tchou* se fit excuser, sous prétexte de maladie. Le marquis le croyant réellement malade, alla chez lui, le lendemain, pour courtoiser sa femme. Celle-ci s'échappa avec *Ts'oëi-tchou* par une porte de derrière, tandis que le marquis la cherchait à tâtons par les appartements. Cependant le valet *Kià-kîu*, ayant arrêté dans la rue le cortège du marquis, ferma la porte d'entrée de la maison et attaqua le marquis ^{p.142} avec une troupe d'hommes armés. Celui-ci, réfugié sur une terrasse, demanda qu'on le laissât sortir ; on refusa. Il demanda à parlementer ; on refusa. Il demanda à se suicider dans le temple de ses ancêtres ; on refusa. Les sicaires lui criaient :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— *Ts'oëi-tchou* étant malade, nous ne pouvons pas lui rapporter vos offres ; nous ne savons qui vous êtes ; nous donnons la chasse à un galant !...

Le marquis sauta du haut de la terrasse, reçut une flèche au travers de la cuisse, tomba à la renverse et fut achevé... Le premier annaliste du district septentrional ayant écrit sur son registre « *Ts'oëi-tchou* a assassiné son seigneur », *Ts'oëi-tchou* le tua. Le second annaliste ayant écrit la même phrase, il le tua aussi. Le troisième ayant écrit la même phrase ; il ne le tua plus. Or les annalistes du district méridional, croyant tous leurs collègues tués, accoururent, tenant leurs tablettes, pour enregistrer le fait, à leur défaut. Quand ils se furent assurés que la chose était dûment écrite, ils retournèrent à leur poste.

En **546**, la défection de plusieurs grands fiefs ayant rendu la ligue du sud égale, sinon supérieure, à celle du nord, le marquis de *Tsinn*, hégémon de la ligue du nord, dut concéder que le roi de *Tch'ou*, chef de la ligue du sud, prit aussi le titre d'hégémon. Il n'est plus question de confirmation impériale, les zéros ne comptant pas dans les comptes.

En **545**, l'empereur mourut. Né avec des moustaches, chéri du peuple qui le tenait pour un peu *chênn*, aimé des seigneurs parce qu'il leur laissait faire toutes leurs volontés, il fut décoré du titre posthume *Lîng*, le Perspicace. Sa tombe (près O) devint un lieu de pèlerinage, où le peuple lui portait des offrandes. Son fils *Koéi* monta sur le trône et devint l'empereur *King*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur King,

544 à 520.

@

En 542, un homme de *Tchéng* flânant dans une école de village, déblatéra contre le gouvernement. Quelqu'un proposa au ministre *Tzèu-tch'an*, qui était de la famille régnante, de supprimer toutes les écoles des villages. Celui-ci dit :

— A quoi bon ? Que le peuple emploie ses loisirs, le soir et le matin, à gloser sur le gouvernement, c'est plutôt un avantage. Ce qu'il trouvera bien, je le continuerai ; ce qu'il trouvera mal, je le changerai. La voix publique m'instruira. Je ne serai pas si sot que de fermer les écoles. J'ai toujours ouï dire que la bonté diminue les plaintes ; je n'ai jamais ouï dire que la sévérité eût ce résultat. Si j'arrive à arrêter les critiques pour un temps, il en sera ensuite comme d'un fleuve, qui ayant rompu ses digues, déborde et fait bien plus de mal ; je n'y pourrai plus rien. Mieux vaut laisser béante cette petite ouverture, faire semblant de ne pas entendre, et en tirer son profit.

En 535, *Tzèu-tch'an* de *Tchéng* étant allé en mission à la cour de *Tsinn*, trouva le marquis de *Tsinn* malade. *Hân suan-tzeu* qui le reçut, lui dit en particulier :

— Voilà trois mois que notre marquis est malade. Nous avons sacrifié pour lui à tous les monts et fleuves de *Tsinn*, sans qu'il en ait éprouvé aucun avantage. Récemment il a rêvé qu'un ours jaune entraînait dans sa chambre. Quel peut bien être ce génie malfaisant ?

Tzèu-tch'an répondit :

— Quel génie malfaisant pourrait nuire à un prince aussi éclairé que le marquis, et à un ministre aussi habile que vous ? Jadis, quand sous le règne de *Yáo* (2073), *Choünn* fit mourir *Koünn* près du mont *U*, le *chénn* de celui-ci se transforma en un ours jaune, qui s'enfonça dans les grottes de la montagne. Sous les *Hiá*, on lui faisait des offrandes, lors des grands sacrifices au Ciel. Les trois dynasties *Hiá*, *Chāng* et *Tcheōu*, n'ont cessé de lui faire des offrandes. L'hégémon de *Tsinn* aurait-il omis de les lui continuer ?

Hân suan-tzeu fit donc à *Koünn* une offrande solennelle, p.144 d'après le rit des *Hiá*. Aussitôt le marquis de *Tsinn* se trouva mieux.

Le peuple de *Tchéng* avait peur de *Yòu*, membre de la famille régnante, ivrogne fameux, assassiné en 542. Quand quelqu'un criait « voici *Yòu* qui arrive », tous fuyaient éperdus. L'année où l'on réforma le code pénal, au

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

deuxième mois, quelqu'un vit en songe *Yòu*, armé comme pour combattre, qui lui dit :

— Cette année, le 49^e jour du cycle, je tuerai *Tái*, et l'an prochain, le 39^e jour du cycle, je tuerai *Toán*.

Quand de fait *Tái* mourut au jour indiqué, la frayeur du peuple augmenta. Mais quand *Toán* mourut au jour prédit, la terreur fut à son comble. Le mois suivant, le ministre *Tzèu-tch'an* chargea officiellement *Leâng-tcheu*, le fils de *Yòu*, de sacrifier aux mânes de son père ; cette mesure fit cesser les malheurs, et le peuple se calma ... *T'ai chou* ayant demandé à *Tzèu-tch'an* la raison de ces choses, celui-ci lui dit :

— Quand un *koèi* a à qui recourir, il ne fait de mal à personne ; j'ai pourvu d'un recours le *koèi* de *Yòu*...

Lorsque *Tzèu-tch'an* visita *Tsinn*, *Tcháo king-tzeu* lui demanda :

— *Yòu* a-t-il bien pu devenir un *koèi* ?

Tzèu-tch'an dit :

— Pourquoi pas ? Quand un homme est conçu, ce qui est produit d'abord s'appelle *p'ai*. Quand ce *p'ai* est né au monde, son principe actif s'appelle *hoûnn*. A force de s'assimiler la quintessence d'autres êtres, le *hoûnn* et le *p'ai* deviennent forts, capables, et cette croissance peut aller jusqu'à un degré transcendant. Quand un homme ou une femme du commun sont morts de malemort, c'est un fait d'expérience que leur *hoûnn* et leur *p'ai* peuvent exercer sur les vivants des actes impurs ou cruels. Combien plus le *hoûnn* et le *p'ai* de *Yòu*, descendant de notre comte *Móu*, petit-fils de *Leâng*, fils de *Eùll*, dont les ancêtres ont gouverné le comté durant trois générations, doivent-ils être capables de pareils actes ! Quoique *Tchéng* ne soit qu'un petit État, ^{p.145} cependant *Yòu* descendant d'une famille qui exerça de hautes charges durant longtemps, s'était assimilé un grand nombre de quintessences. De plus, il est mort de malemort. Est-il étonnant qu'il soit devenu un *koèi* ? (Voyez [HCO, L. 14, III](#)).

— En **534** ou 533, le marquis *Ling* de *Wéi* allant voir le marquis de *Tsinn*, campa, la nuit, près de la rivière *P'òu*. Vers minuit, il entendit le son d'un luth. Ayant demandé à son entourage d'où venait cette musique, tous dirent qu'ils n'entendaient rien. Alors le marquis fit appeler son maître de musique *Kuān*, et lui dit :

— J'entends un luth que les autres n'entendent pas ; ce doit être un *koèi* ou un *chênn* qui joue ; écoutez pour moi et notez cet air...

— Bien, dit *Kuān* ;

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

puis, s'étant assis selon les règles, il prit son luth, entendit l'air et le nota. Le lendemain il dit au marquis :

— J'ai l'air, mais je ne le possède pas encore parfaitement ; je vous demande de passer encore une nuit ici.

Le marquis y ayant consenti, on campa encore cette nuit au bord de la *P'òu*. Le lendemain *Kuān* dit :

— Je possède l'air.

Alors on reprit la chemin de *Tsinn*. Le marquis *P'ing* de *Tsinn* donna un banquet au marquis *Ling* de *Wéi*, sur la terrasse des Munificences. Quand ils furent tous échauffés par le vin, le marquis *Ling* dit à son hôte :

— En venant ici, j'ai entendu un air nouveau ; je demande la permission de vous le faire entendre...

— Bien volontiers, dit le marquis *P'ing*...

Alors on fit asseoir maître *Kuān* de *Wéi* à côté de maître *K'óang* de *Tsinn*, qui lui prêta son luth. Avant la fin du morceau, maître *K'óang* posant sa main sur les cordes, arrêta le jeu et dit :

— C'est là l'air d'un État détruit, c'est un air funeste, ne le continuez pas !...

— D'où vient cet air ? demanda le marquis *P'ing*.

— C'est maître *Yên* qui composa jadis, pour le tyran *Tcheóu-sinn*, cette musique de malheur. Quand l'empereur *Oû* eut fait périr *Tcheóu-sinn*, maître *Yên* ^{p.146} fuyant vers l'est, se jeta dans la rivière *P'òu* et s'y noya. C'est certainement sur les rives de la *P'òu*, que vous lui avez entendu jouer cet air...

Le marquis *P'ing* dit :

— Cet air me plaît ; je veux entendre la suite.

Alors maître *Kuān* acheva le morceau... Le marquis *P'ing* demanda :

— Y a-t-il un autre air encore plus funeste que celui-là ?

— Oui, dit maître *K'óang*...

— Jouez-le, dit le marquis...

A contre-cœur, *K'óang* prit son luth et le toucha. A la première strophe, deux bandes de huit grues noires, vinrent se ranger devant la véranda. A la deuxième strophe, elles tendirent le cou, crièrent, et se mirent à danser en battant des ailes... Le marquis *P'ing* fut ravi de joie. S'étant levé, il porta un toast à maître *K'óang* ; puis il se rassit et demanda :

— Y a-t-il quelque air encore plus néfaste que celui-ci ?

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Oui, dit maître *K'óang* ; il y a celui par lequel *Hoâng-ti* se mit jadis en communication avec les *koèi* et les *chênn*...

— Je veux l'entendre, dit le marquis,...

Malgré lui, *K'óang* prit son luth et le toucha. Au premier accord, une nuée blanche parut au nord-ouest. Au second accord, une rafale de vent et de pluie enleva la toiture de la véranda. Tous les assistants s'enfuirent. Le marquis *P'ing* épouvanté, se cacha dans une chambre attenante à la véranda. *Tsinn* fut affligé d'une stérilité telle, que la terre resta nue, sans trace de verdure, durant trois années entières. Tout ce qu'on écoute, est faste ou néfaste ; ne vous hasardez jamais à prêter l'oreille imprudemment.

En 532, Confucius eut un fils, qu'il appela *Pâi-u*. Marié à l'âge de dix-neuf ans, à la fille d'un officier de *Sóng*, un an après, il en eut ce fils. Le marquis de *Lòu* lui ayant envoyé une carpe, pour le féliciter, Confucius par reconnaissance, appela son fils *Lî* (carpe). Plus tard son prénom, assorti au petit nom, fut *Pâi-u* (poisson).

En 524, l'empereur *King* fit doubler le poids de la monnaie usuelle. Or, le cours des objets étant tarifé, pour le même objet, le peuple dut donc donner deux fois autant de cuivre, ce qui doubla le prix de tout. Aussi l'empereur fut-il repris par les censeurs, mais il ne voulut rien entendre...

L'empereur *King* semble avoir eu la manie des innovations inutiles et irritantes. En 521, il s'avisa de faire refondre l'une des douze cloches de la gamme de *Hoâng-ti*. De nouveau censuré, il fit de nouveau la sourde oreille ...

Il mourut en 520. Ses fils se disputèrent sa succession, *Kái* monta sur le trône, et devint l'empereur *King*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Kíng,

519 à 476.

@

A peine *Kái* fut-il assis sur le trône, que son frère *Tchāo* envahit la cité impériale à main armée. L'empereur dut s'enfuir à *Ti-ts'uan*, village à l'est de la capitale. Il lui fallut attendre trois ans, que les seigneurs l'aidassent à expulser l'usurpateur. Enfin, en 516, celui-ci dut s'enfuir à *Tch'ou*.

En 506, le vicomte de *Oû* bat le roi de *Tch'ou* à *Pài-kiu*. L'empereur profite de l'affaiblissement de *Tch'ou*, pour envoyer des sicaires assassiner (en 505) son frère et compétiteur *Tchāo*, réfugié dans ce royaume depuis 516.

En 496, *Úe* bat *Oû* à *Tsoëi-li*. En 494, *Oû* bat *Úe* à *Hoëi-ki*. Cette entrée en scène de *Úe*, quantité négligeable jusque-là, va soulager *Tch'ou*, en occupant son remuant voisin *Oû*.

Durant tout le règne de l'empereur *Kíng*, les assassinats se succèdent ; la guerre est universelle et continuelle. L'extermination des Grands Fiefs (Carte VI) commence. *Sóng* s'annexe *Ts'áo* en 487. *Tchéng* annexe *Hù* en 482. *Tch'ou* conquiert *Tch'enn* en 478... *Lòu* s'allie avec *Oû* pour battre *Ts'í*.

C'est durant le règne de l'empereur *Kíng*, que Confucius fournit sa carrière. Nous l'avons vu (p. 139) intendant des greniers, puis des pacages. En 501 le marquis de *Lòu* le fit préfet du district de *Tchoūng-tou*. Il avait alors cinquante ans. En 500, il devint Grand Ingénieur, et presque aussitôt après Grand Justicier, dans le marquisat de *Lòu*, fonction dans laquelle il se montra ferme et sévère. En 497, il devint conseiller et vice-ministre. Quand ceux de *Ts'í* le surent, ils eurent peur et dirent :

— Si maître *K'oung* devient ministre de *Lòu*, le marquis de *Lòu* deviendra hégémon.

Alors ils choisirent une bande de quatre-vingt jolies musiciennes et danseuses, qu'ils nippèrent richement et envoyèrent comme don au marquis de *Lòu*. Quand il eut reçu ce présent, durant trois jours, le marquis de *Lòu* ne donna pas ^{p.148} audience. Un sacrifice ayant été offert au Ciel, il oublia d'envoyer aux grands officiers leur part de viande. Alors Confucius quitta le marquisat.

Il erra successivement, colporteur de politique à la mode de ce temps-là, à la disposition du plus offrant, à travers les fiefs de *Wéi*, *Ts'áo*, *Sóng*, *Tchéng*, *Tch'enn*, *Ts'ai*, *Tch'ou*, et *Wéi*. En 484, après treize années de pérégrinations, il revint de *Wéi* à *Lòu*, mais ne rentra pas au service du marquis. L'empire était caduc, les rites et la musique dégénéraient, les odes et les annales étaient oubliées. Confucius chercha à faire revivre tout cela. Il remonta aux origines des rites. Il fit un choix, dans les annales officielles et dans les odes populaires. Il ajouta au livre

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

des Mutations l'appendice *Hi-ts'eu*. Confucius fit ces sélections, compila ces manuels, pour l'usage de ses élèves. Or, par suite de la destruction des livres en 213, il est arrivé que ces anthologies sont à peu près tout ce qui nous reste de la Chine ancienne. Ces petits livres ont fait la grande réputation de l'homme... Confucius tint école privée jusqu'à la fin de sa vie. Il enseigna successivement environ trois mille élèves, dont 72, qui le satisfirent plus particulièrement, sont appelés ses disciples... Avec l'âge et les mécomptes, car il n'agréa jamais à ses contemporains, son caractère alla s'aigrissant et il devint superstitieux. Il regretta de n'avoir pas cultivé davantage la mystique divinatoire. Des chasseurs ayant tué un animal extraordinaire, il en conclut que son œuvre ne lui survivrait pas. Il consacra ses dernières années à la rédaction de la chronique *Tch'oünn-ts'iou* du marquisat de *Lòu*, ouvrage dans lequel il créa cet art des réticences calculées, des insinuations perfides, des travestissements délibérés, des euphémismes trompeurs ; art mauvais dont les Lettrés ont depuis lors tant usé et abusé...

En 479, Confucius annonça que le mont sacré allait ^{p.149} s'écrouler, que la maîtresse poutre allait se rompre, que le Sage allait périr. Ses dernières paroles furent :

— Pourquoi vivrais-je davantage ? Aucun prince n'a l'esprit de m'écouter, personne n'est capable de me comprendre ; autant vaut mourir !

Il s'alita, ne parla plus, et s'éteignit le septième jour, à l'âge de 73 ans. Ses disciples l'ensevelirent au nord de la ville de *K'ü-fou*, la capitale de *Lòu*, au bord de la rivière *Séu*. Sa tombe existe encore, inviolée... Le fils de Confucius (*Pâi-u*) était mort avant son père, laissant un fils nommé *Kî* (*Tzèu-seu*), lequel systématisa, dans son traité du *Juste Milieu*, les propositions éparses de son aïeul. ([Quatre Livres](#) p. 27)... L'histoire nous fera assister au développement tardif, lent et laborieux, du culte de la Chine pour Confucius. Il devra sa glorification, surtout à des empereurs malfamés, à des conquérants barbares, lesquels se prosterneront devant le Maître, afin de se faire pardonner, par les Lettrés ses disciples, les uns leurs vices, les autres leur intrusion. (Voyez [HCO, L. 76 III](#)).

En 476, l'empereur *King* mourut. Son fils *Jènn* monta sur le trône. Ce fut l'empereur *Yuân*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Yuân,

475 à 469.

@

En 473, *Úe* anéantit *Oû*... En 494, quand *Úe* eut été battu par *Oû* à *Hoéi-ki*, le vicomte de *Úe* *Keōu-tsien* députa *Tchoùng* au vicomte de *Oû* *Fōu-tch'a*, pour lui demander la paix. *Fōu-tch'a* la lui ayant accordée, *Keōu-tsien* rentra dans ses États. Il travailla d'esprit et de corps, couchant sur la dure et se nourrissant pauvrement, labourant de ses mains tandis que son épouse tissait, afin d'apprendre au peuple à supporter patiemment ses labeurs et ses peines. Il obligea tous ses sujets à se marier ; il institua des primes pour les naissances ; bref ce devint, par ses soins, une sorte de haras humain. Il voulait des soldats ; au bout d'une ^{p.150} vingtaine d'années, il en eut. Alors il attaqua *Oû*, pour avoir sa revanche. *Oû* ayant été battu à *Kōu-sou*, *Fōu-tch'a* députa un envoyé à *Keōu-tsien*, pour lui demander la paix. Celui-ci ému de pitié, allait l'accorder, quand son ministre *Fán-li* lui dit :

— Jadis, à la journée de *Hoéi-ki*, le Ciel avait livré *Úe* à *Oû*. *Oû* ne l'ayant pas pris, aujourd'hui le Ciel livre *Oû* à *Úe*. Agirez-vous aussi contre la volonté du Ciel ? Tant et de si longues délibérations, avaient-elles un autre but que de conquérir *Oû* ? Convient-il que maintenant vous laissiez échapper, en un jour, le résultat de vingt ans de calculs ? Quand le Ciel donne, si l'homme refuse, il s'en trouve mal. N'accordez pas la paix !...

Keōu-tsien répondit donc à *Fōu-tch'a* :

— Puisque le Ciel me donne *Oû*, je n'ose pas ne pas l'accepter. Vous ne mourrez pas. Votre peuple vivra tranquille sur ses terres. Seulement je vous établirai à l'est de *Yoùng-keou* (dans une île), avec trois cents hommes et femmes pour vous servir, votre vie durant...

Fōu-tch'a dit :

— J'aime mieux mourir ; je ne survivrai pas à un pareil déshonneur !

et il s'étrangla... *Úe* annexa donc *Oû* en 473, et occupa même, durant quelques années, le bord de la mer, jusqu'à la presqu'île du *Chān-tong*.

Jadis, au douzième siècle, *Kí-li* de la maison *Tcheōu* ayant donné naissance à *Tchāng* (le futur empereur *Wēnn*), son père, l'ancien duc *Tàn-fou*, dit :

— Cet enfant deviendra la gloire de notre famille.

Or l'ancien duc avait trois fils, *T'ai-pai*, *Ú-tchoung* et *Kí-li*. *T'ai-pai* et *Ú-tchoung* savaient que *Tàn-fou* donnerait sa succession à *Kí-li*, pour l'amour de son petit-fils *Tch'āng*. Aussi, quand *Tàn-fou* tomba malade du mal dont il mourut, soit par désir de complaire à leur père, soit par peur d'être assassinés comme

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

rivaux, sous prétexte d'aller cueillir des simples pour le malade, *T'ai-pai* et *Û-tchoung* s'enfuirent. Ils allèrent s'établir au sud du Fleuve Bleu, chez les ^{p.151} barbares *Mân*, dont ils adoptèrent les mœurs, se tatouant le corps, se coupant les cheveux comme eux, pour échapper aux crocodiles qui pullulent dans les eaux de ces pays, dit la Glose. Les *Mân* les ayant pris pour princes, ils appelèrent leur principauté *Oû*. Lors de l'avènement des *Tcheōu* au trône impérial (1050), *Oû* fut confirmé, comme vicomté, par l'empereur *Oû*. De *T'ai-pai* à *Fōu-tch'a*, il s'écoula vingt-cinq générations. Entré en scène en 585, *Oû* fut détruit en 473. On crut jadis que, un descendant de *T'ai-pai* et les restes de son peuple ayant passé la mer, étaient devenus les ancêtres de la nation japonaise.

Ûe descendait de *Oû-u*, fils de *Cháo-k'ang* de la dynastie *Hiá*, à qui cet empereur avait commis, vers 1875, le soin de la tombe et des sacrifices de *Û le Grand* à *Hoéi-ki*. Confirmé comme vicomté en 1050, obscur ensuite, entré en scène en 496, ce fief tapageur ne fit pas long feu ; nous le verrons périr dès 334... En attendant, aussitôt après sa victoire et pour en recueillir les fruits, le vicomte de *Ûe* visita *Ts'í*, *Tsinn*, et les seigneurs de la ligue du Nord, réunis à *Sû-tcheou*, sans doute pour solliciter leur aide contre *Tch'ou* et la ligue du sud. Puis il fit le simulacre d'offrir son tribut à l'empereur, lequel lui accorda une part de ses sacrifices, et le titre de comte.

Comme *Keōu-tsien*, revenant de sa tournée, passait près du lac *T'ai-hou*, entre le *Kiāng-sou* et le *Tchéé-kiang* actuels, son ministre *Fán-li* lui dit :

— Excusez-moi ; je ne retournerai pas à *Ûe* avec vous. Je vous ai fait perdre jadis la bataille de *Hoéi-ki* (494). Si je ne me suis pas suicidé après cette défaite, c'est que je voulais préparer la revanche. Maintenant je demande à mourir pour ma faute passée...

Or *Fán-li*, comme tous les ministres aventuriers de son époque, voulait tout simplement, par amour de sa peau, quitter le service du butor qu'il avait fait puissant. *Keōu-tsien* le comprit et lui dit :

— Si vous restez à mon service, la moitié de mes biens sera à vous ; si vous faites mine de me quitter, je vous massacrerai avec vos femmes et vos enfants...

Fán-li dit :

— J'ai bien compris.

Puis il s'enfuit en traversant, dans une nacelle, le lac *T'ai-hou*. L'histoire officielle feint de croire qu'il périt dans la traversée ; mais d'autres relations, beaucoup plus probables, racontent que, sous d'autres noms, il vendit sa politique à d'autres princes, sa vie durant. Pour ces spéculateurs sans conscience, élever une principauté, était une partie intéressante, un jeu de hasard, quelque chose de passionnant. La conserver ensuite, les ^{p.152} aurait ennuyés. Ils allaient s'offrir à un autre, pour l'élever à son tour, parfois aux dépens de la principauté qu'ils venaient

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

de quitter. L'essentiel pour eux, c'était de démontrer expérimentalement aux yeux de tous, qu'eux seuls faisaient et défaisaient la fortune... Avant de disparaître, *Fán-li* fit remettre à *Tchoùng*, le négociateur de la paix à *Hoéi-ki*, le billet suivant :

« Quand l'oiseau est tué, on met l'arc de côté ; quand le lièvre est pris, on mange le chien ; quand l'ennemi est vaincu, on se défait du ministre à qui l'on doit la victoire. Ce comte de *Úe*, au long col et au bec noir, on pouvait le servir dans la mauvaise fortune, mais, dans la bonne fortune, il sera dangereux ; quittez-le, comme je fais !...

Tchoùng se dit malade, et ne parut plus à la cour. Quelqu'un ayant insinué à *Keōu-tsien* qu'il méditait aussi de l'abandonner, celui-ci lui envoya un sabre, et *Tchoùng* dut se couper le cou.

En 469, l'empereur *Yuân* étant mort, son fils *Kie* monta sur le trône et devint l'empereur *Tchēng-ting*, dans le long règne duquel nous ne trouverons pas un seul fait à citer.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Tchēng-ting, 468 à 441.

@

Vers 460, *Tch'ou* supprime *Tchōu*, on ne sait trop ni pourquoi ni comment.

En **458**, il y avait dans le marquisat de *Tsinn* six clans puissants, les *Tchéu*, les *Tcháo*, les *Hân*, les *Wéi*, les *Fán*, les *Tchoūng-hing*, qu'on appelait les six ministres. Les clans *Tchéu*, *Hân*, *Tcháo*, et *Wéi* confédérés, ayant exterminé les *Fán* et les *Tchoūng-hing*, et s'étant partagé leurs terres, le marquis de *Tsinn* pria *Ts'î* et *Lòu* de l'aider à réprimer l'insolence des clans restants. Ceux-ci le prirent mal, et attaquèrent le marquis, qui dut s'enfuir à *Ts'î*. Les quatre clans se partagèrent ses États.

Or il y avait au nord, une région habitée par les barbares *Ti*, appelée *Sù-you*. Le comte de *Tchéu* aurait bien voulu l'envahir, mais il n'y avait pas de route praticable pour ses chars de guerre. Il fit donc fondre une grosse cloche, la posa sur une plate-forme roulante, et l'offrit au prince de *Sù-you*. Pour amener chez lui ce bel objet, celui-ci obligea son monde à frayer une route, par monts et par vaux. Ses officiers le blâmèrent, en disant :

— Le comte de *Tchéu* est fourbe et rapace ; il vous fait frayer le chemin par lequel il viendra vous attaquer ; soyez sûr que son armée est derrière sa cloche.

Le prince de *Sù-you* ne voulut rien entendre. Ce stratagème ayant réussi, le comte de *Tchéu* extermina *Sù-you*.

En **457**, le marquis de *Tsinn* réfugié à *Ts'î* y mourut. Le grand marquisat de *Tsinn* finit avec lui. Nous le verrons bientôt divisé en trois petits marquisats, *Tcháo*, *Hân* et *Wéi*, lesquels feront, à leur tour, beaucoup parler d'eux. Ce partage coûta des flots de sang. Les rivières de *Tsinn* le présagèrent ; leurs eaux rougirent durant trois jours.

En **455**, le comte de *Tchéu* s'étant fait bâtir un grand palais, demanda à *Chéu-tchouo* :

— Comment le trouvez-vous ?

— Si beau, répondit celui-ci, qu'il me fait peur !...

— Comment cela, demanda le comte ?

— Étant archiviste, pour vous servir, dit *Chéu-tchouo*, je lis les vieilles chroniques. Or j'y ai trouvé ce texte : Sur les hautes montagnes, la

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

végétation est rabougrie ; sous les grands arbres, la terre est épuisée. Tant de bâtisses me font craindre que les hommes qui les habiteront n'y trouvent pas la paix.

Le comte de *Tchéu* demanda au vicomte *K'āng* de *Hân*, de lui céder une partie de ses terres. Celui-ci aurait bien voulu pouvoir refuser. *Toán-koei* lui dit :

— Si vous ne lui cédez rien, il nous attaquera ; mieux vaut céder quelque chose, en attendant que les circonstances changent...

— Bien, dit le vicomte ;

et il céda du terrain. Alors le comte de *Tchéu* fit la même demande au vicomte *Hoân* de *Wéi*. Celui-ci aurait bien voulu pouvoir refuser. *Jénn-tchang* lui dit :

— Si vous ne lui cédez rien, il le prendra mal ; cédez lui quelque chose ; vous tâcherez de le rattraper plus tard...

— Bien, dit le vicomte ;

et il céda du terrain. Alors le comte de *Tchéu* fit la même demande au vicomte *Siāng* de *Tcháo*. Celui-ci refusa net. Le comte de *Tchéu* irrité, marcha contre lui avec les troupes de *Hân* et de *Wéi*. Le vicomte *Siāng* se réfugia dans la place forte de *Tsinn-yang* (q)... En 454, le comte de *Tchéu* ayant réuni à sa propre armée celles de *Hân* et de *Wéi*, assiégea cette forteresse. Il chercha à la noyer, en barrant la *Fênn*. Il réussit si bien, que bientôt trois pieds à peine du rempart ^{p.154} émergeaient encore de l'eau. Mais, comme les flots engloutissaient ceux qui cherchaient à désertre, le peuple de la ville tint bon... En 453, le comte de *Tchéu* dit aux vicomtes *Hoân* de *Wéi* et *K'āng* de *Hân* :

— Je finirai par vous prouver qu'on peut prendre une ville par l'eau, sans combattre.

A ces mots, *Hoân* poussa *K'āng* du coude, et *K'āng* toucha *Hoân* du pied... Le vicomte *Siāng* de *Tcháo*, enfermé dans la place, fit sortir en cachette un émissaire qui vit les deux vicomtes et leur dit :

— Quand les deux lèvres sont coupées, les mâchoires souffrent du froid. Quand *Tcháo* aura péri, ce sera votre tour à vous deux...

Alors les deux vicomtes lui promirent secrètement, qu'à un jour convenu, ils le seconderaient. Quand le temps fut venu, le vicomte *Siāng* fit sortir de nuit un détachement qui, ayant tué les gardes du barrage, rompit celui-ci et précipita les eaux accumulées sur le camp du comte de *Tchéu*. Au moment où l'armée de celui-ci était dans le plus complet désordre, celles de *Hân* et de *Wéi* l'assaillirent des deux côtés, tandis que le vicomte *Siāng*, faisant une sortie, l'attaquait de front. La déroute fut complète, et le comte de *Tchéu* périt dans la bagarre.

Les trois vicomtes de *Tcháo*, *Wéi* et *Hân*, éteignirent sa famille et se partagèrent ses terres. Ils porteront désormais, dans l'histoire, le nom de *Sān-Tsinn*, les trois principautés issues de *Tsinn*... Le vicomte de *Tchao* ayant fait vernir le

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

crâne du comte de *Tchéu*, pour s'en servir en guise de coupe à boire, *Û-jang*, jadis ministre du comte de *Tchéu*, résolut de le venger. Déguisé en bourreau et portant sept têtes, il entra dans le palais du vicomte et chercha à se cacher dans les latrines, afin de l'assassiner. Il fut découvert par les gardes, et allait être mis à mort, quand le vicomte le sut. Celui-ci dit :

— Le comte de *Tchéu* ayant été tué et sa postérité éteinte, je comprends que cet homme désire le venger ; c'est un ^{p.155} brave cœur ; ne le tuez pas ; il suffira que je me tienne en garde contre lui...

Alors *Û-jang* s'étant maculé tout le corps avec du vernis noir, et ayant avalé de la braise, pour simuler les lésions externes de la lèpre et se rendre ainsi méconnaissable, se cacha sous un pont pour assassiner le vicomte à son passage. Celui-ci ne l'ayant pas reconnu, le tua.

En 447, le roi de *Tch'ou* supprime et annexe le marquisat de *Ts'ai* ; en 445, le comté de *K'i* a le même sort.

En 444, *Hân* et *Wéi* exterminèrent tous les *Joûng* qui habitaient dans le bassin de la *Láo* (k) ; depuis lors les principautés du centre n'eurent plus à souffrir des incursions de ces barbares.

En 443, éclipse de soleil. Il fit si sombre, en plein midi, que les étoiles parurent.

En 441, l'empereur *Tchēng-ting* mourut. Son fils *K'iu-tsi* étant monté sur le trône, fut assassiné par son frère *Chôu*, lequel périt de la main de son frère *Wéi*, qui devint l'empereur *K'ao*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur K'ào, 440 à 426.

@

En 435, il tomba de la neige, au mois de juin. En 433, apparition d'une comète.

En 431, le roi de *Tch'ou* supprime et annexe le vicomté de *Kiù*.

En 426, l'empereur mourut. Son fils *Oû* monta sur le trône, devint l'empereur *Wēi-lie*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Wēi-lie, 425 à 402.

@

Est-ce par ironie qu'on donna à ce pauvre homme le titre posthume de Majesté Flamboyante ? Le fait est qu'il fut nul entre les nuls...

En 422, le comte de *Ts'inn* éleva à *Oû-yang* deux tertres ; sur le tertre supérieur, il sacrifia à *Hoâng-ti* ; sur le tertre inférieur, il sacrifia à *Chênn-noung*.

En 417, *Ts'inn* commença à immoler ses princesses au Génie du Fleuve Jaune ; ce qu'on appela, les marier au Génie du fleuve ; on le faisait, pour solliciter ses faveurs. *Ts'inn* emprunta cette coutume barbare, aux *Joûng* et aux *Ti*. *Wéi* qui était limitrophe de *Ts'inn*, apprit de lui cet usage, mais *Páo* de *Sĩ-menn* l'en délivra. *Páo* était gouverneur de *Íe* (près N). Le peuple de cette ville souffrait de voir ses filles jetées au fleuve. *Páo* fit savoir au principal notable de la ville, qu'il honorerait de sa présence le premier sacrifice de ce genre à venir. Quand le jour fut venu, arrivé sur les lieux, *Páo* fit jeter à l'eau la sorcière qui présidait la cérémonie, afin qu'elle allât avertir le Génie du Fleuve de l'arrivée de sa ^{p.156} fiancée. Puis il fit jeter à l'eau le notable, pour servir de paranymphe. Il allait en faire autant aux petits officiers locaux civils et militaires, quand ceux-ci demandèrent grâce, en se prosternant si vivement que le sang dégouttait de leur front meurtri. A dater de ce jour personne n'osa même plus parler de marier une fille au Génie du Fleuve.

En 413, les digues de sûreté qui protégeaient les terres contre les crues du Fleuve Jaune, furent emportées par une crue extraordinaire. *Ts'í* avait donné l'exemple d'élever une digue de sûreté, parallèle au fleuve, à 25 *li* (9 kilomètres) de son lit. *Tchào* et *Wéi* en firent autant. Quand le fleuve débordait, il n'inondait que l'espace qu'on lui avait ainsi concédé pour s'étendre ; ce qui n'était même pas un malheur, car le limon qu'il laissait, rendait ces terres très fertiles. Les digues emportées en 413, ne furent pas refaites. Bientôt, sous les dynasties *Ts'inn* et *Hán*, le Fleuve Jaune deviendra le fléau de l'empire.

En 409, le comte de *Ts'inn* ordonna que désormais tous ses officiers ceindraient le sabre. Sous les dynasties précédentes, soupirent les historiens, on ornait la ceinture d'une garniture de breloques ; *Ts'inn* y suspendit un sabre ; on voit qu'il n'était pas animé du même esprit que les anciens.

En 408, *Ts'inn* rompant ouvertement avec la constitution des *Tcheōu*, supprime le système agraire *Tsing* (page 75) et la dîme en nature, qu'il remplace par un impôt sur les grains.

En 403, l'empereur *Wēi-lie* posa un acte, le seul de tout son règne, dont les historiens le reprennent aigrement. Oubliant que les marquis de *Ts'inn* étaient de sa famille, il pardonna aux trois usurpateurs qui avaient éteint leur race et partagé leur fief ; il nomma marquis, les vicomtes *Séu* de *Wéi*, *Tsie* de *Tcháo*, et *K'ien* de

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Hân, 51 ans après que ces trois clans eurent exterminé le clan des *Tchéu*. Aussi les neuf urnes ^{p.157} de *Û* le Grand (page 39) résonnèrent-elles d'elles-mêmes, tintant le glas des *Tcheōu*. Ces neuf urnes, sur lesquelles était gravé le cadastre des neuf provinces, avaient été transmises d'empereur à empereur, sous les trois dynasties. Elles étaient considérées comme le palladium de l'empire.

En 402, l'empereur *Wēi-lie* étant mort, son fils *Kiào* lui succéda sur le trône et devint l'empereur *Nān*.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Nān, 401 à 376.

@

En 397, *Hîe-lei* ministre de *Hân* ayant offensé *Yên tchoung-tzeu*, celui-ci s'adressa à un certain *Nie-tcheng*, dont il connaissait l'audace, lui offrant cent livres d'or, pour l'entretien de sa vieille mère, s'il voulait bien le venger. *Nie-tcheng* refusa en disant :

— Tant que ma vieille mère vivra, je ne disposerai pas de moi...

Quand sa mère fut morte, *Yên tchoung-tzeu* décida *Nie-tcheng* à assassiner *Hîe-lei*. *Nie-tcheng* choisit le moment où ce ministre, siégeant à son tribunal, était entouré de la foule de ses gardes. Il marcha droit à lui, le poignarda, puis se lacéra le visage, se creva les yeux et s'ouvrit le ventre (sic). On exposa son cadavre sur la place du marché, avec promesse d'une récompense pour qui le reconnaîtrait. La sœur de l'assassin, nommée *Yīng*, l'ayant appris, alla examiner le corps et s'écria en pleurant.

— C'est *Nie-tcheng* ; il s'est mutilé ainsi, pour se rendre méconnaissable, afin que je ne sois pas enveloppée dans son supplice ; mais je ne crains pas la mort !

Elle dit et se poignarda à côté du cadavre de son frère.

En 391, l'exemple des ministres de *Ts'inn*, qui supprimèrent la maison régnante et se partagèrent le marquisat, fut imité par le préfet *T'iên-liouo* de *Ts'î* lequel déporta son marquis, descendant de *Cháng* de *Lù* (page 66), dans une île de la mer, en lui assignant le revenu d'une ville. En 389, *Tiên-houo* demanda à l'empereur ^{p.158} l'investiture de *Ts'î*, que celui-ci lui accorda en 386.

En 387, le roi de *Tch'ou* prit *Oû-k'î* pour ministre. Cet *Oû-k'î*, originaire de *Wéi*, était petit officier à *Lòu*. *Ts'î* ayant attaqué *Lòu*, ceux de *Lòu* songèrent à nommer *Oû-k'î* général ; mais ayant su que sa femme était originaire de *Ts'î*, ils hésitèrent. *Oû-k'î* tua sa femme, fut nommé général, et battit l'armée de *Ts'î*. Revenu vainqueur, il fut aussitôt calomnié, comme c'était invariablement la mode en Chine. Effrayé, et ayant appris que le marquis de *Wéi* était un bon prince, il alla s'offrir à lui. Celui-ci le fit général. Alors, pour le compte de *Wéi*, *Oû-k'î* battit *Ts'inn* et lui prit cinq villes... Dans ses campagnes, *Oû-k'î* couchait sur la terre nue, sans s'accorder même une natte ; en marche, jamais il ne montait, ni à cheval, ni en char ; il portait lui-même sur son dos le sac contenant ses vivres ; il se nourrissait comme les simples soldats, dont il partageait tous les labeurs. Un soldat ayant eu un ulcère, *Oû-k'î* le lui lécha. Quand la mère du soldat le sut, éclatant en sanglots, elle dit :

— Jadis mon mari, servant sous *Oû-k'î*, ayant une plaie, *Oû-k'î* la lui lécha. A la bataille suivante, ne pouvant se décider à reculer, il se fit tuer. Maintenant que *Oû-k'î* a léché son fils, je suis sûre que celui-ci va se faire tuer pour lui comme son père ; voilà pourquoi je pleure...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Bientôt les succès de *Oû-k'i* lui valurent d'être de nouveau calomnié auprès du marquis, lequel prêta à ces dires une oreille complaisante. Effrayé, *Oû-k'i* s'enfuit à *Tch'ou*. Le roi *Táo* de *Tch'ou* qui avait souvent entendu parler de son talent, le nomma général, dès son arrivée... Alors, pour le compte de *Tch'ou*, *Oû-k'i* soumit les multiples tribus de *Ûe* au sud, refoula *Tcháo Wéi* et *Hân* au nord, et battit *Ts'inn* à l'ouest. Les principautés eurent toutes à se ressentir de la nouvelle force de *Tch'ou* ; mais dans ce pays, la plupart des princes du sang et des grands seigneurs étaient jaloux de *Oû-k'i*.
p.159

En **381**, le roi *Táo* son protecteur étant mort, les princes et les seigneurs envahirent le palais, et tuèrent *Oû-k'i* à côté du corps du défunt encore exposé ; plusieurs des coups destinés à *Oû-k'i*, atteignirent même le cadavre du roi. Quelques jours après, quand le prince *Tsàng* fut monté sur le trône de *Tch'ou*, il punit sévèrement tous ces meurtriers ; plus de 70 familles furent, par son ordre, passées au fil de l'épée.

En 378, les barbares *Ti* battirent l'armée de *Wéi* à *K'oái* ; ce qui suppose qu'ils avaient envahi toute la vallée de la *Fên*.

En 376, l'empereur *Nân* étant mort, son fils *Hi* monta sur le trône, et devint l'empereur *Lie*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Lîe, 375 à 369.

@

En 375 le marquis de *Hân*, supprime et annexe le comté de *Tchéng*, dont les seigneurs étaient pourtant de la famille impériale.

En 370, le marquis *Wéi* de *Ts'î* ayant fait appeler le préfet de *Tsî-mei* (r), lui dit :

— Depuis que vous êtes préfet de *Tsî-mei*, il ne s'est pas passé de jour que je n'aie reçu des plaintes contre vous. J'ai donc envoyé secrètement des enquêteurs à *Tsî-mei*. J'ai appris que le pays est prospère, et le peuple dans l'abondance. Il paraît que vous avez négligé d'acheter la faveur de mon entourage. Je vous fais seigneur de dix-mille foyers...

Puis, ayant fait appeler le préfet de *Neūe* (près o), il lui dit :

— Depuis que vous êtes préfet de *Neūe*, il ne s'est pas passé de jour que je n'aie reçu sur vous les renseignements les plus flatteurs. J'ai envoyé secrètement mes enquêteurs à *Neūe*. J'ai appris que le pays est ruiné, et que le peuple meurt de faim. Donc vous avez acheté la faveur de mes courtisans !

et il le fit bouillir le jour-même, ainsi que tous ceux qui lui avaient dit du bien de lui. Cet acte de sévérité terrifia tous les officiers de la cour ; aucun d'eux n'osa p.160 plus mentir ; tous devinrent honnêtes. Aussi le marquisat de *Ts'î* devint-il extrêmement prospère et puissant dans l'empire.

En 369, l'empereur *Lîe* étant mort, son frère cadet *Pièn* monta sur le trône, et devint l'empereur *Hièn*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Hiên, 368 à 321.

Carte V. @

En 364, *Ts'inn* bat à *Chéu-mènn* (s) l'armée confédérée de *Tcháo*, *Wéi* et *Hân*. Comme *Ts'inn* payait une prime par tête d'ennemi coupée, nous rencontrerons souvent désormais des comptes lugubres authentiques, dans le genre de celui-ci : « à la bataille de *Chéu-mènn*, *Ts'inn* coupa 60 000 têtes... » Amère dérision, pour féliciter *Ts'inn* de cette victoire qui était pour lui une défaite, l'empereur lui accorda le privilège d'orner ses robes des broderies réservées à l'empereur. Les historiens jugent sévèrement cette faiblesse.

« Que l'empereur, disent-ils, ait été incapable de réprimer l'insolence de *Ts'inn*, c'était déjà un assez grand mal ; mais qu'il lui ait accordé les broderies impériales, c'était l'encourager positivement à massacrer des hommes. Un brigand sanguinaire méritait-il pareille distinction ?

En 361, le comte *Hiáo* de *Ts'inn* fit publier dans ses États, que tout sage étranger qui viendrait lui fournir des plans susceptibles de faire prospérer *Ts'inn*, recevrait de lui des charges et des terres. *Koung-sounn yāng* l'ayant appris, se rendit à *Ts'inn*. *Yāng* était petit-fils d'un marquis de *Wéi*, par une concubine. Passionné pour l'étude des lois, il s'attacha au ministre *Tsoúo* de *Wéi*. Celui-ci reconnut en lui une grande capacité. Il n'avait pas encore parlé en sa faveur, quand il tomba gravement malade. Le marquis *Hoéi* de *Wéi* étant allé visiter son ministre, lui demanda qui il jugeait apte à lui succéder, au cas où sa maladie aurait une issue fatale. *Tsoúo* répondit :

— Parmi mes élèves, *Yāng* de *Wéi*, quoique ^{p.161} jeune encore, est le plus capable ; je vous prie de le prendre pour ministre, et d'écouter ses avis.

Comme le marquis ne répondait pas, *Tsoúo* ajouta :

— Si vous ne le faites pas ministre, mettez-le à mort ; ne le laissez, à aucun prix, se donner à un autre prince...

Le marquis lui promit cela, et se retira. Alors *Tsoúo* ayant fait appeler *Yāng*, lui dit :

— Dans mes affections, le marquis tient le premier rang, et vous le second ; j'ai donc d'abord travaillé au bien du marquis ; je vais maintenant m'occuper du vôtre. Fuyez au plus vite ; vous n'êtes plus en sûreté ici !

Yāng étant arrivé à *Ts'inn*, le comte *Hiáo* en fut fort content. Il conféra souvent avec lui des affaires de *Ts'inn*. *Yāng* lui proposa et obtint d'exécuter des réformes. Le peuple de *Ts'inn* en fut mécontent. *Yāng* dit au comte :

— Il ne faut jamais consulter le peuple sur des changements à faire, car le peuple est essentiellement routinier ; il faut le mettre en présence

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

du fait accompli, et lui en faire goûter les avantages ; alors il approuve toujours. D'ailleurs, les habiles ne s'asservissent pas aux coutumes ; les génies ne consultent pas les hommes vulgaires, dont la vue basse ne porte pas si loin. C'est en rompant avec les anciens errements, que les Sages ont parfois subitement rendu grand un petit pays...

Kān-loung dit :

— Je ne suis pas de votre avis. Ce à quoi le peuple est habitué, il le fait sans peine. Suivre en tout des traditions certaines, c'est commode pour les officiers, et rassurant pour le peuple...

Yāng répliqua :

— Que les conservateurs dorment sur l'oreiller de la routine, que les lettrés ne sachent qu'une leçon cent fois rabâchée, cela peut passer, à la rigueur, en temps ordinaire ; mais que feront de pareils administrateurs, si des difficultés surgissent. Les sages savent faire des lois nouvelles, les sots ne savent qu'appliquer les anciennes ; les sages savent modifier les rites, tandis que les incapables s'y p.162 cramponnent...

Le comte de *Ts'inn* dit à *Yāng* :

— Vous avez bien parlé !

et il le nomma son ministre. Aussitôt les édits de réforme commencèrent à paraître. Le peuple fut réparti par groupes de dix et cinq familles, obligées de se surveiller et de se dénoncer mutuellement ; s'ils ne le faisaient pas, la peine encourue par le coupable était appliquée à tout le groupe. Celui qui accusait un criminel, recevait la même prime que la loi de *Ts'inn* accordait pour la tête d'un ennemi. Celui qui cachait un criminel, était puni de la même peine que les déserteurs. # Toute famille ayant plus de deux enfants mâles, recevait une prime. Tout mérite militaire était libéralement récompensé. Tous les duellistes étaient mutilés ou mis à mort, selon les suites qu'avait eues leur duel. Ceux dont le travail, agriculture et tissage, rapportait beaucoup, étaient dispensés des corvées ; tandis que ceux qui produisaient peu, les paresseux et les vagabonds, étaient condamnés aux travaux forcés. Les membres de la maison régnante n'étaient inscrits sur le registre de la famille, que quand ils s'étaient signalés par quelque haut fait militaire ; la naissance seule ne leur servait de rien. Le luxe n'était permis qu'à ceux qui avaient bien mérité de l'État ; il était interdit à tous les autres, quelque riches qu'ils fussent, sous peine de châtement.

Quand ces nouvelles lois furent rédigées, avant de les promulguer, *Yāng* se doutant que le peuple les considérerait, à la chinoise, comme une chanson qui ne serait suivie d'aucun effet, s'avisa du moyen suivant pour frapper les esprits et montrer qu'il parlait sérieusement. Il fit dresser une perche de trois toises, à la porte sud de la capitale, avec un écriteau promettant dix lingots, à celui qui transporterait cette perche à la porte du nord. Le peuple croyant à une farce, personne ne transporta la perche. Alors *Yāng* fit remplacer l'écriteau par un autre,

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

qui promettait 50 lingots, à qui porterait la perche à la porte du nord. Un plaisant risqua l'aventure. Dès qu'il eut transporté la perche, on lui compta cinquante lingots, rubis sur l'ongle. Alors le peuple étant persuadé que les affiches du ministre *Yāng* étaient à prendre au sérieux, celui-ci promulgua ses nouvelles lois. Au bout de l'année, le peuple entier protesta que ces lois étaient incommodes, et le prince héritier se permit de les transgresser ouvertement. *Yang* dit :

— Si les lois sont mal observées, c'est parce que les personnages haut placés donnent l'exemple de les violer. Le prince héritier devant perpétuer la famille du comte, je ne le mettrai pas ^{p.163} à mort ; mais qu'on exécute son précepteur, et qu'on tatoue son tuteur !

Le jour qui suivit cette double exécution, tout le peuple de *Ts'inn*, sûr désormais de ne pas rester impuni, observait admirablement les nouvelles lois. Au bout de dix ans, le peuple était si changé, que les objets perdus restaient gisants sur la route, sans que personne les ramassât ; il n'y avait plus de brigands, même dans les montagnes ; les soldats se battaient avec bravoure à la guerre, mais personne n'osait plus se battre en duel ; l'ordre et la prospérité régnaient partout... Alors ceux qui jadis avaient déblatéré le plus haut contre les nouvelles lois, firent du zèle et vantèrent publiquement leurs avantages. *Yāng* voulant montrer qu'il se moquait des éloges autant que des critiques, les fit arrêter et bannir aux frontières, comme perturbateurs du repos public. A dater de ce jour, on se tut dans le pays de *Ts'inn*...

En 350, la capitale de *Ts'inn* fut transportée à *Hiēn-yang* (près d). Puis, afin de rendre le pays moins vulnérable et plus gouvernable, *Yāng* fit réunir en bourgs ou villes, les habitations éparses dans la campagne, et donna à chacun de ces centres un mandarin. # Il supprima définitivement le système *tsing*, et le remplaça par un réseau de canaux d'irrigation, le long desquels s'alignaient les propriétés. Il détermina les mesures officielles de capacité, les poids et les longueurs. En 348, il appliqua un nouveau système pour la perception des impôts...

En 340, le comte *Hiáo* de *Ts'inn* mit son ministre *Yāng* à la tête de son armée, avec mission de combattre le marquis *Hoéi* de *Wéi* ; celui-là même qui n'avait pas voulu l'employer, et qui l'avait laissé échapper. L'armée de *Wéi* commandée par *Nāng* fils du marquis, s'avança contre l'armée de *Ts'inn*, afin de lui barrer le passage. Quand les deux armées furent en contact, *Yāng* envoya à *Nāng* une lettre ainsi conçue :

« Jadis, à la cour de *Wéi*, nous étions compagnons de jeux ; maintenant nous conduisons l'un contre l'autre les troupes de deux États. Je serais désolé de devoir vous combattre ! Venez me voir ; nous traiterons, nous nous réjouirons et boirons ensemble, mettant ainsi fin à la guerre, et rendant la paix aux peuples de *Ts'inn* et de *Wéi*...

Le candide *Nāng* fut assez sot pour donner dans ce piège. Il alla au rendez-vous, et but copieusement. Quand il fut ivre, des soldats apostés par *Yāng* le firent prisonnier ; puis l'armée de *Ts'inn* fondant à l'improviste sur l'armée de *Wéi* privée de son chef, l'écrasa complètement. Le marquis de *Wéi*, craignant qu'il ne

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

lui arrivât pis encore, s'il ^{p.164} continuait la guerre, céda à *Ts'inn* tout ce qu'il possédait à l'ouest de la branche descendante du Fleuve Jaune. Pour se mettre hors de la portée de son redoutable voisin, il transporta sa capitale de *Nān-i* (près s) à *Tá-leang* (près J). Il disait en gémissant :

— Que n'ai-je suivi les conseils de feu mon ministre *Tsoûo* (p. 161) !

Pour prix de sa victoire, *Yāng* reçut le fief de *Chāng*, avec les revenus de quinze villes.

En **338**, la roue de la fortune tourna. Le comte *Hiáo* de *Ts'inn* étant mort, son fils, celui-là même dont *Yāng* avait fait tuer le précepteur et tatouer le tuteur, devint comte de *Ts'inn*. Sa haine fut plus forte que son intérêt. Feignant de croire que *Yāng* méditait de se révolter, il donna ordre de l'arrêter. *Yāng* s'enfuit. Ayant demandé l'hospitalité dans une auberge, l'aubergiste lui dit :

— Vous n'avez pas de passeport ; or, d'après les lois du ministre *Yāng*, quand un aubergiste reçoit quelqu'un sans passeport, il est responsable des suites...

Yāng dit en soupirant :

— Voilà que mes propres lois causent ma perte !

Il chercha un refuge à *Wéi*, qu'il venait de trahir et de battre. *Wéi* le livra à *Ts'inn*. Le comte de *Ts'inn* le fit tirer à cinq chevaux (tête et membres), et extermina toute sa famille... # Étant ministre, quelque fatigué qu'il fût, *Yāng* marchait toujours à pied ; quelque chaud qu'il fût, il ne se faisait jamais construire d'abri. Après sa mort, le peuple le pleura amèrement ; les enfants ne chantèrent plus ; ceux qui pilaient le riz, firent taire leurs cadences.

En **355**, les marquis de *Ts'î* et de *Wéi* eurent une entrevue à *Kiāo* (près o). Le marquis de *Wéi* demanda à celui de *Ts'î*.

— Possédez-vous quelque bijou rare ?

— Aucun, dit le marquis de *Ts'î*...

— Quoique mon fief soit petit, reprit le marquis de *Wéi*, je possède cependant une escarboucle d'un pouce de diamètre, laquelle fixée à mon char, éclaire de ses feux douze chars marchant devant ^{p.165} et derrière le mien ; je m'étonne que votre grand fief ne possède aucun bijou rare...

— Mes bijoux, dit le marquis de *Ts'î*, sont d'une autre sorte que les vôtres. Je possède un vicomte de *T'ân*, qui, à *Nān-tch'eng*, protège le sud de mon territoire contre les incursions de *Tch'ou*. Je possède le vicomte de *Hi*, qui, à *Kāo-t'ang*, contient *Tcháo* sur le Fleuve Jaune. Je possède *K'îēn*, qui, établi à *Sû-tcheou*, a déjà attiré et fixé sur mes terres, par son administration paternelle, plus de sept mille familles de *Yén* et de *Tcháo*. Je possède *Tchoûng*, qui a fait régner dans mes États une police si exacte, que personne ne ramasse plus même les objets

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

perdus. Ces quatre officiers éclairent tout mon territoire, lequel a mille *lì* en tous sens ; n'est-ce pas mieux que votre escarboucle ?

Le marquis *Hoéi* rougit de honte.

En **354**, *Wéi* ayant attaqué *Tcháo*, mit le siège devant *Hân-tan* (près M). En 353, *Ts'î* venant au secours de *Tcháo*, attaqua *Wéi*. Or jadis *Soünn-pinn* et *P'âng-kuan* avaient étudié l'art militaire ensemble. *P'âng-kuan* étant devenu général de *Wéi*, et sachant que *Soünn-pinn* était plus capable que lui, s'avisa d'un moyen diabolique pour se prémunir contre sa concurrence éventuelle. Ayant invité son camarade, il lui coupa les pieds et le fit tatouer, afin de le rendre à tout jamais incapable d'exercer un commandement... Sur ces entrefaites, un ambassadeur de *Ts'î* étant venu à *Wéi*, *Soünn-pinn* avide de se venger, lui fit des avances secrètes. Quand il s'en retourna, l'ambassadeur le cacha dans une de ses voitures, et l'emmena à *Ts'î*. Là le général *T'îên-ki* lui donna l'hospitalité, et le présenta au marquis *Wéi*. Celui-ci l'ayant entendu dissenter sur l'art de la guerre, se l'attacha comme conseiller. *Ts'î* s'étant déterminé à secourir *Tcháo*, le marquis nomma *T'îên-ki* général en chef, et lui adjoignit *Soünn-pinn* comme conseiller. Celui-ci suivait l'armée dans un char commode, ^{p.166} et prenait part assis aux conseils... Au dixième mois, *Hân-tan* se rendit à l'armée de *Wéi*. Comme celle-ci revenait victorieuse, elle fut assaillie et anéantie par l'armée de *Ts'î* à *Koéi-ling*.

En **341**, le marquis de *Wéi* donna ordre à *P'âng-kuan* d'attaquer *Hân*. *Hân* demanda du secours à *Ts'î*. Le marquis de *Ts'î* donna sa parole à l'ambassadeur, et le congédia. Ensuite *Ts'î* ayant levé une armée, la confia au général *T'îên-ki* et à son conseiller *Soünn-pinn*, lesquels marchèrent droit sur la capitale de *Wéi* (s). *P'âng-kuan* l'ayant appris, abandonna sa campagne contre *Hân*, et revint avec ses troupes. *Wéi* ayant levé une seconde armée, l'envoya, sous les ordres du prince héritier *Chénn*, contre l'armée de *Ts'î*. Quand celle-ci fut entrée sur le territoire de *Wéi*, sur le conseil de *Soünn-pinn*, le premier jour, feignant la crainte, cent mille hommes se débandèrent et s'enfuirent ; le second jour, cinquante mille en firent autant ; le troisième jour, vingt mille hommes désertèrent encore. *P'âng-kuan* l'ayant su, fut ravi de joie et dit :

— Les *Ts'î* sont tous des lâches. A peine ont-ils fait trois étapes en pays ennemi, que plus de la moitié de leurs officiers et soldats ont déserté !...

Sur ce, laissant en arrière son infanterie, à la tête de sa cavalerie légère, il courut, faisant double étape chaque jour, à la recherche de l'armée de *Ts'î*. *Soünn-pinn* calcula que, à tel jour, il passerait de nuit à *Mà-ling* (près de *Ta-ming-fou*). A cet endroit, le chemin est très creux, et bordé d'accidents de terrain derrière lesquels il est facile de s'embusquer. Ayant fait enlever, à une certaine hauteur, l'écorce d'un grand arbre, *Soünn-pinn* écrivit sur le bois, en lettres blanches « *P'âng-kuan* périra ici »... puis il cacha nombre d'arbalétriers aux alentours de la gorge, avec ordre d'y décocher tous leurs traits, dès qu'ils verraient élever une torche. De fait, cette nuit-même, *P'âng-kuan* passa sous l'arbre. Ayant entrevu, dans l'obscurité, la blanche écriture, il se fit apporter une torche et l'éleva, pour lire l'inscription.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Aussitôt les arbalètes jouèrent. Surprise par cette salve inattendue, l'armée de *Wéi* fut en désordre. *P'âng-kuan* s'écria :

— La postérité dira de moi, que je n'étais qu'un imbécile !

et il se coupa le cou. Poursuivant sa victoire, l'armée de *Ts'î* écrasa complètement celle de *Wéi*, et captura le prince héritier *Chēnn*.

En 336, le marquis *Hoéi* de *Wéi* battu et rebattu, fit savoir partout, dans les termes les plus humbles, qu'il désirait s'attacher des Sages, c'est-à-dire des marchands de politique, capables de ^{p.167} rétablir ses affaires. Maître *Móng*, Mencius, alla donc le trouver, dans sa capitale *Tá-leang* (J). Lisez ([Quatre Livres p. 299](#)) la consultation qu'il lui donna. Étudiez ce qui nous reste des causeries de ce politicien, car elles donnent une idée juste et triste des temps qui nous occupent. — Mencius, *Móng-k'eue*, *Móng tzeu-û*, *Móng-tzeu*, naquit à *Tcheōu* (*Tseōu*) (près o) dans le marquisat de *Lōu*. Il descendait du marquis *Hoân* (8^e siècle), par *Móng-sounn*. Son père s'appelait *Kī kOUNG-i* ; sa mère était une *Tchàng*. L'enfant perdit son père à l'âge de trois ans. Sa mère, sage et vertueuse, s'appliqua tout entière à l'éducation de son fils. Comme elle habitait près d'un cimetière, Mencius jouant parmi les tombeaux, imitait les rites funèbres. La mère se dit :

« ceci n'est pas un lieu convenable pour l'éducation de mon fils...

Quand elle se fut établie près du marché, Mencius débita les boniments des marchands. La mère se dit :

« ceci n'est encore pas un lieu favorable à l'éducation de mon fils...

Elle se logea donc près de l'école. Alors Mencius prit goût aux rites et à la politesse. La mère se dit :

« voilà le lieu propice pour l'éducation de mon fils ;

et elle s'y fixa... Quand Mencius fut devenu étudiant, un jour qu'il était revenu à la maison, sa mère l'interrogea sur le succès de ses études. Ayant constaté qu'il se donnait trop peu de mal, elle prit un couteau et trancha la pièce de toile sur le métier qui faisait vivre la famille, en disant à son fils :

— Si tu n'étudies pas, moi je ne tisserai plus !

Mencius effrayé, se mit à travailler jour et nuit, sans relâche.

Il fut disciple de *Tzèu-seu* (page 149), le petit-fils de Confucius. Il vécut et vendit ses conseils, jusqu'à l'âge de 84 ans (372 à 289). Parmi les Sages du Confuciusme, Mencius occupe le second rang. Sa tombe existe encore, dans sa patrie *Tcheōu-hien* du *Chān-tong* actuel (près o).

^{p.168} En 334, *Tch'ou* s'étant remis en campagne, détruit *Úe*, puis s'annexe tout le territoire de l'ancienne principauté de *Oû*, détruite par *Úe* en 473 (p. 150), s'étendant ainsi jusqu'à la mer, avec le *Tchéé-kiang* pour limite au sud-est. La discorde s'étant mise entre les princes de la maison de *Úe*, le reste de la

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

principauté se disloqua en petits États, qui se reconnurent tous tributaires de *Tch'ou*.

Cette même année, les marquis de *Ts'î* et de *Wéi* s'étant vus à *Sû-tcheou*, s'adjugèrent tous deux le titre de roi.

En 333, un colporteur de politique nommé *Sōu-ts'inn*, éconduit par le comte de *Ts'inn*, s'avisa de coaliser contre lui les six grands États, *Yén*, *Tcháo*, *Hân*, *Wéi*, *Ts'î* et *Tch'ou*. Cette ligue nomma *Sōu-ts'inn* son ministre général. Le texte de leur accord disait :

« Si *Ts'inn* attaque quelqu'un d'entre nous, immédiatement tous les autres le harcèleront avec des corps volants de troupes légères, pour dégager celui qui aura été attaqué. Si quelqu'un manque de le faire, tous les autres lui déclareront la guerre...

Ce beau traité dura, ce que durent les roses. En 332, *Ts'inn* ayant eu vent de l'accord, tomba sur *Tcháo*. Aussitôt *Sōu-ts'inn* s'enfuit, et, au lieu d'entrer en campagne, la ligue se déclara dissoute.

En 328, un autre colporteur de politique, *Tchāng-i*, trahissant son seigneur le marquis de *Wéi*, lui fait la guerre pour le compte de son patron le comte de *Ts'inn*. Ses succès l'élevèrent au rang de ministre de *Ts'inn*. Notez, par anticipation, ce qui suit, pour la connaissance des mœurs de ce temps. Ce *Tchāng-i*, abandonnant *Ts'inn*, devint en 323 ministre de son pays *Wéi*, qu'il avait si bien battu. Puis, en 317, abandonnant *Wéi*, il redevint ministre de *Ts'inn*. En 310, abandonnant *Ts'inn* il revint à *Wéi*, où il mourut dans son lit, ce qui l'empêcha de repasser à *Ts'inn*. Cher à deux princes rivaux, il les servit et les battit alternativement, durant toute sa vie, pour espèces sonnantes. Les historiens chinois ne trouvent rien à redire à cela. Pas un mot de blâme, dans leur bouche, pour ce genre de commerce. Tant il est vrai que *patriotisme* et *félonie*, sont deux notions inconnues en Chine. On me paie, je vends ; je vends à tous les deux, si tous les deux me paient ; quel mal y a-t-il à cela ?!

En **325**, le comte de *Ts'inn* s'adjuge le titre de roi.

En 323, le marquis de *Hân* et le comte de *Yén*, se firent aussi rois. Pourquoi n'auraient-ils pas fait comme les autres ?

En 321, l'empereur *Hiên*, placide spectateur du désarroi de l'empire, mourut. Son fils *Tíng* lui succéda. Ce fut l'empereur *Chénn-tsing*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Chénn-tsing, 320 à 315.

@

En 318, *Tch'ou*, *Tcháo*, *Wéi*, *Hân* et *Yén*, firent une nouvelle tentative de coalition contre *Ts'inn*. Leurs armées confédérées approchaient de la passe *Hân-kou* (t), quand l'armée de *Ts'inn* parut. Enfoncés au premier choc, les alliés détalèrent.

Cette même année, le duc de *Sóng* se fit roi, comme les autres.

En 316, *Ts'inn* conquiert *Chóu*, le *Séu-tch'oan* actuel, s'étendant ainsi sur le cours supérieur du Fleuve Bleu.

La même année, singulière histoire dans le royaume de *Yén*. Le roi *K'óái*, bon cœur et faible tête, avait pour ministre un certain *Tzèu-tcheu*. *Máo-cheou*, ami du ministre, dit au roi :

— Si *Yáo* est devenu si célèbre, c'est parce qu'il a abdiqué l'empire en faveur de son ministre *Choúnn*. Si vous abdiquiez en faveur de *Tzèu-tcheu*, vous deviendriez aussi célèbre que *Yáo*...

Le roi *K'óái* ne se le fit pas dire deux fois. Il remit ses États à *Tzèu-tcheu*. Celui-ci trôna, face au sud, et commanda en prince ; tandis que *K'óái*, retiré des affaires, ne fut plus considéré que comme un simple sujet. Au bout de trois années de ce système. *Yén* fut sens dessus dessous. Le prince héritier *P'ing* s'étant soulevé contre *Tzèu-tcheu*, la guerre civile éclata dans le pays, où plusieurs dizaines de milliers d'hommes eurent bientôt perdu la vie. Le roi de *Ts'î* donna à son général *Tchāng-tzeu* la commission de pacifier *Yén*. L'armée de ce pays refusa de se battre ; les habitants de la capitale n'en fermèrent pas les portes. Sans coup férir, ceux de *Ts'î* prirent *Tzèu-tcheu*, le mirent à mort, et marinèrent son cadavre. Ils tuèrent aussi le roi *K'óái*. Alors ceux de *Yén* mirent sur le trône leur prince *P'ing*, qui devint le roi *Tcháo*. Celui-ci pleura sur les victimes de la guerre civile, s'occupa du sort des orphelins, partagea les joies et les douleurs de son peuple, et se montra toujours simple et généreux. Ayant résolu^{p.170} de s'entourer de sages, il demanda conseil à *Koūo-wei*. Celui-ci lui dit :

— Au temps jadis, un prince envoya son valet, avec mille lingots, pour lui acheter un cheval pur sang célèbre. Quand le valet arriva à destination, le cheval étant mort, il donna cinq cents lingots pour ses os, qu'il rapporta à son maître. Le prince se fâcha rouge. Le valet lui dit : « Ne vous fâchez pas ! Désormais il ne vous faudra plus aller chercher vos coursiers ; ils viendront à vous d'eux-mêmes. Quand on saura partout ce que vous avez payé pour les os d'un pur sang, on vous en amènera de vivants, plus que vous n'en voudrez. » Et de fait, au bout d'un an, le prince possédait déjà, non pas un, mais trois bucéphales.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Maintenant vous qui cherchez des sages, commencez par me prendre, moi *Koŭo-wei*, et de plus forts que moi ne tarderont pas à accourir, sans qu'il vous faille aller les inviter à mille *lì*...

Le roi *Tchāo* chargea donc *Koŭo-wei* de lui construire un palais, et de gérer ses affaires. Bientôt les sages allèrent tous à l'envi s'offrir à *Yén*.

En 315, l'empereur *Chénn-tsing* mourut, laissant sa succession à son fils *Yén*. Ce pauvre homme, le dernier des *Tcheōu*, occupa le trône durant 59 ans. Il porte dans l'histoire le sobriquet de *Nàn*, le Honteux.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Nàn,

314 à 256.

@

Nous entrons dans l'Âge de Sang. Jetant le masque, *Ts'inn* aspire à l'empire, commence l'extermination des principautés et les grandes hécatombes.

Pour ses débuts, en 312, *Ts'inn* écrase l'armée de *Tch'ou* à *Tān-yang*, et coupe 80 000 têtes. Comme il a été dit plus haut, *Ts'inn* payait une prime par tête d'ennemi. Donc, au soir des batailles, tous les morts et blessés étaient décapités, et les soldats échangeaient les têtes contre espèces. Les chiffres de ces additions, sont donc des nombres authentiques, quelque fantastiques qu'ils puissent nous paraître. Pour autant que je connais l'histoire universelle, je ne crois pas que jamais, nulle part, le sang humain ait coulé avec plus de profusion, et pour des causes plus mesquines... La victoire de *Tān-yang* livra à *Ts'inn* *Hân-tchoung* (u) clef de la vallée de la *Hân*, et le rendit maître de toutes les passes centrales. *Tch'ou* ayant tenté, pour récupérer cette position vitale, une invasion hardie de la vallée de la *Wéi*, fut écrasé une seconde fois à *Lân-t'ien* (à l'est de b).

En 311, par l'entremise de *Tchāng-i* (p. 168), *Ts'inn* suggère formellement à *Tch'ou*, *Hân*, *Ts'î*, ^{p.171} *Tcháo* et *Yén*, de se soumettre à lui. La mort du roi *Hoéi* de *Ts'inn* survenue peu après, donna à ces princes l'idée de s'allier plutôt contre *Ts'inn*. Mal leur en prit. En 309, *Ts'inn* crée la dignité de grand ministre. En 308, le nouveau roi *Oû* de *Ts'inn* est déjà en campagne. Son général *Kān-mao* attaque *Î-yang*, ville de *Hân*. Le siège dura cinq mois. La ville ayant été prise, 60 000 têtes furent coupées.

En 307, le roi *Oû* de *Ts'inn*, passionné lutteur, qui donnait les grandes charges aux meilleurs athlètes, lutta avec *Móng-ue*, à qui soulèverait le poids le plus lourd. Il se rompit le ventre, dans ce sport, et mourut. Comme il ne laissait aucun fils, ses frères présents se disputèrent sa succession. Or *Tsí*, frère du défunt, mais d'une autre mère, était otage à *Yén*. Sa mère, née *Mi*, avait un frère né d'un autre père, nommé *Wéi-jan*, lequel avait occupé de hautes charges, sous les deux règnes précédents. S'étant entendu avec les gens de *Ts'inn*, *Wéi-jan* alla chercher *Tsí*, qu'il mit sur le trône de *Ts'inn*. Ce fut le fameux roi *Tchāo-siang*. Nous verrons, en son temps, comment il paiera les bienfaits de sa mère et de *Wéi-jan*. Comme il était encore fort jeune, la reine *Mi* gouverna comme régente, et *Wéi-jan* devint chef du pouvoir exécutif, avec le titre de Grand Général. Il commença par exécuter tous les princes qui avaient aspiré au trône. La reine, veuve du roi *Hoéi*, fut supprimée à huis clos. La reine, veuve du roi *Oû*, fut renvoyée à *Wéi* dans sa famille. Tous les frères du roi, qui avaient un caractère remuant, furent exterminés avec leurs familles. Débarrassé des princes du sang, *Wéi-jan* gouverna tranquillement le royaume de *Ts'inn* maté par la terreur.

En 299, *Ts'inn* bat *Tch'ou* et lui prend huit villes. Puis le roi *Tchāo-siang* de *Ts'inn* écrivit au roi *Hoái* de *Tch'ou* la lettre suivante :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

« Je voudrais vous voir face à face, pour pouvoir conclure et jurer un traité...

Le roi de *Tch'ou* fut très ennuyé de ce message. Il craignit que, s'il consentait, on ne le violentât ; et que, s'il ne consentait pas, *Ts'inn* ne le lui fit payer cher. *Tchão-soei*, prince du sang et ministre, lui dit :

— N'y allez pas ! Mobilisez votre armée ! Mettez-vous sur la défensive ! *Ts'inn* est une bête féroce. Il ne vise plus qu'à subjuguier les principautés. Ne croyez pas à ses paroles !

Mais le petit frère du roi, *Tzèu-lan*, lui ayant conseillé d'aller à *Ts'inn*, le roi l'écouta. Au lieu d'aller au-devant de lui, le roi de *Ts'inn*, que celui de *Tch'ou* ne connaissait pas personnellement, lui envoya un de ses généraux ^{p.172} déguisé en roi. Puis, comme le roi de *Tch'ou* se retirait après l'entrevue, des soldats apostés en embuscade se saisirent de lui, et le conduisirent à la capitale de *Ts'inn*, où il fut retenu sous bonne garde... En ce temps-là, le prince royal de *Tch'ou*, *Héng*, était otage à *Ts'i*. De peur que *Ts'i* ne lui fit un mauvais parti, le fidèle *Tchão-soei* envoya dire au prince, que le roi son père était mort. Trompé par ce message, le roi de *Ts'i* le laissa partir, et ceux de *Tch'ou* en firent le roi *K'ing-siang*.

C'est ce roi *Hoâi* de *Tch'ou*, qui mourra prisonnier de *Ts'inn*, dont *Kiū-yuan*, le poète, prince du sang de *Tch'ou*, avait été jadis conseiller et favori. Desservi et calomnié, *Kiū-yuan* chercha à se justifier auprès de son prince, par des élégies qui nous ont été conservées. En vain sollicita-t-il une entrevue du roi ; il ne put jamais l'obtenir. Calomnié de nouveau par le maladroit prince *Tzèu-lan*, auprès du nouveau roi *K'ing-siang*, il fut banni, par celui-ci, au sud du Fleuve Bleu. Désespéré, le 5^e jour du 5^e mois, *Kiū-yuan* se noya dans la rivière *Mi-louo* (*Hôu-nan* actuel). Le peuple de *Tch'ou*, touché de son malheur, prit l'habitude de lui jeter dans l'eau, en offrande, du riz enfermé dans des tubes de bambou, ou enveloppé de feuilles de roseaux, pour empêcher les poissons de le happer avant lui. Encore de nos jours, le 5 de la 5^e lune, les régates de bateaux dragons, et les beignets de riz enveloppés de feuilles de roseaux, rappellent, chaque année, la fidélité, les malheurs et la mort de *Kiū-yuan*.

Les poètes élégiaques ont largement exploité ce thème. Voici deux échantillons de ces élégies, presque contemporaines, qui ne manquent pas d'intérêt.

▪ *Kiū-yuan* ayant été banni, fut trois ans sans parvenir à voir son prince. Il avait pourtant épuisé pour lui toute sa prudence et tout son ^{p.173} dévouement ; mais la calomnie fit oublier ses services. Ecœuré et découragé, il ne savait plus quel parti prendre. Étant allé trouver le Grand Devin *Tchéng tchan-yinn*, il lui dit :

— J'ai un doute, dont je viens vous demander la solution.

Le devin ayant disposé ses brins d'achillée et essuyé son écaille de tortue, dit :

— Veuillez énoncer l'objet sur lequel vous consultez.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Kiū-yuan dit :

— Resterai-je invariablement pur et honnête, ou me prêterai-je aux vicissitudes de ce monde ? Me ferai-je paysan, ou continuerai-je à vivre avec les grands, afin de devenir grand comme eux ? Parlerai-je franchement, même au péril de ma vie, ou mentirai-je basement, pour couler des jours tranquilles, dans la richesse et les honneurs ? Resterai-je un homme viril et intègre, ou minauderai-je comme une femmelette ? Serai-je rigide comme une colonne, ou bien onctueux et souple, comme un cosmétique, comme une fourrure ? Dresserai-je la tête comme un fier coursier, ou me laisserai-je balancer par le flot, comme un canard, montant et descendant au gré de la vague, par amour pour la vie ? Rongerai-je mon frein comme un noble cheval, ou marcherai-je la tête basse, comme une rosse fourbue ? Lutterai-je au vol avec les cygnes libres, ou me disputerai-je pour une bouchée avec les poules de la basse-cour ? Où est dans tout cela, le faste et le néfaste ? que ferai-je ? que ne ferai-je pas ? Le monde ressemble à une mare croupissante ! Il appelle une aile de cigale un lourd fardeau, et compte un quintal pour rien ! Il a abandonné les instruments de musique, pour battre des ustensiles de cuisine ! Les calomniateurs sont au pinacle, les sages végètent inconnus. Je n'en dirai pas davantage. Personne n'estime ma vertu !

Alors le devin, déposant ses brins d'achillée, s'excusa en ces termes :

— Il y a des choses trop grandes pour qu'on les mesure au pied, il y en a d'autres trop petites pour qu'on les mesure au pouce. Il y a des cas sans remède, des difficultés ^{p.174} sans solution, des nombres incalculables, des choses que les *chênn* même ne pénètrent pas. Servez-vous de votre bon sens, pour décider ce que vous devrez faire. Dans votre affaire, la tortue et l'achillée ne sont pas compétentes.

▪ *Kiū-yuan* ayant été banni, errait au bord du Fleuve. Les cheveux épars, il marchait en soupirant, le long du lac, pâle et amaigri. Un pêcheur qui le vit, lui demanda :

— Ne seriez-vous pas de l'une des trois familles princières ? qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Le monde, répondit *K'îu-yuan*, est comme une mare bourbeuse ; moi seul je suis pur. Tous les hommes sont ivres ; moi seul je suis dans mon bon sens. Voilà pourquoi j'ai été exilé...

Le pêcheur dit :

— Le Sage ne s'aheurte jamais ; il se conforme à son temps. Si le monde est une eau trouble, suivez son cours ! Si tous sont ivres, buvez

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

comme eux ! A quoi servent les méditations profondes et les aspirations sublimes ? A quoi bon se faire exiler pour ces chimères-là ?

Kiū-yuan dit :

— Quiconque a lavé sa chevelure, ne la couvre pas d'un bonnet malpropre ; quiconque vient de se baigner, ne se revêt pas d'habits poudreux ; car, quand on est pur, on cherche à éviter toute souillure. Non, plutôt que de me jeter dans le courant du monde, je chercherai un tombeau dans le ventre des poissons. Jamais je ne consentirai à souiller ma pureté par la poussière du siècle !

Le pêcheur rit, hissa sa voile, et se mit à ramer en fredonnant :

— Quand les eaux de la *Ts'āng* sont claires, j'y lave ma toile ; quand elles sont troubles, j'y lave mes pieds...

On n'entendit plus parler de *Kiū-yuan*.

En 299, le roi de *Ts'inn* ayant entendu vanter le grand talent de *T'ien-wenn*, le fit demander au roi de *Ts'î*, pour en faire son ministre. En 298, quelqu'un lui dit :

— Vous avez fait de *T'ien-wenn* votre ministre. Il est impossible que cet homme ne préfère ^{p.175} pas les intérêts de *Ts'î* à ceux de *Ts'inn*. *Ts'inn* est donc en danger.

Le roi de *Ts'inn* fit arrêter *T'ien-wenn*, et songeait à le faire exécuter. *T'ien-wenn* fit prier la favorite du roi d'intercéder pour lui. Celle-ci consentit, à la condition que *T'ien-wenn* lui ferait don de sa fourrure de renard blanc. Or cette fourrure, *T'ien-wenn* l'avait déjà donnée au roi. Un de ses gens qui dressait des chiens à voler, parvint à la dérober dans le vestiaire royal, et la remit à la favorite. Celle-ci parla au roi, qui mit *T'ien-wenn* en liberté. Mais à peine celui-ci était-il parti, que le roi se repentit, et fit courir à sa poursuite. *T'ien-wenn* était déjà arrivé à la barrière, aux frontières de *Ts'inn*. Or c'était la règle, à la barrière, de ne laisser passer les voyageurs qu'après le chant du coq. L'heure n'était pas encore venue, et le messenger royal allait arriver. Parmi les gens de *T'ien-wenn*, il y en avait un qui savait contrefaire le chant du coq, à s'y méprendre. Il chanta, et tous les coqs répondirent. Sauvé par cet expédient, *T'ien-wenn* rentra sain et sauf dans son pays.

Encore en 298, *Ts'î*, *Hân* et *Wéi* coalisés, battirent *Ts'inn* à la passe *Hân-kou* (t). Mais, comme toujours, ils ne surent pas pousser leur victoire. *Ts'inn* arriva à les satisfaire, en leur cédant trois villes à l'est du Fleuve, une à chacun, et ils se retirèrent. Nous allons les voir recueillir les fruits de leur ineptie.

En 295, le roi de *Ts'inn* fit ministre général *Wéi-jan*, le frère de sa mère, qui lui avait obtenu le trône. Celui-ci nomma *Pâi-k'i* général en chef de *Ts'inn*. En fait de boucherie humaine, je crois que ces deux hommes n'ont pas leurs pareils dans l'histoire universelle. *Wéi* et *Hân* ayant tenté d'attaquer *Ts'inn* en 293, *Pâi-*

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

k'i les battit à la passe *Ī*, et coupa, en un jour, 40 000 têtes ; puis il emporta d'assaut cinq villes.

En 289, *Pâi-k'i* battit encore *Wéi*, et lui prit 61 villes.

^{p.176} Fier des ces succès, le roi de *Ts'inn* se donna le titre d'Empereur occidental et donna au roi de *Ts'î* le titre d'Empereur oriental ; non qu'il se souciait de partager l'empire, mais afin que *Ts'î*, le seul pouvoir qu'il eût à redouter, fermât les yeux sur ses entreprises. *Ts'î* se permettait d'ailleurs des entreprises analogues.

Cela fait, *Ts'inn* attaqua et battit *Tcháo*, *Wéi*, et *Hân* ; taudis que, de son côté, en 286, *Ts'î* supprimait et annexait le royaume de *Sóng*. Les détails de cette affaire sont assez curieux... Dans le territoire de *Sóng*, un hibou étant éclos d'un œuf de moineau, les annalistes consultèrent les sorts, qui déclarèrent que l'événement était faste. On l'interpréta dans ce sens que, un grand oiseau étant sorti d'un petit œuf, le roi de *Sóng* deviendrait, sinon empereur, du moins hégémon. Le roi *K'āng* de *Sóng*, fort satisfait de ce présage, tenta de le réaliser aussitôt. Ayant levé une armée, il annexa *T'êng* ; puis, attaquant à la fois tous ses voisins, *Ts'î*, *Tch'ou* et *Wéi*, il leur arracha à tous quelques centaines de *lì* de territoire. Ces succès l'ayant entièrement convaincu de sa destinée d'hégémon, son orgueil ne connut plus de bornes. Il tira des flèches contre le ciel, il fit fustiger la terre ; par son ordre, on coupa et brûla les arbres sacrés plantés autour des tertres du Patron des terres et du Patron des moissons. On buvait, dans son palais, jusque fort avant dans la nuit. Les buveurs l'acclamaient en lui souhaitant dix mille années de vie, comme on fait pour les empereurs. Ces acclamations se transmettaient de la salle haute dans les cours, et de là jusque dans les rues ; dès qu'on les entendait retentir, personne n'osait ne pas faire chorus. Bientôt, dans tout l'empire, le roi ne fut plus appelé autrement que le *K'ie* de *Sóng* (p. 48). Quand, en 268, *Ts'î* irrité l'attaqua, le peuple ne s'arma pas, les portes des villes restèrent ouvertes ; le roi *K'āng* s'enfuit, et mourut misérablement à *Wēnn* (n). *Sóng* finit avec lui.

Après cette victoire, à son tour, le roi *Minn* de *Ts'î* devint fou d'orgueil. Il envahit à la fois *Tch'ou*, *Tcháo*, *Hân*, *Wéi*, et le domaine impérial des *Tcheōu*, avouant ouvertement qu'il prétendait à l'empire. Il fit mettre à mort *Hōu-huan* et *Tch'ēnn-kiu*, qui avaient blâmé ses excès. Alors le roi *Tcháo* de *Yén*, dont les soins, depuis 316, avaient fait prospérer son peuple, résolut de remettre à la raison son turbulent voisin. Il commença par envoyer son ministre *Yáo-i*, originaire de *Ts'î*, pour tâcha de confédérer contre *Ts'î*, les rois de *Ts'inn*, *Tcháo*, *Wéi* et *Hân* ; ou pour s'assurer au moins la ^{p.177} bienveillante neutralité de ces États. Comme tous étaient blessés de l'orgueil et de l'insolence de *Ts'î*, ils promirent tous leur concours actif. En 284, *Yén* leva une armée, et la mit sous les ordres de *Yáo-i*. Les contingents de *Ts'inn*, *Wéi*, *Hân* et *Tcháo*, ayant reconnu *Yáo-i* pour général en chef, on marcha contre *Ts'î*. L'armée de *Ts'î* qui tenta de s'opposer au passage du Fleuve, fut complètement battue, et les confédérés firent leur entrée à *Linn-tzeu* (v), la capitale de *Ts'î*. Le roi *Minn* avait pris la fuite. *Yáo-i* s'empara de son trésor

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

et de ses vases rituels, qu'il fit transporter à *Yén*. Content de cette victoire, le roi de *Yén* nomma *Yáo-i* seigneur de *Tch'āng*... Le roi de *Ts'î* s'étant réfugié à *Kiù* (w), celui de *Tch'òu* envoya une armée pour le secourir. Quand elle fut arrivée, le roi de *Ts'î* nomma ministre *Náo-tch'eu* le général qui la commandait. Celui-ci conçut le projet de céder à *Yén* une partie de *Ts'î*, et de garder le reste pour son propre compte. Il fit donc ouvrir les veines au roi *Minn*, qu'on suspendit ensuite à la poutre transversale d'un temple, où il mit une nuit à mourir.

Yáo-i ayant appris que, dans la ville de *Hoá*, vivait un sage célèbre nommé *Wāng-tchou*, défendit à son armée d'approcher de *Hoá* plus près que trente *lì*, puis il envoya des députés à *Wāng-tchou*, pour lui demander une entrevue. Celui-ci refusa. Les envoyés lui dirent :

— Si vous ne venez pas avec nous, l'armée de *Yén* saccagera *Hoá*.

Wāng-tchou répondit :

— L'adage dit, un officier fidèle ne sert pas deux maîtres, une femme fidèle n'épouse pas deux maris. Mieux vaut mourir, que vivre déshonoré !...

et il s'étrangla. *Yáo-i* fit élever un tumulus à sa mémoire. Il défendit à son armée le rapt et le pillage ; il traita le peuple avec respect, et ne lui extorqua pas d'argent : il fit faire des offrandes, dans la banlieue, au célèbre marquis *Hoân* et à son ministre *Koàn-tchoung* (page 112). Toutes ces mesures lui gagnèrent si bien le cœur des gens de *Ts'î*, que, en moins de six mois, il eut soumis plus de 70 villes.

Lorsque *Náo-tch'eu* avait fait périr le roi *Minn* de *Ts'î*, *Fā-tchang*, le fils de celui-ci, craignant un sort semblable, s'était échappé. Caché sous un nom d'emprunt, il servait comme domestique à *Kiù*, dans la maison du grand annaliste *Kî*. Gagnée par sa bonne mine, la fille de l'annaliste lui donnait en cachette des habits et des aliments. Bientôt les choses allèrent plus loin. La fille déclara à sa mère, et la condition du prétendu domestique, et leurs relations. La mère lui dit :

— Puisque ^{p.178} vous êtes au service du roi, retenez-le avec soin ; car s'il partait maintenant, vous seriez déshonorée.

En 283, un certain *Wāng-sounn kia*, tout dévoué au feu roi *Minn*, s'élança au milieu de la foule ; un jour de grand marché, en criant : *Náo-tch'eu* a mis le trouble dans le pays de *Ts'î* ; il a tué notre roi *Minn* ; que ceux qui veulent m'aider à l'en punir, découvrent leur bras droit. En un instant, *Wāng-sounn kia* se trouva à la tête de 400 hommes, avec lesquels il assaillit et tua *Náo-tch'eu*. Alors les anciens ministres et officiers de *Ts'î*, appelèrent *Fā-tchang* au trône, et firent annoncer partout que le roi de *Ts'î* régnait à *Kiù* (w).

Or, à cette époque, la principauté de *Ts'î* était conquise par l'armée de *Yén*, à l'exception des deux villes fortes *Kiù* (w) et *Tsî-mei* (r). *Yáo-i* mit le siège devant ces deux places. Le commandant de *Tsî-mei* ayant péri dans un combat, les

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

assiégés se donnèrent pour chef un certain *T'ien-tan*. Au bout d'un an de siège, les deux villes tenaient encore. Alors *Yáo-i*, convertissant le siège en blocus, les entoura d'un mur, distant de neuf *li* (cinq kilomètres), afin de les réduire par la famine, sans combattre. Il annonça qu'aucun déserteur ne serait arrêté ; mais que, munis de secours, on les laisserait tous retourner à leurs terres. Deux ans, trois ans après cette proclamation, *Kiù* et *Tsî-mei* tenaient toujours... Alors un calomniateur dit au roi *Tcháo* de *Yén* :

— *Yáo-i* est habile politique et habile capitaine. Jadis, d'une haleine, il a pris plus de 70 villes. Et voici qu'il est arrêté par deux bicoques. Ce n'est pas qu'il ne puisse pas les prendre. Il veut évidemment traîner la guerre en longueur ; s'attacher, avec le temps, ses troupes et le peuple de *Ts'î* ; et se faire enfin roi de sa conquête...

Le roi *Tcháo*, qui, fait rare dans l'histoire chinoise, avait foi en son général, fit couper la tête au ^{p.179} calomniateur ; puis il envoya son ministre offrir à *Yáo-i* le titre de roi de *Ts'î*. *Yáo-i* refusa net. Personne n'osa plus l'accuser... Cependant le roi *Tcháo* étant mort, eut pour successeur le roi *Hoéi*, qui n'aimait pas *Yáo-i*. Alors, chose curieuse, ce fut le commandant assiégé de *Tsî-mei*, qui parvint à ruiner son adversaire par la calomnie. Il fit savoir partout, qu'il ne craignait rien tant que de voir un autre général venir remplacer *Yáo-i*. Le roi *Hoéi* fut assez bête pour ajouter foi à ces paroles. Vite il releva *Yáo-i* de son commandement, et le remplaça par *K'î-tsie*. *Yáo-i* disgracié, s'enfuit à *Tcháo*... Au comble de ses vœux, *T'ien-tan* se prépara à battre son nouvel adversaire. Il commença par ordonner au peuple de *Tsî-mei*, de faire des offrandes aux Ancêtres, sur les bâtiments élevés. Aussitôt tous les oiseaux du ciel accoururent à la ville (pour dévorer les victuailles offertes). Les assiégeants étonnés, se demandaient pourquoi. *T'ien-tan* leur fit savoir que ces oiseaux étaient des *chên*, qui lui servaient d'espions. Puis, comme il y avait des désertions, il dit publiquement et avec intention : ce que je crains le plus, c'est que ceux de *Yén* ne coupent le nez à ceux des nôtres qui tomberont entre leurs mains, et ne les fassent marcher en tête de leurs colonnes ! Ceux de *Yén* mutilèrent donc tous les prisonniers, et les firent marcher en tête de leurs colonnes. Quand les assiégés virent ce spectacle, ils furent remplis de colère, et prirent bien garde désormais de ne plus se laisser prendre. Un autre jour, *T'ien-tan* dit :

— Ce que je crains surtout, c'est que ceux de *Yén* ne violent les sépultures qui entourent la ville !

Ceux de *Yén* se mirent aussitôt à déterrer les morts, qu'ils brûlèrent à la vue des assiégés, lesquels, pleurant de douleur et de rage, demandèrent cette fois à sortir pour se battre. Alors *T'ien-tan* sûr de pouvoir compter sur leur concours, offrit traîtreusement à ceux de *Yén* d'entrer en pourparlers pour la capitulation. Aussitôt les soldats de *Yén* ne se donnèrent plus la peine de monter la garde. Cependant *T'ien-tan* ayant mis sur les remparts de *Tsî-mei* les enfants et les femmes, divisa secrètement en colonnes tous les hommes valides. Puis il ramassa un millier de bœufs, qui se trouvaient encore dans la ville, les revêtit de housses rouges bariolées qui leur donnaient l'air de dragons, attacha à leurs cornes des armes

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

tranchantes et à leur queue une botte de roseaux enduite de graisse, puis il les entassa dans plusieurs tunnels creusés sous le rempart. Au milieu de la nuit, le feu ^{p.180} ayant été mis aux bottes de roseaux, tous ces bœufs affolés par la lumière et par la douleur, se précipitèrent furieux sur les lignes de *Yén*, blessant ou tuant tous ceux qu'ils rencontrèrent. Cinq mille hommes d'élite suivaient, au pas de course, cette charge fantastique, tandis que, dans la ville, les tambours roulaient, accompagnés de clameurs frénétiques. Epouvantée, toute l'armée de *Yén* lâcha pied et s'enfuit. Le général *K'î-tsie* périt dans la bagarre. Vu la tactique de ce temps-là, une armée débandée ne pouvait plus se rallier. *T'îên-tan* poursuivit cette cohue, l'épée dans les reins, et la jeta dans le Fleuve, après avoir repris, dans sa course, plus de 70 villes.

Le royaume de *Ts'î* étant ainsi nettoyé, *T'îên-tan* ramena le roi *Siāng* (*Fā-tchang*), de *Ki'ù*, à la capitale *Linn-tzeu*. Le roi commença par faire reine, la fille de l'annaliste *Kî* (p. 177), laquelle devint mère du prince *Kién*. Mais son père l'annaliste dit :

— Quand une fille se marie elle-même, sans l'office d'une entremetteuse, elle déshonore son époque !...

et, jusqu'à sa mort, il refusa de voir la reine... Le roi *Siāng* nomma *T'îên-tan* premier ministre. Cependant la passion si chinoise de l'envie, faillit perdre ce brave. *T'îên-tan*, simple et populaire, se promenait à pied de tous côtés. Un jour il vit un vieillard, qui venant de traverser la *Tzēu* à gué, se trouva si perclus de froid, qu'il ne put plus marcher. Aussitôt *T'îên-tan*, se dépouillant de son manteau fourré, en revêtit le vieillard. Le roi *Siāng* l'ayant su, s'écria :

— *T'îên-tan* me ravira mon royaume !

Aussitôt *Tiāo-pouo* se prosterna et lui dit :

— Oh ! ne prononcez pas des paroles de malheur !

Revenant à lui, le roi répara sa faute en nommant *T'îên-tan* seigneur de dix mille foyers.

Quelque temps après, *T'îên-tan* allant entreprendre une expédition contre les *Tî*, visita *Lòu tchoung-lien*. Celui-ci lui dit :

— Vous allez attaquer les *Tî* ; vous ne ^{p.181} les vaincrez pas !...

— Eh quoi, dit *T'îên-tan* ; moi qui ai tenu *Tsî-meï*, battu *Yén* et rétabli *Ts'î*, avec une poignée d'hommes ; maintenant, avec une armée, je ne vaincrais pas les *Tî* ; pas possible !...

et il partit pour son expédition. Au bout de trois mois de campagne, il n'avait encore obtenu aucun succès. Alors, inquiet, il retourna voir *Lòu tchoung-lien*, et lui demanda humblement conseil. Celui-ci lui dit :

— A *Tsî-meï*, vous combattiez pour combattre, avec peu de chances de succès, uniquement pour vendre chèrement votre vie ; aussi étiez-vous brave ; voilà pourquoi vous avez vaincu *Yén*. Maintenant, dans la

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

bonne fortune, la vie vous est devenue douce et chère ; vous êtes mou ;
c'est pour cela que vous ne venez pas à bout des *Tĩ*...

Le lendemain, *T'ien-tan* donna l'assaut. Saisissant la baguette du grand tambour, il se posta là où les pierres et les traits pleuvaient dru comme grêle, et battit lui-même la charge. Les *Tĩ* furent écrasés.

Tcháo ayant obtenu de *Tch'ou* un camée célèbre, lequel, d'après la croyance populaire, devait procurer l'empire à son possesseur, le roi de *Ts'inn* en offrit quinze villes. *Tcháo* aurait bien voulu garder son camée, mais il ne faisait pas bon indisposer *Ts'inn*. D'un autre côté, s'il le livrait, *Ts'inn* pourrait bien l'accepter sans lui rien donner en retour. Enfin le roi de *Tcháo* chargea *Linn siang-jou* de cette affaire. Celui-ci étant arrivé à destination, vit bientôt que le roi de *Ts'inn* ne rendrait rien en échange du camée. Il le confia donc à son valet, qu'il renvoya secrètement à *Tcháo* par le plus court chemin, tandis que lui-même demeurait, s'offrant en victime à la colère de *Ts'inn*. Quand le roi de *Ts'inn* sut la chose, il loua *Linn siang-jou* de sa prudence et le renvoya libre. Le roi de *Tcháo* le fit aussitôt grand préfet. — En 279, le roi de *Ts'inn* demanda à voir le roi de *Tcháo* à *Mièn-tch'eu*, dans la vallée de la *Láo*. Nous savons déjà à quels outrages les entrevues avec la bête féroce de *Ts'inn* exposaient les princes ses invités. Le roi de *Tcháo* n'osa pas refuser, mais il prit *Linn siang-jou* pour compagnon de route. Au jour de l'entrevue, durant le banquet, le roi de *Ts'inn* dit à celui de *Tcháo* de jouer du luth. C'était une insulte, les courtisanes de *Tcháo* étant renommées pour ce talent. Le roi de *Tcháo* joua. *Linn siang-jou* indigné, dit au roi de *Ts'inn* :

— Veuillez lui battre la mesure sur cette vaisselle vide.

Le roi de *Ts'inn* refusa. Alors *Linn siang-jou* lui dit :

— A cinq pas de distance, je vous demande de faire jaillir sur vous le sang de ma gorge ^{p.182} coupée !

(euphémisme ; provocation d'un inférieur ; ou faites ce que j'exige, ou mettez-vous en garde, car je vais vous attaquer corps à corps). Les gardes faisant mine de vouloir se jeter sur lui, *Linn siang jou* les cloua à leurs places par un regard et un cri terrible. Le roi de *Ts'inn* dut s'exécuter, il frappa un coup sur la vaisselle vide, puis leva bien vite la séance. Après cela, *Ts'inn* édifié sur la bravoure des officiers de *Tcháo*, n'osa pas attaquer ce royaume. Le roi de *Tcháo* revenu sain et sauf, nomma *Linn siang-jou* ministre.

En 278, *Pâi-k'i* de *Ts'inn* bat *Tch'ou*, et est fait seigneur de *Oû-nan*. En 276, *Pâi-k'i* bat *Wéi*. En 275, *Wéi-jan*, ministre de *Ts'inn*, rebat *Wéi*. *Hân* ayant envoyé une armée au secours de *Wéi*, *Wéi-jan* écrase cette armée et coupe 40 000 têtes. En 274, dans une troisième campagne contre *Wéi*, *Wéi-jan* coupe encore 40 000 têtes. En 273, ayant battu les armées de *Tcháo* et de *Wéi* coalisées, il coupe 150 000 têtes. En 264, *Pâi-k'i* bat *Hân* et coupe 50 000 têtes. En 260, *Pâi-k'i*

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

ayant battu l'armée de *Tcháo*, la tourne et lui coupe les vivres et la retraite ; puis, évitant tout combat sérieux, il la fait harceler par ses troupes légères. L'armée de *Tcháo* ne pouvant plus ni avancer, ni reculer, se retranche à *Tch'âng-p'ing* (près K), espérant qu'on viendrait à son secours. Le roi de *Ts'inn* ayant appris cette nouvelle, passa lui-même le Fleuve, amenant avec lui tous ses hommes, levés depuis l'âge de quinze ans, afin d'empêcher que *Tch'âng-p'ing* ne reçût des renforts ou des vivres. Au bout de 46 jours de blocus, réduits à se dévorer les uns les autres, ceux de *Tcháo* se jetèrent en désespérés sur le mur de circonvallation que *Pâi-k'i* avait élevé autour de leur camp. Ils n'arrivèrent pas à le forcer. Leur général *Tcháo-k'eue* fut tué par un trait dans la mêlée, Enfin, sur promesse ^{p.183} de la vie sauve, le camp entier, soit 400 000 hommes, se rendirent à discrétion. *Pâi-k'i* dit :

— Ces hommes de *Tcháo* sont inconstants ; ils nous feront encore la guerre !

et, contre la foi donnée, il les fit tous massacrer, hormis deux cents, des plus jeunes, qu'il chargea de porter la nouvelle à *Tcháo*. Durant cette campagne, tant dans les combats qui précédèrent la capitulation, que dans le carnage qui la suivit, *Pâi-k'i* coupa 450 000 têtes. La plus grande tuerie que l'histoire ait enregistrée, je crois...

Tcháo fut atterré de ce coup, dit le texte. Cependant, l'année suivante, il se remit en campagne. Cela nous étonne, nous Européens, nés dans des pays petits et faiblement peuplés. La Chine, si vaste et regorgeant d'hommes, a besoin (disons le mot) de ces saignées périodiques. Sans elles, il y a longtemps qu'elle ne pourrait plus nourrir ses habitants. Ainsi une guerre civile récente qui coûta la vie à vingt millions de Chinois, avait produit dans le pays un certain soulagement ; durant un temps, il y eut à manger pour tous. Mais cette race prolifique a vite fait de combler ses vides. Actuellement il y a de nouveau pléthore d'hommes en Chine, et le régime de la faim a recommencé pour tous. — Revenons à *Pâi-k'i* et finissons-en avec cet être sanguinaire, qui extermina plus d'un million de ses semblables. En 257, *Wâng-heue*, un autre général de *Ts'inn*, ayant subi un échec, *Pâi-k'i* dit :

— C'est parce qu'il n'a pas suivi mes avis, qu'il n'a pas réussi.

Cette parole déplut au roi de *Ts'inn*, qui lui envoya un sabre. *Pâi-k'i* le tira, puis, avant de se couper la gorge, il dit :

— Qu'ai-je fait contre le Ciel, pour devoir finir ainsi ?

Il réfléchit assez longtemps, dit le texte, puis ajouta :

— De fait, j'ai mérité la mort, pour avoir traîtreusement tué à *Tch'âng-p'ing* tant de milliers de prisonniers !

et il se tua. On est soulagé de voir, qu'après y avoir pensé assez longtemps, *Pâi-k'i* finit par trouver, au fond de sa conscience, quelque chose comme un regret. On est soulagé aussi de voir disparaître ce monstre.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Passons maintenant à l'histoire d'une canaille. Jadis un certain *Fán-soei*, originaire de *Wéi*, avait accompagné à la cour de *Ts'î* l'ambassadeur *Sū-kia*. Le roi de *Ts'î*, charmé de ses discours, lui fit donner secrètement une somme d'argent. *Sū-kia* l'ayant su, pensa que *Fán-soei* avait vendu à *Ts'î* les secrets de *Wéi*. Quand il fut revenu, il l'accusa auprès du ministre *Wéi-ts'i*. Celui-ci furieux, fit frapper *Fán-soei* jusqu'à lui briser les côtes et les ^{p.184} dents, puis il le fit jeter dans la fosse d'aisances de sa maison. *Fán-soei* ayant fait le mort, parvint ensuite à sortir de la fosse. Un ami le cacha chez lui. Quand ses blessures furent guéries, il se déguisa et s'appela *Tchāng-lou*. L'ambassadeur *Wāng-ki* étant venu à *Wéi* de la part de *Ts'inn*, l'emmena avec lui quand il s'en retourna, et demanda pour lui une audience au roi. Entrant au palais, *Fán-soei* feignit d'ignorer que le milieu pavé de l'allée était réservé au prince, et s'y avança hardiment : Les eunuques ayant voulu le lui faire céder, en disant :

— C'est là l'allée du roi.

Fán-soei répliqua fort haut et avec intention :

— Est-ce qu'il y a un roi, à *Ts'inn* ? Je croyais qu'il n'y avait qu'une reine, et son frère *Wéi-jan* !

De l'intérieur, le roi entendit cette parole. Ayant écarté tous les assistants, il se mit à genoux devant *Fán-soei* et lui dit :

— Maître, quel bonheur pour moi, que vous soyez venu ici pour m'instruire !

Pour toute réponse, *Fán-soei* fit trois fois :

— Hé hé !...

— N'auriez-vous pas quelques bons avis à me donner ? demanda le roi ?

— Je n'ose pas vous donner d'avis, dit *Fán-soei* ; car je sais que, si je parlais aujourd'hui, demain vous me feriez couper la tête. Il est vrai que je donnerais volontiers ma vie pour grandir *Ts'inn*, mais je crains que, si vous me mettiez à mort comme tant d'autres, personne ne viendrait plus s'offrir à vous...

Le roi, toujours agenouillé, répondit :

— Que dites-vous là ? Votre venue est pour moi un bienfait du Ciel. Je vous prie de me parler sans crainte, sur quelque sujet et sur quelque personne que ce soit, sans excepter même ma mère et mes ministres...

Quoique prévenu ainsi dans ses secrets désirs, *Fán-soei* se contenta et ne s'aventura pas, pour cette fois, à toucher à la famille du prince. Il commença par parler d'affaires extérieures, pour voir sur quel degré de docilité il pourrait compter, de

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

la part de sa royale dupe. Plus ^{p.185} tard il s'enhardit et commença par attaquer le ministre *Wéi-jan*.

— *Wéi-jan*, dit-il, négligeant les pays du centre, est allé attaquer *Ts'î*, tout à l'est. Cela n'est pas un bon calcul. Mieux eût valu rester en bons termes avec les principautés éloignées, et attaquer celles qui sont rapprochées. Chaque pouce, chaque pied, que vous enlèverez à celles-là, sera autant de terrain ajouté à votre empire.

Le roi dit :

— Vous avez raison !

Il nomma *Fán-soei* conseiller, et conféra désormais avec lui sur toutes les affaires de l'État ... En **266**, *Fán-soei* en qui le roi avait de plus en plus confiance, lui dit secrètement :

— Quand j'habitais à l'est des montagnes, j'ai souvent entendu dire que *Ts'inn* était gouverné par une reine et par son frère *Wéi-jan* ; jamais je n'ai entendu même nommer le roi de *Ts'inn*. Cependant, c'est au roi qu'appartiennent, dans un État, le gouvernement intérieur, la politique extérieure, le droit de vie et de mort. Or la reine gouverne, et *Wéi-jan* fait la politique qu'il lui plaît. Ce système causera, avant peu, de grands désagréments. L'adage dit : Quand un arbre est trop chargé de fruits, les branches cassent ; les branches étant cassées, le cœur se gâte. Une capitale trop grande, est la ruine d'un pays ; un ministre trop puissant, est une humiliation pour son prince. Jadis *Náo-tch'eu* étant ministre de *Ts'î* (p. 177), assassina le roi *Minn*. Ce *Wéi-jan* me paraît être un homme du même acabit. Je crains, prince, que, dans un âge à venir, le *Ts'inn* d'alors ne soit plus gouverné par vos descendants, mais par les siens.

Ce discours plut extrêmement au roi de *Ts'inn*, qui dégrada aussitôt la reine sa mère, et bannit de ses États *Wéi-jan*, l'oncle auquel il devait le trône. *Fán-soei* fut fait grand ministre, et marquis de *Ying*. La reine mère *Mi* mourut de chagrin.

En **258**, suivant les conseils de *Fán-soei*, et ne s'apercevant pas qu'il servait les ressentiments de cette canaille, le roi ^{p.186} de *Ts'inn* attaqua les principautés centrales. Il commença par *Tcháo*. Son général *Wâng-heue* mit le siège devant *Hân-tan* (près M). Le roi de *Tcháo* envoya le prince *Chéng* prier *Tch'òu* de venir à son aide. Celui-ci demanda que vingt de ses officiers civils et militaires, voulussent bien l'accompagner dans sa légation. Dix-neuf seulement s'offrirent. Un certain *Mão-soei* s'offrit pour faire le vingtième. Le prince lui dit :

— Le talent des hommes se reconnaît, comme la bonté des instruments, quand on les a tirés de l'étui, par l'usage ; or il paraît que vous servez chez moi depuis trois ans, sans que je vous aie jamais rien vu faire ; avez-vous du talent ?

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Tirez-moi aujourd'hui de l'étui, dit *Mão-soei*, et vous en jugerez par vous-même !

Le prince *Chéng* l'emmena donc à *Tch'ou*. Là, le prince ayant parlé au roi, celui-ci n'arrivait pas à se décider. Tout d'un coup *Mão-soei*, prenant son épée, monta les marches de la grande salle, et dit :

— Cette affaire peut se dire en deux mots ; pourquoi y mettez-vous une demi-journée ?

Le roi se fâcha et lui dit des injures. Alors *Mão-soei*, l'épée à la main, marcha droit au roi et lui dit en face :

— Si c'est parce que vous êtes entouré de vos gardes, que vous osez me dire des injures, vous avez mal fait votre compte. Voyez, je vous tiens à longueur d'épée, et vos gardes n'y peuvent rien ; votre vie est entre mes mains ! Écoutez donc ce que vous dit mon prince ! Comment, voilà que *Pâi-k'i*, après une première bataille, vous a enlevé votre capitale ; après une deuxième bataille, il s'est emparé des tombeaux de vos ancêtres ; après une troisième bataille, il a exhumé et brûlé leurs ossements (en 278) ! Ce sont là des outrages inoubliables, impardonnables ! *Tcháo* en est honteux pour vous, et vous, vous baissez la tête. L'alliance qu'on vous propose, est plus pour laver votre honte, que pour le bien de *Tcháo* !

— Bon, bon ! fit le roi de *Tchou* ;

et il ^{p.187} jura alliance avec *Tcháo*, lui et le prince *Chéng* s'étant frotté les lèvres avec du sang. Puis *Chéng* revint à *Tcháo*, en se disant :

« Moi qui ai méconnu *Mão-soei*, jamais je n'oserai plus juger un homme sur sa mine !

Il en fit désormais son conseiller intime.

Tch'ou leva donc une armée, et l'envoya au secours de *Tcháo*, sous les ordres de *Hoâng-hie*... Le roi de *Wéi* envoya aussi une armée, sous les ordres de *Tsinn-pi*... Le roi de *Ts'inn* l'ayant su, fit dire à celui de *Wéi* :

— Soumettre *Tcháo*, sera pour moi l'affaire d'une journée. Après quoi, ce sera le tour de ceux qui seront venus à son aide !...

Le roi de *Wéi* eut peur. Il envoya à *Tsinn-pi* l'ordre d'arrêter sa marche en avant. Celui-ci se retrancha à *Íe* (près N). — Le roi de *Wéi* envoya de plus un émissaire nommé *Sinn-yuan yen*, dans la ville assiégée *Hán-tan*, pour solliciter le roi de *Tcháo* de reconnaître avec lui le roi de *Ts'inn* comme empereur, afin d'obtenir ainsi la cessation des hostilités. *Lòu tchoung-lien* l'ayant appris, alla trouver *Sinn-yuan yen* et lui dit :

— Si ce pays de *Ts'inn*, qui a rejeté les rites et la justice, et qui mesure le mérite au nombre des têtes coupées, devient jamais maître de

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

l'empire, moi *Lòu tchoung-lien* j'irai me jeter dans la mer orientale, car jamais je ne consentirai à devenir son sujet...

S'inn-yuan yen se leva de son siège, se prosterna deux fois et dit :

— Je reconnais en vous un vrai serviteur de l'empire ; faites-moi sortir de la ville, et qu'il ne soit plus question de mettre *Ts'inn* sur le trône !

Cependant *Oû-ki*, prince du sang de *Wéi*, était on ne peut plus liant et populaire. Il en était venu à entretenir jusqu'à trois mille commensaux... Or il y avait, dans la capitale de *Wéi*, un sage ignoré nommé *Heôu-ying*, que la pauvreté avait réduit à se faire gardien de la porte *Î-menn*. Un jour *Oû-ki* fit préparer un grand banquet. Quand tous les convives furent réunis, il assigna à chacun sa place, p.188 laissant la première vide. Puis, ayant fait atteler son char, il y monta, prit la seconde place, et alla en personne inviter *Heôu-ying*. Celui-ci, sans façon, prit la première place dans le char. Le prince l'estimant encore davantage à cause de ce sans-gêne, prit les rênes et conduisit lui-même le char. Alors *Heôu-ying* lui dit :

— J'ai à parler à un ami, sur la place, du marché ; passez par là !

Le prince conduisit le char droit au marché. *Heôu-ying* étant descendu, entama une longue conversation avec son ami *Tchôu-hai*. Tout en causant, il observait le prince du coin de l'œil. Celui-ci avait l'air de plus en plus content. Enfin *Heôu-ying* quitta son ami et remonta en char. Quand on fut arrivé chez le prince, celui-ci le fit asseoir au banquet à la place d'honneur, ce qui étonna fort les convives... Ces traits, dans le goût du cynique Diogène, sont fréquents dans l'histoire de cette époque. Tous ces *Sages* se faisaient gloire d'humilier leurs patrons. Ils posaient pour cela ; et les lettrés, héritiers de leur esprit, ont recueilli avec attendrissement, et conservé avec sollicitude, la mémoire de leurs insolences les plus réussies. Cela suppose que l'aristocratie de ce temps-là était absolument veule, consciente de son ineptie, et résignée à acheter, au prix des pires avanies, ces cervelles de louage par lesquelles elle pensait.

Quand, comme nous avons dit plus haut, le prince *Chéng* de *Tcháo* alla demander du secours à *Tch'ou*, il passa par *Wéi*. Or *Chéng* avait épousé la sœur aînée de *Oû-ki*. Il fit à son beau-frère, sur la neutralité de *Wéi*, des reproches dont *Oû-ki* fut très affligé. Celui-ci supplia plusieurs fois le roi de *Wéi*, d'ordonner à *Ts'inn-pi* de reprendre sa marche, pour aller au secours de *Tcháo* ; le roi n'y voulut pas consentir. Alors *Oû-ki* songea à armer, avec les gens de sa maison, une centaine de chars de guerre, pour aller vaincre ou mourir à *Tcháo*. Il s'ouvrit de ce projet à *Heôu-ying*. Celui-ci lui dit :

— Si vous n'avez que ce moyen-là, autant vaudrait jeter un morceau de viande dans la gueule d'un tigre affamé ; quel résultat pourra avoir une pareille équipée ?.

Le prince l'ayant salué, lui demanda ce qu'il devait faire...

— Je sais, lui dit *Heôu-ying*, que la souche du diplôme de *Ts'inn-pi* est cachée dans le lit du roi. Priez sa favorite de la dérober. Prenez-la,

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

enlevez à *Tsinn-pi* son armée, sauvez *Tchao*, refoulez *Ts'inn*, et vous serez élevé, du premier coup, au niveau des hégémons d'autrefois...

Oû-ki fit ainsi. Quand il eut la souche entre les mains, *Heôu-ying* lui dit :

— Emmenez avec vous mon ami *Tchôu-hai*. Cet ^{p.189} hercule vous sera utile. Si *Tsinn-pi* fait des difficultés, il l'aidera à se décider...

Oû-ki étant arrivé à *Îe*, présenta la souche à *Tsinn-pi*, en lui disant qu'il venait le relever de son commandement. *Tsinn-pi* juxtaposa la souche et le diplôme. C'était bien la souche. Cependant il eut des soupçons et regardant fixement *Oû-ki* il dit :

— Moi qui commande à cent mille hommes sur la frontière, moi le boulevard du royaume, le roi peut-il me faire révoquer ainsi, par un homme qui arrive dans l'attirail et avec le train d'un simple particulier ?

Il n'en dit pas davantage, car *Tchôu-hai* qui portait, cachée dans sa longue manche, une masse de fer de quarante livres, l'assomma d'un seul coup... Aussitôt *Oû-ki* prenant en main le commandement suprême, fit crier dans le camp l'ordre suivant :

« Si le père et son fils servent tous deux dans l'armée, que le père s'en retourne ; s'il y a deux frères, que l'aîné s'en retourne ; s'il y a des fils uniques, qu'ils s'en retournent, pour nourrir leurs parents !...

Ces éliminations faites, il resta à *Oû-ki* 80 000 hommes d'élite, avec lesquels il marcha aussitôt en avant. Ceci se passait en **257**. Arrivé en vue de *Hân-tan*, *Oû-ki* fondit sur l'armée assiégeante. *Wâng-neue* dut lever le siège et se retirer.

Cependant *Oû-ki* vainqueur n'osa pas retourner à *Wéi*. Il confia l'armée aux généraux inférieurs, et la renvoya. Le roi de *Tcháo* sauvé par lui, voulut lui donner cinq villes. Quand *Oû-ki* le sut, il ne put s'empêcher d'en manifester quelque complaisance. Alors un de ses familiers lui dit :

— Parmi les choses, il en est qu'il ne faut pas oublier, il en est qu'il convient d'oublier. Quand on vous aura fait du bien, ne l'oubliez jamais. Quand vous aurez fait du bien à autrui, oubliez-le tout de suite !...

Aussitôt *Oû-ki* réprima sa vanité, et se montra très humble. Le roi de *Tcháo* étant allé le recevoir en personne, et lui cédant ^{p.190} l'escalier de l'ouest comme à son supérieur. *Oû-ki* s'en défendit énergiquement et prit l'escalier de l'est. Il disait, à qui voulait l'entendre, combien il était coupable d'avoir agi sans l'assentiment du roi de *Wéi*, sans faire la moindre allusion aux heureux résultats de son initiative. En vain le roi de *Tcháo* le fit-il boire jusqu'à la nuit, pour lui arracher son consentement dans l'ivresse ; il ne parvint pas à lui faire accepter les cinq villes... De son côté, *Chéng* prince de *Tcháo* voulut faire accepter un apanage à *Lòu tchoung-lien*. Celui-ci refusa non moins énergiquement. Il lui offrit alors un don de mille lingots. *Lòu tchoung-lien* éclata de rire, et dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Le bonheur d'un véritable serviteur de l'empire, c'est de tirer les gens de leurs difficultés, de démêler les écheveaux embrouillés, et cela gratis, sans accepter d'honoraires. Car, quiconque se laisse payer, n'est qu'un vendeur de politique. Or moi *Lòu tchoung-lien*, je ne descendrai jamais à ce degré-là !...

Cela dit, il prit congé, et jamais on ne le revit plus à *Tcháo*.

En 256, *Ts'inn* ayant attaqué *Hân*, coupa 40 000 têtes. Puis, fondant sur *Tcháo*, *Ts'inn* coupa 90 000 têtes... Alors l'empereur *Nàn* eut peur pour son trône, et essaya de coaliser les principautés contre *Ts'inn*. Le pauvre homme s'y prenait trop tard. Une armée de *Ts'inn* commandée par le général *Kiōu*, envahit immédiatement le domaine des *Tcheōu*. Comprenant que tout était perdu, l'empereur alla en hâte trouver le roi de *Ts'inn*, et se prosterna humblement à ses pieds. Dans cette posture, il reçut d'abord une verte semonce. Puis il dut offrir aimablement les 36 villes et les 30 000 sujets qui lui restaient encore, don que *Ts'inn* daigna accepter gracieusement. Ainsi plumé, *Nàn* le Honteux s'en revint piteusement. Il mourut cette année-même, sans laisser de postérité. Ainsi finit la dynastie des *Tcheōu*. Depuis l'empereur *Oû*, jusqu'à l'empereur *Nàn*, cette dynastie avait gouverné la Chine, sous 34 empereurs, durant 796 ans.

*

* *

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

PÉRIODE 255-222

Carte VII. @

^{p.191} Par une fiction historique rétroactive, l'an 255 est compté comme première année de la dynastie *Ts'inn*. En réalité il n'y eut ni empereur, ni empire, durant 34 ans. Les rois de *Ts'inn*, *Tchāo-siang* (255 à 251), *Hiáo-wenn* (250), *Tchoāng-siang* (249 à 247), *Tchéng* (246 à 222), travaillèrent à exterminer les Six Royaumes issus des Grands Fiefs des *Tcheōu*, à savoir *Yén*, *Tcháo*, *Ts'î*, *Wéi*, *Hân* et *Tch'ou*. En 221, tous les royaumes étant détruits, le roi *Tchéng* devint *Chèu-hoang* Premier Empereur de la dynastie *Ts'inn*... C'est cette période de guerres fratricides, aboutissant au remplacement de l'empire féodal avec ses seigneurs, par l'empire absolu avec ses fonctionnaires, que nous allons esquisser.

En 255, le roi *Tchāo-siang* de *Ts'inn* s'empare des neuf urnes, symbole du pouvoir impérial et palladium de l'empire. Alors son ministre *Fán-soei* donna sa démission. La haine de ce misérable étant assouvie (p. 185), il jugea prudent, comme tant de ses congénères, de se mettre hors de portée de la brute dont il avait aiguisé les griffes... Cette même année, le roi de *Tch'ou* voulant avoir sa part de la dépouille des *Tcheōu*, envahit le marquisat de *Lòu*, dont les seigneurs descendaient de *Tán* duc de *Tcheōu*. Le roi de *Tch'ou* les relégua à *Kiû*, et prit leurs terres.

Ici l'histoire donne les détails suivants sur les armements du temps. *Ts'inn* n'avait que des troupes légères, composées d'hommes avides de butin, et auxquels le roi payait les têtes coupées. Les troupes des *Royaumes* étaient lourdes. Chaque homme portait casque, cuirasse, une arbalète avec 50 traits, une hallebarde, une épée, et des vivres pour trois jours. Avec cette charge, il ne pouvait guère faire qu'une trentaine de kilomètres par jour. On employait encore des chars de guerre, mais beaucoup moins que jadis, et cette période les vit disparaître. La cavalerie, presque inusitée jusque-là, les remplaça vers la fin de la dynastie *Ts'inn*, et joua bientôt un rôle prépondérant.

En 254, *Hân* et *Wéi* reconnaissent *Ts'inn* pour leur suzerain.

En 253, le roi de *Ts'inn* offrit à *Yoūng* (a) le sacrifice impérial au Souverain d'en haut ; signe manifeste, dit l'histoire, de son intention bien arrêtée de s'appropri^{p.192}er l'empire. Les choses auraient peut-être marché plus vite, si la mort successive, en cinq ans, de trois rois de *Ts'inn*, n'avait retardé le moment fatal.

En 251, le roi *Tchāo-siang*, ingrat, impie, perfide et sanguinaire, disparaît de la scène. Son fils *Tchóu*, devenu le roi *Hiáo-wenn*, meurt après quelques mois de règne, laissant le trône à son fils (*Í-jenn*) *Tch'ou*, qui fut le roi *Tchoāng-siang*. Les Six Royaumes profitent de ce répit, pour se battre entre eux.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

En **251**, *Yén* attaque *Tcháo*... Le roi de *Yén* avait envoyé *Lí-fou* pour traiter avec *Tcháo*. A son retour, celui-ci lui dit :

— Tous les guerriers de *Tcháo*, sont morts à la journée de *Tch'âng-p'ing* (p. 183) ; il n'y a plus que des enfants ; ce serait un jeu de les battre !...

Aussitôt le roi de *Yén* confia à *Lí-fou* la mission de battre *Tcháo*. Alors *Tsiāng-k'iu* dit au roi :

— Qu'un ambassadeur envoyé pour négocier la paix, profite de sa mission pour provoquer une guerre, c'est là une chose que le Ciel ne peut pas voir d'un bon œil ; cette expédition ne réussira donc pas...

Le roi fit la sourde oreille. Peu après, il partit lui-même, pour conduire à *Lí-fou* des réserves. Comme *Tsiāng-k'iu* lui tendait le cordon qui servait à monter en char, le roi fit un faux pas et trébucha. Alors *Tsiāng-k'iu* lui dit en pleurant :

— Ce n'est pas ma faute ; c'est la vôtre ; c'est donc un mauvais présage pour votre expédition.

Le roi fit encore la sourde oreille, et partit... Or *Liên-p'ouo*, général de *Tcháo*, battit complètement, et *Lí-fou*, et le roi de *Yén* ; il les poursuivit, l'épée dans les reins, l'espace de cinq cents *li*, et mit le siège devant la capitale. Ceux de *Yén* de mandèrent la paix. Ceux de *Tcháo* dirent :

— Soit ; à condition que ce soit *Tsiāng-k'iu* qui négociera avec nous.

Le roi de *Yén* le fit donc ministre, et il conclut la paix. Puis l'armée de *Tcháo* leva le siège.

En **250**, poussé par on ne sait quelle ^{p.193} démangeaison, *Yén* attaqua *Ts'î*. Le général de *Yén* assiégea et prit la ville de *Leáo* (b). Pendant qu'il combattait l'ennemi, il fut, *more sinico*, calomnié auprès de son roi. N'osant revenir à *Yén*, il se renferma à *Leáo*. *T'ien-tan*, le fameux général et ministre de *Ts'î* (page 180), l'y assiégea en vain durant plus d'un an. Enfin, sur le conseil de *Lòu tchoung-lien*, il lança dans la ville, attaché à une flèche, le billet suivant :

— Si vous n'osez pas retourner à *Yén*, donnez-vous à *Ts'î* ! Que gagnerez-vous à tenir, par vos propres forces, une ville isolée. Les troupes de *Ts'î* vont arriver de plus en plus nombreuses ; celles de *Yén* ne viendront pas à votre secours. Pensez-y bien !...

Quand il eut lu ce billet, le général de *Yén* pleura durant trois jours, sans arriver à se décider : enfin il se suicida. Sa mort fut l'occasion d'une émeute, dont *T'ien-tan* profita pour enlever la ville. Revenu à *Ts'î*, *T'ien-tan* fit au roi l'éloge de *Lòu tchoung-lien*, et demanda pour lui une récompense. *Lòu tchoung-lien* l'ayant su, s'enfuit dans une île de la mer, en disant :

— J'ai toujours considéré les richesses et les honneurs comme de lourds fardeaux ; mieux vaut, pauvre et obscur, rire du monde et être indépendant !...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Aussi, quand le roi de *Wéi* demanda à *Tzèu-chounn* de lui nommer les grands hommes de l'époque, celui-ci répondit :

— A vrai dire, de nos jours, personne n'est digne du prix de vertu ; mais *Lòu tchoung-lien* est premier accessit.

En 249, *Lù pou-wei* devint grand ministre de *Ts'inn*. Cette année, un prince de la famille *Tcheōu*, qui était encore petit seigneur dans le *Heûe-nan* actuel, ayant comploté avec les *Royaumes* contre *Ts'inn*, le roi de *Ts'inn* envoya contre lui une armée, commandée par le grand ministre. Le prince fut réduit au rang du peuple, et sa seigneurie fut supprimée. Aussitôt *Tch'ou* réduisit aussi au rang du peuple, les seigneurs de *Lòu* qu'il avait relégués à *Kiù*, supprima leurs sacrifices, et annexa définitivement cet ancien et illustre marquisat.

A cette date, il ne reste de la famille *Tcheōu*, que le minuscule marquisat *Wéi*, qui vivotera jusqu'en 209. Les descendants de *Fôu-hi*, clan *Fông*, ont disparu depuis longtemps, avec leurs petits fiefs. Ceux de *Chênn-noung*, clan *Kiāng*, ont disparu en 482, avec la baronnie de []. Ceux de *Cháo-hao*, avec le vicomté de [], en 431. Ceux de *Tchoān-hu*, à [], dureront jusqu'en 223. Ceux de la dynastie *Hiá*, ont disparu avec le comté de [] en 445 ; il reste quelque chose de leur sang, dans les petits princes de []. Ceux de la dynastie *Chāng-Yānn*, se sont ^{p.194} éteints avec le duché de [], en 286. Le passé s'en va ; l'avenir s'annonce.

En 247, le général *Mông-nao* de *Ts'inn* ayant attaqué *Wéi*, le roi de *Wéi* se sentant incapable de résister, appela à son secours *Oû-ki*, son prince, le sauveur de *Tcháo* en 257 (p. 189), lequel, depuis dix ans, n'avait pas osé revenir dans sa patrie. Quand il le revit, le roi de *Wéi* l'embrassa en pleurant, et le nomma grand général. *Oû-ki* ayant fait appel aux royaumes, quatre de ceux-ci envoyèrent chacun son contingent. A la tête de l'armée fédérée, *Oû-ki* battit *Mông-nao* au sud du Fleuve, le poussa l'épée dans les reins jusqu'à la passe *Hân-kou* (V), puis s'en revint sans poursuivre sa victoire, ce qui la rendit stérile... Le roi de *Ts'inn* qui avait peur de *Oû-ki*, dépensa l'argent à pleines mains pour le ruiner. Il acheta un familier de feu *Tsinn-pi*, la victime (p. 188) de *Oû-ki*, lequel se chargea de desservir ce dernier dans l'esprit du roi de *Wéi*, ce qui ne lui fut pas difficile. Il dit au roi de *Wéi* :

— Le prince *Oû-ki* a été exilé durant dix ans. Le voilà revenu et devenu général. Tous les princes raffolent de lui. Partout on parle de lui, tandis que vous, on ne vous nomme jamais. Tout récemment encore, le roi de *Ts'inn* lui a envoyé ses félicitations, croyant qu'il était devenu roi de *Wéi*...

Le crédule et jaloux roi de *Wéi*, releva donc *Oû-ki* de son commandement. Celui-ci écœuré, se dit malade et ne parut plus à la cour. Pour assoupir son chagrin, il se plongea dans le vin et la luxure, si bien qu'il mourut quatre ans plus tard. — Cette même année 247, le roi *Tchoāng* de *Ts'inn* mourut. Son fils *Tchéng* lui succéda sur le trône, en 246. Notez que l'histoire dit *son fils*, ce qui est en contradiction avec certains cancans que nous entendrons plus tard. Comme *Tchéng* n'était âgé

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

que de 13 ans, le grand ministre *Lù pou-wei* prit en main les affaires. On l'appela *Second Père*.

p.195 Le règne du roi *Tchéng* ayant commencé par une grande famine, on creusa en 246, dans la vallée de la *Kīng*, un réseau de canaux d'irrigation, convertissant ainsi en terres arables, plus de quatre millions d'acres de terres stérilisées par des efflorescences de soude. Chaque acre de ces terres rapporta désormais de 60 à 100 boisseaux ; appoint considérable aux revenus de *Ts'inn*.

En 244, construction de la Grande Muraille. Ce fut une œuvre collective. Elle se fit par tronçons, et par voie de corvée, chaque prince contraignant ses sujets à continuer le travail, le long de son domaine. Laissons parler l'histoire... *Lì-mou* était un bon général, qui gardait la frontière septentrionale du royaume du *Tcháo*. Son quartier général était dans le pays de *Tái*, à *Yén-menn* (c), où il s'efforçait de contenir les Huns. Il exerçait continuellement ses hommes à tirer de l'arc à cheval. Il avait installé des fanaux, qui avertissaient aussitôt le pays de l'arrivée des cavaliers nomades. Il les espionnait aussi soigneusement chez eux. La loi établie par lui, était que, si les Huns s'aventuraient dans le pays, pour piller ou pour faire des prisonniers, aussitôt vus, tout le monde devait leur courir sus et les massacrer. Après quelques années de ce régime sévère, les Huns n'osèrent plus se montrer. Comme *Lì-mou* évitait tout combat, ses propres soldats le croyaient lâche. Il fut accusé de couardise auprès du roi de *Tcháo* qui le fit réprimander. Malgré cela, *Lì-mou* ne changea rien à sa manière de faire. Le roi courroucé le releva de son commandement. Son successeur se mit aussitôt à guerroyer contre les Huns. Tout ce qu'il y gagna, ce fut de se faire battre. Bientôt l'agriculture et l'élevage devinrent impossibles, par suite des razzias des Huns. Le roi de *Tcháo* commanda à *Lì-mou* de reprendre son ancien poste. Celui-ci lui fit répondre qu'il était très malade. Le roi le fit tirer de son lit. *Lì-mou* dit : Il paraît que vous tenez beaucoup à moi.

— Eh bien, je ferai comme jadis, ou je n'irai pas !...

— Vous ferez comme vous voudrez, dit le roi...

Lì-mou étant retourné à la frontière, reprit son ancienne tactique. Les Huns ne faisant plus leurs affaires, cessèrent leurs incursions. Cependant les soldats, qui mangeaient bien, sans rien faire, s'ennuyaient et demandaient à se battre. *Lì-mou* choisit parmi eux, ceux qui étaient parfaitement exercés. Il ordonna à un petit détachement, d'escorter un grand convoi d'hommes et de bestiaux. Les vedettes des Huns ayant paru, cette escorte s'enfuit, comme il était convenu, à p.196 l'exception de quelques dizaines d'hommes. Aussitôt averti, le khan accourut avec toute sa horde, pour enlever le convoi. Or *Lì-mou* avait disposé, dans les vallées latérale, des corps de troupe qui enveloppèrent les Huns, et en massacrèrent plusieurs dizaines de mille. Poursuivant ce succès, il extermina la horde *Tchān-lan*, dispersa les *Hôu* orientaux, et soumit les *Hôu* des bois. Les khans qui auparavant infestaient les frontières, prirent le large ; durant plus de dix ans, on ne les revit plus... Des sept États qui composaient alors la Chine, *Ts'inn*, *Tcháo* et *Yén*, confinaient aux *Í*, aux *Tĩ* et aux *Joûng* ; mais ces peuples, morcelés en tribus

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

qui n'arrivaient plus à se fédérer, étaient peu redoutables. Il en était autrement des *Hôu*. C'est contre eux que *Ts'inn* d'abord, bâtit un mur de défense bordant ses trois préfectures *Loûng-sii*, *Pèi-ti* et *Cháng-kiunn* (Carte VIII). Quand *Lì-fou* eut soumis les *Hôu* des bois et les *Leôu-fan*, le roi de *Tcháo* fit continuer ce mur, à l'est de la branche descendante du Fleuve Jaune, au sud des monts *Yinn-chan* (20), protégeant ainsi ses préfectures de *Yunn-tchoung*, *Yén-menn* et *Tái*. Le roi de *Yén* ayant battu les *Hôu* orientaux, et gagné sur eux plus de mille *lì* de territoire, continua le mur jusqu'au fleuve *Leáo*, couvrant ainsi ses préfectures de *Cháng-kou*, *Û-yang*, *Yòu-pei-p'ing* et *Leáo-si*... Ce travail gigantesque était nécessaire ; car, dit l'histoire, à partir de cette époque, les *Hioûng-nou* devinrent très puissants.

En 241, répétition de la scène ridicule, que nous avons déjà vue plusieurs fois. *Tch'ou*, *Tcháo*, *Hân* et les deux *Wéi* s'étant alliés contre *Ts'inn*, leur armée s'avança jusqu'à la passe *Hân-kou* (V). L'avant-garde de *Ts'inn* s'étant montrée, les fédérés se dissipèrent comme une volée de moineaux.

@

En 238, le jeune roi *Tchéng* de *Ts'inn* ^{p.197} ayant atteint sa majorité, coiffa le bonnet viril et ceignit l'épée. L'histoire officielle prend occasion de ce fait, pour commencer à le salir... Sans doute le roi *Tchéng* fit, à l'instar de ses prédécesseurs, tout ce qu'il fallait faire pour mériter le nom de *bête féroce* de *Ts'inn*. Mais tous les cancanes attachés à sa mémoire, eurent-ils un fondement dans la réalité ? cela n'est par certain. Il ne faut pas oublier que c'est lui qui, plus tard, brûla les livres. Devenu, pour ce fait, le plastron des lettrés, ceux-ci le soignèrent avec complaisance, probablement aux dépens de la vérité. Quoi qu'il en soit, voici ce que dit l'histoire.

Jadis le prince royal de *Ts'inn*, futur roi *Hiáo-wenn*, avait pour épouse une princesse de *Hoâ-yang*, du pays de *Tch'ou*, laquelle était stérile. Ses concubines lui avaient donné beaucoup de fils ; entre autres, une concubine de *Hiá* lui donna *Í-jenn*. Plus tard, celui ci fut otage de *Tcháo* à *Hân-tan* (g). Comme *Ts'inn* ne cessait de vexer *Tcháo*, le roi de *Tcháo* traita mal son otage. Un gros marchand de *Yáng-ti*, nommé *Lù pou-wei*, ayant passé à *Hân-tan*, dit :

— Il y aurait moyen de faire là une bonne affaire.

Il vit donc le prince *Í-jenn* et lui parla ainsi :

— Le roi de *Ts'inn* votre aïeul est vieux. Le prince royal votre père, aime la princesse de *Hoâ-yang*, laquelle n'a pas de fils. Vous avez plus de vingt frères. Perdu dans la masse, vous n'avez guère de chance d'être nommé prince héritier. Une fois que votre père sera roi, vos chances seront encore moindres...

— Hélas, ce que vous dites là, n'est que trop vrai, soupira le prince...

Lù pou-wei reprit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— La princesse royale n'ayant point de fils, parmi les fils des concubines, celui-là sera héritier, qu'elle aura adopté. Je ne suis pas riche ; cependant j'espère parvenir à réaliser un millier de lingots, avec lesquels je tâcherai de vous faire adopter par la princesse, si cela vous agréé...

Î-jenn dit :

— Si vous réussissez, la moitié de *Ts'inn* sera à vous...

Lù pou-wei dépensa donc 500 lingots pour acheter des compères, et 500 autres pour acheter des bibelots rares, qu'il porta lui-même à la capitale de *Ts'inn*. Là, s'étant abouché avec la sœur de la princesse royale, il fit tenir à celle-ci les bibelots, comme un don venant de l'excellent prince *Î-jenn* ! Pendant ce temps, ses compères couraient le pays, racontant partout que *Î-jenn* pleurait jour et nuit, du désir de revoir le prince royal son père et la princesse royale ; qu'il vénérât cette dernière, comme on vénère le Ciel ; etc. Ces paroles étant arrivées aux oreilles de la princesse royale, celle-ci fut très flattée. ^{p.198} Alors *Lù pou-wei* lui fit dire par sa sœur :

— Vous possédez, il est vrai, toute la faveur du prince royal ; mais vous n'avez point de fils. N'attendez pas, pour choisir l'héritier de votre mari, qu'il y ait des compétitions et des troubles. Adoptez, dès maintenant, le plus sage et le plus filial des princes ; car, quand vous serez fanée et délaissée, on ne vous consultera peut-être plus, pour ce choix. *Î-jenn* est un bon enfant, qui sait fort bien qu'il a peu de chance de devenir prince héritier. Si vous le choisissez, ayant en lui un fils qui vous devra le trône, vous n'aurez plus, de toute votre vie, aucune disgrâce à craindre...

La princesse royale goûta ces arguments, et choisit le bon moment pour en parler au prince son mari. Celui-ci fit aussitôt graver un diplôme de prince héritier, et l'envoya à *Î-jenn* par *Lù pou-wei*, qu'il nomma précepteur du prince.

Établi à *Hân-tan* en compagnie de *Î-jenn*, *Lù pou-wei* acheta la plus belle fille qu'il put trouver, et vécut avec elle. Quand elle fut devenue enceinte, il la laissa entrevoir au prince, qui la lui demanda. *Lù pou-wei* fit d'abord semblant de se fâcher, puis il la lui céda. Dans l'année, elle accoucha d'un enfant mâle, qu'on appela *Tchéng*. Alors *Î-jenn* fit de cette femme son épouse en titre... Lors du siège de *Hân-tan* par les troupes de *Ts'inn*, en 258, ceux de *Tcháo* voulurent tuer leur otage, le prince *Î-jenn*, *Lù pou-wei* le sauva, et parvint à lui faire gagner sain et sauf les avant-postes de *Ts'inn*...

Quand *Î-jenn*, revenu à la cour de *Ts'inn*, se présenta devant la princesse royale sa mère adoptive, il s'habilla à la mode de *Tch'ou*. Dès qu'elle le vit, la princesse s'écria :

— Je suis de *Tch'ou* ! Tu es vraiment mon fils !,

et elle changea son nom en *Tch'ou* ...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Petites comédies, préludes des grands drames, en Chine et ailleurs. *Î-jenn* ou *Tch'ou*, devenu le roi *Tchoāng-siang*, ne régna que deux ^{p.199} ans. Il eut pour successeur ce *Tchéng*, que l'histoire nomme son fils, mais dont elle vient de nous faire entendre qu'il était fils de *Lù pou-wei*. *Tchéng* étant encore fort jeune, *Lù pou-wei* fut fait grand ministre. Il profita de cette situation, pour recommencer à vivre maritalement avec la reine-mère, son ancienne concubine. Le roi avançant en âge, *Lù pou-wei* eut peur d'être découvert. Il introduisit donc dans le harem son familial *Láo-nai*, qu'il fit passer pour eunuque. Celui-ci acquit bientôt une grande influence dans l'État, et la reine-mère eut successivement et clandestinement deux enfants. Enfin *Láo-nai* fut accusé de n'être pas eunuque. Le roi *Tchéng* ordonna de l'arrêter. *Láo-nai* eut peur. Emportant le sceau royal, il s'enfuit en province et souleva les troupes. Le roi envoya contre lui deux généraux, qui battirent *Láo-nai*, le prirent, et le mirent à mort avec toute sa parenté (p. 104). Puis la reine-mère fut enfermée dans l'ancien palais *Fou-yang* de *Yoūng* (a), transformé en prison d'État. Ses deux petits enfants furent assommés. Le roi *Tchéng* déclara par un édit, que quiconque censurerait ces actes serait exécuté sans sursis. Malgré cela, les Lettrés parlèrent. Bientôt 27 d'entre eux, eurent payé de leur vie leur intrépidité. On coupa bras et jambes à leurs cadavres, et tous ces morceaux furent mis en tas devant le palais. Alors un certain *Mão-tsiao*, originaire de *Ts'î*, demanda à être entendu. Le roi s'assit sur son trône, l'épée à la main. Il écumait de rage. A côté du trône, la chaudière à bouillir et le billot à décapiter étaient tout prêts. Calme et digne, *Mão-tsiao* s'avança, se prosterna, se releva et parla ainsi :

— On dit que, qui veut vivre, ne doit pas craindre la mort ; et que, qui veut régner, ne doit pas craindre l'exil. Ce thème a été cher à tous les rois sages. Vous plaît-il que je vous le développe ?

— Parlez !, fit le roi...

Alors *Mão-tsiao* lui ^{p.200} dit :

— Tyran ingrat et féroce, qui n'as pas d'yeux pour voir tes crimes ! Tu as fait écarteler le mari de ta mère, en le tirant à quatre chars ! Tu as fait coudre dans des sacs et assommer tes deux frères ! Tu as exilé à *Yoūng* celle qui t'a donné le jour ! Tu as fait tuer et mutiler ceux qui t'ont reproché ces barbaries ! Sache que les tyrans *Kîe* et *Tcheou* n'en ont pas fait autant que toi ; et sois bien sûr que, quand on saura ces choses, il ne restera pas, dans tout le monde, un seul homme qui conserve quelque sympathie pour *Ts'inn*. C'est pour ton bien, que je donne ma vie. J'ai dit !...

Et rabattant le haut de ses vêtements, *Mão-tsiao* posa la tête sur le billot à décapiter... Aussitôt le roi se leva, descendit de son trône, le prit par la main et le nomma conseiller. Puis, conduisant lui-même son char, en se tenant à la seconde place, il alla à *Yoūng* chercher la reine, qu'il traita toujours depuis comme un fils doit traiter sa mère...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Retenez, de cette page, que, d'après le code chinois de la piété filiale, une femme fût-elle une Messaline, son fils n'a rien à y voir.

Cependant les débats de cette affaire avaient révélé à *Tchéng* qui était son vrai père. Ce père n'étant pas *officiel*, la piété filiale rituelle ne l'obligeait à rien envers lui : Il sévit donc contre *Lù pou-wei*. Par égard pour les services rendus par lui au roi *Tchoāng-siang*, dit l'histoire, il ne le tua pas ; mais il le destitua et l'envoya, exil honorable, dans les terres dont il portait le titre. Il paraît que *Lù pou-wei*, espérant un pardon semblable à celui de la reine, ou machinant quelque intrigue, mit plus d'un an à prendre congé de la cour. Les princes s'étant donné beaucoup de mouvement à son endroit, ces démarches le rendirent encore plus suspect au roi, qui lui envoya ce billet significatif :

— Dites-moi, par quel service extraordinaire avez-vous mérité d'être fait seigneur d'une terre de cent mille foyers ? Et puis, à quel degré êtes-vous parent des *Ts'inn*, pour qu'on vous appelle *Second Père* ? Je vous bannis à *Chòu* (*Séu-tch'oan* actuel) !...

Le roi savait la vérité, et *Lù pou-wei* ne pouvait pas la dire. Jugeant à ce ton, que, *more sinico*, le bourreau l'attendait au lieu de sa destination, *Lù pou-wei* prit du poison et mourut, en 235.

@

En 238, *Tch'òu* avait vu des intrigues de harem similaires. Le roi *K'ào-lie* de ce pays, n'avait pas de fils. Le général *Hoāng-hie* eut beau introduire dans son harem les femmes qui semblaient les plus aptes à ^{p.201} avoir des enfants, le roi n'eut pas de fils. Cependant *Hoāng-hie* avait une concubine, sœur d'un certain *Lì-yuan* de *Tcháo*. Cette femme ayant conçu, son frère *Lì-yuan* lui persuada de parler à *Hoāng-hie* en ces termes :

— Le roi de *Tch'òu* n'a pas de fils. Quand, après sa mort, quelqu'un de ses frères lui aura succédé, ce nouveau roi favorisera ses anciens familiers, et le temps de la disgrâce sera venu pour vous. De plus, dans l'exercice de votre charge, vous avez blessé plusieurs des frères du roi. Si quelqu'un de ceux-là lui succède, il pourra vous arriver pis qu'une disgrâce. Or voici que je suis enceinte, sans que personne le sache encore. Si, pour votre bien, vous m'introduisiez dans le harem du roi, et que le Ciel m'accordât un enfant mâle, votre fils étant devenu roi de *Tch'òu*, votre avenir sera assuré, et aucun malheur ne pourra plus vous atteindre...

Hoāng-hie consentit à sa demande, et la présenta au roi. Celui-ci l'aima. Elle accoucha d'un enfant mâle, lequel fut aussitôt nommé prince héritier de *Tch'òu*. Sa mère devint reine, et *Lì-yuan* devint un puissant personnage. Alors cette femme et son frère, craignant que *Hoāng-hie* ne divulguât un jour l'intrigue et ne ruinât ainsi leur fortune, résolurent de l'assassiner. *Lì-yuan* réunit et exerça, à cet effet, une bande de sicaires... Le roi de *Tch'òu*, étant tombé malade, *Tchōu-ying* dit à *Hoāng-hie* :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Prenez garde ! *Lì-yuan* vous hait. Ne sortez qu'armé et entouré d'une garde dévouée. Dès que le roi sera mort, votre charge vous faisant un devoir d'aller au palais pour en prendre le commandement, on profitera de cette occasion pour vous rendre muet pour toujours. Procurez-moi une place dans les gardes. Si le roi meurt, j'assassinerai aussitôt *Lì-yuan*, et vous serez sauvé...

Hoâng-hie dit :

— *Lì-yuan* est un homme de rien, à qui je n'ai fait que du bien ; il n'est pas possible qu'il fasse ce que vous dites !...

Tchōu-ying p.202 voyant qu'il ne gagnerait rien, se mit en sûreté par la fuite. Dix-sept jours plus tard, le roi mourut. *Lì-yuan* s'introduisit aussitôt dans le palais, et y cacha ses sicaires. Dès que *Hoâng-hie* parut, ceux-ci le poignardèrent, puis exterminèrent toute sa famille. Le prince royal, son fils, monta sur le trône de *Tch'ou* et devint le roi *Yōu*.

En 237, le grand cérémoniaire de *Ts'inn* présenta au roi un placet ainsi conçu :

« Tous ces aventuriers qui venant d'autres principautés, affluent à *Ts'inn* pour y briguer des charges, espionnent ce royaume pour le compte de leurs rois ; je demande donc qu'ils soient tous expulsés du pays !

Le roi donna l'édit demandé. En conséquence, on rechercha et on expulsa tous les étrangers. Or le conseiller *Lì-seu*, qui était originaire de *Tch'ou*, tombant sous la nouvelle loi, présenta une supplique dans laquelle il disait :

« Quel mal les résidents étrangers ont-ils fait à *Ts'inn* ? Maintenant on les chasse, sans prendre garde qu'on fournit ainsi aux adversaires des hommes capables. N'est-ce pas là donner des armes à l'ennemi, et des aliments aux voleurs ? On dit que le mont *T'ai-chan* est devenu si haut, parce qu'il garde tous les grains de poussière que le vent lui apporte ; et que les Fleuves Bleu et Jaune sont si vastes, parce qu'ils recueillent le moindre filet d'eau qui veut bien s'y jeter. Ainsi les rois se grandissent et se fortifient, en protégeant les petits. C'est par ce moyen que les anciens souverains sont arrivés à n'avoir que des amis ; ô roi, faites comme eux !...

Le roi ayant lu ce placet, appela *Lì-seu* en sa présence, lui rendit sa charge, et rapporta le décret d'expulsion. *Lì-seu* fut bientôt son conseiller le plus intime et le plus écouté.

En 230, *Ts'inn* supprime et annexe le royaume de *Hân*.

En 228, *Ts'inn* supprime et annexe le royaume de *Tcháo*. Le roi *Tchéng* nourrissait contre ce royaume une haine terrible. Sa mère était originaire de

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Hân-tan. Lui-même était né à *Hân-tan*, dans les circonstances que l'on sait. C'est de *Hân-tan* qu'étaient partis les bruits qui le faisaient bâtard. Il se vengea des auteurs de ces cancans, à la mode de *Ts'inn*. Étant entré à *Hân-tan*, dit l'histoire avec un laconisme affecté, il massacra tous les ennemis de sa mère, c'est-à-dire tous ceux qui avaient jaser sur son compte.

La carte politique se simplifie de plus en plus ; des six royaumes, il n'en reste déjà plus que quatre.

Sentant que le ^{p.203} tour de *Yén* approchait, en 227 *Tān*, prince royal de *Yén*, tenta de faire assassiner le roi de *Ts'inn*. La tentative échoua. Voici comment les choses se passèrent. Jadis *Tān* étant otage à *Tcháo*, avait été camarade du prince *Tchéng*, à *Hân-tan*. Plus tard, *Tān* fut otage à *Ts'inn*. *Tchéng* devenu roi, le traita dédaigneusement. *Tān* en fut si blessé, qu'il prit la fuite. Désormais il ne songea plus qu'à se venger du roi de *Ts'inn*. Le général *Fân u-k'i* de *Ts'inn*, tombé en disgrâce, s'étant réfugié à *Yén*, le prince *Tān* se fit son hôte et pourvut à son entretien. Puis *Tān* ayant entendu parler de l'habileté d'un sicaire de *Wéi* nommé *Kīng-k'eue*, il le fit inviter, dans les termes les plus humbles et avec de riches présents, à venir le trouver. Il lui dit :

— Voici que *Ts'inn* s'est emparé de *Hân* et envahit *Tcháo*. Le malheur est aux portes de *Yén*. *Yén* est si petit, qu'il ne pourra pas résister à *Ts'inn*. Aussi je cherche un sicaire émérite, que je puisse envoyer à *Ts'inn*, pour y assassiner le roi. Qu'en pensez-vous ?...

Kīng-k'eue accepta la commission. Alors *Tān* le logea et le traita magnifiquement, s'enquérant lui-même de tous ses besoins... Quand *Tcháo* eut succombé, le prince *Tān*, de plus en plus inquiet, jugea que le moment d'exécuter son plan était venu. *Kīng-k'eue* lui dit :

— Si j'y vais, sans rien qui m'accrédite, le roi de *Ts'inn* ne me laissera pas approcher de sa personne. Donnez-moi la tête de son ennemi le général *Fân u-k'i*, et la carte stratégique de *Yén*. Quand le roi de *Ts'inn* saura que je lui apporte ces deux objets, il sera si content qu'il me recevra certainement, et je vous vengerai...

Le prince dit :

— Hélas, *Fân u-k'i* est venu se réfugier ici en suppliant ; je ne puis me résoudre à lui ôter la vie !

Alors *Kīng-k'eue* alla lui-même trouver *Fân u-k'i*, et lui dit :

— Le roi de *Ts'inn* vous a traité avec la dernière inhumanité. Il a exterminé vos parents et votre famille. Je viens d'apprendre qu'il ^{p.204} offre, de votre tête, mille lingots d'une livre, et un apanage de dix mille foyers. Qu'en pensez-vous ?

Fân u-k'i rugissant et sanglotant de rage, dit :

— Que puis-je faire ?

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Kīng-k'eue dit :

— Donnez-moi votre tête. Je la porterai au roi de *Ts'inn*. Il la recevra lui-même. Je le saisirai de la main gauche, et le poignarderai de la main droite. Vous serez vengé, et *Yén* sera sauvé...

Fân u-k'i dit :

— Voilà ce à quoi je pensais jour et nuit, en grinçant des dents et en me rongant le cœur !

et il se coupa la gorge. Le prince *Tān* l'ayant su, accourut et se jeta sur son cadavre en pleurant. Puis, comme il était bien mort, il fit mettre sa tête dans une boîte. Il remit aussi à *Kīng-k'eue* un poignard préparé de longue date, sans pareil dans l'empire, et si soigneusement empoisonné, que toute égratignure allant jusqu'au sang, serait certainement mortelle. *Kīng-k'eue* ayant emballé ces objets, se rendit à *Hiên-yang*. De fait, le roi de *Ts'inn* lui accorda une audience. Comme il déroulait devant le roi la carte de *Yén*, *Kīng-k'eue* fit un mouvement qui découvrit le poignard. Saisissant alors le bras du roi, il voulut le percer ; mais le coup porta à faux. Le roi effrayé, quitta son trône. *Kīng-k'eue* le poursuivit, tandis qu'il se retirait de colonne en colonne. D'après la loi de *Ts'inn*, aucun des officiers présents n'avait d'arme sur lui. Ils se jetèrent sur le sicaire, cherchant à le saisir, tandis qu'ils criaient au roi :

— Dégainez, dégainez donc !

Revenu de son premier saisissement, le roi dégaina et porta à *Kīng-k'eue* un coup, qui lui trancha le jarret gauche. *Kīng-k'eue* gisant par terre jeta au roi son poignard empoisonné ; mais il manqua encore son coup. Voyant alors qu'il était perdu, le sicaire lança cette bravade :

— Si je n'ai pas réussi, c'est que je voulais te prendre vif, pour te livrer à la vengeance du prince *Tān* !

Aussitôt dépêché, *Kīng-k'eue* fut coupé en ^{p.205} morceaux. Furieux contre le prince de *Yén*, le roi de *Ts'inn* envoya des renforts à son général *Wāng-tsien*, lequel campait déjà non loin des frontières de *Yén*. Celui-ci ayant défait l'armée de *Yén* à la bataille de *Í-choei* (e), mit le siège devant la capitale *Kí* (f), qui fut prise en 226. Le roi de *Yén* qui avait fui vers le *Leão*, coupa lui-même la tête de son fils *Tān*, et l'envoya au roi de *Ts'inn*. Cet acte barbare ne lui servit de rien. En 222, le général de *Ts'inn*, *Wāng-penn* acheva la conquête du royaume de *Yén*, et prit le roi *Hì*. En revenant, il supprima la principauté de *Tái*, et prit son roitelet *Kiā*.

En 225, *Wāng-penn* avait déjà battu *Wéi*, et détruit sa capitale *Tá-leang* (h), en la noyant dans les eaux du Fleuve Jaune. Le roi *Kià* qui s'était rendu à merci, avait été mis à mort, et le royaume de *Wéi* annexé par *Ts'inn*.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Maître de l'ouest, du nord et du centre, *Ts'inn* n'a plus que deux adversaires, *Ts'î* acculé contre la mer à l'est, et *Tch'ou* étendu sur le Fleuve Bleu au sud. Le tour de *Tch'ou* vint le premier...

Le roi de *Ts'inn* ayant confié au général *Lî-sinn*, qu'il voulait conquérir les pays limitrophes du Fleuve Bleu, demanda combien il lui faudrait de soldats, pour réaliser ce projet.

— Deux cent mille hommes, dit *Lî-sinn*...

Puis le roi, ayant fait la même demande au vieux et célèbre *Wâng-tsien*.

— Six cent mille hommes, dit celui-ci, ou vous échouerez certainement...

— Bon vieux, dit le roi, tu deviens timide !...

Lî-sinn fut nommé général en chef, avec *Mông-t'ien* comme second. Le roi leur donna deux cent mille hommes, et l'ordre de marcher contre *Tch'ou*... *Wâng-tsien* fit le malade, et se retira à *P'inn-yang* sa patrie. En 225, *Lî-sinn* attaqua *Tch'ou*. Il fut complètement défait, dut fuir jour et nuit durant trois jours, et fit d'énormes pertes. Les *Tch'ou* enlevèrent ses deux camps ^{p.206} retranchés, et lui tuèrent sept officiers supérieurs, *Lî-sinn* courut d'une traite jusqu'à *Ts'inn*. Le roi se fâcha rouge. Il alla en personne à *P'inn-yang*, fit des excuses à *Wâng-tsien*, et le tira par force de son lit. *Wâng-tsien* lui dit :

— La vieillesse m'a rendu si timide, que vous feriez mieux de prendre un autre général ; du reste, c'est six cent mille hommes ; pas un de moins !

Le roi les lui donna. A la tête de cette immense armée, *Wâng-tsien* marcha contre *Tch'ou*. Le roi l'accompagna jusqu'à trente *lî* de la capitale. Au moment de prendre congé, *Wâng-tsien* lui demanda un bon lot de bonnes terres...

— Allez, dit le roi ; soyez sûr que vous n'aurez jamais à souffrir de la pauvreté !...

— Oh ! dit *Wâng-tsien*, c'est que, à faire vos affaires, on ne devient pas prince ! Vous défaites les princes ; vous n'en faites pas ! Voilà pourquoi, moi général campagnard, je prends mes précautions, afin que mes descendants aient à manger !

Le roi éclata de rire...

Wâng-tsien ayant marché vers le sud, rencontra les *Tch'ou* près de *P'ing-u* (i). Aussitôt il se retrancha, refusant obstinément de livrer bataille. Ses soldats se baignaient et lavaient leur chevelure chaque jour. Il leur donnait abondamment à manger et à boire, et les soignait paternellement, allant jusqu'à s'attabler avec eux. Un jour il demanda si on s'amusait bien dans le camp.

— Oui, lui dit-on ; on lance des cailloux et on saute des obstacles.

— C'est bien, dit *Wâng-tsien*...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Enfin l'armée de *Tch'ou* ennuyée de rester ainsi à ne rien faire, fit un mouvement vers l'est. C'est ce que *Wâng-tsien* attendait. Tandis qu'elle défilait, il tomba sur elle, la bouscula, tua *Hiáng-yen* le grand général de *Tch'ou*, poursuivit cette immense cohue jusqu'à *K'î-nan* (k) près de l'embouchure de la *Hán*, et la jeta dans le Fleuve Bleu. *Tch'ou* n'arriva plus à réunir une armée. Toujours courant, *Wâng-tsien* enlevait toutes les villes sur son passage. En 223, le ^{p.207} territoire de *Tch'ou* était conquis, et le roi *Fóu-tch'ou* fait prisonnier. Ainsi finit la lignée de *Tchoān-hu*. Le roi de *Ts'inn* annexa sa conquête... En 222, *Wâng-tsien* promenant toujours ses six cent mille hommes, avait soumis tout le sud du Fleuve Bleu, jusqu'aux tribus des *Úe*, descendants des *Hiá*.

Restait *Ts'î*. Ce royaume avait joui d'une paix relative, durant les quarante dernières années ; grâce à la bonne politique de la reine *Kî*, veuve du roi *Siāng* (p. 180), femme très habile et très populaire ; grâce surtout à ce que *Ts'inn* était provisoirement occupé à dévorer les autres royaumes. Au lit de la mort, la reine *Kî* appela auprès d'elle son fils le roi *Kiên*, et lui dit :

— Je vais te nommer ceux qui pourront te bien servir...

Le roi ayant pris le temps de chercher ses tablettes pour écrire, la reine dit :

— J'ai perdu la mémoire !

et elle expira. Alors le roi donna sa confiance à un certain *Heóu-cheng*. Celui-ci, et beaucoup d'autres officiers, achetés par l'or de *Ts'inn*, lui persuadèrent de ne pas faire de préparatifs et de ne pas aider les autres royaumes. Enfin ils lui conseillèrent de se soumettre à *Ts'inn*. Le roi allait le faire, quand le colonel qui commandait à *Yoūng-menn* lui demanda :

— Les rois ne sont-ils pas institués pour protéger les tertres des Patrons des terres et des moissons ?

— Sans doute, dit le roi...

— Alors pourquoi quittez-vous votre territoire ?

Le roi revint donc sur ses pas.

Le préfet de *Tsî-mei* (m) vint aussi le trouver, et lui dit :

— *Ts'î* a mille *lì* dans tous les sens, et contient des millions de guerriers. Plusieurs villes fortes des royaumes détruits par *Ts'inn*, n'ont pas encore capitulé. Faites cause commune avec elles. Jetez vos hommes dans ces places. Occupez les passes qui commandent la vallée de la *Fénn* et celle de la *Hán*. Vous serez craint, et *Ts'inn* reculera devant vous. Ne ^{p.208} vous retranchez pas dans une stérile défensive...

Le roi n'écoula rien.

Or, en 221, comme *Wâng-penn* revenait de la conquête de *Yén*, il fit une promenade militaire à *Ts'î*, et entra sans coup férir dans la capitale *Linn-tzeu* (1).

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Le roi *Kiên* se soumit humblement. Le roi de *Ts'inn* le relégua dans les forêts de *Koúng*, où il mourut de faim. Le peuple de *Ts'î* déplora le malheur de ce bon prince, victime de mauvais ministres. S'il avait fait cause commune avec les autres royaumes, disait-on, les choses auraient peut-être tourné autrement. Le peuple chanta : O sapins ! ô cyprès ! Ceux qui ont logé le roi *Kiên* à *Koúng*, ce sont ses mauvais conseillers !

Tous les royaumes étant ainsi détruits, l'empire est fait.

*

* *

Textes historiques. I.
[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

TEMPS HISTORIQUES.

L'EMPIRE ABSOLU

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

DYNASTIE TS'INN

221-207

Carte VIII. @

^{p.209} En 221, vingt-sixième année depuis son avènement au trône de *Ts'inn*, l'empire tout entier étant soumis, *Tchéng* trouvant que sa vertu égalait celle des trois *hoâng* antiques *Fôu-hi Chênn-noung Hoâng-ti*, et que ses hauts faits surpassaient ceux des cinq *ti Cháo-hao Tchoân-hu K'ôu Yáo* et *Choúnn*, s'adjugea les deux titres *Hoâng-ti* que nous traduirons par Empereur. Il ordonna que ses décrets s'appelleraient *tchéu*, et ses ordres *tcháo*. Il créa, pour se désigner lui-même, le pronom personnel spécial *tchénn*. Il anoblit ses ancêtres, en commençant par son père le roi *Tchoâng-siang*, qui devint l'Empereur Suprême.

Puis il fit un décret ainsi conçu :

Pour décerner un titre posthume, le fils doit juger son père, le ministre doit juger son prince défunt, cet usage est donc inconvenant. Que désormais les titres posthumes soient abolis. Moi, je suis *Chéu hoang-ti* le Premier Empereur. Mes successeurs porteront chacun son numéro d'ordre, Second Empereur, Troisième Empereur, et ainsi de suite, à l'infini.

Vers l'an 330, le fameux philosophe *Tseōu-yen* de *Ts'î* avait remplacé le système de la *genèse* mutuelle des agents naturels, par celui de leur *destruction* mutuelle (voyez [HCO, L. 33](#)). L'empereur qui croyait à ce système, conclut que, les *Tcheōu* ayant régné par la vertu du feu, et les *Ts'inn* les ayant vaincus, la vertu protectrice des *Ts'inn* devait être celle de l'eau, l'eau détruisant le feu. L'eau répondant au nord, et le nord à la couleur noire, par décret impérial, sous la nouvelle dynastie, les drapeaux, les vêtements et les coiffures, furent tous noirs. Le chiffre de l'eau étant six, les tablettes de créance eurent six pouces, les chars furent attelés de six chevaux, le pas agraire eut six pieds. L'eau répondant au principe *y'inn* qui régit les supplices, les lois furent appliquées avec la plus impitoyable rigueur, et de longtemps, par principe, on ne fit aucune grâce. Les *Ts'inn* attribuant leur succès au Génie du Fleuve Jaune (p. 155), donnèrent à ce fleuve le nom plus noble d'Eau Puissante. Le peuple portant des coiffures noires, couleur de la dynastie, on l'appela les Têtes Noires. Le calendrier fut aussi modifié, et le 10^e mois de l'ancien régime, 12^e mois astronomique, devint le premier mois de l'année civile, l'eau répondant à la saison d'hiver.

^{p.210} L'empereur construisit un temple des ancêtres de sa famille, et une terrasse pour l'observation du ciel. Il créa aussi un parc impérial. Ces bâtiments étaient alignés à *Hiên-yang*, au sud de la *Wéi*. Chaque fois qu'il avait détruit le palais d'un roi vaincu, il en avait fait d'abord lever exactement le plan, puis l'avait fait reconstruire vis-à-vis du sien, sur la rive septentrionale de la *Wéi*. Ainsi, depuis *Yoūng-menn* à l'est, tout le long de la rivière, s'étendait une enfilade

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

continue de chemins couverts et de palais, remplis des bayadères et des orchestres pris aux rois vaincus.

Il s'agissait maintenant de donner une forme définitive au nouvel empire des *Ts'inn*. Le Grand Juge *Li-seu* dit à l'empereur :

— Jadis les empereurs *Wênn* et *Oû* des *Tcheōu*, ont fait grands seigneurs leurs fils et leurs frères (p. 72). Avec le temps, les empereurs furent incapables de réprimer les empiètements, les meurtres et les guerres de ces personnages. Maintenant grâce à l'influence transcendante de Votre Majesté, l'empire étant divisé en préfectures et en districts, les princes du sang et les officiers méritants jouissant de rentes qui leur sont payées par le trésor sur les revenus de l'empire, restez-en là, et vous aurez la paix ! Gardez-vous d'instituer une nouvelle aristocratie !

L'empereur prononça donc sa décision en ces termes :

— Si l'empire a eu tant à souffrir de guerres interminables, c'est parce qu'il y avait des seigneurs et des roitelets. Maintenant que, grâce à l'influence transcendante de mes ancêtres, l'empire est en paix ; si je rétablissais des principautés, je causerais de nouvelles agitations et de nouveaux malheurs...

L'empire fut donc divisé, d'abord en 36, puis en 40 préfectures, dont chacune eut trois grands fonctionnaires, un préfet, un juge et un inspecteur (Carte VIII).

Pour empêcher de nouveaux troubles, l'empereur se fit livrer toutes les armes de guerre. On fondit le métal, pour ^{p.211} en faire des cloches ; on en fit aussi douze statues colossales, qui furent placées à l'entrée du palais. Puis une loi fixa l'uniformité des poids et des mesures. Enfin cent vingt mille guerriers d'élite, furent transportés et établis, avec leurs familles, à la capitale *Hiên-yang*, où ils formèrent comme le rempart vivant de l'empereur. En **220**, l'empereur fit une tournée, le long de la Grande Muraille, au nord de la *Wéi*. Il dut trouver les chemins mauvais, car, cette année-là même, il fit construire une route toute droite, qui traversa tout l'empire, depuis l'extrême nord-est (c) ; jusqu'au sud du Fleuve Bleu et des lacs (d) ; et une autre, le long de la mer (c, a, e). Ces routes étaient larges de trois cents pieds. C'étaient des chaussées, hautes de trente pieds, aux talus solidement battus, tassées avec des pilons de fer et bordées de cyprès. Quand les fonctionnaires étaient appelés à la cour, ils étaient tenus prendre ces routes, mais n'avaient pas le droit d'enfiler une allée centrale, large de trente pieds, réservée à l'empereur ; ils devaient suivre les allées latérales.

En **219** l'empereur fit une tournée dans les préfectures de l'est. Il gravit le mont *I* (27), et y éleva une stèle où il fit graver son éloge. Il gravit ensuite, par le versant sud, le mont *T'ai-chan*, sur lequel il fit au Ciel la cérémonie *fông* ; il y éleva aussi une stèle avec son propre éloge ; puis étant redescendu par le versant nord, à *Leáng-fou*, il fit à la terre la cérémonie *chân* (voyez [HCO, page 284](#)). De là, allant vers l'est, il arriva à la mer, sacrifiant, durant tout le voyage, aux monts

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

et aux fleuves, et aux huit *chênn*, c'est-à-dire aux Seigneurs du ciel, de la terre, des armées, du principe *yînn*, du principe *yâng*, de la lune, du soleil, des quatre saisons. Étant arrivé à *Lâng-ya* (a), falaise qui domine l'océan, il y fit construire un belvédère, et grava son éloge sur les rochers.

Jadis, au ^{p.212} quatrième siècle, un certain *Sóng ou-ki*, disciple du célèbre *Kāo* dit le sage de *Siên-menn*, prêchait la possibilité, pour les hommes, de devenir immortels, après s'être transformés, comme font certains insectes, par le dépouillement de leur corps matériel (taoïsme). # Les rois *Wéi* et *Suān* de *Ts'î*, et le roi *Tchāo* de *Yén*, fervents adeptes de cette doctrine, avaient envoyé des expéditions à la recherche des trois Îles des Génies, *P'êng-Lai*, *Fāng-tchang* et *Ying-tcheou*. On plaçait ces îles, au large du golfe du *Pé-tchi-li*. On disait qu'elles n'étaient pas très éloignées, mais que presque tous ceux qui tentaient d'y aborder, étaient repoussés par le vent, tandis que ceux qui réussissaient à y prendre terre, recevaient des Génies la drogue d'immortalité... Tandis que le superstitieux et crédule Premier Empereur séjournait à *Lâng-ya* (a), les magiciens *Sû-cheu* (alias *Sû-fou*) et autres, lui présentèrent une pétition ainsi conçue :

« Étant purifiés par l'abstinence, nous vous demandons de nous donner des garçons et des filles vierges, que nous puissions offrir en échange de la drogue d'immortalité !...

L'empereur envoya donc *Sû-cheu*, avec plusieurs milliers de garçons et de filles. Leurs bateaux s'étant engagés en haute mer, furent dispersés par le vent. On apprit qu'ils n'avaient pas pu atteindre le but de leur expédition, mais qu'ils avaient entrevu les Îles des Génies... Le Grand Annaliste *Seu-ma ts'ien*, guère moins superstitieux et crédule que le Premier Empereur, raconte cette histoire plus au long, et en donne la clef. Cette fois, la haine qu'il portait au Premier Empereur, l'emporta sur son amour du merveilleux. Voici son récit :

Le premier Empereur ayant envoyé *Sû-fou*, avec mission de lui chercher la drogue d'immortalité, celui-ci étant revenu bredouille, lui conta l'histoire suivante :

« En mer, j'ai rencontré un grand *chênn*, qui m'a dit : n'es-tu pas l'envoyé de l'empereur de l'ouest ? J'ai dit : je le suis !... Que demandes-tu ? Je demande la drogue d'immortalité !... Le *chênn* dit : Les présents du roi de *Ts'inn* sont trop maigres ; tu verras la drogue, mais tu ne l'emporteras pas !... Puis il m'emmena vers le sud-est, jusqu'à l'île *P'êng-lai*. J'y ai vu le palais des immortels, gardé par un dragon couleur de bronze, si étincelant que ses reflets rougissent le ciel. Humblement prosterné, j'ai demandé : Que voulez-vous qu'on vous envoie, en échange de la drogue d'immortalité ? Le *chênn* marin répondit : Envoyez-nous des garçons et des filles vierges de bonne famille, et des artisans habiles de tout ^{p.213} métier...

Le Premier Empereur fut très heureux de ce commencement de succès. Il renvoya *Sû-fou* avec trois mille garçons et filles, des artisans de tout

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

métier, et une cargaison de semences. *Sû-fou* gagna un pays fertile, s'y fit roi, et ne donna plus de ses nouvelles...

Sû-fou a des temples au Japon. Il est probable que c'est au Japon, qu'il établit sa colonie (comparez, p. 151 et [HCO, page 253](#)).

De *Lâng-ya* (a), l'empereur alla à *P'êng-tch'eng* (i). Là, après s'être purifié par l'abstinence, après avoir prié et offert des sacrifices, il chercha à trouver, dans le lit de la *Séu*, l'urne ou les urnes des *Tcheu*. Plus de mille hommes plongèrent à cet effet, dans la rivière, mais l'urne ne fut pas retrouvée. Notez que l'histoire nous a dit (p. 191), que le roi *Tcháo-siang* de *Ts'inn* se saisit, en 255, des neuf urnes des *Tcheōu*. Comment ensuite ces neuf urnes (ou l'une de ces urnes) disparurent-elles dans la *Séu* ? c'est là un mystère historique. Une légende raconte qu'elles s'envolèrent d'elles-mêmes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles disparurent. (Voyez dynastie *Ts'ien-Hân*, *Où-ti*, culte, anno 113). Or, pour quiconque connaît l'estime pratique que les Chinois portent au métal, il y a gros à parier que ces vénérables urnes auront été converties en des vaisselles plus utiles. Si le Premier Empereur les fit chercher, c'est que, crédule à l'excès, et fondateur de dynastie, il espérait sans doute que le recouvrement de ce palladium, assurerait la durée de son empire.

Ensuite, continuant son voyage vers le sud-ouest, l'empereur traversa le *Hoâi*, arriva au Fleuve Bleu qu'il remonta en jonque, et paraît avoir poussé, par le lac *Tóng-t'ing* et la *Siāng*, jusqu'à *Yünn-mong*, tombeau de *Choünn* (d), terme ordinaire des pèlerinages impériaux. Près de *Tch'âng-cha*, au pied du mont *Siāng*, sa barque essuya un violent coup de vent. L'empereur demanda aussitôt le nom du *chênn* du mont *Siāng*. Les savants qui l'accompagnaient, lui dirent :

— Les deux filles de *Yáo*, épouses de *Choünn* (p. 33), sont ensevelies là.

Évidemment ces anciennes aristocrates soufflaient sur le moderne parvenu ! Le Premier Empereur se fâcha rouge. Il fit racler jusqu'au vif tout le mont *Siāng*, si bien qu'il n'y resta pas le moindre brin de végétation. Puis il revint à la capitale *Hiên-yang*, par le nord-ouest, en traversant la passe *Oû* (Z).

En **218**, l'empereur fit une nouvelle tournée à l'est... Jadis les ancêtres de *Tchāng-leang* avaient été ministres du royaume de *Hân* durant cinq générations. Quand ce_{p.214} royaume fut détruit par *Ts'inn* (en 230), *Tchāng-leang* abandonna son patrimoine qui se montait à mille lingots, et laissa sans sépulture le cercueil de son frère défunt, car il n'avait plus qu'une pensée, venger sur *Ts'inn* l'outrage subi par *Hân*. Comme le Premier Empereur devait, lors de sa tournée à l'est, passer dans les sables de *Poûo-lang*, près de *Yāng-ou* (25), *Tchāng-leang* apostâ à cet endroit, où les voitures ne pouvaient marcher que très lentement, un homme d'une force herculéenne, qui devait assommer l'empereur avec une masse de fer. Cet homme s'étant trompé, fracassa avec sa masse un des chars de l'escorte impériale. L'empereur fut très ému. L'auteur de l'attentat parvint à s'échapper. On fit dans tout l'empire une enquête sévère, qui dura dix jours et n'aboutit à aucun résultat... La légende fait descendre de *Tchāng-leang*, ce *Tchāng-ling* mort

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

vers 156 après J.-C., que les chefs modernes du Taoïsme prétendent avoir été leur ancêtre ; voyez HCO, L. 50 D.

L'empereur se rendit ensuite à *Tchēu-fou* (b), y sacrifia au Seigneur du principe *yâng*, et y grava son éloge sur les rochers.

En 216, l'empereur modifia fondamentalement le sort des paysans. De serfs attachés à la glèbe ou simples tenanciers, ils devinrent propriétaires. Pratiquement parlant, cette mesure n'améliora guère leur sort. Jamais les transplantations de populations entières, ne furent pratiquées avec plus de désinvolture, que sous les *Ts'inn*.

En 215, l'empereur retourna à l'est. La mer fascinait cet esprit rêveur. Cette fois, contournant le golfe, il remonta vers le nord-est, jusqu'à la passe dite maintenant *Chān-hài-koan* (c), terminaison de la Grande Muraille. De là il envoya un magicien, maître *Lôu*, à la recherche du sage *Kāo* de *Sién-menn*, mort un ou deux siècles auparavant, mais qu'on prétendait vivre, à la manière des Immortels, dans les montagnes avoisinantes. Maître *Lôu* revint avec un billet de ce personnage, lequel contenait cet oracle « *Hôu* perte de *Ts'inn* ». Cela devait s'entendre de *Hôu-hai*, fils du Premier Empereur, qui perdit la dynastie. L'empereur l'entendit des *Hôu*, barbares du nord. Il fit donc bien vite la tournée de toutes les préfectures du nord, afin de se rendre compte, de visu, de l'état des défenses. Il établit, sur la frontière septentrionale, le général *Mông-t'ien*, avec une armée permanente de trois cent mille hommes, boulevard vivant de l'empire, contre les *Hôu*, les *Huns*, etc.

En 214, l'empereur fit ramasser tous les débiteurs insolvables, les officiers ^{p.215} sans emploi, les petit marchands. On fit, de ce ramassis, une armée, qui fut envoyée à la conquête des pays maritimes (*Fôu-kien* et *Koāng-tong* actuels), et du bassin du Fleuve de l'Ouest (37, 38, 39, 40). Outre le soulagement que l'empire éprouva d'être débarrassé de cette racaille, il y gagna quatre nouvelles préfectures, dans lesquelles l'empereur fit transporter cinq cent mille agriculteurs pour les coloniser.

Cependant *Mông-t'ien* chassa les Huns de toute la boucle ascendante du Fleuve Jaune, et les refoula dans les steppes de la Mongolie actuelle, ajoutant ainsi à l'empire 44 nouveaux districts. Il paraît qu'il ne crut pas à la conservation de ses conquêtes, car il fit réparer et renforcer la Grande Muraille, laquelle couvrit tout le nord, depuis la Voie des Barbares (Y) jusqu'à la Passe entre les monts et la mer (c), porte de la Mandchourie actuelle. L'immense armée de *Mông-t'ien* travailla à cette œuvre (p. 196) durant plusieurs années. Lui-même se tenait à *Cháng-kiunn* (4), au centre des opérations. L'empereur ordonna de condamner aux travaux de la Grande Muraille, tout fonctionnaire ou employé convaincu de n'avoir pas fait son devoir ; or, grâce aux lois draconiennes des *Ts'inn*, ces malheureux ne se comptaient plus.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

En 213, à *Hiên-yang*, le Premier Empereur donna un grand banquet aux savants de l'empire, académiciens de ce temps-là. Ceux-ci, au nombre de soixante-dix, lui présentèrent leurs félicitations. *Tcheōu ts'ing-tch'enn* portant un toast à l'empereur dit :

— Jadis le domaine des *Ts'inn* n'avait qu'un millier de *li* d'étendue. Grâce à votre génie transcendant et à votre lumineuse sagesse, voici l'empire pacifié et les barbares refoulés. Tout ce que le soleil et la lune éclairent, reconnaît votre domination. Grâce à la substitution des préfectures aux principautés, les guerres civiles sont terminées, et tout le monde jouit de la paix. Puisse ce bonheur durer toujours ! Depuis la plus haute antiquité, aucun souverain ne vous a égalé en majesté et en puissance...

L'empereur trouva que cet encens sentait bon... Mais *Tch'ouinn-u ue*, grognard rogue de la vieille école, dit :

— Les *Yinn* et les *Tcheōu* qui ont occupé le trône de l'empire durant plus de mille ans, donnaient des principautés à leurs parents et aux ministres méritants, qui devenaient ainsi les colonnes de la dynastie. Vous, ô empereur, qui laissez même vos parents dans l'obscurité, ne craignez-vous pas qu'il arrive un jour à votre empire, ce ^{p.216} qui arriva aux marquisats de *Tsinn* et de *Ts'î* (p. 152 et 157), que des nobles usurpèrent. Rien n'est durable, que ce qui est fait à l'instar de l'antiquité. Ce que *Tcheōu ts'ing-tch'enn* vient de vous dire, ce sont de plates flatteries. Quiconque loue les fautes de son souverain, n'est pas un ministre fidèle !

Alors *Lî-seu* dit :

— Les grands empereurs de l'antiquité, puis ceux des trois dynasties *Hiá*, *Chāng* et *Tcheōu*, ne se sont pas servilement copiés, mais chacun a gouverné comme il l'a jugé convenable. Ce n'est pas qu'ils crussent devoir faire autrement ; c'est parce que les temps étaient devenus autres. O empereur, vous avez fait des choses grandes et durables, qui ne peuvent pas entrer dans l'esprit borné des stupides lettrés. Pourquoi imiteriez-vous les trois dynasties précédentes ? Leur temps n'a-t-il pas été l'ère des luttes féodales et le règne des politiciens errants ? Maintenant l'empire est soumis, les lois sortent toutes de la même bouche, le peuple est tout à ses travaux, les officiers sont tout à l'administration. Seuls les lettrés, faisant fi du présent, fouillent le passé, afin d'y trouver des arguments pour dénigrer le présent et pour inquiéter le peuple. Moi *Lî-seu*, je dis : Dans leurs dissertations, les lettrés n'exaltent ce qui fut, que pour discréditer ce qui est ; ils enjolivent leurs utopies, afin d'enlaidir, par contraste, la réalité ; ils mettent leurs conceptions privées bien au-dessus de vos institutions. Alors qu'il n'appartient qu'à vous seul, maître de l'empire, de distinguer le blanc du noir et de dicter la loi, eux n'estimant que leur

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

sens personnel, s'assemblent pour vous critiquer, et disent ensuite au peuple qu'ils ne vous approuvent pas. Dès qu'une loi nouvelle a paru, elle devient aussitôt le thème de leurs gloses. En votre présence, ils se moquent de vous intérieurement ; hors de votre présence, ils vous dénigrent librement. Si l'un d'entre eux disait par hasard quelque ^{p.217} bien de vous, il s'en repentirait ensuite comme d'une adulation coupable. Ces gens-là se croient quelque chose, parce qu'ils pensent autrement que vous. Ils sont les auteurs de tout mauvais esprit parmi le peuple. Si vous ne les réprimez pas, votre position sera insensiblement ébranlée, par leur sourde et persistante opposition. Pour votre bien, réprimez-les ! Je demande que, sauf ceux du royaume de *Ts'inn*, tous les documents historiques soient brûlés. Je demande que, excepté les académiciens, quiconque possède un livre, nommément un exemplaire des Odes ou des Annales, soit contraint de le livrer aux autorités préfectorales, qui le feront brûler ; qu'après trente jours, ceux qui auront désobéi en cette matière, soient tatoués, et condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Je demande que quiconque aura disserté sur un texte des Odes ou des Annales, soit mis à mort, et son cadavre exposé sur la place du marché. Que ceux qui auront fait usage de ces textes pour dénigrer le présent, soient exterminés avec toute leur parenté. Que les fonctionnaires et employés qui, sciemment, auront fermé les yeux sur les infractions susdites, soient punis de la même peine que les délinquants. Qu'on excepte uniquement les traités de médecine, de pharmacie, de divination, d'agriculture et de jardinage. De plus, que tous ceux qui voudront étudier l'administration, soient tenus de l'étudier désormais à l'école des fonctionnaires officiels !...

L'empereur apposa à ce réquisitoire de *Lî-seu*, le *placet* impérial qui en fit une loi de l'empire. L'application de cette loi fit disparaître toute l'ancienne littérature chinoise...

Remarquons bien le vrai motif de cette destruction, souvent mal expliqué ou même travesti. Le Premier Empereur n'en voulait nullement aux lettres. Il en voulait aux lettrés, qui abusaient contre lui des lettres. Il ne trouva pas, comme le calife Omar, que les hommes n'avaient pas besoin de livres ; mais il se lassa d'être journellement confronté avec *Yâo*, *Choûnn*, et autres fossiles littéraires. *Lî-seu* n'en voulait pas davantage aux lettres, dont il fut même, par la confection de son index, l'inintelligent bienfaiteur (voyez mes *Caractères chinois*, Introduction). Quand donc les lettrés geignent de la destruction de leurs livres, il n'y a qu'à leur répondre, c'est vous, frondeurs, qui l'avez provoquée.

En **212**, le général *Mông-t'ien* reçut ordre de construire une route stratégique rectiligne, qui fit communiquer la capitale avec la frontière du nord (3, 4, 5,). ^{p.218} Conformément à la volonté de l'empereur, on entailla les collines, on combla les vallées, et la voie fut construite, toute droite, sur un parcours de 1800 *lî*... Puis

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

l'empereur trouvant l'ancien palais de *Hiên-yang* trop petit pour le train de sa nouvelle cour, entreprit la construction d'un nouveau palais au sud de la *Wéi*, au milieu du parc impérial. Les travaux commencèrent par la salle du trône, qui eut trois mille pieds de l'est à l'ouest, et cinq cents pieds du nord au sud. Ses tribunes pouvaient contenir dix mille personnes, et sa hauteur était telle qu'on y dressait aisément des bannières de cinquante pieds. Elle était entourée de galeries. Tous ceux qui avaient subi une grande peine (p. 81), furent condamnés aux travaux du nouveau palais appelé *Neüe-fang*, ou de la sépulture du Premier Empereur au mont *Lî-chan* : Il y eut bientôt, sur ces deux chantiers, plus de sept cent mille forçats.

Alors le magicien, maître *Lòu*, dit à l'empereur :

— Moi et mes aides, nous cherchons en vain, pour vous, la drogue d'immortalité. Nous n'arrivons pas à rencontrer les Immortels. Il semble que, quelque influence nuisible les écarte. Or les préceptes de la magie disent que le Maître des hommes doit parfois se rendre invisible, afin de dérouter les mauvais *koèi*. Quand ceux-ci sont écartés, alors les Immortels approchent. Si la résidence du Maître des hommes est connue de ses sujets, les *koèi* la connaissant aussi, cela gêne les *chénn*. Les Génies entrent dans l'eau sans se mouiller et dans le feu sans se brûler ; ils chevauchent sur les nuées ; ils sont immortels, comme le ciel et la terre. Après tant de labeurs, vous voici enfin maître absolu de l'empire. Que désormais personne ne sache plus où vous résiderez, et nous pourrons obtenir pour vous la drogue d'immortalité...

Le Premier Empereur dit :

— Je ferai tout ce qu'il me faudra faire, pour gagner les bonnes grâces des Immortels !...

Dès lors, il ^{p.219} renonça au pronom impérial *tchénn*, et s'appela *le Génie*, comme s'il était déjà l'un d'entre eux. Il fit mettre en communication, par des chemins couverts ou bordés de murs et de tentures, les 270 palais épars autour de *Hiên-yang* dans un rayon de deux cents *lî*, afin de pouvoir circuler sans que personne s'en aperçût. Les orchestres, les houris et le reste, tout fut réparti dans les divers palais, à poste fixe, sans plus suivre les déplacements de l'empereur. Si quelqu'un nommait l'endroit que l'empereur favorisait actuellement de sa présence, il était mis à mort... Un jour que l'empereur regardait la campagne, de la terrasse du palais *Leâng-chan*, il aperçut l'équipage du grand ministre et blâma tout haut sa somptuosité. Quelqu'un des assistants le dit au ministre, qui diminua son train. L'empereur l'ayant remarqué, se fâcha et dit :

— Cela prouve que mes gens répètent mes paroles.

Il les fit tous mettre en jugement. L'instruction n'ayant pas révélé le coupable, l'empereur fit mettre à mort tous ceux qui se trouvaient auprès de lui, au moment où il avait fait son observation. Après cela, on ne sut jamais plus où il séjournait. -

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Quand il avait été instruit d'une affaire, le Premier Empereur y pensait, puis donnait à ses officiers la solution toute faite. Il ne discutait jamais. Tout sortait irrévocablement décidé, des profondeurs mystérieuses du palais de *Hiên-yang*...

Alors les deux magiciens, maîtres *Heôu* et *Lôu*, lesquels, comme la suite le montrera, appartenaient à la caste des lettrés, ayant conféré ensemble, dirent de l'empereur :

— Cet homme-là est la suffisance même. Il a supprimé la féodalité et asservi l'empire. Tout lui ayant réussi, il croit maintenant qu'il n'y eut jamais son pareil. Il se complaît à en imposer par la terreur des supplices. Les uns craignant ses sévices, les autres aimant ses largesses, personne n'ose lui dire ses vérités. N'étant jamais blâmé, il devient plus orgueilleux de jour ^{p.220} en jour. Toutes les affaires, grandes et petites, il les décide par lui-même. Ne va-t-il pas jusqu'à expédier, en un jour et une nuit, cent-vingt livres de tablettes (mémoires écrits sur des planchettes), sans s'accorder aucun repos avant d'avoir fini sa tâche ? Quiconque est avide et jaloux du pouvoir à ce point, n'est pas digne de la drogue d'immortalité !

Après cette conclusion, ils s'enfuirent... Deux choses ressortent avec évidence de cette page curieuse : D'abord que le Premier Empereur était très lettré, très appliqué, un rude bûcheur, un homme de fer, pour l'étude comme pour la pratique. Ensuite que les lettrés, dignes fils des anciens colporteurs de politique, lui en voulaient surtout de ce qu'il ne voulait pas de leurs conseils ; leur commerce ne marchait plus... Encore une fois, il faut lire entre les lignes le règne du Premier Empereur, et corriger, autant que possible, l'aberration de la lentille à travers laquelle les lettrés nous montrent leur bête noire, dans le lointain passé... Quand il eut appris la fuite de ses deux maîtres magiciens l'empereur se mit en colère et dit :

— J'ai détruit dans l'empire les livres inutiles. J'ai favorisé les sciences occultes, afin qu'on cherchât pour moi, dans la paix, la drogue d'immortalité. Et voilà que, sans rien dire, maître *Lôu* a pris la fuite. Quant à *Sû-cheu* (p. 212), il a fait des dépenses énormes sans résultat. C'est donc par amour d'un vil lucre, que ces gens-là me leurraient au jour le jour. Je les ai comblés d'honneurs et de richesses, et ils n'ont fait que médire et rire de moi. Qu'on fasse une enquête sur la conduite de leurs congénères, les lettrés de *Hiên-yang*, et qu'on établisse clairement s'il y en a encore, parmi eux, qui troublent le peuple par leurs cancans...

Les enquêteurs impériaux citèrent donc à leur tribunal tous les lettrés de *Hiên-yang*. Ceux-ci s'étant accusés et compromis les uns les autres, finirent par expulser eux-mêmes de leur sein 460 des leurs, reconnus coupables d'avoir violé la nouvelle loi. Ces derniers furent tous mis à mort à *Hiên-yang*, afin de donner une leçon à l'empire. L'imagerie populaire les représente enterrés vifs dans une

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

immense fosse. Moururent-ils vraiment de cette manière ? C'est possible ; mais *enterrer*, s'emploie aussi dans le sens général de *faire périr* (p. 183) ...

Notons de nouveau que, de même que les livres furent détruits, non comme livres, mais comme instrument de désordre ; ainsi les lettrés de *Hiên-yang*, et non pas ceux de tout l'empire, furent poursuivis, non comme lettrés, mais comme fauteurs de ^{p.221} désordres.

Cependant *Fôu-sou*, le fils aîné du Premier Empereur, blâma son père de cet acte, et dit :

— Alors que l'empire est à peine pacifié, alors que les contrées plus éloignées nous sont encore peu unies, alors que tous les lettrés déclament que Confucius est la règle vivante, vous voulez les faire taire par une loi sévère. J'ai peur que cette mesure ne compromette la paix de l'empire, et vous prie d'y réfléchir...

L'empereur se fâcha, et envoya *Fôu-sou*, comme commissaire, à l'armée de *Mông-tien*, stationnée à *Cháng-kiunn* (4).

En **211**, un bolide tomba entre le Fleuve et le *Tsí* (23). Quand on l'eut ramassé, on constata que c'était une pierre. Un inconnu y grava ces mots : le Premier Empereur mourra, et son empire sera divisé. L'empereur l'ayant appris, envoya un légat pour examiner cette affaire. Celui-ci n'étant pas arrivé à découvrir le vrai coupable, fit mourir tous ceux qui avaient assisté à la trouvaille du bolide, qu'il détruisit ensuite par le feu.

Cette affaire l'ayant rendu mélancolique, l'empereur ordonna aux savants de faire des vers sur les Immortels, et sur les pérégrinations impériales ; puis il fit mettre leurs vers en musique, et les fit chanter par des musiciens.

En automne de cette année, comme un courrier impérial, revenant d'une mission à l'est des passes, passait de nuit à *Hoâ-yinn* (près V), sur une route parfaitement libre, un inconnu tenant un camée l'arrêta et lui dit :

— Remettez ceci au seigneur de l'étang *Háo* (près de la capitale), et dites-lui que, cette année même, le Père Dragon mourra.

Comme le courrier allait lui demander des explications, l'inconnu disparut. Le courrier continua son chemin, rapportant le camée, qui fut remis à l'empereur avec le texte des paroles de l'inconnu. L'empereur réfléchit d'abord longuement en silence, puis il dit :

— S'il n'en a pas dit plus long, c'est qu'un Génie de montagne (ou de fleuve) sait seulement ^{p.222} ce qui arrivera durant l'année courante.

Puis, s'étant retiré dans ses appartements, il ajouta : le Père Dragon, c'est le premier des hommes (c'est moi). Ayant ensuite fait examiner le camée par les trésoriers, ceux-ci le reconnurent pour celui que l'empereur avait jeté dans le Fleuve Bleu, lors de son voyage en 219, pour lui demander une heureuse tra-

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

versée. Les *Ts'inn* régnant par la vertu de l'eau, le Génie du Fleuve Bleu leur donna avis de la catastrophe imminente, disent les commentateurs.

Au commencement de l'an **210**, l'empereur ayant consulté les sorts, apprit par eux que l'année serait propice aux voyages et aux déplacements. Il transporta donc trente mille familles dans les districts conquis par le général *Mông-t'ien*, dans la boucle ascendante du Fleuve Jaune. Ensuite il quitta lui-même la capitale, pour faire une tournée. Le grand ministre *Lî-seu* devait être de la partie. Le plus jeune fils de l'empereur et son favori, *Hôu-hai*, demanda aussi à l'accompagner, ce qui lui fut accordé. On alla jusqu'à *Yûnn-mong* (d), où l'empereur offrit un sacrifice à *Choûnn* enterré près du mont *Kiòu-i*. Puis, ayant regagné et descendu le Fleuve Bleu, l'empereur alla à *Ts'ien-t'ang*, offrit un sacrifice au tombeau de *Û* le Grand à *Hoéi-ki* (e), contempla la mer du sud, et éleva une stèle sur laquelle il fit graver l'éloge des *Ts'inn*. Puis il revint vers le nord en longeant la mer, jusqu'à *Lâng-ya* (a)... Là les magiciens, qui avaient déjà fait en vain tant d'expéditions à la recherche de la drogue d'immortalité, lui contèrent l'histoire suivante :

— Il n'est pas impossible de se procurer la drogue de *P'êng-lai* ; seulement, chaque fois que nous allions y arriver, un grand poisson nous en a empêché ; voilà pourquoi nous n'avons pas réussi. Nous demandons que de bons tireurs nous soient adjoints, afin que, dès que le grand poisson paraîtra, ils tirent sur lui avec l'arbalète à tir rapide...

Or le Premier Empereur avait précisément rêvé qu'il luttait contre un Génie marin qui avait pris une forme humaine, et les devins lui avaient expliqué ce songe en ces termes :

— Si les bons Génies aquatiques ne paraissent pas, c'est qu'un grand poisson, crocodile ou dragon, les en empêche. Priez, offrez des sacrifices, faites des actes de vertu, afin d'écarter ce mauvais Génie ; alors vous pourrez entrer en relations avec les bons Génies...

L'empereur ordonna donc une croisière contre le grand poisson. Lui-même, armé d'une arbalète à tir rapide, se mit ^{p.223} à l'affût sur le rivage, pour tirer le grand poisson. Il suivit la côte, depuis *Lâng-ya* jusqu'au promontoire *Joûng-tch'eng*, sans l'apercevoir. Enfin, près de *Tchêu-fou*, il vit un grand poisson, tira sur lui et le tua. Pauvre marsouin inoffensif !...

Tout fier de ce coup, l'empereur se dirigea vers l'ouest, en contournant le golfe. Arrivé au gué du Fleuve Jaune à *P'ing-yuan* (23), le vainqueur du grand poisson tomba malade. O ironie !

Or le Premier Empereur n'aimant pas qu'on parlât devant lui de la mort, personne n'osa lui dire que la sienne approchait. Cependant, sa maladie empirant toujours, lui-même s'en douta, et fit écrire à son fils *Fôu-sou* une lettre ainsi conçue : Reviens pour m'ensevelir à *Hiên-yang*... La lettre fut remise au bureau des expéditions, dirigé par l'eunuque *Tcháo-kao*. Elle y était encore, quand le Premier Empereur expira sur la terrasse de *Chā-k'iou* (10, près du *Choûnn-tei-fou*

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

actuel), à l'âge de 50 ans, après avoir été roi de *Ts'inn* durant 25 ans, et empereur de Chine durant 12 ans.

L'empereur étant mort ainsi loin de la capitale, le grand ministre *Lì-seu* craignit que, la chose une fois sue, les princes du sang ou le peuple ne se révoltassent. On garda donc le secret sur la mort de l'empereur ; on ne donna aucun signe de deuil. Le cercueil fut placé dans un wagon à jalousies, escorté par les eunuques familiers du défunt, lesquels lui servaient ses repas à l'ordinaire, tandis que les officiers venaient faire leur rapport à côté du wagon, un eunuque répondant de l'intérieur le *placet* impérial « approuvé ». Seuls, le prince *Hôu-hai*, le ministre *Lì-seu*, l'eunuque *Tcháo-kao*, et cinq ou six familiers, savaient que l'empereur était mort. Le cortège impérial marchait toujours. Les jours suivants, il fit chaud. Une odeur de charogne commençant à s'échapper du wagon impérial, un édit ordonna de charger, sur chacun des chars de l'escorte, ^{p.224} cent-vingt livres de poisson séché, pour embrouiller les odeurs, dit le texte. Ce poisson séché, très usité comme condiment, répand une odeur infecte. C'est *Seu-ma ts'ien* qui nous a conservé ce détail, et je pense que jamais orateur chrétien n'a donné, du *Vanitas vanitatum*, un commentaire qui surpasse la phrase laconique de cet historien païen.

Durant tout son règne, le Premier Empereur avait comblé de faveurs la famille *Mông*. *Mông-tien* était grand général, commandant les frontières du nord. Son frère cadet *Mông-i*, résidant à la capitale, était le conseiller aulique le plus écouté. Or *Tcháo-kao*, lettré de mauvaises mœurs, qui avait subi le supplice de la castration, était forcé au palais. Le Premier Empereur ayant constaté sa force physique et son intelligence de l'administration, le préposa au bureau des expéditions, et le chargea de donner à son fils *Hôu-hai* des leçons de droit. Comme *Tcháo-kao* était souvent en faute, *Mông-i* dut plus d'une fois le châtier. Un jour qu'il avait encouru la peine de mort, l'empereur le gracia. *Tcháo-kao* étant ainsi au mieux avec *Hôu-hai*, et nourrissant une haine féroce contre les *Mông*, proposa à *Hôu-hai* de supposer une lettre du Premier Empereur, ordonnant la mort de *Fôu-sou*, et nommant *Hôu-hai* prince héritier. *Hôu-hai* y consentit. Alors *Tcháo-kao* dit :

— Il nous faut gagner le grand ministre *Lì-seu*, autrement l'affaire ne réussira pas...

Il alla donc trouver *Lì-seu* et lui dit :

— Quand *Fôu-sou* sera empereur, *Mông-tien* deviendra ministre, et vous cesserez de l'être. Or *Hôu-hai* est un bon garçon qui ferait un bon empereur. Que pensez-vous de mon idée ?

Lì-seu entra dans ses vues. Alors ces deux hommes confectionnèrent, au nom du Premier Empereur, une fausse missive, dans laquelle la nomination de *Hôu-hai* comme prince ^{p.225} héritier, était officiellement annoncée. Le texte ajoutait :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

« Quant à *Fôu-sou*, qui, n'ayant jamais rien fait qui vaille, a osé médire et se plaindre de moi ; quant à *Mông-tien* qui n'a pas su le corriger de ces défauts ; je leur permets, à tous les deux, de se suicider...

Quand *Fôu-sou* eut lu cette lettre, il éclata en sanglots et voulut se tuer sur-le-champ. *Mông-tien* lui dit :

— Je couvre les frontières avec une armée de trois cent mille hommes, et vous, prince, vous êtes mon commissaire ; nous occupons les plus importantes charges de l'État. Se peut-il qu'on nous envoie pareil ordre, par un simple courrier, lequel peut être supposé. Prenons au moins le temps de nous informer, si les ordres sont authentiques...

Fôu-sou répondit :

— Quand un père ordonne à son fils de se suicider, celui-ci a-t-il le droit d'attendre qu'on lui répète cet ordre ?

et il se suicida. *Mông-tien* refusant d'en faire autant, fut lié et conduit à *Yâng-tcheou* (4). Son frère *Mông-i* qui revenait de prier, pour l'empereur, les monts et les fleuves du nord, fut pris et lié à *Tái* (18)... Pendant que ces événements s'accomplissaient, le cortège impérial, suivant à grandes journées la voie la plus directe, arriva à *Hiên-yang*, où on déclara le décès. Tout le monde prit le deuil. *Hôu-hai* monta sur le trône et devint le Second Empereur.

Au neuvième mois de l'an **210**, on ensevelit le Premier Empereur au pied du mont *Lî-chan*. Dès l'avènement de *Tchéng* comme roi de *Ts'inn*, on avait commencé à travailler à cette sépulture. Quand il fut devenu empereur, il y fit travailler plus de soixante-dix mille forçats. On creusa jusqu'à l'eau, puis on coula sur place, dans le caveau, un pavé de bronze d'une seule pièce, afin d'intercepter les vents et les flux souterrains (géomancie, *fông-choèi*). Sur cette base, on installa le sarcophage, puis tout un empire en petit, un palais, des villas, les bureaux des ministères, des objets curieux, des bijoux rares, de sorte que le caveau en fut rempli. On établit des arbalètes automatiques, qui devaient percer d'un trait quiconque tenterait de dérober quelque chose de ces richesses. On représenta, avec du mercure, les rivières, les Fleuves Bleu et Jaune, et la mer ; une machine faisait couler et circuler le mercure. A la voûte du caveau, on représenta le firmament ; sur le pavé, on représenta la terre. On établit partout des flambeaux en graisse de phoque, qui devaient brûler très longtemps...

Le Second Empereur dit :

— Il ne convient pas que celles des femmes de l'empereur mon père, qui ^{p.226} n'ont pas eu d'enfants, sortent du harem ;

et il ordonna que toutes suivraient le défunt dans la mort. Outre ces femmes, un très grand nombre d'hommes se suicidèrent, ou furent mis à mort, durant les funérailles. L'ensevelissement étant achevé, quelqu'un dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Les artisans qui ont disposé les machines, et ceux qui ont caché les objets précieux, pourraient bien divulguer les secrets qu'ils savent...

Quand donc les cérémonies furent entièrement terminées, et qu'on eut muré la porte par laquelle, du long tunnel d'entrée, on pénétrait dans le caveau ; tandis que les artisans et leurs aides étaient encore occupés dans ce tunnel, on en ferma la porte extérieure, de sorte que tous y périrent misérablement. On planta sur la tombe des herbes et des arbres, pour qu'elle ne se distinguât pas du reste de la montagne.

Ensuite le Second Empereur résolut de faire mourir les deux frères *Mông*. Le fils de *Fôu-sou*, *Tzèu-ying*, l'en blâma et dit :

— Les *Mông* ont été depuis longtemps les grands conseillers de *Ts'inn*. Si vous les disgraciez ainsi soudainement, pour les remplacer par des gens sans aveu, cela déconcertera tous les bons fonctionnaires, et ouvrira la voie aux compétitions de toute sorte d'aventuriers...

Le Second Empereur fit la sourde oreille...

Quand on lui eut signifié son arrêt de mort, *Mông-tien* dit :

— Ma famille a servi les *Ts'inn*, fidèlement et non sans gloire, durant trois générations. Si j'avais voulu me révolter, avec mes trois cent mille hommes, rien ne m'eût été plus facile. Quoique j'eusse prévu qu'il m'en coûterait la vie, j'ai préféré mourir sans reproche, fidèle aux enseignements de mes ancêtres et fidèle à mes anciens rois...

Sur ce, il avala le poison et mourut. Son frère *Mông-i* partagea son sort. C'est ce *Mông-tien*, qui a perfectionné le pinceau, l'encre, et le papier à écrire chinois.

^{p.227} En **209**, première année du règne du Second Empereur alors âgé de 21 ans, au printemps, il fit une tournée par le nord, vers l'est, jusqu'à la passe *Chān--hai-koan* (c). De là, longeant toujours la mer, il alla jusqu'à l'extrémité sud de l'empire, à *Hoéi-ki* (e), d'où il revint à la capitale, par l'intérieur (Z). Après ce tour d'empire, le Second Empereur dit à l'eunuque *Tcháo-kao*, auteur de sa fortune :

— Puisque me voilà empereur, ne pourrais-je pas m'accorder tout ce que les oreilles et les yeux aiment, et tout ce que le cœur désire, afin de jouir de ma vie ?

Tcháo-kao dit :

— Un prince sage pourrait se permettre cela ; mais un sot (comme vous) doit s'en abstenir. Car les princes du sang se doutent bien que, quand nous vous avons mis sur le trône à *Chā-k'iou*, les choses ne se sont pas passées d'après les règles. Vous réglez à peine ; eux vous sont hostiles, à cause de leurs ambitions personnelles ; est-ce le moment de vous livrer au plaisir ?

L'empereur dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Alors que dois-je faire ?

Tcháo-kao dit :

— Éditez des lois draconiennes et appliquez-les avec la plus extrême rigueur ; exterminiez les hauts fonctionnaires et les princes du sang ; remplacez ces aristocrates par du bas peuple ; enrichissez les pauvres, élevez les méprisés ; faites entièrement disparaître l'ancienne noblesse ; créez un tout nouvel ordre de choses ; quand vous aurez fait cela, alors vous pourrez dormir tranquille, et vous livrer à toutes les convoitises de votre cœur...

Docile à ces instructions, l'empereur modifia les lois, et les fit aussi sanguinaires que possible. A force de chercher, on finit par trouver que tous les hauts fonctionnaires et tous les princes du sang étaient coupables de quelque faute. Livrés à *Tcháo-kao*, ils furent mis à mort, après un jugement sommaire. Douze princes du sang furent ignominieusement exécutés sur le marché de *Hiên-yang*. Dix princesses du ^{p.228} sang furent écartelées à *Tóu*... Le prince *Tsiāng-lu* et ses deux frères, furent emprisonnés dans le palais même. L'empereur fit dire à *Tsiāng-lu* par le bourreau :

— Vous ne vous êtes pas conduit en sujet ; ce crime mérite la mort ; mes officiers vont vous exécuter...

Tsiāng-lu dit :

— En quoi ai-je manqué à mes devoirs de sujet ? Qu'on formule au moins mon crime, avant que je meure !

Le bourreau lui dit :

— Je n'ai pas à discuter avec vous. Voici l'arrêt ; je dois l'exécuter.

Alors *Tsiāng-lu*, levant les yeux au ciel, cria trois fois vers Celui qui est au ciel :

— O Ciel ! je suis innocent !

Puis les trois frères ayant pleuré leur malheur, tirèrent leurs épées et se donnèrent la mort.

Le prince *Kāo* ayant tenté de fuir, n'y réussit pas. Alors il fit une pétition au trône, demandant la permission de suivre dans la mort le Premier Empereur, et la faveur d'être enterré près de lui, au pied du mont *Lî-chan*. Le Second Empereur, ravi de cette proposition, lui accorda la permission demandée, et fit les frais de ses funérailles.

Ces exécutions jetèrent la famille impériale dans l'épouvante. Tous les officiers qui osèrent les désapprouver, subirent la peine des séditeux. Ceux pour qui leur traitement était le principal, s'accommodèrent aux circonstances. Le peuple fut terrifié.

Puis l'empereur fit reprendre la construction du nouveau palais, interrompue par la mort du Premier Empereur. Il établit à la capitale une garnison de cinquante

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

mille hommes d'élite, pour être sa garde personnelle. Il y réunit aussi une foule de chevaux et d'autres animaux. Les préfectures et les districts durent fournir le grain et la paille pour l'entretien de cette foule, hommes et bêtes.

En ce temps-là (209), neuf cents vagabonds de la préfecture *Ú-yang* (13), furent enrôlés et envoyés pour ^{p.229} tenir garnison à *Tá-tchai* (25). Leurs commandants étaient *Tch'ënn-cheng* de *Yâng-tch'eng*, et *Oû-koang* de *Yâng-hia*. De grandes pluies ayant retardé leur marche, ils n'arrivèrent pas à leur destination au temps fixé, et par conséquent d'après la loi des *Ts'inn*, ils devaient tous être mis à mort. Profitant du mécontentement général causé par la tyrannie du gouvernement, *Tch'ënn-cheng* et *Oû-koang* dirent à leurs hommes :

— Le temps est passé. Nous sommes tous voués à la mort. Les braves luttent contre elle, et s'ils n'arrivent pas à la repousser, ils périssent du moins avec gloire. Pourquoi ne serions-nous pas de la graine de rois, de seigneurs, de ministres et de généraux ?

Leur bande goûta fort ces paroles. Ils se donnèrent pour les vengeurs de prince *Fôu-sou* (p. 225). Ayant érigé un tertre, ils jurèrent un pacte et s'appelèrent l'armée de *Tch'ou*. Puis, surprenant la ville de *Tá-tchai* (25) où ils devaient tenir garnison, ils la prirent. Ils prirent ensuite *K'i* (27) à l'est, et *Tch'ënn* (7) à l'ouest, s'incorporant les milices de tous ces districts, ce qui porta bientôt leur nombre à plusieurs myriades d'hommes.

L'odeur du succès attira aussitôt les mouches politiques. *Tchāng-eull* et *Tch'ënn-u*, lettrés de *Tá-leang* (f) vinrent s'offrir à les conseiller, *Tch'ënn-cheng* qui avait entendu parler de leur talent, les reçut avec joie. Ses braves, et le peuple des districts qu'il avait conquis, le pressaient de se faire roi de *Tch'ou*. Il demanda à ses deux hôtes ce qu'ils en pensaient. Ceux-ci lui dirent :

— Les empereurs de *Ts'inn*, hommes sans foi ni loi, ont détruit les principautés et tyrannisé le peuple. Vous avez dévoué votre vie pour délivrer l'empire de ce fléau, mais vous n'êtes encore arrivé que jusqu'à *Tch'ënn* (7). Si vous vous faites roi dès maintenant, l'empire pensera que vous combattez pour votre intérêt personnel, et non pour le bien commun. Nous vous conseillons donc de ne pas vous faire roi, à cette heure, mais de marcher, au plus vite, vers l'ouest. En même temps, envoyez des émissaires qui soulèvent les six anciens royaumes, afin que, ses ennemis se multipliant, *Ts'inn* soit obligé de diviser ses forces, ce qui vous ménagera l'occasion d'enlever la capitale, et de monter sur le trône impérial...

Tch'ënn-cheng ne les écouta pas et se fit roi de *Tch'ou*. Le peuple étant las du régime sanguinaire des *Ts'inn*, ce fut à qui tuerait le plus vite leurs officiers, pour se donner ensuite à *Tch'ou*.

Un courrier impérial qui revenait de l'est, apporta à la capitale la première nouvelle de cette rébellion. L'empereur irrité, livra aux juges ce pauvre homme,

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

qui n'en pouvait mais. Un second courrier qui arrivait pour porter la nouvelle, ayant appris le sort du premier, dit prudemment :

— Les rebelles se sont dispersés comme des rats et des chiens ; les préfets les traquent partout ; la révolte est finie ; ne vous en mettez plus en peine...

L'empereur fut très content de ce faux rapport.

Cependant *Tch'ênn-cheng*, ayant fait *Oû-koang* vice-roi et chef des généraux inférieurs, l'envoya dans la vallée de la *Láo*, où il mit le siège devant *Joûng-yang* (g)... Alors *Tchāng-eull* et *Tch'ênn-u* furent d'avis que le reste de l'armée passât le Fleuve, et envahît l'ancien royaume de *Tcháo*. *Tch'ênn-cheng* suivit leur plan. Il mit à la tête de ces troupes, *Oû-tch'enn* de *Tch'ênn*, qu'il affectionnait, avec *Tchāng-eull* et *Tch'ênn-u* comme conseillers. Cette petite armée, forte de 3 000 hommes seulement, envahit *Tcháo* (16, 10, 12)... En même temps, *Tch'ênn-cheng* envoyait *Tcheōu-cheu*, originaire de *Wéi*, pour soulever cet ancien royaume (7, 8). Enfin il envoya à l'ouest (par V), *Tcheōu-wenn* de *Tch'ênn*, pour attaquer le repaire des *Ts'inn*... Aussitôt que *Oû-tch'enn* eut passé le Fleuve, toutes les milices fusionnèrent avec lui, ce qui porta son armée, en peu de jours, à plusieurs dizaines de milliers d'hommes ; plus de dix villes lui ouvrirent leurs portes. Il mit le siège devant *Fán-yang* (11). Le commandant *Sû* de cette place, se doutant que l'empereur ne lui pardonnerait pas sa défaite, offrit de capituler à des conditions honorables, promettant que toutes les places fortes de *Tcháo* et de *Yén* (11, 13, 14) suivraient son exemple. De fait, ses offres ayant été acceptées, plus de trente villes ouvrirent leurs portes à ceux de *Tch'ou*.

Cependant *Tcheōu-wenn* qui marchait contre *Ts'inn*, méprisait trop son adversaire, prenait peu de précautions et se gardait mal. *K'oung-fou* lui dit :

— En stratégie, se dire, on ne me vaincra pas, c'est un mauvais principe ; il faut faire ce qu'il faut, pour être vraiment invincible. Or vous semblez compter uniquement sur l'incapacité de votre adversaire. Prenez garde ! S'il vous arrive malheur, vos regrets n'y changeront rien !...

K'oung-fou parla en vain... *Tcheōu-wenn* avançant toujours, enleva plus de mille chars de combat, et s'incorpora les milices par dizaines de mille. Il poussa droit jusqu'à *Hi* (1), à quelques lieues de la capitale... Pour le coup, le Second Empereur fut épouvanté. Son général *Tchāng-han* le sauva. Ayant obtenu la grâce de tous les forçats qui travaillaient au nouveau palais et au mont *Lî-chan*, il les arma et battit avec eux l'imprudent *Tcheōu-wenn*, qui^{p.231} dut se retirer.

Tchāng-eull et *Tch'ênn-u* ayant appris que les divers généraux de *Tch'ou* travaillaient, *de more*, à se calomnier et à se perdre les uns les autres ; trouvant aussi, peut-être, que le roi de *Tch'ou* n'était pas assez docile, ils conseillèrent au général *Oû-tch'enn* de rompre avec *Tch'ênn-cheng*, et de se faire roi de *Tcháo*. A cette nouvelle, *Tch'ênn-cheng* voulut faire exterminer la famille de *Oû-tch'enn*, qu'il tenait en son pouvoir. Mais *Ts'ai-seu* l'en détourna, en lui disant :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Félicitez-le plutôt, afin qu'il marche contre *Ts'inn*...

Le roi de *Tch'ou* suivit ce conseil. Mais *Tchāng-eull* et *Tch'enn-u*, les deux politiciens, ne s'y laissèrent pas prendre. Ils dirent à *Oû-tch'enn* :

— C'est là une ruse du roi de *Tch'ou*. *Ts'inn* une fois vaincu, il attaquera *Tcháo*. Ne marchez pas contre *Ts'inn*, mais emparez-vous de tout le territoire de *Tcháo* ; arrondissez-vous, en prenant *Yén* (11, 13, 14) et *Tái* (19, 18) au nord ; et au sud, jusqu'au Fleuve (17, 15, 6). Cela fait, ou bien *Tch'ou* vaincra *Ts'inn*, et alors vous serez trop puissant pour qu'il se frotte à vous ; ou bien *Tch'ou* sera vaincu par *Ts'inn*, et alors il devra briguer vos bonnes grâces. Quoi qu'il arrive, vous ne pouvez que gagner, et qui sait si vous n'attraperez pas l'empire.

Le roi de *Tcháo* suivit le conseil de ces politiciens. Il ne marcha pas contre *Ts'inn*, mais envoya *Hân-koang* faire la conquête de *Yén* (11, 13, 14), *Lì-leang* celle de *Tch'âng-chan* (19), et *Tchāng-yen* celle de *Cháng-tang* (16).

Maintenant nous allons assister à l'entrée en scène du grand homme de la Chine, du plus chinois des Chinois, celui dont la carrière offre le raccourci le plus typique des vices et des vertus de sa nation. Considérez aussi, avec attention, les convulsions au milieu desquelles va naître la dynastie *Hân*. Toutes les révolutions, tous les changements de dynastie dont nous aurons p.232 à parler plus tard, seront des calques à peine retouchés de ce patron unique. Toujours les mêmes facteurs : incurie du gouvernement ; mécontentement du peuple ; quelques oracles et présages ; vulgaires chefs de brigands, dont l'ambition croît avec les succès ; bandes de jeunes gens, qui jouent au meurtre et au pillage ; lutte de chacun contre tous, sans idée et sans plan ; un sanglant jeu de hasard. Finalement, ou bien le gouvernement extermine les rebelles et la dynastie continue, ou bien un heureux brigand vole le trône et une nouvelle dynastie commence. Voilà l'histoire de toutes les convulsions de la Chine, depuis les *Hân* jusqu'aux *Boxeurs*.

Donc *Liôu-pang*, originaire de *P'ei* (h), avait un nez aquilin, un front haut, un caractère amiable et généreux, un cœur large. Comme il avait un brin d'ambition, il s'occupa peu de sa famille. Il fut d'abord petit officier des *Ts'inn*, dans un bourg de son pays. Un certain *Lù*, d'un bourg voisin, frappé de sa mine avantageuse, lui fit épouser sa fille (la future *Lù-heou*). En 209, le gouverneur du district ayant chargé *Liôu-pang* de conduire aux travaux du mont *Lî-chan* une chaîne de forçats, dès la première étape, plusieurs de ceux-ci s'évadèrent. *Liôu-pang* jugea que, de ce train, il arriverait seul au terme de son voyage. S'étant arrêté à l'ouest de *F'ōng* (k), il festoya avec ses forçats, puis, la nuit venue, il les délia tous en leur disant :

— Allez de votre côté ; moi j'irai du mien !...

Quelques dizaines des plus résolus, s'attachèrent à sa fortune... Car un présage avait fait connaître à *Liôu-pang* sa prédestination à l'empire. Jadis, étant ivre, il

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

passait de nuit à travers un marais. Un grand serpent lui barra le passage. *Liôu-pang* tirant son épée, le coupa en deux. Alors une vieille femme se lamenta en criant :

— Le fils que j'avais eu de l'Empereur Blanc (protecteur des *Ts'inn*, (p. 104), vient d'être tué par le fils de l'Empereur Rouge (*couleur des Hán*) !..

Liôu-pang s'établit, avec sa bande, dans les halliers de *Mâng* et de *Táng* (8).

Comme le gouverneur de *P'éï* songeait à se donner au roi de *Tch'ou*, ses principaux officiers *Siáo-heue* et *Ts'áo-chenn* lui dirent :

— Il se peut que le peuple de *P'éï* refuse de vous suivre. Appelez d'abord dans la ville tous les mécontents, tous les aventuriers qui errent dans le pays, et en particulier *Liôu-pang* qui est de cette ville-même ; avec l'aide de ces gens-là, votre projet réussira.

Le gouverneur les appela. Or la bande de *Liôu-pang* comptait déjà plus de mille hommes. ^{p.233} Quand le gouverneur vit tant de monde, sentant qu'il ne serait plus le maître, il ferma les portes. *Liôu-pang* écrivit alors un billet, dans lequel il exhortait ses concitoyens à faire cause commune avec *Tch'ou*. Il attacha ce billet à une flèche, qu'il lança dans la ville. Aussitôt les notables favorables à *Tch'ou*, se mettant à la tête des jeunes gens, massacrèrent le gouverneur, et ouvrirent les portes à *Liôu-pang*, qu'ils appelèrent seigneur de *P'éï* (h). *Siáo-heue* et *Ts'áo-chenn* lui recrutèrent une armée de jeunes gens, laquelle se monta bientôt à près de 3 000 hommes. Pour entrer dans les vues du destin, *Liôu-pang* donna à son monde des étendards de couleur rouge (p. 232).

D'autres acteurs vont entrer en scène. *Hiáng-leang*, originaire de *Hiá-siang* (j), fils de l'ancien général *Hiáng-yen* de *Tch'ou* (p. 206), commettait, sans se gêner, des meurtres sans nombre. A la fin, pour se soustraire à la vengeance de ses ennemis, il dut, avec le fils de son frère, *Hiáng-tsi* (alias *Hiáng-u*), se réfugier dans l'ancien territoire de *Oû* (31). Dans sa jeunesse, *Hiáng-tsi* avait étudié les lettres, mais sans aller jusqu'au bout. Puis il apprit l'escrime, sans aller jusqu'au bout. Son oncle *Hiáng-leang* lui en ayant fait des reproches, *Hiáng-tsi* lui répondit :

— Les lettres ne servent qu'à écrire les hauts faits ; l'escrime n'apprend à vaincre qu'un seul ennemi ; ces études-là sont au-dessous de moi ; je veux apprendre à battre dix mille hommes.

Alors *Hiáng-leang* lui enseigna la théorie classique de l'art de la guerre. D'abord très satisfait, après quelques leçons, *Hiáng-tsi* la trouva faible. C'était un gaillard de huit pieds, capable de porter tout seul une urne de bronze, et plein d'idées originales... Sur ces entrefaites, *Yinn-t'oung* préfet de *Hoéi-ki* (e) s'étant décidé à se donner au roi de *Tch'ou*, confia ses troupes à *Hiáng-leang*. Celui-ci le fit assassiner par son neveu ^{p.234} *Hiáng-tsi*, puis, s'étant fait lui-même préfet de

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Koéi-ki, il appela à lui tous les aventuriers. L'ancien vicomté de *Oû* à lui seul, lui fournit 8 000 braves. *Hiáng-tsi* devint général de cette troupe. Il avait 24 ans. Nous verrons cet être sanguinaire égaler presque les exploits de *Pâi-k'i* (p. 183).

Or *T'iên-tan* était un descendant authentique des anciens rois de *Ts'î*. *Tcheōu-cheu*, général de *Tch'ou*, étant arrivé dans les environs de *Ti* (24) où *T'iên-tan* résidait, celui-ci se fit lier et livrer au préfet de *Ti*, comme partisan de *Tch'ou*, par une bande de jeunes gens, ses amis. Cette bande ayant réussi, par ce stratagème, à pénétrer en armes jusque dans le prétoire, massacra le préfet sur son tribunal. Puis *T'iên-tan* leur dit :

— Tous les royaumes se soulèvent contre *Ts'inn*. Jadis *Ts'î* fut aussi un royaume. Or, comme moi je descends des anciens rois de *Ts'î*, c'est moi qui dois être votre roi !

et il s'intronisa lui-même ; puis il battit *Tcheōu-cheu*, et se rendit maître, en peu de temps, de tout l'ancien *Ts'î*.

Hân-koang, général de *Tcháo*, étant arrivé à *Yén*, les aventuriers de cet ancien royaume lui offrirent d'être leur roi. Mais sa mère était au pouvoir du roi de *Tcháo*. *Hân-koang* refusa donc, par crainte qu'on ne fît payer à sa mère la désertion de son fils. Ceux de *Yén* lui dirent :

— *Tcháo* a déjà sur les bras, *Ts'inn* à l'ouest, et *Tch'ou* au sud ; il ne se risquera pas à nous offenser ; il ne fera aucun mal à votre mère !...

Hân-koang se laissa donc faire roi de *Yén*. Peu de mois après, de fait, le roi de *Tcháo* lui renvoya sa mère avec honneur.

Le général *Tcheōu-cheu* de *Tch'ou* ayant délivré du joug des *Ts'inn* tout l'ancien royaume de *Wéi*, l'aristocratie de *Wéi* voulut l'en faire roi. *Tcheōu-cheu* dit :

— Non ! C'est dans les temps de trouble, que les hommes désintéressés se font connaître. Si vous voulez un roi, prenez un descendant des anciens rois de *Wéi* ; ceux-là ont droit...

Les ^{p.235} nobles lui firent en vain les plus pressantes instances ; il s'en tint à cette réponse. Alors ils firent roi *Kiōu*, descendant de l'ancienne famille royale, lequel s'attacha *Tcheōu-cheu* comme ministre.

Voilà déjà cinq des six royaumes, *Yén*, *Tcháo*, *Ts'î*, *Wéi*, *Tch'ou*, relevés en peu de mois. Par contre le minuscule marquisat de *Wéi*, branche *Ki* des *Tcheōu*, qui avait, par son insignifiance, échappé à l'ire du Premier Empereur, fut supprimé par le Second Empereur, en 209, comme une puérile revanche du démembrement de l'empire. Le marquis *Kiáo* fut réduit au rang du peuple, les sacrifices de sa famille furent supprimés, et les derniers *Tcheōu* disparurent ainsi.

Nous sommes en **208**. Après la défaite de *Tcheōu-wenn* (p. 284) à *Hí*, grâce à l'égoïste abstention de *Tcháo* et de *Yén*, *Ts'inn* put envoyer des troupes, par la

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

vallée de la *Hân*, dans le bassin du *Hoâi*, point de départ de toutes ces révoltes. Ces troupes enveloppèrent *Liôu-pang* à *Fōng*. Celui-ci fit une sortie hardie, et les battit complètement.

D'un autre côté, le meilleur général de *Ts'inn*, *Tchāng-han*, refoulait les débris de l'armée de *Tcheōu-wenn* (par V), dans la vallée de la *Láo*, où il acheva de l'écraser ; l'imprudent *Tcheōu-wenn* périt dans ce désastre. — *Tchāng-han* approchait de *Joûng-yang* (g), toujours assiégé par *Oû-koang*, et bravement défendu par son préfet *Lì-you*. Les généraux de *Tch'ou*, *T'iên-tsang* et autres, mécontents des lenteurs de *Oû-koang*, prétendirent avoir reçu l'ordre de le tuer comme traître, et envoyèrent sa tête au roi de *Tch'ou*, qui envoya à *T'iên-tsang* le brevet de général en chef. Celui-ci marcha aussitôt contre *Tchāng-han*, se fit battre et fut tué.

Cependant le général *Lì-leang* de *Tcháo*, ayant soumis le pays de *Tch'ang-chan* (19) pour le compte de ^{p.236} *Tcháo*, revenait à *Hân-tan*, quand il reçut en route l'ordre d'envahir la vallée de la *Fènn* (17). Jugeant ses troupes trop peu nombreuses pour cette entreprise, il continua de marcher vers la capitale, pour y prendre des renforts. Ayant rencontré par hasard, sur la route, la sœur du roi de *Tcháo*, il se rangea respectueusement, et demanda à lui être présenté. Or la princesse était ivre. Le cocher refusa, en son nom. Outré de cette avanie, *Lì-leang* tua la princesse sur place. Il surprit ensuite *Hân-tan*, et tua *Oû-tch'enn* roi de *Tcháo*, avec tous ses gens. *Tchāng-eull* et *Tch'enn-u*, ses deux conseillers, n'échappèrent que grâce à l'affection que leur portait le peuple de *Tcháo*, qui les aimait, dit le texte, comme ses oreilles et ses yeux.

Cependant *Ts'inn-kia* se souleva contre les *Ts'inn* à *T'ân* (27).

Le Second Empereur voyant que les affaires prenaient une tournure sérieuse, envoya à *Tchāng-han* des renforts, par *Sēu-ma hinn* et *Tông-i*. Ces généraux réunis, battirent et tuèrent *Tsái-seu* général de *Tch'ou* ; *Tchāng-heue* eut le même sort.

Du coup, les affaires de *Tch'ou* tournaient mal. Pour comble de malheur, à ce moment-même, l'aventurier qui avait commencé tout ce mouvement, périt misérablement. *Tch'enn-cheng* roi de *Tch'ou*, allant à *Tch'eng-fou*, fut assassiné par son cocher *Tchāng-kia*, lequel essaya de livrer *Tch'enn* (7) à l'armée de *Ts'inn* qui avançait toujours. Mais *Lú-tch'enn* prévint le traître, le tua, et conserva *Tch'enn* au parti de *Tch'ou*. — *Tchāng-eull* et *Tch'enn-u*, les deux politiciens de *Tcháo*, ayant ramassé les petites garnisons de ce pays, en formèrent une armée de quelques dizaines de milliers d'hommes, avec laquelle ils attaquèrent et battirent *Lì-leang*, le meurtrier du roi de *Tcháo*. Ils firent ensuite roi, non un général quelconque, mais un certain *Hïe*, descendant des anciens rois de *Tcháo*, qui établit sa capitale à *Sinn-tou* (*Ki-tcheou* actuel).

Cependant *Ts'inn-kia*, entré le dernier en campagne (27), fit roi de *Tch'ou*, à la place de feu *Tch'enn-cheng*, un certain *King-kiu*, homme obscur.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Les troupes de *Ts'inn*, avançant dans le bassin du *Hoâi*, assiégèrent et prirent *Tch'enn* (7). Mais le commandant *Lù-tch'enn* ayant reçu, dans sa retraite, des renforts que lui amenait *Ying-pou*, fit volte-face et reprit *Tch'enn*... Remarquons ce nouvel acteur : *Ying-pou* était originaire de *Liôu-nan* (32) au sud du *Hoâi*. Officier de *Ts'inn*, il avait été cassé, tatoué et condamné aux travaux du mont *Lî-chan*. Il y embaucha ce qu'il y avait de braves, parmi ces myriades de forçats, s'enfuit avec ^{p.237} eux, et se réfugia entre le *Hoâi* et le Fleuve Bleu, où il vécut en brigand. Le préfet de *P'ouo-yang* (33) était alors un certain *Oû-joei*, très aimé de ses peuples, qui l'appelaient le *prince* de *P'ouo-yang*. *Ying-pou* qui commandait déjà plusieurs milliers de partisans, étant allé le visiter, *Oû-joei* lui donna sa fille en mariage, et lui livra les troupes de sa préfecture, pour combattre les *Ts'inn*.

Le nouveau roi de *Tch'ou*, *King-kiu*, résidait à *Liôu* (près h). *Liôu-pang* alla le trouver, et fit cause commune avec lui. *Tchāng-leang* qui avait jadis tenté d'assassiner le Premier Empereur (p. 214), vint aussi se donner à lui avec une centaine de jeunes aventuriers. En route, il rencontra *Liôu-pang*, et fusionna avec lui. Le roi *King-kiu* chargea *Liôu-pang* de marcher contre *Ts'inn*. Celui-ci prit *Tāng*, où il embaucha 6 000 soldats. Réunis aux siens, cela lui fit 9 000 hommes, avec lesquels il assiégea *Fōng* (k), sans réussir à le prendre.

Cependant *Tch'ao-p'ing*, originaire de *Koāng-ling* (32), ayant appris les revers et la mort de *Tch'enn-cheng* roi de *Tch'ou*, avait envoyé à *Hiāng-leang* (p. 233), au nom du défunt, l'ordre de marcher contre *Ts'inn*. *Hiāng-leang* passa donc au nord du Fleuve Bleu, avec une armée de 8 000 hommes, et marcha vers le nord-ouest.

Le Sud se soulevait tout entier. Les jeunes gens de *Tch'enn-yang* (32) ayant tué leur préfet, formèrent une bande qui compta bientôt 20 000 hommes. Ils voulurent se donner pour roi, le secrétaire du préfet tué, un nommé *Tch'enn-ying*. Celui-ci consulta sa mère, qui lui dit :

— Mon fils, fortune improvisée ne dure pas ! Attache-toi plutôt à la fortune d'un autre. Si l'entreprise réussit, tu attraperas peut-être un marquisat ; si elle échoue, tu pourras disparaître, comme n'ayant pas été trop en vue...

Tch'enn-ying obéit à sa mère. Il dit à ses amis :

— Les *Hiāng* ont été généraux en chef de ^{p.238} *Tch'ou*, depuis plusieurs générations ; ils sont connus et estimés. Puisque vous voulez tenter une grande entreprise, ne prenez pas un petit général. Pour moi, je vais me joindre à *Hiāng-leang*, contre les *Ts'inn*...

Ses amis le suivirent tous. *Ying-pou* en fit autant, avec sa troupe. Du coup, *Hiāng-leang* se trouva à la tête de près de 70 000 hommes.

Alors *Hiāng-leang* dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— *Tch'ënn-cheng*, qui a commencé tout ce mouvement, a disparu sans laisser de traces. *Ts'inn-kia* a fait roi *King-kiu*, sans consulter personne ; cela ne compte pas !...

et il massacra *Ts'inn-kia* et *King-kiu* ; le trône de *Tch'ou* se retrouva vacant.

Marchant toujours vers le nord, *Hiang-leang* arriva à *Sûe* (près i). Là *Liôu-pang*, toujours opportuniste, lui emprunta des soldats, avec lesquels il prit enfin *Fông (k)*, qu'il traita très humainement ; tandis que *Hiang-tsi*, ayant assiégé et pris *Siāng (t)*, massacra tout ce qu'il y trouva.

Sur ce, un certain *Fán-tseng*, originaire du sud du *Hoâi* (32), vieillard de 70 ans, qui se plaisait à combiner des plans, alla trouver *Hiang-leang* et lui dit :

— *Tch'ënn-cheng* qui a commencé cette affaire, a eu le tort de ne pas faire roi un rejeton des anciens rois de *Tch'ou* ; voilà pourquoi il n'a pas réussi. Or voici que le trône est de nouveau vacant. Partout les troupes de partisans bourdonnent comme des essaims de guêpes. Si leurs chefs se disputent entre eux à qui sera roi, l'entreprise n'aboutira pas. Vous, dont la famille a fourni plusieurs grands généraux à *Tch'ou*, faites roi un descendant de l'ancienne maison royale ; cela mettra fin aux compétitions...

Hiang-leang suivit cet avis. Après avoir longtemps cherché, on finit par retrouver un petit-fils d'un roi de *Tch'ou*, nommé *Sinn*, petit pâtre au service d'un éleveur de moutons. On en fit le roi *Hoâi* de *Tch'ou*, et il résida à *Hû-i* (32), avec *Tch'ënn-ying* comme ministre.

Tchāng-leang dont nous avons vu le ^{p.239} zèle pour *Hân* sa patrie (p. 214), dit à *Hiang-leang* :

— Maintenant que *Tch'ou* a un roi de sa famille, il reste de celle de *Hân* un prince très sage nommé *Tch'êng*, qui ferait un bon roi ...

Hiang-leang fit donc *Tch'êng* roi de *Hân*, avec *Tchāng-leang* comme ministre. Ainsi les Six Royaumes (Carte VI) se trouvèrent reconstitués. —

Cependant *Tchāng-han*, général de *Ts'inn*, débouchant de la vallée de la *Láo* (f), attaqua le roi de *Wéi* à *Linn-tsi* (24). Celui-ci envoya son ministre *Tcheōu-cheu* appeler *Ts'î* et *Tch'ou* à son secours. *T'ien-tan* roi de *Ts'î*, et *Hiang-t'ouo* général de *Tch'ou*, l'accompagnèrent aussitôt. Mais *Tchāng-han* ayant soigneusement bâillonné ses soldats, leur fit faire une marche de nuit rapide, tomba sur l'armée de secours et l'écrasa, *T'ien-tan* roi de *Ts'î* et *Tcheōu-cheu* ministre de *Wéi* périssant dans la bagarre. Le roi de *Wéi* négocia, afin d'obtenir pour son peuple une capitulation tolérable. Quand elle fut conclue, il se brûla. Son frère *Páo* s'enfuit à *Tch'ou*, qui lui prêta des soldats pour reconquérir *Wéi*. Le frère *Joúng* du roi *T'ien-tan* de *Ts'î*, fit roi son neveu *Chéu*, fils du défunt, qu'il aida comme ministre.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Cependant le Second Empereur ne cessait de faire des reproches à *Lî-seu*, de ce que lui étant ministre, il s'était produit tant de rébellions. *Lî-seu* finit par craindre pour sa vie. Il poussa à l'extrême la rigueur des perquisitions et des châtements. Les convois de criminels se suivaient sur les routes ; les cadavres des suppliciés s'entassaient sur les places ; le peuple vivait dans la terreur.

Fort de la confiance de l'empereur, *Tcháo-kao* tuait qui il voulait, pour satisfaire ses haines personnelles. Craignant pourtant qu'à la longue quelqu'un des hauts fonctionnaires ne le dénonçât, il dit à l'empereur :

— Un Fils du Ciel n'est vraiment auguste, que quand on n'entend ^{p.240} que ses arrêts, sans jamais voir sa personne. Dans les séances du trône, quand le souverain blâme ou loue, les hauts fonctionnaires peuvent faire des remarques, lesquelles, converties en cancan, rendent les volontés de l'empereur moins sacrées aux yeux du peuple. Vous gagneriez en majesté, si vous vous retiriez entièrement dans le secret de vos palais, pour y étudier avec moi l'administration, en vue de toutes les éventualités possibles. Quand un cas nouveau surgira, vous n'aurez qu'un mot à prononcer, personne n'aura le droit de répliquer, et la gloire du gouvernement sera attribuée à vous seul...

Le Second Empereur cessa donc de donner des audiences ; il décida toutes choses, en tête-à-tête avec *Tcháo-kao*, dans le secret du palais.

Lî-seu ne goûta pas ce système qui le réduisait à zéro. Il présenta, de concert avec son collègue *Fông k'iu-tsi* et avec le général *Fông-tsie*, le mémoire suivant :

« Si des troupes de rebelles se lèvent de toute part, la faute en est aux maux que causent au peuple les levées militaires et les exactions du fisc. Nous demandons qu'on interrompe la construction du palais de *Neûe-fang*, et qu'on supprime les postes militaires...

Le Second Empereur leur répondit :

— Vous avez été incapables de réprimer les révoltes et maintenant vous voulez arrêter les œuvres de mon père le Premier Empereur... Ingrats envers mon père, et infidèles envers moi, pourquoi vous laisserais-je plus longtemps en charge ?

et il les livra aux tribunaux, afin qu'on statuât sur leur peine. *Fông k'iu-tsi* et *Fông-tsie*, prévoyant leur sort, se suicidèrent aussitôt. *Lî-seu* prétendant qu'il n'avait jamais eu en vue que le bien de l'empereur, fut jeté en prison. *Tcháo-kao* jugea lui-même son complice. Après lui avoir fait subir toutes les grandes peines (p. 81) l'une après l'autre, il le condamna à être coupé en deux sur le marché de la capitale. ^{p.241} Avant d'être traîné au supplice, *Lî-seu* dit à son fils, qui allait partager son sort :

— Nous ne courrons plus les lièvres, hors la porte de l'est, à *Cháng-ts'ai* (leur patrie, I). Aujourd'hui c'est nous qu'on va courir !...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Ils pleurèrent ensemble, puis furent massacrés, avec toute leur parenté. Ensuite l'empereur nomma *Tcháo-kao* seul et unique ministre. L'eunuque régna... pas longtemps toutefois.

Cependant *Hiáng-leang* ayant battu plusieurs fois les armées de *Ts'inn*, se prit à les mépriser et devint suffisant. *Sóng-i* le blâma en ces termes :

— Quand un général est vaniteux, et ses soldats paresseux, la défaite n'est pas loin. Or vos soldats sont paresseux (sous-entendu, et vous êtes vaniteux) ; prenez garde ! Les renforts de *Ts'inn* affluent ; j'ai peur pour vous !

Hiáng-leang se moqua de lui... Peu de jours après, *Tchāng-han* ayant encore reçu des renforts, battit et tua *Hiáng-leang* à *Ting-t'ao* (au nord de 7). Le roi *Hoâi* de *Tch'ou* dut se transporter à *P'êng-tch'eng* (i). Il y concentra les armées de *Hiáng-tsi* et de *Lù-tch'enn*, avec lesquelles il entra lui-même en campagne.

Tchāng-han pensant que désormais *Tch'ou* n'était plus à craindre, marcha vers le nord contre *Tcháo*, passa le Fleuve et enleva *Hân-tan* (10). Le roi *Hîe* de *Tcháo*, et son ministre *Tchāng-eull*, se réfugièrent à *Kiú-lou* (nord de 10). *Wáng-li* général de *Ts'inn*, les y assiégea aussitôt. *Tch'enn-u* avait bien ramassé quelques dizaines de milliers d'hommes ; mais il se bornait à couvrir le nord, sans oser tenter de débloquer la place. *Tchāng-han* tenait tout le sud. *Tcháo* demanda instamment du secours à *Tch'ou*. Le roi *Hoâi* de *Tch'ou* ayant entendu jadis *Sóng-i* prédire que *Hiáng-leang* se ferait battre, le consulta sur ce qu'il fallait faire dans cette conjoncture. Il fut si satisfait des plans que *Sóng-i* lui suggéra, qu'il le chargea de les exécuter lui-même, ^{p.242} comme grand général de *Tch'ou*.

Or le roi *Hoâi* de *Tch'ou* avait fait avec ses généraux l'accord solennel suivant : Quiconque, forçant une passe (V X Y Z), pénétrera le premier dans le repaire des *Ts'inn* (vallée de la *Wéi*), en deviendra roi. Mais, grâce à la valeur des soldats de *Ts'inn*, personne n'était encore parvenu à forcer les passes. *Hiáng-tsi* qui nourrissait contre *Ts'inn* une haine mortelle, demanda à être envoyé pour tenter l'aventure. Tous les vieux généraux dirent au roi :

— *Hiáng-tsi* est trop vif (il avait 25 ans), trop bouillant, trop fourbe et trop barbare ; il ne reste que des ruines, là où il a passé. Confiez cette mission à un officier d'un âge mûr, juste et modéré, qui puisse gagner la confiance du peuple de *Ts'inn*. Celui-ci gémit depuis longtemps de la tyrannie impériale. Si vous envoyez dans ce pays un général qui ne le traite pas durement, il se soumettra à vous bien volontiers. N'envoyez pas *Hiáng-tsi* ! *Liôu-pang* seul, si large et si modéré, fera l'affaire...

Le roi *Hoâi* envoya donc *Liôu-pang*. Il lui donna les débris des armées de *Tch'enn-cheng* et de *Hiáng-leang*, avec ordre d'attaquer *Ts'inn* dans son aire.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

En l'an **207**, *Sóng-i* envoyé au secours de *Kiú-lou*, étant arrivé à *Nān-yang* (près f), y resta 46 jours sans bouger. *Hiáng-tsi* qui servait sous ses ordres, s'impatienta et lui dit :

— *Ts'inn* assiège *Kiú-lou*, et presse le siège avec vigueur ; nous devrions passer le Fleuve au plus tôt...

Sóng-i répondit :

— Si *Ts'inn* bat *Tcháo*, après cet effort, ses troupes seront exténuées ; j'attends ce moment-là pour entrer en scène. Si *Ts'inn* est battu par *Tcháo*, je forcerai facilement les passes. Temporisons !

Puis, pour couper court aux remontrances des généraux pressés, *Sóng-i* publia l'ordre du jour suivant :

« Je ferai couper la tête à quiconque se montrera audacieux comme un tigre, têtue^{p.243} comme un bouc, vorace comme un loup, téméraire et indocile...

Or, cette année-là, la famine était partout telle, que les soldats en campagne n'avaient chaque jour qu'une demi-ration de grossiers légumes. Cependant *Sóng-i* envoyant son fils *Siāng* à *Ts'î*, où il devait être ministre, donna un grand festin dans son camp de *Nān-yang*. Alors *Hiáng-tsi* dit :

— Actuellement le bonheur ou le malheur du pays, dépendent d'une décision énergique. Or *Sóng-i*, aveugle pour les maux de ses soldats, ne voit que le bien de sa famille. Ce n'est pas un général !

On était au onzième mois. *Hiáng-tsi* étant entré de grand matin dans la tente de *Sóng-i*, comme pour faire son rapport, lui coupa la tête. Puis il dit aux officiers :

— *Sóng-i* complotant avec *Ts'î* contre *Tch'ou*, le roi m'a donné commission de le tuer.

Personne n'objecta rien. *Hiáng-tsi*, nommé général intérimaire à l'unanimité, avertit le roi de *Tch'ou* de la mort de *Sóng-i*. Le roi le nomma général en chef.

Or la garnison de *Kiú-lou* était à court de vivres. Le timide *Tch'enn-u* n'osait pas attaquer les assiégeants. Les armées de secours envoyées par *Ts'î* et *Yén*, ne l'osèrent pas davantage. Chacun se retrancha, au nord de *Kiú-lou*, laissant *Ts'inn* continuer à presser la place... *Hiáng-tsi* envoya d'abord *Ying-pou*, avec 20 000 hommes, couper les vivres aux *Ts'inn* ; puis lui-même passa le Fleuve avec le reste de l'armée. Chaque homme portait pour trois jours de vivres seulement. Quand le passage fut effectué, *Hiáng-tsi* coula toutes les barques, brisa tous les chaudrons, et brûla toutes les baraques du camp, afin de bien faire comprendre à ses soldats qu'ils n'avaient plus qu'à vaincre ou à mourir. Avancé ensuite avec impétuosité, il bouscula les *Ts'inn* dans neuf engagements successifs. *Tchāng-han* dut se retirer vers l'ouest. *Wāng-li* fut pris. Restait l'armée assiégeante, coupée et isolée. *Hiáng-tsi*^{p.244} parut devant *Kiú-lou*, et se déploya en ordre de bataille. Même alors les troupes de secours, retranchées dans plus de dix camps, n'osèrent

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

pas bouger ; montés sur leurs remparts, ces pleutres regardaient ce qui allait arriver. L'armée de *Tch'òu* chargea avec une telle furie, que chacun s'en prit à dix ennemis. Ses cris de guerre ébranlaient le ciel et la terre, et glaçaient les hommes d'effroi. Les *Ts'inn* furent anéantis et *Kiù-lou* fut débloqué. Le soir venu, quand les chefs alliés se présentèrent à la porte du camp de *Hiáng-tsi* pour le saluer, ils marchaient sur leurs genoux, n'osant lever les yeux pour le regarder en face. De ce jour, *Hiáng-tsi* commanda en chef l'armée confédérée des royaumes.

Ici, entrée en scène d'un nouvel acteur notable. Au second mois, comme *Liòu-pang* attaquait *Tch'āng-i*, *P'êng-ue* lui amena des soldats. Ce *P'êng-ue* était de *Tch'āng-i* même. Il gagna d'abord sa vie, en pêchant dans les étangs du pays ; puis, de braconnier, il devint chef de brigands. Quand le royaume de *Tch'òu* se releva, les jeunes gens de son pays s'étant réunis au nombre d'une centaine, prièrent *P'êng-ue* de les commander. Il refusa. Sur de nouvelles et pressantes instances, il accepta. Il régla que, aux jours de convocation, on se réunirait au point du jour, et que quiconque viendrait en retard, aurait la tête coupée. Au premier jour de convocation, beaucoup vinrent en retard ; le dernier arriva à midi. *P'êng-ue* dit :

— Aujourd'hui il en est venu tant en retard, que je ne puis pas les décapiter tous ; je décapiterai donc seulement le dernier arrivé...

Tous rirent et dirent :

— Allons donc ! Il ne le fera plus !

P'êng-ue lui coupa la tête. Alors toute la bande eut peur de lui, et aucun n'osa plus se risquer à lui déplaire. Ils se firent un domaine, recueillirent tous les soldats fuyards, et furent bientôt ^{p.245} plus de mille hommes. C'est cette troupe que *P'êng-ue* mena à *Liòu-pang*.

Comme celui-ci passait à *Kāo-yang* (près f), un certain *Lí-ki*, gardien de la porte du village, lettré pauvre, maigre et hâve, ayant vu dans l'armée de *Liòu-pang* un compatriote, lui dit :

— Bien des chefs ont déjà passé par ici, mais tous étant pleins de suffisance, n'ont pas voulu écouter mes bons conseils. J'ai ouï dire que *Liòu-pang* est un bonhomme, aimable et rond ; je voudrais bien aller avec lui. Quand tu le verras, dis-lui qu'il y a ici un certain, maître *Lí*, âgé de 60 ans, haut de 8 pieds, qu'on appelle le Fou, quoiqu'il soit sage...

Le soldat répondit :

— *Liòu-pang* n'aime pas les lettrés. Dès que quelqu'un, portant le bonnet de lettré, l'aborde, il lui enlève son bonnet et urine dedans. De plus, dès qu'il ouvre la bouche, il profère des injures, Ce n'est pas un homme à qui un lettré puisse convenablement parler...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Annonce-moi toujours, dit maître *Lí*...

Le soldat fit sa commission. Quand *Liôu-pang*, ayant terminé ses affaires, fut rentré à son quartier, il fit appeler maître *Lí*. Au moment où celui-ci entra, *Liôu-pang* assis sur son lit, se faisait laver les pieds par deux filles. *Lí* le salua, mais sans se prosterner, et lui demanda :

— Votre intention est-elle d'aider *Ts'inn* contre les princes, ou de mener les princes contre *Ts'inn* ?...

Liôu-pang débuta par un juron, puis il ajouta :

— Stupide lettré, l'empire tout entier est las de *Ts'inn* ; c'est pour cela que les princes lui font la guerre ; et moi j'irais défendre *Ts'inn* contre eux ?!..

— Alors, dit *Lí*, si votre armée est une armée de vengeurs qui veulent punir les crimes de *Ts'inn*, vous ne devriez pas rester assis ici à paresser !

Liôu-pang ayant fini son bain de pieds, se leva, fit asseoir maître *Lí* à sa table à la place d'honneur, et lui demanda ce qu'il pensait. Celui-ci dit :

— Vous n'avez pas dix mille soldats, et vous marchez droit sur *Ts'inn* ; ^{p.246} c'est là jeter une boulette de viande dans la gueule d'un tigre. Près d'ici se trouve *Tch'enn-liou*, un des dépôts centraux de l'empire, où sont accumulés des grains en masse. Je suis au mieux avec le gouverneur de cette place. Si vous me donnez commission pour cela, je tâcherai de le décider à vous la livrer...

Liôu-pang lui donna commission sur-le-champ, et le suivit avec ses soldats. De fait, *Tch'enn-liou* lui ouvrit ses portes...

Au quatrième mois, *Liôu-pang* ayant conquis les préfectures de *Ying-tch'eou* (8) et de *Nân-yang* (9), s'empara de tous les gués du Fleuve ; puis il marcha vers l'ouest, par le sud des montagnes, en remontant la vallée de la *Hán*. Tout se soumettait à lui sur son passage. Il ne laissait commettre, à son armée, aucune déprédation. Le peuple des *Ts'inn* bénissait son arrivée.

Or l'armée de *Ts'inn* ayant plusieurs fois reculé, le Second Empereur fit réprimander *Tchāng-han*. Celui-ci sachant ce que cela lui promettait, eut peur. Il envoya à la capitale son collègue *Sēu-ma hinn*, pour donner des explications et tâcher de le disculper. On laissa celui-ci attendre, durant trois jours, à la porte du palais, sans qu'il pût avoir une audience de *Tcháo-kao*. A son tour *Sēu-ma hinn* eut peur, et s'enfuyant, il revint dire à *Tchāng-han* :

— *Tcháo-kao* fait tout ; personne n'est plus rien ! Que désormais nous soyons vainqueurs, cela n'empêchera pas *Tcháo-kao* de nous faire notre procès ; si nous sommes vaincus, nous éviterons encore moins la mort. Songez donc mûrement à ce que vous devez faire !

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Tch'ënn-u envoya aussi à *Tchāng-han* un billet ainsi conçu :

« Depuis le temps que vous êtes en campagne, on a eu le temps, au palais, de vous découvrir des défauts ; vainqueur ou vaincu, vous serez mis à mort. D'ailleurs le Ciel se déclare contre *Ts'inn* ; cela est évident, pour quiconque n'est pas un imbécile. Pourquoi ne faites-vous pas cause commune avec les princes, vous réservant une part lors du partage de l'empire ? Attendez-vous placidement qu'on vous étende sur le billot de fer, et que votre femme et vos enfants soient égorgés sous vos yeux ?

Tchāng-han n'arrivant pas à se décider, demanda secrètement une entrevue à *Hiáng-tsi*. Tandis qu'ils discutaient, *Hiáng-tsi* fit traîtreusement surprendre le camp de *Tchāng-han*. Celui-ci se soumit. Il jura un traité avec *Hiáng-tsi*, au bord de la *Yuân*. *Hiáng-tsi* le fit roi de *Yōūng* (vallée de la *Wéi*), lui donna un commandement dans l'armée de *Tch'ou*, et confia les troupes de *Ts'inn* qui p.247 avaient capitulé, à *Sēu-ma hinn*, qui marcha désormais en tête de l'armée fédérée. Celui-ci s'avança vers l'ouest, en longeant la rive septentrionale du Fleuve Jaune...

Tandis que ces événements se passaient à l'est, à l'ouest *Liōu-pang* ayant remonté la vallée de la *Hán*, était entré dans celle de la *Wéi* par la passe Oû (Z).

Tout le pouvoir des *Ts'inn* était alors aux mains de *Tcháo-kao*. Celui-ci voulant s'assurer du degré de servilisme des grands officiers, offrit un cerf à l'empereur, en lui disant :

— Voici un cheval pour votre Majesté !

L'empereur dit en riant :

— Ministre, vous vous trompez en appelant cheval un cerf !

Tcháo-kao en ayant appelé aux assistants, les uns se turent, les autres dirent que c'était un cerf. Alors *Tcháo-kao* fit mettre à mort, sur de fausses inculpations, tous ceux qui l'avaient contredit. Depuis lors on eut si peur de lui, que personne n'osa plus dire qu'il n'avait pas raison...

Au huitième mois, quand *Liōu-pang* entra dans la vallée de la *Wéi*, n'était plus qu'à peu de lieues de la capitale, l'empereur fit réprimander *Tcháo-kao*. Celui-ci eut peur. Ayant appelé son gendre *Yên-yao*, qui était préfet de la capitale, il concerta avec lui le coup d'État suivant. A la tête d'une bande d'officiers et de soldats dévoués, *Yên-yao* tomba à l'improviste sur la garde du palais, saisit le chef en criant :

— Malheureux, tu as laissé entrer des rebelles au palais !,

et le tua avant que cet officier eût pu rien répondre. Des gardes et des eunuques, les uns s'enfuirent, les autres ayant fait mine de se défendre, furent promptement dépêchés. Puis *Yên-yao* ayant pénétré dans le palais, fit tirer des flèches contre le pavillon de l'empereur. Surpris, celui-ci appela ses assistants. Mais la peur avait

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

rendu ceux-ci incapables de toute résistance. Un seul eunuque resta près de l'empereur. Celui-ci lui dit :

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu à temps ? Fallait-il en venir à cette extrémité ?

— Si je vous ^{p.248} avais prévenu, dit l'eunuque, vous m'auriez fait mettre à mort !

Cependant *Yên-yao* s'étant avancé, injuria l'empereur et lui dit :

— Monstre d'orgueil, qui as tué sans loi et sans vergogne, l'empire entier est soulevé contre toi ; prononce toi-même sur ton sort !

L'empereur dit :

— Je me contenterai d'être roi d'une préfecture...

— Refusé !

— Je me contenterai d'être seigneur de dix mille familles.

— Refusé !

— Alors laissez-moi vivre comme simple particulier, avec ma femme et mes enfants.

Yên-yao répondit :

— J'ai ordre du ministre *Tcháo-kao* de t'exécuter au nom de l'empire. Dis tout ce que tu voudras, je ne retournerai pas intercéder pour toi !

et élevant son guidon, *Yên-yao* fit signe à ses soldats d'avancer contre l'empereur. Alors le Second Empereur se poignarda. Il avait 23 ans.

Quand il fut mort, *Tcháo-kao* dit :

— Jadis *Ts'inn* n'était qu'un royaume. *Tchéng* ayant unifié l'empire, s'est fait empereur. Mais maintenant que les six royaumes sont restaurés, il faut revenir aux anciens titres...

Il nomma donc roi de *Ts'inn*, *Tzèu-ying*, le fils de l'infortuné *Fôu-sou*. Puis il fit enfouir le cadavre du Second Empereur, dans le parc impérial, par quelques hommes du peuple...

Au neuvième mois, *Tcháo-kao* exigea que *Tzèu-ying* montât sur le trône et prit le sceau royal. Celui-ci lui fit dire qu'il était très malade. *Tcháo-kao* étant allé le voir à son domicile, *Tzèu-ying* poignarda ce monstre. Il fit ensuite exterminer toute sa race.

En 206, après une brillante victoire, *Liôu-pang* força la petite passe, qui donne accès dans la vallée de la *Wéi*, de celle de la *Hán*. Désormais le repaire des *Ts'inn* était grand ouvert. Quand *Liôu-pang* fut arrivé à *Pá-chang*, tout près de la capitale, *Tzèu-ying* roi de *Ts'inn*, monté sur un char de deuil attelé d'un cheval

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

blanc, une corde de chanvre au cou, le sceau et les ^{p.249} cachets impériaux dans les mains, alla au-devant de lui, et l'attendit prosterné au bord du chemin. Les officiers de *Liôu-pang* voulurent le mettre à mort sur-le-champ...

— Non ! dit *Liôu-pang*. Quand le roi *Hoâi* de *Tch'ou* m'a envoyé contre *Ts'inn*, il m'a choisi à cause de ma modération et de ma clémence. D'ailleurs, mettre à mort un homme qui s'est rendu à merci, c'est toujours criminel et néfaste !

et il le remit à la garde de ses officiers.

Depuis l'avènement du roi *Tchoāng-siàng*, qu'ils anoblirent comme chef de leur dynastie, jusqu'à *Tzèu-ying*, les *Ts'inn* régnèrent nominalement durant 43 ans. Ils trônèrent en réalité, comme empereurs, durant 15 ans seulement. *Tzèu-ying* était roi de *Ts'inn* depuis 46 jours à peine, quand il dut se rendre à *Liôu-pang*.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

ANARCHIE.

206-203

Carte VIII. @

Après la capitulation du roi de *Ts'inn*, *Liôu-pang* marcha droit à la capitale *Hiên-yang* (p. 210) et y fit son entrée. Tandis que les autres officiers cherchaient des objets précieux, *Siáo-héue* s'empara de tous les registres de l'empire, conservés dans le palais du grand ministre. *Liôu-pang* apprit par eux le cens et les ressources de toutes les provinces et places... Quand *Liôu-pang* eut vu les palais, les pavillons, les musées et les harems des *Ts'inn*, il voulut y rester. *Fân-k'oai* le reprit sévèrement, en ces termes :

— C'est précisément ce luxe qui a perdu les *Ts'inn*, et vous iriez faire comme eux ?! Retournons vite au camp de *Pá-chang* ! Ne restez pas ici !

Liôu-pang fit la sourde oreille. Alors *Tchāng-leang* lui dit :

— C'est la tyrannie des *Ts'inn* qui vous a conduit ici. Votre rôle de vengeur de l'empire, exige que vous affichiez le plus entier désintéressement. Si vous séjournez dans cet éden, l'empire pensera qu'il ^{p.250} n'a fait que changer de tyran. Les avis sincères ne plaisent pas toujours aux oreilles, mais ils sont utiles pour se bien conduire : Les médicaments amers affligent la bouche, mais ils donnent la santé au corps. Faites ce que *Fân-k'oai* vous a dit de faire !

Cette fois *Liôu-pang* obéit. Évacuant la capitale, il retourna camper à *Pá-chang*. Là, ayant convoqué les notables et les officiers, il leur tint ce discours :

— Voilà bien longtemps que vous souffrez des lois vexatoires des *Ts'inn*. Les princes ont décidé que celui qui forcerait le premier les passes, deviendrait roi de ce pays. C'est donc moi qui dois devenir un jour votre roi. En attendant, je vous donne ce code en trois articles : Quiconque aura tué, mourra. Quiconque aura blessé, subira le talion. Quiconque aura volé, sera puni en proportion du tort qu'il aura fait. Le reste des lois de *Ts'inn* est abrogé. Je suis venu ici pour vous faire du bien, et non pas pour vous opprimer. Ayez confiance !

Puis il envoya des députés, accompagnés par les anciens officiers des *Ts'inn*, dans les villes et les bourgs, pour y répéter en son nom ces mêmes paroles. Le peuple de *Ts'inn* fut dans la joie. Il apportait à l'envi des bœufs, des moutons et du vin, pour régaler l'armée de *Liôu-pang*. Celui-ci refusa et dit :

— Le grain des magasins me suffit ; je ne veux pas être à charge au peuple...

Alors la joie devint de l'enthousiasme. Le peuple n'eut plus qu'une crainte, à savoir qu'on lui donnât un autre pour roi.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Cependant *Hiáng-tsi*, à la tête de l'armée des royaumes, remontait le long du Fleuve jaune (6) et approchait des passes (V). Jadis les officiers et les soldats de *Ts'inn* avaient, en maintes occasions, traité avec mépris ceux des princes. Après que l'armée de *Ts'inn* eut dû capituler, les officiers et les soldats des royaumes leur rendirent la pareille. On les traita comme des esclaves. Bientôt ceux de *Ts'inn* murmurèrent. Alors ^{p.251} *Hiáng-tsi* se dit :

« Ces gens-là ne sont pas de cœur avec nous ; une fois que nous serons entrés dans leur territoire, ils pourront nous jouer un mauvais tour...

Il attaqua donc leur camp, durant la nuit, et les massacra tous jusqu'au dernier, au nombre de 200 000 hommes, au sud de *S'inn-nan* (à l'est de V). Les trois généraux *Tchāng-han*, *S'eu-ma hinn* et *T'ong-i* furent seuls épargnés. Ensuite *Hiáng-tsi* se disposa à franchir la passe de *Hân-kou* (V). Or *Liôu-pang*, apprenant que *Hiáng-tsi* approchait, avait envoyé en toute hâte un corps de troupes, pour garder cette passe et arrêter la marche de l'armée des princes. Lui-même la suivit de près, avec le reste de son armée. Quand *Hiáng-tsi*, arrivé à la passe, la trouva gardée, furieux, il attaqua cette troupe et la tailla en pièces ; puis il entra dans la vallée de la *Wéi* jusqu'à *Hí* (à l'est de 1), où il ravitailla ses troupes, bien décidé à se battre contre *Liôu-pang*. Puis l'armée de *Hiáng-tsi*, forte de 400 000 hommes, campa à *Hoûng-menn*. Celle de *Liôu-pang*, forte de 100 000 hommes seulement, campait à *Pá-chang*.

Fán-tseng, le politicien de *Hiáng-tsi*, dit à celui-ci :

— Jadis, dans sa patrie, *Liôu-pang* était cupide et libertin. Or, depuis qu'il a forcé les passes, il n'a pris aucun objet et n'a aimé aucune femme. Il nourrit donc une ambition plus haute. Écrasez-le vite ! Ne le manquez pas !...

Cependant *Hiáng-pai*, oncle de *Hiáng-tsi*, étant très lié avec *Tchāng-leang* qui accompagnait *Liôu-pang*, se rendit durant la nuit au camp de ce dernier, pour avertir son ami de se mettre en sûreté. *Tchāng-leang* lui dit :

— Si je désertais à l'heure du danger, ce ne serait pas beau !

et il pressa *Hiáng-pai* de saluer *Liôu-pang*. Celui-ci fit servir à boire, et porta un toast à *Hiáng-pai* ; puis il dit :

— Depuis que j'ai forcé les passes, je n'ai pas pris pour moi la valeur d'un cheveu. J'ai dénombré le peuple, j'ai ^{p.252} scellé les magasins, puis j'ai attendu *Hiáng-tsi*. Quant aux troupes qui gardaient la passe de *Hân-kou*, je les y avais mises, non contre vous, mais contre les brigands. C'est avec la plus vive impatience, que j'attends l'arrivée de *Hiáng-tsi*. Comment songerais-je à m'opposer à lui ? Veuillez l'assurer, de ma part, de mes bonnes intentions...

— Bien, dit *Hiáng-pai* ; mais n'omettez pas d'aller le voir demain matin, en personne...

Étant retourné au camp de *Hiáng-tsi*, *Hiáng-pai* dit à son neveu :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Attaquer un homme qui a bien mérité de l'empire, ce n'est pas beau ! Mieux vaut lui faire bon visage !

— Soit, dit *Hiáng-tsi*...

Le lendemain, de grand matin, *Liôu-pang* arrivait au camp de *Hiáng-tsi*, avec une escorte d'une centaine de cavaliers seulement. *Hiáng-tsi* fit servir à boire. *Fân-tseng*, clignant des yeux, fit trois fois signe à *Hiáng-tsi* de poignarder son hôte ; mais *Hiáng-tsi* fit semblant de ne pas remarquer ses signes. Alors *Fân-tseng* sortit, et dit à *Hiáng-tchoang* d'entrer, de saluer *Liôu-pang*, de faire devant lui des passes d'armes, et de lui porter un coup droit, au bon moment. *Hiáng-tchoang* entra, tira son épée et commença ses passes. *Hiáng-pai* devinant son intention, tira aussi son épée, avec laquelle il para tous les coups de *Hiáng-tchoang*, l'empêchant ainsi d'atteindre *Liôu-pang*... Voyant la tournure que prenaient les affaires, *Tchāng-leang* sortit à son tour, appela *Fân-k'oai* et lui dit :

— Cela va mal.

Fân-k'oai ceignit son épée, saisit son bouclier, se précipita dans la salle, et alla se placer devant *Hiáng-tsi*, le regard fixe, les cheveux hérissés et les yeux écarquillés. *Hiáng-tsi* dit avec calme :

— Voilà un brave !...

et il lui fit donner une coupe de vin grande comme un boisseau, et une épaule de porc crue. Gardant toujours sa position, *Fân-k'oai* but le vin et dévora la viande. Quand il eut fini, *Hiáng-tsi* lui demanda :

— Es-tu homme à vider une _{p.253} seconde fois ta coupe ?

Fân-k'oai dit :

— Comment moi qui ne crains pas la mort, aurais-je peur d'une coupe de vin ? *Ts'inn* agissait en bête féroce. Tout le monde s'est soulevé contre lui. Alors le roi *Hoâi* de *Tch'ou* a dit aux chefs : Quiconque, forçant les passes, entrera le premier à la capitale, celui-là sera roi de *Ts'inn*. Or *Liôu-pang* a fait cela. Il s'est donné beaucoup de mal et a bien mérité de l'empire. Il n'a encore rien reçu en récompense. Et voici que vous, écoutant les suggestions d'un homme de rien, vous en voulez à la vie de ce héros ! Vous périrez comme *Ts'inn* !

Hiáng-tsi ne répondit rien, et invita *Fân-k'oai* à s'asseoir... *Liôu-pang* inquiet fit alors semblant d'être pressé d'un besoin naturel. Il sortit, se jeta en selle, et courut tout seul dans la direction de son camp, tandis que *Fân-k'oai* et le reste de son escorte, prenaient derrière lui le même chemin, mais à pied, afin de couvrir sa retraite. Ils arrivèrent tous heureusement à *Pá-chang*... Cependant *Tchāng-leang* tenait toujours compagnie à *Hiáng-tsi*. Celui-ci demanda enfin pourquoi *Liôu-pang* ne rentrait pas. *Tchāng-leang* lui dit :

— Ayant appris que vous aviez l'intention d'examiner ses affaires de trop près, il est parti tout seul. Il doit être maintenant arrivé à son

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

camp. Il m'a chargé de vous remettre cette paire de camées en jade blanc, et à *Fân-tseng* cette paire de vases...

Hiáng-tsi reçut les camées. *Fân-tseng* tirant son épée, brisa les vases en s'écriant :

— Je ne suis qu'un imbécile, qui ne sait pas mener une affaire à bien ! Maître, aujourd'hui *Liôu-pang* vous a ravi l'empire !

Après quelques jours de repos, *Hiáng-tsi* poursuivit sa marche vers l'ouest, jusqu'à *Hiên-yang*, qu'il livra au massacre et au pillage. Il fit mettre à mort *Tzèu-ying*, roi de *Ts'inn*, qui s'était rendu à *Liôu-pang*. Il mit le feu au palais des *Ts'inn*, dont l'incendie dura trois mois entiers. Il viola le sépulcre du Premier Empereur, fit main basse ^{p.254} sur les trésors et les femmes qui lui convinrent, puis revint vers l'est, laissant le peuple de *Ts'inn* réduit au désespoir... Alors un lettré de *Hân* dit à *Hiáng-tsi* :

— La vallée de la *Wéi*, adossée aux montagnes, bordée par le Fleuve Jaune, est une position magnifique ; vous feriez bien d'y rester et de vous faire hégémon...

Mais *Hiáng-tsi* qui avait ravagé le pays à fond, avait hâte de le quitter et songeait à sa patrie. Il répondit :

— Quand on a des habits de soie, on les met le jour, et non la nuit, pour se faire admirer. Quand on est devenu quelque chose, on va s'exhiber dans sa patrie...

Le lettré de *Hân* se retira et dit :

— On a raison de prétendre que les hommes de *Tch'ou* sont des singes coiffés (capricieux, inconstants, comme le singe qui arrache son bonnet aussitôt après l'avoir mis)...

Hiáng-tsi ayant appris cette parole imprudente, fit bouillir le lettré de *Hân*.

De l'intérieur des passes, *Hiáng-tsi* avait envoyé un député au roi *Hoâi* de *Tch'ou*, pour lui demander de revenir sur sa parole, et de lui accorder, à lui *Hiáng-tsi*, le titre de roi de *Ts'inn*, quoique *Liôu-pang* eût forcé les passes le premier. Le roi *Hoâi* répondit :

— Non ! Je tiendrai ma parole...

Quand *Hiáng-tsi* eut reçu cette réponse, il se fâcha et dit :

— Ce roi *Hoâi*, c'est ma famille qui l'a fait. Comment cet homme dépourvu de tout mérite (p. 9-38), ferait-il la loi à l'empire ?

Aussitôt, avec un respect feint, il fit du roi *Hoâi* l'Empereur Juste. Puis il dit :

— Les anciens empereurs ne régnaient que sur un domaine de mille li...

et déposant le roi *Hoâi* du royaume de *Tch'ou* qu'il prit pour lui-même, il assigna à l'Empereur Juste le territoire de *Tch'enn* (d), exil honorable tout au bout

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

de l'empire. *Hiáng-tsi* roi de *Tch'òu* et roi des rois, se fixa à *P'êng-tch'eng* (i). Il fit *Liôu-pang* roi de *Hán*, et lui donna les lointaines et pauvres provinces de l'ouest (28, 29, 30), avec *Nân-tcheng* (28) comme capitale. Il divisa la vallée de la *Wéi* en trois royaumes, qu'il donna aux généraux de *Ts'inn* qui avaient capitulé entre ses mains, *Tchāng-han* (1, 2, 3), *Sēu-ma hinn* (5), et *Tông-i* (4), les chargeant de garder les passes (Z), contre les entreprises de *Liôu-pang*. Il fit permuter les rois *Páo* de *Wéi*, *Hīe* de *Tcháo*, *Koāng* de *Yén*, et *Chéu* de *Ts'í*. Il détacha deux morceaux de *Wéi*, deux de *Tcháo*, deux de *Yén*, et trois de *Ts'í*. Ces lopins furent distribués aux généraux ou politiciens *Chēnn-yang*, *Sēu-ma nang*, *Tchāng-eull*, *Yīng-pou*, *Oû-joei*, *Koúng-nao*, *Tsāng-t'ou*, *T'ien-tou*, *T'ien-nan*. En tout, 18 petits royaumes... Au ^{p.255} quatrième mois de l'an 206, ce partage étant terminé, la paix fut proclamée, et tous ces roitelets s'envolèrent chacun dans ses terres. Un mois après la proclamation de la paix générale, ils s'exterminaient déjà en détail les uns les autres. Les plus petits commencèrent. Nous n'entrerons pas dans le détail de leurs mesquines querelles. Suivons le fil de l'histoire.

@

Quand *Liôu-pang* vit que *Hiáng-tsi*, dans son partage arbitraire, avait manqué à la promesse faite jadis par le roi *Hoâi* de *Tch'òu*, il fut très mécontent, et son premier mouvement fut de déclarer la guerre à *Tch'òu*. Mais *Siáo-heue* l'en dissuada, en lui disant :

— Régner sur le mauvais territoire de *Hán-tchoung* (28), c'est toujours mieux que de périr. Commencez par vous y établir, multipliez son peuple, entourez-vous d'hommes sages, tirez tout ce que vous pourrez de *Pā* et de *Chòu* (29, 30), puis emparez-vous des trois royaumes que *Hiáng-tsi* a taillés dans l'ancien *Ts'inn*, et vous pourrez attraper l'empire...

— Soit, dit le roi de *Hán* ;

et il partit pour son royaume, avec *Siáo-heue* comme ministre. Au départ, *Hiáng-tsi* lui donna 30 000 hommes, dont il ne savait probablement plus que faire. De plus, plusieurs dizaines de milliers des sujets de *Tch'òu* et autres royaumes, suivirent *Liôu-pang*, par sympathie personnelle.

Ici, entrée en scène de l'acteur le plus honorable de toute cette période. *Hân-sinn*, descendant des anciens rois de *Hân*, vivait dans la plus extrême pauvreté. N'ayant réussi à se placer, ni dans les lettres, ni dans l'administration, ni dans le commerce, il pêchait dans les fossés de la ville. Un jour, une vieille laveuse le voyant mourant de faim, lui donna à manger. Ému de reconnaissance, *Hân-sinn* lui dit :

— Bonne mère, un jour viendra où je vous le rendrai au centuple.

La vieille prenant ces paroles pour une plaisanterie, se fâcha et lui dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Grand garçon qui ne sais même pas gagner ta vie, j'ai eu compassion de toi parce que tu es le fils de mes rois, non parce que j'espère que tu me le rendras jamais...

Lorsque, en 208, *Hiâng-leang* marchant vers le nord avait passé le *Hoâi*, *Hân-sinn* riche d'une épée, s'était enrôlé dans son armée. Plus tard, s'étant attaché à *Hiâng-tsi*, il essaya de lui donner des conseils, mais ne fut pas écouté. Alors il déserta pour se donner à *Liôu-pang*. Pris pour un espion, dans l'armée de ^{p.256} celui-ci, il fut condamné, avec d'autres, à être sommairement décapité. Conduit hors du camp, et ses compagnons d'infortune y ayant passé l'un après l'autre, son tour allait venir. Alors, levant la tête, *Hân-sinn* regarda *Tch'ënn-ying* qui présidait à l'exécution, et lui dit :

— Est-ce que l'empire ne vous tente pas ? Pourquoi mettre à mort les braves ?

Frappé de ces paroles et de sa mine, *Tch'ënn-ying* le lâcha. Ensuite *Hân-sinn* parla au ministre *Siáo-heue*, qui conçut de lui une grande estime.

Quand *Liôu-pang* fut arrivé à *Nân-tcheng* (28), beaucoup de braves jugeant que, dans ce pays éloigné, l'avenir promettait peu, le quittèrent. *Hân-sinn* lui aussi sonda *Siáo-heue* en disant :

— Si le roi ne me donne pas quelque charge, je le quitterai...

Siáo-heue n'avait pas encore pu lui procurer de charge, quand *Hân-sinn* impatienté, partit sans rien dire. Aussitôt *Siáo-heue* se mit en personne à sa poursuite. On avertit *Liôu-pang* que son ministre avait disparu. Le roi fut aussi affligé, que s'il avait perdu ses deux mains. Deux jours après, *Siáo-heue* étant revenu, se présenta pour le saluer. Après un premier juron, *Liôu-pang* lui demanda :

— Pourquoi t'es-tu enfui ?

— Je ne me suis pas enfui, dit *Siáo-heue* ; j'ai poursuivi un fuyard...

— Quel fuyard ? demanda *Liôu-pang*...

— *Hân-sinn*, dit *Siáo-heue*...

Après un nouveau juron, *Liôu-pang* s'écria :

— Comment, alors que mes généraux m'ont quitté par dizaines, tu n'as pas couru après eux, et tu aurais poursuivi *Hân-sinn* ? Quelle blague !

— Des autres, dit *Siáo-heue*, vous en retrouverez autant que vous en voudrez ; mais des *Hân-sinn*, il n'y en a pas deux. Si vous voulez rester ici, il ne vous sera pas utile ; mais si vous voulez conquérir l'empire, vous ne pourrez pas vous passer de lui ; lui seul est homme à vous le donner. Prenez votre détermination à proportion de vos projets...

Liôu-pang dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Comment renoncerais-je à convoiter les ^{p.257} provinces orientales ?
Puis-je rester enseveli dans ce désert ?

et passant aussitôt, selon sa coutume, à l'autre extrême, *Liôu-pang* voulut faire appeler *Hân-sinn*, pour le nommer général en chef sur-le-champ...

— Ne faites pas cela, dit *Sião-heue*. Comme vous l'avez toujours traité avec froideur, si vous l'appellez ainsi sans façon, comme on appelle un enfant, pour le nommer général, il croira que vous plaisantez et vous quittera. Faites la chose dans les formes. Choisissez un jour faste, préparez-vous par l'abstinence, élevez un tertre, faites les offrandes usuelles, puis proclamez sa nomination...

— Bon, dit le roi...

Quand on sut ces préparatifs, tous les généraux furent très contents, chacun pensant que c'était lui qui allait être mis sur le pinacle. Or le moment étant venu, c'est *Hân-sinn* qui fut nommé, à la stupéfaction générale. Quand les cérémonies furent terminées, on l'assit à la place d'honneur, et le roi lui dit :

— Le ministre m'a souvent parlé de vous ; donnez-moi quelques bons avis...

Après s'en être excusé, *Hân-sinn* dit :

— Les trois anciens généraux de *Ts'inn*, entre lesquels *Hiáng-tsi* a partagé ce royaume, ont causé la mort d'une foule de leurs concitoyens (leurs soldats), en les obligeant à se rendre à l'armée des princes, qui les a massacrés (p. 251), eux seuls conservant la vie pour prix de leur trahison. Le peuple de *Ts'inn*, pénétré de douleur jusqu'à la moelle des os, leur en veut à mort, mais n'a pas pu se venger jusqu'ici, à cause de la puissance de *Tch'ou* qui les protège. C'est vous qui avez forcé les passes. Vous n'avez fait aucun dégât. Vous avez abrogé les lois cruelles des *Ts'inn*. D'après l'ancien accord, vous devriez être roi de *Ts'inn*. Contre tout droit, on vous a colloqué à *Hân-tchoung*. Le peuple de *Ts'inn* en est désolé. Levez-vous et les trois royaumes de *Ts'inn* seront à vous, sans coup férir, sur le vu d'une simple proclamation.

Liôu-pang goûta ^{p.258} beaucoup ce discours. Il se repentit de n'avoir pas apprécié *Hân-sinn* plus tôt. Il fixa les attributions des autres généraux. Il chargea *Sião-heue* de tirer de *Pā* et de *Chòu* tout ce qui serait nécessaire au ravitaillement de l'armée. Enfin, à la huitième lune, forçant la passe *Oû* (Z), il pénétra dans la vallée de la *Wéi*. *Tchāng-han* (1, 2, 3), qui accourut pour l'arrêter, fut battu et mis en fuite. *Liôu-pang* fit son entrée à *Hién-yang*. *Sēu-ma hinn* et *Tōng-i* (5, 4), se soumirent sans combattre. *Tchāng-leang*, toujours fidèle à *Liôu-pang*, envoya à *Hiáng-tsi* ce billet laconique :

— Le roi de *Hân*, injustement frustré, s'est annexé le pays à l'intérieur des passes, qui lui revenait de droit, d'après l'ancien accord ; il n'ira pas plus loin.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Or *Wâng-ling*, concitoyen de *Liôu-pang*, ayant réuni une bande de partisans à *Nân-yang* (9), l'amena au roi de *Hán*. *Hiáng-tsi* envoya aussitôt un officier demander compte à la mère de *Wâng-ling* de cette démarche de son fils. Cette femme dit à l'officier :

— Dites à mon fils que c'est *Liôu-pang* qui triomphera et qui deviendra empereur. Il a donc bien fait de se joindre à lui. Qu'il se garde d'agir contre sa conscience, à cause de moi !

Et elle se perça d'une épée.

An 205... Nous avons vu que *Hiáng-tsi*, pour le mettre de côté, avait fait empereur le roi *Hoâi* de *Tch'ou*, le reléguant ensuite dérisoirement, de *P'êng-tch'eng* (i), au fin fond des provinces méridionales (d). Les officiers du roi *Hoâi* trouvèrent la plaisanterie mauvaise. *Hiáng-tsi* l'ayant su, donna au roi *Hoâi*, comme escorte d'honneur chargée de le conduire dans son empire, les roitelets *Oû-joei*, *Ying-pou* et *Koúng-nao*, auxquels il donna des instructions secrètes. Ceux-ci assassinèrent l'ex-roi *Hoâi* de *Tch'inn*. l'Empereur Juste, au passage du Fleuve Bleu. Le pauvre homme dut_{p.259} regretter d'avoir quitté ses moutons, pour paître des hommes.

Puis *Hiáng-tsi* déclara la guerre à son voisin *Ts'î*. Désormais ce monstre fit place nette, par le fer et le feu, partout où il passa, massacrant les peuples, rasant les villes, tuant tous ses prisonniers sans distinction d'âge ni de sexe. Ces barbaries exaspérèrent le peuple de *Ts'î*, qui se leva contre lui tout entier.

Ici, entrée en scène d'un politicien notable... *Tch'ênn-p'ing*, de *Yâng-ou* (m), était un jeune homme très pauvre et très studieux, Quand il y avait quelque sacrifice dans son village, c'est lui qu'on chargeait de découper et de distribuer la victime. Il faisait les parts très égales. Un jour les notables le complimentèrent, en disant :

— Vous découpez très bien !

Tch'ênn-p'ing soupira et dit :

— Je découperais l'empire tout aussi bien !

Quand il fut en âge, il servit le roi *Kiôu* de *Wéi* comme chef des équipages, mais n'avança point. Puis il servit *Hiáng-tsi* comme officier. *Liôu-pang* ayant pris *Yinn* qui était de son ressort, *Tch'ênn-p'ing* eut peur de la colère de *Hiáng-tsi*. Il mit son sceau dans une boîte, et le renvoya au roi de *Tch'ou*, tandis que lui-même, riche d'une épée, allait trouver le roi de *Hán*, auquel il demanda une entrevue. *Liôu-pang* lui demanda :

— Qu'étiez-vous au service de *Tch'ou* ?

— Officier, dit *Tch'ênn-p'ing*.

Aussitôt *Liôu-pang* le nomma officier dans son armée. On ne tourne pas casaque avec plus de désinvolture !

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Le roi de *Hán* s'étant rendu à *Láo-yang* (6), y fit, durant trois jours, des funérailles solennelles à l'Empereur Juste ; puis il dit aux princes qui étaient venus y assister :

— Tout l'empire avait reconnu l'Empereur Juste pour son suzerain. Or *Hiáng-tsi* l'a tué. C'est là un acte inqualifiable. J'ai pris le pays de *Ts'inn* et mobilisé mon armée. Je vous demande de marcher avec moi contre *Hiáng-tsi*, pour venger l'Empereur Juste !...

Cette teinte d'équité, sur l'ambition de *Liôu-pang*, est du plus heureux effet.

Au quatrième mois, *Liôu-pang* conduisant, l'armée de cinq princes, forte de 560 mille hommes, attaqua *Tch'ou*. *P'êng-ue* qui stationnait dans le royaume de *Wéi*, vint encore le joindre avec ses 30 mille hommes. Cette immense armée prit *P'êng-tch'eng* (i), la capitale de *Hiáng-tsi*, ses magasins et ses femmes. Heureux de leur facile victoire, les alliés firent bombance. *Hiáng-tsi* se chargea de leur donner un intermède de sa façon. A la tête de ^{p.260} trente mille cavaliers d'élite, il fondit sur cette cohue de près de 600 mille ribauds, et les mit dans une telle déroute, que, outre les tués, plus de 200 mille se noyèrent en essayant de passer la *Séu* et la *Soëi*, dont leurs cadavres accumulés barrèrent et firent déborder les eaux. *Liôu-pang* était dans la ville. *Hiáng-tsi* l'investit d'un triple cordon de troupes. Mais grâce à une tempête qui soulevait des nuages de poussière, *Liôu-pang* s'échappa, avec quelques dizaines de cavaliers seulement. Parmi les aptitudes de ce héros, son talent pour les fugues semble avoir tenu le premier rang. Comme il courait vers *P'éi*, pour tenter de soustraire sa famille aux représailles de *Hiáng-tsi*, il rencontra son fils *Ying* et sa fille, et apprit que son père et sa femme étaient déjà prisonniers de ceux de *Tch'ou*... Après ce revers, tous les roitelets firent demi-tour, et se donnèrent à *Hiáng-tsi*... En Europe, la fortune de *Liôu-pang* eût été brisée pour toujours. Mais en Chine, les désastres militaires sont peu de chose, les politiciens de ce pays possédant des colles qui raccommode les pires casses. Depuis *Liôu-pang* jusqu'à *Lì hounng-tchang*, ç'a toujours été la même histoire. Une fiction diplomatique, une complication politique habilement introduite dans le jeu, met dessus ce qui était dessous, fait du vainqueur un vaincu, etc. Nous allons voir *Liôu-pang* devenir empereur, à force de défaites et de politique... *Liôu-pang* demanda à ses compagnons :

— Qui d'entre vous pourrait amener *Ying-pou*, le roitelet de *Kiòu--kiang* (32), à attaquer *Tch'ou* par le sud. Cette diversion occuperait *Hiáng-tsi* pendant quelques mois, et nous donnerait le temps de rétablir nos affaires. Si j'arrive à l'empire, je récompenserai libéralement celui qui m'aura rendu ce service...

Soëi-heue s'offrit aussitôt. *Liôu-pang* lui donna pleins pouvoirs.

Durant le huitième mois, *Liôu-pang* établi à *Joûng-yang* (g), ^{p.261} s'occupa à rallier les bandes de soldats fuyards, éparpillées de tous côtés, après la débandade de *P'êng-tch'eng*. *Siáo-heue* son ministre mobilisa tout le pays de *Ts'inn*, et

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

envoya ces levées à *Joûng-yang*. L'armée de *Hân* étant ainsi reconstituée, *Tch'ou* ne put pas l'envahir aussitôt.

Pour parer, à tout événement avant la lutte décisive, et aussi pour s'afficher solennellement comme prétendant à l'empire, *Liôu-pang* nomma son fils *Yîng* prince héritier (l'enfant avait 3 ans), avec *Siáo-heue* comme tuteur et ministre. Il les établit dans le pays de *Ts'inn*. Il éleva un temple à ses ancêtres, et nomma les Patrons du sol et des moissons de la nouvelle dynastie (p. 58). Cependant il faisait solliciter par ses émissaires, les autres roitelets. *Lí i-ki* (p. 245) essaya de lui gagner le roi *Páo* de *Wéi*. Mais celui-ci dit :

— *Liôu-pang* est grossier et insolent ; il injurie les princes comme des esclaves ; je ne veux plus avoir affaire à lui !...

Aussitôt *Liôu-pang* envoya *Hân-sinn* contre *Wéi*... *Liôu-pang* demanda à *Lí i-ki* :

— Qui est-ce qui commande les troupes de *Wéi* ?

— C'est *Pài-tcheu* ; dit *Lí i-ki*...

— Ce blanc-bec là, dont la bouche sent encore le lait, dit *Liôu-pang*, n'arrêtera pas *Hân-sinn* ; cela va bien !...

Hân-sinn s'informa aussi du nom de son adversaire. Quand on lui eut nommé *Pài-tcheu*...

— C'est un imbécile ! dit-il...

et il marcha contre *Wéi*, battit *Pài-tcheu*, prit le roi *Páo*, et annexa *Wéi* au nom de son maître.

En 204, *Hân-sinn* et *Tchāng-eull* envahirent *Tcháo*, pour le compte de *Liôu-pang*. Le roi de *Tcháo* réunit une armée de 200 mille hommes, à *Tsing-king-k'eou* (n), entrée de la fameuse passe de *Hoâi-lou*, qui, des plaines du *Tchéu-li* actuel, donne accès dans la vallée de la *Fénn*. *Lí tsouo-tch'ee* dit à *Tch'ênn-u* roi de *Tái* (p. 229), qui commandait l'armée de *Tcháo* :

— La tactique de *Hân-sien* consiste à charger avec un élan irrésistible. Ne l'attendez donc pas en plaine. Mais, dans le pays accidenté qu'il aura à traverser pour venir jusqu'ici, ses chars ne pourront pas évoluer, sa cavalerie ne pourra pas se déployer ; de plus, ses provisions devront le suivre par une voie unique. Donnez-moi trente mille cavaliers pour le tourner et le couper. Il ne pourra plus, ni avancer, ni reculer, ni vivre dans le pays qu'il aura envahi. Avant dix jours, sa tête et celles de ses officiers, seront exposées devant vos étendards...

Or *Tch'ênn-u* s'était décerné le titre de *Guerrier Juste*. Il se faisait gloire de n'avoir jamais usé de stratagème. Il rejeta donc le plan de *Lí tsouo-tch'ee*, et attendit ^{p.262} *Hân-sinn* en rase campagne, sans même garder les défilés... Quand les espions de *Hân-sinn* lui eurent donné ces nouvelles, celui-ci jubila. Traversant d'une traite le pays accidenté, il arriva près de *Tsing-king-k'eou*, sans que l'armée

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

de *Tcháo* se doutât même de son approche. Il campa, cette nuit, hors de la vue de l'ennemi. A minuit, il détacha un corps de 2 000 cavaliers, munis chacun d'un drapeau rouge (couleur des *Hán*), avec ordre de se porter, par des chemins détournés, à une position d'où ils verraient le camp de *Tcháo*, sans être vus de lui. Leur consigne était d'enlever le camp, si l'armée de *Tcháo* venait à l'évacuer imprudemment, et d'y arborer les couleurs des *Hán*. Puis *Hân-sinn* donna à déjeuner à ses généraux, en leur disant :

— Nous dînerons après la victoire...

Dès l'aube, *Hân-sinn* déployant la bannière de général en chef, déboucha en ordre de bataille, tambours roulants, de la passe de *Tsing-king-k'eou*. L'armée de *Tcháo*, sortant de son camp, se rangea aussi en bataille. Le combat, durait, indécis, quand soudain, jetant ses tambours et ses étendards, *Hân-sinn* tourna le dos. Du coup, les dernières réserves quittèrent le camp de *Tcháo*, pour courir à la curée. Aussitôt les 2 000 cavaliers de *Hán*, envahissant le camp, plantèrent sur ses remparts leurs 2 000 drapeaux rouges. Quand ceux de *Tcháo* tournèrent la tête, ils furent terrifiés, et leurs rangs vacillèrent. *Hân-sinn* attendait ce moment-là. Se retournant soudain, il écrasa l'armée de *Tcháo*, tua le roitelet *Tch'ên-n-u* de *Tái*, et prit le roitelet *Hîe* de *Tcháo*... Avant la bataille, *Hân-sinn* avait promis mille lingots à qui lui amènerait *Li tsouo-tch'ee* vivant. Quand on le lui eut amené, il délia lui-même ses liens, l'assit à la place d'honneur comme son maître, et dit :

— Je dois réduire *Yén* au nord, *Ts'î* à l'est. Veuillez me dire comme je dois m'y prendre, pour réussir.

^{p.263} *Li tsouo-tch'ee* s'excusa d'abord, en disant :

— Comment moi, un malheureux captif, pourrais-je vous conseiller sur une aussi grave affaire ?

— Si *Tch'ên-n-u* avait suivi vos conseils, dit *Hân-sinn*, à cette heure c'est moi qui serais votre prisonnier. Ne me refusez pas vos avis...

Ainsi amadoué, *Li tsouo-tch'ee* dit :

— Commencez par envoyer à *Yén* un homme disert qui l'engage à se soumettre. *Yén* ne résistera pas. Quand *Yén* se sera soumis, marchez sur *Ts'î*. Les esprits de ce pays-là sont ainsi faits, que personne ne peut jamais deviner quelle détermination ils prendront au dernier moment. Il est probable, cependant, que le voisinage de votre armée les rendra sages. C'est tout ce que je puis vous dire...

Hân-sinn fit ainsi. Selon son habitude, *Yén* plia dans le sens du vent, et envoya un ambassadeur saluer amicalement le roi de *Hán*... Ceux de *Tcháo* ayant demandé *Tchāng-eull* pour roi, *Liôu-pang* le leur accorda.

Cependant *Soêi-heue* envoyé au roitelet *Yīng-pou* de *Kiòu-kiang* (32), pour l'engager à attaquer *Hiáng-tsi* par le sud, avait réussi dans sa négociation. *Yīng-pou* vint en personne, avec lui, trouver *Liôu-pang*. Quand il entra, *Liôu-pang* assis sur son lit, se faisait laver les pieds. *Yīng-pou* fut choqué de cette réception. Mais

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

quand il fut arrivé à son quartier, voyant qu'il était logé, meublé, nourri et servi, exactement comme *Liôu-pang* lui-même, il fut flatté au delà de toute mesure. *Liôu-pang* ajouta de ses propres soldats, à ceux que *Yîng-pou* avait amenés, et le chargea de garder *Tch'êng-kao* (à l'ouest de f), place qui fermait l'entrée du bassin de la *Láo* (6).

Au quatrième mois, une armée de *Tch'ou*, tournant *Tch'êng-kao*, surprit et entoura *Liôu-pang* à *Joûng-yang*. Celui-ci, presque découragé, demanda à *Tch'ênn-p'ing* :

— Quand tous ces troubles prendront-ils fin ?

Tch'ênn-p'ing lui dit :

— *Hiáng-tsi* n'a plus que peu de bons politiciens. Tâchez de l'en priver ; surtout de *Fán-tseng* (p. 251) et de *Tchoûng-li mei*. Cela ne sera pas difficile. *Hiáng-tsi* croit toutes les délations. Tirez parti de son vice. Si vous pouvez vous résoudre à sacrifier une bonne somme, pour lui donner des soupçons, *Tch'ou* sera perdu...

Liôu-pang donna aussitôt à *Tch'ênn-p'ing* quarante mille lingots, avec l'assurance que jamais il ne lui en demanderait aucune compte. *Tch'ênn-p'ing* employa cet argent à gager une nuée de délateurs. Il fit d'abord courir le bruit que ^{p.264} *Tchoûng-li mei* et d'autres, se voyant mal payés de leurs services, songeaient à faire cause commune avec *Hán* contre *Tch'ou*, afin d'attraper aussi quelque lopin de terre. *Hiáng-tsi* crut ces bruits, et éloigna *Tchoûng-li mei*... Puis, le siège de *Joûng-yang* avançant de plus en plus, *Liôu-pang* feignit de demander la paix à *Hiáng-tsi*. Celui-ci lui envoya un député, pour entrer en pourparlers. Quand ce député se présenta devant *Tch'ênn-p'ing*, un repas magnifique était servi sur la table. *Tch'ênn-p'ing* prenant un air tout décontenancé, dit :

— Ah c'est vous ! J'attendais mon ami *Fán-tseng*...

et faisant desservir au plus vite le beau repas, il traita le député fort chichement. Celui-ci étant retourné auprès de *Hiáng-tsi*, lui raconta son aventure. C'en fut assez pour perdre *Fán-tseng* dans l'esprit de *Hiáng-tsi*. Quelques jours plus tard, *Fán-tseng* ayant proposé à *Hiáng-tsi* de pousser le siège plus activement, celui-ci ne l'écouta pas. Alors *Fán-tseng* se fâcha et dit :

— Puisque vous n'avez plus besoin de moi, tirez-vous désormais d'affaire vous-même ; pour moi, je vais reporter mes os dans ma patrie.

Il partit aussitôt, mais ne revit pas sa patrie, car il mourut d'un anthrax, avant d'être arrivé à *P'êng-tch'eng*... Ainsi *Hiáng-tsi* fut réduit à la valeur militaire, c'est-à-dire, d'après la thèse chinoise, à rien. L'histoire va prouver la thèse.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Au 5^e mois, *Tch'ou* pressant de plus en plus le siège de *Joûng-yang* (g), *Kí-sinn* dit à *Liôu-pang* :

— Cela tourne mal ! Permettez-moi de jouer un tour à *Tch'ou*...

Sur ce, *Tch'enn-p'ing* sortit au milieu de la nuit, avec 2 000 hommes, par la porte de l'est. Les troupes de *Tch'ou* se portèrent aussitôt sur ce point, pour refouler toute sortie ultérieure. Monté sur le char royal de *Liôu-pang*, *Kí-sinn* se présenta à elles, tandis qu'on criait autour de lui :

— Il n'y a plus de vivres ! Le roi ^{p.265} de *Hán* se rend au roi de *Tch'ou* !

A ces cris, le reste des assiégeants courut à la porte de l'est, pour jouir du spectacle. Alors *Liôu-pang*, ayant remis le commandement de la place à *Tcheōu-k'eue*, s'échappa à franc étrier par la porte de l'ouest débloquée, suivi de quelques dizaines de cavaliers seulement. Quand *Hiáng-tsi* découvrit le stratagème, il fut si furieux qu'il fit brûler vif *Kí-sinn*... *Liôu-pang* courut jusque dans le pays de *Ts'inn*, y ramassa des troupes, et revint se jeter dans *Tch'êng-kao* (près f), où *Yîng-pou* tenait encore... *Hiáng-tsi* ayant pris *Joûng-yang*, fit bouillir le brave commandant *Tcheōu-k'eue*, et vint ensuite mettre le siège devant *Tch'êng-kao*. *Liôu-pang* dut encore fuir. Il passa au nord du Fleuve. Se donnant pour un courrier de *Hán*, il pénétra à l'aube du jour dans le camp de *Hân-sinn* (p. 262). *Hân-sinn* et *Tchāng-eull* dormaient encore. *Liôu-pang* se glissa dans leur tente, tira leurs brevets de leur lit, sortit sans les réveiller, puis, convoquant le conseil par les signaux d'usage, il annonça aux généraux que le roi commandait en chef. Laissant *Tchāng-eull* pour garder *Tcháo*, il envoya *Hân-sinn* contre *Ts'î*, et garda le gros de l'armée pour lui-même. Pendant ce temps, *Tch'êng-kao* était tombé au pouvoir de *Tch'ou*, qui s'apprêtait à forcer les passes (V)... Alors *Lì i-ki* dit à *Liôu-pang* :

— L'important pour les rois, c'est leur peuple ; et l'important pour le peuple, c'est sa nourriture. Or voici, non loin d'ici, l'immense grenier de *Nāo-ts'ang*. Pressé de marcher vers l'ouest, *Hiáng-tsi* a dégarni cette place. Prenez-la ! Le Ciel vous la donne !

Liôu-pang adopta ce plan. De plus, il envoya *Liôu-kia* et d'autres, à la tête de colonnes volantes, pour mettre le feu aux magasins du pays de *Tch'ou*, et détruire, derrière son dos, les provisions et les ressources de *Hiáng-tsi*. Il envoya aussi *Lì i-ki* prier *Ts'î* de se joindre à lui contre ^{p.266} *Tch'ou*... Or peu auparavant (p. 265), il avait donné ordre à *Hân-sinn* de marcher contre *Ts'î*. Celui-ci ayant appris que *Lì i-ki* négociait dans ce pays, arrêta sa marche. *K'oài-tch'ee* lui dit :

— Laissez-vous un lettré, arrivé en voiture sans fatigue, réduire d'un seul coup de sa langue de trois pouces, les 70 villes de *Ts'î* ; tandis que vous, avec des dizaines de milliers de soldats, vous avez mis plus d'un an à réduire les 50 villes de *Tcháo* ? Souffrirez-vous que cette ganache éclipse vos hauts faits ?

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Hân-sinn se laissa persuader par ces paroles perfides. Il passa le Fleuve et surprit *Ts'î*, qui ne s'attendait à rien. Le roi de *Ts'î* croyant à une trahison, fit bouillir *Lì i-ki*, puis s'enfuit à *Kāo-mi*.

Pendant ce temps, *Liôu-pang* repassé au sud du Fleuve, avait enlevé les magasins de *Nāo-ts'ang*... *Ts'āo-kiou*, envoyé contre lui, passait à gué la *Séu*, quand *Liôu-pang* tombant sur lui, dispersa son armée. *Ts'āo-kiou* se coupa la gorge. *Liôu-pang* reprit *Tch'êng-kao*.

Quand *Hiáng-tsi* reçut ces fâcheuses nouvelles, il dut cesser sa marche vers l'ouest, et revenir sur ses pas jusqu'à *Koàng-ou* (6). Là les deux armées ennemies entrèrent en contact. *Tch'òu* était à court de vivres. *Hiáng-tsi* qui traînait à sa suite le père de *Liôu-pang*, fit élever, à la vue des deux camps, une estrade très élevée, garnie d'un attirail de boucherie. Il y fit monter le père de *Liôu-pang*, puis fit dire à celui-ci :

— Si tu ne te sou mets pas aussitôt, je vais faire bouillir ton père !

Liôu-pang répondit :

— Toi et moi, nous avons reçu notre mission du roi *Hoâi* de *Tch'òu*, qui nous a faits frères jurés. Puisque tu es mon frère, mon père est aussi ton père. Si la famine t'oblige à bouillir notre père, je ne te demande qu'un seul bol du bouillon !

Hiáng-tsi furieux allait exécuter sa menace. Mais son oncle *Hiáng-pai*, toujours modéré, et qui semble avoir eu un faible pour *Liôu-pang*, l'en dissuada et lui dit :

— Cette cruauté sera inutile. Elle vous attirera des malheurs et n'arrêtera pas *Liôu-pang*. Car, quand quelqu'un s'est mis en tête d'arriver à l'empire, ses parents ne lui sont plus rien...

Alors *Hiáng-tsi* eut avec *Liôu-pang* une entrevue entre les deux camps. Les deux prétendants qui se connaissaient, se tinrent à distance l'un de l'autre. *Hiáng-tsi* dit :

— Voici bien des années que l'empire est sens dessus dessous à cause de notre rivalité. Vidons notre querelle en combat singulier, et n'affligeons plus les peuples de l'empire.

Liôu-pang éclatant de rire, refusa et dit :

— Mon arme à moi, ce n'est pas la force, c'est la ruse !

Puis, prenant ^{p.267} un ton sévère, il ajouta :

— Je suis entré en campagne, avec les princes, pour la cause de la justice, pour purger l'empire des brigands qui le désolent. Comme tu es du nombre, je t'enverrai le bourreau, si tu veux ; mais je ne me chargerai pas de te tuer moi-même en combat singulier !

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Furieux de cette insulte, *Hiáng-tsi* se jeta sur une arbalète, ajusta *Liôu-pang* et le blessa à la poitrine. Celui-ci craignant la panique des siens, se baissa vivement et saisit son pied en criant :

— Le misérable ! il m'a blessé à l'orteil !

Puis, *Tchāng-leang* l'ayant pressé de marcher et de se montrer aux officiers et aux soldats, *Liôu-pang* le fit. Ensuite, surmontant la douleur, il rentra à cheval à *Tch'êng-kao*.

Alors *Hiáng-tsi* tenta un suprême effort. Il envoya *Loûng-ts'ie* contre *Hân-sinn*, à la tête de sa dernière armée, forte de 200 mille hommes... *Loûng-ts'ie* dit :

— Je connais *Hân-sinn* ; c'est un propre à rien, qui a mangé la soupe d'une vieille laveuse ; il ne me fait pas peur !

et il se rangea en ordre de bataille derrière la *Wêi*. Durant la nuit, *Hân-sinn* fit barrer cette rivière, en amont, avec des sacs de sable. Le jour venu, traversant en aval le lit presque vide de la *Wêi*, *Hân-sinn* marcha contre *Tch'ou* ; puis soudain, feignant la terreur, il revint sur ses pas et repassa la rivière. A cette vue, *Loûng-ts'ie* jubilant dit :

— Je savais bien que *Hân-sinn* n'est qu'un lâche !

et, à son tour, il se précipita avec ses troupes, pour traverser la *Wêi*. A ce moment, *Hân-sinn* ayant fait rompre son barrage, les eaux arrivèrent impétueuses, et coupèrent en deux les colonnes de *Loûng-ts'ie*. Or dans ces temps où la tactique se réduisait à des charges en masses immenses et compactes, quand une colonne était rompue, c'en était fait d'elle. *Hân-sinn* se retournant, tailla en pièces tous ceux qui avaient passé la rivière, y compris *Loûng-ts'ie* ; puis, poursuivant la cohue des fuyards, il enleva *Tch'êng-yang*, prit ^{p.268} le roi *Koāng* de *Ts'î*, et annexa tout son royaume.

Alors *Hân-sinn* fit dire à *Liôu-pang* :

— Le peuple de *Ts'î* est très inconstant. Faites-moi vice-roi de *Ts'î*, et je le maintiendrai dans le devoir.

Liôu-pang furieux lâcha un juron, puis dit :

— Comment ? alors que moi je suis ici dans le plus grand embarras, attendant avec anxiété qu'il vienne à mon secours, lui s'occupe de devenir vice-roi !...

Tchāng-leang et *Tch'enn-p'ing* lui marchèrent sur le pied, pour le faire taire, et lui dirent à l'oreille :

— Nos affaires sont encore en assez mauvais état. Accordez-lui ce qu'il demande, de peur qu'il ne se l'accorde lui-même, et ne se tourne contre vous !

Après un nouveau juron, *Liôu-pang* s'écria :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Je voulais dire qu'il doit être roi, et non vice-roi !

Au deuxième mois, *Liôu-pang* envoya à *Hân-sinn*, par *Tchāng-leang*, le sceau de roi de *Ts'î*, et requit son armée contre *Tch'ou*.

Ce royaume était épuisé. Quand *Hiáng-tsi* apprit la destruction de l'armée de *Loûng-ts'ie*, il fut atterré. Il essaya alors de la ruse, l'arme de son adversaire. Il envoya *Oû-chee* à *Hân-sinn*, pour lui dire :

— Soyons amis ! Partageons l'empire à trois, *Liôu-pang*, vous et moi !

Hân-sinn refusa et dit :

— J'ai servi *Hiáng-tsi* jadis ; il n'écoutait pas ce que je lui disais ; il ne faisait aucun cas de mes plans ; voilà pourquoi je l'ai quitté pour me donner à *Liôu-pang*. Celui-ci m'a fait général en chef, et m'a donné des milliers et des milliers de soldats. Il a ôté ses habits pour m'en vêtir ; il s'est arraché les morceaux de la bouche pour m'en nourrir ; il a écouté tout ce que je lui ai dit, et a fait tout ce que je lui ai suggéré de faire. C'est lui qui m'a fait tout ce que je suis à présent. Si je trahissais celui qui m'a aimé et qui a mis en moi sa confiance, cela ne me porterait-il pas malheur ? Non, jusqu'à la mort, *Hân-sinn* sera à *Liôu-pang* ! Veuillez remercier de ma part le roi de *Tch'ou* !

Nous verrons ^{p.269} comment *Liôu-pang* trahit ce brave, qui ne l'avait jamais trahi.

Au septième mois, *Liôu-pang* fit *Yīng-pou* roi des provinces au sud du *Hoâi* (32). C'était mettre *Hiáng-tsi* entre deux feux, et lui couper la retraite.

Au huitième mois *Liôu-pang* commença à lever les impôts et à organiser le service militaire dans l'empire. L'impôt fut perçu par capitation, les terres étant dévastées. Tout homme paya la taxe, de 15 à 56 ans. Chaque groupe de 120 hommes, fournit un nombre donné de soldats, de chars et de chevaux. *Liôu-pang* ordonna aussi que désormais on mettrait en bière, et qu'on renverrait dans leur patrie, les corps de ceux qui mourraient à la guerre, au lieu de les enfouir sur le champ de bataille. Je m'imagine que, en pratique, cet édit resta lettre morte ; car, avec les tueries de ce temps-là, où aurait-on pris les cercueils nécessaires ? Mais l'édit était politique. Il gagna à *Liôu-pang* le cœur du peuple ; c'est ce qu'il s'agissait d'obtenir. Ce fut la première fois, dit l'histoire, qu'on manifesta de la charité pour les morts.

Hommes et vivres, tout manquait désormais à *Hiáng-tsi*. *Hân-sinn* s'était mis à le traquer. Alors *Hiáng-tsi* offrit à *Liôu-pang* de partager avec lui l'empire. *Liôu-pang* accepta. En conséquence, au neuvième mois, *Hiáng-tsi* lui renvoya son père et sa femme. Les deux armées cessèrent les hostilités, et *Hiáng-tsi* marcha vers l'est, tandis que *Liôu-pang* se retirait vers l'ouest.

Cependant *Tchāng-leang* accourut et dit à *Liôu-pang* :

— Comment pouvez-vous accepter une moitié de l'empire, alors que vous en possédez déjà plus de la moitié. Les troupes de *Tch'ou* sont

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

épuisées par la faim et la fatigue. Anéantissez-les, une fois pour toutes ! Si vous les lâchez, maintenant que vous les tenez, vous ferez comme ce fou qui élevait un tigre pour se faire un jour dévorer !...

Liôu-pang écouta ces paroles perfides... Maître *Tch'êng*, l'honnête philosophe du onzième siècle, a dit :

— *Tchāng-leang* était un politicien habile, dont la vue portait haut et loin ; c'était un vrai confuciste. Cependant, quand il conseilla ainsi *Liôu-pang*, il commit une griève injustice ; et *Liôu-pang* qui l'écouta et qui poursuivit *Hiáng-tsi* dans sa retraite, se rendit coupable de parjure.

Au commencement de l'an **203**, *Liôu-pang* poursuivant *Hiáng-tsi*, le joignit à *Kôu-ling* (7). *Hân-sinn* et *P'êng-ue* n'étant pas arrivés au jour fixé pour la jonction, *Hiáng-tsi* battit *Liôu-pang*, qui dut se retrancher et se tenir sur la défensive. *Liôu-pang* ^{p.270} demanda à *Tchāng-leang* :

— Pourquoi n'arrivent-ils pas ?

Tchāng-leang répondit :

— C'est qu'ils n'espèrent rien pour eux, de la défaite de *Tch'ou*. *Hân-sinn* sait que c'est malgré vous, que vous l'avez fait roi de *Ts'î* ; il se sent peu solide ; d'ailleurs, comme son pays natal est enclavé dans *Tch'ou*, c'est ce royaume-là qu'il reluke... *P'êng-ue* ayant soumis le pays de *Leāng*, espère aussi le gouverner ; or vous ne vous pressez pas de le satisfaire... Si vous pouviez-vous résoudre à céder à chacun de ces deux hommes son lopin d'empire, ils s'intéresseraient à la lutte, et c'en serait fait de *Tch'ou*.

Liôu-pang y ayant consenti, *Hân-sinn* et *P'êng-ue* arrivèrent aussitôt, chacun avec une armée. *Hiáng-tsi* s'était retiré à *Kāi-kia* (o). Il avait peu de soldats, et était à bout de vivres. *Liôu-pang*, *Hân-sinn* et *P'êng-ue* l'attaquèrent en force. *Hiáng-tsi* battu, dut se retrancher à son tour. Les *Hân* l'investirent sur plusieurs lignes de profondeur. Durant la nuit, *Hiáng-tsi* entendit que, dans l'armée assiégeante, de tous côtés on chantait les chants de *Tch'ou* (stratagème). Très ému, il dit :

— Les *Hân* auraient-ils déjà pris tout le pays de *Tch'ou* ? Comment se fait-il que parmi eux les hommes de *Tch'ou* soient si nombreux ?

S'étant ensuite mis à boire dans sa tente, il exhala sa douleur en chants plaintifs, tandis que les larmes ruisselaient de ses yeux. Tous les assistants pleuraient de même, n'osant pas se regarder en face. Enfin *Hiáng-tsi* monta sur son cheval de bataille, et suivi de 800 cavaliers, au milieu de la nuit, forçant les lignes ennemies, il s'échappa vers le sud, fuyant vers le gué du *Hoāi*. Arrivé à *Yīnn-ling*, il perdit son chemin. Il interrogea un paysan, qui le trompa en lui disant :

— Prenez à gauche...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oū, 87 av. J.-C.]

Ayant donc pris à gauche, il s'engagea dans un vaste marais. *Koán-ying* général de la cavalerie *Hán*, l'y découvrit, et lui donna la chasse. Quand *Hiáng-tsi* arriva à ^{p.271} *Tōng-tch'eng*, il ne lui restait plus que 28 cavaliers. Les *Hán* qui le poursuivaient, étaient plusieurs milliers. *Hiáng-tsi* adossa ses reîtres à la colline *Séu-hoei*, et les ayant rangés, il les harangua en ces termes :

— Voici huit ans que je fais la guerre. J'ai livré plus de 70 batailles, sans jamais être vaincu. J'ai été l'arbitre de l'empire. Si maintenant je suis tombé dans une pareille détresse, c'est que le Ciel m'abandonne ; ce n'est pas que j'aie mal combattu. Puisqu'il me faudra mourir aujourd'hui, je veux vendre chèrement ma vie, et vous donner un dernier échantillon de ma valeur. Pour commencer, je vais enfoncer les lignes ennemies et tuer un chef...

Alors *Hiáng-tsi* divisa ses cavaliers en pelotons. De tous côtés, les *Hán* les entouraient, sur plusieurs lignes de profondeur. *Hiáng-tsi* ordonna à ses pelotons de charger, en descendant la pente, après leur avoir assigné, pour se rallier, trois points à l'est de la colline. Puis lui aussi chargea, en poussant un grand cri, tua un chef *Hán* et rejoignit ses cavaliers au lieu indiqué. Ne sachant pas dans lequel des trois pelotons était *Hiáng-tsi*, les *Hán* se divisèrent en trois escadrons, qui les entourèrent séparément. *Hiáng-tsi* chargea de nouveau, tua encore un officier et une centaine d'hommes, puis rallia ses cavaliers. Il n'en manquait que deux. *Hiáng-tsi* leur dit :

— Eh bien ?

Ils répondirent :

— Comme vous voudrez !

Alors *Hiáng-tsi* chercha à passer la rivière *Oū*, pour fuir vers l'est. Le chef du poste ayant fait accoster son bac, lui dit :

— Quoique le pays à l'est de la rivière soit petit, il mesure pourtant mille *li* dans tous les sens, et contient plusieurs centaines de milliers d'hommes ; cela fera encore un royaume passable. Il n'y a que mon bac ; passez au plus vite !

Mais *Hiáng-tsi* qui s'était ravisé, dit en riant :

— Moi *Tsi*, j'ai passé jadis cette rivière, avec huit mille hommes de la rive orientale, que j'ai conduits vers l'ouest, et dont aucun ^{p.272} ne revient aujourd'hui avec moi. Supposé que leurs pères et leurs frères veuillent de moi pour prince, moi je ne pourrai pas les regarder en face ; même s'ils ne disent rien, n'aurai-je pas la honte au cœur ?

Puis *Hiáng-tsi* dit au chef du poste :

— Je sais que tu deviendras quelque chose. Vois ce cheval ; je le monte depuis cinq ans ; il n'a pas son pareil ; il a fait souvent jusqu'à

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

mille *lì* en une journée ; je ne puis me résoudre à le tuer ; je te le donne !

Puis il fit mettre pied à terre à ses reîtres, qui ne gardèrent que leurs sabres, pour combattre corps à corps les *Hán* qui les avaient rejoints. A lui seul, *Hiáng-tsi* en tua plusieurs centaines. Il avait déjà reçu plus de dix blessures, quand, regardant autour de soi, il aperçut *Lù ma-t'oung* et lui cria :

— N'as-tu pas été des miens jadis ?

Lù ma-t'oung l'ayant dévisagé, le montra à *Wâng-i* et dit :

— Celui-ci est *Hiáng-tsi*.

Alors, *Hiáng-tsi* dit à *Wâng-i* :

— J'ai ouï dire que le roi de *Hán* a promis mille lingots et une terre de dix mille familles pour ma tête ; je te la donne !

et se coupant la gorge, il mourut. *Wâng-i* prit sa tête. Les cavaliers *Hán* s'écrasèrent en se disputant son corps ; plusieurs dizaines s'entretuèrent. Enfin *Yâng-hi*, *Lù ma-t'oung*, *Lù-tcheng* et *Yâng-ou*, s'emparèrent chacun d'un quartier. Ces cinq hommes ayant réuni leurs morceaux, constatation faite, on leur partagea le territoire promis... Ainsi périt cet homme de sang, à l'âge de trente ans ; vie et mort de bête féroce.

Jadis le roi *Hoâi* avait nommé *Hiáng-tsi* prince de *Lòu*. Quand il fut mort, et que tout le royaume de *Tch'òu* se fut soumis aux *Hán*, ceux de *Lòu* leur résistaient encore. A la tête de l'armée de l'empire, *Liòu-pang* investit *Lòu*. S'avançant lui-même jusqu'au pied des remparts, il montra la tête de *Hiáng-tsi* ; alors *Lòu* se soumit... *Liòu-pang* ordonna d'ensevelir *Hiáng-tsi* à *Kòu-tch'eng*, avec les cérémonies usitées pour les princes de *Lòu*.

^{p.273} Lui-même conduisit le deuil, poussa les lamentations d'usage, puis s'en alla. Il ne sévit pas contre la famille de *Hiáng-tsi* ; il donna même des apanages à *Hiáng-pai* et à trois autres membres de cette famille, qu'il agrégea à son clan *Liòu*.

Aussitôt que *Liòu-pang* fut débarrassé de *Hiáng-tsi*, il tint sa promesse, nomma *Hân-sinn* roi de *Tch'òu* et *P'êng-ue* roi de *Leâng*, mais enleva à *Hân-sinn* son armée, pour la deuxième fois.

En 202, au deuxième mois, les rois et les chefs demandèrent tous que *Liòu-pang* se fit empereur. Il monta sur le trône dans son camp (près f). Il donna à sa dynastie le nom du territoire *Hán*, dont il était roi, avant de devenir empereur. Il fit aussitôt proclamer une amnistie générale ainsi conçue :

« Voici huit années que les soldats n'ont eu aucun repos ; le peuple lui aussi a cruellement souffert. Maintenant l'empire est restauré. L'empereur pardonne toutes les fautes qui n'ont pas mérité la peine de mort.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Puis il adressa au peuple l'édit suivant :

« Que tous ceux qui sont encore réunis dans les montagnes ou dans les marais (partisans), dont le nombre et les noms ne sont pas connus, retournent tous chacun dans son district, à son clan, à ses terres, à son habitation.

Au cinquième mois, les armées furent licenciées, et chacun retourna chez soi. Tous les officiers d'un grade supérieur au septième degré, reçurent des titres de rente viagère sur les villes. Les inférieurs furent libérés pour toujours de toute taxe et corvée, ainsi que leur famille.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

DYNASTIE TS'IEN-HAN.

202 avant J.-C. - 8 après J.-C.

@

^{p.274} Sur le trône impérial, *Liôu-pang* s'appela l'empereur *Kāo* : sa physionomie morale n'en devint pas plus belle. L'histoire compte, comme faisant partie du règne de *Hán Kāo-ti*, les années d'anarchie 206 à 203. L'année 202, première du règne effectif de l'empereur *Kāo*, est donc la cinquième de son règne, dans l'histoire officielle.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Kāo,

202 à 195.

Carte IX. @

En 202, dans un festin qu'il donna au palais du sud à *Láo-yang* l'ancienne capitale des *Tcheōu* (8), l'empereur dit :

— Vous tous, princes et officiers, ne vous cachez pas de moi ; que chacun exprime son sentiment ! Pourquoi ai-je obtenu l'empire ? Pourquoi *Hiáng-tsi* l'a-t-il perdu ?

Wāng-ling répondit :

— Quand vous aviez fait prendre une ville ou un territoire par quelqu'un de vos officiers, vous les lui donniez ; il avait sa part des profits de l'empire. *Hiáng-tsi* agissait tout autrement. Il ruinait les hommes de mérite. Il se défiait des hommes de talent. Une victoire n'était pas comptée à celui qui l'avait remportée ; une conquête ne profitait pas à celui qui l'avait faite. Voilà pourquoi il n'a pas obtenu l'empire.

L'empereur dit :

— Ce que vous dites est vrai, mais vous ne dites pas tout. Pour combiner un plan dans le secret de la tente, et le faire réussir ensuite à mille *li* de là, je ne vaud pas *Tchāng-leang*. Pour pacifier le pays, apaiser le peuple et ravitailler les armées, je ne vaud pas *Siāo-heue*. Pour aligner des millions d'hommes, pour vaincre à chaque bataille et conquérir à chaque assaut, je ne vaud pas *Hān-sinn*. Ces trois-là sont des héros. Or moi j'ai su tirer d'eux tout le parti possible ; voilà pourquoi j'ai obtenu l'empire. *Hiáng-tsi* possédant *Fán-tseng*, n'a pas su profiter de ses avis ; voilà pourquoi il a eu le dessous...

Tous les grands approuvèrent... Nous verrons bientôt comment cet opportuniste sans cœur et sans conscience, traita ceux auxquels, de son propre aveu, il devait l'empire, une fois qu'il n'eut plus besoin d'eux.

Kí-pou du pays de *Tch'ou*, officier de *Hiáng-tsi*, avait fait de grandes misères à *Liōu-pang*. Quand *Hiáng-tsi* eut péri, *Liōu-pang* devenu empereur, promit mille lingots à celui qui lui livrerait *Kí-pou*, avec menace d'exterminer, avec toute sa famille, ^{p.275} quiconque lui donnerait asile. Alors *Kí-pou* s'étant coupé la chevelure à la manière des esclaves, se vendit à un certain *Tchōu-kia* du pays de *Lòu*. *Tchōu-kia* reconnut *Kí-pou*. Sans lui rien dire, il lui acheta une terre et une maison ; puis, s'étant rendu personnellement à *Láo-yang*, il vit *T'êng-koung* à qui il dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— De quelle faute *Ki-pou* est-il coupable ? Qu'un sujet fasse de son mieux pour le service de son maître, c'est son devoir. Convient-il de faire périr, tous ceux qui ont servi *Hiáng-tsi* ? Comment, l'empereur vient à peine d'obtenir l'empire, et le voilà qui recherche un homme à qui il en veut ! n'est-ce pas là manquer de générosité ? De plus, *Ki-pou* a du talent. Si l'empereur le fait rechercher trop activement, il pourrait bien aller se réfugier au nord chez les *Hôu*, ou au sud dans le pays de *Ûe*. Éloigner de soi les braves officiers, et en doter ses ennemis, n'est-ce pas vouloir, comme le roi *P'ing* de *Tch'ou*, se faire fouetter par *Oû tzeu-su* ?

T'êng-koung rapporta ce discours à l'empereur, lequel gracia *Ki-pou*, l'appela à la cour et le nomma conseiller aulique. Son bienfaiteur *Tchōu-kia* évita de le revoir, pour ne pas l'humilier en l'obligeant à remercier.

Oû tzeu-su offensé par le roi *P'ing* de *Tch'ou*, s'enfuit à *Oû*, dont il poussa le vicomte à envahir *Tch'ou*. Quand l'invasion eut lieu en 516, le roi *P'ing* venait de mourir. Pour assouvir sa vengeance, *Oû tzeu-su* fit déterrer son cadavre, qui reçut trois cents coups de fouet.

Or *T'ing-koung*, le frère utérin de *Ki-pou*, avait aussi servi dans l'armée de *Hiáng-tsi*. Quand *Liōu-pang* avait dû fuir, après le désastre de *P'êng-tch'eng* (p. 260), *T'ing-koung*, le sabre au poing, lui avait barré le passage. *Liōu-pang* lui ayant jeté un regard suppliant, en disant :

— Pourquoi faut-il que deux braves se persécutent ainsi ?

T'ing-koung ému de compassion, l'avait laissé passer son chemin... Quand *Liōu-pang* fut devenu empereur, *T'ing-koung* vint lui présenter ses hommages. Pour l'instruction de ses officiers, ^{p.276} l'empereur dit :

— Jadis ce *T'ing-koung* a, par sa déloyauté, fait perdre l'empire à son maître *Hiáng-tsi* (en sauvant la vie à son compétiteur) !...

et il le fit décapiter, afin qu'aucun officier, dit-il, n'imité désormais *T'ing-koung*... Admire qui voudra cette justice !

Un homme du pays de *Ts'î*, nommé *Leōu-king*, passant à *Láo-yang* (8), demanda audience à l'empereur et lui dit :

— Vous semblez vouloir établir votre capitale à *Láo-yang* ; prétendriez-vous, par hasard, vouloir égaler la prospérité des *Tcheōu* ?

— Pourquoi pas ? dit l'empereur.

Leōu-king reprit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Vous êtes parvenu à l'empire autrement que les *Tcheōu*. Eux, depuis leur ancêtre *K'i* avaient accumulé les hauts faits et les bonnes œuvres, durant plus de dix générations ; voilà pourquoi, au temps des princes *Wënn* et *Oû*, les seigneurs se donnèrent spontanément à eux, les aidèrent à éteindre les *Yinn* et à se faire empereurs : Sous le règne de l'empereur *Tch'êng*, alors que *Tán* duc de *Tcheōu* était ministre, on bâtit cette cité près de la *Láo* (p. 89), afin que, la capitale étant au centre de l'empire, les fiefs des quatre régions eussent la même distance à parcourir, pour apporter leurs tributs ou leurs comptes. Avec de la vertu, on gouverne aisément ; sans vertu, il est aisé de se perdre. Tant que les *Tcheōu* furent prospères, les seigneurs et les barbares des quatre régions, leur furent soumis. Quand les *Tcheōu* déclinèrent, les seigneurs ne firent plus leur cour, et les *Tcheōu* ne purent pas les réduire ; car, avec le déclin de leur vertu, leur pouvoir aussi avait faibli... Or vous, sorti de *P'éi* près de *Fōng* (p. 232), maître de *Chòu* et de *Hán*, puis des trois fractions de *Ts'inn*, dans vos luttes contre *Hiáng-tsi*, aux sièges de *Joùng-yang* et de *Tch'êng-kao*, puis dans 70 grandes et 40 moindres batailles, vous avez répandu sur la terre le foie et la cervelle des ^{p.277} peuples. Et maintenant que les pleurs pour les morts retentissent encore, que les blessés ne se sont pas encore relevés de leurs lits, vous aspirez à égaler la prospérité des empereurs *Tch'êng* et *K'āng*. Je me permets de penser que vous n'êtes pas de taille. Je pense même que vous n'êtes pas en sûreté à *Láo-yang*. Tandis que la vallée de la *Wéi*, entourée de montagnes, bordée par le Fleuve, est naturellement forte de tous les côtés, et si bien située, que, s'il surgissait un danger, un million d'hommes pourrait s'y masser aussitôt. Lorsqu'on lutte avec un homme, on ne l'a entièrement vaincu, que quand, l'étreignant d'une main à la gorge, de l'autre on lui saisit les reins. Fixez-vous dans l'ancien territoire des *Ts'inn* ; ce sera éteindre l'empire à la gorge, et le saisir aux reins.

L'empereur demanda l'avis de ses officiers. Ceux-ci étant tous originaires de l'est, se récrièrent et dirent que la position de *Láo-yang* était parfaitement sûre. Alors l'empereur consulta *Tchāng-leang*. Celui-ci dit :

— *Leōu-king* vous a dit la vérité.

Le jour-même l'empereur décida en principe, que la capitale serait transférée vers l'ouest, à l'intérieur des passes, dans la vallée de la *Wéi* (*Tch'āng-nan*, A). Il nomma *Leōu-king* conseiller aulique, et l'affilia à son clan *Liōu*. Nous le retrouverons plus tard sous le nom de *Liōu-king*.

An 201. Dès que *Hân-sinn* fut arrivé dans son royaume de *Tch'òu*, fidèle à sa promesse (p. 255), il fit chercher la vieille laveuse qui lui avait jadis fait l'aumône, et lui remit mille lingots... Puis il parcourut tout son royaume, menant partout des soldats avec lui. Des délateurs en prirent occasion d'insinuer à

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

l'empereur que *Hân-sinn* préparait une révolte. L'empereur consulta ses officiers. Tous répondirent :

— Hâtez-vous de détruire ce drôle !...

L'empereur y ayant ^{p.278} songé, consulta son politicien préféré, *Tch'ênn-p'ing*. Celui-ci demanda :

— *Hân-sinn* sait-il qu'on l'a accusé ?

— Non, dit l'empereur...

— Parmi vos troupes, en avez-vous qui soient meilleures que celles de *Tch'ou* ?

— Non, dit l'empereur...

— Et parmi vos généraux, y en a-t-il un qui soit supérieur à *Hân-sinn* ?

— Non, dit l'empereur ; personne ne l'égale...

— S'il en est ainsi, dit *Tch'ênn-p'ing*, lever une armée pour l'attaquer, ce serait lui donner l'éveil, le provoquer à prendre les devants, et vous mettre en danger, à ce qu'il me semble...

— Comme vous dites, dit l'empereur...

Alors le politicien dit :

— Au temps jadis, l'empereur faisait des tournées de chasse et d'inspection. Durant ces tournées, il convoquait les seigneurs. Prétextez une excursion impériale à *Yûnn-mong* (39), et convoquez les princes à *Tch'ênn* (45) sur les limites de *Tch'ou*. Quand *Hân-sinn* apprendra que vous êtes sorti pour visiter tous les princes, il ne se défiera pas et ira vous saluer. Profitez de l'occasion pour vous saisir de sa personne ; quelques officiers vigoureux suffiront pour cela...

L'empereur ayant goûté ce projet, fit avertir les princes de se réunir à *Tch'ênn*, pour recevoir leur suzerain qui allait vers le midi, à *Yûnn-mong*. L'avis lancé, il se mit en route... Quand *Hân-sinn* reçut sa convocation, il conçut des soupçons. Un ancien général de *Hiáng-tsi*, *Tchoũng-li mei* (p. 264), s'était réfugié auprès de lui. L'empereur avait demandé que *Hân-sinn* le lui livrât, mais celui-ci n'avait pu s'y résoudre. Quelqu'un lui conseilla alors de porter la tête de *Tchoũng-li mei* à *Tch'êng*, pour se faire bien venir. *Hân-sinn* se présenta donc devant l'empereur, tenant en main la tête de *Tchoũng-li mei*. L'empereur commanda de le lier, et de le charger sur un fourgon de sa suite. *Hân-sinn* dit :

— Voilà que se vérifie le proverbe : Quand le lièvre est mort, on cuit ^{p.279} le chien ; quand l'oiseau est tué, on met l'arc dans l'étui ; quand la principauté rivale est vaincue, on se défait du ministre dont les conseils l'ont perdue. L'empire est fait ; on va me cuire !...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Il fut transporté à *Láo-yang*, lié et sous bonne escorte. L'empereur accorda à l'empire une amnistie de cette rébellion supposée... Quand l'empereur fut revenu à *Láo-yang*, il amnistia aussi *Hân-sinn* ; et lui donna le titre purement honorifique de marquis de *Hoâi-yinn*. Sachant que l'empereur le redoutait à cause de son talent, *Hân-sinn* feignit d'être malade et se dispensa désormais de paraître à la cour. Aigri, il avait honte d'y être confondu avec la foule des officiers subalternes. Un jour que l'empereur lui avait demandé combien il estimait que chacun de ses généraux fût capable de conduire d'hommes, il ajouta :

— Et moi, combien d'hommes pourrais-je commander ?

— Cent mille au plus, répondit *Hân-sinn*.

— Et vous, demanda l'empereur ?

— Moi, dit *Hân-sinn*, plus il y en a, mieux je m'en tire...

L'empereur rit et dit :

— Si cela était vrai, comment vous aurais-je pris ?

— C'est, dit *Hân-sinn*, que si vous ne savez pas commander les soldats, vous vous entendez à gouverner les officiers ; voilà pourquoi vous m'avez pris. D'ailleurs c'est le Ciel, et non aucun homme, qui vous a donné l'empire.

@

L'empereur avait assigné des revenus à ses principaux officiers, *Siáo-heue*, *Tchāng-leang*, *Tch'ênn-p'ing*, et autres. Parmi tous, *Siáo-heue* avait été spécialement favorisé. Alors les officiers méritants dirent tous :

— Nous avons porté la cuirasse et les armes, tous dans plusieurs dizaines de combats au moins, et quelques-uns dans plus de cent batailles ; et voilà que *Siáo-heue*, lequel n'a jamais poussé son cheval jusqu'à le mettre en sueur, lequel n'a fait qu'écrire et parler, est mis au-dessus de nous tous ; cela est-il juste ?

L'empereur leur dit :

— Seigneurs, vous ^{p.280} entendez- vous à la chasse ? C'est le chien qui poursuit et qui prend le gibier, mais c'est l'homme qui lance et qui dirige le chien, n'est-ce pas ? Or vous officiers, qui avez saisi la proie, vous avez été de bons chiens ; mais *Siáo-heue* qui a tout lancé et dirigé, est parmi vous l'homme de mérite...

Aucun des officiers ne trouva rien à répondre.

L'empereur avait déjà donné des apanages à une vingtaine d'officiers méritants. Mais d'autres se disputaient le pas, et leur cas ne se décidant pas, les nominations n'avançaient que lentement. Un jour l'empereur regardant du haut

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

d'une galerie, vit les officiers qui allaient et venaient, gesticulant et s'asseyant par groupes, dans le sable, pour causer. Il demanda :

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Ne le devinez-vous pas, dit *Tchāng-leang* ? ils parlent de se révolter...

— Pourquoi cela, demanda l'empereur ?

Tchāng-leang dit :

— Parti d'une condition bien modeste, vous avez obtenu l'empire grâce à ces hommes-là. Or jusqu'ici, vous n'avez récompensé que vos anciens amis, tandis que vous avez puni plusieurs de ceux qui vous ont fait du mal jadis. Ces gens-là appréhendent donc qu'il n'y ait pas des apanages pour tous, et que vous ne sévissiez même pour des offenses passées ; voilà pourquoi ils s'attroupent et parlent de se révolter...

L'empereur attristé demanda :

— Que faire ?

Tchāng-leang dit :

— Parmi vos anciens ennemis, quel est celui avec qui, au su de tout le monde, vous êtes le plus mal ?

L'empereur dit :

— *Yoūng-tch'eu* nourrit contre moi un ressentiment qui date de loin ; il m'a fait beaucoup de mal...

— Alors, dit *Tchāng-leang*, donnez vite un apanage à *Yoūng-tch'eu*, avant que ce soit ; cela donnera confiance aux autres...

L'empereur nomma donc *Yoūng-tch'eu* marquis de *Chêu-fang*, et pressa les ministres et les censeurs de déterminer au plus tôt les mérites, afin que l'on pût procéder à la collation des titres. Ce que voyant, tous ^{p.281} les officiers très contents se dirent :

— Si même *Yoūng-tch'eu* a été fait marquis, nous n'aurons certainement pas à nous plaindre.

Pensant que c'était le manque de soutiens dévoués qui avait perdu les *Ts'inn*, l'empereur résolut de donner des apanages aux membres de sa famille. En conséquence, son frère aîné *Hî* fut fait roi de *Tái*. Son frère cadet *Kiāo* devint roi de *Tch'ou*. Son fils *Fêi* fut fait roi de *Ts'î*. Son cousin *Kià* devint roi de *Kīng*. Plus tard les petits roitelets furent presque tous remplacés par des membres de la famille impériale.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Cependant l'empereur n'avait encore rien fait pour son père. Tous les cinq jours, il allait le visiter. L'économe du père lui dit :

— Quoique l'empereur soit votre fils, il est votre souverain ; quoique vous soyez son père, vous êtes son sujet ; convient-il qu'un souverain vienne saluer son sujet, dérogeant ainsi à sa dignité ?

La fois suivante, quand l'empereur revint voir son père, celui-ci tenant un balai, alla l'attendre devant la porte à la tête de ses domestiques, et fit mine de balayer le chemin devant lui, en marchant à reculons. L'empereur très ému descendit de son char et embrassa son père. Celui-ci dit :

— Vous êtes mon souverain ; comment souffrirais-je que les principes de l'empire soient violés à cause de moi ?

Alors l'empereur lui conféra le titre d'Empereur Suprême, afin de pouvoir s'incliner devant lui comme fils, sans déroger comme empereur. Il donna à l'économe 500 lingots, pour prix de la leçon qu'il avait reçue de lui.

L'empereur avait aboli les rites difficiles et compliqués des *Ts'inn*. Il s'ensuivit que, quand les officiers buvaient ensemble, ils se disputaient la préséance, s'enivraient, criaient et frappaient les colonnes de leurs sabres. L'empereur en était dégoûté. *Chôu-sounn t'oung* lui dit :

— Si les lettrés ne peuvent servir à conquérir un empire, ils peuvent ^{p.282} aider à le conserver. Je voudrais que vous invitiez tous les lettrés de *Lòu*, à dresser en commun un rituel impérial.

L'empereur dit :

— Sera-ce facile ?

Chôu-sounn t'oung reprit :

— Les airs des Cinq Empereurs n'étaient pas les mêmes ; les rites des Trois Augustes différaient (p. 209) ; pour qu'ils soient bons, les rites doivent être en harmonie avec les temps, les hommes et les mœurs. Je voudrais combiner les rites anciens avec les rites des *Ts'inn*...

— Faites comme vous l'entendrez, dit l'empereur ; mais que ce soit facile, afin que je puisse m'en tirer !

Chôu-sounn t'oung manda donc tous les lettrés de *Lòu*. Deux d'entre eux refusèrent de se rendre à son appel et dirent :

— Vous n'auriez pas honte, vous, de servir successivement dix maîtres ; vous seriez homme à les flatter tous, afin de vous avancer par leur cœur ! Alors que les morts ne sont pas encore ensevelis, que les blessés ne sont pas encore guéris, vous voulez faire refleurir les rites et la musique ? Sachez que ce qui fait fleurir ces deux choses, c'est la vertu amassée durant cent ans. Attendez à ce temps-là ! Nous ne

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

pouvons nous résoudre à faire comme vous faites. Laissez-nous ! Ne nous souillez pas !

Chôu-sounn t'oung répondit en riant :

— Vous êtes des hommes bien vulgaires, puisque vous ne savez pas vous accommoder au temps.

Ensuite, avec les lettrés qu'il avait gagnés, auxquels il adjoignit ceux de la cour et ses propres disciples, en tout plus de cent personnes, il commença des exercices sur une espèce de théâtre dressé dans la banlieue. Au bout d'un mois, il fit dire à l'empereur qu'il pouvait venir assister à une répétition générale. L'empereur ayant examiné leurs cérémonies, dit :

— Je suis capable de cela !

et il ordonna qu'on exerçât tous les officiers.

Or la construction du palais de la Joie Perpétuelle étant achevée, tous les seigneurs et officiers vinrent à la cour, présenter ^{p.283} leurs félicitations. Dès le matin, les maîtres des cérémonies les introduisirent par ordre dans la salle, et les rangèrent des deux côtés. Des gardes bordaient le perron ; d'autres étaient alignés dans la salle ; tous tenaient, ou une arme, ou une bannière. Quand tout fut disposé, après le signal d'avertissement, l'empereur sortant de ses appartements, fit son entrée dans la salle. Alors tous, depuis les rois jusqu'aux petits officiers, furent admis par ordre à présenter leurs hommages, ce qu'ils firent craintifs et respectueux. Quand cette cérémonie fut terminée, on leur versa du vin avec mesure. Chacun, inclinant respectueusement la tête, porta à son tour un toast à l'empereur. Après neuf rasades, les cérémoniaires annoncèrent qu'il n'était plus permis de boire. Armés du règlement, les censeurs faisaient sortir ceux qui manquaient aux rites. Tout fut fini dans la matinée. Personne n'osa crier, ni manquer aux convenances... Après cette séance, l'empereur dit :

— J'ai compris aujourd'hui ce que c'est que la majesté impériale !

Il nomma *Chôu-sounn t'oung* Grand Cérémoniaire, et donna force de loi à son rituel... Si l'empereur *Kāo* fut content de *Chôu-sounn t'oung*, la postérité le fut moins. Les lettrés lui reprochent d'avoir, pour plaire à l'empereur, sacrifié les anciens rites symboliques, qu'il remplaça, disent-ils, par des simagrées vides de sens. Hélas, gémit l'un d'entre eux, *Chôu-sounn t'oung* était un lettré de peu de capacité. Il fit, des rites, de vains simulacres, afin de s'accommoder à son temps, et de briguer la faveur. Il fut ainsi cause de la perte des rites anciens, malheur dont nous subissons encore la conséquence ; n'est-ce-pas lamentable ?!

@

Ici entrée en scène des *Hioũng-nou* (Hunni, Huns), peuple de race turque, terreur des Chinois durant de longs ^{p.284} siècles. Sons *Hoâng-ti*, l'histoire les appelle *Hoũnn-u* ; sous *Yáo* et *Choũnn*, *Hièn-yunn* ; sous les *Hiá*, *Hũnn-u* ; sous les *Tcheōu*, *Hièn-yunn*. Enfin, depuis les *Hán*, l'appellatif *Hioũng-nou* prévalut. Variantes de translittération sur un thème unique. D'après les Huns, *Hoũnn-u* était

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

le nom du père de leur race. Ils habitaient les steppes au nord des monts *Yinn-chan* (Mongolie centrale et orientale), vivant sous la tente en nomades, se déplaçant avec leurs troupeaux de chevaux bœufs et moutons, pour trouver l'eau et l'herbe nécessaire. Ils n'avaient pas de villes ; pas même de centres fixes. N'ayant aucune écriture, ils concluaient oralement leurs traités. Dès que les enfants avaient la force de caracoler, montés sur des moutons, ils apprenaient à tirer de l'arc sur les oiseaux et les gerboises. Devenus un peu plus grands, ils chassaient le renard et le lièvre, et mangeaient le produit de leur chasse. Enfin, quand ils pouvaient bander un arc jusqu'aux dernières limites, ils étaient enrôlés parmi les guerriers cuirassés. Quand la fortune leur était favorable, ils avançaient ; quand elle leur était contraire, ils reculaient ; ils ne considéraient pas la fuite comme un déshonneur, mais le succès les rendait insolents... Depuis le khan, jusqu'au dernier particulier, tous se nourrissaient de viande, s'habillaient de peaux et couchaient sur des fourrures. Les hommes robustes avaient droit au meilleur ; les restes étaient pour les vieillards. En général, ils estimaient la force, et méprisaient la faiblesse... Quand le père mourait, ses fils épousaient toutes ses femmes (excepté leur propre mère) ; quand un frère mourait, ses frères épousaient toutes ses veuves. Ils n'avaient pas de nom de famille, mais un seul appellatif personnel. Le titre complet de leur khan, était *tch'engli kout'ou chan u*. Dans leur langue, *tch'engli* (*tengri*) signifie le ciel, *kout'ou* signifie fils, *chan u* (*khan*) signifie ^{p.285} majesté ; donc le khan, c'est Sa Majesté le Fils du Ciel. Les principaux officiers, toujours en nombre pair, de la droite et de la gauche, s'appellent *t'ouk'i*, *kouli*, *tanghou*, *koutou*. Dans leur langue, *t'ouk'i* (*doghri*) signifie sage... Au premier mois de l'année, tous les chefs se réunissent chez le khan, pour faire un sacrifice. Au cinquième mois, grande diète, pour faire des sacrifices aux ancêtres, au ciel et à la terre, aux *koéi* et aux *chênn*. En automne, au temps où les chevaux sont gras, diète générale, pour le cens des hommes et le dénombrement des troupeaux... Leurs lois se réduisent à ceci : Quiconque, dans un mouvement de colère, à tiré son sabre du fourreau, de la longueur d'un pied, est puni de mort. On brise les os aux petits voleurs ; les grands sont punis de mort. L'instruction d'un procès dure tout au plus une dizaine de jours, de sorte qu'il n'y a jamais en prison que fort peu de gens... Chaque matin, le khan sort du camp, pour saluer le soleil levant ; le soir, il salue la lune... Pour les funérailles, les Huns emploient double cercueil ; ils habillent les morts, et mettent dans leur bière de l'or et de l'argent ; mais ils n'élèvent pas de tertres sur les tombes, n'y plantent pas d'arbres et ne portent pas le deuil. Lors des funérailles des grands personnages, leurs officiers préférés et leurs femmes favorites les suivent dans la mort, parfois au nombre de plusieurs centaines... Ils font toutes leurs expéditions pendant que la lune croît, et se retirent pendant qu'elle décroît. Quiconque a coupé la tête d'un ennemi, fait un prisonnier ou du butin, reçoit une coupe de vin, plus la propriété de sa prise. Les prisonniers sont réduits en esclavage. De là vient que, dans leurs courses, chaque Hun s'ingénie de son mieux. Ils ont un talent extraordinaire pour dresser des embuscades et envelopper leurs ennemis. Adversaires insaisissables, quand ils flairent quelque bonne proie, ils apparaissent

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

comme une volée d'oiseaux ; ont-ils subi quelque échec, ils disparaissent aussitôt sans laisser de traces, comme une nuée qui se dissipe.

Les traits principaux du type traditionnel des Huns, dans l'imagerie chinoise, sont les suivants : Petite taille. Corps trapu. Tête très grosse. Visage large. Nez fort, aux ailes très écartées. Forte moustache ; une touffe de poils raides au menton ; point de barbe. Oreilles longues, dont le lobe percé est garni d'un gros anneau. Tête rasée, sauf une houppe de cheveux sur le vertex, et deux touffes latérales tressées, pendant derrière les oreilles. Sourcils forts. Yeux en amande, à pupille très ardente. Robe ^{p.286} flottante, descendant jusqu'à mi-jambe, fendue sur les côtés, serrée par une ceinture dont les bouts pendent par devant. Manches hermétiquement fermées au poignet. Une très courte pèlerine en fourrure couvre les épaules. Un chapeau en fourrure couvre la tête. Souliers en cuir, très semblables aux souliers européens. Large pantalon, fixé et fermé à la cheville par une courroie. L'étui de l'arc, suspendu à la ceinture, pend sur le devant de la cuisse gauche. Le carquois, également suspendu à la ceinture, pend en travers des reins, les barbes des flèches à droite. Les Huns tiraient leurs flèches de derrière leur dos, comme les Tartares de nos jours dégainent. Il paraît qu'ils ne quittaient jamais leur arc et leur carquois. Les images ne figurent pas le sabre, lequel pendait probablement à la selle.

@

Jadis, par peur des *Ts'inn*, les Huns évacuant la boucle ascendante du Fleuve Jaune, qu'ils avaient envahie à la fin des *Tcheōu*, s'étaient retirés dans les steppes du nord (p. 215). Mais quand les *Ts'inn* furent tombés, les Huns revinrent peu à peu vers le sud, et rentrèrent dans l'anse du Fleuve. Leur khan *T'eōu-man* avait un fils nommé *Méi-tei* (sic), qui devait lui succéder. Ensuite une concubine préférée lui ayant donné un autre fils, *T'eōu-man* projetant de laisser le trône à celui-ci, résolut de se défaire de *Méi-tei*. Il le donna donc en otage à ses voisins les *Ue-ti* (Scythes, Gètes). puis, un beau jour, il tomba à l'improviste sur ceux-ci. Naturellement les *Ue-ti* voulurent tuer leur otage : mais *Méi-tei* s'étant emparé de leur meilleur cheval, parvint à s'échapper et à rejoindre les Huns. Ravi de cette -prouesse, *T'eōu-man* donna à *Méi-tei* le commandement de dix mille cavaliers. *Méi-tei* forma ses hommes à l'obéissance aveugle. Il leur donna pour consigne, de tirer tous ensemble, ^{p.287} au moment où lui-même décocherait une flèche sifflante (munie d'un sifflet qui siffle quand la flèche vole), et sur le but visé par lui ; sinon, décapitation immédiate. Il commença par appliquer cette peine à ceux qui ne tiraient pas sur le gibier, au signal convenu. Puis, ayant tiré sur un des meilleurs chevaux de la horde, il fit décapiter ceux qui ne l'avaient pas imité. Quelques jours après, ayant tiré sur sa femme préférée, il fit décapiter tous ceux qui avaient hésité. Une autre fois, il tira sur le cheval de *T'eōu-man*, qui fut aussitôt criblé de flèches. Sûr désormais de ses gens, à la chasse suivante, *Méi-tei* tira sur le khan, qu'une décharge générale renversa aussitôt raide mort. Puis, ayant fait tuer toutes les femmes de *T'eōu-man*, tous ses frères, et les officiers qui ne voulurent pas se joindre à lui, *Méi-tei* se fit khan des Huns.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

En ce temps-là les *Tông-hou* (Tongouses) étaient très puissants. Quand ils apprirent de quelle manière *Méi-tei* était devenu khan, méprisant ce jeune homme, ils résolurent de l'humilier. Ils commencèrent par lui demander un cheval de *T'êou-man*, lequel avait la réputation de faire mille *li* par jour. Tous les officiers dirent :

— Les Huns ne donnent pas leurs chevaux !...

Méi-tei dit :

— Préférerai-je un cheval, à la paix avec un État voisin ?

et il donna le cheval. Bientôt après, les Tongouses qui crurent qu'il avait peur d'eux, lui demandèrent une de ses reines. Les officiers indignés dirent :

— Les Tongouses deviennent insolents ; prenez les armes !...

Méi-tei dit :

— Préférerai-je une femme, à la paix avec un État voisin ?

et il livra la reine. De plus en plus hardis, les Tongouses commencèrent à courir sur les terres des Huns. Puis ils demandèrent à *Méi-tei* un steppe inhabité, large de plus de mille *li*, qui s'étendait entre les deux royaumes. Quelqu'un dit :

— Cédez-leur ce désert !...

Méi-tei furieux s'écria :

— La terre est le ^{p.288} fondement des États ; comment me résoudrais-je à céder de la terre ?!

Il fit décapiter ceux qui opinaient pour la cession, déclara qu'il en ferait autant à quiconque ne le suivrait pas immédiatement, sonna le boute-selle, surprit et anéantit les Tongouses. Ensuite, avant mis en fuite les *Ue-ti* établis au nord-ouest de la boucle ascendante du Fleuve, ainsi que les khans des hordes *Leôu-fan* et *Pâi-yang* établies au sud du Fleuve dans la boucle, il ravagea les pays de *Yén* et *Tâi*, reprit tout ce que *Mông-tien* (p. 215) avait enlevé à ses ancêtres, et vint enfin, en l'an **201**, à la tête d'une armée de plus de 300 mille archers, investir *Hân wang-sinn* dans la ville de *Mà-i* (51). Le général chinois entra en pourparlers. Or tout juste l'empereur qui se défiait de sa fidélité, lui envoya un député pour le tancer. *Hân wang-sinn* craignant pour sa vie, rendit *Mà-i* aux Huns, et marcha avec eux contre l'empire. Les Huns coururent aussitôt investir *T'ái-yuan* (52), et occuper les accès de la vallée de la *Fênn*.

En **200**, l'empereur conduisant lui-même son armée, battit *Hân wang-sinn*. *Wâng-hoang* et autres transfuges chinois, rallièrent les soldats débandés de *Hân wang-sinn*, et renforcés d'un corps de dix mille cavaliers Huns, ils tentèrent d'arrêter les *Hân* qui remontaient la vallée de la *Fênn* : mais ils furent battus. L'armée *Hân* poussant sa victoire, marcha rapidement vers le nord, débloqua *T'ái-yuan*, et balaya toute la vallée de la *Fênn*. Cependant une grande froidure,

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

avec pluie et neige, gela les doigts aux trois dixièmes de soldats. L'empereur ayant appris que *Méi-tei* se tenait à *Tái-kou* (près 51), envoya des espions pour examiner son armée. Or *Méi-tei*, qui s'y attendait, avait caché ses hommes vigoureux et ses animaux robustes, ne laissant en évidence que des vieillards, des enfants, et des animaux débiles. Dix espions ^{p.289} étant revenus au camp impérial, dirent tous que les Huns seraient facilement vaincus. Cependant l'empereur envoya encore *Liôu-king* (p. 277) ; puis, sans attendre son retour, il leva le camp, et lança vers le nord toute son armée forte de 320 mille hommes. *Liôu-king* l'ayant rencontré sur la route, fit son rapport en ces termes :

— Quand deux nations se font la guerre, c'est à qui se fera passer pour le plus fort, afin d'en imposer à l'autre. Toute exhibition de faiblesse, est donc évidemment une ruse. Or, étant allé vers les Huns, je n'ai vu que des animaux maigres, des vieillards et des enfants. Je suis persuadé qu'ils ont caché leur élite, en attendant l'occasion d'un bon coup. Je suis donc d'avis qu'on n'attaque pas les Huns...

A ce moment, l'armée était déjà en marche. L'empereur se fâcha et injuria *Liôu-king* en ces termes :

— Esclave de *Ts'î*, dont le beau parler a fait un officier, vas-tu bien intimider mon armée par tes paroles inconsidérées ?! Qu'on le conduise lié à *Koāng-ou* !...

Prenant les devants, l'empereur poussa vers *P'ing-tch'eng*. Le gros de l'armée ne l'avait pas encore rejoint, quand *Méi-tei*, à la tête de quatre cent mille cavaliers d'élite, coupa et entoura l'empereur sur le plateau de *Pâi-teng* (près 51). Durant sept jours, l'armée ne put pas faire passer de vivres au corps cerné. L'empereur pria le politicien *Tch'enn-p'ing*, de le tirer par la ruse de ce mauvais pas. Celui-ci fit parvenir à la reine des Huns, le portrait d'une belle fille, avec cet mots : Les *Hán* ont une beauté ainsi faite. Maintenant, leur empereur étant dans la détresse, songe à l'offrir au khan... La reine craignant que cette femme ne lui ravit la faveur dont elle jouissait, dit au khan :

— Le Fils du Ciel qui règne sur les *Hán*, étant doué d'un pouvoir transcendant, même si nous prenions ses terres, nous ne pourrions pas les conserver...

Alors les Huns ouvrirent leur cercle, et l'empereur *Hán* put fuir. Renonçant, pour ^{p.290} cause, à poursuivre la guerre, il revint sur ses pas. Il fit décapiter les dix espions qui l'avaient trompé, puis réhabilita *Liôu-king* en disant :

— C'est pour ne vous pas avoir écouté, que je me suis vu en détresse à *P'ing-tch'eng*.

@

En revenant de cette expédition malheureuse, l'empereur passa à *Tch'ang-nan* (A) qu'il avait désigné pour être la future capitale. *Siáo-heue* y donnait alors ses soins au futur palais impérial. On dit que l'enceinte, dont les

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

vestiges sont encore visibles, avait quatorze kilomètres de tour. L'empereur fut mécontent.

— Voici des années, dit-il, que l'empire est bouleversé et malheureux. En définitive, qui sait si je serai vainqueur ou vaincu ? Est-ce le moment de bâtir un palais aussi fastueux ?...

Siáo-heue répondit :

— L'empire n'est pas encore en paix, c'est vrai ; or c'est précisément à cause de cela qu'il faut bâtir un palais somptueux, afin d'inspirer la confiance aux autres, en montrant que vous en avez vous-même. Le domaine d'un empereur, c'est toute l'étendue entre les quatre mers. Si votre palais n'est pas monumental et splendide, vous n'en imposerez pas. Il faut le faire d'emblée si vaste, que vos successeurs n'aient plus rien à y ajouter...

Satisfait de cette flatterie, l'empereur établit sa capitale à *Tch'âng-nan*... Les historiens blâment la réponse de *Siáo-heue*, et jugent que les sentiments de l'empereur étaient justes, et qu'il aurait dû les suivre.

L'année suivante 199, ne vit aucun événement mémorable. Les Huns désolaient toujours les frontières. Ne pouvant les battre, on se les attacha en 198, par un mariage... Les Huns ne cessant de ravager la frontière du nord, l'empereur était désolé. *Liôu-king* lui dit :

— L'empire est à peine pacifié ; les armées sont licenciées ; impossible de réduire les Huns par la force ; inutile aussi de parler humanité et raison à ce *Méi-tei* qui a tué son père, qui a épousé sa mère, et qui n'estime ^{p.291} que la force brutale. Bornons-nous à préparer un meilleur avenir ; tâchons que ses descendants nous soient un jour soumis. Si vous lui donniez votre fille aînée en mariage, il l'estimera certainement et en fera sa reine principale. Si elle a un fils, ce fils sera certainement prince héritier. En attendant, entretenez des relations amicales et suivies. Tant que *Méi-tei* vivra, il sera votre gendre ; après sa mort, votre petit-fils sera khan des Huns. Ainsi, sans combattre, peu à peu vous en ferez vos gens...

L'empereur approuva et voulut envoyer à *Méi-tei* sa fille aînée ; mais l'impératrice *Lù*, mère de cette princesse, refusa son consentement. Alors l'empereur prit une fille du palais, et l'envoya au khan des Huns, en la faisant passer pour sa fille aînée. *Liôu-king* fut chargé de l'escorter, et de conclure un traité d'alliance... Quand il fut revenu de sa mission, *Liôu-king* dit à l'empereur :

— Les possessions des Huns, dans l'anse du Fleuve, s'étendent maintenant jusqu'à 700 *li* (250 kil.) de *Tch'âng-nan* ; de sorte que, en un jour et une nuit, leur cavalerie légère peut arriver au cœur du pays de *Ts'inn*, jusque sous les murs de la capitale. Or le pays de *Ts'inn* est peu peuplé. Au nord, les Huns l'assiègent ; à l'est, des clans puissants l'avoisinent. Si tout ce monde se tournait contre vous, vous ne

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

dormiriez plus tranquille. Je vous conseille donc d'établir à l'intérieur des passes, les familles des roitelets déchus, et des officiers qui se sont fait un nom durant les dernières guerres. En temps de paix, ils vous serviront de garde. En cas de guerre, vous aurez une armée sous la main. Dégarnissez l'extérieur pour renforcer l'intérieur !...

L'empereur suivit ce conseil. Il établit, dans le pays de *Ts'inn*, plus de cent mille familles de guerriers fameux, auxquelles il donna des terres et des demeures.

@

L'anecdote suivante montre bien la défiance systématique et la brutale ^{p.292} cruauté de cette époque. En 200, quand l'empereur se fut tiré de son aventure de *P'ing-tch'eng*, en revenant il passa par le royaume de *Tcháo*. *Náo* roi de *Tcháo*, le salua très humblement. L'empereur se tint les jambes écartées, le méprisa et l'insulta. *Koán-kao* ministre de *Tcháo*, *Tcháo-ou* et d'autres, furent indignés et se dirent :

— Notre roi est un pleutre.

Puis ils dirent à *Náo* :

— L'empereur vous a traité indignement ; permettez-nous de le tuer pour vous !

Náo mordant ses doigts jusqu'au sang, répondit :

— Pourquoi parlez-vous d'une manière irréfléchie ? Mes ancêtres ayant été dépossédés de leur principauté, l'ont recouvrée et transmise jusqu'à moi, grâce à l'empereur. Tout ce que j'ai, je le lui dois. Je vous défends de rouvrir la bouche sur ce sujet !...

Koán-kao et les autres se dirent :

— Notre roi est un bonhomme, qui n'agira pas contre la vertu. Pourquoi le consulter ? Agissons sans son autorisation. Si l'affaire réussit, il en bénéficiera ; si elle échoue, nous seuls serons responsables...

Un ennemi de *Koán-kao* ayant appris ce qu'il tramait, découvrit le complot à l'empereur. Aussitôt le roi *Náo* fut saisi, avec tous les conjurés. Un édit ordonna d'exterminer, avec leurs familles, tous ceux qu'on trouverait leur être attachés... *Tcháo-ou* et les autres, se suicidèrent aussitôt. *Koán-kao* furieux les maudit en disant :

— Maintenant qu'ils sont morts, qui est-ce qui lavera notre roi de l'accusation de rébellion ?

Il fut transporté à *Tch'âng-nan* dans une cage roulante hermétiquement close... Le conseiller *T'iên-chou* et le familier *Móng-chou* se rasèrent la tête et se firent passer pour esclaves, afin de pouvoir servir le roi *Náo* dans sa prison... *Koán-kao* dit à ses geôliers :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Moi seul je suis coupable ; en vérité, le roi ne savait rien de mon projet.

Torturé, fustigé, piqué et déchiré, jusqu'à ce que son corps ne présentât plus aucun endroit qu'on pût ^{p.293} tourmenter davantage, *Koán-kao* ne rétracta pas ce qu'il avait dit. Le Grand Juge en ayant informé l'empereur, celui-ci dit :

— Voilà un brave ! Qui le connaît ?

Sie-koung dit :

— Moi je le connais de longue date. C'est l'homme le plus droit et le plus franc de tout le pays de *Tcháo*. Vous ne le ferez pas parler contre sa conscience...

Alors l'empereur députa *Sie-koung*, muni d'un sceptre, pour poser à *Koán-kao* la question définitive. *Sie-koung* lui ayant demandé :

— Le roi de *Tcháo* songeait-il à se révolter ?

Koán-kao dit :

— Toute ma famille va périr, par suite de la déposition que j'ai faite contre moi-même ! Pensez-vous que j'aime mon roi plus que ma famille ? Non, le roi *Náo* ne songeait pas à se révolter !...

et il expliqua en détail comment les choses s'étaient passées... *Sie-koung* ayant fait son rapport à l'empereur, celui-ci amnistia *Náo* ; mais il le dégrada au rang de marquis honoraire de *Suān-p'ing*, et donna le royaume de *Tcháo* à son propre fils *Jôu-i*... Admirant la conduite de *Koán-kao*, l'empereur lui pardonna aussi, et voulut le prendre à son service. *Koán-kao* dit :

— Si je ne suis pas mort jusqu'ici, c'est que je voulais laver mon roi d'une injuste incrimination. Maintenant que la chose est faite, je vais mourir ; car comment moi, qui ai voulu assassiner l'empereur, pourrais-je le servir ?

Cela dit, il se coupa la gorge.

@

En 197, la concubine *Ts'ī* de *Ting-t'ao* avait la faveur de l'empereur. Elle était mère de *Jôu-i*, que l'empereur avait fait roi de *Tcháo* (ci-dessus). L'impératrice *Lù* avançant en âge, tombait en défaveur. Or l'empereur trouvait le prince héritier *Ying*, fils de l'impératrice *Lù*, trop faible de caractère. Il disait que *Jôu-i*, au contraire, était sa vivante image, et le retenait à *Tch'âng-nan*, afin de le substituer à *Ying*, à l'occasion. Les ^{p.294} grands officiers combattirent le projet de l'empereur, sans parvenir à le dissuader. Le Grand Secrétaire *Tcheōu-tch'ang*, fut celui qui, à cette occasion, se démena le plus fort. L'empereur demanda ce qu'il disait. Or *Tcheōu-tch'ang* était très bègue ; étant de plus fort en colère, il répondit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Moi *k'ik'i*, je ne sais pas parler ; mais *k'ik'i*, je sais que la chose ne convient pas ! Si vous dégradez le prince héritier, moi *k'ik'i* je ne recevrai pas votre édit !...

L'empereur rit de bon cœur. L'impératrice *Lù* ayant su la chose, se prosterna devant *Tcheōu-tch'ang* pour le remercier, et lui dit :

— Sans vous, le prince héritier était perdu !...

Nous verrons l'empereur revenir à son idée. Nous verrons aussi les malheurs, que ces velléités non exécutées attireront un jour sur *Jôu-i* et sur sa mère.

An 196... Jadis l'empereur avait nommé *Tch'ênn-hi* ministre du royaume de *Tái*, et inspecteur des troupes cantonnées dans les marches, pour y servir de boulevard contre les Huns. Or *Tch'ênn-hi*, comme jadis *Oû-ki* de *Wéi* (p. 187), aimait à s'attacher des braves. Ayant obtenu de revenir prendre un congé, il passa par *Tcháo*, avec une suite de mille chars. Le grand secrétaire *Tcheōu-tch'ang* dit à l'empereur :

— *Tch'ênn-hi* vient avec un très grand cortège. Voici des années qu'il commande en chef les armées ; peut-être médite-t-il de se révolter...

L'empereur envoya des espions pour sonder cette suite suspecte. Beaucoup de ceux qui la composaient, parlèrent de manière à compromettre *Tch'ênn-hi*, lequel craignant pour sa vie, se révolta. L'empereur marcha en personne contre lui.

Or un familier de *Hân-sinn* l'ayant offensé, *Hân-sinn* voulut le faire mourir. Alors le frère cadet de cet homme accusa *Hân-sinn* de haute trahison, en ces termes :

— Jadis quand *Tch'ênn-hi* passa à *Tcháo* pour se rendre à *Tái*, il eut une entrevue avec *Hân-sinn*. *Hân-sinn* ayant écarté les assistants, dit à *Tch'ênn-hi* :

« Le pays où vous allez, produit les meilleurs soldats de l'empire. Maintenant vous jouissez de la faveur de l'empereur ; cela ne durera pas toujours. Quand on lui dira pour la première fois que vous allez vous révolter, il ne le croira pas. Mais à la deuxième fois, il vous soupçonnera ; à la troisième, il se fâchera et se mettra en campagne contre vous. Ce jour-là, si je faisais cause commune avec vous, vous pourriez arriver à l'empire...

Tch'ênn-hi répondit :

« Je vous remercie de votre avis !...

Maintenant, secrètement d'accord avec *Tch'ênn-hi*, *Hân-sinn* veut, avec ses gens, la nuit, sous prétexte d'une amnistie impériale, mettre en liberté tous les détenus des prisons, pour assaillir avec eux l'impératrice *Lù* et son fils le prince héritier. Tous les rôles sont déjà distribués ; on n'attend que le signal pour agir...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'impératrice *Lù* se concerta avec *Sião-heue*. Sur cette simple délation, sans enquête, sans jugement, la perte de celui qui avait fait la dynastie, fut résolue. On fit courir le faux bruit que *Tch'ênn-hi* était vaincu. Quand *Hân-sinn* vint au palais pour présenter ses félicitations, l'impératrice *Lù* le fit saisir et décapiter par ses gardes. Sur le point de mourir, *Hân-sinn* dit :

— C'est pour n'avoir pas suivi les conseils de *K'oài-tch'ee*, que je pèris ainsi, trahi par une femme ; c'est là un coup du Ciel !...

L'impératrice fit exterminer toute sa famille.

Quand l'empereur, vainqueur de *Tch'ênn-hi*, fut revenu à la capitale, il apprit que *Hân-sinn* avait regretté de n'avoir pas suivi les conseils de *K'oài-tch'ee* (p. 266). Il donna aussitôt l'ordre d'arrêter ce dernier, et de le lui amener. L'empereur lui dit :

— Ainsi c'est toi qui as donné à *Hân-sinn* des leçons de rébellion ?

— Comme vous dites, dit *K'oài-tch'ee* ; et cet imbécile n'a pas su les mettre en pratique. S'il avait suivi mes avis, vous ne l'auriez pas tué ainsi !...

— Qu'on le fasse ^{p.296} bouillir ! cria l'empereur furieux...

K'oài-tch'ee dit :

— Quand les *Ts'inn* laissèrent échapper leur cerf (l'empire), tout le monde se mit à le courir... A la chasse, c'est le plus agile qui saisit la proie ; vous avez eu cette chance. Si le chien de *Tchêe* aboya contre *Yáo*, ce n'est pas qu'il trouvât *Yáo* mauvais ; c'est parce qu'il ne connaissait que son maître. Jadis moi je ne connaissais que *Hân-sinn* ; je ne vous connaissais pas ; j'ai donc aboyé contre vous de toutes mes forces. D'ailleurs alors beaucoup d'autres avaient la même ambition que vous, et beaucoup s'opposaient à vous ; les ferez-vous tous bouillir ?

L'empereur dit :

— Qu'on le lâche !...

Tch'ênn-hi vaincu avait fui ; il fut pris et mis à mort en 195.

@

La même année **196**, l'impératrice *Lù*, meurtrière de *Hân-sinn*, fit périr traîtreusement *P'êng-ue*. C'était le second grand bienfaiteur de *Liôu-pang* (p. 240)... Tandis que l'empereur marchait contre *Tch'ênn-hi*, il exigea des troupes de *P'êng-ue* roi de *Leâng*. Celui-ci se dit malade, et envoya les troupes demandées à *Hân-tan*, sous le commandement d'un officier. L'empereur irrité de ce qu'il n'était pas venu en personne, lui infligea un blâme. *P'êng-ue* craignant une disgrâce, voulut aller s'excuser auprès de l'empereur ; mais le général *Hôu-tchee* lui dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Si vous y allez maintenant, vous serez arrêté ; embrassez plutôt le parti de *Tch'enn-hi* !...

P'êng-ue n'alla pas trouver l'empereur, mais ne se révolta pas... Sur ces entrefaites, son chef des équipages ayant commis une faute, se sauva à l'armée impériale, et accusa *P'êng-ue* de songer à se révolter. Comme l'empereur le soupçonnait déjà, il envoya aussitôt un émissaire qui le prit et le conduisit dans les prisons de la capitale. Les juges ayant examiné sa cause, le trouvèrent digne de mort ; mais l'empereur se contenta de le réduire au rang du peuple, et de l'exiler dans les déserts de *Chòu*. Sur le chemin de son exil, comme il passait à *Tchéng*, *P'êng-ue* rencontra l'impératrice *Lù*, qui revenait de *Tch'âng-nan*. Il protesta devant elle, avec larmes, de sa parfaite innocence. L'impératrice le ramena à *Láo-yang*, puis dit à l'empereur :

— *P'êng-ue* est un homme d'une grande bravoure. Si vous l'envoyez à *Chòu*, vous vous attirerez des malheurs. Mieux vaut le mettre à mort, alors que vous le tenez. C'est pour cela que je vous l'ai ramené...

Puis elle suborna de faux témoins, qui accusèrent *P'êng-ue* de tramer une nouvelle révolte. Il fut donc mis à mort, avec ^{p.297} toute sa famille, et sa tête fut suspendue à *Láo-yang*, avec ordre de saisir quiconque s'arrêterait pour la considérer avec pitié... Or *Luân-pou*, officier de *Leâng*, avait été envoyé par *P'êng-ue* à *Ts'í*. Quand il fut revenu, il rendit compte de sa mission à la tête de son prince, lui fit des offrandes et pleura sur son sort. Les gardes l'ayant saisi et amené, l'empereur voulut le faire bouillir. *Luân-pou* lui dit :

— Quand vous avez été défait à *P'êng-tch'eng* et battu à *Joûng-yang*, si *P'êng-ue* s'était joint à ceux de *Tch'òu*, c'en était fait des *Hán* ; c'est grâce au concours qu'il a prêté aux *Hán*, que les *Tch'òu* ont été vaincus. A la jonction de *Kāi-hia* (p. 270), si *P'êng-ue* s'était abstenu, *Hiáng-tsi* n'aurait pas péri. Et maintenant que, grâce à son concours, vous êtes devenu maître de l'empire, vous l'avez mis à mort avec toute sa famille, pour une cause futile. Je crains bien que désormais ceux qui ont eu le malheur de vous rendre service, ne tremblent tous pour leur vie. Mon roi *P'êng-ue* étant mort, mieux vaut pour moi mourir que vivre. Veuillez me faire bouillir tout de suite...

Aussitôt l'empereur fit mettre *Luân-pou* en liberté, et le nomma officier.

Transportons-nous dans le pays où est maintenant Canton (36). Ces régions, dites *Nân-hai*, la Mer du Sud, n'étaient soumises à la Chine que depuis les *Ts'inn* (p. 295). Ceux-ci leur avaient donné pour gouverneur un certain *Jénn-nao*. *Jénn-nao* étant tombé malade et se sentant mourir, appela *Tcháo-t'ouo*, officier du district de *Loûng-tch'oan*, et lui dit :

— Les *Ts'inn* sont des tyrans. Tout l'empire souffre. *Tch'enn-cheng* et d'autres se sont déjà révoltés. Je ne sais comment l'empire retrouvera la paix. Or ce pays protégé par des montagnes escarpées,

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

s'étend de l'est à l'ouest sur une ^{p.298} étendue de plusieurs milliers de *li*. Si les nombreux colons chinois qui y sont établis vous aident, cette province pourra devenir un joli État indépendant...

Il dit et remit à *Tcháo-t'ouo* un diplôme, par lequel il lui transmettait son autorité sur le *Nân-hai*... Dès que *Jénn-nao* fut mort, *Tcháo-t'ouo* abolit les lois des *Ts'inn*, rompit toute relation avec eux, recruta des soldats et mit à mort les officiers du gouvernement. S'étant emparé de toute la vallée du Fleuve de l'Ouest, il se nomma le roi *Oû* de *Nân-ue*... Quand *Liôu-pang* fut monté sur le trône impérial, ne pouvant réduire *Tcháo-t'ouo*, il lui expédia, *more sinico*, le diplôme de la dignité que celui-ci s'était donnée. Puis il lui en envoya le sceau, par *Lòu-kia*, qu'il investit de pleins pouvoirs pour négocier un accord, afin d'éviter un conflit sur les frontières du sud... Quand *Lòu-kia* fut arrivé au *Nân-ue*, *Tcháo-t'ouo* le reçut assis, les jambes écartées et la chevelure nouée à la mode des barbares. *Lòu-kia* lui dit :

— Vous êtes Chinois, puisque les tombes de toute votre famille sont à *Tchēnn-ting* ; pourquoi alors changer vos mœurs naturelles, rejeter le costume chinois, et vouloir, pour l'infime pays de *Ūe*, vous mesurer avec l'empereur de Chine ; cela vous attirera des malheurs. Vous ne savez pas, paraît-il, l'état actuel des choses. Après la chute des *Ts'inn*, des prétendants se levèrent de toute part. Mais le roi de *Hán*, en forçant le premier les passes, a conquis le droit à l'empire. *Hiáng-tsi* ayant voulu lui contester ce droit, le roi de *Hán* l'a exterminé. En cinq années, il a pacifié l'empire. Cela n'est pas d'un homme : c'est le Ciel qui l'a fait !... Comme vous n'avez pas aidé le Fils du Ciel à punir les rebelles, les généraux de l'empire demandent tous à marcher contre - vous. L'empereur les retient, par compassion pour les peuples. Il m'a envoyé ici, pour régulariser votre ^{p.299} situation, et pour nouer des relations officielles entre lui et vous. Vous devez donc, dans le faubourg du sud, le visage tourné vers le nord, vous reconnaître publiquement son vassal... Que si vous préférez faire l'impertinent dans votre *Ūe* dont les pièces à peine jointes ne sont pas encore soudées, dès que l'empereur le saura, il fera d'abord déterrer et brûler les ossements de vos ancêtres, il massacrera ensuite toute votre parenté, puis il enverra contre vous un tout petit général avec cent mille hommes seulement. Quand cette armée approchera, les gens de *Ūe* vous tueront et se soumettront aux *Hán*, aussi vite que je retourne ma main...

Frappé de ce discours, *Tcháo-t'ouo* se leva, salua, se rassit, et dit en remerciant :

— Excusez-moi ! A force d'avoir habité parmi les barbares, je suis devenu grossier comme eux !...

Il entretint et traita *Lòu-kia* de son mieux, durant plusieurs mois.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Hélas, disait-il, dans ce pays de *Ûe*, il n'y a personne qui puisse m'instruire ; depuis que vous êtes venu ici, j'ai appris chaque jour des choses que je ne savais pas.

Il fit don, à *Lôu-kia*, de mille lingots. Enfin celui-ci le nomma roi, présida à sa déclaration de vassalité, reçut son traité d'alliance avec les *Hán*, puis revint rendre compte à l'empereur, lequel fut si satisfait, qu'il le nomma son chambellan.

Ces fonctions l'ayant mis en relations intimes avec l'empereur, *Lôu-kia* en profila pour lui citer, à chaque instant, les Odes et les Annales. Un jour l'empereur exaspéré s'écria :

— Moi j'ai conquis l'empire à dos de cheval ; que me font vos Odes et vos Annales ?!...

Lôu-kia répliqua :

— Est-ce aussi à dos de cheval que vous gouvernerez l'empire ? Les empereurs *T'āng* et *Oû* ont conquis l'empire par la violence, mais ils l'ont conservé en lui faisant du bien. Les empires ne durent, que quand on sait faire alternativement l'usage convenable des lettres et des armes. Jadis, si ^{p.300} les *Ts'inn* devenus les maîtres de l'empire, l'avaient gouverné avec humanité et justice, s'ils avaient imité les anciens sages, vous ne seriez pas arrivé au trône... Un peu confus, l'empereur dit :

— Eh bien, montrez-moi clairement ce qui a fait perdre l'empire aux *Ts'inn*, et ce qui me l'a donné à moi ; ce qui a élevé ou ruiné les anciens royaumes...

Pour satisfaire l'empereur, *Lôu-kia* rédigea à grands traits une série d'anecdotes historiques et politiques, sur la prospérité et la décadence des États. Son écrit comprit douze conférences, qu'il lut à l'empereur l'une après l'autre. L'empereur goûta ces récits. On en fit un livre, intitulé *Discours Nouveaux*, lequel existe encore.

@

Cependant ses plus dévoués serviteurs se rendaient compte, que le trône de *Liôu-pang* n'était pas encore bien affermi... Une fois qu'il était indisposé, l'empereur refusa de voir qui que ce fût. Il défendit même aux huissiers, de laisser entrer aucun ministre. Au bout de dix jours, le brave *Fân-k'oai* qui avait jadis sauvé la vie à *Liôu-pang* (p. 252), enfonçant la porte des appartements privés de l'empereur, entra tout droit, suivi de tous les grands officiers. L'empereur était couché, en compagnie d'un eunuque. A cette vue, *Fân-k'oai* et les autres se mirent à pleurer et dirent :

— Jadis, quand vous vous êtes levé avec nous à *P'éi*, pour remettre l'ordre dans l'empire, combien vous étiez viril ; et maintenant que l'empire est en ordre, combien vous êtes efféminé ! Vous croyant gravement malade, les grands officiers étaient dans l'anxiété. Si vous ne les voyez pas pour les affaires ; si vous vous confinez ainsi en

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

compagnie d'un seul eunuque, l'empire ne soupçonnera-t-il pas une réédition de l'histoire de *Tcháo-kao* (p. 240) ?

L'empereur rit, et se leva de son lit.

@

Quand *Hân-sinn* périt, *Yīng-pou* qui régnait au sud du *Hoái*, en fut très ^{p.301} affecté. Quand ensuite *P'êng-ue* fut mis à mort, et qu'on envoya aux princes les morceaux marinés de son cadavre (cela se faisait pour les officiers rebelles, comme avertissement aux autres), *Yīng-pou* ayant reçu son morceau, fut encore plus indigné, et commença à enrôler secrètement des soldats. Les gouverneurs voisins s'en émurent... Un des officiers de *Yīng-pou*, nommé *Féi-heue*, lequel avait commis une faute, se rendit à *Tch'âng-nan* et y accusa son maître de vouloir se révolter, affirmant qu'il y avait de cela des signes non équivoques. L'empereur ordonna une enquête sur la conduite de *Yīng-pou*. Alors celui-ci, ayant exterminé toute la famille de *Féi-heue*, mobilisa ses soldats et se révolta. L'empereur convoqua ceux de ses conseillers qui étaient au courant des affaires de *Tch'òu*, et leur demanda ce qu'ils pensaient de cette affaire. Ils dirent :

— *Hân-sinn* et *P'êng-ue* ayant été successivement mis à mort, leur intime ami *Yīng-pou* reste seul. Or ces trois hommes avaient les mêmes mérites. *Yīng-pou* pense donc que son tour va venir, voilà pourquoi il s'est révolté...

L'empereur étant alors malade, voulut confier le commandement de l'armée qui allait combattre *Yīng-pou*, au prince héritier *Yīng* qu'il n'aimait pas, comme nous avons vu plus haut. *Tch'âng-leang* vit *Lù cheu-tcheu*, proche parent de l'impératrice, et lui dit :

— Supposé que le prince héritier commande l'armée, s'il s'en tire bien, cela ne le grandira pas ; s'il s'en tire mal, cela pourra le perdre. Avertissez l'impératrice de choisir un bon moment pour dire à l'empereur avec larmes : *Yīng-pou* est un ennemi habile et féroce. Vos officiers sont tous des vétérans habitués à être commandés par vous. Mettre le prince impérial en pareille bagarre, n'est-ce pas jeter un agneau dans une bande de loups ? Et puis, si *Yīng-pou* vient à savoir que c'est un enfant de douze ans qui commande, ^{p.302} cela l'enhardira peut-être au point qu'il marchera droit sur la capitale...

L'impératrice fit cette commission. Alors l'empereur prit lui-même le commandement de l'armée... Lorsque *Yīng-pou* avait levé l'étendard de la révolte, il avait dit à ses officiers :

— L'empereur étant âgé et dégoûté de la vie militaire, il ne viendra certainement pas en personne. Or il n'y avait dans l'empire, en fait de généraux redoutables, que *Hân-sinn* et *P'êng-ue* ; comme ils sont morts, nous n'avons plus personne à craindre ...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur rencontra les rebelles au nord du Fleuve Bleu, près de l'embouchure de la *Hán*. C'était un corps d'élite. Ayant examiné lui-même leurs positions, l'empereur reconnut la tactique de *Hiáng-tsi*. Cela le rendit inquiet. Il envoya demander à *Yīng-pou* :

— Que vous a-t-on fait ? Qui vous pousse à la révolte ?

Yīng-pou répondit :

— Rien. Personne. Je veux devenir empereur !...

Liôu-pang furieux le maudit. Une bataille acharnée s'engagea. L'armée de *Yīng-pou* battue, se retira au sud du Fleuve Bleu. *Tch'én*, roitelet de *Tch'âng-cha*, envoya à *Yīng-pou* un traître qui l'assassina, sous prétexte de le guider vers le pays de *Ûe*.

@

An 195... En revenant de son expédition contre *Yīng-pou*, l'empereur passa à *P'é* sa patrie. Il s'y arrêta, et donna un festin à tous ses anciens amis, avec leurs femmes et leurs enfants. On but, on parla du temps jadis, et l'empereur se réjouit. Lorsqu'il fut échauffé par le vin, s'accompagnant d'une cithare, il chanta les vers suivants :

— Quand le vent souffle en tempête les nuées volent. J'ai porté les armes partout, et me voici revenu à mon ancien séjour. Puissé-je trouver des braves, qui me conservent mon empire !...

Ensuite, s'étant levé, il dansa, tandis que les larmes ruisselaient de ses yeux. Puis il dit aux habitants de *P'é* :

— Un exilé soupire au souvenir ^{p.303} de sa patrie. J'ai dû me fixer dans le pays de *Ts'inn*, mais jamais je ne vous oublierai ; longtemps après ma mort, mes deux âmes penseront encore à *P'é*. C'est de *P'é* que je suis sorti, pour châtier les tyrans, ce qui m'a valu l'empire. Que *P'é* fournisse désormais uniquement l'eau pour ma toilette (imposition fictive) ; je vous exempte à perpétuité de toute autre taxe.

Encore lors du retour de cette expédition, l'empereur passant par l'ancienne principauté de *Lòu*, immola un bœuf au tombeau de Confucius. Les lettrés considèrent cette démarche du grossier et illettré *Liôu-pang*, comme inspirée par la politique plutôt que par la conviction. Ils conviennent cependant qu'elle raviva le Confucisme. Laissons-les parler :

« Après que *Yáo*, *Choúnn*, *Û*, les empereurs *T'āng Wēnn* et *Oû* furent morts, le Ciel fit naître Confucius, le maître de toutes les générations, en matière de morale rites et musique. Que les peuples n'aient pas été anéantis, c'est à la doctrine de notre Sage qu'ils le doivent. Du jour où les *Ts'inn* brûlèrent les Odes et les Annales, et mirent à mort les lettrés (p. 217, 220), l'empire tomba dans l'anarchie. La misère du peuple at-

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

teignit son apogée, au temps de *Tch'ênn-cheng* et de *Hiáng-tsi*. L'empereur *Kāo*, le premier des *Hán*, qui conquiert l'empire à dos de cheval, n'entendait rien aux Odes ni aux Annales. Il injuriait et outrageait les lettrés, allant jusqu'à uriner dans leurs bonnets. Qu'agissant ainsi à l'égard des disciples de Confucius, cet homme eût estimé leur doctrine, c'eût été là une contradiction flagrante. Cependant, quand il passa par la principauté de *Lòu*, il fit des offrandes à Confucius, quoique ce fût un temps plein de guerres et de préoccupations. L'histoire relève ce fait, pour montrer que la raison mise par le Ciel dans le cœur de tout homme, y persiste sans que ^{p.304} rien puisse l'éteindre. Si les *Hán* se maintinrent sur le trône durant quatre siècles, c'est de ce jour qu'il faut dater leur vitalité et leur fortune. Depuis lors la doctrine des lettrés se releva petit à petit. Les lois qui interdisaient les livres furent supprimées, les académiciens furent institués, on provoqua par des primes la recherche des vieux livres. Cependant jamais le gouvernement des *Hán* ne valut celui des anciens souverains. La raison en est, qu'ils n'eurent qu'une intelligence bornée et grossière de leur doctrine, dont les finesses et les applications leur échappèrent. Notre doctrine pénètre l'univers, dont elle est comme l'esprit vital. Elle a toujours été, et ne cessera jamais d'être. Les *Ts'inn* ne l'ont pas détruite, les *Hán* ne l'ont pas ressuscitée ; elle est au-dessus de toutes les vicissitudes. Les princes des divers âges, qui sauront en comprendre l'efficacité, verront prospérer leurs affaires, On reverra, sous leur règne, la réalisation de ces principes des anciens Sages et des anciens Empereurs « Attirer en pacifiant... Unir en bonifiant... Concorde et Justice ! ».... Hélas, les *Hán* ne surent pas comprendre ces choses !

@

L'empereur étant revenu à *Tch'âng-nan*, (195), sa maladie s'aggrava. Son envie de substituer au fils de l'impératrice *Lù*, celui de sa maîtresse *Ts'î*, s'en accrut davantage. *Tch'âng-leang* le blâma. L'empereur ne céda pas. Alors *Tch'âng-leang* se dit malade et fit semblant de ne plus s'occuper des affaires... *Chôu-sounn t'oung*, blâma à son tour l'empereur, en ces termes :

— Le marquis *Hién* de *Tsinn*, ayant dégradé son héritier présomptif pour l'amour d'une concubine (p. 116), plongea sa principauté dans l'anarchie pour plus de dix ans. Le Premier Empereur des *Ts'inn*, pour n'avoir pas nommé à temps *Fôu-sou* son successeur (p. 223), a perdu sa dynastie et ^{p.305} privé ses mânes de toute offrande. Vous avez été témoin de ce dernier événement. Si maintenant vous aussi vous tenez absolument à mettre le fils d'une concubine à la place de celui de l'impératrice, veuillez d'abord me faire mettre à mort, et que la terre boive auparavant mon sang !...

L'empereur dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Cela suffit ! Je risquerai la partie !...

Chôu-sounn t'oung reprit :

— Le prince héritier est la racine de l'empire ; si on touche à cette racine, l'empire périlitera ; voulez-vous jouer votre trône ?

L'empereur fit semblant de céder, mais n'abandonna pas son projet... A quelque temps de là, il donna un festin, auquel le prince impérial assistait. *Tchāng-Leang* fit introduire inopinément dans la salle quatre vieillards, ses conseillers ordinaires, tous plus qu'octogénaires, à la barbe blanche, au port majestueux. Ces quatre Vénérables demandèrent à saluer le prince impérial. L'empereur très surpris dit :

— Vous n'êtes jamais venus me voir. Quel motif vous amène maintenant auprès de mon fils ?

Les quatre vieillards dirent :

— Vous n'aimez que la soldatesque, et nous n'aimons pas les injures, voilà pourquoi nous vous avons évité. Mais nous avons ouï dire que le prince impérial était un prince accompli, ami des lettrés, et si aimé du peuple, que chacun tendrait volontiers le cou afin de mourir pour lui ; voilà pourquoi nous sommes venus l'entretenir...

— Veuillez lui donner, vos enseignements, dit l'empereur, et lui continuer votre faveur !...

Les quatre vieillards sortirent avec le prince impérial... Alors l'empereur fit appeler la concubine *Ts'ĩ*, et lui dit :

— Je voulais changer le prince impérial, mais ces quatre hommes ont pris son parti. Quand les ailes ont une fois poussé, il est difficile de s'en faire d'autres !...

La concubine *Ts'ĩ* pleura... Ennuyé, l'empereur se leva de table et se retira. Il renonça à son projet de changer le prince héritier.

Un parfum concentré de Taoïsme s'exhale de ^{p.306} cette histoire, comme de toutes celles dans lesquelles *Tchāng-leang* (p. 214) joue un rôle... Qui étaient ces vieillards ? Des Immortels, sans doute. Si le texte ne le dit pas, il l'insinue... Quoi qu'il en soit, le coup de théâtre réussit.

Considérant que l'espace concédé au peuple dans la ville de *Tch'āng-nan* était petit, et que, dans le parc impérial, il y avait beaucoup de terrain vague, le chancelier *Siáo-heue* demanda qu'on le donnât au peuple, plutôt que de le réserver aux bêtes. L'empereur se fâcha très fort, et livra *Siáo-heue* au Grand Juge, qui le fit emprisonner. Cela durait depuis plusieurs jours. Le commandant de la garde *Wāng*, se trouvant seul avec l'empereur, s'avança et lui demanda :

— Quelle grande faute *Siáo-heue* a-t-il commise, que vous le traitiez si sévèrement ?

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur répondit :

— J'ai ouï dire que quand *Lî-seu* était ministre du Premier Empereur, il attribuait à son maître tous les succès, et s'imputait à lui-même tous les insuccès. Or *Siáo-heue* ayant reçu beaucoup d'argent de je ne sais quels marchands, me demande maintenant mon parc, pour leur complaire. Je l'ai emprisonné, pour l'en punir...

Le commandant *Wáng* dit :

— Un fonctionnaire qui prend le parti du peuple, fait son devoir. Comment pouvez-vous soupçonner *Siáo-heue* d'avoir reçu de l'argent des marchands ? Durant les années où vous luttiez à l'est contre *Tch'ou*, si *Siáo-heue* avait bronché, vous auriez perdu du coup les provinces occidentales. Cet homme n'a jamais profité de son pouvoir pour avancer sa fortune. Et maintenant l'argent de quelques marchands l'aurait tenté ? Si les *Ts'inn* ont perdu l'empire, c'est parce qu'ils ne s'entendaient pas dire leurs fautes ; alors, que *Lî-seu* se les soit imputées, cela n'est ni à louer ni à imiter. Pourquoi jugez-vous de votre ministre en si mauvaise part ?

Ce discours frappa l'empereur, qui amnistia *Siáo-heue* et le fit mettre ^{p.307} en liberté. *Siáo-heue* était fort âgé. Il était respectueux et dévoué. Quand il vint remercier l'empereur de sa libération, celui-ci lui dit :

— N'en dites pas davantage ! Vous avez demandé mon parc pour le peuple, et moi je l'ai refusé. Je suis un tyran dans le goût de *Kîe* et de *Tcheóu*, tandis que vous êtes un sage ministre. Je vous ai fait emprisonner, pour montrer combien je suis vicieux.

@

Autre exemple des incandescences soudaines et irréfléchies de *Liôu-pang*. *Wàn* roi de *Yén* s'étant révolté, l'empereur envoya le brave *Fân-k'oai* (p. 252) pour le remettre à la raison. *Wàn* s'enfuit chez les Huns... Tandis que *Fân-k'oai* était occupé à pacifier *Yén*, quelqu'un insinua à l'empereur que, d'accord avec la puissante famille de l'impératrice *Lù*, *Fân-k'oai* en voulait à la vie de *Jôu-i*, roi de *Tcháo*, le fils chéri de l'empereur. Furieux, l'empereur consulta *Tch'enn-p'ing*, qui souffla le feu, selon son habitude (p. 278). Alors l'empereur fit appeler *Tcheōu-pouo*, et lui dicta de son lit (il était malade) l'ordre suivant :

— *Tch'enn-p'ing* va vous conduire à l'armée de *Fân-k'oai*, dont vous prendrez le commandement. Votre premier acte sera de décapiter *Fân-k'oai* sur la place...

Durant leur voyage, *Tch'enn-p'ing* et *Tcheōu-pouo* se dirent :

— *Fân-k'oai* a été l'ami fidèle et dévoué de l'empereur, durant bien des années. Il est de plus le mari de la sœur de l'impératrice *Lù*, et puissamment apparenté. Il est évident d'ailleurs que l'empereur a dicté cet ordre, dans un accès de colère. Il est donc probable qu'il s'en

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

repentira. Prenons *Fân-k'oai* et ramenons-le à l'empereur, qui pourra le tuer lui-même, si bon lui semble...

Ils n'allèrent donc pas jusqu'au camp, mais appelèrent *Fân-k'oai* à leur hôtellerie, en lui envoyant leur mandat. Celui-ci arriva aussitôt. Ils lui lièrent les mains, le mirent dans une voiture cellulaire, et *Tch'ènn-p'ing* le conduisit à *Tch'âng-nan*, tandis que ^{p.308} *Tcheōu-pouo* prenait le commandement de l'armée occupée à pacifier *Yén*.

@

Durant son expédition contre *Yîng-pou*, l'empereur avait été atteint par une flèche. La fatigue du voyage avait aggravé son mal. L'impératrice *Lù* fit inviter les meilleurs médecins, et leur fit voir l'empereur. Ils dirent tous :

— Ce mal est curable...

Mais l'empereur qui n'estimait pas plus la science que la littérature, se moqua d'eux, les injuria, et finalement les renvoya, en disant :

— Si, avec un habit de toile et une épée de trois pieds, je suis devenu empereur, n'est-ce pas que le Ciel l'a voulu ? Mon destin dépend du Ciel. Fussiez-vous tous des *Piên-ts'iao* (médecin célèbre du 5^e siècle), vous n'y pourrez rien. Laissez-moi tranquille !...

Alors l'impératrice *Lù* demanda à l'empereur, qui devrait un jour remplacer le ministre *Siao-heue*...

— *Ts'áo-ts'an*, dit l'empereur ; ou bien, à son défaut, *Wâng-ling*, quoiqu'il soit un peu simple, en le faisant aider par *Tch'ènn-p'ing*, conseiller habile, mais incapable d'agir seul ; quant à *Tcheōu-pouo*, il est droit, trop peu lettré, mais plus dévoué que qui que ce soit à ma famille...

— Et après ceux-là, demanda l'impératrice ?

— Après ceux-là, dit l'empereur, je n'en vois pas d'autres...

Et il mourut, ô ironie, dans le palais de la Joie Perpétuelle, en l'an **195**, l'âge de 52 ans.

Aussitôt les goûts sanguinaires de l'impératrice *Lù* commencèrent à se manifester. Elle complota, avec un certain *Chènn cheu-k'i*, de massacrer tous les généraux, à l'occasion des funérailles de l'empereur. Elle différa ces funérailles afin d'avoir le temps de les réunir au grand complet. *Lí-chang*, qui en eut vent dit à *Chènn cheu-k'i* :

— Si vous faites cela, vous mettrez l'empire en danger. Actuellement *Tch'ènn-p'ing* tient *Joûng-yang*, et *Tcheōu-pouo* pacifie *Yén* et *Tái*. S'ils apprennent un pareil ^{p.309} attentat, ils se retourneront contre vous avec leurs armées. Vous courez à votre perte !...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

On fit donc les funérailles, sans cet intermède... Le prince impérial *Yîng* monta sur le trône, où il devint l'empereur *Hoéi*. Il amnistia *Fân-k'oai*, et ordonna d'élever, dans les royaumes et les préfectures, des temples à son père l'empereur *Kāo*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Constitution des Hán.

@

Empire absolu. L'empereur est théoriquement omnipotent. Tout l'empire est censé sa propriété. En réalité, le particulier possède sa terre. Il paie à l'empereur, parfois une capitation, ordinairement un impôt foncier, et est de plus réquisitionné pour le service militaire, ou pour les grandes corvées.

Aristocratie. Les petits rois issus de l'anarchie qui donna naissance aux *Hán*, furent bientôt remplacés par des princes de la famille régnante, roitelets honoraires, sans autorité, et strictement surveillés. Des cinq degrés de l'ancienne noblesse féodale, le titre de marquis honoraire fut seul conservé. Il y eut les marquis de province, dotés d'une terre, mais absolument dépendants ; et les 14 marquis de la capitale, sans terre. Il y eut, de plus, des titres de noblesse pour mérite, dont les titulaires ajoutaient à leur nom l'appendice [] ; Il y eut enfin des distinctions enfantines ; par exemple, la bride de soie, la bride rouge, etc.

Rouage administratif... Je n'indiquerai que les principaux officiers, ceux dont il faut connaître les titres pour comprendre l'histoire. En somme, les ministères et les charges furent les mêmes, depuis les *Tcheōu* (p. 77) jusqu'à la fin de l'empire. Les divisions et les noms seuls varièrent, en divers temps ; et cela si souvent, et si arbitrairement, qu'il n'y a aucun intérêt à s'arrêter à ces détails. Je citerai les principales charges, d'après l'ordre des ministères des *Tcheōu*.

Du Grand Conseil des trois Grands Ducs, restèrent les titres purement honorifiques de Grand Précepteur, Grand Admoniteur, Grand Tuteur. De plus, le Grand Admoniteur du prince impérial.

Premier et deuxième ministère... Le Maire du palais, Grand Ministre (il y en eut parfois deux), Chancelier, l'alter ego de l'empereur. — L'intendant général de la maison impériale. — L'intendant spécial de l'impératrice et du prince impérial. — Le trésorier chef des eunuques. — Le Grand Chambellan, et de nombreux Officiers. — Le Chef du personnel. Les catégories principales du personnel sont : 1° les conseillers auliques, que l'empereur consultait pour se renseigner, ou qu'il envoyait en mission... 2° les [] et les huissiers, appariteurs, écuyers, pages, valets de chambre ou de pied, laquais... 3° les gardes du corps, piqueurs, coureurs, sous les ordres du Commandant de la garde. — Le Chef des équipages et des haras. — Le Maître d'hôtel des seigneurs, des princes alliés, des chefs barbares ; avec un personnel interprètes, guides, cicerone, etc.

Troisième ministère... Le Grand Cérémoniaire, directeur du culte et des rites. Sous lui : Le Grand Musicien. Le Grand Prieur. Le Grand Sacrificateur. Le Grand Annaliste. Le Grand Devin. Le Grand Médecin. Les Académiciens, ou mieux Encyclopédistes, au nombre de 70 et plus, dictionnaires vivants de l'empereur. Le _{p.310} Grand Secrétaire, chef des Annalistes, notaires, scribes.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Quatrième ministère... Le Grand Maréchal. Sous lui, les catégories de généraux, commandants, et officiers divers. Le Préfet de la capitale. Le Chef de police de la capitale.

Cinquième ministère... Le Grand Justicier.

Sixième ministère... Le Grand Ingénieur. Sous les *Hán*, ses attributions sont réparties entre les autres ministères. La majeure partie est dévolue au Grand Secrétaire. Notons l'Intendant de l'agriculture et, du commerce, jadis dépendance du second ministère.

Administration provinciale... Division en préfectures, ayant à leur tête un Préfet, assisté par un Colonel. — Les sous-préfectures ont à leur tête, selon leur grandeur, un [] ou un []. — Les districts sont régis par de petits officiers subalternes. — Des enquêteurs impériaux rôdent sans cesse dans les préfectures, espionnant, et le peuple, et les fonctionnaires.

Traitement des fonctionnaires... Ils étaient répartis en catégories, et souvent dénommés, d'après leur rétribution mensuelle, officiers à 600 piculs, à 100 piculs, etc. Théoriquement, les traitements variaient de 2 000 à 50 piculs (10 boisseaux) de riz. Pratiquement, ils étaient servis, partie en monnaie, partie en riz, et variaient, de 9 000 pièces de monnaie et 720 boisseaux de riz, à 800 pièces de monnaie et 48 boisseaux de riz, par mois.

Quatre sortes de personnes eurent, sous les *Hán*, une influence souvent prépondérante sur le gouvernement : les femmes du harem, les eunuques du palais, les mignons de l'empereur et ses magiciens.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Hoéi,

194 à 188.

@

Il avait quatorze ans, quand on l'assit sur le trône. — Le premier soin de sa mère l'impératrice *Lù*, fut de se venger de sa rivale, la dame *Ts'î*. Elle ordonna aux eunuques de l'enfermer dans la prison du palais. Puis elle lui fit raser la tête comme aux esclaves, la fit revêtir de la robe rouge des criminels, et la condamna provisoirement à piler du riz... Ensuite elle envoya coup sur coup trois courriers, pour appeler à la cour *Jôu-i*, roitelet de *Tcháo*, fils de la dame *Ts'î*. *Tcheōu-tch'ang* (p. 294) qui était admoniteur de cet enfant, répondit à l'impératrice :

— Le roi de *Tcháo*, fils de l'empereur *Kāo*, a ouï dire que vous songez à le faire mourir. Ceci étant, je ne prends pas sur moi de vous l'envoyer. Il est d'ailleurs malade, et incapable, pour le moment, de vous obéir...

L'impératrice se fâcha et rappela immédiatement *Tcheōu-tch'ang* ; puis elle cita de nouveau *Jôu-i*... Quand celui-ci arriva, le jeune empereur sortit du palais pour recevoir et introduire son frère, dont il fit le compagnon de ses jeux et de ses repas. Cela gêna l'impératrice, qui cherchait l'occasion de l'assassiner sans éclat. Enfin l'empereur étant un jour sorti de grand ^{p.311} matin pour tirer de l'arc, *Jôu-i* trop jeune pour se lever de si bonne heure, resta à la discrétion de l'impératrice, qui lui fit aussitôt administrer du vin empoisonné. Tandis que le fils agonisait, elle fit couper les mains et les pieds à la mère, lui fit arracher les yeux et détruire les oreilles avec un fer chaud ; enfin, après lui avoir fait avaler une drogue stupéfiante, elle la fit jeter dans la porcherie du palais, avec ordre de l'appeler la truie humaine. Quand l'empereur, fut rentré, elle le mena contempler ce spectacle. Le pauvre enfant fut si épouvanté, qu'il éclata en pleurs, tomba malade, et dut garder le lit durant plus d'un an.

L'année suivante 193, *Féi* roitelet de *Ts'î*, autre fils de *Liōu-pang* et frère de l'empereur *Hoéi*, étant venu faire sa cour, on lui donna un banquet auquel l'impératrice assista. L'empereur étant le cadet de *Féi*, lui céda la place d'honneur. Cela suffit pour exaspérer l'impératrice mère, laquelle versa de sa propre main, à *Féi*, une coupe de vin empoisonné. L'empereur attrapa la coupe et allait la boire, quand l'impératrice, bondissant de son siège, la renversa. Le roitelet de *Ts'î* comprenant ce dont il s'agissait, sortit au plus vite. Il offrit gracieusement à l'empereur sa préfecture de *Tch'êng-yang*, et parvint ainsi à s'en tirer avec la vie sauve.

Cette même année 193, le chancelier *Siao-heue* étant tombé malade, l'empereur lui demanda :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Si vous veniez à mourir, qui pourrait convenablement vous remplacer ?

Siáo-heue répondit :

— Personne ne connaît les officiers mieux que leur maître...

L'empereur reprit :

— *Ts'áo-ts'an* conviendrait-il ?

Siáo-heue inclinant la tête dit :

— Si vous le prenez, je mourrai volontiers...

Au septième mois, il mourut. Il reçut le titre posthume *Wên-tchoung*.

Siáo-heue n'avait jamais acquis de champs ou de propriété, que dans des localités pauvres et écartées ; il n'avait bâti, pour ^{p.312} ses enfants, ni murs ni maisons.

— Si mes descendants sont sages, disait-il, ils imiteront ma parcimonie ; s'ils ne sont pas sages, je ne veux pas leur laisser des biens, que les puissants leur disputeront un jour.

Quand *Ts'áo-ts'an* fut devenu Chancelier à la place de *Siáo-heue*, il ne modifia en rien les règles administratives de son prédécesseur. Il ne prenait à son service que des officiers simples et honnêtes. Il repoussait tous ceux dont le langage et le style étaient hautains, ou qui cherchaient à se faire un nom. Il passait les jours et les nuits à boire du vin. Très indulgent, quand quelqu'un commettait une faute peu considérable, il dissimulait et lui donnait le temps de se corriger. Il vivait dans son palais comme un oisif, en vrai disciple de *Lào-tzeu*, appliquant le grand principe de son maître « laisser aller les choses »... or *K'ôu*, le fils de *Ts'áo-ts'an*, était officier à la cour. L'empereur étonné de l'inaction du ministre, chargea *K'ôu* de lui en demander la raison. *Ts'áo-ts'an* se fâcha, fustigea *K'ôu* et lui dit :

— Fais ton office ! Le mien ne te regarde pas !...

Quand l'empereur revit le ministre, il le tança et dit :

— C'est moi qui vous ai fait demander des explications...

Ts'áo-ts'an déposant son bonnet, s'excusa puis dit :

— Veuillez vous examiner ; en sagesse et en valeur, êtes-vous supérieur ou inférieur à votre père ?

L'empereur répondit :

— Comment oserais-je me comparer à lui ?

— Et moi, continua *Ts'áo-ts'an*, suis-je supérieur ou inférieur à *Siáo-heue* ?

— Je crois, dit l'empereur, que vous lui êtes inférieur !...

Ts'áo-ts'an dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Vous avez bien raison. L'empereur *Kāo* et son ministre *Siāo-heue* ont mis dans l'empire un ordre si parfait, et ont fait des règles si claires, que maintenant, vous ne faisant pas grand'chose, et un *Ts'āo--ts'an* étant votre ministre, les choses marchent assez convenablement ; alors pourquoi demander davantage ?

p.313 L'empereur dit :

— C'est bon !

Quand *Ts'āo-ts'an* eut été ministre durant trois ans, le peuple chantait :

— *Siāo-heue* a fait des lois droites comme un I, et *Ts'āo-ts'an* les a conservées.

Le peuple doit à l'action calme de ces deux hommes, de vivre dans une paix parfaite.

@

An 192... Le roi des Huns *Méi-tei*, se sentant fort, envoya à l'impératrice *Lù* une lettre pleine des expressions les plus outrageantes. L'impératrice se fâcha, au point qu'elle délibéra si elle ne mettrait pas à mort l'envoyé et n'enverrait pas immédiatement une armée contre les Huns. *Fân-k'oai* lui dit :

— Donnez-moi cent mille hommes, et j'irai droit aux Huns !...

Ki-pou dit :

— *Fân-k'oai* est digne de mort, pour avoir osé parler ainsi. Comment, jadis quand les Huns enveloppèrent l'empereur *Kāo* à *P'ing-tch'eng* (p. 289), l'armée *Hân* n'était-elle pas forte de 320 mille hommes ? et cependant *Fân-k'oai*, alors général, n'arriva pas à rompre les lignes des Huns, pour délivrer son souverain. Et maintenant que les lamentations au sujet de cette triste aventure n'ont pas encore cessé, et que les blessés ne sont pas encore guéris, il veut de nouveau ébranler l'empire, et se fait fort d'envahir, avec cent mille hommes seulement, le pays des Huns !... Pour moi, je pense que les barbares étant des bêtes, il ne faut, ni se réjouir de leurs caresses, ni se fâcher de leurs menaces...

L'impératrice approuva ces paroles, et envoya à *Méi-tei* une lettre d'humbles excuses, qu'elle lui fit porter par une ambassade en règle. *Méi-tei* flatté, envoya un ambassadeur pour dire à l'impératrice :

— Je suis peu au courant de la civilisation chinoise ; j'espère que vous m'aurez pardonné ma grossièreté...

Ces bonnes paroles étaient accompagnées d'un lot de chevaux... Il s'ensuivit une nouvelle alliance par mariage, entre les deux cours.

p.314 En 191, par ordre de l'impératrice douairière, l'empereur *Hoéi* âgé de 17 ans, épousa sa propre nièce, la fille de sa sœur aînée. Après son mariage, il prit le

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

bonnet viril. A cette occasion il accorda une amnistie générale, et fit effacer du code quelques lois mal vues des officiers et du peuple. La fameuse loi de *Lî-seu* (p. 217), ordonnant d'exterminer avec leur famille les receleurs des livres classiques, fut du nombre. L'empereur *Kāo* avait visité le tombeau de Confucius (p. 30). mais le décret prohibant les livres du Sage, en particulier les Annales et les Odes, était resté loi existante. Fait jadis *inter pocula*, il glissa dans les paperasses, en 191. Comme l'histoire n'adresse aucun remerciement à l'empereur, il est probable que cet enfant faible d'esprit et débauché, n'y fut pour rien, et que les lettrés escamotèrent la muscade.

En 190, le rempart de la capitale *Tch'âng-nan* fut enfin achevé. On y travaillait depuis 194. Il avait près de 24 kilomètres de tour. Le peuple était réquisitionné en masse, pour ce travail, au printemps et à l'automne, avant et après les travaux des champs. Il y travailla jusqu'à 146 mille personnes à la fois, hommes et femmes, appelés de 600 *li* à la ronde.

Au huitième mois, le chancelier *Ts'âo-ts'an* mourut.

En 189, se conformant de point en point au testament de *Liôu-pang* (p. 308), l'impératrice nomma *Wâng-ling* et *Tch'ênn-p'ing* ministres. *Tcheōu-pouo* devint Grand Maréchal.

En été, *Tchāng-leang*, le grand conseiller de *Liôu-pang*, mourut. Il vivait dans la retraite, depuis 195. Il avait donné sa démission, sous prétexte de maladie ; mais en réalité, disent les taoïstes (p. 214), afin de se livrer aux pratiques ascétiques qui confèrent l'immortalité. A les en croire, il ferma sa porte, pratiqua l'ascétisme, et cessa de manger ; c'est-à-dire qu'il se nourrit désormais de pétales de fleurs, but de la rosée, et le reste du traitement... Les lettrés, race sceptique, ne croient pas à la dévotion de *Tchāng-leang* pour l'ascétisme taoïste. Ils pensent que, effrayé du sort de ses anciens amis *Hân-sinn*, *P'êng-ue*, *Siáo-heue* et autres, il craignit d'avoir son tour, et se retira à temps. Ils ajoutent ironiquement qu'il ne fit d'ailleurs pas honneur à la cure taoïste, puisqu'il mourut, comme tout le monde.

« La mort suit la vie, comme la nuit suit le jour. Personne ne l'a jamais évitée. *Tchāng-leang* était trop intelligent, pour croire aux contes de fées. Le motif qui le fit agir, est facile à comprendre. Le faite des honneurs est une position périlleuse. *Hân-sinn* et *P'êng-ue* avaient été mis à mort ; *Siáo-heue* avait été mis en jugement. Tout le crime de ces hommes, c'est qu'ils étaient haut placés. La dévotion de *Tchāng-leang* lui sauva la vie.

L'année 188 commença par une éclipse de soleil, au premier jour du premier mois. Une seconde éclipse totale, eut lieu au cinquième mois. Aussi n'y a-t-il pas

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

lieu de s'étonner que l'empereur *Hoéi* mourut au huitième mois, à l'âge de 20 ans. Car, dit le commentaire, sur 28 éclipses de soleil tombées le premier jour de l'an, plus de 20 furent suivies d'*effet* ; c'est-à-dire, de la mort de l'empereur, ou de quelque autre grande calamité ; ô chose redoutable !... Il est vrai que, d'après la statistique, *l'effet* se fit parfois attendre durant un, deux, et même trois ans ; mais n'importe, une éclipse le premier de l'an, c'est chose redoutable !

L'empereur étant mort, l'impératrice *Lù* sa mère parut inconsolable. *Pi-kiang*, le petit-fils de *Tchāng-leang*, dit à *Tch'enn-p'ing* :

— L'empereur n'a pas laissé de fils adulte. L'impératrice vous craint, vous et les autres ministres. Donnez à *Lù-i* et à *Lù-tch'an* le commandement des deux camps de la garde ; logez les *Lù* (la famille de l'impératrice) dans le palais, et donnez-leur des charges ; ainsi vous consolerez le cœur de l'impératrice, et vous éviterez des malheurs...

Tch'enn-p'ing fit ainsi. A dater de ce jour, la fortune des *Lù* crût démesurément.

Au neuvième mois, l'impératrice mit le prince impérial sur le trône, et prit les rênes du gouvernement comme régente... Ce prince impérial était un enfant supposé.

« Jadis la douairière *Lù* ^{p.316} avait ordonné à l'épouse de l'empereur *Hoéi*, de prendre l'enfant d'une autre et de le faire passer pour le sien. Elle avait fait mourir la vraie mère de cet enfant. Elle le donna pour le fils de l'empereur *Hoéi*, et le mit sur le trône.

Cet enfant supposé n'a pas été reconnu par les historiens ; pas plus que les poupées qui lui succédèrent. L'histoire attribue huit années de règne à l'impératrice *Lù*, le seul règne féminin des Annales chinoises.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'impératrice *Lù*, 187 à 180.

Carte IX. @

L'impératrice proposa au conseil de faire rois tous ses parents les *Lù*. Le ministre *Wâng-ling* objecta :

— L'empereur *Kāo* ayant immolé un cheval blanc, nous a fait jurer sur son sang, que, si jamais un autre qu'un *Liôu* était fait roi, nous soulèverions tout l'empire pour le combattre...

Le ministre *Tch'ènn-p'ing* et le maréchal *Tcheōu-pouo* répondirent :

— L'empereur *Kāo* régnant, fit rois ses fils et ses frères ; maintenant que l'impératrice *Lù* règne, pourquoi n'en ferait-elle pas autant ?

et ils levèrent la séance... Alors l'impératrice nomma *Wâng-ling* Grand Précepteur du marmot impérial, c'est-à-dire qu'elle lui retira le pouvoir de ministre. *Wâng-ling* se dit malade, refusa toute dignité, et rentra dans la vie privée... L'impératrice nomma donc rois, son père, son frère, son neveu, etc. Toutes les charges importantes, furent pour ses parents et ses créatures... D'après les commentateurs, les ministres auraient dû résister aux entreprises de l'impératrice jusqu'à l'effusion de leur sang. Mais, dit l'honnête philosophe *Tch'êng*,

« les officiers du commencement des *Hán*, n'avaient qu'un but, se supplanter les uns les autres. L'État leur importait moins ; avant tout ils voulaient devenir et rester ministres. Aussi, en ces temps-là, aucun ministre ne donna-t-il sa vie pour les principes.

En **186**, l'impératrice *Lù* produisit soudain plusieurs autres fils de l'empereur *Hoéi*. Il y en eut jusqu'à cinq. L'histoire affirme catégoriquement qu'ils étaient tous supposés.

Est-ce pour se faire bien venir, que cette femme cruelle supprima, en cette même année, l'usage barbare d'exterminer la famille entière de certains condamnés ? L'histoire note l'abrogation, sans un mot de commentaire. Nous verrons bientôt que, si on ne tuait plus ces malheureux, on les vendait comme esclaves, etc.

An **184**... Cependant l'enfant supposé, assis par ^{p.317} la douairière sur le trône, grandissant avec le temps, finit par apprendre qu'il n'était pas le fils de l'impératrice. Il parla et dit :

— On a tué ma mère ; quand je serai grand, je la vengerai !...

Aussitôt l'impératrice *Lù* le fit mettre au secret dans la prison du palais ; puis, haranguant les ministres, elle dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— L'empereur est atteint d'un mal chronique. Sa santé étant ébranlée, il ne pourra pas régner. Je vais le remplacer !...

Les ministres baissèrent la tête... Alors, l'impératrice *Lù* dégrada et mit à mort le petit empereur ; puis elle plaça sur le trône *Chān*, l'une des poupées qu'elle tenait en réserve. Elle ne se donna plus la peine de faire compter cette année comme un avènement, mais continua tranquillement son règne.

Il serait fastidieux d'énumérer tous les placements et déplacements, maniements et remaniements, assassinats politiques et crimes de toute sorte, qui remplirent le règne de cette femme despotique et sanguinaire.

Les présages les plus funestes effrayaient l'empire. Les arbres fleurirent en automne, les rivières débordèrent, les étoiles parurent en plein jour. Enfin, en **181**, une éclipse de soleil ; ô chose redoutable !... Quand l'impératrice *Lù* vit le ciel obscurci, elle le maudit et dit :

— Ce signe est pour moi !

A cette époque, le clan des *Lù* avait usurpé tout le pouvoir. *Liôu-tchang* marquis de *Tchôu-hu*, de la famille de l'empereur *Kāo*, frère cadet du roitelet de *Ts'i*, quoique marié à une *Lù*, était mécontent de ce qu'on donnait toutes les charges aux *Lù*, au préjudice des *Liôu*. Agé de 20 ans, il était brave et fort. Comme il représentait bien, lors des festins qui se donnaient au palais, l'impératrice lui donna, pour rire, le titre d'échanson. *Liôu-tchang* se prit au sérieux. Un jour de banquet, il dit avec désinvolture :

— Je suis fils d'un général ; je demande donc qu'aujourd'hui tout se passe ici comme aux ^{p.318} *mess* militaires !...

L'impératrice *Lù* y consentit... Quand il fut échauffé par le vin, *Liôu-tchang* entonna un chant de laboureurs :

— Quand on a bien labouré, et semé de la bonne graine, la culture prospère ; mais ce qui a levé de mauvaise graine, sera arraché lors du sarclage.

L'impératrice *Lù* comprit l'allusion faite à ses poupées impériales ; elle baissa la tête et se tut... Un *Lù*, pris de vin, s'étant retiré, *Liôu-tchang* courut après lui, lui coupa la tête, puis rentra et se vanta de ce qu'il venait de faire. Les *Lù* furent épouvantés ; mais, comme on lui avait permis d'agir comme dans les camps, on ne put pas punir *Liôu-tchang*, qui devint, de ce jour, la terreur des *Lù*.

Or le ministre *Tch'enn-p'ing* se retirait de plus en plus chez lui, et songeait profondément. *Lôu-kia* (p. 300) étant allé le voir, entra tout droit dans sa chambre. *Tch'enn-p'ing* était si absorbé, qu'il ne s'aperçut pas de son entrée. *Lôu-kia* lui demanda :

— A quoi songez-vous si profondément ?

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Tch'ènn-p'ing dit :

— Devinez, maître !...

Lou-kia reprit :

— Vous êtes riche et noble ; ce ne sont pas des désirs qui vous absorbent ainsi. Vous devez être affligé de voir les *Lù* empiéter sur le pouvoir impérial !...

— Vous l'avez dit, dit *Tch'ènn-p'ing* ; mais qu'y faire ?

Lou-kia reprit :

— Quand l'empire est paisible, un ministre lui suffit ; quand l'empire est en danger, c'est un général qu'il lui faut ; quand alors le général et le ministre s'entendent, tous les braves s'attachent à eux. Quelque grande que soit l'anarchie, si le pouvoir ne se divise pas, l'État peut se tirer de la crise. Faites alliance avec le Grand Maréchal *Tcheōu-pouo*...

et il lui suggéra un plan de campagne, que *Tch'ènn-p'ing* adopta. De ce jour, les plans de *Lù* furent compromis.

En 180, l'impératrice revenait de ^{p.319} faire, à la rivière, des ablutions superstitieuses. Comme elle passait par un carrefour, elle vit un être semblable à un chien de couleur bleue, se jeter sur elle et la saisir. Ayant fait consulter les sorts, pour savoir quel était cet être malfaisant, il lui fut répondu :

— C'est *Jōu-i*, le roitelet de *Tcháo* (fils de la dame *Ts'ī*, empoisonné par l'impératrice ; p. 317) qui vous poursuit.

L'impératrice tomba malade, souffrant à l'endroit où le chien l'avait saisie. Sa maladie s'aggravant, elle nomma ses deux parents, *Lù-lou* et *Lù-tch'an*, commandants des deux camps de la garde, et leur exprima sa volonté en ces termes :

— Quand je serai morte, les ministres tenteront peut-être un coup d'État. Gardez le palais avec vos soldats. Différez mes funérailles. Occupez-vous avant tout de constituer une régence !

et elle mourut... Le sceau de l'empire était entre les mains de *Lù-tch'an*, récemment nommé chancelier de l'empire. *Lù-lou* était roitelet de *Tchào*, et *Lù-t'oung* roitelet de *Yén*.

Le clan des *Lù* ne demandait qu'à faire une révolution, mais n'osait pas commencer. *Liōu-tchang* était tenu au courant de leurs trames secrètes, par sa femme, la fille de *Lù-lou*. Il fit dire à son frère aîné *Siāng*, roitelet de *Ts'ī*, de venir appuyer avec ses troupes le mouvement que lui *Tchāng* préparait à l'intérieur, pour renverser le clan des *Lù*, et mettre *Siāng* sur le trône impérial. Le roitelet *Liōu-siang* se mit donc en campagne et prit *Tsi-nan* ; puis il envoya, à tous

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

les rois et seigneurs, un manifeste dans lequel il exposait les crimes des *Lù*... Alors le chancelier *Lù-tch'an* envoya *Koân-ying* à la tête d'une armée pour le combattre. Celui-ci étant arrivé à *Joûng-yang*, se dit en lui-même :

« Les *Lù* veulent perdre les *Liôu*. Si maintenant je bats le roitelet de *Ts'î*, ce sera un avantage pour les *Lù*, et je n'y gagnerai rien. Mieux vaut aider les *Liôu*...

Il fit donc savoir au roitelet de *Ts'î*, qu'il était prêt à se joindre à lui contre les *Lù*. Le roitelet de *Ts'î* porta ses troupes vers sa frontière occidentale, pour joindre son allié... Au neuvième mois, comme *Ts'âo-k'ou* (p. 312) se trouvait chez le chancelier *Lù-tch'an*, tout juste le conseiller *Kià-cheou*, qui revenait de *Ts'î*, annonça que *Koân-ying* avait passé à l'ennemi. Tandis que *Lù-tch'an* allait au palais, *Ts'âo-k'ou* courait porter au ministre *Tch'ënn-p'ing* et au maréchal *Tcheōu-pouo*, la nouvelle qu'il venait de surprendre.

Aussitôt le Grand Maréchal se rendit au camp des troupes et cria :

— Que ceux qui ^{p.320} sont pour les *Lù*, se découvrent le bras droit ! Que ceux qui sont pour les *Liôu*, se découvrent le bras gauche !

Tous les soldats se découvrirent le bras gauche... Alors *Tch'ënn-p'ing* ordonna à *Liôu-tchang* d'aider *Tcheōu-pouo*. *Tcheōu-pouo* présenta *Liôu-tchang* à ses troupes, puis il lui dit :

— Entre vite au palais avec un millier d'hommes, afin de protéger l'empereur !

Liôu-tchang ayant pénétré dans le palais, tua *Lù-tch'an*, puis vint rendre compte à *Tcheōu-pouo*. Celui-ci se leva, le salua et le félicita. Ensuite on saisit méthodiquement tous les membres du clan des *Lù*, et on les égorgea, sans distinction de sexe ni d'âge... Enfin *Tcheōu-pouo* envoya *Liôu-tchang* dire à son frère *Siāng* roitelet de *Ts'î*, de cesser la guerre. Les soldats de *Koân-ying* furent aussi licenciés.

Maîtres du gouvernement, les ministres ayant tenu conseil, dirent :

— Ni le petit empereur *Chān*, ni les petits princes (p. 316, 317), ne sont réellement fils de l'empereur *Hoéi*. Ce sont des intrus supposés par l'impératrice, pour faire les affaires des *Lù*...

Quelqu'un dit :

— *Siāng*, roitelet de *Ts'î*, petit-fils de l'empereur *Kāo*, conviendrait peut-être...

Les grands officiers se récrièrent tous et dirent :

— L'impératrice *Lù* a mis la dynastie à deux doigts de sa perte. Celle-ci a besoin, pour se remettre, d'un excellent empereur. Or le roitelet de *Ts'î* est sous l'influence de son oncle maternel, espèce de

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

tigre coiffé (méchant homme). Si celui-là devenait empereur, nous reverrions les jours de l'impératrice *Lù*... Tandis que *Hêng*, roitelet de *Tái*, actuellement l'aîné des fils survivants de l'empereur *Kāo*, est humain, pieux, généreux et libéral. Les *Poûo* (famille de sa mère) sont aussi de braves gens...

On demanda donc au roitelet de *Tái*, de monter sur le trône. Celui-ci, défiant, commença par envoyer *Tchāo*, le frère de ^{p.321} sa mère, pour prendre des informations auprès de *Tcheōu-pouo*. Les ministres expliquèrent à *Tchāo* les motifs de leur choix. Etant retourné, *Tchāo* les fit connaître au roitelet *Hêng*, qui partit pour *Tch'âng-nan*. Quand il arriva au pont de la *Wéi*, les officiers se présentèrent en corps, pour le saluer et lui rendre hommage, en s'appelant *tch'ênn*, vos sujets. Le roi descendit de son char pour leur rendre leurs saluts. Le Grand Maréchal *Tcheōu-pouo* s'étant alors avancé pour demander à parler au roi en particulier, *Sóng-tch'ang* qui accompagnait celui-ci, dit à haute voix :

— Si ce que vous avez à dire est une affaire publique, dites-la publiquement ; si c'est une affaire secrète, le roi n'a pas de secrets...

Alors *Tcheōu-pouo* s'agenouillant, tira et présenta le sceau impérial. Le roi le refusa et dit :

— Quand je serai arrivé à destination, nous en reparlerons.

Le dernier jour de la neuvième lune intercalaire, le roi arriva à la capitale. Le ministre *Tch'ênn-p'ing* et les autres officiers se présentant de nouveau en corps, le saluèrent et lui dirent :

— *Chān* et les autres, ne sont pas fils de l'empereur *Hoéi* ; ils n'ont rien de commun avec la dynastie. Vous êtes le fils aîné de l'empereur *Kāo* ; vous devez lui succéder. Notre désir est que vous montiez sur le trône.

Le roi s'excusa trois fois, le visage tourné vers l'ouest ; puis deux fois, le visage tourné vers le sud ; enfin il se laissa introniser... Alors *Hīng-kiu*, le frère cadet de *Liōu-tchang*, ayant obtenu licence de purger le palais, y entra avec le Chef des équipages *T'êng-koung*. Ils firent sortir le petit empereur ; puis, ayant disposé le cortège impérial, ils introduisirent *Hêng*, qui s'établit, au palais, nomma *Sóng-tch'ang* Commandant de sa garde, et *Tchāng-ou* Chef du personnel. Avant d'entrer dans la salle du trône, *Hêng* prononça l'arrêt du petit empereur *Chān* et de ses prétendus petits ^{p.322} frères, que les bourreaux allèrent aussitôt égorger. Puis, le trône étant dûment vacant, *Hêng* s'y assit et devint l'empereur *Wênn*. Cette nuit-là même, il expédia une amnistie générale pour l'empire.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Wên,

179 à 157.

Carte IX. @

Les grands exigèrent de l'empereur qu'il nommât immédiatement prince héritier l'un de ses fils, afin de décourager toute prétention au trône, de la part de ses collatéraux. Ils désignèrent même le prince *K'î*, comme ayant les qualités requises. Après les simagrées rituelles convenables, l'empereur donna son consentement. Il éleva au rang d'impératrice, la dame *Teóu*, mère de ce prince.

Les chinoiserries des intéressés, rendirent le choix du Chancelier un peu plus difficile. Nous avons vu (p. 320) la part qu'eurent *Tch'ên-p'ing* et *Tcheōu-pouo* dans l'extermination des *Lù*. Le premier était le plus malin, mais le second avait fait le coup... Or *Tch'ên-p'ing* résigna sa charge, sous prétexte de maladie, en disant :

— Du vivant de l'empereur *Kāo*, *Tcheōu-pouo* a eu moins de mérite que moi ; mais puisque c'est lui qui a exterminé les *Lù*, maintenant je ne le vaud plus ; en conséquence, je demande à céder à *Tcheōu-pouo* la charge de ministre de la droite...

L'empereur y consentit, mais garda *Tch'ên-p'ing* comme ministre de la gauche. (179). A la fin de cette séance, *Tcheōu-pouo* sortit avec l'air d'un homme qui se croit quelque chose. Le général *Koán-ying* remplaça *Tcheōu-pouo* comme Grand Maréchal... Peu de jours après, en cour plénière, l'empereur curieux de savoir les affaires de l'État, demanda au ministre de la droite *Tcheōu-pouo*.

— Dans tout l'empire, combien met-on d'individus en prison chaque année ?

Tcheōu-pouo dut répondre qu'il n'en savait rien... L'empereur ayant ensuite demandé des détails sur les recettes et les dépenses annuelles, *Tcheōu-pouo* dut encore dire qu'il ne savait pas. Il était si éperdu de honte, que la sueur lui coulait le long du dos. Alors l'empereur interrogea le ministre de la gauche *Tch'ên-p'ing*. Celui-ci dit :

— Il y a des officiers qualifiés pour vous répondre...

— Qui cela ? fit l'empereur...

Tch'ên-p'ing dit :

— Sur les prisonniers, interrogez le Grand Justicier qui en a la charge ; sur les revenus, interrogez le Grand Intendant qui les contrôle...

— Bien, dit l'empereur ; mais alors vous ministres, que faites-vous ?

Tch'ên-p'ing répondit humblement :

— Si vous ne savez pas ce que nous, vos vieux ^{p.323} chevaux, faisons, c'est que nous sommes de mauvais ministres. Un ministre aide

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

l'empereur à régler les deux principes, à se conformer aux quatre saisons, procurer le bien de tous les êtres. A l'extérieur, il l'aide à tenir en paix les barbares des frontières et les commandants des marches. A l'intérieur, il l'aide à faire du bien au peuple et à seconder les officiers.

L'empereur trouva que *Tch'ënn-p'ing* avait très bien parlé. Or *Tcheōu-pouo* qui n'avait rien su dire, était tout morfondu. Dès qu'ils furent sortis, *Tcheōu-pouo* dit à *Tch'ënn-p'ing* :

— C'est vous qui ne m'avez pas appris à répondre.

Tch'ënn-p'ing rit et dit :

— Pourquoi avez-vous assumé la charge, si vous n'êtes pas au courant de la partie ? Heureusement que l'empereur ne vous a pas demandé le nombre exact des voleurs de sa capitale, car je crois que vous lui auriez encore ingénument avoué que vous l'ignorez !

Alors *Tcheōu-pouo* comprit qu'il était beaucoup moins capable que *Tch'ënn-p'ing*. On lui suggéra aussi, qu'ayant exterminé les *Lù*, élevé le roi de *Tái* et fait peur à tout l'empire, il s'attirerait des malheurs, s'il restait longtemps dans une position trop en vue. Craignant donc pour sa sûreté, *Tcheōu-pouo* donna sa démission, sous prétexte de maladie. *Tch'ënn-p'ing* devint chancelier. L'année suivante 178, *Tch'ënn-p'ing* étant mort, *Tcheōu-pouo* fut rappelé et refait chancelier. Il donna définitivement sa démission en 177, et se retira dans son domaine. *Koán-ying* devint chancelier.

En 176, il arriva à ce pauvre *Tcheōu-pouo* une aventure, qui montre bien la politique de défiance et de délations de ces tristes temps. *Tcheōu-pouo* étant retourné à *Kiáng*, tous les fonctionnaires de la préfecture *Heûe-tong* allèrent le saluer. Or, *Tcheōu-pouo*, craignant d'être assassiné, portait toujours une cuirasse, et s'entourait de serviteurs armés, quand il recevait. Cela suffit pour le faire accuser de tramer ^{p.324} une rébellion. Ordre fut donné au Grand Justicier de le saisir. *Tcheōu-pouo* hésitant et balbutiant, les satellites l'empoignèrent et le maltraitèrent... L'impératrice mère ayant appris la chose, dit à l'empereur :

— *Tcheōu-pouo* a renversé les *Lù*, a gardé le sceau impérial, a eu sous ses ordres toutes les troupes, sans jamais songer à se révolter ; et l'idée lui en viendrait maintenant qu'il habite la province en simple particulier ? Cela ne se peut pas.

L'empereur examina donc les réponses que *Tcheōu-pouo* avait faites à son interrogatoire. Puis il députa un officier muni d'un sceptre, pour le gracier, et lui rendit son domaine. *Tcheōu-pouo* étant sorti de prison, dit :

— Moi qui ai commandé à des millions d'hommes, j'ignorais quelle est la puissance des satellites des prisons !...

Il mourut dans la retraite, en 169.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Nous avons vu (p. 299) comment l'empereur *Kāo* donna à *Tcháo-t'ouo* l'investiture des pays qui répondent aux deux *Koàng* actuels, avec le titre de roi du *Nân-ue*. En 183, sous l'impératrice *Lù*, *Tcháo-t'ouo* se croyant insulté, se révolta et envahit le *Hôu-nan* actuel. En 181, une armée fut envoyée contre lui, sans résultat.

En 179, l'histoire raconte ce qui suit : Jadis quand *Tcheōu-tsao* eut été envoyé contre le roi de *Nân-ue* (en 181), à cause des maladies pestilentiellles causées dans son armée par la chaleur et par l'humidité, il ne put pas franchir la chaîne des monts *Yâng-chan*. Par suite, et par ses armes, et par son argent, *Tcháo-t'ouo* gagna, vers l'est jusqu'au *Fôu-kien*, et vers l'ouest jusqu'au *Koéi-tcheou* actuel, se créant ainsi un royaume mesurant plus de dix mille *lì* (exagération) de l'est à l'ouest. Alors il se fit un char impérial doublé de jaune, orné d'une queue de yak à gauche, se déclara indépendant et rompit avec la Chine. L'empereur l'ayant su, ordonna au préfet de *Tchēnn-ting* de faire chaque année les offrandes au cimetière des ancêtres de *Tcháo-t'ouo*. Il fit rechercher ses frères et parents, qu'il combla de bienfaits. Ensuite il députa pour la seconde fois *Lóu-kia* (p. 298) vers le *Nân-ue*, avec une lettre qui montre combien les empereurs chinois savaient filer doux, dans certaines conjonctures...

« Moi je ne suis que le fils d'une concubine de l'empereur *Kāo*. Eloigné de la cour, j'ai été roi de *Tái*, dans les Marches du Nord. Ayant habité si loin de vous et étant devenu rustique dans mon confinement, je ne vous ai jamais écrit. Quand l'empereur *Kāo* eut quitté ses officiers (fut mort), l'empereur ^{p.325}*Hoéi* lui succéda. Ensuite l'impératrice *Lù* gouverna, mais malheureusement elle tomba malade (mourut). Le clan des *Lù* s'étant révolté, fut exterminé grâce aux officiers fidèles. Alors moi, les grands de tous les degrés ne voulant pas m'en dispenser, je dus me résigner à monter sur le trône. Ayant appris que vous aviez demandé par lettre au général *Tcheōu-tsao* de vous envoyer vos frères, et de retirer les deux commandants envoyés à *Tch'âng-cha*, moi, conformément à vos désirs, j'ai retiré les commandants, j'ai fait saluer vos frères à *Tchēnn-ting*, et j'ai fait réparer les tombeaux de vos ancêtres... Or avant-hier j'ai appris que vous faisiez marcher des troupes vers la frontière. Les désordres n'y cessent pas. *Tch'âng-cha* souffre. Les districts méridionaux sont très malheureux... Cette expédition vous profitera-t-elle ? Dussiez-vous réussir, elle coûtera la vie ou des blessures, à beaucoup de vos officiers et soldats ; elle privera de leurs maris bien des femmes, de leurs pères bien des enfants, de leurs fils bien des parents ; pour un que vous gagnerez, vous perdrez dix. Moi je ne ferais pas ce que vous allez faire... Si je conquérais votre pays, cela ne m'agrandirait guère. Si je prenais vos biens, cela ne m'enrichirait pas. Gardez donc pour vous, tout le sud des montagnes (bassin du Fleuve de l'Ouest)... Mais vous vous appelez empereur ! cela, je vous le conteste. Deux chars ne peuvent pas passer dans un chemin (chinois), sans que l'un se range et

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

cède à l'autre. Je ne disputerai pas, car les hommes bien nés évitent les contestations. Je vous remets vos offenses passées. Renouons, pour toujours, nos bonnes relations d'antan !

Quand *Lou-kia* fut arrivé dans le *Nân-ue*, *Tcháo-t'ouo* eut peur. Il inclina la tête, et convint qu'il était dans son tort. Il consentit à la lecture des lettres impériales. Il accepta le titre de Gouverneur des Marches, paya tribut et rendit ^{p.326} hommage. Il publia, dans ses États, la note suivante :

« Deux héros ne règnent pas simultanément ; deux sages n'enseignent pas en même temps. L'empereur *Hán*, le sage Fils du Ciel, m'a enlevé le titre d'empereur, le char jaune et la queue de yak à gauche...

Puis il écrivit à l'empereur en ces termes :

« Votre vieux grand gouverneur des barbares *Mân* et *Î* vous salue. Moi, vieillard, j'étais jadis officier dans le pays de *Úe*, quand l'empereur *Kāo* m'accorda gracieusement le sceau et le titre de roi du *Nân-ue*. Sous l'empereur *Hoéi*, je continuai des relations amicales, car l'empereur me traitait bien. Mais quand l'impératrice *Lù* fut au pouvoir, elle s'aliéna les *Mân* et les *Î*. Car elle fit un édit, qui défendait de leur vendre des instruments aratoires, des chevaux, des bœufs et des moutons ; que si on leur en vendait, ce devaient être des mâles, et jamais des femelles, afin d'empêcher la reproduction et l'élevage. D'abord je patientai ; mais ensuite, tous mes chevaux, bœufs et moutons, étant trop vieux, je ne pus plus offrir de sacrifices convenables, ce qui est un péché digne de mort. J'envoyai donc successivement à la cour, l'intendant *Fân*, l'officier *Kāo*, le notaire *P'ing*. Chacun de ces trois envoyés, portait une lettre d'excuses. Or je ne revis jamais aucun des trois. De plus le bruit courut ici, qu'on avait détruit les tombes de mes ancêtres, que mes frères et parents avaient été mis à mort. Mes officiers en ayant délibéré, dirent : maintenant que nous n'avons plus rien de commun avec les *Hân*, agrandissons-nous nous-mêmes... Voilà comment j'en suis venu à prendre le titre d'empereur. Je régnais sur mon petit pays, sans vouloir aucun mal à l'empire. Mais l'impératrice *Lù* l'ayant su, entra dans une furieuse colère et brisa nos relations. Soupçonnant que c'était le roitelet de *Tch'âng-cha* qui m'avait desservi auprès d'elle, je ravageai ses frontières...

Voici quarante-neuf ans que j'habite le ^{p.327} pays de *Úe*. J'y élève maintenant mes petits-fils. Je me fais vieux. Couché, je ne suis plus à l'aise sur ma natte. Mangeant, je ne trouve plus de saveur aux mets. Mes yeux ne perçoivent plus les objets délicats. Mes oreilles n'entendent plus les sons, même des cloches et des tambours. Je ne puis plus être utile aux *Hân*... Puisque, plein de condescendance, vous m'avez rendu mon ancien titre, et avez rétabli entre nous les bons rapports

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

d'antan, mes os ne pourrissent pas après ma mort. Je promets de ne plus m'appeler empereur !

Les commentateurs louent fort, et l'empereur, et *Tchâo-t'ouo*... Né vers 240, *Tchâo-t'ouo* mourut centenaire en 137. Il fonda la ville de Canton. Son petit-fils lui succéda.

@

L'empereur *Wên* fut très populaire. L'histoire raconte, sous son règne, une foule d'anecdotes instructives, dont voici les meilleures :

- En 179, l'empereur dit :

— Au doux temps du printemps, les végétaux renaissent et tout est à la joie. Or dans mon peuple, il y a des délaissés, des veuves et des orphelins ; il y en a qui sont dans la détresse, sans que personne les console. Que les mandarins, leurs père-mère, voient ce qu'ils pourront faire pour eux, et avisent à leur venir en aide !

Il dit encore :

— Quand les vieillards ne sont pas vêtus de soie, ils n'ont pas chaud ; quand ils n'ont pas mangé de viande, ils ne sont pas rassasiés. A cette époque du nouvel an, il conviendrait de s'informer des vieillards, et d'aider, par des dons d'étoffe, de vin et de viande, les fils et les petits-fils de tout l'empire, à exercer dignement la piété filiale envers leurs vieux parents. J'ordonne à tous les fonctionnaires de donner chaque mois, à chaque octogénaire qu'on leur aura signalé, du grain, de la viande et du vin ; que, pour les nonagénaires, ils ajoutent de la soie !

Soupirs philanthropiques mille fois ^{p.328} répétés dans l'histoire, depuis l'empereur *Wên* jusqu'à nos jours. Leur objet n'a jamais été réalisé, parce qu'il est irréalisable. Bonnes mais vaines paroles du gouvernement, industrie et patience du peuple, voilà, en deux points, la politique intérieure de la Chine.

- Quelqu'un offrit à l'empereur un cheval qui faisait, disait-on, mille *li* en un jour. L'empereur dit :

— Lorsque le char impérial s'avance, suivi des chars des officiers, s'il fait cinquante *li* en un jour, c'est beaucoup. L'armée en marche, ne fait que trente *li* par jour. Si donc moi je montais un cheval qui fait mille *li* en un jour, je me trouverais tout seul bien loin en avant de mon cortège...

Cela dit, il rendit le cheval, avec le montant des frais que le propriétaire avait faits pour venir le lui offrir. Puis il donna un édit ainsi conçu :

« Je ne reçois pas de présents. Qu'on se le dise, et ne vienne plus me rien offrir !

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

- En 178, l'empereur dit :

— Les lois sont les règles de l'administration. Or, ayant constaté récemment que la procédure criminelle englobe encore, avec le coupable, ses parents, femmes, enfants, frères et sœurs innocents, et leur coûte au moins la liberté, j'en ai été très affligé. Qu'on efface cela du code !

(La mise à mort des parents du criminel, avait été abolie en 186. La loi de 178 défendit de les réduire en esclavage, etc. Or nous verrons encore appliquer, plus d'une fois, l'ancien système de l'extermination.)

- L'empereur dit :

— Les anciens souverains plaçaient devant leur palais un drapeau pour demander de bons avis, et une planche pour écrire les censures ; aussi ceux qui étaient soucieux de les bonifier, venaient-ils de partout pour les reprendre. Maintenant il y a une loi contre la diffamation et contre les paroles inconsidérées. Le résultat de cette loi, est que les sujets n'osent pas dire ce qu'ils ont dans le cœur, et que le prince est privé d'apprendre ses fautes. ^{p.329} Aussi les sages ne viennent-ils plus de loin. Qu'on supprime cette loi !

- En 167, l'empereur dit :

— Jadis, sous les *Ts'inn*, le Grand Prieur avait des formules secrètes, par lesquelles il détournait sur le peuple, les malheurs qui menaçaient le souverain. Cet usage a duré jusqu'ici. Or moi je dis : le malheur est produit par les mauvaises actions, le bonheur est produit par la pratique de la vertu. Le mal que feraient mes officiers par leurs imprécations, me serait imputable. Donc ces incantations qui appellent des malheurs sur le peuple, me sont odieuses. Qu'on les abolisse.

- En 166, l'empereur dit :

— C'est à moi qu'incombent les sacrifices et les offrandes au Souverain d'en haut et aux Ancêtres. Voici déjà quatorze ans que, malgré ma négligence et mon inintelligence, ils me conservent l'empire. Je suis vraiment confus. En signe de reconnaissance, j'augmente la quantité du jade et des étoffes qu'on offre dans tous les sacrifices. Les rois des temps anciens, faisaient le bien sans désirer de retour, et offraient des sacrifices sans demander de faveur. Ils préféraient les sages à leurs parents, et le peuple à eux-mêmes. Ils faisaient preuve, en cela, d'une grande sagesse. Or, j'ai appris récemment que, dans les sacrifices, les officiers demandaient le bonheur pour moi, et non pour le peuple. J'en suis confus. Si moi qui ai si peu de mérite, je voulais encore accaparer la part de bonheur qui revient au peuple, je deviendrais encore plus indigne. J'interdis donc à tous les fonctionnaires de prier pour moi lors des sacrifices.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

- En 167, l'intendant des greniers de *Ts'î*, *Tch'ounn-u i*, étant tombé dans une faute entraînant peine de mutilation, sa jeune fille *T'î joun* intercèda pour lui en ces termes :

— Mon père étant fonctionnaire dans le pays de *Ts'î*, tout le monde louait son intégrité. Maintenant, par jugement, il doit être mutilé. Je pense avec douleur, qu'un ^{p.330} homme mort ne peut pas revivre, qu'un homme mutilé ne peut pas redevenir entier. Voulut-il, après son châtement, s'amender et se renouveler, il n'a plus de raison de le faire. Je me dévoue pour être esclave publique, afin de racheter la peine de mutilation encourue par mon père.

Très touché du dévouement de cette jeune fille, l'empereur publia un édit ainsi conçu :

« Présentement, quand un homme a commis une faute, sans même chercher à l'amender, on se contente de lui infliger une mutilation indélébile, de sorte qu'il n'a plus ensuite aucune raison de se corriger. Je suis affligé de cet état de choses. Les supplices entament le corps, usent la peau et les chairs, produisent des déformations irréparables, et cela en vain, car ils n'amendent pas la victime. Est-ce là traiter le peuple comme un père et une mère ? Que les mutilations soient abolies, et qu'on les remplace par d'autres peines !...

Alors les ministres et les notaires dressèrent le règlement suivant :

« Que ceux qui, d'après l'ancien code, devaient être tondus, soient désormais condamnés à piler le riz. Que ceux qui auraient été tatoués, pilent le riz, un carcan de fer autour du cou. Que ceux à qui on aurait coupé le nez, reçoivent 300 coups. Que ceux à qui on aurait coupé le pied gauche, reçoivent 500 coups...

Les commentateurs ajoutent que la peine de castration fut maintenue, comme l'unique remède efficace contre la lascivité.

- En 178, une éclipse de soleil donna lieu à la pièce suivante. L'empereur dit :

— Quand le maître des hommes ne se conduit pas comme il doit, le ciel l'avertit par des signes néfastes, désapprouvant ainsi les vices de son administration. N'ayant pas su gouverner convenablement les êtres confiés à ma sollicitude, j'ai mis le trouble dans les trois luminaires ; quel manque de vertu !...

Quand cet édit aura été publié, que ceux qui auraient remarqué en moi quelque faute ou ^{p.331} quelque déficit, veuillent bien m'éclairer et m'avertir !...

Il fut aussitôt repris de trop aimer la chasse.

- Chaque fois qu'il se rendait à la salle du trône pour les séances plénières, quand les gens de sa suite lui présentaient un mémoire ou un placet qu'on venait

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

de leur remettre, l'empereur arrêta son char pour le recevoir. Si les observations étaient déplacées, il ne se fâchait pas ; si elles étaient justes, il les conservait et en exprimait sa satisfaction.

- Un jour l'empereur voulut faire courir son char, en descendant la pente de *Pá-ling*. Le grand écuyer *Yuân-yang* qui chevauchait à côté du char impérial, saisit les rênes. L'empereur lui dit :

— Pour un officier, vous êtes timide !...

Yuân-yang répondit :

— Le proverbe dit, un homme qui vaut mille lingots, ne s'assied pas dans une salle qui menace de crouler ; un prince sage ne s'expose pas à une malchance. Or vous voulez lâcher la bride à vos six coursiers, en descendant une côte ! Si les chevaux s'emballent, si le char se brise, n'aurez-vous pas à vous reprocher d'avoir trop peu estimé votre vie, et d'avoir fait injustement tort à vos ancêtres et à votre mère l'impératrice ?

L'empereur céda aussitôt.

- La concubine *Chénn*, que l'empereur aimait, s'asseyait souvent, dans l'intimité du harem, sur la même natte que l'impératrice. Un jour que la cour se promenait dans le parc impérial, quand on étendit les nattes pour le repos, *Yuân-yang* en mit une à part pour la dame *Chénn*. Celle-ci se fâcha rouge. L'empereur se fâcha aussi. Alors *Yuân-yang* s'avança et dit à la dame :

— On m'a appris que, quand les degrés hiérarchiques sont bien distingués, le haut et le bas restent en bonne harmonie. Puisque l'impératrice est nommée, vous n'êtes que concubine ; or une concubine ne doit pas s'asseoir sur la même natte que sa maîtresse. L'empereur aurait-il oublié l'histoire de la truie humaine (p. 311) ?

L'empereur approuva cette harangue, ^{p.332} donna de bonnes paroles à la concubine, et à *Yuân-yang* une gratification de cinquante lingots.

- *Tchāng cheu-tcheu* commença par être écuyer. Durant dix ans, il n'obtint aucun avancement. En 177, *Yuân-yang* le fit agréer comme conseiller. A la fin de la première séance à laquelle il assista, il s'avança pour parler à l'empereur.

— Ne prenez pas un sujet trop abstrait, dit celui-ci ; prenez un sujet applicable aux temps actuels...

Tchāng cheu-tcheu parla donc sur le bien et le mal, sous les *Ts'inn* et les *Hán*. Satisfait de son discours, l'empereur le fit chambellan...

— Un jour qu'il avait accompagné l'empereur au parc des tigres, celui-ci demanda soudain à l'intendant du parc le rôle exact de tous les animaux confiés à ses soins. L'intendant ne répondant pas d'une manière satisfaisante, le gardien des tigres se mit à parler, de sa place, pour son chef. Il jasa longuement, pour faire

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

remarquer son talent, avec un aplomb imperturbable et un flux de paroles intarissable. L'empereur dit :

— Tous les employés devraient être comme celui-ci !...

et il ordonna à *Tchāng cheu-tcheu* de lui donner de l'avancement. Après avoir réfléchi un moment, celui-ci demanda à l'empereur :

— Pour quels hommes tenez-vous *Tcheōu-pouo* et *Tchāng siang-jou* ?

— Pour des hommes supérieurs, dit l'empereur...

— Et pourtant, dit *Tchāng cheu-tcheu*, quand ces deux hommes font leur rapport, ils sont embarrassés au point que les mots ne leur sortent pas de la bouche ; ils ne ressemblent pas à ce bavard de gardien, à la langue bien pendue. Si vous donnez de l'avancement à celui-là, à cause de son ramage. je crains que l'empire, vous jugeant accessible à la flatterie, ne se mette à vous prodiguer de belles paroles vides de sens. Le jugement du peuple suit les actes du souverain, comme l'ombre suit le corps, comme l'écho suit le son. Prenez garde de ne donner ^{p.333} d'avancement, qu'à ceux qui en sont vraiment dignes !...

L'empereur approuva ce discours, et nomma *Tchāng cheu-tcheu* chef des équipages.

— Or un jour que le prince héritier, et le roitelet de *Leāng* son frère, rentraient au palais dans la même voiture, ils ne mirent pas pied à terre à la porte des gardes, comme l'étiquette l'exigeait. *Tchāng cheu-tcheu* courut après eux, les arrêta, et les accusa de lèse-majesté. L'impératrice mère l'ayant appris, l'empereur dut s'accuser devant elle, prosterner et la tête découverte, d'avoir mal élevé ses fils. Alors seulement la douairière envoya l'ordre de délivrer les deux coupables, et de les laisser rentrer au palais... L'empereur admirant la crânerie de *Tchāng cheu-tcheu*, le nomma officier.

— Un jour que le nouvel officier avait accompagné l'empereur au tombeau de son père, l'empereur dit aux personnes de sa suite :

— Le cercueil extérieur de mon père est en pierre des montagnes du nord, et mastiqué avec de la jute trempée dans du vernis ; c'est hermétique et inaltérable...

Tout le monde approuva... *Tchāng cheu-tcheu* dit :

— Si le cercueil ne contient rien qui tente la convoitise, pas besoin d'un sarcophage en pierre ; et si le cercueil contient des bijoux de valeur, l'eussiez-vous entouré de tous les rochers des monts du sud, il s'y produira des fissures (la tombe sera violée)...

L'empereur approuva, et fit *Tchāng cheu-tcheu* Grand Justicier, cette année-même.

— L'empereur étant sorti du palais, comme il traversait le pont de la *Wéi*, un homme qui passait sous le pont, effraya l'attelage impérial. Il fut aussitôt saisi et

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

livré au Grand Justicier. Celui-ci fit savoir à l'empereur, que le manque de respect de cet homme, n'était passible que d'une amende. L'empereur fut mécontent, la peine lui paraissant trop légère. *Tchāng cheu-tcheu* dit :

— C'est la loi ; et devant la loi, le fils du Ciel est l'égal de tout le monde. Si vous ^{p.334} aggravez la loi, dans un cas particulier et personnel, le peuple ne croira plus à la justice !...

Après avoir médité ces paroles en silence, l'empereur dit :

— Un Grand Juge doit être ainsi.

- Un tremblement de terre, arrivé en **175**, a fait insérer dans l'histoire le morceau suivant : Souvent en réformant leur conduite et leur gouvernement, les anciens ont fait tourner en bien des pronostics fâcheux. Le ciel et la terre sont le père et la mère de l'empereur. Or quand les parents se fâchent, leur voix et leur visage s'altèrent. Aussitôt leurs enfants doivent examiner, avec crainte et révérence, ce en quoi ils peuvent avoir failli, afin de se corriger. Il y eut, il est vrai, un tremblement de terre sous l'empereur *Wên* ; mais cet empereur s'étant aussitôt amendé, ayant réformé sa conduite et fait du bien au peuple, ce présage néfaste ne fut suivi d'aucun malheur.

- En **162**, l'empereur s'adressant aux Annalistes, dit :

— Depuis plusieurs années de suite, les récoltes sont mauvaises ; il y a des inondations, des sécheresses et des épidémies. J'en suis très affligé. Y aurait-il quelque défaut dans mon gouvernement, ou quelque vice dans ma conduite ? Comment remédier à cet état des choses ? Les terres de l'empire n'ont pas diminué, le peuple n'a pas augmenté ; comment se fait-il alors, qu'il n'y ait plus à manger pour tous ? Ne favorise-t-on pas des choses accessoires, au détriment de l'agriculture qui est le principal ? Ne gaspille-t-on pas les graines alimentaires, pour faire des boissons fermentées ou pour engraisser les animaux domestiques ? Que tous les grands officiers, et les savants, recherchent comment on pourrait secourir le peuple. Pensez-y mûrement, puis parlez-moi franchement !

@

- Jadis *Não*, roitelet de *Tcháo*, avait offert une belle fille à l'empereur *Kāo*. ^{p.335} Elle fut agréée et conçut. Mais quand le ministre de *Tcháo*, *Koán-kaio*, conspira (p. 292), elle fut mise en jugement et emprisonnée. Son frère fit parler pour elle, à l'impératrice *Lù*, par *Chên cheu-k'i* ; mais l'impératrice jalouse, ne fit rien pour sa rivale. Celle-ci enfanta un fils, dans sa prison, puis se donna la mort. Les geôliers ayant recueilli l'enfant, le portèrent à *Liôu-pang*. Celui-ci regrettant l'affaire, le nomma *Tch'âng* roi de *Hoâi-nan*. Comme l'enfant n'avait plus de mère, il fut attribué à l'impératrice *Lù*. Celle-ci le garda, sans lui faire de mal. Mais *Tch'âng* ayant grandi, en voulait à *Chên cheu-k'i* de n'avoir pas sauvé sa mère. Quand son frère, l'empereur *Wên*, fut monté sur le trône, *Tch'âng* devint

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

de plus en plus orgueilleux et insolent. L'empereur dut lui pardonner bien des incartades... En 177, *Tch'âng* étant venu à la cour, rencontra *Chènn cheu-k'i*. Aussitôt, tirant de sa manche une masse de fer, il l'assomma, puis courut se prosterner à la porte du palais, à la manière des suppliants. Touché du motif qui l'avait fait agir, l'empereur lui pardonna. *Tch'âng* retourna dans sa principauté, devint de plus en plus orgueilleux, se permit toutes les insolences et tous les abus de pouvoir ; enfin il se moqua ouvertement de l'empereur. *Yuân-yang* l'accusa en ces termes :

— Le prince devient trop arrogant ; cela présage des malheurs...

L'empereur n'ajouta pas foi à ces paroles.

Cependant *Tch'âng* donna à sa principauté des lois particulières, chassa les officiers impériaux, et demanda que l'empereur rappelât ses résidents (p. 57). Celui-ci eut la faiblesse de le faire. Alors *Tch'âng* arrêta, tortura et mit à mort des innocents, et jusqu'à des gens de l'empereur. Accusé, par les censeurs, d'insolence et de désobéissance, réprimandé plusieurs fois par l'empereur lui-même, *Tch'âng* ne se corrigea pas. Enfin l'empereur envoya *Poûo-tchao*, le frère de sa mère, pour faire une ^{p.336} enquête dans le royaume de *Hoâi-nan*. Les préparatifs de révolte y étaient si évidents, que le roitelet fut cité à *Tch'âng-nan*. Là les ministres, le Grand Cérémoniaire et le Grand Justicier, constitués en haute cour, ayant examiné sa cause, le déclarèrent digne de la mort ignominieuse sur la place du marché. L'empereur lui en fit grâce, mais l'envoya en exil dans le pays de *Chòu* (4), dans une cage roulante, de tribunal en tribunal, comme un vulgaire criminel... *Yuân-yang* qui avait jadis blâmé l'indulgence de l'empereur, blâma cette fois sa rigueur. Il dit :

— C'est vous qui avec fomenté son orgueil, en ne lui donnant ni précepteur ni ministre sévère ; voilà pourquoi il en est venu là ; et maintenant vous le brisez ainsi ! Je crains que, s'il meurt en route, par suite du brouillard ou de la rosée, on ne vous accuse d'avoir tué votre frère...

L'empereur répondit :

— Je tiens à le faire souffrir...

De fait, exaspéré par la souffrance, le prince *Tch'âng* ne mangea plus, et mourut à *Yoûng* (en 174). Le mandarin du lieu en donna avis. Quand l'empereur eut appris cette nouvelle, il pleura lamentablement. Il fit examiner, dans toutes les villes où son frère avait passé, si on lui avait fourni des vivres, avec ordre de mettre à mort les officiers qui ne l'auraient pas fait. Comédie, en vue de diminuer sa responsabilité aux yeux du peuple. Il donna au défunt le titre posthume *Lí-wang*, le Cruel, ce qui n'était pas fait pour le consoler. Enfin il le fit ensevelir princièrement à *Yoûng*, et chargea trente familles de l'entretien de sa tombe.

Malgré toutes ces démonstrations, l'empereur *Wènn* fut chansonné. Le peuple fit l'épigramme suivante :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

« Dans un pied de toile, il y a de quoi coudre ; dans un boisseau de grain, il y a de quoi moudre ; ces deux frères ne pouvaient pas se supporter !

L'empereur l'ayant su, en fut très affecté. Il fit marquis, tous les quatre fils du défunt ... ^{p.337} *Kià-i* prévoyant qu'un jour l'empereur les ferait roitelets, présenta un placet qui censurait la mesure en ces termes :

« Le prince de *Hoâi-nan* était un rebelle sans foi ni loi, dont personne n'ignore les forfaits. Maintenant on anoblit les fils de ce criminel ; il y a là de quoi faire jaser tout l'empire. Quand ces enfants auront grandi, ils imiteront leur père. Quoique la principauté de *Hoâi-nan* soit petite, *Ying-pou* (p. 301) s'y est déjà révolté jadis. Gardez-la vous-même, une fois pour toutes. Si vous la donnez à ces ennemis, vous compromettrez la prospérité des *Hân*, et vous vous créez des difficultés administratives. Donner des hommes et des richesses à ces gens-là, c'est donner des armes à des brigands et des ailes à des tigres...

L'empereur fit la sourde oreille.

- En **170**, *Poûo-tchao* frère de l'impératrice mère, ayant tué un officier que l'empereur lui avait envoyé pour le reprendre, l'empereur ne put se résoudre à le faire exécuter, mais lui envoya du vin empoisonné, afin qu'il mit lui-même fin à ses jours. *Poûo-tchao* espérant sa grâce, refusa de le prendre. Alors l'empereur envoya tous ses officiers, en grand deuil, faire à la porte de *Poûo-tchao* les lamentations que l'on fait pour les morts, lui donnant ainsi à entendre qu'il n'avait pas de grâce à espérer. *Poûo-tchao* se suicida.

@

La restauration de l'agriculture, ruinée par tant d'années de guerre incessante, fut la grande préoccupation de l'empereur *Wên*.

En **178**, *Kià-i* harangua l'empereur, en ces termes :

— Quand un homme ne laboure pas, quelqu'un dans l'empire souffre de la faim. Quand une femme ne file pas, quelqu'un dans l'empire souffre du froid. Les produits naissent en leur temps. Si on les gaspille, c'est tant pis. Les anciens souverains étaient très scrupuleux sur ce point, aussi avaient-ils toujours des réserves suffisantes, pour parer à toute ^{p.338} éventualité. Maintenant beaucoup de gens se détournent du principal (agriculture), pour s'appliquer à l'accessoire (commerce). Les habitudes de vice et de prodigalité croissent chaque jour. La production diminue, et la consommation augmente. Comment alors les finances de l'empire pourraient-elles n'être pas en mauvais état ? Supposons maintenant que, par accident, la sécheresse ruine un territoire de deux ou trois mille *li*, comment l'État viendra-t-il en aide aux affamés ; ou que soudain, sur les frontières, un malheur atteigne des millions de personnes, avec quoi l'État les secourra-t-il ? Les guerres et les sécheresses se succèdent ; l'empire est dans une extrême

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

misère ; son sort dépendra désormais de ses approvisionnements. Si les réserves sont considérables, qu'est-ce qui ne réussira pas ? Chaque attaque sera heureuse, chaque défense sera invincible, chaque combat sera une victoire ; tous vous serez attachés, et tout vous réussira. Appliquez donc à l'agriculture tous les individus déclassés, tous les laboureurs que vous pourrez trouver. Obligez tous vos sujets à vivre du travail de leurs mains ; supprimez les professions errantes, et attachez tout le monde à la terre. Ainsi tous auront à manger, et chacun s'affectionnera à son district...

Ce discours de *Kià-i* plut à l'empereur, qui publia un édit ainsi conçu :

« Les agriculteurs sont la racine de l'État. Qu'ils s'appliquent à défricher et à cultiver. Moi-même je veux leur donner l'exemple du labour, et produire les offrandes du temple de mes ancêtres.

@

Jadis, sous les *Ts'inn*, la monnaie pesait une demi-once. L'empereur *Kāo* trouvant ces pièces trop pesantes, décida que désormais la sapèque pèserait un vingtième d'once. En **175**, on fondit une nouvelle monnaie qui pesait un sixième d'once, et on permit à ^{p.339} tout le monde de fondre de la monnaie, à condition que le cuivre fût bon et le poids légal.

Kià-i censura cette mesure, en ces termes :

« Une nouvelle loi vient de permettre à chacun de fondre des sapèques. Elle maintient la peine du tatouage, pour ceux qui oseraient mélanger au cuivre du plomb ou du fer. Or ceux qui fondent des sapèques, ne gagnent pas, s'ils ne mêlent pas au cuivre d'autres métaux ; tandis que, pour peu qu'ils en mêlent, ils gagnent beaucoup. La tentation étant si grande, le libre coulage exposera le peuple à beaucoup de malheurs. Car si vous lui permettez de couler de la monnaie, tous s'y mettront. Quand vous voudrez ensuite empêcher leurs petites mais lucratives friponneries, vous pourrez en tatouer chaque jour autant que vous voudrez, sans arriver à arrêter les abus. Donc cette loi sera pour le peuple un piège où beaucoup seront pris. Je viens de parler du métal. Pour ce qui est du poids, si le peuple les fond, bientôt les sapèques ne seront plus les mêmes nulle part. Vous devrez encore sévir, pour maintenir l'unité du poids. Cela causera de nouveaux et interminables ennuis, et encore n'en viendrez-vous pas à bout. Que si vous ne surveillez pas du tout la monnaie, elle sera bientôt si altérée, que les transactions deviendront impossibles, parce qu'on ne l'acceptera plus nulle part. Tel est déjà l'appât du monnayage, que l'agriculture est abandonnée ; on n'apprécie plus que le cuivre. Les mauvaises pièces se multiplient. Même les braves gens sont, les uns séduits, les autres ruinés. Les fonctionnaires gémissent de cet état de choses, les officiers conviennent qu'il faudra tôt ou tard y remédier. Or que fera-t-on alors ? Augmentera-t-on de nouveau le poids des pièces qui a trop

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

diminué, en maintenant la liberté du coulage ? Si on fait cela, la tentation de falsifier l'alliage deviendra encore plus violente (le fer ^{p.340} se dissimulant mieux dans les pièces épaisses). Les faux monnayeurs surgiront par nuées, sans que la mort ignominieuse sur la place du marché, soit plus capable de les intimider. Le résultat final sera qu'on devra laisser tomber la loi en désuétude. Je conclus donc en faveur du monopole de l'État. Au lieu de laisser le cuivre à la disposition du public, accaparez-le et coulez vous-même la monnaie.

Kià-chan fit aussi un placet ainsi conçu :

« Si la richesse venait à ne consister plus qu'en monnaie, et non en meubles et bijoux, il sera facile de devenir riche. Or la richesse est ce par quoi l'empereur domine l'empire. Si la source de la richesse est ouverte au peuple, celui-ci pourra devenir l'égal du souverain, ce qui ne saurait durer.

L'empereur n'écoula aucun de ces placets. C'est que, en ce temps-là, le grand chambellan et mignon favori *Téng-t'oung* avait l'oreille de l'empereur. Celui-ci voulant l'enrichir, lui avait donné les mines de cuivre du district *Yên-tao* dans le pays de *Chòu*, et lui avait permis de couler monnaie. *P'í* le roitelet de *Oû*, eut les mines de cuivre du mont *U-tchang*. Il attira à lui toute la racaille de l'empire, qu'il employa à fondre des sapèques et à tirer du sel de l'eau de mer, vivant ainsi dans l'abondance, sans imposer aucune taxe à son peuple. Par suite, les sapèques de *Oû* et de *Téng* (en numismatique *Oû-Téng-ts'ien*), inondèrent l'empire.

En 162, *Tchāng-ts'ang* ayant donné sa démission, l'empereur nomma *Chēnn-t'ou kia* ministre. C'était un homme intègre, qui ne recevait ni présents ni visites. Un jour qu'il était allé à la cour, il vit *Téng-t'oung*, le mignon favori, à côté de l'empereur, dans une posture indécente. Quand il eut fini de faire son rapport, le ministre ajouta cet avis :

— Que vous enrichissiez ceux que vous aimez, cela ne me regarde pas ; mais vous devez ^{p.341} faire respecter les rites de la cour !...

L'empereur dit :

— N'en dites rien ! C'est ma faute !...

Revenu du palais, *Chēnn-t'ou kia* monta à son tribunal et cita *Téng-t'oung*, en l'avertissant que s'il ne venait pas immédiatement, il le ferait décapiter. Éperdu, *Téng-t'oung* courut à l'empereur. Celui-ci lui dit :

— Vas-y !...

Il y alla donc, la tête et les pieds nus, se prosterna et s'avoua coupable. *Chēnn-t'ou kia* assis sur son tribunal, lui fit cette semonce :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Le palais, c'est le palais de l'empereur *Kāo*. Or toi, petit *T'ōūng*, tu as osé badiner dans la salle du trône ! C'est là une effronterie digne de mort ! Qu'on lui coupe la tête à l'instant !...

Cependant *Téng-t'oung* cognait la terre de son front, à en faire couler du sang, sans parvenir à fléchir son juge... Ne le voyant pas revenir, l'empereur se douta que *Chēnn-t'ou kia* l'avait arrêté. Il envoya donc un page, portant un sceptre, pour le réclamer. Le page dit au ministre :

— Lâchez-le ! c'est le mignon de l'empereur !...

Quand *Téng-t'oung* fut revenu auprès de l'empereur, il dit en pleurnichant :

— Un peu plus, et le ministre me coupait le cou !

@

Les Huns ne se tinrent pas plus tranquilles durant ce règne, que durant les précédents. En 174, *Méi-tei* envoya à l'empereur une lettre ainsi conçue :

« Jadis vous m'avez proposé de nous allier par un mariage. J'y étais très disposé. Mais ensuite vos officiers des frontières ayant fait tort à mon ministre de la droite, celui-ci rompit avec eux, déchira les traités de nos deux États, et mit fin à notre affection fraternelle. Je l'en ai puni, en l'envoyant vers l'Ouest, combattre les *Úe-ti*. Or, par la grâce du Ciel, ceux-ci, et vingt-six petits peuples leurs voisins, sont maintenant soumis aux Huns. Toutes les tribus qui tirent de l'arc, sont réunies en une grande famille. Le Nord étant ainsi pacifié, je voudrais ^{p.342} cesser de combattre, et paître mes chevaux en paix. Oublions le passé et concluons un nouveau traité d'alliance, afin de donner la paix aux peuples des frontières...

L'empereur répondit :

« Vous voulez renouveler notre ancienne alliance. J'en suis très content. Les sages empereurs de l'antiquité, ont tous aimé la paix. Les *Hán* ont toujours bien traité les Huns. Quand il y a eu des brouilles, ç'a toujours été par la faute de ces derniers. Pour ce qui est de votre ministre de la droite, comme ses insultes sont antérieures à notre dernière amnistie, nous n'exigeons pas que vous le punissiez. Mais si vous désirez vraiment que la paix dure, faites savoir à tous vos officiers, qu'ils aient désormais à respecter nos traités, comme vos édits personnels.

Méi-tei étant mort peu après, son fils *Lào-chang* devint khan. Aussitôt l'empereur lui envoya une fille de sa famille, pour être sa reine. Il la fit escorter par l'eunuque *Tchoūng hing-ue*. Celui-ci ne voulant pas faire ce voyage, on l'y força. Quand il fut arrivé chez les Huns, il se donna au khan, qui s'affectionna à

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

lui, et lui donna toute sa faveur. Les Chinois apprirent, par cet eunuque, les détails suivants :

Les Huns ne dépassent pas, comme nombre, la population d'une province chinoise. Ce qui les rend intraitables, c'est que leurs habits et leurs aliments diffèrent entièrement de ceux des *Hán*, ils n'ont aucune envie de nos articles. S'ils y prenaient goût, s'ils avaient seulement les deux dixièmes de nos besoins, ils deviendraient nos tributaires. Mais jusqu'ici ils n'en sont pas là. On leur a envoyé des habits de soie ; ils les ont mis en lambeaux, en courant dans les halliers, puis ils ont déclaré que la soie ne valait pas leurs peaux. On leur a envoyé des comestibles ; ils les ont trouvés infiniment inférieurs à leur petit lait et à leur koumys. J'ai appris au khan et à ses ministres, à ^{p.343} faire le compte de leurs sujets et de leur bétail. Ils vous envoient, ci-joint, une missive scellée...

Cette pièce était fort longue. Les termes en étaient extrêmement arrogants. Le khan s'appelait fils du ciel et de la terre, client du soleil et de la lune, etc.

La race turbulente des Huns, ne se tint pas longtemps tranquille. En **169**, l'histoire enregistre une longue harangue de *Tch'áo-ts'ouo*, qui demande, pour les tenir en respect, la formation d'un corps de cavalerie légère, l'infanterie lourde et les chars de guerre étant impuissants contre eux. Je supprime la première moitié de la pièce, généralités sur l'art de la guerre ; voici la fin.

« C'est la règle des Chinois, de combattre les barbares par des barbares. Le pays et la tactique des Huns, diffèrent des nôtres. Pour ce qui est du pays, ce ne sont que pentes à monter et à descendre, gorges à enfiler, routes au bord des précipices. Quand à la tactique, les Huns tirent des flèches en galopant ; ils ne craignent ni le vent ni la pluie, ni la faim ni la soif. Tandis que nous Chinois, notre fort c'est de combattre en plaine, sur des chars légers attelés de coursiers rapides ; après avoir tiré à distance avec ses arbalètes, notre infanterie attaque à l'arme blanche : Or tout échec serait fatal au prestige impérial. Ne risquez donc pas le hasard des batailles. Tout récemment, la horde *Í-k'iu* des *Hôu* vient de se soumettre à nous. Ces Tongouses vivent et se battent comme les Huns. Donnez-leur de bonnes cuirasses, des habits ouatés, de bons arcs et de fortes flèches, et faites-en les gardes de vos frontières. Mettez à leur tête, pour les commander, un général à l'esprit large, qui se plie à leurs mœurs et coutumes, qui se fasse aimer d'eux. Quand un danger surgira, ces auxiliaires barbares l'écarteront. Dans l'intérieur de l'empire, conservez l'armée et la tactique chinoise. Ces deux troupes se compléteront, comme ^{p.344} l'extérieur et la doublure d'un vêtement. Chacune conservant sa tactique, vous serez prêt à toute éventualité...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur trouva ces avis fort bons, et ne les exécuta pas.

Nouvelle incursion, en **166**. Cent quarante mille cavaliers Huns étant entrés par la passe *Síáo* (X) tuèrent *K'ioûng* le commandant du Nord, prirent un très grand nombre d'hommes et de bêtes, envoyèrent un détachement qui pillait et brûla le palais *Hoêi-tchoung*, et poussèrent jusqu'à *Yoûng* et *Kān-ts'uan* (a, c). L'empereur mit en campagne une armée de mille chars (cent mille fantassins) et de cent mille cavaliers, dont il prit le commandement, voulant les conduire en personne contre les Huns. Les officiers l'ayant désapprouvé, il ne les écouta pas. Alors l'impératrice mère, usant de son autorité, l'arrêta. Elle mit à la tête de l'armée *Tchāng siang-jou* et *Luân-pou*. Ceux-ci refoulèrent les Huns au-delà de la Grande Muraille, puis revinrent, sans avoir fait grand mal à cet ennemi insaisissable, sans avoir repris ni le butin ni les prisonniers.

Nouvelle incursion, en **158**. Les Huns ayant forcé les passes, pillèrent tout le pays au nord de la *Wéi*, tuant et prenant beaucoup de monde. Les fanaux d'alarme furent allumés dans tout le pays, jusqu'à *Tch'āng-nan* (A). L'empereur ordonna aux généraux de se borner à couvrir la capitale. Donc, *Líng-mien* se retrancha à *Fēi-hou*, *Sōu-i* à *Kiú-tchou* et *Tchāng-ou* au nord de la capitale. *Tcheōu ya-fou* à *Sí-liou*, *Liōu-li* à *Pá-chang*, *Sû-li* à *Kí-menn*, formèrent la seconde ligne de défense. Voulant se rendre compte par lui-même de l'état des choses, l'empereur se rendit à *Pá-chang*, puis à *Kí-menn*. Il pénétra sans difficulté dans ces deux camps, le général commandant le faisant recevoir et reconduire. Mais quand ses piqueurs arrivèrent au camp de *Sí-liou*, des guerriers cuirassés, le sabre ou l'arc à la main, leur barrèrent le passage. Ils eurent beau ^{p.345} dire « l'empereur va arriver », le commandant de la garde répondit :

— L'armée obéit au général et non à l'empereur.

Sur ces entrefaites, l'empereur étant arrivé, on ne le laissa pas entrer. Il dut envoyer un officier, porteur de son sceptre, dire au général :

— L'empereur désire inspecter l'armée.

Alors seulement *Tcheōu ya-fou* ordonna de laisser passer. Comme le char impérial entra, les gardes avertirent encore le cocher et les cavaliers de l'escorte, que le général avait défendu de trotter et de galoper dans l'intérieur du camp. Alors l'empereur retenant lui-même les rênes, entra au petit pas. *Tcheōu ya-fou*, armé de pied en cap, le salua seulement de la main et dit :

— D'après les [Rites](#) (I, p. 65), un officier sous les armes ne se prosterne pas ; veuillez vous contenter du cérémonial des camps !...

L'empereur ahuri pâlit, s'inclina sur l'avant de son char, et fit dire à *Tcheōu ya-fou* par un page « je vous salue avec respect »...

Puis il s'en retourna. Tous les courtisans étaient terrifiés. L'empereur dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Oh ! voilà un vrai général !... Ces jours-ci, les corps de *Pá-chang* et de *Kí-menn* ont fait les choses comme des enfants qui jouent ; leurs généraux pourront être surpris et faits prisonniers. Quant à *Tcheōu ya-fou*, personne ne s'y frottera !...

Il le loua ainsi longuement... Au bout d'un mois, les Huns s'étant retirés, la paix se rétablit. L'empereur fit *Tcheōu ya-fou* grand général.

Tch'âo-ts'ouo harangua l'empereur en ces termes :

— On ne cesse d'enrégimenter des recrues sans formation. Quand ces hommes se battent, c'est sans tactique, comme les bêtes. Leur arrive-t-il d'être cernés, ils se retranchent et meurent de faim. Ce système ne mène à rien... Les Huns nomades ne tirent pas leur subsistance de la terre. Ils vivent du pillage de nos frontières. Aller, venir, tournoyer, se déplacer sans cesse, accourir puis disparaître, voilà la vie des ^{p.346} Huns. Aussi les Chinois ont-ils dû abandonner les territoires qui confinent à leurs steppes, entre le Fleuve et la Muraille. Maintenant, dans leurs tournées nomades et dans leurs excursions de chasse, les Huns poussent jusqu'aux postes de la Muraille. Quand un poste est faible, ils le forcent et pénètrent à l'intérieur des passes. S'il n'est pas secouru immédiatement, le peuple de la contrée, incapable de résister, se rend à discrétion. Si on va le secourir, quand on arrive, on trouve les Huns partis. Mobiliser sans cesse, pour n'arriver à rien, c'est très dispendieux. Eût-on même quelque succès, les Huns reviendront peu après. Voilà des années que ce jeu dure, appauvrissant l'État et désolant le peuple. Votre Majesté émue de compassion sur le triste sort des frontières, a déjà fait renforcer les postes de la Muraille ; c'est là une grande grâce. Mais les soldats affectés à ce service, sont originaires de pays lointains ; de plus on les change chaque année. Ces hommes-là ne connaissent pas les ruses des Huns. Mieux vaudrait créer des colonies de soldats de profession, qui s'établiraient et cultiveraient les terres, tout en les défendant. Il faudrait grouper leurs habitations, par mille familles au moins, et entourer chaque groupe d'un haut rempart et d'un fossé profond, à peu près comme une ville. Dans les premiers temps, le gouvernement devra aider ces colons, pour les constructions, les instruments agricoles et les ustensiles ; il devra leur fournir des vêtements et des vivres, jusqu'à ce qu'ils puissent se suffire à eux-mêmes ; il devra les encourager par des grâces et des faveurs. Enfin, quand ils auront arrêté quelque incursion des Huns, qu'on leur concède la moitié de la prise. Si ensuite les Huns s'aventurent entre ces colonies fédérées, ils seront si bien traqués, qu'il n'éviteront pas la mort. Ce système sera bien plus efficace, que celui des postes de soldats étrangers au pays, et qui ^{p.347} ont peur des Huns.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

En se défendant pour éviter l'esclavage, les colons défendront le territoire et rendront inutiles les garnisons.

L'empereur suivit ces avis ; mais il paraît que ses mesures ne furent pas assez efficaces, car *Tch'âo-ts'ouo* revint à la charge. Il dit à l'empereur :

— Vous avez établi des colonies sur les frontières et diminué les garnisons militaires ; ce sont là de grands bienfaits. Mais que les petits officiers veuillent bien traiter les colons avec libéralité, d'après des lois claires, avec compassion pour les vieillards et les faibles, avec bonté pour les braves, sans vexer personne, afin de gagner les cœurs. S'ils font ainsi, les colons étant contents, oublieront leur ancien pays ; ces pauvres gens s'entr'aimant, s'encourageront à rester. J'ai ouï dire que, dans les anciens temps, quand on transportait un peuple, on examinait le terrain, on goûtait les eaux, ensuite seulement on traçait les enceintes, on bâtissait les hameaux, on partageait les terres, on distribuait les instruments aratoires. Donner au peuple une habitation commode et un travail rémunérateur, c'est le moyen de lui faire oublier son ancien séjour, et de le faire s'affectionner à sa nouvelle situation. Il faut aussi lui fournir des médecins et des sorcières, pour guérir les malades. Il faut pourvoir aux offrandes, s'occuper des mariages, faire du bien aux vivants et aux morts, établir des cimetières, semer, planter, élever du bétail ; alors le peuple aimera son nouveau séjour et voudra toujours y demeurer. Quand les anciens organisaient les frontières contre des voisins ennemis, ils réunissaient cinq familles en un groupe, dix groupes en un hameau, quatre hameaux en un village, dix villages (2 000 familles) en un cercle. Dans le peuple, ils choisissaient les sages et les habiles, qu'ils préposaient à la sûreté commune et à l'examen des terrains. On appelait Supérieurs, ces ^{p.348} hommes qui savaient tous les désirs du peuple. En temps de paix, ils l'exerçaient au tir à l'arc ; en temps de guerre, ils le conduisaient contre l'ennemi. Une fois leur monde bien exercé, les jeunes gens faisaient les expéditions, les vieillards gardaient les habitations. Dans les combats de nuit, tous se connaissant à la voix, se prêtaient une assistance efficace. Dans les combats de jour, ils se reconnaissaient au visage et se protégeaient mutuellement. Ils s'aimaient au point de se dévouer les uns pour les autres. Stimulés par des récompenses, effrayés par des châtements, ces hommes avançaient bravement, mouraient au besoin, ne fuyaient jamais. Il faut éliminer de ces colonies, les êtres incapables, les parasites, qui mangent et s'habillent sans rien faire. Il faut, au contraire, employer et avantager les hommes habiles, et ne pas laisser leur talent stérile... Si vous rompez jamais avec les Huns, vous pouvez compter que l'hiver d'après, vous les aurez sur les bras. Préparez donc tout, de manière à remporter aussitôt un avantage décisif. Ils se mettent en campagne à l'époque où la colle forte devient cassante (et où les cordes des arcs deviennent dures ; aux

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

premiers froids). S'ils vous envahissent, et que vous ne puissiez pas les refouler, leur arrogance croîtra au point, que vous n'en viendrez jamais plus à bout.

Tch'âo-ts'ouo dit à l'empereur :

— Quand un sage souverain est assis sur le trône, le peuple ne souffre, ni du froid, ni de la faim. Grâce à sa libéralité, même ceux qui ne savent pas labourer, ont à manger ; même ceux qui ne savent pas tisser, ont de quoi se vêtir. Maintenant entre les quatre mers, l'empire est uni et paisible ; il n'y a, ni inondations, ni sécheresse ; comment se fait-il donc que la production ne suffise plus ? Le sol contient des trésors, le peuple a des bras ; mais la ^{p.349} terre susceptible de porter des grains, n'est pas toute défrichée ; on ne tire pas des montagnes et des eaux, tout ce qu'on pourrait en tirer ; la population errante ne s'est pas encore mise tout entière à la culture. Or si même une tendre mère ne peut pas empêcher son enfant d'avoir faim s'il n'a pas d'aliments, ni d'avoir froid s'il n'a pas d'habits, a fortiori l'empereur, père de la grande famille humaine, ne peut-il pas défendre son peuple de la faim et du froid, si le peuple ne s'aide pas lui-même. Les sages princes savaient cela, et voilà pourquoi ils exigeaient du peuple que celui-ci labourât, cultivât des mûriers, se contentât de peu et amassât beaucoup, élevât des bestiaux et fît provision de grains, tenant toujours les greniers pleins, en prévision des inondations et des sécheresses. Grâce à leur sollicitude, le peuple avait ainsi, en tout temps, ce qu'il lui fallait... Les perles, le jade, l'or et l'argent, ne rassasient pas quand on a faim, ne réchauffent pas quand on a froid. Les grains et les tissus qui nourrissent et vêtissent, naissent de la terre, sont obtenus par le travail. Voilà pourquoi les princes éclairés, ont tous fait peu de cas du luxe, ont tous estimé l'agriculture. Faites comme eux ; encouragez l'agriculture. Actuellement une famille de laboureurs composée de cinq personnes, avec au moins deux valets, cultivant une centaine de *mòu*, récolte au plus une centaine de piculs. Au printemps ils labourent, en été ils sarclent, en automne ils récoltent ; en hiver, après avoir emmagasiné, ils coupent du bois de chauffage, payent la taxe au mandarin et aux satellites. Durant les quatre saisons, ils n'ont pas un jour de repos. Ajoutez à ces dépenses ordinaires, les frais extraordinaires causés par les relations civiles, les maladies et les décès, l'éducation des enfants qui coûtent et ne rapportent pas. Dans une ^{p.350} vie déjà si pénible, s'il survient une inondation ou une sécheresse, si on exige avec trop de rigueur des impositions ou des taxes additionnelles ; si, ayant fait une loi le matin, on la change le soir ; alors, pour satisfaire ces exigences, les uns doivent vendre leurs produits à perte, les autres sont réduits à emprunter à gros intérêts, ou même à vendre leur maison, leurs terres, leurs enfants. Tel est le sort actuel des paysans. Ce sort est trop précaire. Améliorez-le, et la

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

production augmentera. Achetez des grains. Payez-les bien. Remplissez les greniers publics des villes, puis les magasins des places fortes, surtout de celles qui couvrent les frontières. La règle de *Chên-noung* ne dit-elle pas : Une ville fût-elle entourée d'un rempart en pierre haut de dix fois la taille d'un homme, fût-elle gardée par un million de cuirassiers ; si les provisions sont insuffisantes, elle ne pourra pas tenir.

L'empereur apostilla cette requête. Les greniers et magasins furent remplis, pour un temps. L'édit que voici, le constate :

« La voie du peuple, c'est de s'appliquer à l'essentiel. Moi-même je suis le premier laboureur de l'empire. La terre ne pouvant pas donner davantage, il faut ménager ses produits. Si désormais, après une seule année stérile, le peuple meurt encore de faim, c'est que les officiers n'auront pas exécuté mes ordres, et n'auront pas instruit le peuple. D'ailleurs, pour que leurs instructions soient goûtées, les officiers devront compatir aux souffrances du peuple. En signe de bienveillance, je remets aux laboureurs, cette année, la moitié de la taxe.

L'empereur publia encore cet autre édit :

« Je laboure moi-même, afin de produire les offrandes nécessaires pour le temple de rues ancêtres. L'impératrice nourrit elle-même les vers à soie, afin de produire la soie nécessaire pour les vêtements rituels. Nous faisons notre devoir.

^{p.351} J'ai cité au long ces pièces monotones, afin de bien montrer ce que fut le système chinois d'administration sous les *Hán*. Il resta le même, tant que l'empire dura. Verbiage flasque d'un ministre, apostille pieuse de l'empereur, et puis... aucune espèce d'exécution. Les auteurs de ces jets de bonne volonté se reposaient, et la terre continuait à tourner.

@

Il y a deux taches sur ce règne, sodomie et superstition.

J'ai nommé *Téng-t'oung* (page 340), et n'en dirai pas plus long sur ce sujet malpropre.

De plus l'empereur *Wénn* fut successivement dupe de plusieurs imposteurs. Voici les textes tirés de l'histoire officielle des *Premiers Hán*, chap. 25...

En 166, *Koūng-soung tch'enn* originaire de *Lòu* présenta un placet dans lequel il disait :

« Jadis les *Ts'inn* régnèrent par la vertu de l'eau. Cette vertu passa des *Ts'inn* aux *Hán*. Maintenant elle est à bout, et une ère nouvelle va commencer. Les *Hán* régneront désormais par la vertu de la terre. Le signe de l'avènement de celle-ci, sera l'apparition d'un dragon jaune.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Il faudra alors changer le premier mois de l'année civile, et le premier jour du mois ; il faudra adopter la couleur jaune, pour les drapeaux, les habits, etc...

Or le ministre *Tchāng-ts'ang*, qui cultivait la science des nombres, tenait que les *Hán* régnaient par la vertu de l'eau. Il en donnait pour preuve, que le Fleuve Jaune venait de rompre la digue *Kīnn-ti* (digue de métal). Il affirmait que la dixième lune astronomique devait être le premier mois de l'année, et que la couleur de la dynastie devait être le noir doublé de rouge... *Koūng-sounn tch'enn* persista à affirmer que tout cela était faux, et qu'il fallait changer... Or, l'année d'après, en 165, de fait, un dragon jaune parut à *Tch'êng-ki* (b), donnant raison à *Koūng-sounn tch'enn*, contre *Tchāng-ts'ang*. Alors l'empereur ayant fait *Koūng-sounn tch'enn* académicien, lui ordonna de scruter, avec tous les lettrés, les vertus de la terre, eu vue des changements à faire dans le calendrier et dans les costumes. En été l'empereur donna un édit ainsi conçu :

« Les émanations d'un être extraordinaire ont apparu à *Tch'êng-ki*, sans nuire au peuple (c'est donc une apparition de bon augure). Voici des années que j'espère offrir le sacrifice de la banlieue au Souverain d'en haut et aux êtres transcendants. Que les préposés aux rites en délibèrent, et ne craignent pas de me dire ce que j'ai à faire...

Les officiers dirent ^{p.352} tous :

— D'après l'usage ancien, l'empereur lui-même sacrifiait en été, au Souverain d'en haut, dans la banlieue ; de là vient qu'on appelait ce sacrifice *kiāo*...

Donc, cet été-là, à la quatrième lune, l'empereur *Wénn* offrit, pour la première fois, le sacrifice de la banlieue, à *Yoūng*. Il y visita les cinq tertres. A cette occasion, on mit des habits rouges (couleur de l'été ; en attendant que la couleur de la dynastie fût décidée).

Miroir historique, an 165 : Au printemps, un dragon jaune apparut à *Tch'êng-ki*. En été au quatrième mois, l'empereur s'étant rendu à *Yoūng*, offrit pour la première fois le sacrifice de la banlieue, et visita les tertres des cinq *Ti*... Or il n'y a qu'un seul *Tiēn* (Ciel). Dire qu'il y a cinq *Ti* (Souverains), c'est émettre une proposition contraire à l'antiquité. C'est depuis l'année 165 seulement, que les sacrifices impériaux se sont fait aux cinq tertres. L'histoire affirme expressément que ce fut pour la première fois, afin de bien faire remarquer que l'empereur se rendit coupable d'une innovation... L'empereur *Wénn*, modéré et respectueux, ne commit d'abord aucune erreur. Mais plus tard il introduisit l'usage de sacrifier aux cinq *Ti*. Or puisqu'il n'y a qu'un seul *Ti*, pourquoi dire qu'il y en a cinq ? C'est à cette date (165) que commença le désordre dans les sacrifices officiels. Si l'histoire répète avec tant d'insistance que ce fut pour la première fois, c'est pour qu'on remarque l'innovation.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'antiquité n'avait connu qu'un seul Souverain d'en haut, et lui avait sacrifié sur un tertre unique. Plus tard, peu à peu, il y eut deux, trois, enfin (sous les *Ts'inn*) quatre tertres, sur lesquels on sacrifia au Souverain unique, en tant que protecteur des quatre régions de l'empire, un tertre pour chaque région (le nord, pays des Huns, étant omis). A la même époque, et dans le même sens, on parla des cinq *Ti* ; c'est-à-dire du Souverain d'en haut, protecteur universel ; plus ses quatre formalités de protecteur respectif de chacune des quatre régions. Le peuple et le grossier *Liôu-pang*, ne comprirent rien à ces formalités abstraites, comme il paraît par le trait suivant...

(Histoire des *Premiers Hán*, chapitre 25) ; En **205**, quand *Liôu-pang* revenant de combattre *Hiáng-tsi* rentra dans la vallée de la *Wéi*, il demanda :

— A quel *Ti* les *Ts'inn* faisaient-ils le sacrifice dû au *Cháng-ti* ?

On lui répondit :

— Ils sacrifiaient à quatre *Ti* : au *Ti* blanc (ouest), au *Ti* vert (est), au *Ti* jaune (centre), au *Ti* rouge (sud)...

L'empereur *Kāo* dit :

— Moi j'ai ouï dire _{p.353} qu'au ciel il y a cinq *Ti* ; alors qu'en est-il de vos quatre *Ti* ?

On ne sut que lui répondre... L'empereur *Kào* dit :

— Moi je sais ! On m'attendait, pour faire le cinquième...

Et il créa le *Ti* noir (nord), avec ordre de lui sacrifier sur un tertre au nord ; mais lui-même n'assista jamais à ce sacrifice... Notez la précision chronologique et la mauvaise humeur avec laquelle les historiens enregistrent ces innovations.

Histoire des *Premiers Hán*, chap. 25... Un homme du pays de *Tcháo*, nommé *S'inn-yuan p'ing*, habile à observer les émanations, demanda une audience à l'empereur, et lui annonça qu'au nord-est de la capitale, il percevait des émanations actives, de cinq couleurs, qui s'élevaient en forme de cônes. Un compère dit :

— Le nord-est, c'est la demeure des êtres transcendants, dont l'ouest est le tombeau ; l'influx du ciel descend ; il faut sacrifier, pour correspondre à la grâce de cette réunion des Souverains d'en haut...

L'empereur fit donc bâtir, au nord de la *Wéi*, au temple aux cinq *Ti*. Le toit était commun, mais chaque *Ti* avait sa salle et sa porte, peinte de sa couleur propre. On offrit, dans ce temple, des sacrifices avec le même rituel qu'aux cinq tertres de *Yoŭng*.

L'année suivante 164, l'empereur étant allé lui-même faire ses dévotions au confluent des rivières *Pá* et *Wéi*, il offrit le sacrifice *kiāo* dans le temple des cinq

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Ti, au nord de la *Wéi*, entre cette rivière et le canal du Lac des Orchis. Quand les feux s'élevèrent et que les sacrifices furent offerts, un jet de lumière sembla s'étendre jusqu'au ciel. Alors l'empereur anoblit *Sīnn-yuan p'ing*, et le fit préfet du premier rang ; il lui donna aussi plusieurs milliers de lingots. Il ordonna aux académiciens et aux lettrés, d'extraire des livres canoniques un rituel impérial ([Rites](#) I, p. 263), et d'étudier tout ce qui concernait les tournées Impériales et la cérémonie *fóng-chán*.

Un jour que l'empereur ^{p.354} était sorti de la ville par la porte *Tch'āng-menn*, il vit, au nord de la route, comme cinq hommes. Il fit élever, à cet endroit, cinq tertres aux cinq *Ti*, et y sacrifia cinq bœufs.

L'année suivante 163, *Sīnn-yuan p'ing* suborna un individu, qui présenta une coupe de jade, avec un placet dans lequel il racontait l'avoir tirée de dessous le seuil du palais. *Sīnn-yuan p'ing* porta l'affaire à l'empereur et dit :

— De fait, j'avais vu des émanations de pierre précieuse sortir de dessous le seuil du palais ; voici maintenant qu'on vous offre cette coupe... Or la coupe portait cette inscription : longue vie au maître des hommes !

Un autre jour, comme le soleil baissait déjà, *Sīnn-yuan p'ing* dit à l'empereur :

— Je perçois que le soleil va revenir au milieu du ciel...

De fait, un instant après, le soleil revint à midi... Pour le coup, l'empereur fut si enthousiasmé, qu'il data de ce jour une ère nouvelle, fit de cette dix-septième année de son règne la première année, et prescrivit des réjouissances dans tout l'empire.

Sīnn-yuan p'ing dit encore à l'empereur :

— Les urnes des *Tcheōu* ont été perdues dans le lit de la rivière *Séu* (p. 213). Par suite du débordement actuel du Fleuve Jaune, la *Séu* et le Fleuve communiquent. Or j'ai vu, au nord-est de la capitale, dans la direction de *Fēnn-yinn*, des émanations persistantes de métal précieux ; il se peut que les urnes des *Tcheōu* soient venues là. Quand un signe paraît, si on n'agit pas en conséquence, on n'obtient pas l'effet signifié...

L'empereur fit donc élever, au sud de *Fēnn-yinn* près du Fleuve, un temple où l'on offrit des sacrifices, pour faire sortir de l'eau les urnes des *Tcheōu*. (Les délégués de l'empereur ne purent ou ne voulurent pas trouver l'urne, que le géomancien avait immergée à l'endroit indiqué. Elle sera découverte et vénérée en 113.)

Cependant quelqu'un ayant accusé *Sīnn-yuan p'ing* de ne ^{p.355} débiter que des mensonges, aussi changeant que crédule, l'empereur le livra aux juges, qui l'exterminèrent avec toute sa race. Après cela, le zèle de l'empereur *Wēnn* pour changer le calendrier et les vêtements, et pour les sciences occultes en général, se refroidit considérablement. Mais les offrandes régulières aux cinq *Ti*, qu'il avait

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

introduites, continuèrent dans leur temple au nord de la *Wéi*, et sur leurs tertres hors la porte *Tch'âng-menn*.

Notez que les lettrés ne songent même pas à révoquer en doute la rétrogradation du soleil, dont il a été question plus haut. Un geste impérieux d'un marquis de *Lòu* ([HCO, L. 35](#), notes) suffit jadis, racontent-ils, pour faire attendre au soleil la fin d'une bataille. Les lois naturelles ne gênent guère des hommes, qui ne les connaissent pas, et qui croient au pouvoir de la magie. Un événement extraordinaire leur prouve seulement, que celui qui l'a produit, avait la recette pour ce faire. Ce qu'ils ne pardonnent pas à l'empereur *Wénn*, c'est d'avoir introduit un rit inconnu aux anciens Sages et à Confucius...

« L'empereur *Wénn* introduisit le culte des cinq *Ti* au nord de la *Wéi*. L'empereur *Oû* introduisit le culte du Génie de l'âtre. L'empereur *Tchāo*, celui du phénix. L'empereur *Suān*, celui du cheval d'or et du coq de jade. Sous les *T'âng*, on introduisit le culte des *chēnn* des neuf palais ; autant de fautes des maîtres de la terre... Heureusement que l'empereur *Wénn*, séduit par *Sīnn-yuan p'ing*, revint sur ses pas, avant d'être allé trop loin. Il punit *Sīnn-yuan p'ing*, mais n'abrogea pas ses innovations, et fut ainsi cause que la postérité les continua. C'est là une tache à sa mémoire. »

En **157**, l'empereur *Wénn* mourut, à l'âge de 46 ans. Son fils *K'ì* lui succéda.

L'empereur laissa un testament couru en ces termes :

« Tous les êtres naissent, et il n'en est aucun qui ne meure pas. Mourir, c'est la loi du ciel et de la terre, c'est la nature des êtres ; alors pourquoi s'affecter de cette nécessité ? De nos jours, tous aiment la vie et craignent la mort. Les frais des funérailles ruinent les fortunes, et les rigueurs du deuil ruinent les santés. Je ne veux rien de tout cela. D'ailleurs, ayant vécu sans vertu, j'ai fait peu de bien au peuple ; comment prétendrais-je alors, étant mort, à ce qu'on se condamne pour moi à un long deuil, à des cérémonies onéreuses, à des ^{p.356} lamentations, à des privations, à des offrandes multipliées ? Pourquoi affligerais-je ainsi les hommes, épuiserais-je leurs provisions, priverais-je les mânes de ce qui leur revient ? A quel titre me permettrai-je de peser ainsi à l'empire ? Ma chétive personne a été, durant plus de vingt ans, élevée au-dessus de tous les rois et princes ; et durant tout ce temps, grâce à la puissante protection du Ciel, grâce à l'influx bienveillant des Patrons du sol et des moissons, l'empire est resté en paix, et n'a pas été désolé par la guerre. Inintelligent comme je l'étais, j'ai craint, durant tout mon règne, de commettre quelque faute qui déshonorât mes ancêtres, et qui me fit détrôner. Maintenant que, étant arrivé sans accident au terme des années que le Ciel m'a fixées, je sais assuré d'avoir ma part d'offrandes dans le temple de l'empereur *Kāo*, pourquoi serais-je affligé ? Donc, que les officiers et le peuple de

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

l'empire, quand cet édit leur sera parvenu, pleurent durant trois jours, puis déposent le deuil. Qu'on ne diffère pas les noces. Qu'on ne discontinue pas les sacrifices usuels. Qu'on boive du vin et mange de la viande à l'ordinaire... Que ceux qui seront acteurs à mes funérailles, ne marchent pas les pieds nus. Que leurs bandeaux et leurs ceintures de chanvre, n'aient pas plus de trois pouces de largeur (économie). Qu'on ne drape pas les chars ; qu'on ne mette pas de crêpe aux armes. Qu'on n'oblige pas le peuple à la corvée de pleurer et de hurler dans le palais. Que ceux de la cour, ne se lamentent que le matin et le soir, et ne poussent que quinze cris chaque fois, pas un de plus... Quand mon cercueil aura été descendu dans la fosse, que le grand deuil (chanvre) soit réduit à quinze jours, le demi-deuil (chanvre) à quatorze jours, le petit deuil (crêpe) à sept jours, puis qu'on dépose le deuil. Que tous ceux que je n'ai pas nommés, dans cet écrit, abrègent leur deuil d'après les ^{p.357} mêmes proportions. Que l'on n'ajoute absolument rien, à l'occasion de mes funérailles, au cimetière impérial *Pá-ling*. Que, excepté celles du second rang, toutes mes concubines soient renvoyées dans leurs familles.

Il semble que l'empereur *Wên* ait dû être loué, d'avoir dispensé ses sujets de la plus grande partie d'un deuil, qui paralysait la vie civile et domestique durant près de trois ans. Tout au contraire ! Il n'est pas permis, même au Fils du Ciel, de délayer, pour peu que ce soit, le corset d'acier des rites...

« L'empereur *Wên*, rugit maître Hôu, fit montre d'une philanthropie de mauvais aloi. En abrégant le deuil, il attenta aux rites. Croire les raisons qu'il allègue, serait un péché ; faire ce qu'il dit, serait un crime. Un père qui parlerait comme lui, devrait être désobéi. Le deuil est fixé à trois ans, pour que les survivants aient le temps de satisfaire, jusqu'à épuisement, leur piété filiale ; le défunt ne peut pas s'opposer à cela. En obéissant au testament de son père, l'empereur *King* se rendit encore plus coupable que lui !

A l'occasion de ses funérailles, l'histoire fait de l'empereur *Wên* le panégyrique suivant :

Il régna vingt-trois ans. Durant tout ce temps, il n'ajouta rien à ses palais, jardins, équipages et habits. Il aimait mieux se priver de quelque chose, que de coûter au peuple. Un jour il eut envie d'avoir un pavillon élevé. Il demanda un devis aux artisans du métier. Ceux-ci lui demandèrent cent lingots. Après réflexion, l'empereur dit :

— Cent lingots, c'est la fortune de dix familles de la classe moyenne. J'ai reçu de mes ancêtres un palais, qu'eux trouvèrent bien ainsi ; je ne leur ferai donc pas la honte d'y ajouter un pavillon...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Ses habits étaient faits d'un gros tissu de soie noire. Il ne permit jamais à la dame *Chénn*, sa favorite, de porter une robe à traîne. Ses rideaux étaient sans broderies. Il tenait à donner à tout l'empire l'exemple de la simplicité. ^{p.358} Pour l'ornementation des tombes impériales, il permit d'employer la poterie décorative, mais prohiba absolument l'or, l'argent, le cuivre et l'étain. Il défendit d'élever un monticule sur sa tombe.

Il supporta patiemment des officiers comme *Yuân-yang*, qui lui parlaient à bouche ouverte, et tint toujours compte de leurs observations.

Tchāng-ou et d'autres fonctionnaires ayant accepté des présents, quand la chose fut divulguée, l'empereur feignant de croire qu'ils étaient dans la gêne, leur envoya une somme d'argent, ce qui les couvrit de honte.

La grande préoccupation de l'empereur *Wénn*, fut de bonifier son peuple par son exemple. Aussi, durant tout son règne, l'empire jouit-il de la paix, et le peuple, fut-il dans l'abondance. Dans les siècles subséquents, bien peu égalèrent cet empereur.

@

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur King, 156 à 141.

Carte IX. @

Le grand événement de ce règne, fut la révolte collective des roitelets (princes du sang de *Liôu-pang*) de l'Est (*Tchêu-li*, *Chān-tong*, *Nān-hoei* et *Kiāng-sou* actuels).

Sous le règne de l'empereur *Wénn*, le prince héritier de *Oû* étant venu à la cour, but et joua aux dés avec le prince impérial. Les deux jeunes gens s'étant disputés pour un coup douteux, le prince impérial assomma son partenaire, avec le lourd plateau sur lequel ils jouaient. Outré de colère, le roitelet de *Oû* prétextant une maladie, cessa de faire sa cour. L'empereur fit arrêter et interroger ses envoyés. Ce procédé rendit le roitelet de *Oû* défiant, et lui inspira des idées de révolte. Quand il eut envoyé un nouveau message, pour s'excuser de ne pas faire sa visite d'automne, l'empereur interrogea l'envoyé comme les précédents. Celui-ci dit :

— Mon maître ayant consulté les sorts, a tiré le pronostic néfaste « Pêche dans l'Abîme », voilà pourquoi il n'est pas venu. Il vous prie de lui remettre ses offenses passées, et de lui rendre votre ancienne faveur.

L'empereur *Wénn* renvoya le messenger, avec une amnistie en règle, le privilège du tabouret et de la canne ([Rites I, p. 9](#)), et la dispense de faire sa cour désormais, pour cause de grand âge. Le roitelet de *Oû* ne songea plus à se révolter. A cause des revenus qu'il tirait de ses mines de cuivre et du sel de la mer, il n'exigeait aucun impôt de son peuple, qui lui devint très attaché (p. 340). Il ouvrit aussi sa principauté, comme un refuge, à tous les malfaiteurs qu'on poursuivait ailleurs, s'entourant ainsi d'hommes ^{p.359} dévoués et capables de tout. Il fit ainsi durant plus de 40 ans... Le ministre *Tch'âo-ts'ouo* dit souvent que, pour ses fautes, le roitelet de *Oû* méritait qu'on lui rognât son territoire ; mais l'empereur *Wénn* ne put jamais s'y résoudre. Quand l'empereur *King* fut monté sur le trône, *Tch'âo-ts'ouo* lui dit :

— L'empereur *Kāo* a fait roitelets trois fils de ses concubines, et leur a partagé la moitié de l'empire. Or voilà que le prince de *Oû* ne fait plus sa cour. D'après les lois anciennes, il mérite la mort. L'empereur *Wénn* a été très indulgent pour lui. Au lieu de s'amender, le roitelet de *Oû* n'en est devenu que plus insolent. Il attire à lui ouvertement la canaille de tout l'empire, afin de s'en servir dans la rébellion qu'il médite. Au point où en sont les choses, qu'on le rogne ou non, il se révoltera certainement. Si on le rogne, il se révoltera aussitôt, et le malheur sera moindre. Si on ne le rogne pas, il se révoltera quand il aura achevé ses préparatifs, et le malheur sera plus considérable...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur fit discuter le cas, par tous les grands officiers. Seul *Teóu-ying* osa parler contre *Tch'áo-ts'ouo*. Le ministre prononça la sentence suivante :

— Les roitelets de *Tch'òu* et de *Tcháo* étant coupables, on rognera chacun d'une préfecture. Le roitelet de *Kiāo-si* ayant comploté, on lui enlèvera six districts...

Comme on délibérait sur la punition à infliger au roitelet de *Oû*, celui-ci en ayant eu vent, se décida à se révolter. Sachant que, le roitelet de *Kiāo-si* était brave et belliqueux, il le fit d'abord sonder par un émissaire, puis alla en personne conclure une alliance avec lui. Il envoya ensuite un émissaire aux roitelets de *Ts'í*, *Tzēu-tch'oan*, *Kiāo-tong*, *Tsi-nan*, lesquels promirent tous leur concours.

Jadis *Yuân* de *Tch'òu*, aimait les livres. Avec trois lettrés de *Lòu*, maîtres *Chēnn*, *Móu* et *Pâi*, il avait étudié les Odes sous *Fôu-k'iou pai*. Quand il fut devenu roitelet de *Tch'òu*, *Yuân* fit ces trois ^{p.360} lettrés préfets de second ordre. Or maître *Móu* ne buvant pas de vin vieux, le roitelet *Yuân* lui faisait servir du moût, à chaque repas. Quand son petit-fils *O* lui eut succédé, il fit de même ; puis, un beau jour, le moût fut oublié. Maître *Móu* dit :

— Il est temps que je m'en aille. Si on ne me sert plus de moût, c'est signe que le roi est refroidi à mon égard. Si je ne m'en vais pas à temps, un jour viendra où les gens de *Tch'òu* me mettront en pièces dans le marché...

Feignant donc d'être malade, maître *Móu* s'alita. Maîtres *Chēnn* et *Pâi* firent leur possible pour le faire lever, et lui dirent :

— As-tu oublié les bienfaits du feu roi ? Est-ce la peine, pour l'oubli d'un petit rit, d'en vouloir ainsi au roi actuel ?

Maître *Móu* répondit :

— Le sage s'oriente d'après les petits indices, et n'attend pas qu'il soit trop tard. L'ancien roi nous a traités, tous les trois, d'après les rites, parce qu'il avait de bons principes. Si maintenant on nous traite avec froideur, c'est qu'on a oublié les principes. Comment resterais-je au service d'un homme sans principes ?

Peu après, il donna sa démission, sous prétexte d'infirmité, et partit...

Le prince *Oú* de *Tch'òu* était de fait lascif et violent. Son gouverneur *Wèi-mong*, ayant censuré ses vices, le prince ne l'écouta pas. Alors *Wèi-mong* le quitta aussi... Quand il apprit qu'on s'occupait de rogner son territoire, le roitelet de *Tch'òu* commença à comploter avec celui de *Oû*. Maître *Chēnn* et *Pâi* l'en reprirent. Les officiers du roitelet en profitèrent, pour les perdre dans son esprit. Ils furent revêtus de la robe rouge des criminels, et condamnés à piler du grain, debout dans la place du marché.

Quand la nouvelle fut arrivée, que l'empereur retranchait au roitelet de *Oû* les deux préfectures *Hoèi-ki* et *U-tchang*, celui-ci mobilisa son armée, et tua tous les

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

officiers impériaux qui se trouvaient dans sa principauté. Les roitelets de *Kiāo-si*, *Kiāo-tong*, ^{p.361} *Tzēu-tch'oan*, *Tsi-nan*, *Tch'ou* et *Tcháo*, se levèrent tous simultanément. Les ministres *Tchāng-chang* de *Tch'ou*, et *Kiēn-tei* de *Tcháo*, ayant fait des remontrances, furent tous deux mis à mort. Le roitelet de *Ts'í*, d'abord un peu séduit par celui de *Oû*, se dédit et ferma ses portes aux rebelles. Quant au roitelet de *Tsi-peí*, dont la capitale était mal fortifiée, il fut empêché par ses officiers de faire aucun préparatif de guerre... Entrant en campagne, en 154 les roitelets de *Kiāo-si*, *Kiāo-tong*, *Tzēu-tch'oan*, *Tsi-nan*, envahirent *Ts'í*, et mirent le siège devant *Lînn-tzeu*. De son côté, le roitelet de *Tcháo* se porta sur le Fleuve Jaune à l'ouest, et fit au nord sa jonction avec les Huns. Enfin le roitelet de *Oû*, premier moteur de ce mouvement, ayant réuni toute son armée qui comptait plus de 200 mille hommes, y joignit les contingents des provinces du sud, marcha de *Koāng-ling* vers l'ouest, passa le *Hoái*, et fit sa jonction avec l'armée de *Tch'ou*. Alors il adressa à tous les seigneurs un manifeste, dans lequel, après un violent réquisitoire contre *Tch'áo-ts'ouo*, il leur enjoignait d'avoir à réunir leurs troupes aux siennes, pour châtier ce ministre. Ayant ensuite pénétré dans le *Heûe-nan* actuel, et enlevé la ville de *Ki-peí* (près 59), enhardi par le succès, il avança rapidement, battant et mettant en fuite tous les généraux que le roitelet de *Leāng* (vallée de la *Láo*) envoya contre lui.

L'heure était critique. Or jadis, à son lit de mort, l'empereur *Wēnn* avait dit à son fils et héritier :

— S'il surgit quelque grand danger, c'est *Tcheōu ya-fou* qu'il te faudra mettre à la tête de l'armée.

L'empereur *King* nomma donc *Tcheōu ya-fou* Grand Maréchal, et lui subordonna 36 généraux, avec ordre de marcher contre *Oû* et *Tch'ou*, tandis que *Lí-ki* marcherait contre *Tcháo*, *Luān-pou* contre *Ts'í*, et que *Teóu-yíng* retranché à *Joūng-yang* (26), empêcherait la jonction de *Ts'í* avec *Tcháo*.

^{p.362} Or le ministre *Tch'áo-ts'ouo* ayant déjà fait plus de trente innovations, tous les seigneurs lui en voulaient. Son père l'apprit, vint de *Yíng-tch'oan* trouver son fils, et lui dit :

— Alors que l'empereur vient à peine de monter sur le trône, vous, son ministre, vous lui aliénez ses parents en diminuant leur pouvoir, et vous êtes cause qu'on n'entend plus partout que des récriminations !...

Tch'áo-ts'ouo répondit :

— Les choses ne sont pas comme vous dites. Le Fils du Ciel n'est pas respecté, la dynastie n'est pas en sûreté ; voilà pourquoi je diminue le pouvoir des princes...

Son père dit :

— Alors vous donnerez la paix aux *Liōu*, mais vous perdrez les *Tch'áo* !...

et ayant avalé du poison, il ajouta :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Je ne veux pas vivre jusqu'à la catastrophe !...

Une dizaine de jours plus tard, les sept principautés étaient en révolte, sous prétexte de s'opposer aux entreprises de *Tch'âo-ts'ouo*.

Or *Tch'âo-ts'ouo* était depuis longtemps au plus mal avec *Yuân-yang*, l'ancien résident impérial auprès du roitelet de *Oû*. Ils ne se parlaient plus. Le roitelet de *Oû* s'étant révolté, *Tch'âo-ts'ouo* dit :

— *Yuân-yang* doit avoir reçu de bonnes sommes du prince de *Oû*, pour faire croire à la cour, durant tant d'années, qu'il ne se révolterait jamais. Puisqu'il s'est révolté, je demande qu'on mette *Yuân-yang* en jugement, et qu'on examine le dessous de ses cartes...

Quelqu'un accusa donc *Yuân-yang*. Effrayé, celui-ci courut, au milieu de la nuit, chez *Teóu-ying*, auquel il dit :

— Je demande une audience, pour pouvoir dire oralement à l'empereur le vrai motif de la révolte du roitelet de *Oû*...

Teóu-ying ayant sollicité cette audience, l'empereur fit appeler *Yuân-yang*. Quand celui-ci entra, l'empereur qui conférait avec *Tch'âo-ts'ouo* sur les soldats et les vivres, lui demanda ce qu'il avait à lui dire. Ne voulant pas parler devant son ennemi *Yuân-yang* répondit :

— Cela ne vaut pas ^{p.363} la peine que vous vous en préoccupiez...

L'empereur dit :

— Le prince de *Oû* a exploité des mines de cuivre et tiré du sel de la mer ; il a attiré à lui les bravi et les aventuriers de tout l'empire, pour faire ses affaires ; comment avez-vous pu affirmer qu'il n'avait aucun mauvais dessein ?

Yuân-yang dit :

— Il est vrai que le roitelet de *Oû* s'est enrichi par le cuivre et le sel ; ce sont ses richesses, et non ses projets de révolte, qui ont attiré auprès de lui les bravi de l'empire ; quoiqu'il soit riche et puissant, il y aurait encore moyen de le faire rentrer dans le devoir...

— Quel moyen ? demanda l'empereur...

Yuân-yang dit :

— Veuillez faire sortir les assistants...

L'empereur les ayant fait sortir, *Tch'âo-ts'ouo* seul resta. Alors *Yuân-yang* dit :

— Le ministre ne doit pas entendre ce que je viens vous confier...

L'empereur ayant aussi fait sortir *Tch'âo-ts'ouo*, *Yuân-yang* dit :

— Les roitelets de *Oû* et de *Tch'ou* ont publié un manifeste commun, dans lequel ils disent que le méchant ministre *Tch'âo-ts'ouo* ayant

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

vexé les princes et rogné leurs territoires, ils marchaient vers l'ouest, uniquement pour le châtier et pour récupérer leurs terres. Donc, exécutez *Tch'âo-ts'ouo*, amnistiez les princes, restituez leurs territoires, et la guerre sera terminée, sans qu'aucune arme ait été ensanglantée...

L'empereur baissa la tête, réfléchit en silence, puis dit :

— Passe pour cet expédient ! Je ne veux pas, pour l'amour d'un seul homme, indisposer tout l'empire !...

Séance tenante, il nomma *Yuân-yang* Grand Cérémoniaire, et lui fit dresser, au nom des grands officiers, un réquisitoire supposé, dans lequel *Tch'âo-ts'ouo* était accusé de ne pas se conformer aux vues de son souverain, de lui aliéner les officiers et le peuple, de ne pas se conduire en ministre, d'être rebelle et sans loi ; crimes pour lesquels il méritait d'être coupé en deux par le ^{p.364} milieu du corps ; de plus, toute sa famille, sans distinction de sexe ni d'âge, devait être exécutée sur la place du marché. Aussitôt que la pièce fut dressée, l'empereur la signa. Or *Tch'âo-ts'ouo* ne se doutait absolument de rien. L'empereur le fit appeler. Comme par hasard, le char passa par la place du marché. *Tch'âo-ts'ouo* était en grand costume. Il fut exécuté ainsi, à l'est du marché. Puis l'empereur députa *Yuân-yang* au roitelet de *Oû*.

Or le conseiller aulique *Téng-koung* étant venu voir l'empereur pour affaires militaires, celui-ci lui dit :

— Vous venez de l'armée ; pensez-vous que, quand *Oû* et *Tch'ou* sauront la mort de *Tch'âo-ts'ouo*, ils désarmeront ?

— Ils ne désarmeront pas, répondit *Téng-koung*. Voilà des années que *Oû* prépare sa révolte. Les prétendues vexations de *Tch'âo-ts'ouo* n'étaient qu'un prétexte ; le ministre leur importait peu. *Tch'âo-ts'ouo* était inquiet de l'agrandissement des roitelets. Il prévoyait que ceux-ci deviendraient ingouvernables, voilà pourquoi il a travaillé à les diminuer. Il voulait que le gouvernement fût fort et respecté. Si son plan avait été exécuté, c'eût été un bonheur pour la postérité. Or, alors qu'il allait aboutir, voilà que *Tch'âo-ts'ouo* a été mis à mort. Cette disgrâce a fermé la bouche à tous les officiers fidèles ; elle est un triomphe pour les roitelets rebelles ; je vous avoue que je ne l'approuve pas...

L'empereur soupira et dit :

— Vous avez bien parlé ; moi aussi je la regrette.

Yuân-yang étant arrivé dans la principauté de *Oû*, avec son amnistie et le reste, le roitelet de *Oû* voulut se saisir de sa personne. *Yuân-yang* s'échappa à grand peine, et revint annoncer son insuccès. On regrette presque que ce Méphisto n'ait pas reçu la récompense de son crime, de celui-là même pour le compte duquel il l'avait commis.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Alors le maréchal *Tcheōu ya-fou* ^{p.365} manda à l'empereur :

« Les soldats de *Tch'ou* sont des troupes légères ; nos troupes lourdes n'arrivent pas à les aborder de front ; je voudrais les tourner, pour couper leurs lignes de ravitaillement ; cela fait, ils seront vite soumis...

L'empereur ayant approuvé son plan, *Tcheōu ya-fou* concentra en toute hâte son armée à *Joûng-yang* (26), pour fermer aux rebelles la vallée de la *Láo*... Cependant le roitelet de *Oû* attaquait avec fureur la capitale de la principauté *Leâng* (59). Le roitelet de *Leâng* demanda plusieurs fois à *Tcheōu ya-fou* de venir à son secours. Celui-ci n'en fit rien. Le roitelet de *Leâng* s'étant adressé à l'empereur, un décret ordonna à *Tcheōu ya-fou* de débloquer *Leâng-tch'eng*. Le maréchal refusa de recevoir le décret, et fit filer toute sa cavalerie entre l'armée des princes et le *Hoâi*, coupant ainsi aux rebelles les vivres et la retraite. Cependant les généraux de *Leâng*, se battaient bravement. *Tchāng-u* ne se laissa jamais entamer. *Hân nan-kouo* infligea même une défaite aux rebelles. Alors ceux-ci se portant vers l'ouest, vinrent en contact avec l'armée impériale. *Tcheōu ya-fou* fortement retranché, refusa de livrer bataille. Les rebelles ayant donné une fausse alerte à son camp, durant la nuit, le maréchal ne se leva même pas de sa couche, et la tranquillité se rétablit d'elle-même. Ensuite les rebelles assaillant l'angle sud-est de son camp, *Tcheōu ya-fou* devinant une feinte, envoya secourir l'angle nord-ouest ; de fait, un instant après, l'élite des troupes de *Oû* ayant assailli cet angle, fut repoussée. Les vivres des rebelles étant épuisés, beaucoup d'entre eux moururent de faim, les autres se mutinèrent et s'enfuirent. Alors *Tcheōu ya-fou* leur fit donner la chasse par ses troupes légères, qui les exterminèrent en détail. *Oû* roitelet de *Tch'ou* se suicida. *Pî* roitelet de *Oû* courut vers *Tān-t'ou*, comptant rétablir ses affaires au sud du fleuve Bleu ; ^{p.366} mais des paysans le tuèrent. Cependant les quatre roitelets de *Kiāo-si*, *Kiāo-tong*, *Tzēu-tch'oan* et *Tsî-nan*, assiégeaient toujours le roitelet de *Ts'î* dans *Lînn-tzeu* (46). Celui-ci envoya le préfet *Lou* avertir l'empereur de sa situation. L'empereur lui renvoya son courrier, en lui faisant dire de tenir bon, parce que ses soldats venant de battre les armées de *Oû* et *Tch'ou*, allaient arriver à son secours. Le préfet *Lou* étant revenu, fut pris par les troupes des quatre princes, qui entouraient *Lînn-tzeu* en cercles concentriques. Les généraux rebelles exigèrent que *Lou* jurât qu'il dirait que, l'armée impériale étant battue, *T'sî* devait se soumettre aux quatre princes ; sous peine de mort immédiate, s'il parlait autrement. *Lou* jura. On le conduisit jusqu'au pied du rempart. Là, quand il aperçut sur le rempart le roitelet de *Ts'î*, *Lou* lui cria :

— Forte de plus d'un million d'hommes, l'armée impériale a vaincu *Oû* et *Tch'ou*. Actuellement elle arrive pour vous débloquer. Tenez bon, et ne vous rendez pas !...

Or le roitelet de *Ts'î*, se voyant vivement pressé, avait déjà entamé des négociations secrètes avec les assiégeants. Quand le préfet *Lou* eut donné ces nouvelles, ses ministres l'obligèrent à rompre. Bientôt *Luân-pou* arrivant avec son

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

corps d'armée, enfonça l'armée des quatre princes, et débloqua la ville. Ayant ensuite eu vent des négociations du roitelet de *Ts'î*, *Luân-pou* voulut le châtier. Le roitelet s'empoisonna. *Nâng* roitelet de *Kiāo-si*, se donna aussi la mort. Quant à ceux de *Kiāo-tong*, *Tzēu-tch'oan* et *Tsi-nan*, ils furent exécutés par le bourreau.

Durant ce temps, *Lí-ki* ayant envahi *Tcháo*, assiégeait le roitelet de *Tcháo* dans sa capitale (probablement *Hân-tan*). A la septième lune, la ville tenait encore. *Luân-pou* vainqueur vint se joindre à *Lí-ki*. Ils inondèrent la ville. Le roitelet de *Tcháo* se suicida.

Estimant que le roitelet de *Ts'î* avait négocié ^{p.367} par nécessité, et non par trahison, l'empereur fit *Cheóu*, fils du défunt, roitelet de *Ts'î*.

@

Le propre frère de l'empereur, né de la même mère, lui causa aussi bien des ennuis. *Oû*, roitelet de *Leàng*, était le second fils de l'impératrice *Teóu*. Il était très en faveur. Il eut en partage les terres les plus grasses de tout l'empire. Les cadeaux qu'il reçut étaient incalculables. Ses magasins étaient plus riches en valeurs, perles, jade et objets précieux, que le palais impérial. Il s'était fait un parc de plus de trois cents *li* de côté. Il agrandit l'enceinte de *Soēi-yang* (près 45), jusqu'à lui donner 70 *li* de tour, et y bâtit un palais si vaste, que ses galeries mesuraient plus de trente *li*. Il attira là les bravi de tous les pays. Quand il donnait audience, il se servait, comme l'empereur, d'une chaise roulante traînée par des hommes ; quand il sortait, c'était dans un char identique à celui de l'empereur. Il retenait parfois ses hôtes, pour les fêter, jusqu'à six mois de suite.

Un jour le prince étant allé à la cour, comme il buvait avec l'empereur, celui-ci lui dit familièrement :

— Après ma mort, je vous laisserai l'empire !...

Le prince se récria, comme il convenait ; mais, quoiqu'il comprît que cette parole n'était pas sérieuse, elle lui plut. Le majordome *Teóu-ying* qui s'en aperçut, but à la santé de l'empereur, puis dit :

— L'empire est le legs de l'empereur *Kāo*. D'après la constitution des *Hán*, il doit être transmis de père à fils ; comment alors pourriez-vous le transmettre au prince de *Leâng* ?

A cause de cette parole, l'impératrice mère conçut un vif ressentiment contre *Teóu-ying*. Celui-ci se dit malade. L'impératrice le fit aussitôt rayer du rôle des officiers. Ces incidents augmentèrent encore la vanité du prince de *Leâng*.

Sa faveur croissant toujours, il obtint, ^{p.368} en 148, le privilège de faire porter devant lui la bannière impériale, et de recevoir les honneurs impériaux à l'entrée et à la sortie du palais. Il donna alors toute sa confiance à deux favoris, *Yáng-cheng* et *Koūng-sounn koei*. Ces deux hommes échauffèrent encore son envie de monter un jour sur le trône. Quand le prince impérial *Lí* eut été dégradé, l'impératrice mère aurait bien voulu que le roitelet de *Leâng* fût nommé prince héritier. Ayant régalié l'empereur, elle lui dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Veuillez nommer le prince de *Leâng* votre successeur !...

L'empereur s'agenouillant, dit :

— Oui !...

Alors *Yuân-yang* et d'autres officiers dirent :

— Jadis le duc *Suân* de *Sóng* ayant désigné pour successeur son frère au lieu de son fils, donna lieu à des troubles qui durèrent cinq générations. Pour un petit mécontentement, il viola grandement la justice. Aussi est-il sévèrement blâmé dans la Chronique de Confucius...

Ces paroles firent encore manquer le plan de l'impératrice. Le roitelet de *Leâng* ne les pardonna pas à *Yuân-yang*. S'étant entendu avec ses deux favoris *Yâng-cheng* et *Koûng-sounn koei*, il fit poignarder *Yuân-yang* et dix autres conseillers auliques. L'empereur se douta que son frère était l'auteur du coup. L'interrogatoire des assassins confirma ses doutes. Il envoya donc *T'iên-chou*, avec ordre de saisir *Yâng-cheng* et *Koûng-sounn koei*. Ces deux favoris se cachèrent dans le harem du roitelet de *Leâng*. L'intendant *Hân nan-kouo* voyant celui-ci pleurer, lui dit :

— Tout officier qui fait honte à son maître, doit mourir. *Yâng-cheng* et *Koûng-sounn koei* vous ayant compromis, vous demandent la permission de se suicider...

Le roitelet dit :

— Faut-il en venir à cette extrémité ?

— Eh quoi, s'écria *Hân nan-kouo* sanglotant, vous vous êtes laissé séduire, par ces mauvais officiers, vous avez offensé l'empereur, vous tombez sous le coup de la loi ; si on ne vous l'a pas ^{p.369} déjà appliquée, c'est par égard pour l'impératrice, laquelle pleure jour et nuit, dans l'espoir que vous vous amenderez et mériterez votre grâce ; et vous n'avez même pas conscience de votre situation ?!...

Hân nan-kouo n'avait pas fini de parler, que le roitelet épouvanté donna ordre à *Koûng-sounn koei* et à *Yâng-cheng* de se suicider... Cependant l'impératrice mère, désolée des affaires de *Leâng*, ne mangeait plus et pleurait sans cesse. L'empereur était aussi très affligé... Or *T'iên-chou* étant revenu jusqu'au relais de *Pá-tch'ang*, brûla tout le dossier de son enquête et se présenta devant l'empereur les mains vides. L'empereur lui demanda :

— Le prince est-il coupable ?

— Il est digne de mort, répondit *T'iên-chou*...

L'empereur demanda le dossier...

— Ne me demandez rien, dit *T'iên-chou* ; car il vous faudrait, ou mettre à mort votre frère, ou supprimer le code des *Hân*. Or si vous

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

faites mettre à mort le prince de *Leâng*, l'impératrice mère en perdra l'appétit et le sommeil, et la désolation de votre mère vous sera imputée...

Alors l'empereur n'en voulut pas savoir davantage. Il envoya *T'iên-chou* lui-même dire à l'impératrice :

— Le prince de *Leâng* ignorait le complot. Quand il a su que ses favoris *Yâng-cheng* et *Koûng-sounn koei* étaient coupables, il les a aussitôt fait mettre à mort. Le prince de *Leâng* est sans reproche...

Aussitôt l'impératrice se leva de son lit et mangea.

Cependant le prince de *Leâng* fit demander une audience à son frère. Arrivé à la passe, il monta dans un char de deuil, et suivi de deux cavaliers seulement, il arriva à la capitale, se mit à genoux à la porte du palais, la tête appuyée sur le billot, et la hache à côté. L'empereur et l'impératrice furent édifîés par cette comédie rituelle. Tous pleurèrent ensemble, puis on traita le prince comme par le passé. Mais depuis lors l'empereur l'éloigna peu à peu de sa personne, et lui enleva le privilège du train impérial.

^{p.370} En 144, le roitelet de *Leâng* étant revenu à la capitale pour faire sa cour, demanda la permission d'y séjourner, probablement pour cabaler plus à son aise. L'empereur refusa. Le prince retourna dans sa principauté, froissé et chagrin. Il mourut peu après, l'histoire ne dit pas comment.

Le roitelet de *Leâng* étant mort, l'impératrice mère pleura et refusa toute nourriture, eu disant :

— Bien sûr que l'empereur a fait mourir mon fils !...

Affligé et effrayé, l'empereur ne sut d'abord que faire. Enfin il s'avisa de diviser la principauté de *Leâng* en cinq parts, qu'il distribua aux cinq fils du défunt *Hiáo* le Pieux (titre posthume). Tous les cinq furent roitelets. L'empereur assigna aussi des revenus à leurs cinq sœurs. Alors l'impératrice mère retrouva la parole et l'appétit.

Les intrigues de harem ne manquèrent pas plus dans ce règne, que dans aucun autre. En 151, l'empereur dégrada l'impératrice *Poûo* ; d'après les historiens, il le fit sans motif valable. L'année suivante 150, il dégrada aussi *Li*, l'héritier désigné, pour une obscure querelle de femmes, et malgré l'opposition de ses conseillers. La même année, l'histoire consigne l'anecdote suivante, à l'éloge de *Tchéu-tou*, le commandant des gardes. Comme l'empereur se promenait avec ses femmes dans le parc impérial, la dame *Kià* s'étant engagée dans un chemin creux, un sanglier accourut soudain. L'empereur regarda *Tchéu-tou*, qui ne bougea pas. Alors il se mit lui-même en devoir de protéger sa dame. *Tchéu-tou* se prosternant devant lui, dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Si une concubine périt, on vous en donnera une autre ; c'est là la moindre perte que l'empire puisse faire. Ne vous mésestimez pas à ce point ! Conservez-vous à la dynastie et à l'impératrice votre mère !...

L'empereur se tint tranquille. ^{p.371} Fidèle à la politique de la dynastie, en 152, l'empereur avait donné sa fille au roi des Huns, ce qui n'empêcha pas ceux-ci de faire, en 144, une incursion sur les terres de l'empire... Les Huns envahirent *Yén-menn* et la préfecture *Cháng-kiunn* (51), dont *Lì-koang* était préfet. Un jour que *Lì-koang* était allé à la découverte, avec une escorte d'une centaine de cavaliers seulement, soudain il se trouva en vue d'un corps de cavaliers huns, fort de plusieurs milliers d'hommes. L'escorte de *Li-koang* fut d'avis de se replier au galop. *Lì-koang* leur dit :

— Nous sommes très éloignés du gros de nos forces. Si nous fuyons, les Huns nous poursuivront et nous cribleront de leurs flèches en un moment. Si nous restons, les Huns nous prendront certainement pour l'avant-garde d'un corps considérable, et n'oseront pas nous attaquer...

Cela dit, il ordonna à ses cavaliers d'avancer. Quand il ne fut plus qu'à une faible distance des Huns, il ordonna à ses cavaliers de démonter et de desseller les chevaux, pour montrer bien clairement qu'il n'avait aucune envie de reculer. Un chef hun, monté sur un cheval blanc, s'étant approché pour examiner sa petite troupe, *Li-koang* sautant à cheval avec une dizaine de ses soldats, lui donna la chasse et le tua d'un coup de flèche ; puis, étant revenu, il fit de nouveau desseller, et ordonna à tous ses soldats de laisser paître leurs chevaux et de se reposer. Jusqu'au soir, les Huns défiants ne s'aventurèrent pas à l'attaquer. Durant la nuit, *Lì-koang* battit en retraite, avec sa petite troupe.

Nous avons vu le Grand Maréchal *Tcheōu ya-fou* écraser, en 154, la rébellion des princes du sang. En 150, il fut fait Chancelier. Il finit mal, comme presque tous les serviteurs des Fils du Ciel... Lorsque l'empereur délibérait de dégrader le prince héritier *Lì*, *Tcheōu ya-fou* s'était opposé à lui avec force...

^{p.372} Le roitelet de *Leâng*, que le Maréchal avait refusé de débloquer (p. 365), ne voyait pas l'impératrice sa mère, sans mal parler de *Tcheōu ya-fou*... L'impératrice ayant voulu faire nommer marquis son frère *Wâng-sinn*, l'empereur en conféra avec le Chancelier. Celui-ci dit :

— D'après la constitution de la dynastie, le titre de marquis ne se donne qu'au mérite ; or, quoique frère de l'impératrice, *Wâng-sinn* est une nullité ; donc, le faire marquis, serait violer la constitution...

L'empereur y ayant réfléchi, arrêta cette affaire... Quand plus tard *Sû-lou*, roitelet hun, eut passé à la Chine avec cinq autres, l'empereur désirant encourager ces défections, voulut les faire marquis tous les six. *Tcheōu ya-fou* lui dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Si vous anoblissez ces hommes dont tout le mérite est d'avoir trahi leur maître, comment punirez-vous ensuite ceux de vos gens qui voudraient en faire autant ?

Cette fois l'empereur s'obstina. Les six roitelets huns devinrent marquis de l'empire. Alors *Tcheōu ya-fou* donna sa démission, sous prétexte de maladie.

Pour avoir la face, *more sinico*, l'empereur chercha à la faire perdre au vieux brave. Un jour, ayant invité *Tcheōu ya-fou*, il le fit manger en sa présence. On ne lui servit, exprès, que de la viande en gros morceaux, et on omit de lui donner des bâtonnets. Mécontent, *Tcheōu ya-fou* demanda des bâtonnets à un laquais, ce qui était contraire aux rites. L'empereur le regarda, rit ironiquement et dit :

— Ne venez-vous pas de manquer aux convenances ?

Tcheōu ya-fou se découvrit, se prosterna et s'excusa... L'empereur dit :

— Levez-vous.

Tcheōu ya-fou s'étant relevé, sortit précipitamment de la salle. L'empereur le suivant des yeux, dit :

— Un homme aussi susceptible, n'est pas fait pour me servir ; il n'y a pas lieu de le conserver !...

Il n'en fallut pas davantage pour lâcher, sur l'ancien Maréchal et Chancelier, la meute des courtisans. Le fils de *Tcheōu ya-fou* ayant acheté ^{p.373} d'un officier de l'arsenal impérial, une cuirasse et un bouclier qu'il destinait aux funérailles de son père, on imputa cette action illicite au vieux guerrier, lequel reçut ordre d'avoir à s'expliquer avec le Grand Justicier. Outré de colère, *Tcheōu ya-fou* se priva de toute nourriture durant cinq jours, au bout desquels il mourut en vomissant son sang.

@

Nous avons vu (p. 330) que l'empereur *Wên* remplaça les mutilations légales par la bastonnade. Ce supplice qu'on appelait la peine légère, était en réalité occisif ; la plupart de ceux qui recevaient 500 coups, en mouraient. En 156, l'empereur *K'ing* donna l'édit suivant :

« La bastonnade appliquée d'après le Code, ne diffère pas des anciennes peines graves, car ceux qui ont la chance de n'en pas mourir, ne sont plus des hommes (sont estropiés). Donc, que dans le Code, la dose de 500 coups soit réduite à 300, et celle de 300 à 200.

L'empereur dut y revenir en 144. Cette fois les doses furent réduites à 200 et 100 coups. Les dimensions et détails de la fêrule furent déterminés par le Code. Elle devait avoir cinq pieds de long, sur un pouce de large et un demi-pouce d'épaisseur. Elle devait être en bambou, bien plane et sans aucun nœud. Elle devait être appliquée exclusivement sur le gras des fesses. Après chaque fustigation, le bourreau devait être changé, pour éviter que la fatigue ne le mit comme en rage. Depuis lors la bastonnade n'estropia plus personne. La peine de

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

mort fut la peine grave, la bastonnade fut vraiment la peine légère ; aussi, hélas, le peuple l'encourut-il plus souvent ! C'est l'Histoire qui soupire ainsi.

En 145, édit impérial ainsi conçu :

« Dans les procès, se joue le sort du peuple. Les morts ne revivent pas. J'en suis ému !... Que dans toutes les causes douteuses, dans lesquelles, les apparences étant contre ^{p.374} le prévenu, le juge n'arrive pas à l'évidence, il ne décide pas, mais renvoie le cas à un autre juge !

En 143 :

« Les procès sont une grave affaire. Parmi les hommes, les uns sont perspicaces, les autres obtus. Parmi les mandarins, les uns sont capables, les autres ineptes. Pour les causes douteuses, il y a des juges d'appel et de cassation. En dernière instance, il y a le recours au Grand Justicier. Que les magistrats dont la sentence aurait été infirmée, n'en éprouvent aucun dommage. En général, je désire que les juges soient plutôt indulgents.

Édit de 142...

« La sculpture fait délaisser l'agriculture, la broderie fait négliger les travaux domestiques. Or le délaissement de l'agriculture cause les famines, la négligence des travaux domestiques (tissage) fait qu'on souffre du froid. De ceux qui en sont venus à souffrir de la faim et du froid, peu restent honnêtes. Moi l'empereur, je laboure en personne, et l'impératrice cueille en personne des feuilles de mûrier ; nous produisons ainsi ce qu'il faut pour le temple des ancêtres. Moi, le premier dans l'empire, je n'accepte pas de présents, je réduis les sommes dues aux officiers, je remets une bonne partie des taxes. Je veux que tout l'empire s'applique à l'agriculture et à la sériciculture. Que dans les bonnes années, on fasse des provisions, en prévision des années mauvaises. Que les forts n'oppriment pas les faibles, que la majorité n'abuse pas de la minorité. Alors les vieillards vivront jusqu'au terme de leurs ans, et les enfants deviendront hommes. Que si, pour une seule récolte manquée, le peuple meurt de faim, à qui la faute ? N'est-ce pas à ces officiers fourbes et menteurs, qui se font payer des pots-de-vin pour toutes les transactions ; accapareurs, exploiters vampires du peuple ?! Mandarins et employés des districts, si, employant des procédés illégaux, vous vous ^{p.375} conduisez en brigands, vous serez sans excuse. Je vous donne 2 000 piculs de riz comme honoraires de votre charge (p. 310) ; vous devez vous en contenter. Si, infidèles à votre mandat, vous gaspillez et grappillez aux dépens du peuple, que le Chancelier vous châtie, aussitôt qu'il en aura été informé.

Édit de l'an 141 :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

« L'agriculture est la racine de l'empire. L'or, les perles et le jade, ne rassasient pas quand on a faim, ne réchauffent pas quand on a froid. S'il survient une année stérile, beaucoup se font marchands, et les agriculteurs restent en trop petit nombre, ce qui est un mal. Que, dans tout l'empire, on exhorte le peuple à l'agriculture et à la sériciculture, à semer et à planter davantage, afin de produire en abondance les habits, les vivres, et le reste. Si les petits officiers se font donner, en dehors de ce qui leur est dû, de l'or, des perles ou du jade, qu'on les accuse de vénalité, et qu'ils soient traités en brigands. Que les mandarins supérieurs, qui auraient fermé les yeux sur leurs agissements, soient punis de la même peine.

En 155, durant l'automne, le pays entre le *Hoâi* et le Fleuve Bleu, fut dévasté par une grêle terrible. Les grêlons mesuraient cinq pouces ; le sol en fut couvert à la hauteur de trois pieds. En 149, durant l'été, il tomba, dans le même pays, des grêlons de 18 pouces, dit le texte. D'autres phénomènes, toujours interprétés en défaveur de l'empereur, émaillèrent ce règne hautement impopulaire. Depuis la défaite des princes conjurés, jusqu'à la mort de l'empereur *King*, dans un laps de 12 à 13 ans, l'histoire rapporte 7 éclipses de soleil, 4 tremblements de terre, 2 comètes, 2 invasions de sauterelles, une grêle, un orage en hiver, une pluie diluvienne, une inondation, une neige au printemps, un incendie au palais, une sécheresse en automne. ^{p.376} Enfin, en 141, le soleil et la lune parurent de couleur rouge, et il y eut d'autres signes épouvantables. Cependant l'empereur n'avait pas de grands vices, mais il était égoïste et ingrat. Il mit à mort le fidèle *Tch'âo-ts'ouo*. Il dégrada l'impératrice et le prince impérial, qui étaient tous deux innocents. Il causa la mort de l'intègre *Tcheou ya-fou*. Ce ne sont pas là de légers méfaits. Si le Ciel en fut irrité, n'y avait-il pas de quoi ? demande l'histoire.

Le soleil et la lune ayant rougi de lui, l'empereur *King* n'avait plus qu'à mourir. C'est ce qu'il fit, en 141, à l'âge de 48 ans, après un règne de 16 ans. Son fils *Tch'ée*, âgé de 16 ans, lui succéda, et devint le fameux empereur *Oû*.

Les lettrés parlent généralement mal de l'empereur *King*... Les empereurs *Wên* et *King* se préoccupèrent du bien-être matériel de leur peuple. D'après Confucius, ils auraient dû de plus l'éduquer. Ils ne le firent pas. L'empereur *Wên* suppléa à ce déficit, dans une certaine mesure, par l'exemple de ses vertus personnelles ; il était modeste dans la prospérité, et énergique quand les circonstances l'exigeaient. L'empereur *King*, borné et mesquin, gouverna par la ruse et la violence. En temps de paix, il punissait ou récompensait selon ses caprices ; à l'heure du danger, peureux et lâche, il perdait la tête. Outre ces vices généraux, dans les cas particuliers il commit encore bien des fautes. En disgraciant injustement l'impératrice, il se montra mauvais époux. En dégradant le prince héritier innocent, il se montra mauvais père. Il aima à l'excès son frère, le roitelet de *Leâng*, auquel il promit imprudemment sa succession ; mais cette affection fraternelle ne dura pas jusqu'à la mort. Il prêta l'oreille aux flatteurs et aux calomniateurs. Il disgracia *Chên* t'ou kia, exécuta *Tch'âo-ts'ouo*, causa la

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

mort de *Tcheōu ya-fou* ; il fut donc mauvais prince. Il est très inférieur à ^{p.377} l'empereur *Wên*. Tout ce qu'on peut dire à son éloge, c'est qu'il fut économe, aima le peuple, et conserva ce qui existait avant lui. On ne saurait, à aucun titre, le comparer aux empereurs *Tch'êng* et *K'āng* (p. 92).

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur Oû

140 à 87

Carte IX. @

Monté sur le trône à l'âge de 16 ans, il l'occupa durant 54 ans... En 140, ayant réuni, pour leur donner des emplois, des officiers réputés sages et francs, l'empereur les examina lui-même. A cette occasion, *Tóng tchoung-chou* de *Koàng-tcheou* (voyez HCO, L. 40) lui fit de belles harangues, dont voici un échantillon :

— J'ai étudié avec soin, d'après les principes de la Chronique de Confucius, ce qui s'est fait dans les siècles passés. J'ai examiné les rapports du Ciel avec les hommes. Ces études m'ont rempli de crainte... Quand un État est sur la pente de sa ruine, le Ciel l'avertit d'abord par divers fléaux. Si cet État ne se reconnaît pas, le ciel tâche de l'effrayer par des prodiges. S'il n'en est pas touché, alors les malheurs et la catastrophe arrivent. Cette manière de procéder du Ciel, montre combien grande est son affection pour le maître des hommes (le prince), et combien sincère est son désir de le voir remédier lui-même aux désordres existants. Pourvu qu'une génération n'ait pas entièrement perverti ses voies, le Ciel veut de tout cœur la relever et la rendre heureuse. Mais il exige que les hommes agissent. Il veut qu'ils travaillent à acquérir la science et la sagesse. Il veut qu'ils s'efforcent d'appliquer les bons principes, pour produire de bons effets. En ce faisant, ils arriveront peu à peu à la perfection, et engageront autrui à les imiter... Les principes, voilà ce sur quoi est fondé le gouvernement pratique. Les plus importants sont, l'humanité, la ^{p.378} convenance, les rites et la musique. Que, tant de siècles après la mort des sages rois de l'antiquité, leurs descendants jouissent encore de la paix, cela est dû à leur moralisation par les rites et la musique, que les sages nous ont laissés. Tous les princes désirent la prospérité, et craignent la ruine ; et cependant on voit sans cesse des révolutions. C'est que, ou bien ils ont donné les charges à des incapables, ou bien ils ont suivi de mauvais principes ; car ce sont là les deux causes de toute décadence. Si les *Tcheōu* déclinerent sous les empereurs *Li* et *Yōu*, ce n'est pas qu'ils ne connussent pas les principes ; c'est que ces deux empereurs ne les appliquèrent pas. Entre les deux, l'empereur *Suān* (p. 97) étant revenu aux règles des anciens, arrêta pour un temps la décadence, et obtint, par l'application des principes des empereur *Wēnn* et *Oû*, que les *Tcheōu* redevinssent prospères, grâce à la bénédiction du Ciel, et au concours des lettrés ; aussi a-t-il été loué jusqu'à nos jours pour le zèle infatigable qu'il mit à bien agir. Encore une fois, l'ordre et la prospérité dépendent de l'homme. Ce n'est pas le Ciel qui les cause par un arrêt immuable. Outre la destinée, expression de la volonté du

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Ciel, il faut tenir compte de l'humanité et de ses actes. La conduite vertueuse de *Yáo* et de *Choúnn*, valut à leurs peuples la civilisation et la longévité. La mauvaise conduite de *Kie* et de *Tcheóu*, valut à leurs peuples la barbarie et l'abréviation de la vie. Il y a, en ce monde, des sources d'ordre et de désordre ; voilà pourquoi les choses ne vont pas toujours parfaitement bien. Si les gouvernants veulent voir fructifier leurs entreprises, il faut qu'ils se conforment à la règle du Ciel. Les lois célestes agissent par les deux principes. Le principe *yâng* préside à la bienfaisance, le principe *yinn* préside aux châtiments ; l'un est principe de vie, l'autre principe de mort. Le principe *yâng* domine ^{p.379} en été, faisant naître et croître les êtres. Le principe *yinn* domine en hiver, et se ramasse dans les lieux déserts et stériles. On voit par là, que le Ciel aime la vie, et non la mort. Donc, si un prince gouverne d'après les intentions du Ciel, il doit propager et non détruire. Celui qui ne saurait qu'appliquer la rigueur des lois, serait en désaccord avec les anciens sages... Un prince doit commencer par se rectifier lui-même : Partant de là, il pourra rectifier sa cour, ses officiers, son peuple, son pays. Quand tout sera parfaitement réglé, quand le mal aura disparu, alors les principes *yinn* et *yâng* étant en parfait équilibre, le vent et la pluie viendront en leur temps, tous les êtres vivront et se multiplieront en paix, tous les heureux présages (phénix, licorne) apparaîtront, et l'apogée de la perfection du gouvernement sera atteint... Or maintenant, prince, vous venez de devenir le Fils du Ciel. Tout l'espace, entre les quatre mers, est devenu votre domaine. Vous êtes noble, bon, perspicace et bien intentionné ; vous aimez le peuple et les lettrés ; en un mot, vous êtes un prince non ordinaire. Et cependant le ciel et la terre n'ont pas encore donné de signes fastes. C'est que vous n'avez encore rien fait pour l'éducation du peuple... Naturellement, le peuple se porte au lucre, comme l'eau coule vers le bas. Si on ne la corrige pas par l'instruction, cette tendance est irrésistible. Aussi l'instruction du peuple était-elle la première préoccupation des anciens empereurs. Ils établissaient des écoles dans chaque chef-lieu, et jusque dans les bourgades, afin de former le peuple à l'humanité, aux convenances, aux rites. Voilà pourquoi leur code pénal suffisait, quoique très bénin, à empêcher les crimes ; l'éducation répandue partout, produisait d'excellentes mœurs. Les sages rois ont tous paru dans un monde plein de désordre. Chacun d'eux a remédié à ce désordre, en rétablissant, par l'enseignement, le ^{p.380} respect de l'autorité et des principes. Cela fait, les mœurs s'amendaient, les générations suivantes continuaient dans la bonne voie, et tout allait bien durant cinq à six siècles... Enfin les *Ts'inn* ayant détruit les traditions des Sages, voulurent les remplacer par leurs improvisations ; aussi leur dynastie périt-elle, au bout de quatorze ans. Mais il reste encore quelque chose de leur venin ; il reste de la braise de l'incendie qu'ils allumèrent dans l'empire. Voilà pourquoi le peuple de nos jours est entêté, querelleur et ingouvernable.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Les lois actuelles ne sont pour lui qu'un obstacle à éluder. Soit une cithare qui résonne faux ; si le mal est extrême, il faut en changer les cordes. Quand un gouvernement ne fonctionne plus, il faut changer les lois. Depuis que les *Hân* règnent, on parle d'améliorer la constitution, sans que jusqu'ici aucun progrès ait été fait dans ce sens. On sait qu'il faudrait réformer, et l'on ne réforme pas ; là est le vice !

L'empereur, âgé de seize ans, trouva ce discours fort beau. Il penchait alors vers la doctrine des lettrés. Les ministres *Teóu-ying* et *T'ien-fenn*, Confucéistes déclarés, lui recommandèrent deux lettrés de marque, *Tcháo-wan* qui devint Grand Secrétaire, et *Wâng-tsang* qui fut fait Chef du personnel. *Tcháo-wan* demanda que l'empereur bâtit une salle du trône, pour y donner des séances solennelles, à l'instar des anciens ; il lui recommanda aussi son maître *Chēnn-koung*. L'empereur fit quérir ce vieillard, dans un char commode, dont les roues furent entourées de joncs pour amortir les cahots. Il le fit recevoir en grand appareil, et l'interrogea lui-même sur les remèdes à apporter aux maux du temps. *Chēnn-koung* avait plus de 80 ans. Il dit :

— Les désordres se guérissent, non par des paroles, mais par des actes...

L'empereur aimait les sentences. Il médita silencieusement sur celle-là. Puis il nomma *Chēnn-koung* Grand ^{p.381} Chambellan, le logea à l'hôtel des roitelets de *Lòu*, son pays, et conféra avec lui sur la salle du trône à bâtir, sur la restauration des tournées impériales, sur les changements à faire dans le calendrier et dans les costumes.

Or, si l'empereur aimait les lettrés, l'impératrice douairière les haïssait, et affectionnait les eunuques, lesquels étaient en majorité taoïstes... L'imprudent *Tcháo-wan* ayant conseillé à l'empereur de se déclarer majeur, et de ne plus référer des affaires du gouvernement à la douairière, celle-ci entra en fureur. Elle fit faire une enquête secrète sur les pots-de-vin que *Tcháo-wan* et *Wâng-tsang* pouvaient avoir acceptés. Il paraît que les mains de ces grands Confucéistes n'étaient pas tout à fait nettes. La douairière les accusa auprès de l'empereur. Celui-ci dut renoncer à sa belle salle du trône, et livrer ses amis aux juges. *Tcháo-wan* et *Wâng-tsang* se suicidèrent. *Teóu-ying* et *T'ien-fenn*, leurs patrons, durent donner leur démission. Le vieux *Chēnn-koung* se retira, sous prétexte de maladie.

Le roitelet Hién. — En 130, *Tèi*, roitelet de *Heûe-kien*, vint à la capitale faire sa cour. Fils de l'empereur *King*, il était le propre frère de l'empereur *Oû* (mais d'une autre mère), et avait été fait, par son père, roitelet de *Heûe-kien* en 155. Il était très lettré, grand amateur d'antiquités, et chercheur des plus heureux. Par la libéralité avec laquelle il récompensait tous ceux qui lui apportaient de bons livres, il en réunissait un grand nombre, dont il fit don à l'empereur. Dans le même temps, le roitelet *Nān* de *Hoâi-nan* aimait aussi les livres, mais il les aimait sans discernement, acceptant avec une égale bienveillance des écrits de toute main ;

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

tandis que le roitelet *Têi* ne cotait que les anciens livres canoniques. Il retrouva successivement, le chapitre ^{p.382} *Tcheōu-koan* puis le reste des Annales, le Rituel des *Tcheōu*, les Rites, les œuvres de *Móng-tzeu*, les Odes de *Mão-tch'ang*, les Récits de *Tsoùo k'iou-ming*, etc. Il recueillit, un à un, plus de 500 textes ayant trait aux rites et à la musique des anciens, s'en tenant toujours strictement au canon des lettrés. Aussi ceux-ci affluaient-ils à sa cour, de toutes les provinces orientales. En 130, au dixième mois, il alla à la capitale, pour offrir à l'empereur les deux livres, *Tá-ya* des Odes, et le Traité de la Musique. Au premier mois de l'année suivante, étant de retour dans sa principauté, *Têi* mourut. On lui appliqua cette règle des titres posthumes « Celui qui a été sage et perspicace, sera appelé *Hién* »... Il porte donc, dans l'histoire, le titre posthume Roitelet *Hién*. Sa tombe se voit encore intacte, à dix *li* Est de la ville actuelle de *Hién-hien*, laquelle porte son nom.

Pān-kou, auteur de l'histoire de la dynastie qui nous occupe, fait, à propos du roitelet *Hién*, la remarque suivante :

« Jadis le marquis *Nāi* de *Lòu* (494-468) dit de lui-même « né dans un palais, élevé dans un harem, je n'ai pas éprouvé, jusqu'ici, ce que c'est que le malheur ! »... Oh ! que cela est bien dit !... Mais, fût-il né coiffé, tôt ou tard l'homme fait connaissance avec l'infortune. Aussi les anciens considéraient-ils l'oisiveté paisible, comme un poison ; et le défaut de vertu, dans la richesse et les honneurs, comme une chose funeste. L'histoire des roitelets et seigneurs du sang des *Hán*, prouve que les anciens pensaient juste. Ces personnages se chiffrent par centaines. Or, dans ce nombre, combien peu évitèrent l'orgueil, le vice, le libertinage. Seul, comme disent les Odes, *éminent et singulier*, le roitelet *Hién* de *Heûe-kien* se distingua... Son amour pour l'étude, le sauva de la commune crapule.

Encyclopédistes. En 127, ^{p.383} l'empereur fit Grand Cérémoniaire un certain *K'òung-tsang*, descendant de Confucius à la douzième génération. — En 124, il donna l'édit suivant :

« On dirige le peuple par les rites, on le règle par la musique. Or actuellement les rites dépérissent, et la musique s'altère. J'en suis très affligé. Que les officiers préposés aux rites, forment bien leurs disciples, car c'est là une des choses les plus importantes dans l'empire...

Alors le Chancelier demande qu'on instituât un corps de 50 Encyclopédistes, lexiques et rituels vivants, qui seraient francs de tout autre service public, divisés par catégories, et chargés de faire aux conseillers auliques, des conférences sur les lettres et les rites. Le degré de science acquis par ces conseillers, candidats aux hautes charges, devait être désormais pris en considération, pour les promotions... L'empereur approuva cette proposition. Depuis lors, il y eut bon nombre

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

d'officiers lettrés et savants, aristocratie intellectuelle, qui servit au gouvernement à faire échec à l'aristocratie de naissance.

Aristocratie. — A la fin des guerres qui lui avaient valu l'empire, le fondateur de la dynastie, l'empereur *Kāo*, fit marquis 143 de ses auxiliaires les plus méritants (p. 280). Or le peuple ayant abandonné ses terres dévastées par la guerre civile, les plus puissants de ces marquis se trouvèrent n'avoir guère que dix mille familles, et les petits cinq à six cent. Le serment que prêtaient ces seigneurs, à leur investiture, était ainsi conçu : Le Fleuve est la ceinture de l'empire, le mont *T'ái-chan* en est le pivot. Afin de conserver mon apanage et de le transmettre à mes descendants, je serai aussi loyal et fidèle, que si ma promesse était inscrite dans le livre rouge et jurée sur le sang d'un cheval blanc. — Au temps des empereurs *Wên* et *K'ing*, les fugitifs étant ^{p.384} revenus et les familles s'étant reformées, certains marquis se trouvèrent avoir jusqu'à 30 ou 40 mille foyers, les plus petits en ayant plus de mille. Étant trop puissants, les marquis devinrent superbes, vicieux, ingouvernables, rebelles, et beaucoup durent être privés de leurs principautés.

— En 127, *Tchòu-fou yen* dit à l'empereur :

— Jadis les seigneurs ne possédaient jamais plus de cent *li* de territoire (p. 55), aussi pouvait-on facilement surveiller leur puissance. Maintenant ils ont des villes par dizaines, et des territoires de plus de mille *li*. De là leur insolence et leurs excès. Ils se moquent de l'armée impériale. Quand vous essaieriez de les diminuer, ils se ligueraient et se soulèveraient contre vous. Or tous ces seigneurs ont des fils par dizaines. Ils transmettent leur apanage à un seul héritier, et ne donnent rien aux autres. Cela n'est pas paternel, et ne les fait pas aimer de leurs enfants. Je vous conseille d'accorder aux seigneurs, sous couleur de faveur, le droit de partager leur territoire entre tous leurs fils, qui seront tous marquis. Cette mesure sera bien vue de tous, on vous en saura gré, et vous serez débarrassé des seigneurs, dont le morcellement des terres aura anéanti la puissance...

L'empereur consentit. Aussitôt les partages commencèrent, et tous les fils de marquis voulurent avoir leur lopin de marquisat. Le résultat fut celui qu'on avait voulu obtenir, savoir l'anéantissement de l'aristocratie. — *Tchòu-fou yen* dit encore à l'empereur :

— Les vétérans des guerres civiles et les vagabonds, sont une source de troubles. Déportez tout ce monde à *Máo-ling* (près de *Tch'âng-nan*), et enrégimentez-les. Vous aurez, d'un seul coup, fortifié la capitale et affaibli les provinces. Voilà ce qu'on appelle réprimer un abus sans sévir...

L'empereur consentit encore. — On va voir que *Tchòu-fou yen* ne jugeait pas mal les aristocrates de son temps.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Liôu-nan roitelet de Hoâi-nan. — Nous avons vu (page 336) l'empereur *Wénn* se défaire, en 174, de son frère rebelle *Tch'âng* ; puis faire marquis les quatre fils que *Tch'âng* avait laissés. Vers l'an 122 deux de ces fils étaient roitelets ; savoir *Liôu-nan* de *Hoâi-nan*, et *Liou-séu* de *Hêng-chan*. *Liôu-nan* est connu, dans la littérature chinoise, sous le nom de *Hoai-nân-tzeu*, le philosophe de *Hoâi-nan*. Il aimait les livres plutôt curieux et nouveaux, et attira à sa cour, pour ce motif, des milliers de magiciens ou maîtres ès sciences occultes, la grande curiosité d'alors. Ces hommes, originaires presque tous des pays entre le *Hoâi* et le Fleuve Bleu (l'égout de l'empire, sous les *Hán*), rappelaient sans cesse à *Liôu-nan*, la mort tragique de son père *Tch'âng* (*Li-wang*). Leurs instigations lui donnèrent des idées de révolte. Il remplit son arsenal et son trésor. Le résident impérial *Lêi-pei* l'ayant requis de coopérer aux campagnes contre les Huns, *Liôu-nan* le renvoya, en 124. Revenu à la capitale, *Lêi-pei* y donna avis de ce qui se préparait à *Hoâi-nan*. Le Grand Juge prit des informations. Le roitelet fut trouvé très suspect. L'empereur envoya un légat pour faire une enquête. *Tsién*, fils de *Liôu-nan*, essaya d'assassiner ce légat, mais n'y réussit pas. Le résultat de son enquête, fut que le conseil des ministres déclara à l'empereur, que *Liôu-nan* méritait d'être exécuté sur le marché public. L'empereur se contenta de lui enlever deux districts. Blessé dans son orgueil, *Liôu-nan* se décida à la révolte. Son frère *Séu*, roitelet de *Hêng--chan*, était brouillé avec lui depuis longtemps ; mais quand il eut appris ses projets, il en conçut d'analogues, réunit des hommes et des armes, fit des chars de guerre, forgea des pointes de flèches, fit graver d'avance un sceau impérial et des cachets pour ses futurs ministres, généraux et officiers. Le temps étant venu, où il devait obligatoirement aller à la capitale pour faire sa cour, il ^{p.386} passa à *Hoâi-nan*. Là les deux frères se réconcilièrent et se conjurèrent. *Séu* fit savoir à l'empereur qu'il était malade. Celui-ci feignant de le croire, le dispensa de sa visite... Cependant en **122**, la tentative d'assassinat de *Tsién* contre le légat impérial ayant été divulguée, le Grand Juge fit saisir le prince. Son père *Liôu-nan* voulut prendre les armes, mais se perdit par ses lenteurs. Son agent à la capitale, un certain *Oû-pei*, lui fit savoir que l'empereur envoyait le Grand Cérémoniaire, avec pleins pouvoirs pour le châtier. *Liôu-nan* comprenant ce que parler voulait dire, se coupa le cou. Sa femme et son fils furent exécutés. Tous ses partisans furent exterminés, avec toute leur parenté, comme rebelles. Puis le conseil des ministres ayant demandé qu'on saisît aussi *Séu* roitelet de *Hêng-chan*, celui-ci se coupa aussi la gorge. Sa femme et son fils furent exécutés sur la place du marché. Les seigneurs, nobles et guerriers de marque, qui périrent par suite de ces deux procès, se montèrent à plusieurs myriades de personnes... C'est que, en ce temps-là, toutes les haines privées profitaient des procès de haute trahison, pour se satisfaire. Le bourreau impérial était au service de tous les délateurs.

Mœurs. — En **138**, l'empereur fit chercher, par tout l'empire, de jeunes lettrés remarquables par leur savoir et leur talent. Il choisit les mieux faits et les plus distingués, et en fit ses amis. *Oû-k'iou cheou-wang*, *Séu-ma siang-jou*, *Tông-fang*

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

chouo, ne le quittaient pas. Ils assistaient au conseil des ministres, avaient leur mot à y dire, et l'empereur préféra plus d'une fois leur avis, à celui des grands officiers. — # C'est à cette époque aussi, que l'empereur commença ses équipées diurnes et nocturnes. Il donnait rendez-vous, dans un endroit déterminé, à des camarades qui savaient monter à cheval et tirer de l'arc ; puis courait avec eux, incognito, ^{p.387} en chassant, à travers le parc impérial, jusque vers les montagnes au sud de la capitale, foulant et ravageant les moissons, et se faisant maudire par les paysans. La nuit, ils rôdaient dans la banlieue. Une fois toute la bande fut faite prisonnière, par un propriétaire chez lequel elle s'était introduite. Celui-ci voulait les tuer tous, comme galants ou voleurs. Sa femme, frappée de la bonne mine de l'empereur, chercha vainement à calmer son mari. Enfin elle l'enivra, le lia, et donna aux jeunes gens la clef des champs... L'empereur n'en devint pas meilleur. Il se fit disposer une douzaine de pied-à-terre, où il pouvait changer de costume et se déguiser pour ces expéditions. — Un jour il ordonna à *Oû-k'iou cheou-wang* d'annexer au parc impérial (long déjà de 300 *li*), les terres qui y faisaient suite, pour le relier aux Monts du Sud, et d'accaparer ces montagnes pour l'usage de l'empereur. *Tōng-fang chouo* censura ce projet en ces termes :

— Les Monts du Sud, sont le rempart de l'empire. Elles contiennent des terres et des eaux. Elles produisent du jade, des métaux précieux, du cuivre, du fer, et autres matériaux nécessaires aux divers artisans et au peuple. Il y pousse du riz, des poires, des grains, des mûriers, des plantes textiles, des bambous pour faire les hampes de flèches. La terre y produit du gingembre et des patates ; l'eau y produit des grenouilles et des poissons qui sont une ressource pour le pauvre peuple : Quant aux champs qui s'étendent entre le parc impérial et les Monts du Sud, ils sont célèbres par leur fertilité, et coûtent 10 000 pièces de monnaie, l'acre. Si vous ajoutez tout cela à votre parc, vous porterez atteinte à la prospérité publique et particulière, ce qui est le premier inconvénient de votre projet. Il y en a d'autres. Les terrains vagues et les halliers, favorisent la multiplication des tigres et des loups, auxquels ils servent de repaires ; vous devrez ^{p.388} aussi détruire les tombes des morts et les habitations des vivants, dans tout ce district ; c'est là un second inconvénient. Enfin, supposé que vous vous soyez approprié ces terrains, afin d'y courir pour votre plaisir ; comme ils sont très accidentés, vous vous exposerez à bien des chances. Or il n'est pas sage d'acheter, fût-ce une journée entière de plaisir, par un danger même momentané ; c'est là le troisième inconvénient. De plus, souvenez-vous que les *Yīnn* s'aliénèrent les seigneurs, en construisant le palais *K'iòu-cheu* ; que le roi *Līng* de *Tch'ou* perdit son peuple, après avoir élevé la tour *Tchàng-hoa* ; que les *Ts'inn* tombèrent, alors qu'ils bâtissaient le palais de *Neūe-fang*. Moi, imbécile, fumier et poussière, j'ose blâmer vos desseins ! Je mérite dix mille morts !...

L'empereur fit donner cent livres d'or à l'auteur de cette harangue.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Il aimait à combattre en personne les ours, les sangliers, et autres bêtes sauvages de son parc. *Sêu-ma siang-jou* ne manqua pas cette occasion de tremper son pinceau. Il dit :

— Vous gravissez les lieux escarpés, vous combattez les bêtes sauvages. Si, un beau jour, vous vous attaquez à un animal malin ; si vous vous engagez sur un mauvais terrain ; si votre char s'embarrasse, ou fait un faux mouvement ; si vos gardes surpris ne parent pas à temps ; alors, eussiez-vous à vos côtés, sur votre char, *Oû-hoai* l'hercule du roi *Oû* de *Ts'inn*, et *Fông-mong* l'archer de l'empereur *T'ai-k'ang*, il vous arrivera malheur. Un arbre mort peut vous écraser, une souche peut vous faire tomber. Et ne vous arrivât-il rien, ces jeux-là sont-ils d'un Fils du Ciel ? Pour l'empereur, on fait des chemins nouveaux ; le milieu des chaussées lui est réservé ; on vérifie scrupuleusement le mors de ses chevaux et l'essieu de son char ; et vous courez dans les hautes herbes, par monts et par vaux, pour le plaisir de vous mesurer avec de méchants ^{p.389} animaux, sans songer à ce qui pourrait vous arriver ! Le hasard ne fût-il que de un sur mille, on n'y expose pas ainsi, pour son plaisir, ce qui vaut plus de dix mille charges de marchandises précieuses. Je ne puis approuver ce que vous faites. La sagesse consiste à prévoir les maux, avant qu'ils commencent à poindre, avant qu'ils revêtent une réalité. Vos courses sont dangereuses et imprudentes. Permettez-moi de vous citer un adage bien vulgaire, mais d'un grand sens : Qui possède mille lingots, ne s'assied pas sous un toit qui branle...

L'empereur trouva ce discours fort joli. L'histoire ne dit pas s'il changea de conduite.

L'impératrice *Tch'ên* ayant perdu la faveur de l'empereur, à cause de sa négligence lors des offrandes aux ancêtres (prétexte), le sceau de sa dignité lui fut retiré, et elle fut reléguée dans le palais des femmes répudiées. La tante de l'empereur, compromise dans cette affaire, demanda grâce, en frappant la terre du front. L'empereur la traita avec bienveillance, voici pourquoi : Il allait parfois boire chez cette tante. Celle-ci lui fit présent d'un joli petit mignon, nommé *Tông-yen*, qui lui servait à elle. Ce bel enfant fut désormais de toutes les ripailles impériales. Il ne quittait pas l'empereur, lequel jouait avec lui, courait après lui, et organisait, pour lui faire plaisir, des parties de volant, des combats de coqs ou de chiens, des courses de chevaux... Un jour l'empereur voulant fêter sa tante, choisit, comme local de la fête, le pavillon *Suân-cheu* (celui où les empereurs passaient les jours d'abstinence avant les sacrifices), et décida que *Tông-yen* serait de la partie. Alors le conseiller *Tông-fang chouo*, s'avançant hardiment, dit à l'empereur :

— *Tông-yen* est coupable de trois crimes passibles de la décapitation ; il ne peut donc pas être admis dans le pavillon *Suân-cheu*...

— ^{p.390} Que dites-vous là, fit l'empereur ?

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Tōng-fang chouo reprit :

— *Tōng-yen*, un sujet, s'est permis toute sorte de privautés avec votre tante ; c'est son premier crime. Avec vous, il a porté atteinte à la procréation et aux lois du mariage (sodomie) ; c'est son second crime. Par ses gentilleses, il vous a ravi le temps que vous deviez consacrer à l'étude de la Chronique de Confucius et des Livres Canoniques ; ses plaisirs ont aussi coûté beaucoup d'argent ; il a donc volé l'État et nui à votre personne ; voilà son troisième crime...

L'empereur réfléchit en silence assez longtemps, puis dit :

— Puisque j'ai commandé cette fête, je ne puis plus la décommander ; je ne le ferai plus, une autre fois...

— Non, dit *Tōng-fang chouo* ; il n'en sera pas comme vous dites ! Le pavillon *Suān-cheu* a été témoin des abstinences de vos pères. On n'y peut entrer que pur, ou pour s'y purifier. Si vous y donnez votre fête, ce mauvais précédent produira une mauvaise coutume...

— Bien, dit l'empereur ;

et il commanda que la fête se donnerait dans le Palais du Nord. Il donna à *Tōng-fang chouo* 30 livres d'or, pour sa réprimande. La faveur de *Tōng-yen* déclina, à dater de ce jour.

Cartes IX, X. @

Guerres contre les Huns.

▪ En 135, les Huns étant venus demander à s'unir aux *Hân* par un mariage, le Fils du Ciel soumit leur demande à son conseil. *Wāng-k'oei* dit : Les alliances avec les Huns, même cimentées par un mariage, ne durent jamais que peu d'années, puis ils rompent le traité. Mieux vaut donc refuser, mettre une armée en campagne, et les battre... *Hân nan-kouo* dit : Les Huns se déplaçant comme une volée d'oiseaux, il nous sera difficile de les réduire. Comme il nous faut faire plusieurs milliers de *lî*, rien que pour les joindre, hommes et bêtes ^{p.391} arrivent épuisés. Je considère donc cette entreprise comme trop risquée. Mieux vaut les gagner par un mariage... La majorité des consultants se joignit à *Hân nan-kouo*. On accéda donc à la demande des Huns.

▪ En 133, *Wāng-k'oei* proposa d'attirer le khan des Huns dans le *Chān-si* actuel, et de l'y prendre avec son armée. Malgré l'opposition de *Hân nan-kouo*, l'empereur adopta ce plan. Au sixième mois, *Hân nan-kouo*, *Lî-koang* et *Wāng-k'oei*, furent désignés pour commander l'armée. Celle-ci comptait trois cent mille archers à cheval, et arbalétriers montés sur des chars. Elle se cacha dans les vallées qui avoisinent *Mà-i* (51). Un certain *Nie-i* fut secrètement envoyé chez les Huns. S'étant présenté comme transfuge, il dit au khan :

— Je puis vous livrer la tête du commandant de *Mà-i*, la ville et toutes les richesses qui y sont contenues.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Aussitôt le khan força les barrières, à la tête de cent mille cavaliers. Arrivé à une centaine de *li* de *Mà-i*, voyant que les troupeaux paissaient sans pasteurs, il conçut des soupçons, attaqua un petit poste, prit un officier de *Yén-menn*, et sut par lui la présence de l'armée *Hán*. Effrayé, le khan dit :

— Ma défiance était fondée !...

et il s'en retourna, avec son armée. Les *Hán* le poursuivirent jusqu'aux barrières, mais ne l'atteignirent pas. La campagne se termina là... L'empereur courroucé livra *Wâng-k'oei* au Grand Juge, en disant :

— Si vous ne le faites pas mourir, je n'aurai pas la face devant l'empire !...

Cette parole ayant été rapportée à *Wâng-k'oei*, il se suicida.

Durant les années suivantes, l'empire se tint strictement sur la défensive. *Yén-menn* (près 51) était le boulevard de l'empire contre les Huns. En 130, on répara la route militaire qui y conduisait, afin de faciliter les mouvements des troupes.

▪ En 129, les Huns ayant fait une incursion dans le pays où est maintenant Pékin, on envoya contre eux quatre généraux, ^{p.392} parmi lesquels *Wéi-ts'ing* et *Lì-koang*. La division de *Lì-koang* fut battue. Lui-même fut pris par un *Hôu* (Tongouse). Comme il était blessé, celui-ci le suspendit dans une sorte de civière, entre deux chevaux. *Lì-koang* fit le mort, puis soudain, bondissant sur le cheval du *Hôu*, il lui arracha son arc, le désarçonna, et fouettant le cheval, il s'enfuit vers le sud. Livré aux juges et condamné à mort comme général vaincu, *Lì-koang* se racheta et fut seulement dégradé... Les deux autres généraux n'eurent aussi aucun succès. Seul *Wéi-ts'ing* coupa beaucoup de têtes et fit de nombreux prisonniers.

Voici l'histoire de ce *Wéi-ts'ing*. Vers l'an 139, la sœur de l'empereur avait introduit dans le harem de son frère, une fille de condition plus que basse, nommée *Wéi tzeu-fou*. Cette fille gagna la faveur de l'empereur. Elle avait un frère utérin nommé *Ts'ing*, palefrenier de son état, qu'elle introduisit au palais en l'appelant *Wéi* comme elle. La faveur de la sœur fit la fortune du frère. Le palefrenier fut bientôt chambellan... L'impératrice *Tch'én*, vaniteuse et jalouse, n'ayant pas d'enfants, l'empereur la dégrada en 130. En 129, *Wéi-ts'ing* était général ; et en 128, sa sœur ayant donné un fils à l'empereur, celui-ci la nomma impératrice (en titre)... Quoique né dans une condition servile, dit l'histoire, *Wéi-ts'ing*, excellent cavalier, excellent archer, homme d'un talent supérieur dans tous les genres, traitait les officiers d'une manière très polie, et les soldats d'une manière très affable ; aussi était-il aimé, estimé, et réussissait-il toujours. — La disgrâce de *Lì-koang* (qu'il ne faut pas confondre avec *Lì koang-li*), ne fut pas longue. C'était un homme nécessaire, car il était redouté des Huns et aimé des soldats. Les Huns l'appelaient le Général Volant, à cause de la rapidité de ses mouvements. Les soldats l'aimaient, à cause de la liberté qu'il leur laissait. En marche, dit l'histoire, il n'exigeait pas d'eux qu'ils gardassent les rangs. Pour camper, il choisissait des endroits commodes, et laissait les soldats prendre toutes leurs aises. La nuit, on ne battait pas les veilles, on n'observait pas les signaux de feu. Il ne voulait ni adjudants, ni prévôts. Aussi les soldats lui étaient-ils tout dévoués.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

C'est chose étonnante de voir comme, au plus fort du danger Hun, alors que le gouvernement faisait déjà le moins possible, les lettrés s'acharnent à lui persuader d'en faire moins encore.

▪ En 128, le politicien *Tchòu-fou yen* critiqua dans un mémoire les campagnes contre les Huns. Voici ses arguments :

« Quelque grand que soit un pays, s'il aime la guerre, il périra ; quelque puissant que soit l'empire, s'il fait la guerre imprudemment, il se mettra en danger. Quand on est en colère, on n'agit pas sagement. Les armes sont des instruments néfastes. Les combattants ne connaissent pas la mesure. Tous ceux qui, pour avoir le dessus, ont épuisé leurs ressources, ont eu à s'en repentir. Jadis les *Ts'inn* ayant dévoré les *Royaumes*, à la suite de guerres interminables, envoyèrent *Mông-t'ien* contre les *Hôu* (p. 214), et conquièrent un territoire de mille *li* environ. Or expérience faite, ce territoire se trouva être marécageux, salé et impropre à la culture. ^{p.393} Il fallut tout y transporter, grains et fourrage, par la mer et par les rivières du nord, avec des difficultés telles, que la trentième partie des envois seulement, arrivait à destination. Quant aux colons, le labour des hommes ne rapportait pas leur nourriture ; le tissage des femmes ne produisait pas leurs vêtements ; pauvres et misérables, ils n'arrivaient pas à vivre. Ce fut là l'origine du mécontentement de l'empire contre les *Ts'inn*. Depuis lors, l'expérience de plusieurs générations a prouvé, qu'on n'arrivera jamais à gouverner les Huns. Envahir, piller et fuir, voilà leur vie. Le ciel les ayant faits ainsi, *Choúnn*, les *Hiá*, les *Chāng*, les *Tcheōu*, n'ont jamais essayé de les conquérir. Ils ont laissé paître ces brutes, ne les considérant pas comme des hommes. Maintenant vous, oubliant les traditions des dynasties passées, vous ajoutez foi aux procédés de la moderne décadence. Voilà ce qui m'attriste ! Voilà ce qui fait souffrir le peuple !...

Pour ce beau morceau, *Tchòu-fou yen* fut nommé conseiller aulique.

▪ En 127, les Huns ayant envahi tout le nord du *Tchéu-li* actuel, on envoya contre eux *Wéi-ts'ing* et d'autres généraux, qui les mirent en fuite et occupèrent de nouveau toute la boucle ascendante du Fleuve Jaune. Converti par le succès, *Tchòu-fou yen* chanta à l'empereur la palinodie suivante :

— La terre au sud du Fleuve étant grasse, fertile, et facile à défendre contre les Huns, il faut en faire le boulevard de l'empire. Cette mesure diminuera les expéditions militaires, agrandira la Chine, et détruira la mauvaise racine des *Hôu*...

Les ministres dirent tous que le projet de *Tchòu-fou yen* n'était pas facile à exécuter. Cependant l'empereur l'adopta. Il créa la préfecture de *Choúo-fang* (5), y transporta cent mille hommes du peuple, bâtit des retranchements et des barrières. Le Fleuve étant ainsi censé couvert, on y établit des transports par eau,

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

^{p.394} jusqu'aux nouveaux établissements. Depuis le *Chān-tong*, sur tout le parcours du Fleuve, le peuple dut peiner pour ces transports, dont les frais s'élevèrent à des sommes fabuleuses, et épuisèrent le trésor.

- En **124**, les Huns ayant envahi le *Choúo-fang*, *Wéi-ts'ing* marcha contre eux, avec une armée de cent mille hommes divisés en six corps. Il entoura, durant la nuit, le camp des Huns. Au jour, ceux-ci forcèrent le cercle et s'enfuirent, non sans perdre dix chefs, quinze mille hommes, et une infinité de bétail.

- En **123**, à la tête de six corps commandés par six généraux, *Wéi-ts'ing* fit une nouvelle campagne contre les Huns. Son but était de les chasser des abords du Fleuve Jaune. Il prit ou tua plus de dix mille Huns ; mais deux de ses corps furent perdus, L'un, commandé par *Tcháo-sinn*, attaqué par le khan en personne, se rendit après une journée entière de combat. L'autre, commandé par *Sōu-kien*, fut totalement anéanti. Le fameux explorateur *Tchāng-k'ien* guidait *Wéi-ts'ing* dans cette expédition. Comme il savait où l'on trouverait de l'eau et du fourrage, l'armée n'eut pas trop à souffrir. Le fils d'une sœur de *Wéi-ts'ing*, *Hoùo k'iu-ping*, âgé de 18 ans, cavalier et archer émérite, se couvrit de gloire. A la tête d'un escadron de 800 cheval-légers, éclairant le gros de l'armée, il tua ou prit beaucoup de Huns... Le général prisonnier *Tcháo-sinn* conseilla au khan de ne pas se laisser attirer vers les barrières. Les Huns s'étant donc retirés vers le nord, les *Hán* ne les poursuivirent pas, et la campagne finit ainsi.

- En **121**, au printemps, le neveu de *Wéi-ts'ing*, *Hoùo k'iu-ping*, nommé général de la cavalerie légère à l'âge de 20 ans, sortit, avec dix mille reîtres, par le haut de la vallée de la *Wéi*, passa le Fleuve (19), battit les Huns dans six combats consécutifs, dépassa les monts *Yēn-tcheu* (1 à w) de ^{p.395} plus de mille *lì*, coupant des têtes et faisant des prisonniers, courant le premier sur cette route qui conduira les Chinois jusqu'à la Mer Caspienne. Il rapporta de cette campagne, comme trophée, la statue d'or devant laquelle le roitelet hun de *Hiōu-tch'ou*, sacrifiait au Seigneur du ciel... En été, avec *Koūng-sounn nao*, à la tête de plusieurs myriades de cheval-légers, *Hoùo k'iu-ping* fit un second raid vers le nord-ouest, tandis que *Tchāng-k'ien* et *Lì-koang* balayaient le pourtour de la boucle du Fleuve Jaune, et le nord-est, vers *Chān-hài-koan*. *Hoùo k'iu-ping* courut jusqu'à l'extrémité orientale de l'Altaï (2), jalonnant la route des expéditions futures. Il coupa trente mille têtes, et fit beaucoup de prisonniers... Cette course hardie fit de lui le général le plus célèbre de l'empire. Il avait complètement abandonné la tactique traditionnelle. Il circulait continuellement, sans jamais stationner ; ce qui lui permettait de pousser des pointes avancées en pays ennemi, sans se faire prendre. Lui-même, à la tête d'un peloton d'élite, était toujours en avant des escadrons. Le ciel le favorisait d'une manière remarquable. Jamais il ne fut ni acculé, ni coupé, comme il était arrivé aux généraux précédents, lesquels, s'épuisant en vains efforts, n'arrivaient même pas à joindre l'ennemi, à cause de la lenteur de leurs mouvements. Ses succès firent de *Hoùo k'iu-ping* l'idole des soldats, qui le préféraient au général en chef.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

■ En 120, irrité contre les roitelets de *Hoûnn-sie* et de *Hiōu-tch'ou* (versant nord des *Nân-chan*), qu'il tenait pour responsables des myriades d'hommes que les *Hán* lui avaient tués ou pris, le khan des Huns les cita pour les punir. Inquiets, les deux roitelets complotèrent de passer aux *Hán*. Ensuite le roi de *Hiōu-tch'ou* tergiversant, celui de *Hoûnn-sie* le tua, réunit les deux bordes, et se soumit ^{p.396} aux *Hán*. L'empereur voulut envoyer vingt mille chariots au-devant de cette multitude, pour la transporter tout entière en Chine. Les officiers des districts n'ayant pas d'argent dans leurs caisses, requièrent les chevaux des particuliers. Ceux-ci les ayant cachés, on n'arriva pas à en réunir le nombre voulu. L'empereur se fâcha. Le préfet de la capitale *Kī-nan* lui dit :

— Ces Huns qui viennent de trahir leur maître pour se donner à vous, il suffirait que les préfets les fissent passer d'un district à l'autre, à la manière ordinaire ; pourquoi vexer tout l'empire à cause d'eux ? Est-il juste de faire du mal aux Chinois, pour le bien des Barbares ?

L'empereur réfléchit en silence... Quand le peuple de *Hoûnn-sie* fut arrivé, *Kī-nan* dit de nouveau :

— Ces Huns qui ont si souvent attaqué nos frontières, rompu nos alliances, tué nos soldats, devraient être tout simplement réduits en esclavage, et distribués aux familles chinoises qui ont perdu des membres dans les guerres faites contre eux. Et voilà que l'on vide le trésor pour les enrichir, et qu'on oblige le peuple à les nourrir ! Avantage-t-on ainsi un fils insolent, aux dépens des fils dociles ? C'est là cultiver l'accessoire et négliger le principal. Je n'approuve pas votre manière de faire !...

L'empereur réfléchit, puis dit à *Kī-nan* :

— Voilà longtemps que vous n'aviez pas dit d'impertinences !...

Après que les Huns eurent fait un court séjour à la capitale, l'empereur les fit reconduire à la frontière, les répartit en cinq hordes, et les parqua tout le long des monts *Nân-chan* (1 à w), jusque vers le lac Lob-nor ; ce pays se trouvant alors entièrement purgé des autres Huns, qui s'étaient retirés vers le nord... Cependant le fils du feu roitelet de *Hiōu-tch'ou*, était resté à la cour de Chine. Il s'appelait *Mi-ti* (sic). C'était un gaillard de huit pieds deux pouces, grave et posé, cavalier incomparable. Il plut tellement à l'empereur, ^{p.397} que celui-ci lui confia un emploi dans le haras impérial. Un jour l'empereur donna à son sérail le spectacle de ses chevaux. Les employés du haras défilèrent, tenant les chevaux par la bride. Tout en paradant, tous, excepté *Mi-ti*, se permirent de regarder les dames, du coin de l'œil. L'empereur remarqua la chose. Les chevaux de *Mi-ti* étaient aussi les plus beaux. Le jour même, l'empereur lui assigna des revenus et le fit inspecteur des haras. Dans la suite, *Mi-ti* devint Chef du personnel. Il jouit de la confiance et de l'affection de l'empereur. Mais les nobles qui le jalousaient, dirent :

— Voyez comme l'empereur est coiffé de ce Hun, qu'il a trouvé par hasard !...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur l'ayant su, n'en fut que plus libéral à l'égard de *Mi-ti*. A cause de la statue d'or, devant laquelle ses pères, les roitelets de *Hiōu-tch'ou*, priaient jadis le Seigneur du ciel, l'empereur donna à *Mi-ti* le nom de clan *Kinn* (or). A la mort de l'empereur *Oû*, nous verrons le Hun *Kinn mi-ti* devenir Ministre et Régent de l'empire.

- En 119, l'empereur ayant tenu conseil avec ses généraux, leur dit :

— Le transfuge *Tcháo-sinn* qui conseille le grand khan, lui a fait croire que jamais les Chinois ne pourront franchir le désert de Gobi. Avec une très grande armée, nous réussirons certainement à le franchir ...

L'empereur fit réunir cent mille chevaux, pour porter les vivres à la suite de l'armée. *Wéi-ts'ing* commandait en chef. *Hoüo k'iu-ping* conduisait la cavalerie légère. Chacun de ces deux généraux avait cinquante mille cavaliers, mais les cheveau-légers étaient l'élite. *Lì-koang* commandait l'avant-garde, *Koüng-sounn heue* l'aile gauche, *Tcháo cheu-k'i* l'aile droite, *Ts'âo-siang* l'arrière-garde ; tous étaient subordonnés à *Wéi-ts'ing*. Celui-ci ayant fait quelques prisonniers, apprit d'eux on se trouvait le grand khan. Aussitôt il demanda à *Lì-koang* son ^{p.398} corps d'armée, pour le joindre au sien et foncer sur le khan. *Lì-koang* protesta :

— J'ai, dit-il, le grade de général d'avant-garde. Voilà longtemps que je combats les Huns. Maintenant que nous allons joindre le khan, je demande à marcher en tête...

Or *Wéi-ts'ing* avait reçu des instructions secrètes de l'empereur. Celui-ci, qui se défiait de *Lì-koang*, défendait de le laisser aborder le khan. *Wéi-ts'ing* ne fit donc aucun cas des protestations de *Lì-koang*. Très irrité, celui-ci sortit sans saluer et décampa avec son corps d'armée... *Wéi-ts'ing* ayant traversé le désert de Gobi, découvrit l'armée du khan et se rangea en bataille. Il construisit une sorte de forteresse, avec les chars qui portaient ses bagages, puis fit provoquer les Huns par cinq mille cavaliers, auxquels ceux-ci opposèrent aussitôt dix mille des leurs. La bataille s'étant engagée, un vent furieux s'éleva, jetant le sable et le gravier du désert au visage des combattants. Les deux armées se perdirent de vue. *Wéi-ts'ing* profita de l'obscurité, pour essayer d'envelopper le khan. Celui-ci s'étant aperçu du mouvement, s'enfuit à toute bride. Les cheveau-légers *Hán* eurent beau lui donner la chasse, ils ne purent pas l'atteindre. *Wéi-ts'ing* coupa dix-neuf mille têtes... Cependant les deux corps de *Lì-koang* et de *Tcháo cheu-k'i*, s'étant perdus dans le désert, arrivèrent quand tout était fini. *Wéi-ts'ing* infligea à *Lì-koang* un blâme sévère. Celui-ci dit à ses hommes :

— Je me suis mesuré, avec les Huns, dans plus de 70 combats ou batailles. Dans cette campagne, je me suis égaré ; le Ciel m'a abandonné !...

Et il se coupa la gorge. *Lì-koang* était un homme très simple. Quand il avait reçu une récompense, il la distribuait aussitôt à ses hommes, sans en rien garder. Il mangeait et buvait à leur gamelle. Son grade lui ayant rapporté 2 000 piculs par an (p. 310) durant plus de quarante ans, il mourut pauvre, laissant sa ^{p.399} famille dans

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

la gêne. Il tirait de l'arc posément et avec précision. Quand, avec ses troupes altérées, il arrivait au bord de l'eau, il ne s'en approchait que quand tous ses hommes avaient fini de boire. Il mangeait de même le dernier de tous. Aussi était-il chéri de ses soldats. Quand il fut mort, toute l'armée se lamenta. Dans le peuple aussi, il fut généralement pleuré... *Tcháo cheu-k'i* fut condamné à mort, par les juges. S'étant racheté, il fut dégradé au rang du peuple... *Houo k'iu-ping* ayant exécuté, à sa manière, des fantasias aventureuses sur un parcours de plus de 2 000 *li*, coupa 70 mille têtes... Conclusion : quand l'armée avait franchi les barrières, pour marcher contre les Huns, elle comptait 140 mille chevaux. De ce nombre, moins de 30 mille revinrent. Résultat net, environ 90 mille Huns tués ; mais des myriades de *Hán* manquèrent aussi à l'appel. Toutefois les Huns, saignés à blanc, se retirèrent définitivement au nord du Gobi. Les *Hán* s'établirent dans le steppe, bordant le nord des *Nân-chan* (1 à w). Le bassin du Tarim était désormais ouvert devant eux, ainsi que les routes de l'Altaï (2 et 12). Bientôt les garnisons de ces nouvelles colonies, comptèrent près de 60 mille officiers et soldats, sans parler des colons, qui rongeront désormais incessamment l'ancien territoire Hun. S'il n'y eut plus, pendant longtemps, d'expéditions considérables, c'est que l'empire avait épuisé ses chevaux.

Sur le conseil du transfuge *Tcháo-sinn*, le khan envoya à l'empereur un ambassadeur, pour présenter ses excuses, et solliciter une alliance par mariage. L'empereur soumit l'affaire à son conseil. *Jénn-tchang* dit :

— Le khan ayant été battu, exigez qu'il se reconnaisse votre vassal.

L'empereur envoya *Jénn-tchang* lui-même, faire au khan cette sommation. Le khan se fâcha rouge, et retint *Jénn-tchang* prisonnier... L'encyclopédiste *Ti-chan* ayant ^{p.400} opiné qu'un mariage ne coûtait rien à faire, *Tchāng-t'ang* le traita de sot lettré.

— Je suis sottement zélé pour les intérêts de l'empereur, dit *Ti-chan* ; et vous l'induisez sottement en erreur...

Ce ton déplut à l'empereur, qui demanda à *Ti-chan* :

— Si je vous fais préfet, pourrez-vous protéger une préfecture contre les Huns ?...

— Non, dit *Ti-chan*...

— Et une sous-préfecture ?

— Non, dit encore *Ti-chan*...

— Et un district ?

— Oui, dit *Ti-chan*,

qui sentit que l'affaire allait mal tourner. Il fut aussitôt nommé mandarin d'un district sur la frontière. Un mois plus tard, les Huns avaient pris et emporté sa tête. Alors personne n'osa plus contredire *Tchāng-t'ang*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

▪ En **111**, pour punir les Huns d'avoir enlevé un envoyé impérial, l'empereur envoya contre eux les généraux *Koūng sounn heue* et *Tcháo p'ouo-nou*, avec dix mille cavaliers. Ils ne virent pas un seul Hun. L'expédition eut pour résultat d'affermir les colonies chinoises établies le long des *Nân-chan*, jusque vers le Lob-nor.

▪ En **110**, l'empereur donna l'édit suivant :

« Voici que l'insolence des pays du midi a été châtiée (les *Ûe*, plus bas). Or les barbares de l'Ouest et du Nord, sont encore rebelles. Je vais les réduire moi-même par les armes !...

Sur ce, à la tête d'une armée de 180 mille cavaliers, l'empereur *Oû* passa le Fleuve, et poussa à plus de mille *lì* au delà du *Choúo-fang*. De là, il envoya au grand khan, par l'ambassadeur *Koūo-ki*, le défi suivant :

« La tête du roi de *Nân-ue* est suspendue à la porte de mon palais. Si le khan est de taille à me combattre, qu'il se montre ! Moi Fils du Ciel, je suis venu en personne le provoquer à la frontière. S'il n'est pas de taille à me résister qu'il se reconnaisse mon vassal !...

Pour toute réponse, le khan irrité contenta de retenir *Koūo-ki* prisonnier. L'empereur en fut pour ses frais. Ne pouvant pas entretenir son ^{p.401} armée dans le steppe, il revint bredouille, sacrifia en passant au tombeau de l'empereur *Hoāng-ti*, puis licencia ses soldats.

▪ En **108**, *Kōu-che* roi des *Leôu-lan*, enleva un envoyé impérial. Les *Leôu-lan* habitaient le versant sud de l'Altaï, pays de Pidjan, Tourfan, Karachar (3 à 5). Ils servaient de vedettes et d'espions aux Huns du nord, qu'ils avertissaient de tous les mouvements des *Hán*. L'empereur envoya le général *Tcháo p'ouo-nou* pour les punir. Celui-ci, avec 700 reîtres seulement, tomba à l'improviste sur les *Leôu-lan*, prit leur roi et sa capitale *Kiū-cheu* (Tourfan, 4). Ce coup retentit jusque chez les *Oū-sounn* (vallée de l'I-li, c-a), et les *Ta-wan* (vallée de l'Iaxartes, e-h). A partir de cette époque, la route le long du versant nord des *Nân-chan* et son terminus *Toúnn-hoang* (le *Daxata* des anciens, alors *Chā-tcheou*), acquirent une très grande importance. Les portes du bassin du Tarim, près de *Toúnn-hoang* (w), s'appelaient *U-menn* et *Yāng-koan*.

▪ An **107**. Cependant les Huns, retirés depuis 119 au nord du Gobi, se multipliaient, élevaient des chevaux, et s'exerçaient au tir. Ils sollicitèrent plusieurs fois une alliance par mariage. L'empereur envoya *Wāng-ou*, pour sonder leurs véritables intentions. Le khan lui fit les plus belles promesses. Il allait, disait-il, envoyer son fils, pour être otage à la cour. Il allait aller en personne, se donner au Fils du Ciel. *Wāng-ou* ayant rapporté ces nouvelles, l'empereur fit aussitôt bâtir un hôtel, pour servir de pied-à-terre au khan. Celui-ci commença par envoyer un ambassadeur. Or, malechance ! cet ambassadeur mourut de maladie à *Tch'āng-nan*. L'empereur renvoya son cadavre, par le légat *Lòu tch'oung-kouo*. Croyant ou feignant de croire que l'empereur avait mis à mort son ^{p.402} envoyé, le khan retint *Lòu tch'oung-kouo* prisonnier, et fit insulter par sa cavalerie les

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

frontières de l'empire. L'empereur dut envoyer *Koûo-tch'ang* et d'autres généraux, tenir garnison dans le *Choûo-fang*.

▪ An **104**. Le grand khan étant mort, et *Ou-cheu-lou*, son successeur, étant querelleur et sanguinaire, la discorde se mit parmi les Huns. Leur grand général de gauche, fit dire à l'empereur : Si vous voulez, je suis disposé à assassiner le khan, et à me soumettre à vous. Mais vous êtes bien loin. Envoyez une armée pour me seconder, et je ferai mon coup... L'empereur envoya donc *Koûng-sounn nao*, qui éleva un camp fortifié en dehors des barrières, afin d'y recueillir les Huns qui devaient se soumettre...

▪ En **103**, l'empereur jugeant que cette place était encore trop éloignée des Huns, envoya *Tcháo p'ouo-nou* avec 20 mille cheveu-légers, jusqu'au mont *Tsoûnn-ki-chan*. Le grand général de gauche se préparait à tenir sa promesse, quand il fut deviné et mis à mort. A la tête de 80 mille chevaux, le khan en personne fondit sur *Tcháo p'ouo-nou* et l'entoura. Craignant d'être exterminé, le général chinois se rendit aux Huns, avec toute son armée.

▪ En **102**, irruption soudaine des Huns, qui détruisent les camps construits pour recevoir leurs transfuges.

▪ En **100**, le khan envoya un ambassadeur pour présenter ses hommages. L'empereur le fit reconduire par *Sôu-ou*, qu'il chargea de présents et de compliments pour le khan. Quand *Sôu-ou* se fut acquitté de sa commission, le khan devenant encore plus insolent, n'accorda pas ce que les *Hán* avaient espéré de lui. Sur ces entrefaites, *U-tch'ang* et d'autres, de la suite de *Sôu-ou*, complotèrent d'assassiner le transfuge chinois *Wéi-lu*, et de ramener en Chine la reine-mère du khan, princesse chinoise. Le complot fut éventé. *Wéi-lu* avait rang de roitelet parmi les Huns, et jouissait de toute la confiance du khan. Celui-ci^{p.403} lui commit le procès des ambassadeurs. Dans son interrogatoire, *U-tch'ang* compromit *Sôu-ou* et *Tchāng-cheng*. Peu s'en fallut que le khan ne donnât l'ordre de les massacrer tous sur-le-champ. Ses conseillers lui dirent :

— Quand vous les aurez tués, vous ne pourrez plus rien leur faire ; obligez-les plutôt à se soumettre à vous...

Wéi-lu commença par faire à *Sôu-ou* une verte réprimande. Celui-ci dit :

— Après une pareille perte de face, comment pourrai-je retourner en Chine !...

Et tirant son épée, il s'en perça. *Wéi-lu* lui-même s'empressa pour le relever. *Sôu-ou* ne respirait plus ; il fallut fort longtemps pour lui faire reprendre connaissance. Le khan admirant son fier courage, envoya matin et soir prendre de ses nouvelles. Enfin *Sôu-ou* guérit. Alors *Wéi-lu* fit décapiter *U-tch'ang*, l'auteur du complot. Puis il prononça, en ces termes :

— L'envoyé des *Hán*, *Tchāng-cheng*, ayant tenté d'assassiner le khan, est digne de mort ; s'il passe aux Huns, on lui fera grâce de la vie... et il tira son sabre.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Aussitôt *Tchāng-cheng* passa aux Huns. Alors *Wéi-lu* dit à *Sōu-ou* :

— Votre collègue étant criminel, vous l'êtes aussi...

Sōu-ou dit :

— J'ignorais ses desseins ; aucun lien ne m'unit à lui ; comment serais-je coupable de sa faute ?

Wéi-lu tira son sabre. *Sōu-ou* ne bougea pas... Alors *Wéi-lu* lui dit :

— Seigneur *Sōu*, pour avoir passé aux Huns, moi je suis devenu riche et heureux ; j'ai rang de roi ; je commande à des myriades d'hommes, et mes chevaux sont sans nombre. Si vous m'écoutez aujourd'hui, demain vous serez mon égal. A quoi vous servira d'avoir engraisé de votre sang l'herbe du steppe ? Qui vous en saura gré ?...

Sōu-ou ne répondant pas, *Wéi-lu* ajouta :

— Si vous vous soumettez pour l'amour de moi, je vous traiterai en frère. Sinon, vous ne me reverrez jamais, et vous vous repentirez en vain !...

Alors *Sōu-ou* lui jeta au visage cette ^{p.404} apostrophe :

— Traître qui as oublié les bienfaits de ton souverain, qui as renié ton maître et ta famille, pour te faire serf chez les barbares, crois-tu que je tiens à te revoir ? Le khan t'a fait l'arbitre de ma vie ou de ma mort, et tu en profites pour m'engager à désertir ! Sache que le roi de *Nân-ue* ayant tué un envoyé *Hán*, a payé son forfait de sa vie. La tête du roi de *Tá-wan*, qui en a fait autant, est encore suspendue à la porte du palais. L'empereur a presque exterminé les Coréens, coupables du même crime. Non, je ne capitulerai pas, et le traitement que tu m'as fait subir, causera un conflit entre deux nations, et une suite de malheurs pour les Huns !...

Wéi-lu avertit le khan de son insuccès. Celui-ci n'en désira que plus vivement la capitulation de *Sōu-ou*. Il le fit jeter dans une fosse profonde, sans nourriture ni boisson. *Sōu-ou* suçait de la neige, et rongea le feutre de sa couverture. Comme il vivait encore après plusieurs jours, les Huns jugeant qu'il était *chênn*, le retirèrent de la fosse, et l'envoyèrent dans les régions désertes et glacées de la mer du nord (lac Baïkal), où ils lui firent paître un troupeau de boucs, avec la promesse qu'il serait mis en liberté, dès que ses boucs donneraient du lait. Tout le personnel de son ambassade fut dispersé dans les diverses hordes des Huns.

▪ En 99, *Lì koang-li* marcha contre les Huns, en partant des nouvelles colonies des *Nân-chan*. Il coupa plus de dix mille têtes, puis revint. Les Huns l'enveloppèrent durant sa retraite. Affamés, les Chinois se battirent en désespérés. L'adjudant *Tcháo tch'oung-kouo* ayant réussi à rompre le cercle des Huns, avec une centaine de cavaliers d'élite, *Lì koang-li* chargea et parvint à s'échapper, laissant aux Huns tous ses équipages, et plus du tiers de ses hommes. Dans cette

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

affaire, *Tcháo tch'oung-kouo* reçut plus de vingt blessures. Quand il fut ^{p.405} arrivé à la capitale, l'empereur alla le voir à son hôtellerie, se fit montrer ses blessures, soupira de compassion et le nomma chambellan... Or feu le général *Lì-koang* (p. 398), avait laissé un petit-fils nommé *Lì-ling*, cavalier et archer hors ligne, bon et affectueux pour ses officiers et pour ses hommes. A cause du renom de son grand-père *Lì-koang*, l'empereur avait fait *Lì-ling* officier supérieur de cavalerie, et lui avait confié un corps de 5 000 hommes, originaires du pays de *Tch'ou*, avec mission de défendre les colonies des *Nân-chan*. *Lì koang-li* s'étant fait battre, l'empereur voulut lui donner, comme renforts, les troupes de *Lì-ling*. Celui-ci protesta, disant :

— Mes soldats sont tous originaires du sud. C'est un corps d'élite. Ils sont tous hommes à défier un tigre. Aucun d'eux ne manque son coup de flèche. Ils se fondront difficilement avec d'autres troupes. Veuillez les laisser tels qu'ils sont...

L'empereur lui dit :

— Vous ne voulez pas dépendre d'un autre. Mais j'ai mis en campagne tant de troupes, que je ne puis plus vous donner de chevaux...

— J'irai à pied, dit *Lì-ling*, avec mes 5 000 hommes, droit à la capitale du khan...

L'empereur admirant son courage, lui permit de tenter l'aventure. Cependant il fit dire à *Lóu pouo-lei*, d'appuyer *Lì-ling* avec sa cavalerie. Blessé et jaloux, *Lóu pouo-lei* qui stationnait dans les colonies des *Nân-chan*, fit dire à l'empereur :

— Les chevaux des Huns étant très robustes en automne, ce n'est pas le moment de les attaquer ; mieux vaut que *Lì-ling* hiverne ici, et attende au printemps...

L'empereur soupçonnant que *Lì-ling* et *Lóu pouo-lei* avaient peur, leur ordonna à tous deux, de se mettre en campagne illico. A la neuvième lune, *Lì-ling* marcha donc droit au nord. Près de la montagne *Tsoúnn-ki-chan*, il rencontra le khan, à la tête de 30 mille cavaliers. Celui-ci enveloppa la petite troupe. *Lì-ling* ^{p.406} l'attaqua bravement et lui tua plusieurs milliers d'hommes. Étonné de cette audace, le khan appela un renfort de 80 mille Huns, et attaqua de nouveau *Lì-ling*. Celui-ci battit en retraite en bon ordre, marchant vers le sud tout en combattant. Durant cette retraite, il coupa encore plus de trois mille têtes. Le khan dit :

— Ce doit être là l'élite des *Hán*. Ils sont indomptables. Ils nous entraînent de plus en plus vers le sud ; ce doit être vers une embuscade qu'ils nous ont préparée...

Découragé, il allait se retirer, quand un déserteur chinois lui apprit que la situation de *Lì-ling* était désespérée, les flèches allant lui faire défaut. Au comble de la joie, le khan se portant en avant, barra le passage et attaqua avec vigueur. En

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

un seul jour, l'armée de *Lì-ling* épuisa les 500 mille flèches qui lui restaient. *Lì-ling* soupira et dit à ses hommes :

— Un général vaincu, doit mourir. Dispersez-vous et sauvez-vous, tandis que les Huns seront occupés à me prendre !...

Le lendemain, attaqué par des milliers de Huns, *Lì-ling* dit :

— Je n'oserai jamais reparaître devant mon empereur !

Et il se rendit aux Huns. De ses 5 000 hommes, 400 à peine regagnèrent les barrières... Quand l'empereur apprit que *Lì-ling* s'était rendu aux Huns, il se mit dans une grande colère. Pour complaire au maître, tous les grands officiers noircirent à l'envi le général vaincu. Seul le Grand Annaliste *Séu-ma ts'ien* osa parler en sa faveur. L'empereur s'offensa de ses généreuses paroles. *Séu-ma ts'ien* fut condamné à subir le supplice de la castration.

▪ En 97, *Lì koang-li* et quatre autres généraux, reçurent ordre de marcher contre les Huns. Ceux-ci commencèrent par mettre en sûreté leur femmes, leurs enfants et leurs troupeaux ; puis le khan entra en campagne, avec une armée de cent mille hommes. Les *Hán* vaincus durent battre en retraite... L'empereur avait donné à *Koūng-sounn nao* l'ordre de ^{p.407} chercher *Lì-ling* ; on pense que c'était pour lui porter sa grâce et pour le ramener, car l'empereur avait peur de cet homme. *Koūng-sounn nao* n'ayant pas pu ou pas voulu s'acquitter de sa commission, raconta, à son retour, qu'un prisonnier Hun lui avait appris que *Lì-ling* était instructeur des troupes du khan, et que c'était lui qui avait battu *Lì koang-li*. Alors l'empereur fit exterminer toute la parenté de *Lì-ling*. On apprit plus tard, que celui dont le prisonnier Hun avait parlé, était un certain *Lì-su*, et non pas *Lì-ling*. Ce qui n'était pas auparavant, la barbarie impériale le réalisa. Le khan ayant appris le massacre de la famille de *Lì-ling*, donna à celui-ci sa propre fille, et le fit roitelet, l'égal et le collègue de *Wéi-lu*.

▪ An 90. L'empereur Oû se faisant vieux, les hauts fonctionnaires commençaient à s'occuper de leur maître futur. *Lì koang-li* ayant été de nouveau envoyé contre les Huns, le chancelier *Liôu k'iu-li* l'accompagna jusqu'au pont de la *Wéi*, afin de faire pour lui les sacrifices propitiatoires d'usage. Au moment de le quitter, *Lì koang-li* dit au Chancelier :

— Employez-vous à faire nommer, le plus tôt possible, prince impérial, le roitelet de *Tch'āng-i*. Si celui-là devient empereur, les nobles auront du bon temps...

Liôu k'iu-li le lui promit. Or ce roitelet de *Tch'āng-i*, était le fils de la propre sœur de *Lì koang-li*, la concubine impériale *Lì*, et la propre fille de *Lì koang-li*, était femme du fils du chancelier *Liôu k'iu-li*. Cela explique les plans de ces deux hommes... *Lì koang-li* ayant donc marché contre les Huns, remporta une victoire et poursuivit l'ennemi. Sur ces entrefaites, à la capitale, la femme du Chancelier fut accusée d'avoir fait des maléfices contre l'empereur ; et le Chancelier fut accusé d'avoir fait, avec *Lì koang-li*, des supplications et des sacrifices, pour obtenir que le roitelet de *Tch'āng-i* montât sur le trône. Les

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

accusés ayant été ^{p.408} convaincus, leur cas fut qualifié « rébellion et lèse-majesté ». Au sixième mois, le chancelier *Liôu k'iu-li* fut coupé en deux par le milieu du corps, sur le marché public. La femme de *Lî koang-li* fut emprisonnée... Quand *Lî koang-li* eut appris ces nouvelles, il en fut très affligé. Voulant tenter de sauver sa vie par un mérite extraordinaire, il s'enfonça dans le pays Hun, rencontra un général de l'aile gauche, qu'il tua après un combat acharné, dans lequel beaucoup de Huns périrent. Comme il revenait sur ses pas, après ce succès, le khan en personne l'ayant tourné, lui barra le passage, avec cinquante mille cavaliers. Dans l'espace d'une nuit, il fit creuser, en travers des chemins, des fossés infranchissables pour les équipages ; puis, le jour venu, il attaqua les *Hân* avec rage. Ceux-ci se débandèrent. *Lî koang-li* se rendit au khan, qui lui fit épouser une de ses filles. L'empereur extermina sa famille.

Explorations et expéditions, dans le bassin du Tarim ; dans les vallées de l'I-li, de l'Iaxartes, etc. Carte X. — Les Chinois apprirent des Huns qui s'étaient soumis à eux, que jadis les *Ue-ti* (Gètes) habitaient entre l'extrémité orientale de l'Altaï au nord, le Lob-nor à l'ouest, et la chaîne des *Nân-chan* au sud. C'était une nation puissante. En 202-201, ils furent vaincus par *Méi-tei*, le khan des Huns (p. 288), qui tua leur roi, se fit faire une coupe avec son crâne, et refoula au loin toute la nation des *Ue-ti*.

Ce coup causa un carambolage général des peuples nomades du centre et de l'ouest de l'Asie. Franchissant l'Altaï par la passe de Outch (8), les *Ue-ti* envahirent la vallée de l'I-li, dont ils expulsèrent les *Sâi* lesquels, filant d'une traite par le grand tour, coupèrent les vallées de l'Iaxartes et de l'Oxus, franchirent l'Hindou-kouch et s'établirent, à l'ouest de l'Indus, dans le Seistan, pays de Kandahar (Alexandria Caucasi) dans l'Afghanistan actuel (Ki) alors pays grec dépendant des Séleucides. — Les *Ue-ti* ne restèrent pas longtemps dans la vallée de l'I-li. Les Huns qui les avaient délogés du versant méridional de l'Altaï, chassèrent ensuite les *Oû-sounn* (horde Tongouse) du versant septentrional de cette même chaîne, de la Dzungarie actuelle. En 145, les *Oû-sounn* envahirent l'I-li par le col Talki, en expulsèrent les *Ue-ti*, et y demeurèrent. Prenant le chemin qu'avaient pris jadis les *Sâi*, les *Ue-ti* s'arrêtèrent d'abord entre l'Iaxartes et l'Oxus, et refoulèrent vers le pourtour sud de la Mer Caspienne, les *Tâ-hiu* (Dahae, Daghestan). Puis ils conquièrent la haute vallée de l'Oxus, alors royaume Gréco-bactrien, et établirent leur capitale à Balkh (t). Balkh, Bactra, la Mère des Villes, prise par Ninus au vingtième siècle, était le chef-lieu d'une satrapie puissante, au temps de l'empire persan. Le Bessus qui assassina Darius en 330, était satrape de Bactriane. Alexandre le défit, et conquit sa satrapie. Après le partage qui suivit la mort du conquérant, la Bactriane fut aux Séleucides, jusqu'en 256. Ensuite, devenue indépendante, elle eut successivement six rois grecs, dont le dernier, Eucratide II, fut dépossédé, en 141, par les *Ue-ti*, lesquels fondèrent un royaume Scytho-bactrien. Au commencement de l'ère chrétienne, ce royaume s'étant étendu dans la vallée de l'Indus, devint un ^{p.409} empire Indo-scythe... Rappelons, en passant, que l'empire des Perses avait franchi le Pamir (Imaüs). Sous Darius, vers 330, le fond occidental du bassin du Tarim (Kachnar et Yarkend, u-v) formait la satrapie persane des Casiens ou Saces. Alexandre le Grand poussa en personne jusqu'aux sources de l'Iaxartes (320-328), dans la satrapie de Sogdiane, où il bâtit, sur les ruines de Cyreschata fondée jadis par Cyrus, la ville d'Alexandreschata (Kodjand, k)... Tournée par les *Sâi* et par les *Ue-ti*, détachée de l'empire des Séleucides, mais non conquise, la Sogdiane était, à l'époque dont nous racontons l'histoire,

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

un petit royaume grec, que les Chinois appelaient *Tá-wan*. Nous allons voir les Chinois guerroyer contre les roitelets sogdiens, dont la capitale était *Eùll-cheu* (Ouratioube, 1).

▪ En 126, désirant affaiblir les Huns, l'empereur Oû chercha à leur créer des ennemis qui fissent diversion. Il imagina de se mettre en relations avec les *Ue-ti*, et chercha un ambassadeur pour cette commission. Un certain *Tchāng-k'ien* s'offrit. Sorti de l'empire par la Voie des barbares (19), il avança hardiment droit en pays hun. Le khan le fit prisonnier, et le retint durant plus de dix ans. Enfin *Tchāng-k'ien* parvint à s'échapper, marcha vers l'ouest, entre le Tarim et l'Altaï, durant plusieurs dizaines de jours, passa par le Terek-davan, et arriva dans le royaume gréco-sogdien de *Tá-wan* (1). Ceux de *Tá-wan* lui fournirent des guides et des interprètes, pour passer dans le royaume de *K'āng-kiu* (Samarkand (p.)). Ceux de *K'āng-kiu* le firent passer au sud de l'Oxus, dans le Ferghana, chez les *Ue-ti* (t). Le fils du roi tué jadis par les Huns, régnait sur cette nation. Il avait battu les *Tá-hia* (Dahae), et conquis sur eux des terres excellentes. Il vivait dans la paix, et n'avait aucune envie d'aller tirer vengeance des Huns. *Tchāng-k'ien* resta en vain durant plus d'un an chez les *Ue-ti*, puis s'en revint. Comme il repassait par le territoire hun, il fut refait prisonnier. Ensuite, des troubles ayant éclaté parmi les Huns, *Tchāng-k'ien* profita de l'occasion pour s'évader. Il était parti de Chine, avec une caravane de plus de cent hommes. Il revint avec un seul compagnon, au bout de treize ans.

▪ An 122. *Tchāng-k'ien* étant revenu de son voyage dans la Sogdiane, raconta à l'empereur l'état de division et les mœurs des peuples qui habitaient le bassin du Tarim. Il lui donna de plus les détails suivants :

« Le *Tá-wan* (royaume gréco-sogdien) est droit à l'ouest de la Chine, à dix mille *lì* de distance ; le peuple de ce pays est appliqué à l'agriculture, et élève beaucoup de chevaux excellents ; Il a des villes murées et bâtit des maisons. Les *Oû-sounn* sont établis au nord-est de ce royaume (dans la vallée de l'I-li). A l'est (sud-est) des *Tá-wan*, (dans le bassin du Tarim), se trouve Kotan (x). A l'ouest de Kotan (versant occidental du Pamir), les eaux coulent vers l'ouest (Oxus), vers la mer ^{p.410} occidentale. A l'est de Kotan, les eaux (Tarim) coulent vers l'est, dans le Lac Salé (Lob-nor). Ensuite (théorie chinoise), coulant sous terre vers le sud (sud-est), elles sourdent comme sources du Fleuve Jaune. Le Lob-nor est à cinq mille *lì* de *Tch'āng-nan* (C, la capitale de la Chine). Les Huns infestent toute la région entre l'Altaï et les *Nān-chan*, depuis le Lob-nor jusqu'à la Grande Muraille. Au sud, ils donnent la main aux *K'iāng* (Tangoutains, Tg). Ce sont ces deux peuples, qui arrêtent les courriers *Hán*. Les *Oû-sounn* (a), les *K'āng-kiu* (p), les *Yèn-ts'ai* (Alains, Aral), les *Ue-ti* (Gètes, t), sont tous nomades, se déplaçant à la suite de leur troupeaux, et ayant les mêmes mœurs que les Huns. Les *Tá-hia* (Daces) au sud-ouest des *Tá-wan*, ont au contraire les mêmes mœurs que ceux-ci ; ils sont agriculteurs... Quand j'étais chez les *Tá-hia*, ayant vu qu'ils se

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

servaient de cannes en bambou de *Nâng* (bambou à roulettes) et de tissus de *Chòu* (articles du *Séu-tch'oan* chinois), je leur demandai d'où ils tiraient ces objets. Nous les achetons, me dirent-ils, sur les marchés de l'Inde (*Chēnn-tou*, *Sīnn-tou*, Sind, Indus). L'Inde est quelques milliers de *lì* au sud-est des *Tá-hia*. Ses habitants cultivent la terre, et ont les mêmes mœurs que les *Tá-hia*. J'estime que les *Tá-hia* sont à douze mille *lì* de la Chine, vers le sud-ouest. Donc, l'Inde étant au sud-est des *Tá-hia*, à quelques milliers de *lì*, et possédant des articles venus du pays de *Chòu*, elle ne doit pas être très éloignée de ce pays (*Séu-tch'oan* actuel... On voit que *Tchāng-k'ien* devina le fameux couloir Y-B). Mais si vous y envoyez des députés, dans les plaines du nord ils seront arrêtés par les Huns, sur les plateaux du centre ils seront interceptés par les *K'iāng*. Je pense que si vous tentiez de ^{p.411} parvenir par le pays de *Chòu* (route actuelle de *Yūnn-nan-fou* à *Bhamo*, Y-B), vos envoyés arriveront...

L'empereur ayant considéré que tous ces peuples occidentaux produisaient des objets rares, étaient faibles au point de vue militaire, et affectionnaient les produits chinois, il pensa qu'on pourrait les gagner à l'empire, par de bons procédés, ce qui agrandirait la Chine de mille *lì*, créerait des relations avec des peuples nouveaux, et étendrait la crainte et l'influence de la Chine entre les quatre mers. Enthousiasmé par cette perspective, l'empereur adopta le plan de *Tchāng-k'ien*. Il lui ordonna d'essayer de pénétrer dans l'Inde, par le chemin qu'il avait entrevu. Quatre expéditions furent envoyées. Elles furent toutes arrêtées, après mille ou deux mille *lì* de voyage, par les hordes belliqueuses des *Í* du sud-ouest. Il y eut des morts et des captifs. Aucun des envoyés n'arriva à passer. Cependant les renseignements recueillis dans ces tentatives, servirent plus tard, et des relations commerciales s'établirent entre la Chine et *Bhamo*.

▪ An 115. *Tchāng-k'ien* ayant affirmé que les rois des *Oû-sounn*, établis dans la vallée de l'I-li, étaient tributaires des Huns, on avait cessé de faire cas de ce peuple. Plus tard, les *Oû-sounn* étant devenus plus puissants, le désir leur vint de secouer le joug des Huns. Ceux-ci ayant essayé de les réduire, échouèrent, et se tinrent désormais à distance. Alors *Tchāng-k'ien* opina qu'il fallait gagner les *Oû-sounn* par des présents, les ramener, les établir au nord des *Nān-chan* dans l'ancien territoire des Huns *Hoūnn-sie* (p. 395), et en faire le boulevard de l'empire contre les Huns. Il ajouta que l'on pourrait peut-être gagner de même d'autres peuples, et jusqu'aux *Tá-hia* de l'extrême occident. L'empereur entra dans ces idées. Il fit *Tchāng-k'ien* conseiller chargé d'affaires, et ^{p.412} l'envoya en mission dans l'Ouest, avec quantité de riches présents. Quand *Tchāng-k'ien* fut arrivé chez les *Oû-sounn*, les négociations traînèrent en longueur. Il détacha alors ses collègues, et les députa aux *Tá-wan*, aux *K'āng-kiu*, aux *Ue-ti*, aux *Tá-hia*, aux *Nān-si* (Arsacides, Parthes), aux Hindous (*Chēnn-tou*), à Kotan, et dans les pays avoisinants. Les *Oû-sounn* l'ayant ensuite congédié et renvoyé avec une escorte de cavaliers, *Tchāng-k'ien* revint seul en Chine, et rendit compte de sa mission. Plus tard, ses collègues qu'il avait envoyés de part et d'autre, revinrent

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

aussi, ayant pénétré jusque chez les *Tá-hia* (Mer Caspienne). De cette époque datent les relations suivies des *Hán*, avec les peuple du bassin du Tarim et de l'ouest des Pamir. Il y avait, dans le seul bassin du Tarim, 36 petits roitelets. Au nord et au sud, ce bassin est borné par de hautes montagnes (*Altaï*, *K'ōūnn-lunn*) ; au milieu, un fleuve (Tarim) le traverse. Il mesure plus de 6 000 *li* de l'est à l'ouest, et plus de 1 000 *li* du sud au nord. Il commence, à l'est, près des postes chinois de *U-menn* et *Yâng-koan*, et s'étend, vers l'ouest jusqu'au Pamir-Bolor. Le Tarim reçoit deux rivières principales ; celles de Yarkend et de Kotan. La route du sud, commence au pays des *Chán-chan* (sud du Lob-nor). Elle suit le Tarim, en s'infléchissant vers le sud-ouest, jusqu'à *Soūo-kiu* (Yarkend). Elle continue, à travers le Pamir (Kizil-rabat) , jusque chez les *Ue-ti* (Balkh) et chez les *Nān-si* (Parthes) La route du nord. commence à *Kiū-cheu* (Tourfan), l'ancienne capitale des *Leōu-lan* (p. 401). Elle suit le Tarim, droit à l'ouest, jusqu'à *Chōu-lei* (Hachgar). Elle continue, à travers le Pamir (Kizil-art), jusque chez les *Tá-wan* (Sogdiane), les *K'āng-kiu* (Samarkand), les *Yèn-ts'ai* (Alains)... Tous ces peuples sont plus ou moins tributaires des Huns, dont leurs tributs font la richesse... Les ^{p.413} *Oū-sounn* ayant refusé de revenir vers l'est, l'empereur fit coloniser par des Chinois le territoire de *Hoūnn-sie*. On créa les préfectures de *Tsiòu-ts'uan* et de *Où-wei*, afin de séparer, par ce verrou, les Huns des *K'īāng*... L'empereur ayant vu les chevaux sogdiens, qu'on disait courir jusqu'à suer du sang, s'amouracha de ces animaux. Il les fit appeler chevaux célestes. Il envoya caravane sur caravane pour lui en quérir, si bien que ses envoyés se suivaient à la queue leu leu sur les routes... Avant *Tchāng-k'ien*, les Chinois ignoraient absolument la géographie du nœud central de l'Asie. Cet homme débrouilla pour eux ce nœud. *Tchāng-k'ien* est à inscrire parmi les explorateurs illustres. Il fit, disent les historiens, le trou par lequel l'Orient communiqua, depuis lors, avec l'Occident. Il rapporta la vigne de la Sogdiane, et apprit aux Chinois à faire le vin de raisin, qu'ils ne trouvèrent pas bon.

■ An 105. Les envoyés des *Oū-sounn* qui avaient escorté *Tchāng-k'ien* lors de son retour en 114, ayant vu les splendeurs de l'empire chinois, les célébrèrent dans leur patrie, laquelle en estima la Chine davantage. Les Huns s'offusquèrent de cette sympathie, et menacèrent les *Oū-sounn* d'une invasion. Les *Oū-sounn* demandèrent à s'unir aux Chinois par un mariage. L'empereur y consentit. Il fit passer *Si-kiunn*, la fille du roitelet de *Kiāng-tou*, pour une princesse impériale, et l'envoya au roi des *Oū-sounn*, qui en fit sa femme de droite. Le khan des Huns lui envoya aussitôt une fille, dont il fit sa femme de gauche. La princesse chinoise vit le roi son mari une fois en un an, Il était vieux. Elle ne put même pas lui parler, leur langage n'étant pas le même. Désolée, elle fut prise de nostalgie, et adressa à l'empereur l'élégie de l'Oie Sauvage. L'empereur en fut si touché, qu'il envoya l'année suivante un député pour ^{p.414} traiter de son retour. Mais le roi des *Oū-sounn* demanda qu'elle épousât son petit-fils. La princesse refusa. L'empereur lui écrivit une lettre sévère, lui faisant savoir qu'il avait besoin du concours des *Oū-sounn* pour vaincre les Huns ; qu'elle eût donc à se sacrifier, et à se faire aux mœurs de sa nouvelle patrie. Le prince épousa la princesse. Il devint roi des *Oū-sounn*, après la mort de son aïeul... A la même époque, des envoyés *Hán* ayant

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

traversé le Pamir, tous les petits royaumes de l'occident leur firent des ouvertures... Cependant les petits roitelets du Tarim, étant proches voisins des Huns, avaient très grand peur d'eux ; aussi continuèrent-ils, malgré leur alliance avec les *Hán*, à traiter les ambassadeurs Huns mieux que ceux de l'empereur.

▪ An **104**. Tous les envoyés impériaux qui revenaient de l'occident, louaient à l'envi les beaux chevaux de *Eull-cheu* (Ouratioube, l) et disaient que les indigènes faisaient difficulté de les céder aux *Hán*. L'empereur envoya un officier déterminé, avec mille lingots et un cheval d'or, pour lui en quérir. De fait, le roitelet grec refusa. L'officier chinois s'emporta, et revint en rapportant son cheval d'or. Les nobles sogdiens le firent assassiner par le gouverneur de *U-tch'eng* (Och, h). L'empereur se fâcha très fort. Tous ses envoyés lui ayant assuré que la Sogdiane était un pays faible, dont trois mille soldats *Hán* feraient aisément la conquête, l'empereur résolut de tenter l'aventure. Pour faire plaisir à sa concubine, la dame *Li*, il nomma chef de l'expédition son frère *Li koang-li*, auquel il donna par avance le titre de général de *Eúll-chou*. Il lui confia la cavalerie des Huns alliés, et, comme infanterie, plusieurs myriades de jeunes gens, voyous et canailles incorrigibles, dont on avait besoin de débarrasser l'empire.

▪ En **103**, *Li koang-li* ayant dépassé le Lob-nor, toutes les tribus et villes, jusqu'à Kachgar, lui ^{p.415} refusèrent des vivres. Il franchit néanmoins le Terek-davan, et arriva devant Och, avec quelques milliers d'hommes à peine, complètement épuisés par la faim. Il attaqua la ville, et fut si bien battu, qu'il revint d'une traite jusqu'aux postes avancés chinois près du Lob-nor. Il lui restait à peine le dixième de ses effectifs. Il demanda à l'empereur la permission de licencier cette poignée d'hommes. L'empereur furieux lui fit défendre l'entrée de la Chine, sous peine de décapitation pour lui comme pour ses hommes. *Li koang-li* resta donc à *Toúnn-hoang* (w).

▪ An **102**. *Tcháo p'ouo-nou* ayant été pris par les Huns (en 103) avec toute son armée, les grands officiers étaient tous d'avis de licencier l'armée de *Li koang-li*, et de renoncer à une revanche de sa défaite. Mais l'empereur pensa que si on ne donnait pas une bonne leçon au petit royaume de Sogdiane, les *Tá-hia* et autres peuples limitrophes se moqueraient de la Chine. La crainte de n'avoir plus de chevaux sogdiens, le toucha encore davantage. Bref, il requit la cavalerie alliée, vida les prisons et les pénitenciers, enrôla tous les gredins de l'empire, et envoya à *Li koang-li* tout ce beau monde, 60 mille hommes environ. Beaucoup d'aventuriers qui rêvaient de pillage se joignirent à cette bande, laquelle traînant après elle cent mille bœufs, trente mille chevaux, et une multitude d'ânes et de chameaux, se mit en marche vers l'ouest, épargnant les villes qui lui donnaient des vivres, détruisant celles qui les lui refusaient. Quand ce bagne ambulante arriva devant *Eúll-cheu* (Ouratioube), il comptait encore 30 mille hommes. *Li koang-li* entoura la ville. Le siège durait depuis plus de 40 jours, quand les nobles de *Eúll-cheu* assassinèrent leur roi, envoyèrent sa tête à *Li koang-li*, et lui firent dire :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Si vous levez le siège, nous vous donnerons des chevaux et des vivres ; sinon, nous tuerons nos chevaux ^{p.416} et nous tiendrons jusqu'à l'arrivée de nos alliés de *K'āng-kiu*, qui ne tarderont pas ...

Lì koang-li agréa ces offres. On lui présenta des chevaux, et on lui fournit des vivres. Il choisit quelques dizaines de chevaux de luxe, et trois mille chevaux ordinaires. Il fit roi, au nom de l'empereur, le noble *Méi-ts'ai*, jura avec lui un traité d'alliance, et revint sur ses pas. En repassant devant Och (h), il fit attaquer la ville, par son lieutenant *Cháng koan-kie*, pour venger la mort de l'envoyé impérial assassiné en 104. La ville fut détruite. Le gouverneur, qui avait fui, fut pris et tué.

▪ En **101**, les petits roitelets du Tarim, ayant appris que *Lì koang-li* avait vaincu les Sogdiens, lui offrirent tous, qui un fils, qui un frère, pour être otage à la cour impériale. — *Lì koang-li* étant revenu, ne put offrir à l'empereur qu'un millier de chevaux, les autres étant morts en route. — Cependant les Huns sollicitèrent le roitelet des *Leôu-lan* (Tourfan 4) d'intercepter, à leur profit, les courriers impériaux envoyés vers l'ouest. L'officier *Jénn-wenn* apprit ce secret, d'un prisonnier qu'il avait fait. Il en donna avis à l'empereur, qui l'envoya aussitôt se saisir du roitelet des *Leôu-lan*. Le coup ayant réussi, le roitelet fut amené à la capitale, et chapitré d'importance. Il répondit :

— Mon petit pays est situé entre deux grands pays ; si je ne les contente pas tous les deux, je n'aurai pas la paix ; établissez-moi sur vos terres, et je vous serai tout dévoué...

L'empereur trouva cette réponse très raisonnable, et renvoya le roitelet à ses moutons ; puis il fit faire des représentations au khan des Huns. Depuis lors, les Huns se défièrent des *Leôu-lan*, qu'ils soupçonnaient d'avoir dénoncé leurs menées aux *Hán*. L'empereur fit couvrir le pays des *Leôu-lan*, versant sud de l'Altaï, Tourfan, Karachar, jusque vers Koutcha et Aksou (4 à 7), ainsi que la plaine entre *Toúnn-hoang* et le Lob-nor, d'une multitude ^{p.417} de petits forts et blockhaus, colonies militaires dont les garnisons cultivaient des champs, et protégeaient le service des courriers impériaux envoyés aux royaumes étrangers.

Conquête des provinces méridionales. Carte IX.

▪ Nous avons vu (p. 168), qu'en l'an 334, le royaume de *Úe* s'était divisé en plusieurs petits *Úe*, minuscules principautés qui passaient leur temps à se battre entre elles.

▪ En **138**, les *Úe* du *Fôu-kien* actuel (*Mínn-ue*, m), attaquèrent ceux du *Tchéé-kiang* actuel (*Tōng-neou*, t). Le roitelet de *Tōng-neou* implora le secours de l'empereur. Celui-ci demanda conseil au chancelier *T'iên-fenn*.

— La guerre civile, dit celui-ci, est l'état ordinaire des *Úe*. Chez eux, tout change continuellement. Depuis la chute des *Ts'inn*, ils se sont

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

tenus à l'écart de l'empire. Je ne vois pas pourquoi maintenant nous nous donnerions le mal de les secourir...

Le conseiller *Tchoāng-tchou* dit :

— Ce petit pays s'adresse à vous dans sa détresse. Si vous le rebutez, comment pourra-t-on dire encore que vous traitez en père les dix mille petites nations ?

L'empereur dit :

— Comme je viens à peine de monter sur le trône, je ne veux pas lever les troupes de l'empire...

et il députa *Tchoāng-tchou*, avec pouvoir de mobiliser les troupes de la préfecture de *Hoéi-ki* (12). *Tchoāng-tchou* embarqua son armée, sortit par l'embouchure du Fleuve Bleu, et débarqua sur la côte du *Tchéé-kiang* actuel. Avertis de son arrivée, les *Minn-ue* s'étaient retirés. Le roitelet de *Tōng-neou*, jugeant que, après le départ des impériaux, sa situation serait pire qu'auparavant, demanda à passer, avec tout son peuple, sur le territoire de l'empire. L'empereur lui accorda sa demande, et l'établit entre le Fleuve Bleu et le *Hoâi*.

▪ En 135, Ying roi des *Minn-ue* (m) attaqua les *Nân-ue* (n). *Hôu*, roi des *Nân-ue*, vassal de l'empire (p. 299), n'osa pas se mettre en campagne sans la permission de l'empereur. Il fit connaître sa détresse au Fils du Ciel. Celui-ci, très édifié de sa déférence, mobilisa une armée considérable. Deux généraux marchèrent contre les *Minn-ue*, *Wāng-k'oei* par les passes de l'ouest (p), et *Hân nan-kouo* par le nord (53)... Alors le roitelet *Liôu-nan* de *Hoâi-nan* (p. 385), envoya à l'empereur le libelle suivant :

« La terre qu'habitent les *Úe*, est en dehors de l'empire. Ces peuples coupent leurs cheveux et se tatouent le corps. La terreur seule leur fait impression. Je pense qu'il ne vaut pas la peine de fatiguer la Chine, à la conquête d'un pays inhabitable et d'un peuple ingouvernable. Et cependant, parce que les *Úe* se battent entre eux, vous mettez des armées en campagne ! N'est-ce pas là faire tort aux Chinois, pour l'amour des Barbares ? Ces peuples sont on ne peut plus inconstants et volages ; ils ne gardent ni règle ni loi ; ils sont imprévoyants, au point de ne pas faire de provisions, même pour un seul jour. Si, les ayant conquis, vous vous mettez ensuite en campagne chaque fois qu'ils vous auront manqué, l'empire ne verra plus de jours paisibles... De plus, tous ces temps-ci, les récoltes ont été souvent mauvaises ; le peuple a encore du mal à vivre. Et, dans de pareilles circonstances, vous mobilisez des armées auxquelles il faudra fournir des vivres pour faire campagne dans un pays plein de défilés, d'épaisses forêts, de halliers de bambou, de serpents venimeux et de bêtes féroces, ravagé périodiquement chaque été par la dysenterie, la malaria et le choléra ! Croyez bien que, avant d'être arrivé à croiser le fer, vous aurez perdu du monde en masse... Et puis, toute guerre traîne après elle une série

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

d'années malheureuses, parce qu'elle a déchaîné sur la terre des ^{p.419} influx néfastes (taoïsme). Ils naissent, ces influx, de ce que l'équilibre du *yinn* et du *yáng*, de ce que l'harmonie du ciel et de la terre, ont été troublés. Soyez bienfaisant comme le ciel et la terre ; comme eux, faites du bien jusqu'aux herbes et aux arbres. Qu'un seul homme souffre de la faim ou du froid, et meure prématurément, n'ayant pu vivre jusqu'au bout des années que le ciel lui avait allouées, cela ne fait-il pas mal au cœur ? Or, alors que l'empire est si paisible qu'aucun chien n'y aboie, vous exposez vos soldats à de mortelles intempéries, et le peuple des frontières à de continuelles alarmes. Cela m'inquiète pour vous !... Il est vrai que les *Úe* sont des hommes débiles, malhabiles et peu guerriers ; qu'ils n'ont ni chars de combat, ni cavalerie, ni archers, ni arbalétriers. Mais les passes qui conduisent chez eux sont presque infranchissables, et les Chinois ne résistent pas au climat de leur pays... On dit que le Fils du Ciel a des soldats, plutôt pour assurer la paix, que pour faire la guerre. L'empire et tous ses habitants vous appartenant, les terres des barbares valent elles que vous vous en préoccupiez un seul jour, que vous mettiez en sueur un seul cheval ?...

Les gémissements philanthropiques du roitelet de *Hoâi-nan*, ne touchèrent pas l'empereur. Ses armées approchaient des passes (p), quand *Ú-chan*, le frère cadet du roi *Ying*, lui coupa la tête, qu'il fit porter au général chinois *Wâng-k'oei*. Celui-ci arrêtant aussitôt sa marche, donna avis à *Hân nan-kouo* d'en faire autant, et envoya à l'empereur la tête du roi de *Minn-ue*, en lui demandant la permission de conclure la paix. L'empereur nomma le fraticide *Ú-chan*, roi de *Tông-ue* (*Minn-ue*) ; puis il envoya *Tchoāng-tchou* dire au roi *Tcháo-hou* de *Nân-ue*, qu'il n'avait plus rien à craindre. Celui-ci s'inclina devant l'envoyé, en disant :

— Donner ma vie serait trop peu, pour revaloir le bienfait que ^{p.420} l'empereur m'a fait, en prenant les armes pour me défendre !...

et il envoya son fils *Yīng-ts'i* servir dans les gardes du corps de l'empereur (être otage impérial).

▪ An 130. Durant la campagne de 135, *Wâng-k'oei* avait envoyé *T'āng-mong* explorer le *Nân-ue* (bas cours du Fleuve de l'Ouest, 36 à 69). Au cours de ses explorations, on servit un jour à *T'āng-mong* de la confiture de *hovenia*. Il demanda d'où venait ce fruit.

— Du nord-ouest, lui dit-on, par la rivière *Tsāng-k'eue* (haut cours du Fleuve de l'Ouest, près de sa source, 65)...

Quand il fut revenu de son exploration, *T'āng-mong* demanda des renseignements à un marchand du pays de *Chòu* (*Séu-tch'oan* actuel, 4).

— C'est sur le haut cours du Fleuve Bleu, lui dit celui-ci, que croît le *hovenia dulcis*. Je pense que ceux de *Nân-ue* auront acheté cette confiture au marché de *Íe-lang* (*K'íū-ts'ing-fou* du *Yünn-nan* actuel, r).

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Íe-lang n'est pas loin de la rivière *Tsāng-k'eue* (mais dans le bassin du Fleuve Bleu). La rivière *Tsāng-k'eue* (Fleuve de l'Ouest), n'a qu'une centaine de pas de large. Le roi de *Nân-ue* (Canton) sollicite sans cesse, par paroles et par présents, ceux de *Íe-lang*, de le reconnaître pour suzerain ...

T'âng-mong devina les passes, qui font communiquer la haute vallée du Fleuve de l'Ouest, avec celle du Fleuve Bleu (*Koéi-tcheou* et *Yünn-nan* actuels). La capitale *Tch'âng-nan* (A) étant située dans la vallée de la Mi, par la passe *Oû* (route actuelle de *Si-nan-fou* à *Tch'êng-tou*, 4) et par *Íe-lang*, le bassin du Fleuve de l'Ouest était plus près, des deux tiers, que par la route suivie, jusque là, par les bassins de la *Leáo*, du *Hoái*, puis du lac *P'ouo-yang* ou du lac *Tóng-t'ing*. Mais cette route devinée, était à explorer, à jalonner, à ouvrir. *T'âng-mong* présenta à l'empereur la note suivante :

« Le roi de *Nân-ue* passe pour être vassal de l'empire ; en réalité, il est indépendant. Jusqu'ici, pour aller dans son pays, nous avons toujours suivi les voies d'eau des bassins *Tóng-t'ing* ou *P'ouo-yang*. Or ces voies sont souvent interceptées ou impraticables. Je sais que le pays de *Íe-lang* pourrait fournir plus de cent mille guerriers d'élite. En descendant en bateau la rivière *Tsāng-k'eue*, on pourrait envahir tout le *Nân-ue* à l'improviste. Je vous prie de m'accréditer pour ouvrir cette voie, et pour traiter avec le pays de *Íe-lang*...

L'empereur donna à *T'âng-mong* une mission officielle et une escorte de mille hommes. Celui-ci descendant vers le sud, de *Tch'êng-tou* entre la rivière *Minn* et les montagnes occidentales ^{p.421} à travers un pays peuplé par les tribus des *Í*, dits *Í* de l'Ouest ou du Sud-ouest, arriva à *Íe-lang*, fut reçu par le roi *Toüo-t'oung*, lui fit de beaux présents, le menaça, le caressa, et finit par tirer de lui un traité, qui le faisait vassal de l'empire. *Toüo-t'oung* alla si loin, parce que, avide des produits chinois, il ne croyait pas que son allégeance deviendrait jamais plus qu'un mot, vu les difficultés des communications avec la Chine, lesquelles lui étaient bien connues. Il ne se doutait pas, le brave homme, que là où il n'y a pas de chemins, on petit en faire. *T'âng-mong* étant revenu à la cour avec son traité, l'empereur créa aussitôt la préfecture *Kiên* (rivière *Minn*, 17), et fit lever les milices de ce pays, pour construire des routes. Il paraît que *T'âng-mong* y alla trop rondement. Des miliciens levés, beaucoup moururent à la peine, d'autres désertèrent ; d'autres furent exécutés sommairement, d'après la loi martiale. Ces duretés soulevèrent les peuples de *Pā* et de *Chòu* (42, 4). L'empereur dut envoyer *Séu-ma siang jou* pour désavouer *T'âng-mong*, et assurer au peuple que cet officier l'avait vexé contre les intentions du Fils du Ciel. Rassurés par ces discours, et ayant appris que les *Í* du sud (*Íe-lang*) avaient reçu de beaux cadeaux, les principicules des *Í* du sud-ouest et de l'ouest, qui occupaient le pays entre la rivière *Minn* et les montagnes (x), voulurent tous devenir vassaux de l'empire. L'empereur demanda à *Séu-ma siang jou* ce qu'il en pensait. Celui-ci répondit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Prenez tout ce pays, et vos communications seront assurées, depuis le pays de *Chòu* (*Tch'êng-tou* 4), jusque chez les *Î* du sud (*Yûnn-nan*, r)...

L'empereur donna à *Séu-ma siang jou* pleins pouvoirs pour réaliser ce plan. Celui-ci fit à tous ces petits *Î* de si beaux cadeaux, qu'ils se donnèrent tous à l'empire. Une Marche occidentale, comprenant plus de dix districts, fut ainsi ajoutée à l'empire. Elle fut gouvernée par un officier militaire supérieur. L'empereur fut extrêmement content.

— *Yîng-ts'i*, fils du roi *Tcháo-hou* de *Nân-ue* (p. 420), que son père avait envoyé à la cour de Chine en 135, avait épousé à *Tch'âng-nan* une fille de la famille *Kiôu*, qui lui donna un fils *Hîng*. *Tcháo-hou* étant mort, *Yîng-ts'i* était retourné au *Nân-ue*, pour y être roi. Il avait nommé sa femme chinoise reine, et son fils *Hîng* prince héritier. Des envoyés impériaux l'exhortèrent souvent à aller à *Tch'âng-nan* faire sa cour, comme c'était le devoir des princes tributaires ; mais, voluptueux, cruel et volontaire, *Yîng-ts'i* s'y refusa toujours, et cessa même à la p.422 fin de recevoir les envoyés de l'empereur, sous prétexte de maladie. De fait ses débauches le mirent au tombeau. Son fils *Hîng* lui succéda sur le trône, sous la tutelle de sa mère. Jadis cette mère avait eu, à *Tch'âng-nan*, un commerce avec *Nân-kouo cháo-ki*, originaire de *Pá-ling*.

Or, en 113, l'empereur envoya précisément cet homme, pour inviter la veuve et son fils à venir faire leur cour. Dès qu'il fut arrivé au *Nân-ue*, il recommença à fréquenter la reine. Or celle-ci étant chinoise, n'était pas aimée de ceux du *Nân-ue*. Elle fit demander à l'empereur d'annexer le *Nân-ue* à l'empire, et de faire de son fils un roitelet feudataire, qui ferait sa cour tous les trois ans. Naturellement le Fils du Ciel consentit très volontiers ; mais il n'osa pas changer le ministre de la reine, un certain *Lù-kia*, patriote ardent, aimé de tout le pays. Il lui octroya un sceau d'argent, et plaça auprès de lui un Résident chinois...

En 112, la reine du *Nân-ue* manifesta son intention d'aller à *Tch'âng-nan* faire sa cour. *Lù-kia* fit tout ce qu'il put pour l'en dissuader. Il rompit aussi avec le Résident impérial. La reine résolut de se défaire de *Lù-kia*. Ayant donc fait préparer un grand festin, elle y réunit le Résident chinois, son ministre *Lù-kia*, et tous les grands officiers du *Nân-ue*. Or le frère de *Lù-kia* était commandant des troupes qui gardaient le palais. Quand on eut bu quelques coupes, la reine dit à brûle-pourpoint à *Lù-kia* :

— C'est un bien, pour le *Nân-ue*, d'avoir été annexé à l'empire ; pour quel motif cela vous déplaît-il ?...

Sentant que cet exorde ne promettait, rien de bon, *Lù-kia* se leva pour sortir. Furieuse, la reine voulut le percer d'un javelot, mais le petit roi arrêta son bras. *Lù-kia* se fit escorter à son domicile par les soldats de son frère, se dit malade, ferma sa porte, et complota en secret une révolution, avec les grands de la principauté. Il paraît qu'on avait eu vent en p.423 Chine, des difficultés de la reine,

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

car le brave *Hân ts'ien-ts'iou* lui amenait une troupe de deux mille soldats chinois. Quand cette petite armée approcha, *Lù-kia* jeta le masque. Il lança la proclamation suivante :

« Le roi est jeune, et la reine est chinoise ; d'accord avec le Résident impérial, elle trouble le pays et ruine la famille royale des *Tcháo* !...

Dès que ce factum fut affiché, le peuple se souleva, courut au palais, massacra le petit roi *Hîng*, la reine *Kiōu*, et le Résident impérial. Puis il mit sur le trône le prince *Kiên-tei*, fils du feu roi *Yîng-ts'i* et d'une femme de *Úe*. Sur ces entrefaites, *Hân ts'ien-ts'iou* étant arrivé avec sa faible troupe, prit quelques petites places. Ceux de *Úe* hâtèrent traîtreusement sa marche, lui fournirent des vivres, etc. Ils l'amènèrent ainsi jusqu'à 40 *lî* de Canton, où ils l'exterminèrent avec tout son monde. Puis ils garnirent de soldats, les défilés qui conduisaient dans leur pays...

Le prestige impérial exigeait une vengeance éclatante de cet outrage. En 111, le général *Yâng-p'ou* entra sur le territoire de *Úe*, et enleva *Chêu-menn*, place sur laquelle *Lù-kia* fondait ses espérances. Puis il attendit l'arrivée de son collègue *Lôu pouo-tei*. Les deux généraux ayant fait leur jonction, apparurent devant Canton, la capitale du *Nân-ue*. Arrivés devant la ville le soir, ils assaillirent aussitôt un faubourg, battirent les soldats qui l'occupaient, et l'incendièrent. Puis, se retirant exprès dans son camp, *Lôu pouo-tei* fit dire aux habitants de la ville, que ceux qui se soumettraient, seraient récompensés. On se le dit, et à l'aube, la ville capitula. Le roi *Kiên-tei* et le ministre *Lù-kia*, qui avaient essayé de fuir sur mer, durant la nuit, furent pris et mis à mort. Le *Nân-ue* se trouva pacifié d'un seul coup. Il fut annexé à la Chine, et divisé en neuf préfectures, représentant les provinces actuelles *Koang-tōng* et *Koang-sī*, plus une ^{p.424} zone d'influence comprenant approximativement le Tonkin et l'Annam. La campagne avait été si rapide, que les contingents de *Íe-lang*, descendant le Fleuve de l'Ouest, arrivèrent quand tout était fini.

Cependant *Ú-chan*, devenu roi des *Tōng-ue* (*Fôu-kien*, m) dans les circonstances que nous avons dites (p. 419), s'était offert à seconder les généraux chinois envoyés contre le *Nân-ue*. Il avait embarqué huit mille hommes sur des jonques de guerre, et s'était avancé jusqu'à *Kîe-yang* ; puis, prétextant que la mer était trop grosse, il s'était arrêté, et avait fait secrètement des ouvertures aux *Nân-ue*. Quand ceux-ci eurent été défaits, le général *Yâng-p'ou* avertit l'empereur de ces faits, et lui demanda la permission de châtier le *Tōng-ue*. L'empereur ne lui permit pas de prendre l'offensive, mais lui ordonna d'occuper les passes qui conduisent du bassin du Fleuve de l'Ouest dans celui du lac *P'ôuo-yang* (k), et de là dans le bassin du *Minn* (p). Quand *Ú-chan* eut connaissance de ces mouvements, il se révolta ouvertement, et s'appela l'empereur Oû. Le Fils du Ciel envoya contre lui trois généraux. *Hân-chouo*, parti du *Tchéé-kiang* actuel par mer, envahit les côtes du *Fôu-kien* ; *Yâng-p'ou* l'envahit par les passes du *Kiāng-si* (p), et *Wâng wenn-chou* par le *Koāng-tong* (n). Jugeant la situation désespérée, en 110, un certain *Wâng kiu-kou* tua le roi *Ú-chan*, comme celui-ci avait jadis tué son frère. Tout le *Tōng-ue* se soumit aux Chinois... Considérant que le bassin du *Minn* (m), si bien pourvu de défenses naturelles, était habité par un peuple dont l'in-

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

constance serait un ennui continuel pour l'empire, l'empereur ordonna à ses généraux de transporter ce peuple, en bloc, entre le Fleuve Bleu et le *Hoâi*, région qui était, en ce temps-là, le cloaque de l'empire. L'ordre impérial fut exécuté. Le bassin du *Minn* fut ^{p.425} complètement évacué.

Cependant les Chinois s'étaient rendu compte, que leur position à *Îe-lang*, sur la limite des eaux du Fleuve Bleu et du Fleuve de l'Ouest, ne serait assurée, que quand ils auraient conquis le pourtour inférieur de la courbe ascendante du Fleuve Bleu, le pays entre *Yûnn-nan-fou*, et *Tâ-li-fou*, alors royaume de *Tiën*. Ils mobilisèrent donc, en 109, les milices du *Séu-tch'oan* actuel, supprimèrent d'abord quelques tribus insignifiantes, puis attaquèrent le roitelet de *Tiën*. Celui-ci se soumit à la Chine, et son territoire fut annexé.

Voilà les Chinois maîtres des têtes de route du Tibet et de la Birmanie, *Tâ-tsien-lou* (en 130) et *Tâ-li-fou* (en 109). *Tâ-tsien-lou* doit son nom (forge de flèches), à ce que les Chinois y établirent une fabrique de flèches, pour les guerres que nous venons de raconter, les bambous minces et le fer abondant dans ce pays.

@

Conquête de la Corée. — Jadis, quand le royaume de *Yén* était dans toute sa puissance, il avait d'abord rendu tributaires, puis s'était annexé, vers l'an 245 (p. 996), les royaumes de *Tchénn-p'an* (est du *Leâo*) et de *Tch'âo-sien* (Corée), puis avait construit des barrières, afin de protéger ces pays contre les courses des Huns. Quand *Ts'inn* eut conquis *Yén*, en 222, il s'annexa aussi les pays situés à l'est du *Leâo*. Quand les *Hán* régnèrent sur la Chine, trouvant la Corée trop difficile à gouverner, en raison de son éloignement, ils firent du fleuve *P'ei* (maintenant *Tâ-t'oung-kiang* au sud de *Hpyeng-yang* en Corée) la limite de l'empire... Cependant un fugitif de *Yén*, nommé *Wéi-man*, réunit une troupe d'aventuriers chinois. Ayant adopté la coiffure et le costume des barbares *Î*, cette bande passa le fleuve *P'ei*, et s'établit dans le pays jadis soumis aux *Ts'inn*, puis abandonné par les *Hán*, où est maintenant Seoul. Ensuite, ayant confédéré les *Tch'âo-sien* et les *Tchénn-p'an*, et racolé un grand nombre d'émigrants chinois de *Yén*, *Wéi-man* se fit roi, et empiétant sur le territoire de l'empire, établit sa capitale à *Wâng-hien*, le *Hpyeng-yang* actuel, fondé en 1050 par le vicomte de *Ki*, qui y avait régné (p. 71)... Sous les règnes de l'empereur *Hoéi*, puis de l'impératrice *Lù*, le gouverneur impérial du *Leâo-tong*, feignant de considérer *Wéi-man* comme un vassal de l'empire, lui donna commission de contenir les *Î* qui tenteraient de faire ^{p.426} des courses en Chine, mais lui défendit d'arrêter quiconque voudrait venir se soumettre à l'empereur. *Wéi-man*, profita de cette position semi-officielle, pour empiéter de plus en plus sur le territoire de l'empire, s'appropriant successivement plusieurs petites villes, et s'étendant sur plus de mille *li*, jusqu'au *Yâ-lou-kiang*. Quand il mourut, son royaume passa, par son fils, à son petit-fils *Yóu-k'iu*. Il devint le réceptacle de tous les déserteurs et transfuge de l'empire.

En 109, l'empereur Oû, envoya *Chée-heue* pour faire, à ce sujet, des représentations à *Yóu-k'iu*. Celui-ci refusa de les recevoir, se proclamant ainsi

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

indépendant. En s'en revenant, *Chée-heue* assassina le Coréen chargé de le guider, et rapporta sa tête à l'empereur, en la faisant passer pour celle du grand général de *Tch'âo-sien*. L'empereur le nomma aussitôt gouverneur du *Leâo-tong* (28). Il y était à peine arrivé, que les Coréens tombèrent sur lui à l'improviste, et le massacrèrent.

Alors l'empereur réunit en une armée, tous les condamnés à mort de l'empire, et envoya cette élite d'un nouveau genre, à la conquête de la Corée, sous les ordres des généraux *Yâng-p'ou* et *Sûnn-tcheu*. En 108, les impériaux entrèrent en Corée. Le roi *Yôu-k'iu* avait mobilisé ses soldats et occupé les passes. *Yâng-p'ou* arrivé le premier, se fit battre, dut fuir, et fut longtemps à racoler ses hommes débandés. *Sûnn-tcheu*, au contraire, avait battu et rejeté au sud du fleuve *P'ei*, les Coréens qui s'étaient opposés à lui. Il assit son camp au nord-est de *Hpyeng-yang*. *Yâng-p'ou* étant venu le rejoindre, assit le sien au sud de la ville. Tous deux restèrent ainsi durant plusieurs mois, sans arriver, ni à cerner la ville, ni à la prendre. *Sûnn-tcheu* commandait des hommes de *Yén* et de *Tái*, robustes et braves. Les hommes de *Ts'î* du général *Yâng-p'ou*, faibles et lâches, se faisaient battre coup sur coup. Honteux, ^{p.427} et craignant pis encore, *Yâng-p'ou* offrit de parlementer. Les grands officiers coréens acceptèrent ses offres. Les négociations n'avaient pas encore entièrement abouti, quand *Sûnn-tcheu* somma brutalement la ville de se rendre. Il essuya un refus. Alors il fit dire à *Yâng-p'ou* de se tenir prêt pour donner l'assaut, en même temps que lui, un jour déterminé. *Yâng-p'ou* voulant tenir la parole qu'il avait donnée aux Coréens, refusa de seconder *Sûnn-tcheu*. Celui-ci considérant que *Yâng-p'ou*, toujours battu, était bien avec les Coréens, pensa qu'il trahissait. Cependant l'empereur ayant appris que c'était la mésintelligence des généraux qui faisait traîner en longueur le siège de *Wâng-hien*, envoya le préfet de *Tsi-nan*, *Koûng-sounn soei*, pour les réprimander, et pour faire ce qu'il faudrait faire. *Koûng-sounn soei* étant arrivé au camp impérial, *Sûnn-tcheu* lui communiqua ses soupçons. Sans examiner davantage, le légat se saisit de *Yâng-p'ou*, donna ses troupes à *Sûnn-tcheu*, et revint faire son rapport à l'empereur. Soit qu'il jugeât ce procédé trop sommaire, soit qu'il fût renseigné par ailleurs sur des dessous que nous ignorons, l'empereur fit mourir *Koûng-sounn soei*. Cependant *Sûnn-tcheu* attaqua énergiquement les Coréens. Alors *Ni hi-ts'an*, ministre du roi *Yôu-k'iu*, lui coupa la tête, et livra la Corée aux impériaux. Elle fut partagée en quatre préfectures. *Sûnn-tcheu* revenu vainqueur, fut exécuté sur la place du marché, on ne sait pas pourquoi. *Yâng-p'ou* digne de mort pour s'être laissé battre, se racheta et fut dégradé au rang du peuple.

Finances. — L'empereur Oû fit des guerres nombreuses et dispendieuses. Ses folies superstitieuses, coûtèrent aussi beaucoup d'argent. Il s'ensuivit que son trésor était toujours à sec, et qu'il fut ^{p.428} réduit à recourir à toute sorte d'expédients pour battre monnaie.

En 140, on refondit la monnaie de cuivre, et on la fit du poids de un huitième d'once.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

En **136**, on refondit la monnaie de cuivre, et on la fit peser une demi-once.

En **129**, on imposa, pour la première fois, une taxe sur le roulage.

En **123**, les guerres contre les Huns, les primes pour les têtes coupées et pour les prisonniers faits, avaient coûté plus de 200 mille livres d'or, et la vie de plus de 100 mille hommes et chevaux, sans compter les armes et cuirasses, les transports et le reste. Le Grand Intendant constatant que le trésor était vide, et qu'il n'avait plus de quoi payer l'armée, mit en vente les titres honorifiques, et permit le rachat des peines légales, excepté la peine de mort. On institua une série graduée de 17 titres « pour mérites militaires ». Celui qui les achetait tous, jusqu'au degré de *ts'iên-fou* inclusivement, devenait de droit mandarin. Cette mise à l'encan des charges, les avilit, en y introduisant toute sorte de gens.

En **119**, toutes les caisses du gouvernement étant de nouveau vides, et les capitalistes refusant de l'aider dans sa détresse, quelqu'un proposa, pour rabattre leur orgueil, de mettre en circulation des valeurs neuves, auxquelles on donnerait cours forcé. Il y avait alors, dans le parc impérial, nombre de cerfs blancs, et, à la monnaie impériale, une grande provision de métaux blancs, argent et étain. On tua les cerfs, on coupa leur peau en carrés de un pied de côté, dont on broda le bord ; chaque carré valut 400 mille pièces de monnaie ; on ordonna que chaque fois qu'un seigneur ferait sa cour, il serait tenu de présenter son sceptre d'investiture, sur un de ces carrés, qu'il lui fallait préalablement acheter au trésor, en espèces sonnantes. Avec les métaux blancs, on fondit trois sortes de pièces, lesquelles valurent chacune respectivement, trois mille, cinq cents, et trois cents pièces de monnaie. On refondit aussi la monnaie de cuivre ; les sapèques pesèrent de nouveau un huitième d'once. Une loi porta peine de mort contre tout particulier qui fondrait de la monnaie ; et amputation du pied gauche, pour quiconque aurait fondu un instrument en fer, ou cuit du sel, l'État se réservant le monopole absolu du fer et du sel... On obligea tous les négociants non propriétaires, à déclarer leur fortune, et on les imposa du vingtième. On taxa tous les bateaux, tous les véhicules. Quiconque cachait ses biens, ou ne les déclarait pas, ou n'en déclarait qu'une partie, était déporté, pour un an, dans un poste militaire, à la frontière. Ceux qui dénonçaient les biens cachés, en recevaient la moitié... Ces lois avaient presque toutes été inspirées par *Tchāng-t'ang* ; aussi tout le peuple haïssait-il cet homme à mort.

En **118**, on refondit la monnaie de cuivre, et on la refit du poids de cinq vingt-quatrièmes d'once.

En **115**, on constata que, depuis l'introduction des pièces de métal blanc et des petites sapèques, plusieurs myriades d'hommes avaient été mis à mort pour avoir fondu de la monnaie ; et que, malgré cela, le nombre des monnayeurs augmentait chaque jour, si bien que les mandarins n'en venaient plus à bout. Un édit impérial institua donc une commission de six Encyclopédistes, qui reçurent ordre de faire le tour de toutes les préfectures, afin de prêter main forte aux mandarins, ou de punir leur négligence. Le résultat de cette enquête, fut la défense absolue de

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

fondre des sapèques dans les préfectures. La monnaie impériale eut le monopole du coulage. Toute monnaie d'autre provenance, fut démonétisée.

En **112**, lors du grand sacrifice de la neuvième lune au temple des ancêtres, quand les seigneurs offrirent, selon l'usage, leur contribution au sacrifice, le trésorier examina soigneusement les métaux qu'ils ^{p.430} avaient offerts. L'empereur décréta de lèse-majesté, tous ceux dont l'offrande fut trouvée défectueuse, pour le poids ou pour le titre. A cette occasion, cent-six seigneurs furent dégradés.

En **98**, monopole exclusif de l'État, sur la fabrication et le débit des boissons fermentées ; cette industrie fut absolument interdite aux particuliers, et réservée à l'État.

En **97**, on permit de se racheter, même de la peine de mort. Dans toute l'échelle criminelle, moyennant un don de 500 mille sapèques, on rabaisait son châtiment d'un degré (p. 81 et 94).

Personnages. — Les notices biographiques abondent sous ce règne. Citons quelques traits, qui jettent de la lumière sur les mœurs du temps.

An **134**. *Kī-nan* commença par être page impérial. Son caractère était un singulier mélange d'insolence et de prudence... Durant les troubles du pays de *Úe* (p. 417), l'empereur l'ayant envoyé aux informations, il eut peur d'aller si loin, revint et dit :

— Les *Úe* ne peuvent pas vivre sans se battre entre eux. Est-il d'un légat impérial, de se salir au contact de pareilles gens ?

Un grand incendie ayant détruit plus de mille habitations dans le chef-lieu de la province *Heûe-nei*. l'empereur envoya *Kī-nan* en qualité d'enquêteur. Celui-ci étant revenu, dit :

— Un incendie, ce n'est pas une affaire. Mais en revenant par la province *Heûe-nan*, j'ai constaté que la sécheresse a réduit à l'extrémité plus de dix mille familles, si bien que les parents et les enfants se mangent les uns les autres. Alors j'ai usé de mon titre de légat, pour faire distribuer à ce peuple tout le grain des greniers publics. En ce faisant, j'ai outrepassé mes pouvoir. Je vous prie de statuer sur ma peine...

L'empereur dit qu'il avait agi sagement, et le déclara innocent. Cependant, ^{p.431} fatigué à la longue par ses incessantes remontrances, il l'envoya comme préfet dans le *Chān-tong* actuel. Or *Kī-nan*, faible de santé, était presque toujours alité. Néanmoins, au bout d'un an, sa préfecture fut dans l'ordre le plus parfait. Alors l'empereur le rappela, et lui donna une charge à la capitale... *Kī-nan*, qui était taoïste, appliquait, dans son gouvernement, les principes de cette secte. Il se tenait en repos, agissant le moins possible, laissant aller les choses, n'entrant jamais dans les détails. Il dédaignait les lettres. Franc jusqu'à la grossièreté, il

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

jetait à la figure des gens, tout ce qu'il avait sur le cœur... L'empereur qui affectait, dans son parler, des formes recherchées, commençait habituellement ses allocutions par ces mots : *je désirerais que !...* Un jour *Kī-nan* lui dit en face :

— Vous désirez trop de choses, et vous vous donnez trop l'air d'un sage ; prétendriez-vous faire croire, par hasard, que vous ressemblez à *Yâo* et à *Choûnn* ?

L'empereur entra dans une telle colère, qu'il leva la séance. Retiré dans ses appartements, il dit à ses familiers :

— O le malappris !...

De leur côté, les officiers tancèrent *Kī-nan*. Celui-ci leur demanda avec flegme :

— Est-ce pour approuver tout ce qu'il fait, que l'empereur entretient des ministres et des consultants ? S'il ne veut faire que ses volontés, pourquoi nous dérange-t-il ?

Quoique *Ki-nan* fait ouvertement taoïste, les Confucéistes, grands admirateurs du genre *ours* (p. 188), le louent à l'envi. *Kī-nan*, dit l'histoire, toucha juste, quand il reprocha à l'empereur *Oû* la trop grande multiplicité de ses désirs. C'est là le défaut ordinaire des princes. *Yâo*, *Choûnn*, *Û*, les empereurs *Tāng*, *Wên* et *Oû*, n'avaient pas de désirs. Ils suivaient le cours des choses. Seuls les Sages éminents, ont pu s'élever jusque là. Quant aux autres princes, esclaves de leurs désirs, les uns se sont ^{p.432} adonnés au vin, d'autres à la luxure, d'autres à la passion de thésauriser, d'autres à la manie de bâtir. Les uns ont voyagé ou chassé, les autres ont élevé des chiens et des chevaux. Les uns ont aimé le jeu, d'autres ont cultivé les arts de bas étage. Les uns se sont épris des armes, des conquêtes, et de la gloire militaire ; d'autres ont donné leur cœur aux spéculations bouddhistes ou taoïstes. Si, parmi ces diverses folies, les unes sont plus pernicieuses et les autres moins, toutes, néanmoins, éparpillent l'application mentale et égarent la droite raison. Quand les princes de cette sorte prétendent se donner un air de sagesse, la réalité objective ne répondant pas à leur prétention, ils ne font pas impression sur le cœur et sur les mœurs du peuple. Pour pouvoir perfectionner autrui, un prince doit commencer par être parfait lui-même. Or le premier pas dans la voie de la perfection, c'est la suppression des désirs. Quand le cœur est vide, le bien y entre. Quand l'intérieur est en parfaite harmonie, aucun mouvement déraisonnable ne se produisant plus, tout est bon, tout est bien. Voilà le secret des succès de *Yâo* et de *Choûnn*... En 118, l'empereur nomma *Kī-nan* préfet du *Hoâi-yang*. *Kī-nan* lui dit en pleurant :

— J'y mourrai ! Je ne vous reverrai plus ! Je ne vous servirai plus ! Étant sans cesse malade, je n'ai pas ce qu'il faut pour tenir une préfecture ! De grâce, laissez-moi, pour le reste de mes jours, dans les fonctions de conseiller aulique !...

L'empereur dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Vous déprisez la préfecture de *Hoâi-yang*. J'ai besoin de vous, pour y remettre à l'ordre, et les officiers, et le peuple. Vous la gouvernerez de votre lit !...

Kî-nan alla donc à *Hoâi-yang*, où il remit l'ordre et mourut dix ans plus tard.

En 130, l'empereur fit Encyclopédiste, un certain *Koūng-sounn houn*, qui lui avait présenté le petit chef-d'œuvre ^{p.433} littéraire que voici :

« Au temps de *Yâo* et de *Choūnn*, sans dignités ni primes, on bonifiait le peuple par de bons discours ; sans peines ni supplices, on le tenait dans l'obéissance. Car, quiconque est bien intentionné, gagne le cœur du peuple, et en fait ensuite ce qu'il veut. En créant des officiers, on étend l'action du gouvernement. En réprimant les rumeurs vagues, on assure la paix publique. En s'abstenant de fabriquer des objets dépourvus de finalité, on pratique l'économie. En n'imposant pas au peuple des corvées intempestives, on l'aide à parvenir au bien-être. En encourageant les capables, en décourageant les incapables, on fait estimer le pouvoir. En élevant les hommes de mérite, en abaissant les nullités, on s'attache les officiers. Quand les châtiments sont proportionnés aux délits, et les récompenses aux mérites, cela donne du cœur aux fonctionnaires. Ces huit points sont la racine du bon gouvernement. Car, quand le peuple est à l'aise, il ne se révolte pas ; quand on le traite raisonnablement, il ne maugrée pas ; quand on le traite poliment, lui aussi est poli ; quand on l'aime, il aime de retour ; aussi ces points sont-ils de la plus haute importance. Les rites sont la règle du peuple ; quand ils sont appuyés par des récompenses et des peines, le peuple les observe. Quand on lui montre de l'affection, le peuple obéit ; quand on lui parle avec douceur, il se montre souple. O prince, si vous le traitez avec bienveillance, le peuple vous sera uni de cœur. Or, quand les cœurs sont unis, l'harmonie paraît, dans les sentiments, dans les actes, dans les paroles ; le ciel et la terre, tout se met à l'unisson, et, les deux principes étant d'accord, le vent et la pluie viennent en leurs temps, les moissons sont abondantes, les animaux se multiplient, les monts ne branlent pas, les eaux ne tarissent pas ; c'est le concert universel. L'adage dit : l'humanité porte à aimer, la justice fait agir comme il ^{p.434} convient, les rites font marcher comme il sied, la sagesse enfante les bons conseils. Ces quatre choses sont de l'essence de tout bon gouvernement. Quand il y en a ce qu'il faut, l'empire est paisible et content ; sinon, le prince n'est pas respecté, et les officiers font du désordre ; c'est là la pente naturelle des choses...

N'est-ce pas que ces ritournelles confucéistes sont agaçantes, comme ces airs de boîte à musique dont chacun est sursaturé. Il faut les étudier cependant. Car ces idées-là ont eu cours forcé jusqu'en 1911, et certains n'ont pas encore consenti à les oublier. — Les conseils d'État de ce temps-là, devaient être de singulières

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

palabres. *Koûng-sounn houng* avait toujours quelque chose à dire. Il exposait ses idées devant l'empereur, sans les lui imposer. Ce système plaisait extrêmement à sa Majesté, qui pouvait ainsi se donner l'air d'avoir une opinion personnelle. L'empereur avait coutume de faire parler d'abord *Kî-nan*, lequel fonçait droit sur le sujet. Puis il faisait reprendre le même thème par *Koûng-sounn houng*, qui émoussait les saillies du préopinant, selon le goût de l'empereur, dont il avait l'oreille.

En 124, *Koûng-sounn houng* fit la motion suivante :

« Actuellement dix brigands armés d'arbalètes, suffisent pour paralyser un officier du gouvernement. Je demande qu'on enlève au peuple toutes ses armes...

L'empereur soumit l'affaire à son conseil. Le conseiller *Oû-k'iou cheou-wang* opina contre le projet, en ces termes :

— Les anciens ont inventé les cinq sortes d'armes, non pour faire du mal, mais pour repousser la violence et pour réprimer les méchants. En temps de paix, elles servent contre les animaux sauvages, et se conservent pour les cas éventuels. En temps de guerre, elles servent à la protection du pays. Quand, devenus maîtres de l'empire, les *Ts'inn* eurent fondu les cuirasses et les armes, et brisé les lances et les épées (p. 210), le peuple se_{p.435} battit plus qu'avant, avec ses instruments aratoires, dont il avait moins peur ; les violences se multiplièrent, et le désordre empira. Les rois sages contenaient le peuple par l'excellence de leur enseignement, et non par des mesures coercitives, lesquelles ne mènent jamais à rien. Ils voyaient même d'un bon œil, que le peuple s'exerçât à manier les armes, puisqu'ils firent, du tir à l'arc, une institution nationale. Jamais ils n'ont fait aucune loi, pour prohiber les armes. Une pareille loi serait contraire aux bons, et favorable aux méchants. Car, la peine de mort ne suffisant pas pour éteindre la race des brigands, il est à croire qu'il y en aura toujours. Il faut donc que le bon peuple soit toujours en état de se défendre. Si le gouvernement l'en empêche, il fera l'affaire des brigands, et livrera les honnêtes gens. Voilà pourquoi je m'oppose à ce projet de loi...

En 119, à propos de la nomination de *Î-tsoung* comme préfet de la capitale, et de *Wâng wenn-chou* comme commandant de la gendarmerie, l'histoire raconte les anecdotes suivantes... Un certain *Nîng-tch'eng* était commandant d'une passe. Officiers et peuple, qui devaient y passer, criaient :

— Mieux vaut tomber sous les griffes d'une tigresse qui allaite, que dans les mains de *Nîng-tch'eng*.

Î-tsoung ayant été nommé, préfet de *Nán-yang*, passa par cette passe. *Nîng-tch'eng* lui fit les plus basses obséquiosités. Le préfet ne le salua même pas. Arrivé dans sa préfecture, il détruisit toute la famille de *Nîng-tch'eng*, qui était de

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

sa juridiction. Transféré plus tard à *Tíng-siang*, aussitôt qu'il fut arrivé à la ville, il alla droit à la prison. Il y surprit les détenus pour crimes graves, faiblement liés, sans chaînes ni entraves, ce qui était contraire aux règlements ; il y avait même des visiteurs dans la prison. Il fit aussitôt fustiger les geôliers et les visiteurs. Quand aux détenus, ^{p.436} il leur dit :

— Je vais régler tous vos comptes d'un seul coup !

et il en fit massacrer quatre-cents sur l'heure. La préfecture entière frissonna.

Wâng wenn-chou avait fait ses débuts, comme gouverneur de *Koāng-p'ing*. Là avec une dizaine de détectives du pays même, qui étaient, comme on disait, ses griffes et ses dents, il avait fait si bonne besogne, qu'aucun voleur n'osait même approcher de *Koāng-p'ing*. Ayant été ensuite transféré comme préfet dans le *Heùe-nei*, avec son escorte personnelle de cinquante cavaliers, il captura lui-même les principaux brigands du pays. Convenablement torturés, ceux-ci compromirent deux mille familles. *Wâng wenn-chou* demanda à l'empereur l'autorisation d'exterminer les plus compromis avec toute leur parenté, et les autres avec leur famille seulement. L'empereur le lui ayant permis, *Wâng wenn-chou* massacra, en une fois, tout ce monde... Il était entré en charge à la neuvième lune. A la douzième lune, dans toute la préfecture, personne n'osait plus souffler mot. Il se mit ensuite à pourchasser ceux qui, lui ayant échappé, s'étaient réfugiés dans les principautés et les préfectures avoisinantes. Enfin, quand le printemps fut arrivé, la loi défendant d'exécuter les criminels à cette époque, *Wâng wenn-chou* soupirant de dépit, dit :

— Ah ! si l'hiver avait pu durer un mois de plus, ils y auraient tous passé !...

L'empereur édifié sur sa capacité, le fit commandant de sa gendarmerie. — Nota : Comme presque tous leurs congénères, ministres ou officiers sous les *Hán*, *Í-tsoung* et *Wâng wenn-chou* finirent par la main du bourreau.

En 117, disgrâce de *Yên-i*, ministre de l'agriculture... Quand l'empereur avait ordonné (p. 428) que les princes présenteraient leur sceptre, valant quelques milliers de sapèques ^{p.437} sur un carré de peau de cerf valant 400 mille sapèques, *Yên-i* eut l'imprudence de dire que, dans cette affaire, « le tronc et les branches n'étaient pas proportionnés », c'est-à-dire que la chose était à rebours du bon sens. Cette critique déplut à l'empereur, inventeur du cours forcé des carrés de peau de cerf. Un courtisan s'empressa donc de découvrir à *Yên-i* de vieux péchés. Déféré au Grand Juge *Tchāng-t'ang*, *Yên-i* refusa de répondre. Il paraît même qu'il se permit un rictus sardonique. *Tchāng-t'ang* fit savoir à l'empereur, que *Yên-i* n'avait rien dit de bouche, mais qu'il devait avoir, mal pensé de l'empereur dans son cœur... *Yên-i* fut exécuté, et le crime de « mauvaise pensée » fut ajouté au code.

En 110, la sécheresse étant très grande, l'empereur ordonna aux officiers de prier pour la pluie. *Poùo-cheu* dit :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Il y aurait mieux à faire, pour apaiser le Ciel. Les mandarins des districts doivent se contenter, pour leur entretien, de la somme qui leur est assignée sur le tribut et les taxes. Or *Sāng hounng-yang* fait faire à son profit, par ses employés, toute sorte d'accaparements et d'agiotages. Cela crie vengeance au Ciel. Faites-le bouillir, et il pleuvra !

En 109 *Tou-tcheou* fut nommé Grand Juge. Il cachait un cœur féroce, sous un air bonhomme. Sous son administration, les mises en accusation pullulèrent. Il intenta, en un an, plus de mille procès criminels, pour lesquels il fit saisir et incarcérer plus de soixante-dix mille personnes. Il augmenta, de plus de cent mille, le nombre des satellites.

En 103, *Koūng sounn heue* fut fait chancelier, malgré lui, comme beaucoup de fonctionnaires sous les *Hán*. Dans la séance solennelle où l'empereur devait lui remettre le sceau de sa dignité, il refusa de l'accepter, se prosterna, et pria avec larmes qu'on le dispensât de cette charge. L'empereur déposa le ^{p.438} sceau, se leva, et se retira sans lui répondre. En sortant, *Koūng sounn heue* dit :

— Je suis un homme perdu !...

De fait, en 91, son fils *King-cheng* qui était officier, détourna une somme d'argent, de la caisse du camp du nord. L'affaire ayant transpiré, *King-cheng* fut jeté en prison. Or on cherchait alors partout un certain *Tchōu nan-cheu*, malfaiteur célèbre. Le chancelier *Koūng sounn heue* s'offrit à le prendre, espérant racheter par le mérite extraordinaire de cette capture, la faute de son fils. De fait, il arrêta *Tchōu nan-cheu*. Celui-ci lui dit en ricanant :

— Chancelier, ce succès sera la perte de votre famille !...

et, de sa prison, *Tchōu nan-cheu* accusa *King-cheng* de privautés avec une princesse du sang, de maléfices contre l'empereur, et de paroles sentant la rébellion. Le chancelier fut aussitôt incarcéré. Père et fils se suicidèrent dans la prison, et leur famille fut exterminée... Douces mœurs et jolie époque !

Phénomènes naturels.

En 138, débordement du Fleuve Jaune. Famine telle que les hommes se mangèrent les uns les autres.

En 137, il y eut une pluie de sang ; les taches avaient la forme de lettres.

En 136, nuées de sauterelles.

En 135, au huitième mois, une comète parut à l'est, et traversa tout le ciel.

En 132, en été, le Fleuve Jaune ayant rompu sa digue méridionale à *Hôu-tzeu* (près de *K'āi-tcheou*, dans le *Heûe-peï* actuel), ses eaux se précipitant vers le sud-est, se mêlèrent à celles de la *Séu* et du *Hoāi*, inondant 46 préfectures. On leva cent mille hommes, pour fermer la brèche. Au moment où le travail s'achevait, il fut emporté par les eaux... En ce temps-là, le chancelier *T'iên-fenn*

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

possédait l'apanage de *Chōu*, situé au nord du ^{p.439} Fleuve. Le Fleuve ayant inondé le midi, *Chōu* était sauf. *Tiên-fenn* dit donc à l'empereur :

— Quand les fleuves rompent leurs digues, c'est le Ciel qui l'a voulu ; voilà pourquoi, malgré tous leurs efforts, les hommes arrivent difficilement à fermer ces brèches...

Ceux qui étaient préposés à l'observation des émanations, parlèrent de même... On abandonna donc le Fleuve à lui-même, sans chercher à l'endiguer de nouveau.

En 131, au quatrième mois, une gelée tardive, détruisit la végétation. La terre trembla.

En 130, un ouragan déracina des arbres.

En 129, grande sécheresse et nuées de sauterelles.

En 120, par suite de l'inondation du *Chān-tong*, beaucoup d'hommes souffrirent de la famine. Les enquêteurs impériaux commencèrent par leur distribuer tout le grain des greniers publics ; cela ne suffit pas. On tira des riches tout ce qu'on put ; cela ne suffit pas. Alors l'empereur fit transporter plus de sept-cent mille pauvres dans le *Choúo-fang* (5), récemment conquis sur les Huns. Ordre fut donné aux mandarins, de leur fournir le nécessaire, jusqu'à ce qu'ils eussent reconstitué quelque propriété. Des envoyés impériaux spéciaux leur partagèrent les terres et les protégèrent. Les frais de cet exode se montèrent à des sommes fabuleuses.

En 115, au troisième mois, il tomba une neige abondante. En été, il y eut des inondations. La famine fut telle, que les hommes se mangèrent les uns les autres.

En 114, famine sur tout le bas cours du Fleuve Jaune ; cannibalisme.

En **109**, l'empereur se détermina enfin à faire boucher la brèche de *Hôu-tzeu*, restée béante depuis l'an 132, c'est-à-dire durant 23 ans. On leva les hommes par myriades. La brèche fut bouchée, en présence de l'empereur, qui revenait de guetter les Immortels, sur le mont *Tōng-lai*. L'empereur précipita dans les eaux, ^{p.440} pour le Génie du Fleuve, un cheval blanc et un morceau de jade. Les ministres et officiers apportèrent chacun une fascine, puis le remblai fut achevé par les hommes de l'escorte impériale.

En 108, en hiver, au douzième mois (décembre), il y eut un violent orage. Il tomba des grêlons gros comme la tête d'un cheval.

En 105, en automne, sécheresse et sauterelles.

En 104, les sauterelles parties des provinces orientales, ravagèrent le pays jusqu'à *Toúnn-hoang*, près du Lob-nor.

En 91, en été, ouragan qui emportait les maisons et brisait les arbres.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

En 89, on entendit trois fois un bruit semblable au tonnerre, sans qu'il y eût aucun nuage au ciel (grondements souterrains, ou explosion de météorites, probablement). Il tomba deux bolides.

Culte. — Résumé du Mémoire de *Seu-ma ts'ien*, le Grand Annaliste et Astrologue de l'empereur Oû. Mémoires historiques, chap. 28... et Histoire des *Premiers Hán*, chap. 25, Ce document reprend les choses de haut ; nous ferons comme lui, non sans fruit.

Lorsque le futur empereur *Kāo* (*Liou-pang*, fondateur des *Hán*) vivait encore dans une basse condition, il tua un jour un grand serpent (p. 232). Alors un être transcendant prononça ces paroles :

— Ce serpent était le fils du Souverain blanc (patron des *Ts'inn*) ; celui qui l'a tué, est le fils du Souverain rouge (l'élément vainqueur).

Quand le futur empereur *Kāo* se leva contre les *Ts'inn*, il pria le Patron du sol, sous l'orme blanc de *Fōng*.

Quand il occupa *P'ei* et en fit son domaine, il sacrifia à *Tch'eu-you* (le premier rebelle, p. 22), et oignit, avec le sang de ce sacrifice, ses tambours et ses étendards.

Quand il fut devenu roi de *Hán* (p. 254), il arbora la couleur rouge.

En 205, il institua le Souverain noir (p. 353), et ses sacrifices sur le tertre du nord. Il rappela ensuite tous les prieurs officiels des *Ts'inn*. Il rétablit le Grand Prieur, le Grand Sacrificateur, le rituel et le cérémonial usité sous les *Ts'inn*. Il fit élever un tertre du Patron du sol, dans chaque district. Il fit un édit ainsi conçu :

« Je suis très zélé pour les sacrifices, et je les révère. Que les offrandes aux Souverains d'en haut, aux monts, aux fleuves, et à tous le *chēnn* qualifiés pour en recevoir, soient faites en leur temps, avec le rituel et le cérémonial habituel, comme précédemment.

En 201, l'empire étant reconstitué, l'empereur *Kāo* fit noter, par les Annalistes, sa ^{p.441} volonté expresse, qu'on prit soin du Patron du sol, sous l'orme blanc de *Fōng*, et qu'on lui sacrifiât régulièrement aux quatre saisons. Il ordonna au Grand Prieur d'instituer, à la capitale, un sacrifice à *Tch'eu-you*. Il régla aussi les autres sacrifices de la capitale, et tout ce qui concernait les prieurs et les *prieuses*. Les *prieuses* du pays de *Leāng*, sacrifiaient au ciel et à la terre, au sol, à l'eau, aux lares et aux pénates. Celles du pays de *Tsinn*, sacrifiaient aux cinq Souverains, au Maître du soleil, au Maître des nuées, au Maître du destin, etc. Celles de *Ts'inn*, sacrifiaient au Chef des Patrons du sol, etc. Celles de *Kīng*, sacrifiaient à la mère des *prieuses*, etc. Les *prieuses* des Neuf Cieux (régions célestes), faisaient des offrandes aux neuf cieux. Celles du Fleuve, lui faisaient des offrandes à *Linn-tsinn*. Celles des Monts du sud, sacrifiaient à ces montagnes, et à l'âme inapaisée du Second Empereur (p. 248).

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

De 199 à 197, l'empereur *Kāo* remplaça le Patron des moissons *Heóu-tsi* des *Tcheōu* (p. 58) conservé jusque là, par l'astérisme *Líng-sing* (la Vierge). Nous avons vu, ci-dessus, qu'il y avait un Patron général du sol (p. 58), qu'on ne nomme pas.

En 197, l'empereur *Kāo* décida que les seigneurs feraient les offrandes de règle, aux monts et aux fleuves qualifiés de leur territoire respectif ; que le mandarin de chaque district, offrirait régulièrement un mouton et un porc au Patron des moissons (astérisme *Líng-sing*) ; enfin que le peuple de chaque village pourvoirait partout lui-même le Patron local du sol, selon ses ressources. HCO, L 11 D.)

En 167, l'empereur *Wénn* augmenta la quantité des offrandes qu'on présentait à tous les *chênn*, et spécialement aux cinq tertres de *Yoūng* (p. 352), afin de remercier de leurs dons les cinq Souverains d'en haut et tous les *chênn*.

En 165, l'empereur *Wénn* fit, pour la première fois, le sacrifice aux cinq ^{p.442} tertres de *Yoūng* (p. 352).

En 164, l'empereur *Wénn* éleva, au nord de la *Wéi*, un temple aux cinq Souverains (p. 353).

En 144, l'empereur *King* offrit le sacrifice *kiāo* aux cinq tertres.

Au commencement de son règne, l'empereur *Oû* redoubla de zèle dans le service des *koèi* et des *chênn*. Quand il monta sur le trône, en 140, il y avait 60 ans que les *Hán* étaient au pouvoir. Tout l'empire était en ordre et en paix. Tous les fonctionnaires espéraient que le Fils du Ciel ferait les cérémonies *fóng* et *chán*, modifierait le calendrier, les mesures, etc.

L'on a émis diverses opinions et donné diverses explications des cérémonies *fóng* et *chán*. Je pense que l'explication la plus simple, l'explication étymologique, est la vraie. De même que l'empereur conférait des apanages territoriaux aux seigneurs, et les en investissait par un rit (*fóng*) d'investiture ; de même il conférait des apanages transcendants aux génies célestes (*chênn*) ou terrestres (*k'i*), que le gouvernement reconnaissait, et dont il approuvait le culte. Le rit de cette investiture transcendante, s'appelait *fóng* pour les génies célestes, et *chán* pour les génies terrestres ; deux termes, parce que deux catégories... La cérémonie impériale dont il va être sans cesse question, semble avoir été un *fóng-chán* collectif, honorant tous les génies célestes et terrestres de l'empire, des cinq régions de l'espace. — La modification du calendrier, de la couleur et de la musique nationale, des mesures, des habits, au commencement d'une dynastie, était, comme nous l'avons vu souvent déjà, l'acte par lequel la dynastie nouvelle se proclamait établie, et promulguait un nouvel état de choses, une ère nouvelle.

Or l'empereur penchant vers la doctrine des lettrés, appela auprès de lui des hommes sages et capables, *Tcháo-koan*, *Wáng-tsang*, et d'autres, qu'il anoblit pour leurs mérites littéraires. Il voulut qu'ils délibérassent sur la manière dont on construisait, dans l'antiquité, au midi de la ville, la grande salle *míng-t'ang*, dans

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

laquelle l'empereur recevait les seigneurs, lors des diètes d'empire. Il leur demanda aussi des mémoires, sur les anciennes tournées et chasses impériales, sur les cérémonies *fông* et *chán*, sur les modifications à apporter au calendrier et à la couleur des vêtements. Rien n'était encore terminé, quand l'impératrice douairière *Teóu*, dévote aux principes de *Hoâng-ti* et de *Lào-tzeu* (taoïsme), ennemie de la doctrine des lettrés, chargea ses gens de faire une enquête secrète sur les profits illicites de *Tcháo-koan* et de ses amis (p. 381). Puis elle fit mettre en jugement *Tcháo-koan* et *Wâng-tsang*. Ceux-ci se suicidèrent. Tout ce qu'ils avaient mis en train, périt avec eux.

En 133, l'empereur invita la *Princesse Chénn*, et l'établit dans le temple *T'i-cheu*, au milieu du parc impérial. La *Princesse Chénn* était une femme de *Tch'âng-ling*, qui, étant morte en couches, apparut ensuite comme *chénn* à sa belle-sœur *Wàn-jao*.^{p.443} Celle-ci lui fit des offrandes dans sa maison. Puis le peuple se mit à lui faire des offrandes. La grand'mère maternelle de l'empereur *Oû*, lui en ayant fait, ses descendants furent comblés d'honneurs et de distinctions. L'empereur *Oû* étant monté sur le trône, consacra officiellement et fonda richement le culte de cette patronne de sa grand'mère. Dans son temple, on entendait ses paroles, sans voir sa personne.

En ce temps-là, *Lì chao-kiunn* qui savait l'alchimie (litt. sacrifier au fourneau), et qui possédait l'art de vivre sans manger et sans vieillir, fut reçu en audience par l'empereur, qui l'honora. *Lì chao-kiunn* cachait son âge et l'histoire de sa vie. Il disait toujours qu'il avait soixante-dix ans. Il prétendait pouvoir commander aux êtres transcendants, et écarter la vieillesse. Il fit le tour de toutes les seigneuries, afin de se faire connaître. Il n'avait ni femmes ni enfants. Tous ceux qui apprenaient qu'il pouvait commander aux êtres transcendants, et qu'il possédait le secret de ne pas mourir, lui apportaient à l'envi des vivres et des présents. Il avait toujours surabondance de lingots, de monnaie, de vêtements et de nourriture. Comme on le voyait pourvu de tout sans qu'il travaillât, et qu'on ne savait pas d'où il sortait, tout le monde avait foi en lui, et se disputait l'honneur de le servir... *Lì chao-kiunn* était bon magicien. Il disait des choses, et faisait des révélations étonnamment justes. Un jour qu'il mangeait à la table du marquis de *Oû-nan*, il se rencontra avec un vieillard âgé de plus de quatre-vingt dix ans. *Lì chao-kiunn* lui raconta qu'il avait jadis tiré de l'arc avec son grand-père, et lui décrivit en détail les lieux, que le vieillard reconnut pour s'y être promené avec son grand-père, étant encore petit enfant. Tous les assistants furent saisis de stupeur... # Quand *Lì chao-kiunn* fut reçu par l'empereur, celui-ci lui présenta un^{p.444} bronze antique et lui en demanda la provenance. *Lì chao-kiunn* dit :

— Ce vase a été placé à *Pài-ts'inn*, par le marquis *Hoân* de *Ts'î*, la dixième année de son règne (676).

Quand on eut déchiffré l'inscription, il se trouva que, de fait, le vase remontait au marquis *Hoân*. Toute la cour fut stupéfaite. On fut persuadé que *Lì chao-kiunn* était un Génie, vieux de bien des siècles... *Lì chao-kiunn* dit à l'empereur :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Appliquez-vous à l'alchimie (dont les opérations commençaient par un sacrifice au fourneau), et vous pourrez évoquer les êtres transcendants. Quand ces êtres seront venus, le cinabre pourra être converti en or. Quand l'or aura été produit, vous en ferez de la vaisselle. Quand vous aurez mangé et bu dans cette vaisselle, vous serez assuré d'une grande longévité. (Voyez HCO. L. 52 G et notes.) Alors aussi vous pourrez voir les Immortels de l'île *P'êng-lai*. Quand vous les aurez vus, vous ferez les cérémonies *fông* et *chán*. Après cela, vous ne mourrez plus. Autrefois *Hoâng-ti* a procédé de la sorte. Moi jadis, en naviguant sur la mer, j'ai rencontré maître *Nân-k'i*, un Immortel qui hante l'île *P'êng-lai*. Quand il lui plaît de parler aux hommes, il devient visible ; quand il ne veut pas leur parler, il se rend invisible...

C'est à la suite de ce discours, que le Fils du ciel fit, pour la première fois, le sacrifice au fourneau. Il envoya aussi des magiciens chercher en mer l'île *P'êng-lai* et maître *Nân-k'i*. Puis il s'occupa de convertir en or, le cinabre et les amalgames convenables... Quelque temps après, *Lì chao-kiunn* tomba malade et mourut. Le Fils du Ciel crut qu'il avait changé de forme ; il ne crut pas qu'il fût mort. Il donna commission à *Hoâng-tch'oei* et à *Chëu k'oan-chou*, de continuer le grand œuvre, et de chercher l'île *P'êng-lai* et maître *Nân-k'i*. Personne ne parvint à satisfaire l'empereur. Cependant, tout le long de la mer, les ^{p.445} magiciens de *Yén* (*Heûe-peï*) et de *Ts'î* (*Chân-tong*), aux pratiques étranges, se mirent en foule à prôner leurs *chënn* divers.

En 123, un homme de *Poúo*, nommé *Miáo-ki*, présenta un placet, dans lequel il exposait ce qui concerne le Suprême un. Parmi les *chënn* du ciel, disait-il, le Suprême Un est le plus noble. Les cinq Souverains ne sont que les assesseurs du Suprême Un. Dans l'antiquité, le Fils du Ciel sacrifiait au Suprême Un, au printemps et à l'automne, dans la banlieue, au sud-est. Il offrait trois victimes chaque jour, durant sept jours. Huit ouvertures étaient pratiquées dans l'autel, pour le va-et-vient des *koèi*... Le Fils du Ciel ordonna au Grand Prieur d'établir ce sacrifice dans la banlieue de la capitale, au sud-est, et de l'accomplir exactement, selon les indications fournies par *Miáo-ki*.

Quelque temps après, quelqu'un présenta le placet suivant : Dans l'antiquité, le Fils du Ciel faisait tous les trois ans, un sacrifice de trois victimes, à trois *chënn*, qui étaient le Ciel, la Terre, le Suprême Un... Le Fils du Ciel approuva, ordonna au Grand Prieur de veiller à ce qu'on fit ce sacrifice, de la manière dite, sur l'autel que *Miáo-ki* avait fait élever au Suprême Un.

Quelque temps après, on présenta ce nouveau placet : Dans l'antiquité, le Fils du Ciel faisait chaque année, au printemps, un sacrifice pour expier les fautes de l'empire, et attirer sur lui le bonheur. Il sacrifiait à *Hoâng-ti* un hibou (préservatif contre toute rébellion, spécialement contre l'impiété filiale). Il offrait un mouton au Bélier, et un étalon noir au Coursier (Génies protecteurs des moutons et des chevaux, inconnus d'ailleurs). Au Suprême Un, au Prince des eaux et des montagnes, au Seigneur de la terre, il offrait un bœuf. Aux Immortels *Oû* et *Î*, fils

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

de *P'êng-tsou*, il offrait du poisson sec (pour obtenir de longs jours). Aux ^{p.446} Légats des deux principes *yīnn* et *yâng*, il sacrifiait un bœuf... L'empereur ordonna à ses officiers de faire tous ces sacrifices, de la manière dite, à côté de l'autel que *Miáo-ki* avait fait élever au Suprême Un.

En 122, l'empereur sacrifia en personne dans la banlieue de *Yoūng*. On prit alors un animal, semblable à une antilope, mais qui n'avait qu'une seule corne. Les officiers dirent à l'empereur :

— Puisque vous avez fait avec révérence le sacrifice *kiāo* dans la banlieue, les Souverains d'en haut vous accordent cet animal, qui n'est autre que la Licorne (p. 379) !...

Par reconnaissance, l'empereur ajouta aux offrandes ordinaires des cinq tertres, l'holocauste d'un bœuf pour chaque tertre. Il envoya aussi quelques pièces, en métal blanc à tous les seigneurs. pour leur faire part de ses bonnes relations avec le Ciel, et les inviter à se conjurer.

En 121, un certain *Cháo-wong*, originaire de *Ts'î*, fut présenté à l'empereur, comme capable de communiquer avec les *koèi* et les *chênn*. L'empereur aimait éperdument la concubine *Wâng*. Cette dame étant morte, au moyen de ses formules magiques *Cháo-wong* l'évoqua durant la nuit. Il évoqua aussi le *koèi* du fourneau. Caché derrière un rideau, l'empereur les vit. Il donna aussitôt à *Cháo-wong* le titre de Savant Accompli. Il lui fit quantité de dons, et en fit son hôte et son commensal... *Cháo-wong* dit à l'empereur :

— Vous voulez entrer en relations avec les *chênn*. Or, tant que votre habitation et vos vêtements ne ressembleront pas aux leurs, les êtres transcendants ne viendront pas à vous !...

On fit donc des chars ornés de nuées et de vapeurs, et peints de diverses couleurs. Chaque jour l'empereur se servait du char dont la couleur était victorieuse de celle de ce jour (d'après le cycle des cinq agents naturels, auxquels les cinq couleurs correspondent... ^{p.447} HCO, L. D). Il comptait échapper ainsi aux *koèi* malfaisants. Dans le palais de *Kān-ts'uan* (c), on bâtit aussi une terrasse élevée, garnie de salles, où l'on peignit le ciel, la terre, le Suprême Un, tous les *koèi* et tous les *chênn* ; on y prépara aussi tout le mobilier nécessaire pour les sacrifices, afin d'attirer les *chênn* du ciel... Après un peu plus d'un an, l'efficacité des procédés de *Cháo-wong* diminua. Les *chênn* ne venaient pas. Alors le magicien fit un écrit sur soie, qu'il fit avaler à un bœuf ; puis feignant de n'en rien savoir, il dit :

— Dans le ventre de ce bœuf, il y a quelque chose d'extraordinaire...

Le bœuf ayant été abattu et ses entrailles examinées, on en tira l'écrit, qui se trouva conçu en termes fort étranges. Cependant l'empereur reconnut l'écriture de *Cháo-wong*. Ayant fait donner la question aux domestiques du magicien, il découvrit la supercherie. Alors il fit mourir *Cháo-wong*, mais sans ébruiter la chose.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Ensuite l'empereur fit placer, sur une tour en bois de cyprès, une colonne de cuivre, et un homme de cuivre qui recueillait, sur un plat, la rosée de la nuit (boisson des candidats à l'immortalité).

En **118**, le Fils du Ciel tomba gravement malade, dans le palais *Ting-hou*. Toutes les sorcières s'en mêlèrent, sans arriver à le guérir. Ce que voyant, *Fākenn* de *Yôu-choei* dit :

— Dans la préfecture de *Cháng-kiunn* vit une sorcière, que les *koèi* et les *chênn* visitent, quand certaines crises lui prennent (une hystérie, probablement)...

L'empereur fit saluer cette femme et lui fit faire des offrandes dans son pandémonium de *Kān-ts'uan*. Quand elle eut un accès de son mal, un député impérial interrogea par elle la *Princesse Chênn*. Celle-ci répondit :

— Que le Fils du Ciel ne s'inquiète pas de sa maladie ! Dès qu'il ira tant soit peu mieux, qu'il se fasse violence pour venir me trouver à *Kān-ts'uan* !...

^{p.448} L'empereur allant un peu mieux, se leva et se rendit à *Kān-ts'uan*. Là, se trouvant parfaitement guéri, il accorda une amnistie à tout l'empire, et donna un grand festin, en l'honneur de la *Princesse Chênn*, dans le Palais de la Longévité. Ceux que la *Princesse Chênn* honorait le plus, étaient le Suprême Un, avec ses assistants, le Préposé aux défenses, et le Préposé aux ordres, qui venaient avec lui. On ne voyait pas ces êtres, mais on entendait leurs paroles. Ils parlaient tout comme les hommes. Tantôt ils partaient, tantôt ils venaient. Leur arrivée était accompagnée d'un vent, qui inspirait la crainte. Ils se tenaient dans les tentures de l'appartement. Ils parlaient parfois le jour, mais d'ordinaire c'était la nuit. L'empereur n'entrait qu'après s'être purifié. On servait la sorcière, comme si elle eût été la maîtresse du lois ; mais elle n'était que le médium de la *Princesse Chênn*. Tout ce que la *Princesse Chênn* disait, par la bouche de la sorcière, l'empereur le faisait écrire. Il fit appeler *Règles écrites*, le recueil de ces *effata*. C'étaient des choses fort ordinaires, de celles que tout le monde sait, pas curieuses du tout ; mais le Fils du Ciel leur trouvait une saveur particulière... Toutes ces choses étaient secrètes ; le public n'en savait rien.

En **114**, un officier proposa que, au lieu d'être simplement numérotées, les périodes fussent désormais dénommées (4) d'après les faveurs célestes qui les avaient signalées. Sa proposition ayant été acceptée, la première période du règne de l'empereur *Oû*, fut appelée *Fondation* : la seconde *Lumière*, en mémoire d'une comète ; la quatrième *Chasse*, en mémoire de la Licorne ; etc.

Voilà l'origine superstitieuse des *niên-hao*, titres fastes des périodes. Ces périodes, très courtes sous les empereurs très superstitieux, durèrent plus tard autant que le règne. Donc, désormais dans l'histoire chinoise, trois manières d'indiquer une date : 1° par l'année du cycle ; 2° par l'année quantième du règne de tel empereur de telle dynastie, l'empereur étant désigné par son titre posthume ; 3° par l'année quantième de tel *niên-hao*. Il faut,

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

pour déterminer les indications de cette sorte, une table complète des *niên-hao*, et une bonne dose de patience.

En **113**, durant l'hiver, le Fils du Ciel fit le sacrifice *kiāo*, dans la banlieue de *Yoūng*. Ensuite il dit dans son conseil :

— Maintenant j'ai sacrifié en personne aux Souverains d'en haut ; mais la Souveraine terre n'a pas de sacrifice ! C'est là une lacune dans les rites !...

Alors les officiers ayant délibéré avec le Grand Annaliste *Sēu-ma t'an* (père de *Sēu-ma ts'ien*) et le Directeur des sacrifices *Chēu k'oan-chou*, dirent à l'empereur :

— Pour le ciel et la terre, quand on sacrifie aux deux ensemble, la victime classique est un bœuf, dont les ^{p.449} cornes commencent à poindre. Si vous voulez sacrifier à la Souveraine terre séparément, élevez un tertre circulaire au milieu d'un étang, avec cinq autels, et immolez sur chaque autel un veau, jaune, en outre des trois victimes rituelles (comparez p. 446 le bœuf surajouté, pour les tertres de *Yoūng*). Ce qui restera du sacrifice, devra être enterré. Les acteurs et assistants, devront porter des vêtements jaunes (couleur de la terre)...

Le Fils du Ciel se rendit donc à l'est, et fit, pour la première fois, le sacrifice à la Souveraine terre, au sud de la *Fên* (près de son embouchure dans le Fleuve), sur la colline *Choêi*, d'après le rituel élaboré par *Chēu k'oan-chou* et ses auxiliaires. L'empereur salua en personne les cinq autels, tout comme dans le sacrifice aux Souverains d'en haut ; puis il revint à la capitale, par le sud du Fleuve.

Au printemps de l'an **113**, le marquis de *Láo-tch'eng* présenta un placet, pour recommander *Luân-ta*. Ce *Luân-ta* était un eunuque du roitelet de *Kiāo-tong*. Il avait reçu les leçons du même maître que *Cháo-wong*. Or, quand il eut fait mourir *Cháo-wong*, l'empereur avait regretté de n'avoir pas exploité son talent jusqu'au bout. Aussi fut-il très content de voir *Luân-ta*. Cet homme était grand de taille, beau parleur, fécond en expédients, hardi à promettre et à entreprendre. Il dit à l'empereur :

— J'ai parcouru les mers ; j'ai vu *Nān-k'i*, *Kāo* de *Siên-menn*, et d'autres Immortels (p. 212). Mais, comme je n'étais qu'un simple particulier, ils ne m'ont pas accordé leur confiance. *K'āng* de *Kiāo-tong*, que je servis ensuite, n'étant qu'un petit roitelet, les Immortels refusèrent encore de faire montre de leur pouvoir en sa faveur. Cependant ils me dirent : L'or jaune peut être produit, la brèche du Fleuve peut être fermée, la drogue d'immortalité peut être obtenue, on peut entrer en relations avec les Immortels. Mais moi, j'ai peur que vous ne me ^{p.450} fassiez comme à *Cháo-wong*, auquel cas aucun magicien n'osera plus vous parler des secrets de son art...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

L'empereur dit :

— *Cháo-wong* est mort d'indigestion, pour avoir mangé du foie de cheval (assaisonné d'arsenic ; l'empereur n'était pas tenu d'avouer le condiment). Si vous pouvez faire aboutir ce qu'il avait commencé, croyez que je ne lésinerai pas !...

Luân-ta dit :

— Mes maîtres ne tiennent pas à avoir des relations avec les hommes ; ce sont les hommes qui les recherchent. Si vous voulez entrer en rapports avec eux, anoblissez d'abord celui (moi) que vous leur enverrez ; faites-en votre parent ; traitez-le en hôte (en égal) ; mettez-le au-dessus de toute avanie possible ; donnez-lui des sceaux qui l'accréditent, puis envoyez-le porter vos requêtes aux hommes devenus Génies. Sera-t-il reçu par eux ? Cela n'est pas certain ; mais, s'il est noble, c'est probable !...

Avant de faire ce que *Luân-ta* lui demandait, l'empereur demanda qu'il montrât un échantillon de son art, sur l'échiquier. *Luân-ta* anima des échecs, qui jouèrent une partie en se battant entre eux... Les conjonctures étaient favorables pour le magicien. L'empereur était fort affligé de ce qu'on n'arrivait pas à boucher la brèche du Fleuve Jaune, fléau de l'empire. Le triste état de ses finances, le faisait aussi soupirer après la réussite du grand œuvre, la production de l'or jaune. Il crut avoir trouvé son homme. Il commença par créer *Luân-ta* Chef des cinq sources des biens. Outre le sceau de cette dignité, dans l'espace d'un mois, *Luân-ta* en reçut encore quatre autres. Il fut fait, coup sur coup, Chef des magiciens célestes, Chef des magiciens terrestres, Chef des communications transcendantes... L'empereur fit dresser, par les Annalistes, l'édit suivant, adressé à tout l'empire :

« Jadis *Ū le Grand* ayant tracé ses neuf canaux (delta), fit écouler les quatre cours d'eau. Maintenant le Fleuve ayant débordé, inonde les terres, sans qu'on ^{p.451} parvienne à l'endiguer. Voici vingt-huit ans que je règne. Je crois que le Ciel vient de me donner un magicien capable d'établir la Communication Transcendante. Le Livre des Mutations consulté, a indiqué le Dragon volant, et le Cygne gravissant un roc pour prendre de là son essor ; je pense que ces signes confirment mon espoir de nouer prochainement des relations suivies avec le Ciel...

Sur ce, l'empereur donna à *Luân-ta* un apanage de deux mille familles, le titre de marquis de *Láo-t'oung*, un palais, un train seigneurial, et mille serviteurs. Il lui conféra le privilège du palanquin ; *Luân-ta* n'alla plus, ni en voiture, ni à cheval. L'empereur remplit sa maison de tentures et de bibelots. Il fit épouser, à cet eunuque, sa propre fille, née de l'impératrice *Wéi*, à laquelle il donna une dot de dix mille lingots, et l'apanage de *Tāng-li*. Il allait en personne au domicile de *Luân-ta*. Ses envoyés chargés de prendre des nouvelles du magicien ou de lui porter des présents, étaient si nombreux, qu'ils faisaient un va-et-vient constant dans les rues. Depuis la tante de l'empereur, ses généraux et ses ministres,

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

jusqu'aux officiers inférieurs, tous donnaient à *Luân-ta* des festins et des présents... Enfin l'empereur fit graver, pour le magicien, le sceau de Chef des voies célestes. Un légat impérial, vêtu d'un habit de plumes (cet office concernant l'espace entre le ciel et la terre, domaine des oiseaux), posé (non sur la terre, qui appartient à l'empereur, mais) sur des herbes blanches, remit durant la nuit, ce sceau à *Luân-ta*, également vêtu de plumes et debout sur des herbes blanches. L'histoire ne dit pas si ces deux emplumés firent la cérémonie sans rire. Elle avait pour but de constater, que l'empereur ne considérait pas *Luân-ta* comme son sujet, comme son inférieur, mais comme son maître, par lequel il espérait être mis en communication avec les *chênn* du ciel. A partir ^{p.452} de ce jour, *Luân-ta* commença, dans sa maison, une série de sacrifices nocturnes. Il voulait faire descendre les *chênn*. Les *chênn* ne descendirent pas, mais une foule de *koèi* accoururent et le servirent... Quelque temps après, *Luân-ta* ayant fait de grands préparatifs, alla vers l'est, soi-disant pour se mettre en mer et aller à la recherche de ses maîtres... La fortune de cet homme, pourvu en peu de mois de six hautes charges, avait ému tout l'empire. Fous d'ambition, tous les magiciens des provinces maritimes *Yén* et *Ts'î*, prônaient à l'envi leurs charmes négatifs et positifs, par lesquels, disaient-ils, on pouvait devenir Génie ou Immortel.

Encore en **113**, durant l'été, au sixième mois, la sorcière *Kinn* de *Fênn-yinn* (p. 354 et 449), faisant des offrandes pour le peuple à la Souveraine Terre, vit à côté de l'autel un objet crochu qui émergeait du sol. Ayant foui tout autour, elle découvrit une anse attenante à une urne. L'urne différait considérablement des urnes alors en usage. Elle était ornée de moulures, mais sans aucune inscription. Considérant que cet objet n'était pas ordinaire, la sorcière avertit l'officier du lieu. Celui-ci avertit le préfet *Chéng* du *Heûe-tong*, lequel porta le fait à la connaissance de l'empereur. Le Fils du Ciel envoya aussitôt un légat pour examiner cette affaire. L'enquête ayant démontré qu'il n'y avait pas eu supercherie de la part de la sorcière, on fit à l'urne les offrandes rituelles, puis on la porta à l'empereur, qui alla jusqu'à *Kān-ts'uan* (c) pour la recevoir. Comme le cortège impérial passait près du mont *Tchoūng*, le ciel étant radieux et la température douce, une nuée de couleur jaune le couvrit. A ce moment, une antilope étant venue à passer, l'empereur lui-même la tua d'un trait, et l'offrit en sacrifice. Quand on fut arrivé à *Kān-ts'uan*, les hauts fonctionnaires ayant tenu conseil, demandèrent qu'on honorât la précieuse urne. Le Fils du Ciel objecta pour la forme, et dit :

— Dans ces derniers temps, le Fleuve a débordé, les récoltes ont manqué plusieurs fois. J'ai donc sacrifié à la Souveraine Terre, mais n'ai pas encore reçu avis que l'année s'annonce fertile. Alors pourquoi cette urne est-elle sortie de terre...

Les officiers lui répondirent en chœur :

— Jadis, quand *Fôu-hi* régnait, il avait une urne transcendante ; un, c'est le nombre de l'univers, comprenant le ciel, la terre, et tous les êtres... Plus tard *Hoâng-ti* eut trois urnes, symbole du ciel, de la terre, et de l'humanité... Avec le cuivre, tribut des neuf provinces, *Ú* le

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Grand fondit *neuf* urnes, dans lesquelles il faisait ses offrandes au Souverain d'en ^{p.453} haut, aux *koéi* et aux *chênn*. C'est sous les Sages par excellence, que les urnes ont paru. Les urnes de *Ú* le Grand, passèrent aux *Hiá*, aux *Chāng*, aux *Tcheōu*. Puis, lors de la décadence, après la destruction du duché de *Sóng* (en 286, p. 176), les urnes disparurent dans les eaux (de la *Séu* ; p. 213). Maintenant cette urne est arrivée à *Kān-ts'uan* (notez le tour d'escamotage, qui en fait une urne des *Tcheōu*). Elle est brillante, onctueuse, irisée comme le dragon. C'est là une faveur immense. De plus, quand vous avez passé au mont *Tchoūng*, une nuée jaune et blanche descendit et vous couvrit. Un être semblable à une antilope, compléta le pronostic. Vous l'avez tué d'une flèche, et offert en sacrifice, pour remercier de ces faveurs. Empereur par le mandat du Ciel, reconnaissez les intentions du Ciel qui sont manifestes, et remplissez-les. Présentez l'urne dans le temple de votre père (pour lui faire savoir votre bonheur), puis posez-la à *Kān-ts'uan*, dans le temple du Souverain d'en haut, afin de reconnaître son illustre provenance...

L'empereur apostilla

— Qu'il soit fait ainsi !

Cependant ceux qui étaient allés en mer à la recherche de l'île *P'êng-lai*, revinrent et dirent :

— Elle n'est pas fort loin, mais nous n'avons pas pu la découvrir. Peut-être que nous n'avons pas perçu son émanation...

L'empereur leur adjoignit des experts dans l'art de percevoir les émanations.

En automne **113**, l'empereur visita *Yoūng*, et y fit le sacrifice *kiāo* (aux cinq tertres des Souverains d'en haut). Quelqu'un lui dit :

— Les cinq Souverains, ne sont que les assistants du Suprême Un. Il faut établir le Suprême Un (au-dessus d'eux). Il faut que l'empereur lui-même fasse au Suprême Un le sacrifice *kiāo*...

L'empereur hésitant, ne put pas s'y décider.

Un certain *Koūng-sounn k'ing*, originaire du pays de *Ts'î*, dit :

— Cette année on a obtenu une précieuse ^{p.454} urne. De plus, cet hiver, le solstice tombera au jour *sīnn-seu*, au matin du premier jour de la lune, comme il arriva au temps de *Hoāng-ti*...

Or *Koūng-sounn k'ing* avait un livre composé de planchettes gravées, dans lequel il était dit : L'année où *Hoāng-ti* obtint une précieuse urne, et les brins de l'achillée divinatoire, le solstice d'hiver tomba au jour *kì-you*, coïncidant avec le premier de la lune, au matin. *Hoāng-ti* découvrit que c'était là la fin et le commencement d'une période. Au moyen des brins d'achillée, *Hoāng-ti* calcula cette période, qui faisait retomber, tous les vingt ans, le solstice d'hiver sur le

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

premier jour de la lune. Quand il eut vu cette coïncidence pour la vingtième fois (après 380 ans), *Hoâng-ti* devint un Immortel et fut enlevé au ciel... *Koũng-sounn k'ing* demanda à *Choũo-tchoung* de présenter à l'empereur son livre. Mais *Choũo-tchoung* qui trouvait le livre déraisonnable, et qui en suspectait l'authenticité, s'en excusa en disant :

— Alors que l'affaire de la précieuse urne est terminée, à quoi bon y revenir ?

Koũng-sounn k'ing fit parvenir son livre à l'empereur. par l'un de ses mignons. Au comble de la joie, le Fils du Ciel manda *Koũng-sounn k'ing*, pour lui en demander la provenance.

— Je le tiens, dit celui-ci, de *Chênn-koung*, un homme de *Ts'î*, lequel étudia jadis, sous maître *Nân-k'î*, les enseignements de *Hoâng-ti*. Il n'a écrit que ce texte relatif aux urnes. Il disait que, pour devenir prospères, les *Hán* devraient attendre le retour de la période de *Hoâng-ti*. Il disait que le grand Sage des *Hán*, serait un descendant direct, un arrière petit-fils de l'empereur *Kāo* (c'est-à-dire l'empereur Oû). Il disait que, quand la précieuse urne serait sortie de terre, on pourrait communiquer avec les *chênn*, et faire les cérémonies *fông-chán*. Ces cérémonies, disait-il, ont été faites par 72 souverains, ^{p.455} mais *Hoâng-ti* seul les fit sur le mont *T'ai-chen*. Que l'empereur *Hán*, disait *Chênn-koung*, fasse aussi la cérémonie *fông-chán* sur le mont *T'ai-chen*. Quand il l'aura faite, il deviendra Immortel et montera au ciel. Au temps de *Hoâng-ti*, il y avait dix mille apanages seigneuriaux, et sept mille lieux consacrés aux êtres transcendants (voyez la note, p. 442). Il y avait huit monts illustres, dont trois dans la Zone barbare, et cinq en Chine, savoir les *Hoâ-chen*, *Cheòu-chen*, *T'ai-cheu*, *T'ai-chen*, *Tông-lai*. L'empereur *Hoâng-ti* visitait sans cesse ces cinq montagnes, pour s'y rencontrer avec les Génies. Les deux occupations de cet empereur, furent la guerre, et la pratique de l'ascétisme qui mène à l'immortalité. Il était peiné de ce que certains ne faisaient pas de cas de cet ascétisme. Il jugeait et punissait de mort, ceux qui parlaient mal des *koèi* et des *chênn* (invitation discrète à sévir contre les lettrés incrédules). Il lui fallut plus d'un siècle de persévérance, pour arriver à s'aboucher avec les *chênn*. Il offrit le sacrifice *kiāo* au Souverain d'en haut, à *Yoũng*. Ensuite il attira les dix mille êtres transcendants, dans le Glorieux Palais, à *Kān-ts'uan* (p. 453). Il tira du cuivre du mont *Cheòu-chen*, et coula trois urnes près du mont *K'ing-chen*. Quand elles furent terminées, un dragon au fanon pendant, vint le chercher. *Hoâng-ti* monta sur le dragon. Ses ministres et ses femmes en firent autant, au nombre de plus de 70 personnes. Alors le dragon s'éleva. Les petits officiers qui n'avaient pas pu monter sur le dragon, s'accrochèrent à sa barbe. Celle-ci leur resta dans les mains. L'arc de *Hoâng-ti* tomba aussi. Le peuple fut spectateur de l'apothéose. Quand *Hoâng-ti* fut monté au ciel, la foule ramassa son

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

arc et les poils de la barbe du dragon, après avoir pris congé de *Hoâng-ti* par un grand cri

L'empereur Oû^{p.456} ayant écouté ce discours jusqu'au bout, dit :

— Ah ! si je pouvais devenir comme *Hoâng-ti*, quitter mes femmes est mes enfants ne me coûterait pas plus que de quitter mes chaussures !...

il nomma *Koûng-sounn k'ing* conseiller aulique, et l'envoya dans l'Est, pour y guetter les *chênn* sur le mont *T'ai-cheu*.

L'empereur alla ensuite offrir le sacrifice *kiào* à *Yoûng* ; puis il alla à *Kân-ts'uan*. Là, cédant enfin aux partisans de la suprématie du Suprême Un, il se décida à sacrifier, en même temps, au Suprême Un et aux cinq Souverains d'en haut. A la rigueur, cette combinaison pouvait se concilier avec le culte, tel que les derniers siècles l'avaient fait ; hommage à un Être Suprême, et à l'exercice localement quintuple de son pouvoir. Est-ce ainsi que l'empereur Oû l'entendit ? Mystère !... Toutefois ses actes vont montrer que, dans son idée, le Suprême Un se confondit graduellement, jusqu'à identification parfaite, avec le Ciel et avec l'ancien Souverain d'en haut... L'empereur ordonna à *Chêu k'oan-chou*, le préposé aux sacrifices, et à ses aides, d'élever un autel au Suprême Un, sur le plan donné jadis par *Miao-ki*. L'autel eut trois assises. Les autels des cinq Souverains furent disposés en cercle, autour de l'autel du Suprême Un, chacun selon son orientation propre, l'autel du Souverain jaune dépossédé du centre, étant logé au sud-ouest. L'autel principal fut percé de huit trous, pour permettre le va-et-vient des *koèi*. On offrit au Suprême Un, ce qu'on offrait aux tertres de *Yoûng*, plus un yak, du moût, des jujubes, de la viande sèche, et les vases et plats qui complètent un sacrifice ; tandis qu'aux cinq Souverains, on n'offrit que ces accessoires, avec du moût. De plus, autour de ces six autels, aux quatre points cardinaux, on donna à boire et à manger à la foule des *chênn*, satellites supposés du Suprême Un. On sacrifia aussi au quadrilatère de la Grande Ourse (résidence du Suprême Un). Tout ce qui resta des victimes, fut incinéré. Le yak offert était blanc. Quand il eut été éventré, on mit le cerf dans son intérieur, et le porc dans l'intérieur du cerf ; puis on fit cuire le tout. On offrit aussi un bœuf au soleil, un mouton et un porc à la lune. Ceux qui invoquaient le Suprême Un, et qui lui sacrifiaient, portaient des vêtements violets ornés de broderies. Ceux qui faisaient les offrandes aux cinq Souverains, portaient chacun leur couleur respective. Ceux qui sacrifièrent au soleil, étaient vêtus d'écarlate ; ceux qui sacrifièrent à la lune, étaient vêtus de blanc... Le onzième mois, au jour *sinn-seu*, premier de la lune, ce fut le solstice^{p.457} d'hiver (24 décembre **113**). A l'aube, le Fils du Ciel fit le sacrifice *kiào* au Suprême Un, et se prosterna devant lui. Au jour, il sacrifia au soleil ; au soir, il sacrifia à la lune ; il les salua des mains seulement, sans se prosterner. Mais pour le Suprême Un, l'empereur observa intégralement le rituel usité à *Yoûng*, dans les sacrifices aux Souverains (et jadis au Souverain) d'en haut. Pendant que l'empereur sacrifiait, le Grand Prieur déclama l'oraison suivante :

— Le Ciel a donné à l'empereur une précieuse urne et les brins de l'achillée divinatoire. Le premier de la lune, coïncidant avec le

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

solstice, est redevenu le premier jour de l'année. La période révolue recommence. L'empereur se prosterne avec vénération devant Vous !...

Alors un officier s'écria :

— Une lueur s'élève de l'offrande !...

Aussitôt tous les officiers supérieurs attestèrent que, quand en automne l'empereur avait offert, pour la première fois, le sacrifice *kiāo* au Suprême Un seul, à *Kān-ts'uan*, durant la nuit il y avait eu une belle lueur, et des émanations de couleur jaune, le jour suivant... Le Grand Annaliste *Sēu-ma t'an*, et le Préposé aux sacrifices *Chēu k'oan-chou*, dirent donc à l'empereur :

— Ce phénomène signifie que les êtres transcendants vous donnent secours et fortune. Élevez un tertre, au lieu où cette lueur a paru, pour illustrer la faveur que vous venez de recevoir...

Le Grand Prieur reçut donc ordre d'élever un tertre, et d'y faire sacrifier en automne, et durant la dernière lune de l'année. Tous les trois ans, le Fils du Ciel devait y offrir en personne le sacrifice *kiāo*.

En automne de l'année **112**, on pria le Suprême Un, pour obtenir de vaincre dans la guerre contre le *Nân-ue* (p. 423). A cette occasion on fit un étendard, dont la hampe était en saule mâle (bois pur) ; on y peignit le soleil, la lune, le quadrilatère de la Grande Ourse (résidence du Suprême Un) ; un dragon volant, symbole du Suprême Un ; et les trois étoiles (queue de la Grande Ourse), qui sont la lance du Suprême Un. Ce drapeau fut appelé l'étendard transcendant. Quand on pria pour le succès d'une expédition militaire, le Grand Annaliste le saisissait, et le pointait vers le pays qu'il s'agissait de vaincre.

Cependant le magicien *Luân-ta* (gendre de l'empereur) député vers les Immortels, n'avait pas osé se mettre en mer. Il était allé au *T'ai-chan*, et y avait offert un sacrifice. L'empereur qui le faisait espionner, savait que, lors de ce sacrifice, il n'y avait eu aucune apparition. Cependant *Luân-ta* prétendit que ses maîtres s'étaient montrés à lui. Il était au bout de ses ^{p.458} trucs, et ses prédictions ne se réalisaient plus. Aussi l'empereur le fit-il mourir.

En hiver, *Koūng-sounn k'ing* qui guettait les *chēnn* au sud du Fleuve, annonça qu'il avait découvert la trace des pas d'un Immortel, sur le rempart de la ville de *Keōu-cheu*, et qu'un être mystérieux, semblable à un faisan, voltigeait autour de ces empreintes. L'empereur fit en personne le voyage de *Keōu-cheu*, pour examiner la chose. Il paraît qu'il ne fut pas persuadé, car il demanda à *Koūng-sounn k'ing* :

— Ne seriez-vous pas un farceur, comme *Cháo-wong* et *Luân-ta*...

Payant d'audace, *Koūng-sounn k'ing* répondit :

— Les Immortels n'ont nul besoin de vous ; c'est vous qui avez intérêt à les voir. Leur caractère est ainsi fait, que, quand on veut les

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

presser, ils se dérobent. Quand on vous parle des *chên*, ces choses vous paraissent des contes. Sachez que vous n'arriverez à les voir, qu'après vous être appliqué durant bien des années...

Alors ordre fut donné, par tout l'empire, d'ouvrir des chemins et de réparer les hôtelleries impériales. l'empereur devant visiter tous les monts célèbres, pour sacrifier aux *chên*.

Au printemps de l'an **111**, le royaume de *Nân-ue* ayant été détruit, l'empereur soumit à son conseil la question suivante :

« Quand le peuple sacrifie, le sacrifice est accompagné de tambours, danses et musique. Or quand moi j'offre le sacrifice *kiāo*, on ne fait aucune espèce de musique ; cela est-il convenable ?

L'histoire nous apprend que, à cette époque, le mignon favori de l'empereur était un musicien. Les ministres comprirent ce que le maître désirait.

— Dans l'antiquité, dirent-ils, quand on sacrifiait au ciel et à la terre, il y avait toujours de la musique ; aussi le *chên* étaient-ils convenablement honorés...

Donc, quand pour remercier de la victoire sur le *Nân-ue*, on offrit harangues et offrandes au ^{p.459} Suprême Un et à la Souveraine Terre, il y eut pour la première fois, de la musique, des danses, et des chants exécutés par un grand chœur d'enfants.

En **110**, durant l'hiver, l'empereur dit dans son conseil :

— C'est après des exploits militaires et le licenciement subséquent de leur armée, que les anciens faisaient les cérémonies *fông* et *chân*.

(lors du partage des terres ; apanages territoriaux, et apanages transcendants)...

Sur ce, l'empereur fit, à la tête de plus de cent mille hommes, son expédition infructueuse dans les steppes du nord, et sa provocation théâtrale au khan des Huns (p. 400). Au retour, il visita le tombeau de *Hoâng-ti* (s) au mont *K'iāo*, puis il licencia son armée à *Sū-jou*, proclamant ainsi la paix universelle. Devant le tombeau de *Hoâng-ti*, il avait fait cette remarque judicieuse :

— On m'assure que *Hoâng-ti* n'est pas mort ; comment se fait-il alors qu'il ait un tombeau ?

Un malin répondit :

— Quand *Hoâng-ti*, devenu Immortel, fut monté au ciel, ses officiers ensevelirent ses habits (comparez p. 6)...

Nous sommes ici à la source des légendes taoïstes, dont les moins saugrenues ornent maintenant le *Ts'ien-pien* (p. 9). Constatez quels hommes étaient les auteurs ou les conteurs de ces légendes, puis jugez quelle créance on peut leur accorder, et si les lettrés n'ont pas bien fait de les récuser en bloc.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Depuis qu'il possédait sa précieuse urne, l'empereur Oû discutait avec ses officiers et avec les lettrés, sur les cérémonies *fóng* et *chán* (l'urne, investiture de l'empereur par le ciel ; *fóng-chán*, investiture des *chênn* et des *k'î* par l'empereur). Or ces cérémonies ayant été faites dans un passé lointain, puis négligées, puis totalement omises, personne ne savait plus avec quel cérémonial on les faisait. Cependant l'empereur tenait mordicus à les faire. Car il croyait *Koūng-sounn k'ing* et les autres magiciens, qui affirmaient tous que c'est par la cérémonie *fóng-chán*, que *Hoâng-ti* et ses prédécesseurs les princes légendaires (p. 18), s'étaient abouchés avec les Immortels et les *Chênn*. Il voulait obtenir ce que *Hoâng-ti* avait obtenu ; il voulait frayer avec les *Chênn* et les Immortels, avec les maîtres ès sciences occultes de l'île *P'êng-lai* ; il voulait s'élever au-dessus de la condition humaine, et égaler les neuf Souverains Humains, qui vécurent chacun plus de 5 000 ans (p. 18)... Pauvre homme ! Il avait 48 ans, bien plus que l'âge de raison ; mais il ne voulait pas mourir !... O mort, a dit le fils de Sirach, ô mort, que ton souvenir est amer, à l'homme qui vit en paix au ^{p.460} milieu de ses richesses ! (Eccli. 41, 1)... Et j'ajoute : O mort, que d'insignes folies, l'amertume de ton souvenir, la peur qu'ils avaient de toi, a fait commettre à tant de Fils du Ciel, imbéciles et crapuleux !... # Donc, l'empereur Oû fatigua en vain tous les lettrés de l'empire. Ils ne purent pas lui donner de renseignements certains sur les cérémonies *fóng-chán*, dont il n'était pas parlé dans les lambeaux des anciens livres, que Confucius avait daigné leur conserver (p. 148). Ils refusèrent d'innover. L'empereur leur ayant montré les vases qu'il avait imaginés pour ces cérémonies, ils déclarèrent que ces vases ne répondaient pas aux anciens modèles. *Sū-yen* ajouta qu'il en était de même de tous les rites des *Hán*, et qu'il fallait les réformer tous, d'après les traditions du pays de *Lòu* (p. 104). *Tcheōu-pa* esquissa, dans ce goût, un rituel des cérémonies *fóng-chán*. Froissé par le ton de ces pédants, l'empereur dégrada *Sū-yen* et *Tcheōu-pa*, et cessa complètement, désormais, de traiter avec la caste des lettrés... Au troisième mois, il alla à l'Est, se rendit d'abord à *Keōu-cheu* (p. 458), puis fit les cérémonies ordinaires sur le mont *T'ài-cheu*. Tandis qu'il sacrifiait, les officiers restés au pied de la montagne, entendirent comme une voix qui promettait à l'empereur dix mille années de vie. Une enquête ayant démontré que ces paroles n'avaient pas été prononcées par un homme, ni au sommet, ni au pied de la montagne, l'empereur attribua au *chênn* du *T'ài-cheu* un apanage de 300 familles (exemple d'un *fóng* particulier), et le titre honorifique *Tch'oung-kao* (altitude vénérable)... Ensuite, allant toujours vers l'Est, puis longeant la mer, l'empereur sacrifia successivement aux huit *Chênn* (Seigneurs du ciel, de la terre, etc. p. 211). Les gens de *Ts'î* (*Chān-tong*) lui présentèrent par dizaines de milliers, des récits d'apparitions merveilleuses, ou des recettes magiques ; mais rien de tout cela ne put être prouvé. Cependant l'empereur fit équiper un plus grand nombre de bateaux, et envoya plusieurs milliers d'hommes, à la recherche de l'île *P'êng-lai*, des *Chênn* et des Immortels... *Koūng-sounn k'ing*, porteur d'un sceptre de délégation, marchait partout devant l'empereur, guettant sur toutes les cimes célèbres. A *Tōng-lai* (côte nord du promontoire du *Chān-tong*), il annonça qu'il avait vu, durant la nuit, un géant haut de plusieurs toises, lequel avait disparu quand il avait voulu l'aborder.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Les traces de ses pas étaient restées visibles. Ces traces étaient fort grandes, et tout à fait semblables à la piste d'un animal (!). Les ^{p.461} petits officiers dirent aussi qu'ils avaient vu un vieillard, tenant un chien en laisse, lequel avait dit : Je viens voir l'homme éminent !... puis avait disparu... L'empereur examina lui-même les traces. Il ne fut pas convaincu. Cependant sa vanité flattée par le récit des petits officiers, l'inclina à croire qu'il s'agissait vraiment d'un Immortel... Il s'arrêta donc longtemps au bord de la mer. Il fournit des chars aux magiciens qui couraient le pays pour lui ; plus de mille, reçurent de lui des commissions... Enfin, au quatrième mois, las d'attendre, l'empereur revint à *Fōng-kao*. Convaincu que jamais, ni les lettrés, ni les magiciens, n'arriveraient à s'entendre sur le rituel des cérémonies *fōng-chán*, il résolut de trancher lui-même la question. En passant à *Leāng-fou*, il offrit le sacrifice usuel au Seigneur de la terre (l'un des huit *chēnn*). Puis, le jour *ì-mào* (17 mai 110), il ordonna aux lettrés de sa suite, de mettre le bonnet de peau, de se ceindre les reins, et de tuer un bœuf à coups de flèche. Lui-même fit ensuite la cérémonie *fōng*, au pied du mont *T'ài-chan*, à l'orient, avec le rituel du sacrifice *kiāo* offert au Suprême Un (identification du Ciel, du Souverain d'en haut, et du Suprême Un). Le tertre avait douze pieds de côté, et neuf pieds de haut. Au-dessous étaient placés des écrits sur jade, dont le contenu resta un secret pour tous (probablement une sorte de consécration de l'empire). Quand la cérémonie fut terminée, le Fils du Ciel, accompagné de son seul cocher *Tzèu-heou*, gravit jusqu'à la cime du *T'ài-chan*. Ce qu'il y fit, se rattachait à la cérémonie *fōng* qu'il venait de faire au pied de la montagne, mais personne ne le sut jamais ; car, peu de jours après, le cocher mourut subitement, supprimé par l'empereur, à ce que l'on pense. Il est probable que l'empereur *Oû* crut que, après tout le mal qu'il s'était donné, les Immortels se montreraient à lui sur le *T'ài-chan*. Il passa la nuit sur la cime de la montagne, et ne vit, bien entendu, que les étoiles. Le lendemain, jour *pìng-tch'ènn* (18 mai 110), l'empereur descendit du *T'ài-chan*, par le versant nord, et fit, ce jour-là même, la cérémonie *chán*, au nord-est de la montagne, sur la colline *Sōu-jan*, avec le rituel des sacrifices à la Souveraine Terre. Voilà deux journées laborieuses ! L'empereur fit les deux cérémonies *fōng* et *chán* en personne. Il se prosterna. Il était habillé de vêtements jaunes. Les rites furent accompagnés de musique. La nuit qui suivit, il y eut comme une lueur, et le lendemain une nuée blanche s'éleva du tertre *fōng*.

Les cérémonies *fōng-chán* ayant été favorisées d'un temps ^{p.462} splendide (tandis que le Premier Empereur avait essuyé jadis, sur le *T'ài-chan*, un violent orage), les magiciens, exploitant cet heureux pronostic, se mirent à reparler plus que jamais de l'île *P'êng-lai*, et de la possibilité de s'aboucher avec les *Chēnn*. Content de lui-même, l'empereur pensait qu'il finirait tout de même par y arriver. Il retourna donc à l'Est, au bord de la mer, cherchant à découvrir à l'horizon l'île *P'êng-lai*. Il longea la côte (cf. p. 214), jusqu'au lieu où est maintenant *Chān-hài-koan*, poussa même une pointe dans la Mandchourie actuelle, puis revint le long de la Grande Muraille, et rentra, au cinquième mois, à *Kān-ts'uan* (c). Alors ses officiers lui dirent :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Jadis vous avez daté une ère, de l'invention de la précieuse urne. Faites de l'année présente, la première année de l'ère *fóng-chán* (p. 448) !

En automne de cette année **110**, une comète parut à l'est, dans la constellation *Tsing* ; puis, une dizaine de jours plus tard, une autre comète parut, dans la constellation *Sân-t'ai*. De plus, l'officier *Wâng-chouo* chargé de guetter les émanations, déclara que, tandis qu'il était en observation, un astre avait soudain apparu, gros comme un potiron ; que l'apparition avait duré le temps qu'on met à prendre un repas, puis que l'astre avait disparu... Aussitôt les officiers s'exclamèrent :

— Prince, vous avez fait la cérémonie *fóng-chán* pour votre dynastie ; le Ciel vous récompense par l'apparition de cet astre !

L'histoire ne dit pas si les officiers de l'empereur *Oû* faisaient ou ne faisaient pas des répétitions d'ensemble, avant de lui jouer leurs comédies ; il me paraît plus probable qu'ils en faisaient.

Au printemps de l'an **109**, *Koūng-sounn k'ing* manda l'empereur :

— J'ai vu un homme surnaturel sur le mont *Tōng-lai* ; il semblait dire qu'il désirait voir le Fils du Ciel...

Du coup, l'empereur nomma *Koūng-sounn k'ing* ^{p.463} chambellan. Il alla en personne visiter le mont *Tōng-lai*, et y séjourna longtemps, sans voir autre chose que les empreintes d'un grand pied. De nouveau, il envoya les magiciens par milliers, à la recherche des Génies, et du fameux agaric, aliment des Immortels... Enfin, las d'attendre, l'empereur revint à la brèche *Hôu-tzeu* (p. 438), par laquelle les eaux du Fleuve Jaune s'épandaient depuis 23 ans. Les travaux préparatoires étant suffisamment avancés, on ferma cette brèche en sa présence. L'empereur s'arrêta deux jours, précipita dans les eaux du Fleuve victimes et offrandes, puis revint à la capitale.

En ce temps-là, le royaume de *Úe* ayant été détruit (p. 423), un homme de ce pays, nommé *Yoūng-tcheu*, dit :

— Les gens de *Úe* ont des relations quotidiennes avec les *koèi*. A leurs sacrifices, ils voient tous des *koèi*, qui leur font des révélations. Si jadis le roi de *Tōng-neou* vécut jusqu'à l'âge de 160 ans, c'est parce qu'il était extrêmement dévot aux *koèi*. La ferveur de ses successeurs fut moindre ; de là leur décadence et leur ruine...

L'empereur ordonna donc d'instituer à la capitale les incantations et les sacrifices du pays de *Úe*. On les faisait sur un monticule, sans autel. On invoquait en même temps les *chênn* célestes et les *koèi* terrestres. On augurait leurs réponses, au moyen de poulets (par l'examen des os de ces poulets, disent les uns ; par l'examen des mouvements qu'ils faisaient en picorant, pensent les autres). L'empereur ajouta foi à ces choses.

Koūng-sounn k'ing manda à l'empereur :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Ce n'est pas qu'on ne puisse pas trouver les Immortels ; mais vous mettez, à les chercher, trop d'empressement ; voilà pourquoi vous n'arrivez pas à les voir. Faites construire des tours, au moins aussi élevées que les murs de *Keōu-cheu* (sur lesquels on avait découvert la piste d'un Immortel, p. 458) ; mettez, au haut de ces tours, de la viande sèche et des jujubes (il paraît que ^{p.464} les Immortels mangeaient autre chose que des agarics, et même des choses défendues aux candidats à l'immortalité) ; ainsi vous arriverez peut-être à les attirer, car les Immortels aiment les bâtiments élevés...

L'empereur fit donc bâtir la Tour des Communications Célestes. Au pied de la tour, il fit disposer tout ce qu'il fallait pour sacrifier aussitôt qu'un Immortel se montrerait. Il munit *Koūng-sounn k'ing* d'un sceptre de délégation, et le chargea de monter la garde, pour guetter l'arrivée des Immortels.

En été, un agaric *tchēu* poussa dans la grande salle du palais. Quand le Fils du Ciel avait fermé la brèche du Fleuve, et élevé la Tour des Communications Célestes, une lueur avait paru.

L'empereur annonça ces faveurs à tout l'empire, et lui accorda une amnistie, dont les repris de justice furent seuls exceptés.

En l'an **106**, l'empereur gravit le *T'ai-chan*, et fit, sur le sommet de la montagne, un sacrifice au Suprême Un, dont les circonstances n'ont jamais été connues. Puis, autour du pied de la montagne, il fit des offrandes aux cinq Souverains, placés chacun dans sa région. Le Souverain jaune, dépossédé du centre, fut mis cette fois près du Souverain rouge (l'ancienne couleur des *Hán*, qui allaient adopter la couleur jaune). Il y eut, à ces offrandes, beaucoup de ministres (il n'y en eut pas, pour le sacrifice au sommet de la montagne). On fit, sur le sommet de la montagne, un grand feu, auquel répondirent des feux allumés dans la plaine.

En l'an **104**, au printemps, l'empereur se rendit au bord de la mer, pour examiner les résultats obtenus par ceux qu'il avait envoyés à *P'êng-lai*, et par les magiciens qu'il avait chargés de chercher les *Chénn*. Ils ne purent exhiber aucun résultat positif. L'empereur en députa un plus grand nombre, car il croyait fermement qu'ils finiraient par aboutir. Lui-même se rendit au bord du Golfe, et salua, ^{p.465} dans l'espace, l'invisible *P'êng-lai* ; car, dit le texte, il désirait parvenir dans ce séjour fortuné.

Encore en 104, durant l'été, l'empereur changea le calendrier de la dynastie ; l'année civile commença désormais avec le troisième mois astronomique. Le jaune devint la couleur des *Hán*. Les titres des fonctionnaires, et leurs sceaux, eurent désormais cinq lettres. Cette année fut la première de l'ère du Grand Commencement... La même année, l'empereur fit la guerre aux Grecs de la Sogdiane. Il y eut aussi beaucoup de sauterelles. La sorcière *Tīng* et le sorcier *Ú-tch'ou*, conjurèrent, par des incantations et des sacrifices, les sauterelles et les Sogdiens.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

En 102, l'empereur retourna à la mer orientale, pour s'enquérir des Immortels. Les magiciens n'étaient encore arrivés à rien. Ils dirent :

— Au temps de *Hoâng-ti*, il y avait à *Tchêu-k'i*, pour les communications avec les Immortels, une quintuple enceinte, dans laquelle se dressaient douze tours ; c'était là le *Ying-nien*...

L'empereur ordonna de bâtir un complexe pareil, et de l'appeler *Ming-nien*. Lui-même alla y sacrifier au Souverain... En été, il alla faire au *T'ai-chan* le sacrifice quinquennal (*fông-chân*, au Suprême Un et aux cinq Souverains), d'après le même rituel que la fois précédente ; mais il fit cette fois la cérémonie *chân* à *Chêu-lu*, parce que les magiciens lui assurèrent que *Chêu-lu* était un lieu cher aux Immortels.

Cinq ans plus tard, en 98, l'empereur refit sur le *T'ai-chan* la même cérémonie.

Sêu-ma ts'ien, fils et successeur de *Sêu-ma t'an* (mort en 110), Grand Annaliste et Grand Astrologue de l'empereur Oû, conclut ainsi son Mémoire... C'est l'empereur Oû qui introduisit les sacrifices au Suprême Un et à la Souveraine Terre. Tous les trois ans, il fit en personne le sacrifice *kiào* aux cinq Souverains de *Yoûng*. Après qu'il eut institué les cérémonies *fông-chân* de la ^{p.466} dynastie *Hân*, il les refit tous les cinq ans... Quant aux sacrifices, au Suprême Un sur le tertre élevé par *Miao-ki* de *Poûo* (p. 445), aux trois Unités (de la triade ; ciel, terre, humanité), aux Génies des moutons et des chevaux (p. 445), aux Étoiles rouges (*Ling-sing*, Patron des moissons, p. 441), aux cinq autels de la Souveraine Terre (p. 449), ces six sacrifices étaient confiés au soin du Grand Prieur, qui devait les faire chaque année, à l'époque voulue... Pour ce qui est des sacrifices, aux huit *Chên* (Seigneur du ciel, etc.), à tous les *Chên*, aux tours *Ming-nien* (p. 465), aux montagnes, et autres, on les faisait quand l'empereur passait par là, pas autrement... Quant aux sacrifices inventés par les magiciens, ils étaient libres de les faire ; le sacrifice durait autant que l'inventeur ; les officiers préposés au culte, ne se chargeaient pas de les perpétuer... Après que l'empereur eut fait pour la première fois la cérémonie *fông-chân* (en 110), il fit, en douze ans, le tour complet des cinq monts, des quatre fleuves, de tous les lieux famés de l'empire... Quant aux magiciens qui guettaient les Immortels, qui sacrifiaient pour les évoquer, qui cherchaient en mer l'île *P'êng-lai*, ils n'arrivèrent jamais à aucun résultat. Les empreintes découvertes par *Koûng-sounn k'ing*, ne furent pas non plus jugées probantes. Le Fils du Ciel se lassa de plus en plus des discours étranges des magiciens. Mais il n'arriva pas à rompre (avant la conclusion du Mémoire de *Sêu-ma ts'ien*) le licou (sic) que ces imposteurs lui avaient mis. Il espéra toujours qu'il finirait par voir leurs promesses réalisées. Aussi, durant tout le temps de son règne, les discussions sur les *chên* et les rites nouveaux pullulèrent. L'expérience a montré le néant de ces choses...

« Moi *Sêu-ma ts'ien*, j'ai accompagné l'empereur dans toutes ses tournées, je l'ai assisté dans ses sacrifices au ciel et à la terre, à tous les *chên*, aux monts et aux fleuves, et dans les cérémonies *fông-chân*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

J'ai pénétré en personne dans le Palais de la Longévité (*Princesse Chénn*, p. 448), j'y ai assisté aux offrandes et aux discours des *chénn*. Puis j'ai examiné la doctrine des magiciens privés et des pontifes officiels ; j'ai médité, dans la retraite, tout ce qui s'est fait pour les *koèi* et les *chénn* depuis l'antiquité. J'ai vu le dehors et le dedans de toutes ces choses. Que les sages de l'avenir se forment leur jugement, au moyen des documents que je leur lègue.

Ce jugement, sur le néant et la malice de la magie, que *Sěu-ma ts'ien* n'a pas voulu ^{p.467} formuler plus clairement, nous allons voir l'empereur *Oû* le prononcer lui-même, au soir de sa vie, après que les magiciens lui auront ravi son fils. Il mourra converti, au moins sur ce chef.

Maléfices. Révolte et mort du prince héritier Kiú. — En l'an **92**, l'empereur se trouvant au palais *Kiên-tchang*, vit soudain un homme armé d'une épée, pénétrer dans le palais par la porte *Hoá-menn*. L'empereur ayant ordonné de l'arrêter, on ne le trouva pas. Furieux, l'empereur fit décapiter l'officier qui gardait la porte. Il fit fouiller par ses gardes tout le parc impérial. On perquisitionna dans la capitale durant onze jours. Tout fut sans résultat. C'est alors que commencèrent les procès de sorcellerie (l'opinion publique ayant fait de cet assassin introuvable, un lutin envoyé pour attenter à la vie de l'empereur).

En l'an **91**, une princesse du sang impérial ; et *Wéi-k'ang*, fils du feu maréchal *Wéi-ts'ing*, neveu de l'impératrice, impliqués dans un procès de sorcellerie, se donnèrent la mort.

L'empereur *Oû* avait vingt-neuf ans, quand l'impératrice *Wéi* lui donna le prince *Kiú*. L'empereur aima beaucoup cet enfant, et le nomma son héritier. Quand l'enfant fut devenu jeune homme, il se trouva qu'il avait un caractère humain, clément, doux et studieux. Cependant l'empereur le trouvait peu capable, beaucoup moins capable que lui-même. Ce jugement donna de l'inquiétude à l'impératrice et à son fils. L'empereur s'en étant aperçu, dit avec intention au Grand Maréchal *Wéi-ts'ing* frère de l'impératrice :

— La dynastie *Hán* a eu à lutter jusqu'ici contre de nombreuses difficultés intérieures ; à l'extérieur, elle a eu à lutter contre les barbares. J'ai dû souvent légiférer et innover, pour laisser à la postérité des ^{p.468} lois adaptées aux circonstances nouvelles. J'ai dû faire beaucoup de guerres, afin de finir par avoir la paix. J'ai dû, par conséquent, pressurer le peuple. Si mes successeurs me ressemblaient, la condition du peuple ne serait guère meilleure sous les *Hán* que sous les *Ts'inn*. Heureusement que mon fils le prince héritier est un homme simple et paisible ; il pacifiera l'empire ; il ne me donne aucun souci. Si l'on avait voulu faire tout exprès un prince lettré et sage, on n'aurait pas pu faire mieux que n'est le prince impérial. Or j'ai appris que le prince et sa mère ont du chagrin. Qu'est-ce qui peut bien les

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

chagriner ? Faites-leur connaître clairement les sentiments de mon cœur.

Cependant le prince blâmait souvent les guerres contre les barbares. Un jour, l'empereur lui dit en riant :

— Si je me donne ce mal, c'est pour te permettre de régner en paix plus tard ; ne devrais-tu pas m'approuver ?

Quand l'empereur allait en tournée, il remettait les affaires extérieures au prince, et les affaires intérieures à l'impératrice sa mère. Or, dans l'application des lois, l'empereur était très sévère ; le prince, au contraire, était très indulgent. Durant ses régences intérimaires, il dérogea maintes fois aux principes de l'empereur. Cela lui gagna le cœur du peuple, et lui attira la haine des officiers. L'impératrice prévoyant que cette conduite pourrait un jour lui porter malheur, adjura plusieurs fois son fils de suivre en tout les principes de son père, et de ne jamais innover. L'empereur l'ayant su, donna raison au prince, et tort à l'impératrice.

Quand le Grand Maréchal *Wéi-ts'ing*, frère de l'impératrice et oncle du prince, fut mort, les officiers qui haïssaient ce dernier, jugèrent que le moment propice pour le perdre était arrivé. Crainte d'intrigues, l'empereur avait interdit à tous ses fils, de visiter trop souvent l'impératrice. Or le prince ^{p.469} impérial (son propre fils) la visitait souvent, et passait même parfois la nuit dans ses appartements. L'eunuque *Sōu-wenn* l'accusa d'avoir badiné avec les femmes du palais. L'empereur pensant que le prince n'avait pas assez de femmes, augmenta son sérail. Quand le prince sut le motif de cette faveur, il se fâcha contre *Sōu-wenn*. Celui-ci, le petit eunuque *Tch'âng-joung*, et d'autres, s'acharnèrent à relever, à grossir et à publier les plus petites fautes du prince. L'impératrice grinçant des dents de colère, conseilla au prince de leur susciter quelque mauvaise affaire, pour les faire périr. Le prince répondit :

— Étant innocent, pourquoi craindrais-je *Sōu-wenn* et ses semblables ? L'empereur est clairvoyant ; il ne croira pas leurs calomnies ; donc, ne nous en attristons pas !

Or l'empereur était fréquemment indisposé. Un jour qu'il l'était davantage, il chargea *Tch'âng-joung* d'appeler le prince. L'eunuque étant revenu, dit à l'empereur que le prince avait été content d'apprendre que son père était malade. L'empereur ne répondit rien. Peu d'instants après, quand le prince se fut présenté, l'empereur examina lui-même son visage, et y découvrit la trace de larmes récentes. Persuadé que son fils avait pleuré à cause de lui, il fit mettre à mort le calomniateur *Tch'âng-joung*... Jusque là, aucune mésintelligence grave, entre le père et le fils. L'impératrice *Wéi* se conduisait aussi avec une si rare prudence, qu'elle était irréprochable et inattaquable. Quoiqu'elle fût dédaignée depuis longtemps, elle accomplissait scrupuleusement tous les rites du harem.

Tel était l'état du palais, quand, attirés par la crédulité impériale, les magiciens et les sorcières affluèrent à la capitale, affolant les esprits par leurs

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

prestiges, et se permettant toutes les insolences, sous le couvert de la faveur de l'empereur. Les sorcières ayant leurs entrées libres au palais, enseignaient aux femmes du harem leur art néfaste. Instruments des passions et des intrigues de ces femmes, elles ensorcelaient et envoûtaient, au moyen de figurines de bois, d'incantations et de sacrifices.

Pratique magique remontant, en Chine, à une très haute antiquité. Il y a deux procédés :

1. La figurine, en bois ou en papier, représente l'ennemi à détruire. Avec accompagnement d'incantations et d'offrandes aux *koèi* malins, on se livre, sur la statuette, aux outrages et aux sévices que l'on souhaite à l'ennemi. Les *koèi* malins sont chargés de faire à son corps, ce qu'on a fait à son image...
2. La figurine représente le *koèi* vengeur, par exemple un bravo armé d'un poignard, auquel on confie sa vengeance. Les incantations et offrandes sont censées animer la figurine, ou donner à un *koèi* réel l'idée de l'acte que l'on désire. L'assassin introuvable, dont il a été question plus haut (p. 467), était un *koèi* de cette seconde sorte... Ces choses sont crues fermement et pratiquées encore de nos jours... Inutile d'expliquer au long pourquoi le harem impérial p.470 était, pour les sorcières, un terrain tout particulièrement favorable. Les femmes dédaignées haïssaient à mort, et l'empereur, et ses favorites. Parmi ces dernières, chacune aurait voulu que ses rivales ne fussent pas. Mœurs au-dessous de celles des basses-cours, parce que, quand l'homme imite les bêtes, il fait généralement plus mal qu'elles... Voyez HCO, Table, Envoûtement.

L'empereur avait eu vent de ces pratiques, mais ne s'en était pas inquiété. Un jour que, selon sa coutume, il dormait la méridienne, il vit en songe des milliers d'hommes de bois, armés de bâtons, qui cherchaient à le frapper. Il s'éveilla de frayeur, et fut atteint d'une langueur chronique. Jamais, je pense, une indigestion suivie de gastrite, ne produisit de plus tristes effets... Un certain *Kiāng-tch'oung*, ennemi personnel du prince impérial, voyant l'empereur vieux, et craignant que le prince, devenu empereur, ne le fît mourir, persuada au Fils du Ciel que sa maladie provenait d'un maléfice. L'empereur qui se trouvait alors à *Kān-ts'uan*, lui donna tout pouvoir pour faire une enquête rigoureuse, et pour punir ceux qu'il trouverait coupables de ce crime. *Kiāng-tch'oung* s'attaqua d'abord au peuple de la capitale. Il se servit d'une sorcière *Hôu*. Celle-ci creusait le sol, pour découvrir les *koèi* (figurines). Pour peu qu'on trouvât quelque chose. *Kiāng-tch'oung* faisait aussitôt arrêter les suspects. On leur arrachait ensuite des aveux forcés, en les torturant avec des tenailles rougies au feu. Ces malheureux en compromettaient d'autres, qui étaient aussitôt arrêtés et torturés de même. Bientôt le nombre des exécutés pour prétendu maléfice, se monta à plusieurs dizaines de milliers. Alors *Kiāng-tch'oung* fit savoir à l'empereur, que des émanations de maléfice s'élevaient du palais impérial. L'empereur lui permit d'y entrer et d'y opérer. Il fit d'abord creuser tout autour du trône. Ensuite, aidé des eunuques *Sōu-wenn* et autres, il commença ses perquisitions dans le harem. Les femmes qui étaient le moins en faveur auprès de l'empereur, étant les plus suspectes, furent examinées les premières. Peu à peu, p.471 on arriva jusqu'au palais de l'impératrice *Wéi*, et de son fils le prince héritier *Kiú*. *Kiāng-tch'oung* y défonça le sol, au point qu'il n'y

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

avait plus où placer un lit. Il répandit alors le bruit que, dans l'appartement du prince impérial, on avait découvert quantité de figurines en bois, et des charmes écrits sur soie ; que le prince étant suspect de lèse-majesté, devait être déféré à l'empereur... Effrayé, le prince demanda conseil à son précepteur *Chêu-tei*. Celui-ci prévoyant que, si le prince était condamné, lui-même serait mis à mort comme ne l'ayant pas bien éduqué, répondit : Un ministre et son fils, deux princesses du sang, enfin votre propre cousin *Wéi-k'ang*, n'ayant pu se laver d'une incrimination semblable, ont péri misérablement. Vous aurez le même sort. S'il ne vous tente pas, prétextez un ordre impérial, saisissez *Kiāng-tch'oung* avec ses affidés, et châtiez leur perfidie ! L'empereur est malade à *Kān-ts'uan*. Ni l'impératrice, ni vous, n'obtenez de réponse aux lettres que vous lui envoyez, preuve qu'on les intercepte. C'est là l'œuvre de ces canailles d'eunuques. Avez-vous oublié l'histoire de *Fôu-sou* (perdu par l'eunuque *Tcháo-kaou*, p. 224) ? Le prince dit :

— Moi, un sujet, comment oserais-je m'arroger le droit de vie et de mort. Mieux vaut que j'aie me disculper auprès de mon père !...

Quand *Kiāng-tch'oung* sut que le prince allait partir pour *Kān-ts'uan*, il essaya de se saisir de sa personne... Alors, se sentant circonvenu et perdu, le prince suivit le conseil de *Chêu-tei*. Au septième mois, feignant d'avoir reçu une missive impériale, il saisit *Kiāng-tch'oung* avec sa clique. Après l'avoir chargé de malédictions, il lui dit :

— Esclave fugitif de *Tcháo*, jadis tu as mis la discorde entre ton roi et son fils, et maintenant tu as brouillé l'empereur avec son prince héritier !...

et il lui trancha la tête de sa propre main. Puis il fit entrer de nuit, dans le ^{p.472} harem, un député porteur de son sceptre, pour avertir l'impératrice de ce qui venait de se passer. Il se saisit des chars de guerre et des armes de l'arsenal impérial ; il donna l'alarme à la garde... Cependant l'eunuque *Sōu-wenn* avait couru à *Kān-ts'uan*, et raconté à l'empereur ce qui s'était passé. Celui-ci dit :

— Le prince doit avoir été très effrayé et irrité par *Kiāng-tch'oung*, pour qu'il en soit venu à des actes semblables !...

et il envoya un messenger au prince, pour le calmer. Ce messenger ne fit pas sa commission, revint, et dit :

— Le prince s'est révolté. Il a voulu me couper la tête. Je me suis échappé à grand'peine...

Ainsi trompé, l'empereur entra dans une furieuse colère. Il remit lui-même au Chancelier, l'ordre scellé de son sceau, d'arrêter et de décapiter les révoltés, quels qu'ils fussent ; de récompenser ceux qui l'aideraient, et de punir ceux qui s'opposeraient à sa mission. Arrivé à la capitale, le Chancelier fit fermer toutes les portes, pour empêcher les rebelles de fuir. Le prince impérial ayant répandu la rumeur que l'empereur était bien malade, et qu'il allait y avoir des changements, le Fils du Ciel vint en personne de *Kān-ts'uan*, se montra, et s'établit à l'ouest de

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

la capitale, dans le palais *Kiên-tchang*. De là, il appela aux armes les milices de la capitale et de la banlieue, dont le Chancelier prit le commandement. De son côté, le prince ouvrit les prisons, arma les détenus, et donna le commandement de ses partisans à *Chêu-tei* et à *Tchāng-koang*. Il proposa aussi à *Jénn-nan*, commandant du camp du nord, de se joindre à lui, et lui envoya un sceptre au moyen duquel il devait persuader ses soldats. *Jénn-nan* accepta le sceptre, puis se retrancha dans son camp, sans aider ni le prince ni l'empereur. Le prince s'étant mis à la tête de ses partisans, refoula quelques milliers d'hommes qui occupaient la place du marché. Mais, arrivé à la porte occidentale du palais de la Joie Perpétuelle, il se heurta aux troupes impériales commandées par le Chancelier. On se battit dans les rues, avec acharnement, durant cinq jours. Les morts se comptèrent par dizaines de milliers... Cependant le bruit se répandant de plus en plus parmi le peuple, que le prince était un rebelle, personne n'osait plus se joindre à lui. Battu, il courut à l'une des portes du sud de la ville. *T'ien-jenn* qui la gardait, convaincu que le prince était plus malheureux que coupable, le laissa s'échapper. Averti du fait, le Chancelier allait faire décapiter *T'ien-jenn*, quand le secrétaire *Páo cheng-tcheu* lui dit :

— Doucement ! Pour un officier de ce rang, avertissez plutôt l'empereur !...

Celui-ci ordonna d'arrêter aussi *Páo cheng-tcheu*, qui se suicida. Puis l'empereur ayant fait retirer le sceau de sa dignité à l'impératrice *Wéi*, mère du prince, celle-ci se suicida aussi. *Jénn-nan*, commandant du camp du nord, qui était resté neutre, pour voir comment les choses tourneraient, et se donner au vainqueur ; et *T'ien-jenn* qui avait ouvert la porte au prince fugitif, furent tous deux coupés en deux par le milieu du corps. Tous les familiers du prince, tous ses amis, périrent de même. Tous ses partisans furent exterminés, avec leur parenté, comme rebelles au premier chef. L'empereur était dans une telle rage, que ses officiers, affligés de ces excès, ne savaient plus que faire pour les arrêter. *Máo*, un notable de *Hôu-koan*, se dévoua. Il présenta l'écrit suivant :

« L'adage dit : dans la triade, le père tient la place du ciel ; la mère, celle de la terre ; le fils, celle des êtres créés. Or les êtres prospèrent, quand le ciel est serein et la terre paisible. Les fils sont bons, quand leur père est clément et leur mère aimante. Votre fils, le prince héritier, était la souche de la dynastie *Hán*, l'espoir de ses générations futures, l'appui de ses ancêtres, celui qui devait perpétuer votre généalogie. Et voilà que, pour l'amour d'un *Kiāng-tch'oung*, d'un être méprisable, d'un satellite de bas étage, vous avez exaspéré et brisé votre fils, sur la foi d'accusations perfides et fausses ! Est-il étonnant, que ne pouvant arriver jusqu'à vous pour se justifier, livré à des officiers iniques, sans recours et sans appui, le prince ait, dans un accès de colère et de peur, tué son persécuteur et pris ensuite la fuite ? Si votre fils a pris les armes, ç'a été pour protéger sa vie. Je suis persuadé qu'il n'a jamais eu la moindre mauvaise intention. Tout l'empire sait que *Kiāng-tch'oung* avait déjà causé, par ses intrigues, la mort du fils du roitelet

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Tcháo. Et cependant, quand ce misérable intrigua contre votre fils, sans enquête d'aucune sorte, vous avez cru votre fils coupable, vous vous êtes mis en colère, vous avez levé une armée et fait marcher contre lui les premiers officiers de l'empire. Et il ne s'est trouvé personne pour vous dire la vérité et vous ouvrir les yeux ! voilà ce que je déplore !... J'en appelle maintenant à votre clémence naturelle ! Cessez toute représaille ! Amnistiez et rappelez votre fils, de peur qu'il ne lui arrive malheur, tandis qu'il erre en fugitif... Pour moi, j'attends à la porte du palais *Kiên-tchang*, le châtiment que je mérite pour vous avoir parlé si librement...

Quand il eut lu cette pièce, le Fils du Ciel fut très ému, mais il ne dit pas qu'il pardonnait à son fils... Celui-ci, courant vers l'est, avait trouvé un refuge dans la maison d'un savetier du village de *Ts'uân-kiou* (près 8). Sa retraite ayant été découverte, au huitième mois, les officiers du district firent entourer la maison pour se saisir de lui. Le prince se pendit. Ses deux enfants furent mis à mort.

An 90. Cependant les accusations de maléfice, contre les officiers et les particuliers, continuant toujours, on finit par se convaincre que beaucoup de ces accusations étaient fausses. L'empereur se persuada aussi, petit à petit, que le prince héritier avait agi par peur, et non par esprit de révolte. Profitant du moment favorable, *T'iên ts'ien-ts'iou* censura de nouveau vivement sa conduite à l'égard de son fils. Il dit :

— Quand un fils joue avec les armes de son père, il mérite tout au plus d'être fustigé. Peut-on en vouloir au fils d'un Fils du Ciel, d'avoir fait bonne justice de son calomniateur ? J'ai vu en songe un vieillard aux cheveux blancs, qui m'a ordonné de vous dire ceci...

Un songe était bien plus fait pour toucher l'empereur *Oû*, qu'un raisonnement. Il appela *T'iên ts'ien-ts'iou* en sa présence, et lui dit :

— Vous ^{p.475} êtes le seul qui ayez vu clair dans ce qui est arrivé entre mon fils et moi. C'est l'influx transcendant du temple de mes ancêtres, qui vous l'a révélé. Soyez désormais mon assistant et mon conseiller intime !...

et se levant, il salua *T'iên ts'ien-ts'iou* du titre de Majordome.... Puis il fit exterminer toute la parenté de *Kiāng-tch'oung*, et brûler vif l'eunuque *Sōu-wēnn*, sur le pont le plus fréquenté de la capitale... Pleurant ensuite son fils innocent, il fit construire, à la capitale, le palais dit « Je pense à mon fils » ; et, près de *Ts'uân-kiou*, il fit élever la tour dite « j'attends le retour de mon fils. Tout l'empire pleura avec l'empereur... Notons que, si le père finit par trouver son fils innocent, l'histoire ne l'a pas absous du crime de rébellion. Elle lui a décerné le titre posthume *Lí*. Or, dit l'index des titres posthumes, on appelle *Lí*, l'Impénitent, celui qui est mort dans son crime, sans s'en être repenti (p. 86).

En 89, l'empereur recevant les hauts fonctionnaires en audience solennelle, fit sa confession publique, en ces termes :

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

— Depuis que je suis monté sur le trône, j'ai beaucoup affligé le peuple par mes folies et mes brutalités. Je me repens du passé sans pouvoir le réparer. Que dans l'avenir, du moins, on évite tout ce qui déplaît au peuple !...

Saisissant la balle au bond, *T'ien ts'ien-ts'iou* dit :

— Les magiciens, ceux qui prônent les *Chên* et les Immortels, sont fort nombreux. Ils n'ont jamais rien fait qui vaille. Je demande que vous supprimiez leurs charges, et les renvoyiez tous d'où ils sont venus !...

L'empereur dit :

— Majordome, vous avez bien parlé !...

et il donna ordre, séance tenante, de supprimer toutes les charges des magiciens, et de ceux qui guettaient la venue des Immortels. A partir de ce jour, chaque fois qu'il tint son conseil, l'empereur s'accusa en gémissant d'avoir agi en insensé.

— J'ai été le jouet des magiciens, disait-il. Il n'y a pas d'Immortels ! Tout ^{p.476} ce qu'ils m'ont dit, était faux ! Tout ce qu'on peut obtenir, y en observant leur diététique et en mangeant leurs drogues, c'est d'être malade moins souvent (ou plus souvent, comme nous verrons plus tard)...

Et dire qu'il fallut à l'empereur Oû, cinquante-deux années d'expériences, pour découvrir cela !

An 88. Un certain *Má heue-louo*, et son frère *Mà-t'oung*, grands amis de *Kiāng-tch'oung*, s'étaient distingués dans la guerre faite au prince impérial. Pour leur peine, ils avaient été faits marquis. Après que la roue eut tourné, quand l'empereur eut fait exterminer la famille de *Kiāng-tch'oung* et se mit à rechercher toute sa séquelle, les deux frères craignant pour leur tête. complotèrent de prévenir l'empereur en l'assassinant. Le Hun *Kīnn mi-ti*, l'âme damnée de l'empereur, devina leur projet et se mit à les filer, sans rien dire. Un jour que l'empereur passait la nuit dans le pavillon *Līnn-koang*, à l'aube, avant que personne fût levé, *Má heue-louo*, un poignard dans la manche, escalada la terrasse qui bordait la cour du côté de l'est. Tout à coup il se trouva face à face avec *Kīnn mi-ti*. Il pâlit et voulut fuir ; mais s'étant heurté contre une grande cithare, il tomba. Sans mot dire, le Hun le saisit à bras-le-corps, le précipita du haut de la terrasse et le fracassa contre terre. On le ramassa et on le lia. Son interrogatoire ayant révélé ses intentions, il fut exécuté avec son frère.

Choix du successeur et des régents. Mort de l'empereur. — Brutal et cruel durant sa vie, l'empereur Oû ne se démentit pas à la mort. Nous sommes en l'an 88. L'empereur avait soixante-dix années d'âge, et cinquante-trois ans de règne. Il s'agissait de nommer un successeur, l'héritier désigné venant de périr. Or la dame *Keōu-i*, née ^{p.477} *Tcháo*, avait donné à l'empereur *Fōu-ling*, enfant très bien fait et

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

très intelligent, alors âgé de 7 ans. L'empereur qui aimait passionnément ce petiot, résolut d'en faire son successeur. L'enfant était jeune ; sa mère aussi. L'empereur résolut en lui-même de confier la régence à des ministres, et non à la mère du petit prince. Il arrêta son choix sur *Hoùo-koang*, frère cadet du fameux général de cheval-légers *Hoùo k'iu-ping*, un bon et fidèle serviteur. Il fit donc peindre, par les eunuques, la scène de *Tán*, duc de *Tcheōu*, présentant comme régent, aux hommages des feudataires, le petit empereur *Tch'ēng* (p. 87) ; puis il fit don de cette peinture à *Hoùo-koang*, pour lui signifier ce qu'il attendait de lui.

Quelques jours plus tard, l'empereur reprit brusquement, en public, la dame *Keōu-i*. Celle-ci retira aussitôt ses broches et ses pendants d'oreilles, et se prosterna.

— Qu'on l'emmène, dit l'empereur ; en prison !...

Comme on l'entraînait, la dame jeta à l'empereur un regard suppliant...

— Va-t-en vite ! cria celui-ci. Désormais tu ne peux plus vivre ! Je te permets de te suicider !...

La malheureuse obéit à l'instant. — Quelques jours plus tard, dans son conseil privé, l'empereur demanda à ses intimes :

— Que dit-on de moi, dans le public ?

— On trouve étrange, répondirent les interrogés, que, ayant fait prince impérial le fils de la dame *Tcháo*, vous ayez supprimé (sic) sa mère...

— Le motif qui m'a fait agir ainsi, dit l'empereur, n'est pas de ceux que les petits esprits peuvent comprendre. Tous les troubles des États, dans les temps passés, ont commencé sous un empereur faible, dominé par une forte régente. Quand une femme a goûté du pouvoir, elle devient altière, méchante et opiniâtre ; personne n'en vient plus à bout. Avez-vous oublié l'impératrice *Lù* (p. 316) ? C'est pour éviter qu'il n'y en eût une seconde, que j'ai supprimé la mère ^{p.478} du prince impérial !

En **87**, au deuxième mois, l'empereur séjournant au palais des Cinq Yeuses, son état habituel de maladie s'aggrava considérablement. Prosterné devant son lit et fondant en larmes, *Hoùo-koang* lui demanda solennellement :

— Si la chose inévitable arrive, qui sera votre successeur ?

L'empereur dit :

— N'avez-vous pas compris le sens de la peinture que je vous ai fait remettre ? Je nomme successeur mon plus jeune fils, et vous serez son Duc de *Tcheōu* !...

Frappant le sol de sa tête, *Hoùo-koang* s'écria :

— Oh ! Confiez-le plutôt à *Kīnn mi-ti* !...

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Celui-ci dit :

— Je suis un étranger ! Je ne vaux pas *Hoûo-koang* ! On dira qu'un Hun gouverne les *Hán* !...

Ce jour-là, le petit prince *Fôu-ling* fut proclamé successeur. Le lendemain, un décret nomma régents et tuteurs, *Hoûo-koang*, *Kînn mi-ti*, et *Cháng-koan kie*. Puis l'empereur dicta ses dernières volontés à ces trois hommes, prosternés devant son lit, et assistés de l'annaliste *Sāng hounng-yang*.

Hoûo-koang faisait partie de l'entourage intime de l'empereur, depuis plus de vingt ans. Plein de tact et de discrétion, méditatif et observateur, aussi réservé en particulier qu'en public, il fut assidûment épié par les gens du palais, qui n'arrivèrent jamais à découvrir le moindre grief à lui reprocher.

Le Hun *Kînn mi-ti* ne quittait jamais l'empereur. Dans son service de tous les jours, il gravita autour de lui, durant plus de trente ans, sans jamais lever les yeux. Le Fils du Ciel lui ayant offert une fille du palais, il n'osa jamais l'approcher. Quand il lui offrit de prendre sa fille comme concubine, *Kînn mi-ti* refusa cet honneur. Sa modestie et sa retenue émerveillaient l'empereur... Le fils aîné de *Kînn mi-ti* était l'un de ses petits mignons. Devenu grandelet, cet enfant se permit un jour de badiner avec les filles du palais. Le père l'ayant appris, l'appela à la maison et l'égorgea de sa propre main. ^{p.479} L'empereur lui en fit un crime. Le Hun déclara froidement le motif qui l'avait fait agir. L'empereur pleura son mignon à chaudes larmes, et vénéra désormais le père.

Cháng-koan kie était sorti du rang. Il commença par être arbalétrier. Puis il devint palefrenier impérial... L'empereur était souvent malade. Durant une ses convalescences, pour se distraire, il se fit montrer ses chevaux. Constatant que ceux dont *Cháng-koan kie* était chargé, étaient maigres, il se fâcha et lui dit :

— Est-ce que vous espériez, par hasard, que je ne les inspecterais plus ?

Il allait ordonner de le saisir, quand *Cháng-koan kie* se prosternant, dit :

— J'ai été si malade de votre maladie, que j'en ai négligé le soin de vos chevaux !...

et il éclata en sanglots... Cet intérêt pour sa personne, toucha vivement l'empereur, qui donna désormais à *Cháng-koan kie* toute sa confiance. Le palefrenier devint régent de l'empire.

Le lendemain de la nomination des Régents, l'empereur *Oû* mourut, après cinquante-quatre années de règne. Il était âgé de soixante et onze ans. On le mit en bière, dans le vestibule du palais *Wái-yang*. Le prince impérial *Fôu-ling* monta sur le trône, et devint l'empereur *Tchāo*. Les Régents, *Hoûo-koang*, *Kînn mi-ti*, et *Cháng-koan kie*, ensevelirent l'empereur *Oû* à *Máo-ling*, cimetière de la famille. Ils nommèrent Impératrice Mère, la feuée concubine *Keōu-i*, mère du jeune empereur, et lui élevèrent le tertre de *Yûnn-ling*.

Textes historiques. I.

[a. De l'origine à la mort de l'empereur Oû, 87 av. J.-C.]

Epilogue. — Certains ont vu, dans l'empereur *Oû*, un guerrier, un politique, un esprit supérieur, un grand homme. Vous avez son dossier. Jugez-le vous-même ; ou mieux, laissez-le au jugement de Dieu. Car la conscience chinoise est inscrutable.

@